#### GOVERNMENT OF INDIA

DEPARTMENT OF ARCHAEOLOGY

CENTRAL ARCHÆOLOGICAL LIBRARY

CALL No. 891, 05/Mus Acc. No. 31855

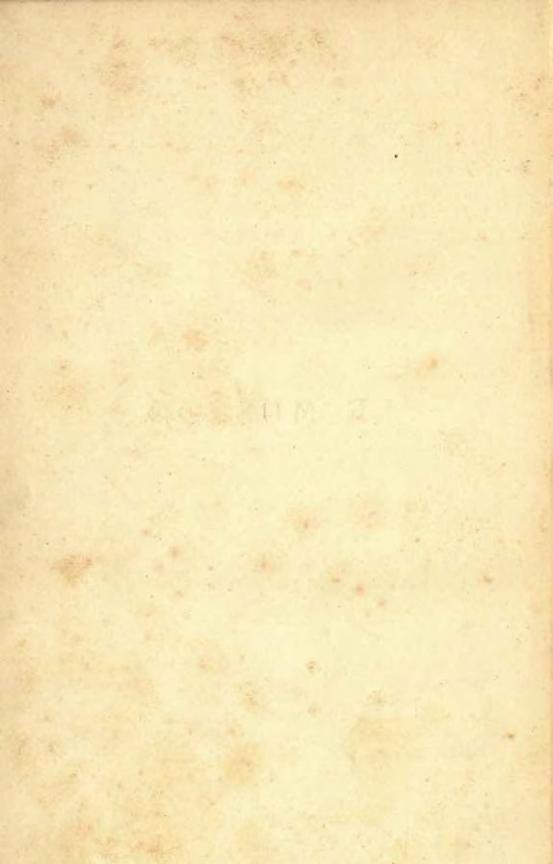
D.G.A. 79 GIPN—S4—2D. G. Arch. N. D./56.—25-9-58—1,00.000. Vol. 2 -





## LE MUSEON





# LE MUSÉON

## **ÉTUDES**

## PHILOLOGIQUES, HISTORIQUES ET RELIGIEUSES

publié par PH. COLINET et L. DE LA VALLÉE POUSSIN

Fondé en 1881 par Ch. de HARLEZ.

31855

NOUVELLE SÉRIE:

VOL. II.

891.05 Mus

LOUVAIN

J.-B. ISTAS, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

1901
Library Regr. No. 123 907

A336

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.
Acc. No. 318.55.
Date. 27.6.57.
"all No. 891 . 05
Mus.

THE PROPERTY OF

## LES MYSTÈRES

DES

## LETTRES GRECQUES

d'après un manuscrit copte-arabe

DE LA BIBLIOTHÈQUE BODLÉIENNE D'OXFORD.

(Suite.)

ибис, нет елединт нел ига полови илиет чивбоол тенол внемента би терхи чивбоол чи ивчот чи истол ин истол ин истол ин истол ин истол ин истол ин полови ино ив, віжтичос схетти вжою же нее нолемент ино из віжтичост відо

Je veux parler des quatre directions de cette même lumière (1): l'orient est caractérisé par le lever du jour ; le septentrion et le midi correspondent respectivement à la partie froide et la partie chaude du jour (2). Le maxi-

(2) Litt. - le septentrion et le midi dont le partage est la lumière de lamoitié du jour selon le froid et le chaud -.

<sup>(1)</sup> Litt. \* A peu près pour dire : il en est comme d'une signification de la lumière étant de quatre manières, chaque lumière étant la même (en substance ?) ». Nous négligeons à dessein les locutions explétives dont l'auteur se plait à allonger ses phrases. Nous sommes obligés d'autre part de recourir ici à une traduction plus libre pour rendre, d'une manière intelligible, la pensée de notre mystique.

иется еде исмогд не игі небодо миехлюн. пбодо миебмом еде ибис не, едійоон же боюд он бі нядя одбмом ми одюгр, " едійоон мен бі ится игі

натог се (sic) половін нолют не би підгоол имерос нан вітхв неманбюти боол (sic) встоон нал иді олугафора вірв неуботос мирн. ніядпюб вроод напог се (sic) піоловін нолют не би підгоол имерос

фите мпероот пе-

ние не сбот би тинте ихт чи ю. научая ихтанови, ете пот не исмун евоу, и ихми же дтоои нечичи та селитеут чиот отми, чиедмения етологр чиотом евоу бітен инхысму чиеши етологр чиотом евоу бітен инхысму чиеши етологр чиотом (-2-) (10) одм одеродчиеши етологр чиотом чием одерод-

(a) En tête de la page (v) :  $\frac{1}{5}$  ic  $\frac{1}{5}$   $\frac{$ 

mum de chaleur est du côté du sud ; tandis que de l'autre côté, qui est le nord, se trouve l'abondance des neiges.

Cependant la lumière est la même (en substance) dans les quatre parties, bien que pour les régions occidentales également, il se produise une différence à raison du cours du soleil qui arrive jusqu'à elles dans la quatrième partie du jour, c'est-à-dire, depuis la neuvième heure du jour.

Or, le Christ, après son ascension, envoya sur la terre l'Esprit Saint, Paraclète, et éclaira en perfection le monde entier, par la prédication des évangiles. Pour nous enseigner qu'll demeure avec nous jusqu'à la consommation de ce siècle, Il n'a pas voulu laisser de séparation ni d'interruption ni autre lettre complémentaire entre le chi et l'oméga (1).

<sup>(1)</sup> Allusion au  $\,\psi$  introduit par les Grecs et placé entre  $\chi$  et  $\omega$  ; cf. p. 28 et 38 ; voir aussi le passage qui va suivre.

тамеовім пррыв ната об платмерижоос. Хтон одже білен повонос одже білен не 2mon, одже хигом вьос од игл не післіс имичо, одже не слогста и игл ди плетине та сслидут чичтюн, несната игл ди плетіс чиє с одже неснаодмей (-2a-)(u) чиноснос, женас вые дидней дине же неснаодпит вые пелхарандны дамо чион вдедидут

миефі би тинте ихі чи шсбат пат пбає, еттаже єю, пбита иги песофістис пенбнууни патсею, адию пічастирной пат миодиот ччод одже чиоджіодовін па пнодле фідиос єбоод адю адсбатсод пап, аууа же чиод на фі би тинте ихі чен ю би негсбат наг

же ебе иесхиму мистобут ил самоне мижоос иги имужескуюс еле ибефсеро ис-

(a) En tête de la page (r):  $\overline{5}$   $\overline{5}$   $\overline{6}$   $\overline{6}$   $\overline{6}$   $\overline{5}$   $\overline{6}$ .

Le caractère de cette lettre (oméga) nous enseigne la consommation du monde, afin que toute création sache que la foi du Christ ne périra pas, et cela, jusqu'à la consommation du siècle; que rien ne prévaudra contre elle, ni une foi étrangère, ni une puissance des gentils ou d'autres vivants, ni une prédication nouvelle, conformément à ce que j'ai dit.

C'est pourquoi le psi ne figure pas entre le chi et l'oméga dont Dieu nous a tracé le type. Mais les sophistes grecs, dans leur ignorance, ne comprenant ce mystère et n'y trouvant pas la lumière, ont placé le psi entre le chi et cette dernière lettre oméga.

Le Seigneur, qui est le Docteur et le Maître, a dit en vérité que la figure de cette lettre représente, par ses LAZOR WWAL.

CHAR HURHYOC. HORY WEN MALLYHO HEGAY ZE WWHZOH WHYION WH LADXH WHYION ELHHA, SILEH HIWEDOC

пленед тенох удичай итори идоох "мичтом едина. еь однануос подта. иебоод цар бота ибае иде енедебна, бот уе бхоос же иде итсича индиуос единде ебоди иде иссбят, одуе он исстиг чи ебоди обен одуе исспобж енедебна изг индиуос сича

иноэле. же имебіймоди цятон.

иноэле. же имебіймоди цятон.

иносмос би несьфри дибод итмебій иносмос би несьфри дибод итмебіймоди иле прос. пят сежомуюс еледи имеріймоди ийе. еле о не. пят идедим еледе еледе или он францента функтурна имебіймоди цябіюмос.

он имерсоот гар мфаднос ин имермаав саша.

deux arcs de cercle, la consommation du siècle et le commencement du siècle à venir, l'un devant périr, l'autre étant sans fin.

C'est pourquoi les deux cercles de cette lettre ne sont ni séparés l'un de l'autre, ni superposés de manière à ne former qu'un seul cercle (complet). Car le dernier jour du siècle actuel est le premier jour du siècle à venir.

Ce n'est pas sans raison qu'on la trouve (cette lettre) dans le nombre huit ou la huitième centaine (1), je veux parler de la lettre ô, la dernière de l'alphabet (2). En effet, d'après toutes les Ecritures divines, la consommation de tous les éléments de ce monde doit arriver après le septième âge de cette vie, c'est-à-dire, au huitième âge.

C'est ainsi que le 6° et le 37° psaumes, dans lesquels le

<sup>(1)</sup> a = 800 dans la numération.

<sup>(2)</sup> Litt. « celle dans laquelle on a placé la consommation de tous les éléments (de l'alphabet) ».

EBOYDM UMEDIMODA HIME ELE USI HE MHLABOC MODIMO MUMEDIMODA HODIMO MUMEDIMO MODIMO MANA SERVITA ME UMODA EBOY HICHMAZIC HUECOSI MANAOC ZE LOLLO MUMEDIMODA EBOY HICHMAZIC HUECOSI ZE EULHAYMOC CUSA HISH (-Zp-) LOSH EDOOD. ZE HECCE ELHAMMHE MACCOSI EZMOL WHECHAL HIGHE EIMEDIMOZE HOHLOL HILIZATEL HEHDODHLHC. ELBE LUOYOLAMA ELMAZE HOHLOL HILIZATEL HEHDODHLHC. ELBE LUOYOLAMA MACCOSI MACCOSI MENDODHLHC. ELBE LUOYOLAMA MACCOSI MACCOSI MENDODHLHC. ELBE LUOYOLAMA MACCOSI MACCOSI MENDODHLHC. ELBE LUOYOLAMA MACCOSI MENDOLAMA MACCOSI MENDOLA

ne. Madom epoy diloold we centeyia. ebod we moined eathandedmunere, musi usu elamolist usu elamolist musi usu elamolist musi usu elamolist musi usu elamolist. Seu usubocaeir uolm em dilon un deplesor mu ucador, deu usubocaeire usi do ou dilen udeplesor mu ucador, qui elamolist.

(a) Le Ms. porte fautivement mantequoc

prophète David annonce le châtiment à venir, sont intitulés tous deux : psaume de David, pour la huitième (1). De là, Salomon a dit : « Donnez une partie au septième (sic) et une autre également au huit. (sic) (2) ». En disposant la série des lettres, Dieu n'a pas voulu la prolonger jusqu'au nombre mille, mais jusqu'au nombre huit cent seulement.

A cause de cela, on trouve chez les Hébreux et les Syrieus une série unique de lettres. En effet, d'après la dénomination qu'ils leur donnent, la fin de leurs lettres est celle qu'on appelle  $\delta$ ; cette lettre  $\delta$  ayant le sens de consommation, selon la manière dont ils l'interprètent dans leur langue.

<sup>(1)</sup> Le 37° psaume ne porte pas cette inscription, qu'on le compte d'après la recension grecque ou d'après la recension hébraique.

Sur le sens des mots pro octava, placés en tête de plusieurs psaumes, voir les commentateurs. L'auteur adopte ici le sentiment de Théodoret qui entend par ces mots : la fin des temps, placée en dehors de la semaine (de siècles) de la vie présente,

<sup>(2)</sup> Eccl. XI, 2 : τοῖς ἐπτά... τοῖς ἀκτώ.

ато тектифоніа так нте фсенте наспе: екуахе енесраі пенстрос ми наспревраю (sic) (п) сефмаф (sic) наха пентанеруюри пфмен ероот:

(a) Sic. pour nengespaioc ai nangespaioc Plus haut, on lit gespeoc : remarquer aussi la forme cetmat ayant pour sujet resermipanta, lous indices du peu de soin apporté à ce passage.

Or, non seulement à la lettre ô, à raison de son caractère, de sa figure et de sa dénomination rappelle l'idée de consommation (1) dans la langue des Syriens et des Hébreux, comme nous l'avons dit; mais le pi également et le nom même de cette lettre ont la propriété d'être le type de l'Église Sainte (2); de même le ro a un nom véridique (3) et figure la descente du ciel de Dieu le Verbe, comme aussi le summa est le symbole du monde et de la lumière qui l'éclaire.

Cette concordance de ces deux langues, celle des Hébreux et des Syriens, est en harmonic parfaite avec les lettres grecques, comme nous l'avons démontré.

<sup>(1)</sup> Litt. « Et pou seulement à 5 ... convient la consommation ».

<sup>(2)</sup> Il est regrettable que l'auteur ne nous ait pas expliqué comment. d'après les Hébreux et les Syriens, la lettre 4 (qui, à proprement parler, ne faisait pas partie de leur alphabet) renferme l'idée de consommation et comment le pi, par son nom, rappelle l'Eglise Sainte.

<sup>(3)</sup> ecrareme véridique, cf. meme, dire la verité.

wieXc uenholle vizi wilego wi nelwesio.

wieXc uenholle vizi wileyo wi nelwesio.

siñaze slal, vam elmandebwhuele wwod madyolied nedby nelden nala ne (sic) δεβραίος. cazzi gab ne nedby nelwed nala wenncy nal ze dlameoeim wieß wieXc δw woome eon, noe δωπό on lenol nlal, ele necosi ne woome son, noe δωπό on lenol nlal, ele necosi ne woome son, noe δωπό on lenol nlal, ele necosi ne wam noome egol slal nala nelwe wieze wieze.

сар исавен же ино евоу ми тме. Поои он не иллос мие  $\frac{1}{4}$  мие $\frac{1}{2}$ с. итомберминеле бен иеблен мийни елогмолле евод же савен. иедовен иесоол бом иладталли ил аврабам едмир

(a) Cet endroit parait avoir subi des altérations; je serais porté à croire qu'on lisait primitivement πτωιτε, locution qui revient peu à près, au commencement du tome troisième, avec un sens assez difficile à préciser : πιμαχε πτωιτε; peut-être est-ce un hellénisme : ἐν μέσφ, au milieu, à portée, in medio, in promptu.

L'enseignement et l'encouragement que renferment ces choses nous les exposerons clairement, quand nous avancerons dans la suite ; de même le tau, la lettre qui vient après celles-là (1) annonce la croix du Christ, par son nom hébreu. Car son nom, celui de tau, est saddi et, dans son interprétation, ils le nomment la vérité de la sanctification. C'est, en effet, par la croix du Christ, notre Dieu, que nous avons reçu la sainteté et la justification.

Une autre figure de la croix du Christ se trouve dans le bélier immolé par Abraham, et qui était resté attaché par les cornes à l'arbre appelé sabek : car nous entendons par sabek la « rémission et la vérité » (2).

(1) Après pi, ro et summa

<sup>(2)</sup> Cf. Gen. XXII, 13 A rapprocher de ce passage, le commentaire de Don Calmet : « Les Septante, Philon, Théodotion, Saint Eucher et Diodore,

ионтол чи одионча подод. чи одберчнига подод и одберуницион, сефчате он игі наг илегчіне би иесбуг нодде, чи ичастибіон едо инод еде пондод, егійухе бунух бунумс несбуг иле допному чие $\Sigma$ с ин-

## имебе итомос.

енегом оти отатистете ерод не пијаже итмите (sic) (м) аты сетотвид степ иготом ин иварварос.

(a) Voir note précédente et, plus loin, mapeneme numere, proferamus in medio, montrons.

En un mot, ces lettres de l'économie du Christ et le grand mystère qu'elles contiennent — j'entends les lettres grecques — s'accordent avec les lettres de ces deux langues (1) dans une même doctrine qu'elles renferment, dans une même pensée et une même explication.

#### TROISIÈME TOME.

Puisqu'on refuse donc de croire à notre enseignement (2) et qu'il est contredit par les juifs et les barbares et par l'opinion (3) des frères égarés (4) ; sachant que notre parole

dans les Chaines greeques, ont pris sabec pour un nom propre d'arbrisseau; les Hébreux cités dans les mêmes Chaines le traduisent par rémission, renvoi, pardon. Mais Bochart a fort bien prouvé que ce terme marque les branches entrelacées des épines et des buissons «. Cf. Gesenius, Thesaurus ad h. v.

- (1) Des Hébreux et des Syriens.
- (2) On dirait que ce tome troisième est une réponse aux critiques soulevées par les parties qui précèdent. A cet égard, il pourrait être d'une rédaction postérieure. Il est à remarquer toutefois que l'auteur de la réponse donne comme sienne l'explication qui vient d'être terminée.
  - (3) yvelyn,
  - (4) Litt. menteurs ..

италос инісбатичі, нам (зіс) мастибіои едби (-Ze-) италос инісбатичі, нам изми иде ивм (зіс) мастибіои едби (-Ze-) италос инісбатим вобат одре десимсіс дат иденеже им еджомиос же чион ие чуфа чам м. додзестін миедуолісмос, чам иденталоси инят, чам иденфіше инодуолісмос, чам иденталоси инят, чам иденфіше иниталости инита

ми неасбяг, еде дяг де сасие едінне инехаужатос. баби мен потр иги несійоон иді сасие иенсавос

est rejetée et contestée par les enfants de Juda, les déïcides, ceux qui appartinrent au père de l'envie dès le commencement et le servirent avec audace, et qu'à propos de ces mystères placés par Dieu dans les lettres de l'alphabet, les théosophes estimeront que nous rapportons des contes de vielles femmes ; soutenus par la force auxiliatrice du Christ qui nous a manifesté ces choses, montrons leur ignorance, faisons honte à leurs raisonnements et jetons à bas toute science et toute opinion qui ose s'insurger contre la sagesse du Christ qui a dit : Je suis l'alpha et l'oméga, c'est-à-dire le commencement et la fin des mystères figurés par ces lettres.

Avant toutes choses existaient la langue et les lettres des Syriens, c'est-à-dire la langue profonde (sic) (1) des

<sup>(1)</sup> Cette mention est à remarquer.

dogn experisond epoy.

Or in the pe uses house. Editions on unanabloc enox standing by uses and so were areested bisen areine on enicon has du trener herox have de

пое етесжоммос ил теграфи потот же ийные изум одиновые правод оправод изумнос ифаууы (sic). Ми ие (sic) ероу оптина серинт (sic). Ми ие (sic) ероу оптина серинт (sic). Ми ие

\* тегоспе оти ите истрос ми піжоттенооте исобі етни ерос нетщооп не оп проме тирот играмматиос евод пиаспе мениса (с) нісобі допон ите истрос

(a) Le texte porte ouven orfic : dans l'arabe on lit clairement » par l'esprit de Dieu » na aura été omis après or qui termine la ligne.

(b) Sic. La version arabe fait défaut en cet endroit. Le traducteur se sera trouvé arrêté par les nombreuses incorrections du texte. L'auteur fait évidemment allusion à l'invention des arts mentionnée dans Gen. IV, 20 suiv., mais la négligence du scribe ne nous à pas permis de donner le sens intégral de ce passage.

(e L'emploi insolite de mennea, à l'état absolu, de même que la con-

Chaldéens. On connut ces lettres dans la génération d'Enoch, selon ce qui nous a été rapporté : et cela fut trouvé par un esprit de Dieu qui était dans le bienheureux Enoch avant qu'il fut transporté.

C'est ainsi que l'Écriture nous rapporte que les enfants d'Adam introduisirent également ,..., et la fabrication de l'airain, et le jeu de la lyre et de la cithare.

Donc, quant à cette langue des Syriens, les vingt-deux lettres qu'elle compte, étaient du domaine de tous les grammairiens (1) vivant sous le ciel, jusqu'au temps de la tour (de Babel) et de la dispersion des langues. Au reste,

<sup>(1)</sup> Litt - étaient chez tous les hommes grammairiens -.

евох он роме он. Тууч біли елгіж ти илинде тине -в хин эомоним закини эон эншй закичой отшра par Thp (11) has nte ne tenor nnegat

аты тепплах тап атое ерос мпенса пнатанлусмос білен нажнос пбеууни тфіуософос, ялм ероу (-25) понте асотыпо евой пурори пти тесвы птиахастие

ми тефоники.

овен прохотое оши псофитие ите тефоники птод пурри пе итартран енег итегое же граммата аты ротег мен же ппотте нентацттвное ероот аты

struction elleptique de la phrase, nous porterment à croire que le texte a été également altéré en cet endroit.

A noter aussi les variations dans l'orthographe du mot mennea.

(a) Le Ms. porte fautivement xarup

ces lettres des Syriens ne furent pas (des signes émanés) des hommes, mais (tracés) par la main et le droigt de Dieu, qui grava les caractères de ces lettres dans une table de pierre, à l'instar des tables de la loi.

Cette table fut trouvée, après le cataclysme, par Cadmus le philosophe grec, et c'est par elle qu'apparut d'abord la

science de la Palestine et de la Phénicie (1).

De même, Hérodote, lui aussi, le sophiste phénicien, fut le premier qui donna à ces lettres le nom de grammata (2). Or, donc, puisque c'est Dieu qui a donné la

(1) Volci quelle paraît être, en résume, la pensée de l'auteur : Au temps d'Enoch, à l'époque de l'invention des arts, les hommes regurent de Dieu la révélation de l'écriture : c'était l'ancienne écriture des Syriens et des Chaldéens. Cette révélation, Dieu la fit en gravant les lettres sur une table de pierre qui fut retrouvée, après le déluge, par Cadmus, appelé ici « le philosophe grec ».

(2) A remarquer des épithètes données à Cadmus et à Herodote. - On sait que, d'après la tradition grecque, l'alphabet avait été apporté aux Pelasges par des navigateurs phéniciens conduits par Cadmus. L'auteur n'explique pas comment Herodote fut le premier à appeler les lettres

grammata.

техи есо ноот ото мме. Поше епомом ефсмот еног изегмие, соды едономие одо евоуби ибоме и енефгуософос дибод идод-

им подра не не сом имоод изг ири иниме, ми педтажьо евоубіди иесомі иде муфорна, исомі сис би софія или ибеминиме, одо им истеме ебоод или софія или пестоїх по еде поида, чи об идейне ищоби, ифсасьофи (мус) чинодомо евоу чидній ши ищоби, ифсасьофи и инодоми образ на ищоби проможние минода по прадно ебраг

ным приме птатишне сіжм пнас аттятом давн миштене евіме ефетерафи етве птінтаміо мпносмос ати же пепна (-33-) мпнотте единт сіжм пмоот

(a) Sie., sans doute pour att.

forme de ces lettres et que pas un homme ni un philosophe n'eût été capable de les tracer, écoutez la fidèle et la vraie doctrine.

Moïse, le législateur divin qui proposa tout d'abord la description et la révélation des origines du monde et de ses éléments, et la manière dont il conduisit bors de l'Egypte les enfants d'Israël, Moïse, au témoignage de l'Ecriture, fut instruit dès son enfance, dans toute la science des Egyptiens; et il connut toutes ces choses et leur fondement, par ces lettres de l'alphabet, qu'écrivaient aussi les Egyptiens (1).

Qui donc, d'entre les hommes qui furent sur la terre, fut capable, avant Moïse, de connaître l'histoire de la création, et de l'esprit de Dieu qui allait sur l'eau, au com-

<sup>(1)</sup> Litt. « étant encore enfant, l'Ecriture, en effet, nous le dit, ils instruisirent Moïse dans toute sagesse des Egyptiens, et ces choses il les connut avec leur fondement par les lettres de l'alphabet, ces lettres-là les écrivaient aussi les Egyptiens ».

инаай ебрат бм ильнос науфарнта ната инденос ней флянос ентебат ист ната итехнич иленого жин итори нестоли или иносмос. женче есебтоос



воры отен жеута.

отен петрафи же отен птипос птапнаац воры отен жеута.



опер ната песхниа мпхента ере тентисіс тирс біжм пнаб «етсапеснт мпнози етохпробразова пробразова пробразова по петоп. е-

(a) Probablement pour nerorwny.

mencement du monde ; tout cela afin d'être en mesure de donner le type de ces lettres, conformément à l'explication de l'alphabet que nous avons fini de proposer, d'après ce type (1) ?

Ainsi, les sages de la Grèce, appellent le ciel une sphère, tandis que l'Ecriture de la sagesse divine nous le représente comme une hémisphère, selon le type que nous avons proposé dans l'explication du delta (2).

D'après la figure du delta, la création entière repose sur la terre inférieure au noun ; ce qui apparaît au dehors, aussi bien que les choses cachées, conformément à ce que

(1) Litt « afin de se tenir à donner le type de ces lettres, d'après la fegme que nous avons fini de proposer dans le type de l'alphabet, selon ce type ».

L'auteur va reprendre en partie sa première démonstration, en y mélant quelques idées nouvelles et celn, d'une manière de plus en plus obscure. Il commence par insister sur le désaccord entre les doctrines cosmogo-aiques des Grecs et les données de la Bible contenues aussi dans le Mystère de l'alphabet.

(2) Voir Museon 1900, p. 114 suiv.

прос (sic) нентанерансот ом пуорп итомос ваннат

елье ейтие истичето от год не. стехоос ичт ои.

nous avons écrit dans le premier tome, en plaçant tout cela à l'intérieur du delta.

Que les philosophes insensés et impies de la Grèce, antérieurs à Moïse, ne connaissaient pas le mystère caché, cela apparaît dans les cinq (sic) caractères qu'ils ont proposés et dont ils ont donné le type; ces caractères les accusent bien haut, à savoir, ceux qui répondent aux nombres six, soixante, quatre-vingt-dix et neuf cents ou neuf centaines. Voici, que pas une seule de ces formes, ne donne la figure ou l'image, d'une créature de Dieu; il en est de même pour les lettres qui n'ont pas de valeur numérique, et dont le type nous a été donné par Africain, et Eunomimos, dans les signes proposés avec les Phrygiens (?).

Si cette parole est un mensonge, je dirai donc qu'il était en état de connaître ces choses avant le récit de ебе иностос ниие бу од нуне би дебодене ид у инодвре иностос ниие бу од нуне би дебодене ид у инод-

едтоои ияд ногими еле ияг ие ег. полост изметот еле или ис полости. Еле ияг он олсбаг олбор нолму иле инолле малаят, миростандной сис ачетом ежоос, же бм итори мен ибоол ет инолс ироме яжи тесьфафи инолле ите ммх-

Moïse: (1) « Le monde était caché dans des ténèbres, au commencement, quand Dieu le créa. Et II dit que la lumière soit et la lumière fut. » C'est ce qu'exprime la figure de la lettre ei.

La ligne courbe de ei est la figure du monde; le trait du milieu représente la séparation des ténèbres et de la lumière, comme nous l'avons déjà exposé dans la dernière partie. Je laisse donc ces choses de côté, sans le reprendre une à une (2).

Quelle intelligence humaine, sans l'Ecriture divine de Moïse, était en état d'apprendre qu'au premier jour, une seule œuvre fut créée sur l'ordre de Dieu, à savoir la lumière? C'est pour cela qu'une seule lettre sert de figure et d'image à ce jour, à savoir ei.

<sup>(1)</sup> La forme paraît ironique : · Si un philosophe païen antérieur à Moïse avait, contrairement à mon assertion, connu le mystère des lettres, il aurait donc connu le récit de la création avant la révélation de Moïse. »

<sup>(2)</sup> Litt. et afin que je laisse toutes ces choses de côté, que je ne les dise pas une à une ». Remarquer la forme conjonctive татем pour итатем.

ne ora, nor edame nontor, noe nuorno edame nca nedormus epoy an ne vro natural erompe mwod momut ze omad, nedat ele usi ne cama, nuorn men unane eloizu unolu. Om umas elua ne suma insertuta elomo, om umas elua ne suma insertuta elomo, om umas elua ne suma elua, om umas elua ne suma elua ele unolu ne cama unolu ne elua nuorno ele natura elua elua elua elua ele nuor ele nuor elua elua muma elua ele nuor ele nuor elua elua muma muma muma ele nuor muma elua ele nuor muma elua muma ele nuor ele nuor ele nuor muma muma ele nuor ele nu

Alpha, en effet, est la première des lettres, mais n'est pas la figure du premier jour, puisqu'il n'y avait pas de jour (1). Il en est de même pour bêta et gamma, qui sont la figure des éléments existant dans le monde avant que Dieu fit l'œuvre de la création (2). En d'autres termes, dans la première des lettres, l'alpha, sont figurés l'eau et l'esprit aérien de Dieu qui allait et venait sur elles ; dans la seconde lettre, qui est bêta, les noun et les ténèbres qui sont au-dessus des noun ; enfin, dans la troisième, qui est gamma, la terre invisible et informe, couverte par les caux, dans lesquelles elle est suspendue comme une terre suspendue à un autre (5).

<sup>(1)</sup> Tout au commencement de la création.

<sup>(2)</sup> On serait tenté de voir ici une allusion à la doctrine de la préexistence de la matière ; mais de l'ensemble du système de l'auteur, il résuite qu'il entend ici par « l'œuvre de la création » la creatio secunda. la formation des divers êtres, dont les premiers éléments avaient été créés au commencement.

<sup>(3)</sup> Enoncé très obscur : à une autre terre ou à un autre corps solide ? Voir l'explication du delta et des lettres a. A et c Muséon 1900, pp. 45 suiv., 60 suiv. Les figures ci dessus (p. 17) paraissent se rapporter à ce passage.

аты пан тирот етсароти епмерутоот исран ете нап пе жейта ната пентапшерижоот дм пшори итомос ексопите сар апжоос же ере ижейта о понкым итие ексопите сар апжоос же ере ижейта о понкым итие

фіч.

Біон еджосе, пое бота преура бен деаононограводи ениоб едопеснд нениоди (гіо), нада одмасдитападесноб еточеснд нениоди (гіо), нада одмасдиби (-o-) та несянбон нада немта мен иманбоди,
немпиле единод, фаджо мнессмод, есина еброг
немпиле ебод одо едопеснд миноди, одо едие
зата піторб едсепеснд преуда едо полити ениоб

(a) En têto de la page (v):  $\overline{e}$   $\overline{te}$   $\overline{\chi c}$  3 70 Jésus-Christ 7

Et toutes ces choses sont contenues dans la quatrième lettre, le delta, comme nous l'avons déjà dit dans le premier tome. Voilà que nous avons dit, en effet, que le delta est l'image du ciel supérieur, l'invisible, le ciel des cieux.

Et la ligne inférieure du delta est l'image de la terre invisible qui est au dessous du noun. Et le ciel des cieux, dont la figure est indescriptible, descend par ses extrémités, à l'orient et à l'occident, pour se perdre dans toutes les profondeurs indicibles et se relier à la terre inférieure aux noun (1), selon un mystère élevé; et cela conformément à l'image du delta (2).

(1) Litt. - jusqu'à ce qu'il arrive à toute profendeur indicible et il était relié à la lettre qui est au dessous des noun ».

<sup>(?)</sup> Voir le passage parallèle dans l'explication du della p. 20. Ces deux endroits fort obscurs en eux-mêmes s'éclaircissent l'un l'autre. Il s'agit bien d'un ciel partant des sommets, passant par deià les extrémités de l'univers visible et finissant par rejoindre les profondeurs des abimes inférieurs.

аты тоте доппон мениса дедда шадег етмите ит ег ечо иттиос мищори посот ната ое ры итапoreno nai ebod zin etelsic/goverte.

eite weattoc (sic) on imegenat ngoot chat nowb мпростантиюн ите иновте ете поиту товтести пестерешма (-04-) 111) ми пифра евод иммоот на етере nettynoc otwing den chat ucdal. Inta wh his ete has He.

егійчже игмуи евоу микоб. чи и-пому иле инодле чаймие понта. бочогос игнебійочил пооод точил nipe ebox нивотани ми ищин предтарнос (sic) на тенот етото нат итипос (sic) или піщомит пераз ете hai he. they , wh imes, wh hallis,



\* nei tponoc De on notwit etomнатоот исбот ин деоод но пробрать по пред на пробрать ппотте итатщшие понту ете пал

не предрозови. Ми ширъж вроу втои тинте мивооод

(a) En téte de la page (r) : n re ec oa 8 fils de Dieu 71

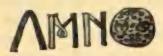
Vient ensuite, après le delta, la lettre ci, symbole du premier jour, tout comme nous l'avons exposé, des le commencement.

De même, le second jour comprend deux œuvres produites sur l'ordre de Dieu, le firmament et la séparation des eaux, œuvres symbolisées par deux lettres, zèta et hêta.

De même, au troisième jour, il y eut trois œuvres de Dieu, à savoir : l'apparition de la terre, la germination des plantes et la production des arbres fruitiers, représentées par les trois lettres, thèta, iota et kappa.

Il en est ainsi du quatrième jour, représenté par quatre lettres et comprenant quatre œuvres de Dieu : ce sont les luminaires, la séparation du jour et de la nuit, la création

учруг. че. ие. од. би пестебети. индгоод Бе бтод исбет иет. ие ин тедин. чи гелитато миби чи пооб. чи гелиния



инодде, еде дине те инебоод федрагом ежт ины ужи ини те он ижно исбіче

ето потсос (sic) мен необите минотте итатушне понтот и итод ежоос же оп соот пооот а инотте тамею итентиск тире.

мин ммод  $_{(a)}$ .

мин ммод  $_{(a)}$ .

мин ода сар жін енеб бен нефізософос дирад мен имеруни етам жін енеб бен нефізософос дирад мен мин ода сар жін енеб бен нефізософос дирад мен

(a) Le texte parait de nouveau fortement altéré en cet endroit.

du soleil et de la lune et leur placement au firmament. Ces quatre lettres sont : laula, mc, ne, ou.

Qui donc, de nouveau, parmi les enfants de la femme fut capable de dire ces choses, sans en avoir été instruit par Dieu, à savoir, le nombre des jours correspondant aux œuvres divines qui y furent produites, ou bien de dire qu'en six jours. Dieu fit la création entière.

Car jamais personne parmi les philosophes ni les grecs ne fut capable de se représenter ces choses de cette manière, avant l'existence de l'écriture divine de Moise, étant donné du reste que les figures de nos lettres (ont été tracées) par le doigt (de Dieu) lui-même (1).

<sup>(1)</sup> Sens conjectural tiré du contexte et de la version arabe : « avec cela que la figure de nos lettres (a été) tracée (3) par le doigt de Dieu », Traduction de M. Forget.

етт имод миносмос иги иссбят им би одмиб ефоу.

им имод миносмос иги иссбят им би одмиб ефоу.

им имод миносмос иги иссбят имо одмиб ефоу.

при имод сенчетие же одмастивной истоадаться имод и инод сенчетие сероу оди имод и инод и ино

аууч алебов нбируув игі наг илегтіне, вітажь

C'est pourquoi, ne laissez pas les enfants des juifs se glorifier, en tant qu'ils ont reçu eux aussi les tables écrites par Dieu, celles qui ont été brisées ensuite. Il est prouvé, en effet, qu'avant la loi, pendant le long espace de plus de deux mille ans, Dieu a gratifié la réunion des gentils de la table indestructible de la théosophie contenue dans ces lettres que Dieu a tracées de sa propre main (1). Or le mystère qu'elles contiennent est une grande théosébie, qu'aucun des anciens parmi les philosophes de ce siècle n'a connu ni découvert; car s'ils l'avaient connu, ils aurait su assurément que ces lettres annonçaient manifestement au monde un mystère.

Mais ils sont semblables à des avengles, ces hommes

<sup>(1)</sup> Litt. - car voici de quelle façon rendent témoiguage les choses, à savoir : avant que fut la loi, pendant des années nombreuses dépassant deux mille ans, Dieu gratifia la réunion des Gentils de la table indestructible de la divine sagesse qui est dans ces lettres, Dieu ayant écrit de son propre doigt ».

иедонт ччин ччоод. едиоже би бентрю ероу бы мен едодсбу ччоод чиденос инсбуг ичт. одет несом ирефурниции, одет несом ирефурниции.

not or utool ethors enector from ule (-oc-) uteday

netorage, arm win modu boon eldestamio nlenthzinmone, lai eledmolu udule nei nuelorage nle lu nai, win ledoreile, we enle mue margal unolle du nai, win ledoreile, we enle mue margal unolle du nai, win ledoreile, we enle mue margal unolle fundicion, neudyghu, eichhile est nat se nlaneime arm emim elpe nai ne folhu nayme, wence eneeime

là, je veux dire les maîtres de la Gréce avec leurs enseignements. Autres sont les lettres qu'ils ont écrites d'après le type de ces lettres (1), autres les choses qu'ils ont enseignées par elles, en racontant des fables tirées de leur propre fonds.

Ces lettres elles-mêmes, c'est-à-dire leurs caractères, ont été sculptées par le Demiourge.

Ecoute donc ceei très attentivement, afin de connaître l'ignorance des Grees. Conformément, en effet, à ce que nous savons par ces choses, depuis l'origine, lorsque Dieu commença l'œuvre de la création entière (2), il fit seulement deux cieux, à part le ciel saint, invisible, dont l'existence ne saurait être représentée en figure, celui dans lequel se repose le Saint des Saints, et cela, dès le commencement, avant l'œuvre de la création (5).

<sup>(1)</sup> C'est-à-dire en imitant les lettres tracées par le doigt de Dieu.

<sup>(?)</sup> L'auteur désigne lei apparemment l'œuvre des six jours, la creatio secunda, comme nous l'avons remarqué plus haut.

<sup>(3)</sup> Cf. Muséon 1900 pp. 113 et 120.

ден минте мие тоои. ин "беууни сежтичос же оду

падін он же он снат ннар сефсвы нан ероот жима рен теграфи етотаав ите пісраі наі преддин же итоот сежыммос же отнар потыт петщооп.

Au contraire, les fables des Grecs enseignent qu'il y u une multitude de cieux.

De nouveau, en cet endroit de l'Ecriture sainte relatif à ces lettres, on nous enseigne qu'il y a deux terres (1), tandis que les Grecs prétendent qu'il existe une terre unique.

De même, au sujet des eaux, ils désignent sous le nom de mer (θέλασσα) le lieu de rassemblement des eaux dont Dieu a dit : que les eaux inférieures au ciel se rassemblent en un seuf lieu et que la terre sèche apparaisse. Or ce lieu de rassemblement des eaux est le grand rassemblement, l'océan (ώσεανός), celui qui entoure le monde entier. C'est ce que Dieu nous enseigne au moyen de la lettre thêta, conformément à ce que nous avons déjà écrit.

<sup>(</sup>I) Litt.: - deux terres on nous les enseigne en cet endroit, dans l'Ecriture sainte de ces lettres - ; c'est-à-dire. l'endroit de l'Ecriture sainte où sont décrites les œuvres symbolisées par ces lettres.



же. білен иллиос планкая ебряі пле есольно тиос едоу же олетісе исфера сфера илі исофос исод инбеууни. ле-

ти истол. ельто инелемейть (zie) члю елфсрю би беи ти истол. ельто инелемейть (zie) члю елфсрю би беи ти иодови, чи интене, чи иы, чи иобо. Теуго он сефольни елре пебоол. чеи " телти.

иентаительижоод, еде ног не еденичатоод денод.

исбот единенса игиндать исбот иде оуфорна, нода

оде сесднедувиет он ичмой евоу иде игтодноди

оде сесднедувиет он ичмой едоос. Же игидстибной

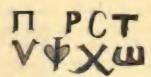
ин иробрабос ебоя ежи неденжениемод денод.

оде оденующий пробрами оден оденующий игодог.

(a) Inscription verticale : « Ceci est l'océan qui enteure la terre entière » ; — inscription horizontale « La terre sèche ».

De même le ciel, ils l'appellent une sphère, les sages insensés de la Grèce, tandis que l'Ecriture de la sagesse de Dieu nous le représente comme une hémisphère, conformément à la figure que nous avons donnée du delta. Et, de nouveau, nous les trouvons en contradiction pour ce qui regarde le jour et la nuit, la lumière, le feu, les ténèbres, le soleil, la lune et les étoiles ; ils disent ce qu'il ne faut pas et donnent dans des doctrines mensongères, étant étrangers à ces lettres (ou à ces Écritures ?) de Dieu.

Et puisque je sais que les juifs impies et les barbares rient de ce que nous disons maintenant, et qu'ils ne s'accordent pas avec nons pour admettre que ce mystère du Christ est révélé par les huit lettres qui viennent après ces quatorze lettres de l'alphabet, conformément à ce que nous avons dit, ce sont celles-là mêmes que nous allons maintenant les proposer.



Modes held trum irento (-90-) L LCL when the men de not must be month of month ntheine arw cenaanopei on

тетмитатсооти мен тетантідосіа ато фиахі наі norgondon taag epat orde nat nime. einime espat ежи пехс ин теченкунста, одо стоярт (sic) оч испич ешршер на епесит рітен в пефіжиммоот тенот ете not ne.

escounte on orwing shot w niotza (sic). Men nbappapoc. mu udeyyhu, queme du ollando dileu ned. bute ethn espai ar necsal mu netetolyton othitat ммат миттнос инестогуюн миносмос аты же сенит евод ето потсос п ми петерит оп такоддотoia (sic) hte negot hooot hteintameio muhocm oc). аты же сепнт евод ката нентаншрпжоот.

(a) Sic pour iso; a noter l'esprit donc rendu ici par q

Par la force du Christ qui m'a révélé ces choses, j'ai trois et quatre arguments contre ceux-là ; et ils seront embarrassés dans leur ignorance et leur contradiction. Je m'en servirai comme d'un bouclier à leur opposer, combattant pour le Christ et son Église (1), confiant dans l'esprit, pour les renverser par ce que je vais dire, à savoir ce qui suit.

Voici qu'en toute évidence, o Juifs, barbares et Grecs. nous savons avec certitude, par les explications proposées, que les lettres et leurs éléments sont la figure des éléments du monde ; et que les unes et les autres viennent dans le même ordre, se présentant comme nous l'avons dit, dans l'ordre des six jours de la création du monde (2).

<sup>(1)</sup> Litt.: \* sur le Christ et son Eglise ».

<sup>(2)</sup> Litt.: - et qu'ils m présentent (viennent dehors) étant en égalité entre

enicori upu (zic) uleiwine, upii ze ou ube uloriilzwchl wuleo, pam upii ube cenviilzwom efcwol upu bu up lie (zic), olze nel bizw uhob. Olze hel coueeoro epoybu necloixion ie ulod ucmul wunorle olze byyo wu iilzom wwool, eulhbd effunczelic nou

(a) Qe, alias ve repondant à l'upsilon.

Que ceux donc qui prétendent que le mystère du Christ ne nous est pas décrit par les huit dernières lettres de l'alphabet, comme l'opposent les impies, qu'ils nous disent ceux-là, quelle créature ou quel élément est représenté par la figure de ces quinze lettres qui précèdent, et ce que signifie le ro, et quel élément est représenté par summa, et quelle est la signification de tau, la signification de hé et de phi, et ce qu'est le caractère de chi, et l'élément de ô.

Mais il ne leur est aucunement possible de nous désigner un des éléments ou une des créatures de Dieu, soit dans le ciel, soit sur la terre, soit au dessous de la terre. Et comment pourront-ils nous interprêter de cette façon ces (dernières) lettres, et comment pourront-ils en

eux, dans la suite des jours de la création du monde et ils se présentent selon ce que nous avons dit .

енеоднае миноале он од одсос. ми несбот елибиле ми неаслогском, нот ело иланос омос илоноуодого илебонтерос (sic) илонтрисботс. дом видной елобо еболи поплод елуобіс, ми нові-

othere envioled an eixon huri, oro mine hou ediou enoi ulestac hurinesele nei hioly of (-02-) as du

quelque manière justifier (1), par elles, l'exposé et l'ordre (2) de la succession de l'hexaéméron que nous avons déjà d'écrit et les lettres qui y correspondent (5) et leurs éléments qui sont respectivement figuratifs des œuvres de Dieu (4).

Et pour que les Juifs ne prétendent pas que je dise cela à tort (5), il nous faut faire la récapitulation de ces choses, à savoir des œuvres de Dieu et des lettres représentant

<sup>(</sup>I) Litt. - établir ».

<sup>(2)</sup> Litt. - le nombre -.

<sup>(3)</sup> Litt. - qui sont en lui ».

<sup>(4)</sup> Tout cet exposé est fort diffus. Le génie de la langue copte se se prétant guère au style périodique, l'auteur, qui est d'ailleurs naturelloment prolixe, s'est trouvé manifestement embarassé lorsqu'il a voulu faire la synthèse de ses idées. Il paraît s'adresser à une catégorie d'adversaires qui, dans sa pensée, admettent le sens symbolique des lettres en tant qu'il s'applique aux œuvres de la création, mais ne veulent pas l'étendre à l'œuvre du Christ. Il leur demande comment ils agenceront l'explication des quatorze pramières lettres, de manière à réserver encore quelques œuvres qui scient symbolisées par les huit derniers signes. Comme il croit avoir suffisamment démontré, tant par la figure des lettres que par leur nombre et leur succession, que toutes les œuvres de la création sont symbolisées par les quatorze premiers caractères, il ne reste plus à ces adversaires qu'à avouer leur impuissance et à reconnaître que les buit derniers s'appliquent à la venue du Christ Il éprouve toutefois le besoin de revenir sur la preuve tirée du nombre et de la suite des lettres, et de leur concordance avec l'apparition successive des créatures, dans l'œuvre des six jours.

<sup>(5)</sup> Litt. - dans une pensée qui n'est pas bonne -.

иевностос. жине пентакжоог, сенчое евоу ти има егогот тарогархет ерод, нап ахтанархет типе наг. «Дина претакторога тап не единоп. тезантерос жин оуфа ебрат, енегре илегое теннаф-

adaar, dw imed e ndoor coor ndorg adaar, hai thdor ndoor droor ndorg adaar, dw imed for ndoor e ndorg adaad, dw imed for ndoor e ndorg adaad, dw imed char ndoor, or dorg char adaar, ndoor, ere hai he, dw imod indoor ordorg horde necoor neograe nta norde adaar, dw inecoor neograe nta nadaar nti inhore canmoi nxortore. Te ndoor nte trincont necembra horde an eicoor neograe nta nti inhore canmoi nxortore.

l'hexaéméron, à commencer par l'alpha; de cette manière nous allons les couvrir de confusion. Donc quant à cette suite de l'énumération, qu'ils commencent où ils voudront, qu'ils commencent par alpha, comme on l'a dit (1), ils seront réduits à néant ainsi que leur monde (2).

En effet, ces lettres sont au nombre de vingt-deux; tandis que les œuvres de Dieux comprises dans les six jours de la création ne dépassent pas vingt et un (5). Car Dieu a fait vingt et une œuvres dans ces six jours, à savoir : le premier jour, une œuvre unique ; le second jour, deux œuvres ; le troisième jour, trois œuvres ; le quatrième jour, quatre œuvres ; le cinquième jour, cinq œuvres ; le sixième jour, six œuvres ; ce qui fait ensem-

Allieurs (Museon 1900, p. 26), l'auteur commence son explication par le delta. Voir aussi p. 125 suiv.

<sup>(2)</sup> C'est-à-dire leur explication du monde.

<sup>(3)</sup> Litt. - or les six jours de la création, ils ne réunissent pas en eux dans les œuvres que Dieu a faites, au dessus de vingt et un ».

тое он же иненнесбет. Уологе пиебриле ителитие би пебоол не(-он-)боол.

ble vingt et une œuvres qu'll a créées (1). Il en est ainsi également de nos lettres, selon la suite des œuvres produites chaque jour (2).

A ceux-là donc (les impies) nous leur avons proposé deux choses inéluctables (5) et ... (4), ou bien ils sont incapables de nous dresser la liste (5) de chacune des lettres, ou bien ils doivent s'humilier devant nous et reconnaître la révélation du mystère du Christ (6). C'est pour cela qu'Il a dit : Je suis l'alpha et l'oméga. Or Il se retrouve de toute manière dans le reste (7) des lettres de l'alphabet.

<sup>(</sup>l) Voir l'énumération détaillée de ces œuvres p. 126 suiv.

<sup>(2)</sup> Litt. « et selon la suite des œuvres qui furent dans les six jours, est de nouveau également la manière de nos lettres ».

<sup>(3)</sup> Litt - solides, dures -

<sup>(4)</sup> nopon? — L'arabe traduit : « Nous leur avons proposé deux choses difficile», non réjouissantes ». — Nous sommes portés à croire que cet énoncé obseur se rapporte aux deux termes du dilemne proposé aux adversaires : deux choses solides, bien établies, ou, seion le texte arabe, dures pour l'adversaire, difficiles et peu réjouissantes pour lui.

<sup>(5)</sup> Litt. - non habent statuere nobis canonem ...

<sup>(6)</sup> Litt. - sinon qu'ils s'humilient dévant nous et qu'ils disent que le mystère du Christ nété révélé. -

<sup>(7)</sup> Litt. - de toute manière c'est Lui qui est le reste aussi des lettres -,

мият би беичните исмот ната " ве тенол еледичию

вломар вломно ммод влентисте тире. видира, одо суштот мен супесна, иедмастивтон бор су ити одтоги евоу білоолд одо вбоди врод

очини. има не исоод ная ми пачабле, таснеб ненеб.

Elles l'introduisent sous une multitude de figures, comme Il nous le montrera.

Car toute chose est par Lui et en Lui, dans l'univers, soit au dessus, soit en dessous. Son mystère saint se manifeste dans la création entière.

A Lui la gloire, à Lui aussi la puissance dans les siècles des siècles. Amen.

(A continuer.)

A. HEBBELYNCK.

A première vue, il semblerait qu'il s'agisse ici des dernières lettres qui, d'après l'explication donnée plus haut, étaient spécialement figuratives du Christ Mais le passage suivant, où l'auteur annonce une nouveile révélation et ou il parle du mystère contenu dans la création entière, nous fait croire qu'il a déjà en vue l'explication qu'il va entreprendre dans la quatrième partie et qui porte sur le mystère du Christ renfermé dans le nom même des lettres de l'alphabet. Par le reste des lettres il faudrait donc entendre ici les lettres autres que l'alpha et l'omega.

# LA TRIBU DES SOLEÏB

PAR

## LE R. P. ANASTASE MARIE DE SAINT ELIE,

de la mission des Carmes de Bagdag.

TRADUIT DE L'ARABE PAR

#### ETIENNE SOUBRE

Vice-Consul de Belgique.

Cette étude a paru dans la revue « Al-Machriq » (1), éditée par les RR. PP. Jésuites de Beyrouth, et peut prendre place parmi les plus remarquables des travaux que cette intéressante publication a soumis à l'attention des arabisants. Les Soleïb forment en effet une tribu presque inconnue ; les relations des voyageurs en font à peine mention, et, comme semble probable l'extinction prochaine de leur race, le silence menace de se faire autour du problème passionnant de leur origine. Faut-il vraiment voir d'anciens chrétiens, des descendants des croisés, en ces nomades étranges, au teint pâle, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, qui gardent un vague culte d'ancêtres d'une haute race et qui inspirent encore aux Bédouins du désert de Syrie un respect qui leur permet

<sup>(1) •</sup> Al-Machriq •, revue catholique orientale bi-mensuelle, 1° année, n° 15 (1 août 1898) p. 673-681.

de maintenir intact leur farouche isolement.....? Cette seule hypothèse suffirait à justifier l'intérêt qui s'attache à la connaissance exacte des mœurs et coutumes des Soleīb. Le R. P. Anastase de S' Elie a le mérite incontestable d'avoir, le premier, réuni sur cette matière des renseignements exacts et nombreux (1). Il nous les a présentés sous une forme dont une traduction ne peut rendre que bien imparfaitement l'élégance, mais à laquelle nous nous sommes efforcés de laisser, au moins, son pittoresque et sa clarté. Nos remerciements vont au R. P. H. Lammens qui a bien voulu nous fournir d'utiles indications et à Monsieur J. Harfonche dont l'expérience et les conseils nous ont été précieux, dans l'accomplissement de ce travail.

<sup>(1)</sup> On parle des Soleïb, mais avec très peu de commentaires, dans les ouvrages suivants :

Dr U. Jacob : « Altheduinen Leben » p 114-115.

Palgrave - Une année dans l'Arabie centrale - (tr. fr.) I, 150.

E. Sachau - Reise in Syrien und Mesopotamien - p. 30.

Burckhardt - Reisen in Syrien, Palestina, etc. - III, 11.

Ch. Huber - Journal d'un voyage en Arabie - p. 3 et 13.

Wetztein - Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft - XI. 492.

D\* William Wright - An account of Palmyra and Zenobia . p. 48 et 52-53. Lady Anne Blunt: Tribes of the Euphrates . II, 109.

# LES SOLEÏB.

## Leur définition (1).

Le mot « Soleïb » est mû : primo, par un damma ; secondo, par un fatha, et le ia est quiescent (comme dans le mot « oukaïl »). Les Soleïb, eux, font le sad quiescent et prononcent « S'leïb ». Cette peuplade, mi-sédentaire, mi-nomade, est dispersée en « Syrie » ou « Terre de Syrie » et fréquente Mossoul, Bagdad, El-Deir, et leurs environs. Elle se divise en tribus, de quinze à vingt-cinq tentes, qui se transportent d'un lieu à l'autre pour faire le commerce des ânes, du sel, etc.

## Leur origine.

Les savants ont exprimé des opinions divergentes sur leur origine. Il en est qui disent : « Ils descendent de quelques croisés (2) qui se sont disséminés et éparpillés, après un séjour temporaire dans les villes de Syrie. On leur a infligé des persécutions plus violentes que celles qui frappaient les autres chrétiens, parce que leurs ennemis voyaient dans leur nom le prétexte de leur colère (5) ». On invoque leur nom à l'appui de cette thèse. De fait, la

<sup>(1)</sup> Ce paragraphe est précédé, dans le texte original, d'un préambule qui ne contient que des considérations générales et que nous avons eru re pas devoir reproduire pour ne pas donner à ce travail une inutile extension.

<sup>(2)</sup> Croisé, en arabe = șalibii.

<sup>(3)</sup> Les Musulmans frappent de réprobation, pour un motif analogue, les « Yézidis » qu'ils prétendent sectateurs du khalife « Yezid », le second des Ommiades, auquel ils reprochent le meurtre de Hussein, fils d'Ali.

différence entre les deux mots « Salibii » et Solatbii est si légère qu'on ne peut s'empêcher de la remarquer. Mais on avance encore une autre preuve ; « Les Bédouins n'entreprennent jamais rien contre ces tribus et regardent quiconque leur est hostile comme coupable du plus grand des crimes et susceptible du plus sévère des châtiments. Ils les considèrent avec le respect qu'ils auraient pour une chose sacrée, symbolisée par la croix. Ils ne leur causent ni un dommage, ni même le moindre ennui. Il n'y a pas de fusion entre eux et les Bédouins ». — Enfin, un troisième argument corrobore cette opinion : « Quelques uns d'entre eux tiennent le même langage, disent qu'ils sont issus des croisés mais que les ravages du temps ont passé sur eux et qu'ils en ont été réduits à leur état actuel. » Ou pourrait dire d'eux :

- Le temps s'acharne contre moi comme si j'étais son ennemi »
   Chaque jour, il m'oppose l'adversité »
- Si je désire une chose heureuse, le temps m'amène la chose contraire •
  Si mon ciel est sans nuages un jour, il se brouille le londemain. •

D'autres, qui cherehent aussi dans leur nom l'indication de leur origine, disent : « Soleïb est dérivé de « Soulb » qui signific « ferme ». On dit : şoulb dans sa foi, c'est-à-dire ferme, tenace en elle. Ils appartenaient à la religion chrétienne. La main du temps les a conduit dans les déserts et ils restèrent d'abord fidèles à leur croyance, puis leurs mœurs se relachèrent, et ils devinrent ce qu'ils sont aujourd'hui ». Ou bien « leur nom serait dérivé de « Salouba », signifiant « qui n'est pas souple ». Ils comptaient parmi les Arabes chrétiens. Leur vie, alors, était apre et rude, et leur caractère ne s'était pas amolli ».

J'ai entendu d'autres personnes prétendre que leur origine remoutait aux Romains ou aux Grees anciens et que leur nom dérivait de « Souleïb » ou « Souleïv » (Sulèves), divinités champètres figurées trois à trois sur les marbres antiques. Elles étaient juchées sur des piédestaux et tenaient dans leurs mains des fruits et des épis. Puis, quand les adorateurs de ces idoles eurent des rapports plus fréquents avec les Chrétiens et les Musulmans, ils délaissèrent leur foi et adoptèrent une religion qui n'était ni celle des Chrétiens, ni celle des Musulmans. Ainsi, il en fut d'eux comme du corbeau, dont on dit :

Alors une sorte de clandication l'atteignit -

- C'est pourquol on l'a nommé le père de la chamelle - (1)

D'autres encore disent : Ils viennent de Soulib ou Soulaïb, village proche de Donkila, dans le bassin d'irrigation du Nil Et ils ont pris le nom de leur pays.

Quant au Soleib eux-mêmes, ils ne savent rien de leur origine, ou, ce qu'ils savent, ils l'imaginent ou l'inventent. Cependant, ils croient à l'ancienneté de leur race.

Je me souviens avoir interrogé, il y a quinze ans, un des Soleïb qui étaient venus à Bagdad cette année-là et j'ai transcrit ses paroles. Je lui avais dit : « Quelle est ton origine ? » — Il répondit : « Alors que je ne sais pas d'où

Le corbeau — avait une démarche à lui — lors des siècles passès : •

Il envia la perdrix — et désira marcher comme elle »

Il perdit sa démarche à lui — et n'arriva point à sa démarche à elle.

<sup>(1)</sup> Plus littéralement le père - rapide à la course «. — « Les Arabes ont la manie de fabriquer des sobriquets composés avec le mot Abou (par abréviation bou) père, possesseur. Voient-ils un homme amplement pourvu de poils ou de ventre, ils le surnomment « bou daqn » ou » bou kirch », le père de la harbe ou de la pause. En Egypte, ils appelnient Bonaparte » bou farwa « à cause de sa houppelamie, Le général Caffarelli, avec sa jambe de bois, était » bou khachab » le père du bois. Un savant, porteur de grandes besicles : » bou qazaz » le père du verre. Le riche patriarche Cyrille : « Abou Zahab », le père de l'or. » (R. P. H. Lammens, La question gréeo arabe, p. 27).

vient ma nourriture, comment saurais-je d'où vient mon peuple! » —

Je posai à un autre de leurs chefs la même question. Il toussota, réfléchit, rappela ses souvenirs, et dit (1): « Ecoute, ô brave homme (2)! Nous sommes des plus nobles des hommes, de leur élite, des plus illustres des Arabes, de leur crême (5)! Notre aïeul fut un arabe pur (c'est-à-dire de pur lignage) nommé Dab'ân, mais les vicissitudes du temps l'ont abaissé. Voici dans quelles circonstances: Dieu qui est grand (louons-le! le puissant et l'illustre!) créa l'aïeul de notre aïcul Dab'ân dans un endroit pittoresque d'un pays proche des villes d'Arabie, où croissaient toutes sortes d'arbres. Mais, comme les hommes se multipliaient et que se succédaient les familles, notre aïcul Dab'an se proposa de quitter un pays où l'espace devenait restreint. Dieu, qui est grand, voulut à ce moment distribuer ses biens à son peuple et à ses créatures. Notre aïeul eut le meilleur lot, ce dont il se réjouit, et il se livra aux divertissements. Dieu le choisit pour commander au reste des hommes, mais il ne tarda pas à commettre une action qui fut jugée être le crime des crimes, et que voici : L'Eternel, Seigneur des choses créées, en étant arrivé à la détermination des rations des

<sup>(</sup>i) Tout l'original du discours est en bouts rimés. Le Soleib a voulu suivre la coutume des Arabes qui parlent ainsi en chaque occasion un peu soleunelle, mais il a malheureusement sacrific souvent le sens à la rime.

<sup>(2) -</sup> Ibn-al-ḥalāl - signific littéralement - fils légitime ». Mais cette expression est très employée dans le-langage vulgaire avec le sens de - brave homme ». On dit, par exemple, proverbialement : « ibn-al-ḥalāl, 'ind dikrihi, ial-ān ». - Le brave homme, quand on mentionne son nom, se montre ».

<sup>(3)</sup> Il est curieux que le mot « zoubda » « crême » ait pris en arabe, comme en français, le sens de « meilleure partie d'une chose ».

animaux, fit la part du chien d'un morceau de pain qu'il lui jeta. Or, notre aïeul Dab'an s'en empara promptement avant que l'animal ait pu le saisir. Dieu s'indigna de son avidité et de sa convoitise; il lui enleva sa dignité de premier des nobles et le fit descendre à un rang inférieur. Puis il lui parla avec cette voix devant laquelle s'affaissent les montagnes et s'ébranlent les forces célestes avec tout ce qu'elles renferment de signes de perfection et de beauté. Et il lui dit : «Va-t-en de devant moi! Fuis, homme bas et vil, dépourvu des qualités de l'homme noble ! Alors que je t'avais élevé au dessus des autres hommes, que, même, je t'avais fait leur maltre, malgré la diversité de leurs races, voilà que tu t'es emparé de la ration du chien et que tu lui as disputé ce qui lui revenait de droit! Eloigne-toi de moi ! Dès ce jour, to passeras sur les cordages des tentes (c'est-à-dire : tu passeras devant les tentes pour mendier) et les chiens aboieront après toi. Les femmes nobles des tribus te feront l'aumône, les femmes de basse classe te poursuivront. Tu prendras ton sac et tu mendieras auprès de tes parents. Tu ne cesseras de vivre ainsi et tu resteras dans cet état, jusqu'à ce que tu aies expié ton avidité et rendu compte à Dieu de ta convoitise, aussi longtemps qu'il le voudra. Alors Il te fera remise de cette peine ».

J'en interrogeai un autre qui me tint un langage analogue au précèdent, si ce n'est qu'il remplaça le mot « chien » par le mot « gazelle ».

J'en interrogeai un quatrième et ce qu'il me dit se rapprochait, comme sens, des propos cités. Voici ses paroles : « Celui qui est le Roi des peuples et le plus grand de leurs Empereurs, après avoir élevé la coupole des cieux sur les piliers de l'air et posé la terre à la surface de l'eau dispersa les hommes dans les différentes contrées de l'Univers et il assigna à chaque collectivité une part dans les moyens de vivre que lui, le Très Haut, avait prémédités. Le lot des laboureurs fut le labour, le lot des marins, la navigation ; aux habitants des villes échut le commerce ; la part des Bédouins fut de monter les coursiers robustes, bons voyageurs, de manier l'épée et la lance avec un rare courage et d'affronter les âbimes de la mort avec une audace étonnante. Le lot des Européens fut de s'adonner aux arts, d'exceller dans les sciences, et l'habileté dans les travaux. Quant à notre aïeul Soleïb, et à Charâr, aïeul des Charâres, et à Hazam, aïeul des Hazams, connu par ses razzias, tous trois s'étaient expatriés. Quand ils revinrent en leur pays, ils revendiquèrent leur part et le Grand Roi s'irrita contre eux. Alors ils demandèrent pardon, mais leur excuse fut plus mauvaise qu'une faute grave. Ainsi Soleīb dit « Moi, je poursuivais un chevreuil! » Et le Grand Seigneur dit : « Que Dieu donne la pluie à tes champs et la pâture à tes troupeaux (1) ! Puisque tu t'es épris de la chasse à la gazelle et de la vie de mendiant, pars avec les jeunes gens. L'arc t'affolera et les chiens aboieront après toi ! »

En résumé, quiconque examinera attentivement ce qui précède se convaincra d'une chose, c'est que l'avis des savants ne concorde pas avec le dire des Soleib, et qu'il y a entre les deux opinions une grande différence; mais ce dont peut être certain tout homme raisonnable, c'est que les Soleib ne sont pas des Arabes. Nous avons, à l'appui, des arguments décisifs, des preuves évidentes et claires, parmi lesquelles:

<sup>(1) «</sup> Sakan laka wa ra' ian « Cette expression, habituellement bienveillante, est, naturellement, employée ici de façon ironique.

Les traits et la stature des Soleïb sont autres que les traits et la stature des Bédouins. Les Soleïb se distinguent le plus souvent par la petitesse de la tête, la hauteur du front et sa largeur, le bleu des yeux, ou leur pâleur, la finesse des sourcils et leur séparation, la forme régulière du nez, la blancheur du teint, l'ovalité du visage, la couleur blonde des cheveux, la minceur des lèvres, la douceur de la peau, la finesse de la taille, l'élégance du port, la blancheur immaculée des dents, la bonne santé du corps, et autres attributs qui ne concordent pas, si ce n'est rarement, avec ceux qui particularisent les Bédouins ou Arabes. Entre autres choses notoires, les Soleïb sont caractérisés par une maigreur si excessive qu'ils en sont devenus célèbres et qu'on leur applique un proverbe. On dit : " Plus maigre que les Soleïb » ou, « maigre comme les Soleib, comme s'il était Soleib ».

On peut citer aussi comme preuve que leur idiome n'est ni de l'arabe littéral, ni de l'arabe du désert, mais un langage entre les deux. Ils ont un jargon dont ils se servent pour leurs conversations particulières, sauf quelques uns d'entre eux qui parlent l'arabe du pays où ils séjournent. Quelques uns aussi, principalement parmi leurs chefs, ont appris des membres de phrase rimés, comme nous l'avons vu.

Et aussi : leurs coutumes. Le que j'en ai vu n'est pas habituel aux races nomades ni à celles qui leur sont analogues.

Enfin : les Arabes et les Bédouins considérent les Soleib comme une tribu non arabe et indépendante d'eux. Ils la respectent, exaltent sa valeur, et regardent qui leur est hostile comme un coupable parmi les plus grands des coupables.

# Leur religion.

Les Soleïb n'ont pas de religion qui leur soit propre. Déjà, nous les avons interrogés à ce sujet et ils disent :
« Nous adorons le créateur de la gazelle, Celui qui nous l'a soumise. Mais, à cause de nos rapports avec les Musulmans et les habitants du désert, et de notre ignorance de la religion de nos ancêtres, nous leur avons emprunté des coutumes qui n'ont pénétré chez nous que malgré nous ». Du reste, ils ne connaissent ni jeûne, ni prière, ni sentiment religieux, ni rien d'analogue, sauf la circoncision qu'ils pratiquent

# Leur nourriture et leurs vêtements.

Leur nourriture est la chair de la gazelle. Cet animal abonde daus le désert de Syrie où ils séjournent. Ils sont les plus habiles parmi les créatures de Dieu, dans les ruses à déployer pour cette chasse. Ils ne cessent de poursuivre la gazelle jusqu'à ce qu'elle soit harassée, et s'arrête comme quelqu'un de réfléchi qui perdrait subitement la raison; alors, ils font feu et se précipitent sur elle. Ils relancent la gazelle, tantôt à la course, tantôt montés sur leurs ânes blancs. Lorsqu'ils s'en approchent, ils parlent à leur âne à voix basse; il comprend ce signal et s'accroupit comme un chameau. Alors ils font feu de derrière l'animal qu'ils prennent en quelque sorte comme affût. C'est ainsi qu'ils chassent.

Ils se nourrissent de différentes espèces d'orge et de maïs, et de labán (1). Leur boisson est l'eau pure. Quand

<sup>(1)</sup> Le - laban -, dans l'arabe litteral, n'est autre que le lait, mais un peu aigri : le - laban-el-halib. - c'est le lait frais. Actuellement, on appelle - laban - du lait coagulé que l'on a fait cailler avec un ferment lacté.

ils ne peuvent s'en procurer, comme aux saisons d'été et d'automne, ils la remplacent par le laban ou par le lait frais. Lorsqu'ils vont dans une ville, ils s'approvisionnent de farine, et de divers mets desséchés, parce qu'ils se conservent longtemps sans se corrompre.

Tous leurs vêtements sont de peau de gazelle, et ils en confectionnent aussi leurs gants et leurs guêtres (1). L'habillement de l'homme ne se distingue pas de l'habillement de la femme, si ce n'est en un point : la femme se ceint la tête d'un bandeau rouge de la couleur du benné, dont les extrémités pendent sur la nuque comme les fanons d'une mitre. L'homme, lui, replie ce bandeau rouge sur lui-même sans que les bouts pendent ni se balancent. Les hommes tressent leurs cheveux comme les femmes et ont, le plus souvent, la barbe peu fournie, peu de poils aux joues. Pour ces motifs, les hommes, vus de loin, ne se distinguent guère des femmes, surtout quand il s'agit d'un jeune homme au visage imberbe. Ils portent une ceinture qu'ils confectionnent avec la peau de l'agneau ou toute matière analogue. Elle est frottée ou tannée avec les feuilles du « Salam » ou de l'« Aá ». Alors, avec trois tresses, ils forment une tresse large. Ils y suspendent des petits objets d'os qu'ils trouent à cet effet. La ceinture ainsi préparée, ils la mettent, et la nomment la « Sabla » (avec un fatha et un soukoun). Je pense que ce mot vient de l'arabe littéral ; ce serait un morceau de « sibt » (avec un kesra et un soukoun) qui signifie : toute peau tannée.

<sup>(1)</sup> Ces guêtres sont des espèces de chaussettes qui entourent le bus de la jambe et le dessus du pied afin que les pieds ne soient pas blessés par les épines ou par quelque autre objet pointu (Note de l'auteur).

#### Leurs armes.

Parmi les armes qu'on leur connait, il y a : le Mikiar (quelques uns prononcent le kaf comme un Gim doux ou un Gim guttural et disent mijiar ou migiar). Il consiste en un bâton à l'extrémité duquel se trouve un bloc arrondi de poix qui s'endurcit en se desséchant et devient d'une durcté de pierre. Ils ont aussi le fusil chichhân; arme qui tient le milieu entre la carabine et le fusil ordinaire, avec un canon d'une largeur inusitée et six rayures, ou angles, à l'intérieur. De là son nom persan composé de « chich » (six) et de « hân » ou « hâna ». (maison, demeure, raie) L'introduction de ce fusil date du temps du fameux sirdar 'Omar Pacha. Citons aussi le kourt, analogue au mikiar, si ce n'est qu'il est tout en fer et que sa surface est gravée, ou ciselée de dessins bizarres; on le fait venir d'El-Hasa ou El Kaţif, villes d'Arabie.

## Leurs maurs et leurs habitudes.

Ils ont, dans leurs habitudes, une absolue répugnance du vol, de la tromperie, de la ruse, de la fraude, de la dissimulation, de l'hypocrisie, et des subterfuges usités dans les ventes ou le commerce. Il n'est pas de chose sacrée pour eux comme une dette. Ils ont aussi la manie du parasitisme, par laquelle ils sont notoires. En effet, on ne cesse de les voir manger aux dépens d'autrui, de quelque religion ou de quelque secte que l'on soit, sans avoir été invités au repas. Ils ne dédaignent aucune espèce de nourriture, ne refusent rien qui en soit. Quand ils apprennent qu'on prépare des aliments quelque part, ils y courent au plus vite comme s'ils étaient des amis de la maison.

Ils ont des mœurs décentes et chastes, ne connaissent ni l'adultère, ni le libertinage, à si peu de cas près, que c'en est insignifiant. Les femmes portent très haut la pudeur et la modestie. Quand une femme accompagne son mari à la ville, elle le tient par les franges de son habit, s'y cramponne, et garde cette attitude où qu'elle aille, de jour et de nuit, ainsi qu'un petit enfant à côté de son père.

#### Leurs demeures.

Les Soleib habitent sous des tentes qu'ils confectionnent avec la peau de la gazelle ou avec ses poils. Ils recherchent les endroits pluvieux au printemps et en hiver, le voisinage des villes et des villages en été et en automne. Leurs tentes sont en nombre supérieur à sept cent.

#### Leurs métiers.

Ils n'ont pas de métier qui leur soit spécial, sauf l'élevage des ânes blancs. Quant à cela, leurs ânes sont supérieurs pour leur beauté, leur force, leur faculté de faire des trajets ininterrompus sans se fatiguer vite. Aussi, l'on voit beaucoup de marchands nouer des relations avec eux. Le prix des ânes qu'on leur achète atteint souvent le chiffre de trois cents francs, s'il ne le dépasse. Ils s'occupent aussi de l'élevage des diverses espèces de bétail. Leurs moutons, dans les années de fertilité, mettent has deux fois par an.

## Cérémonial des mariages, chez eux.

Quand l'un d'eux veut se marier, un messager sort de la maison de l'homme. Il tient la queue d'un âne blanc qu'il fait courir devant les habitations du campement. C'est le signe d'une invitation au mariage. Cela, à l'instar du messager arabe qui vient annoncer à la tribu la fertilité du sol ou tout autre motif de joie. Il arrive en agitant son habit ou son épée et il proclame de loin l'événement afin que l'on se réjouisse et que l'on fête la bonne nouvelle. El-Houdall a dit (1):

> J'ai mal dormi à cause de lui, comme si était apparu le messager qui tient à la main un léger bâton.

On voit alors, de chaque habitation où va le messager, les femmes sortir en chantant des épithalames (2). Tout maître de maison se dépêche de préparer de la nourriture qu'il envoie au domicile du fiancé. Les invités se réunissent d'après leur rang et chaque clan mange les mets fournis par un autre clan. Quand ils ont fini le banquet, les hommes et les femmes se séparent, puis ils commencent la danse et le pas du sabre. Leur danse est extrêmement simple. Jamais on n'y voit un mouvement qui blesse les convenances ni un geste qui induise l'esprit en pensée mauvaise ou honteuse. Elle consiste en bonds et en sauts. Ils ont aussi une espèce de danse appelée « dastaband » pour laquelle ils se prennent les mains et tournent.

Ils pratiquent également, en des jours semblables, une coutume qu'ils appellent « Higala ». Voici en quoi elle consiste : le fiancé monte sur un àne, entouré de compagnons et passe devant les habitations. Les femmes s'approchent pour le jeter à bas de l'âne et ses compagnons l'en empêchent. Elles continuent leurs efforts jusqu'à ce

<sup>(1)</sup> El-Houdali est un nom commun à plusieurs poètes de la tribu de Houdail.

<sup>(2) •</sup> Halhala •. Se dit de l'homme qui répète un cri. Le halàhal est ce que les gens de Syrie nomment • zalagit • (Note de l'auteur).

que, arrivé à sa demeure, il donne un repas qu'ils nomment « repas du commencement ». Mais quand les femmes réussissent à renverser le fiancé de dessus son âne, malgré la résistance des compagnons, ce sont elles, et elles seulement, qui ont droit au repas et les jeunes gens reviennent les mains vides.

Quant à la célébration du mariage, elle revêt cette forme : le fiancé se présente en tenant par la main le père de sa fiancée, ou son frère, ou son tuteur, ou son mandataire, devant un tiers qui s'adresse au représentant de la jeune fille, disant : « Est-ce que tu donnes en mariage une telle, fille d'un tel, à un tel, fills d'un tel ? » Et le père de la jeune fille dit : « Oui, je donne en mariage un tel, fills d'un tel, à cette fille. » — Puis le tiers les congédie, après avoir rempli auprès des fiancés les fonctions de témoin légal. Et il dit : « Allez sous la garde de Dieu qui vous voit, vous et vos actions. Il est celui qui vit éternellement! »

## La répudiation.

Le mari et la femme ont chacun le droit de répudier leur conjoint quand l'un des deux a trompé l'autre, c'està-dire, quand il est prouvé qu'il a aimé une autre personne. Quand la femme veut le divorce, elle sort de sa tente et se met à crier : Soyez témoins que je quitte mon mari parce qu'il est attaché ou fiancé à une autre ! » (Il est défendu en effet à l'un des deux époux de se remarier sans le consentement de l'autre). Quand se répand la nouvelle et que tout le monde est convaince de sa sincérité, la femme ne retourne plus auprès de son mari, cherchât-il à la gagner par toutes les richesses de

Karoun (1), par la puissance d'Haroun (2), ou à l'ensorceler par la magie d'Harout et Marout (3). Mais si la nouvelle est démentie, la femme apporte à son mari un chaudron (chaudière ou casserole), sur lequel elle lui fait prêter serment à trois reprises pour qu'il se prononce sur la véracité du fait. Il tourne le chaudron à l'envers et jure par lui en disant trois fois : « Par le chaudron et par le mets qui y est cuit, je n'ai aimé ni recherché en mariage aucune autre personne que toi, ni publiquement, ni clandestinement, ni secrètement, ni ouvertement. » Quand le mari prête ce serment solennel, la femme rentre chez lui.

Quand le mari répudie sa femme et qu'elle se trouve enceinte après le divorce, elle s'abstient de se remarier, jusqu'à ce qu'elle ait eu son enfant. Si elle a une fille, il lui est permis de contracter un nouveau mariage; si c'est un garçon, elle reste dans le célibat pendant trois ans, jusqu'à ce que l'enfant soit sevré.

## Leur médicamentation.

Ils ne connaissent, en fait de médecine, que le traitement par la cautérisation ou par la moelle des os du chameau. Ils se servent de cette moelle en guise de pom-

<sup>(1) \*</sup> Karoun » est le « Coré » de la Bible, contemporain de Moïse. Ses richesses, son orgueil et son endurcissement ont passé en proverbe (Diction, fr. arabe de Kazimirski).

<sup>(2) -</sup> Haroun - n'est autre que le célèbre Haroun el-itachid.

<sup>(3) •</sup> Harout • et • Marout • sont, d'après les croyances musulmanes, deux anges qui se sont moqués d'Adam, lors de m sortie du paradis. Dieu, voulant les punir, leur donna à choisir entre les peines éternelles et celles de ce monde. Ils preférèrent les châtiments terrestres, vu qu'ils ont une fin. Dieu les transporta alors à Babel où ils doivent rester enchaînés jusqu'à la fin du monde et où, malgré leurs entraves, ils ont accompli des artes merveilleux, tenant de la sorcellerie.

made, d'onguent, d'emplâtre, pour toute espèce de maladie externe ou de maladie interne provoquant des affections externes, comme les rhumatismes, les douleurs dans les articulations, la goutte, etc. Tout ce qui n'est pas traité par la moelle est soigné par la cautérisation. Cette médicamentation se fait de la manière suivante : on prend un petit morceau d'un habit bleu teint à l'indigo : (et on ne prend jamais d'étoffe d'un bleu autre que l'indigo) on roule alors ce morceau sur lui-même en replis multiples jusqu'à ce qu'il soit comme un tube à tête mince. On en allume l'extrémité et le malade est cautérisé avec ce morceau d'étoffe en différents endroits du corps qu'ils déterminent d'après la nature de la maladie et sa localisation. Pour telle maladie, par exemple, le malade est cautérisé à l'épaule, au bras et au dos ; pour telle autre, à la jambe, au dessus du pied, sur la poitrine, etc., selon les règles que le cautériseur connaît. Cette cautérisation peut s'appliquer à une partie plus grande du corps et elle tient lieu alors de vésicatoire, d'emplâtre, de cataplasme, et autres remèdes analogues en usage dans la médecine moderne.

Il se forme, à la suite de cette blessure, de petites ampoules remplies d'eau. Quand elles mùrissent et que le contenu s'écoule, le malade est guéri. On remplace aussi la pièce d'indigo par un fer brûlant et le cautérisateur le manie comme il a manié le chiffon bleu. Au lieu du fer, on emploie aussi l'amadou. Quiconque observe les traces laissées par le fer, la pièce d'étoffe, ou l'amadou, constate que les marques des brûlures sont variées de forme, d'apparence et de grandeur. Il en est de rondes, de longues, de larges, etc.

# Sépulture des morts.

Quand meurt l'un des Soleïb, ses amis se hâtent de laver le corps, de l'ensevelir, et de le confier au tombeau. Deux nuits après la mort, on invite les parents, les voisins, et les amis à s'assembler pour rendre leurs devoirs au défunt en prenant part aux repas funèbres donnés sur son tombeau. Tous les pauvres et besoigneux se mêlent à ces invités, et, après avoir mangé, bu, et pris avec eux ce qui reste de nourriture, ils se retirent en célébrant le souvenir des bonnes actions de l'absent, de ses mérites, appelant sur lui le torrent de la miséricorde de Dieu. Quand le propriétaire de la maison compte parmi les riches ou parmi ceux à qui leur situation permet l'holocauste d'une victime, ils vont prendre un chameau, le chargent d'un habit, d'un manteau, et, enfin, de tout ce qui se rapporte au vêtement de l'homme, y compris la chaussure, et ils emportent avec eux de la farine, du beurre et de l'eau. Alors ils adressent la parole au mort, lui disant : « Prends ta victime, à titre de don gratuit, pour un jour dans ce monde et pour un jour dans l'autre. » Ensuite, ils égorgent le pièce de bétail, s'emparent des vivres et des effets qui avaient été posés sur le chameau sacrifié et se retirent en louant et en remerciant.

## Le Bouddhisme d'après les sources brahmaniques.

#### NOTE PRÉLIMINAIRE.

La lecture des beaux articles de M. K. B. Pathak sur les relations de controverse entre les Jainas, les Naiyāyikas et les Bouddhistes, l'étude des nombreuses références collectionnées par Satic Candra Vidyābhūṣan dans ses travaux sur l'école Mādhyamika, m'avaient confirmé dans la pensée qu'avait d'abord fait naître la rencontre dans le commentaire du Bodhicaryāvatāra de plusieurs stances bien connues du Sarvadarçanasarugraha (1): Il serait, pensions-nous, intéressant d'examiner les sources brahmaniques de l'histoire et de la philosophie bouddhiques, sources trop negligées depuis de nombreuses années. A priori, il est probable que les Uddyotakara, les Udayana et les Vācaspatimiçra en savaient aussi long que nous en savons aujourd'hui, sinon sur les Suttantas, du moins sur les écoles savantes du Bouddhisme du Nord.

Je fis part de cette impression au Professeur Satiç Candra qui voulut bien me remettre, îl y a quelques mois, un volumineux manuscrit contenant le dépouillement sommaire, à ce point de vue spécial, de presque toutes les sources abordables. Parmi un grand nombre d'observations curieuses, deux surtout me paraissent dignes de remarque et, quoiqu'il advienne du travail que nous avons l'intention de poursuivre en commun, paient suffisamment M. S. Candra de la peine qu'il a prise. Voici ces deux trouvailles : La Bhāmatī reproduit textuellement, avec une grande fidélité et presque m extenso, l'exégèse du Pratîtyasamutpāda telle que la fournit le Çālistambhasūtra (2), telle que Candrakīrti, Çāntideva et après lui Prajūākaramati nous la font connaître : seul le nom du sūtra

<sup>(1)</sup> Bodhic. t. p. 324, s. 306, 12.

<sup>(2)</sup> Cf. ci-dessous n. 133.

n'est pas cité. — Uddyotakara, dans l'introduction au troisième livre des Nyāyasūtras, discute la thèse de la négation de l'ātman, et il se sert comme d'une arme décisive du célèbre sūtra sur le fardeau et le porteur du fardeau : Prajnākaramati dans son commentaire du Bodhicaryāvatāra, Minayef d'après l'Abhidharmakoçavyākhyā et Wassilief d'après une source tibétaine, nous ont appris l'importance que les pudgalavādins attachaient à ce sūtra (1).

Des découvertes de cette nature encouragent la recherche : nombreuses et coordonnées, elles formeraient une contribution vraiment utile à l'histoire de la scolastique indienne. Les deux points que nous avons signalés établissent en effet que les docteurs des Darçanas connaissaient avec quelque précision les doctrines et la littérature de leurs adversaires. Le malheur est que la controverse porte sur des questions obscures ou du moins très complexes : il faut être un peu paṇḍit pour s'orienter dans le Nyāya. D'ailleurs les textes classiques ne sont pas tous édités ; les textes jainas ne sont connus que par des fragments, et quant à la logique bouddhique, si on excepte la Nyāyabinduṭīkā, elle n'existe plus qu'en tibétain (2).

Ces circonstances fixent le cadre et le but de notre enquête : écartant, pour le moment du moins, toute pensée de grouper historiquement ou logiquement les observations que nous pourrons faire, nous n'avons en vue que d'exhumer les matériaux ou, pour parler plus modestement, d'attirer l'attention sur des textes dont l'étude ne peut manquer d'être fructueuse.

Nous nous sommes d'abord attaqués à la compilation de Mādhavācārya, parce que seule — avec l'Advaitabrahmasiddhi (3)

<sup>(1)</sup> Nyayavart. (Ribl. Ind.) p. 342, 3; Minayef. Recherches p. 225, n.; Wass. Buddh. p. 269 (et 235); Bodhic. f. 307, 3; Samyuktanikaya, XXII, 22 (Warren, p. 159) [Voyez J. R. A. S. 1901, 2]. Çamkara (II, 2, 24, p. 542, 19) fait appel a un satra connu (voyez Madh. vriti ad VII, 25): « Sur quoi repose la terre.....: le vent repose sur l'espace ». — Il est difficile d'identifier le satra allégué ad (Johavartika, p. 534, s.

<sup>(2)</sup> Nyāyabinduprakaraņa du Mahācārya Dharmakirti, Tandjour, mdo XCV, fol. 347. — Nyāyabinduţīkā de Dharmottara, vol. CXI, foll. 43-106.

<sup>(3)</sup> Bibl. Ind. - pp. 65-106. - Voyez Barth, Bulletin 1880, p. 30.

— elle affecte des allures encyclopédiques, et aussi pour cette raison toute extérieure qu'elle a été fort bien traduite : faut-il le dire ? nous puisons à pleines mains dans le livre de M. Gough, et visant moins à établir une traduction qu'à grouper les références et les passages parallèles, nous ne nous sommes pas fait scrupule de reproduire dans notre traduction les termes techniques, et avons admis, sans honte, des équivalents suspects quand ils étaient commodes.

Les remarques étaient trop nombreuses pour qu'une traduction ne fût pas indispensable à leur intelligence : Nous croyons d'ailleurs avoir amélioré l'œuvre de M. Gough dans quelques passages : il n'y a pas grand mérite à cela puisque venant après lui nous avons pu mettre en œuvre des documents restés longtemps inédits.

Mādhava a beaucoup pillė ses devanciers. En plusieurs rencontres nous avons déterminé avec précision les sources brahmaniques dont il a tiré profit, et un déponillement plus complet de la littérature permettra sans doute d'achever ce travail préliminaire. Si le présent essai est accueilli avec quelque sympathie, nous pous efforcerons, M. Satic Candra et moi, d'établir une interprétation suffisante des autres livres qui traitent du Bouddhisme. Le jour où les renseignements épars seront inventoriés, il faudra les rattacher aux sources originales. La connaissance plus intense tous les jours des grandes écoles du Nord rendra l'entreprise, sinon facile, du moins possible. Nous ne nous ferons pas faute d'indiquer au fur et à mesure les rapprochements dont nous aurons convaissance et sollicitons, pour cette tâche, la bienveillante collaboration du lecteur. A vrai dire, ces rapprochements seuls donneront à ces notes leur valeur, si elles en ont une, car, je veux le répéter, nos traductions fragmentaires ou intégrales n'ont d'utilité qu'au point de vue de la méthode.

Je veux espérer que ces recherches porteront quelque fruit en ce qui regarde les documents si précieux, aujourd'hui perdus en sanscrit, où le Nyāya bouddhique trouvait les armes forgées par Dignāga ou Dharmakīrti: n'est-il pas hautement probable, pour ne citer que cet exemple, que les nombreuses stances attribuées à ces deux docteurs par le commentateur du Çlokavārtika et par Vācaspatimiçra, se retrouveront dans les traductions tibétaines ? et de quel secours ne seront-elles pas pour l'intelligence des traités dont elles furent extraites ? (1)

Provisoirement nos recherches ont pour but la constitution d'un index qui facilitera les enquêtes ultérieures.

L. V. P.

(1) M. F. W. Thomas vient de découvrir dans le Tandjour, Rgyud XXXIII une série de traductions et commentaires du *Bodhicittavivarana*, œuvre de Năgūrjuna. Il lit fol. 45<sup>b</sup> les deux stances citées *Sarvadarç*. 23. 7.

Quant à la stance célèbre dont la bibliographie figure ci-dessous à la note 3, eile est bien de Dharmakirti, *Pramanavartikakarika*, Tandjour, mdo, XCV, fol. 1962 a :

rgyu dan hbras-bui dnos-po am | ran-bžin nes-par-byed-pa-las med-na mi-hbyun nes-pa ste | ma-mthon-las min mthon-las min.

## I. Sarvadarçanasamgrahu 1.

#### CHAPITRE II.

Mais les bouddhistes soutiennent :

Ce qu'affirment [les Carvakas], qu'il est impossible de connaître s'il y a concomitance invariable \*, est inexact ; car on arrive à la certitude de l' « avinabhava » en raison du tadatmya et de la tadutpatti, de la relation d'identité et de la relation d'effet à cause. — C'est ce qu'a dit [Dharmakīrti]:

- " Il y a certitude de concomitance invariable par la détermination [du sădhya dans le sădhana], soit en raison de [leur] qualité respective de cause et d'effet, soit en raison de [ce que le sădhya fait partie] de la nature propre [du sădhana]; et non par la [seule] constatation ou non-constatation [de concomitance] ". »
- (I) Le Sarvadary, est cité d'après l'édition de 1858 (Bibl. Ind.): Çankara, ad Brah. Sütras, et Anandagiri, Anandaçrama S. S.; Bhāmatī (Bham.), Calcutta 1891, Jibānanda vidyāsāgara; Nyāyavārtika, Bibl. Ind.; Nyāyavārtikatātparyaṭīkī (Tatp.), Vizian S. S.; Vivarapaprameyasanhgraha, ibid; Mīmāmsāçlokavārtika (Chowkhambā S. S.) et le comm. Nyāyaratnākara (Çtohavart.); Praçastapāda bhāṣya et Nyāyakandalī de Crīdhara (Kandali), Vizian. S. S.; les textes Sārakhyas d'après Garbe. M. Vyut. Mahāvyutpatti; Çikyās. Çikṣāsamuccaya (Bibl. Buddh., Bendali); Wass. Wassilief, Bouddhisme.

Bodhie, f — Bodhicaryāvatāratikā, Chap. IX (dans Bouddh. Études et materiaux).

- (2) Cf. p. 4, 11, 5, 14: avinābhāvadurbodhatayā. avinābhāvasambandha, M. Vyut, 199, 54.
- (3) Je n'ai pas cru pouvoir maintenir la leçon de notre texte : avinābliāvaniyamo darçanāntar adarçanat •, (— en raison de la non perception [d'un objet qui est] dans le domaine de la perception) bien qu'elle paraisse

En effet, si l' « anvaya » et le « vyatireka » i devaient nous donner la connaissance scientifique de l'avinābhāva, il serait bien difficile d'établir l'impossibilité de la disjonction du sādhya et du sādhana. Car comment écarter la supposition que, soit dans l'avenir, soit dans le passé, soit dans le présent en dehors du champ de l'observation, il y ait, il y ait eu, ou il doive y avoir disjonction entre les deux termes? — Que si l'on objecte : même dans votre système vous aurez bien du mal, pour les cas dont vous parlez, à écarter la supposition que le vyabhicara est possible? Nous répondons : non pas ; car l' « qu'un effet se produise sans cause », c'est une supposition inadmissible parce qu'elle franchit la limite de la contradiction ;

confirmée par ce que nous savons du triple hetu des bouddhistes; cp. not. Nyayabindu 104, " - triny eva ca lingāni: anupalabdhih svabhāvakārye ca -, et Sureçvara (Brhadaranyakav. VI. 39) cité et traduit par K. B. Pathak, J. Bombay B. XLVIII, 91 et LI, 51 (\* avinābhāvasiddhyartham nanvidam varuyate trayam ..., »).

Gough préfère la leçon: 'darçanan na na darçanat. » not through the mere observation of the desired result in similar case, nor through the non-observation of it in dissimilar case »; et renvoie au Benares Pandit 1, 89. Je n'ai pas vu le commentaire qui s'y trouve citò; mais cette lecture est reproduite Tatp. 105, 18 où notre stance (yad ana [Dharma-kirtih]) est expliquée de manière à supprimer toute hésitation: il y a darçana et adarçana dans l'exemple connu: « sa çyamo maitratanayatvat ... »; mais il n'y a ni avinabhava, ni par conséquent anumana [cf. Tatp. 166 et]. La stance est citée Kandah, p. 207 avec la lecture: « miyamo 'darçanan na tu darçanat » et la tika: « na sapakse darçanat vipakse cadarçanad iti ».

Le darçana ne comporte pas l'anvaya, l'adarçana ne comporte pas le vyatireka, quand il n'y a pas contradiction. Voyez Nyayabindu 112. 22 — 113. 12. — Clakavart, p. 350.

Sur toute cette question, *Tatp.* 105. <sub>3</sub> — 109. <sub>12</sub>, les sources citées par Pathak (not, XLIX, p. 232, notes 62, 63), *Kandali*, 206. — *M. Vyut 199*, 53, 54, 56; 77, 78, 79.

(4) Les termes anvaya et vyatireka ont ici une valeur diminuée (= concomitance, non concomitance). on ne peut faire de supposition qui entraîne contradiction on autre [défaut essentiel] . Il a été dit :

« La supposition a pour limite la contradiction » 6.

Par conséquent l'avinabhava est établi scientifiquement quand la tadutpatti est établie scientifiquement ; ce qui a lieu par cinq actes de perception et de non-perception de la cause et de l'effet visibles 7:

- 1) Non-perception de l'effet avant la production,
- 2 et 5) perception de la cause ; laquelle étant, perception [de l'effet],
- 4 et 5) ensuite, par suite de la non-perception de la cause, non-perception de [l'effet] qui a été perçu.

C'est par cette quintuple opération que nous connaissons la relation d'effet à cause de la fumée et du feu.

2º De même, quand le tādātmya est établi , l'avinābhāva

(5) Presque textuellement Nyāyakusumaūjali p. 385.

(6) Kusumāñjali, III, 7 (vyāghātāvadhir āçahkā tarkah çahkāvadhir matah) identifié par M. Gough. — Cp. Nyayakusumañjali 1, 380 : « kutah kāryātmānau kāranam ātmānani en na vyabhicārata iti ... ». 1, 483 : « yadi kāryātmānau kāranam ātmānani cātipatetāni, tadā tayos tayos tattvani vyāhanyeta.

(7) tadutpatti = käryakäranabhäva.

Presque textuellement Kandali p. 206: - tadutpattiviniçcayo'pi kāryabetuh pancapratyak-opalambhānupalambhasādhanah: - kāryasyotpatteh.... anupalambha - iti kāryasya dvāv anupalambhāv eka upalambhah, kāraņasya copalambhānupalambhāv iti.

Cp. Nyāyakusumāñj II, 85, a pratyakṣānupalambhābhyāṁ tadutpattinicayo dreyayor eva na tv adreyayoḥ ». — Je crois bien que dans notre texte, pratyakṣa — upalabdhilakṣāṇāprāpta — dreya.

Cp. Nyāyabinduţ., 28, 12 : kāryakāraņabiāvo loke pratyakṣānupalambhanibandhanaḥ pratīta iti .....

(8) Cf. Nyayabinda, p. 104, pp. 27, 19; 108, 7, 49, 16.

» svabhāvah svasuttāmātrabhāvini sādhyndharme hetuh/ yathā vṛkṣo 'yanh çimçapātvāt » — tīkā : » kīdṛço hetuh sādhynsyaiva svabhāva ity āha/ svasyātmanah sattā saiva kevalā svasattāmātram/ tasmin sati bhavitum çīlam yasyeti yo betor ātmanah sattām apekṣya vklyamāno bhavati, na tu hetusattāyā vyatiriktam kam cid hetum apekṣate, sa svasattā-

est établi : « si une çimçapă sortait de l'arboréité, elle s'abandonnerait elle-même » ; il y a donc contradiction à la placer dans la non-arboréité. Mais quand il n'y a pas contradiction, on aura beau constater mille fois la concomitance, qui écartera la supposition que la disjonction est possible ?

La certitude relative à la relation de nature de l'arbre et de la çimçapă résulte de ce que les deux [noms] sont applicables à un même objet : « cet arbre est une çimçapă ». Ce qui n'est pas possible quand il y a identité parfaite, car il ne convient pas d'employer en même temps des termes qui seraient synonymes "; ni quand il y a absolue différence, car nous ne voyons pas que les noms de vache et de cheval [soient appliqués au même objet].

On peut donc conclure de A (sadhana) à B (sadhya) quand A est effet de B cause, quand A a pour nature B.

Si quelqu'un refuse d'admettre que l'anumana est un moyen de connaissance scientifique, on lui dira : Vous nous dites tout court : « l'anumana n'est pas pramana »; comptez-vous, oui ou non, le démontrer ? Si non, votre opinion croule, car on dit dans l'École :

« Affirmation seule ne fait pas preuve »; si oui, prenez garde : en soutenant que l'anumana n'est pas pramana, vous ne pourrez que tenir des discours d'idiot et choir dans l'absurde, comme quelqu'un qui soutiendrait que sa mère est stérile <sup>10</sup>.

mātrabhāvī sādhyah/ tasmin sādhye yo hetuh, sa svabhāvah/ tasya svabhāvasya nānyah/ udāharapam yathā ... ...

(9) Cf. Sarradare, 143, 19.

<sup>(10)</sup> Cl Nyayakoça s. voc. vyäghäta (asambaddhärthakam väkyam), et la stance citée : « yävajjivam aham mauni brahmacari ca me pitä,

D'ailleurs, quand vous établissez comme pramăņa le pramāņa apparent, « en raison de leur communauté de nature », vous employez vous-même le raisonnement par le svabhāva ".

Quant au dissentiment d'autrui avec vous, vous serez forcé d'avouer que vous le connaissez puisque vous argumentez, et que vous le connaissez par sa parole, preuve de ce dissentiment : c'est bien l'anumana par causalité.

Enfin, quand vous niez quelque chose, [ce ne peut être par « pratyakṣa », mais seulement] en raison de non-

mātā tu mama bandhyāsīd aputraç ca pitāmnhah. - Cf. Clokavart. p. 306-Comparez la discussion Nyayabindu f 63, 15: - . . svavacanavyākṛto yathā nānumānam pramāṇam ». (pakṣābhāsa).

(11) Toute la discussion qui suit parait être, ou bien extraite de la Nyayakandati p. 255, 5-22, ou dérivée d'une source commune. Le boud-dhiste établit que son adversaire admet et pratique les trois anumanas par svabhava, par tadutpatti, par anupaiabdhi.

Le premier point seul (pramāṇatadābhāsavyavasthāpanaih tatsamānajātiyatvād iti vadatā) présente de réelles difficultés : Il faut noter que cet argument est reproduit dans la stance que nous lirons avec Cridhara :

> pramāņetarasāmānyasthiter anyadhiyo gateh pramāņāntarasadbhāvah pratisedbāc ca kasya cit.

et comprendrons comme lui : \* pramāņatadabhāvasāmānyavyavasthāpanāt, parabuddher adhigamāt, kasya cid arthasya pratisedbāc ca, pratyaksāt pramāṇāntarasya svabhāvakāryānupalabdhilingasyānumānasya sadbhāva iti vārtikārtha iti •,

Quant à la valeur des termes » pramāņa-tadabhāva ("ābhāsa) » Cridhara fournit l'explication suivante : « ye tu pratyakṣam evalkuih pramāṇam iechanto nāmmānaih pramāṇam iti vadanti, te idaih praṣṭavyāḥ : kim ekam eva pratyakṣasvalakṣaṇam pramāṇam yat svarūpam pratiyate, kim vā sarvam eva ? na tāvad ekam eva pramāṇam, aparasya tattulyasīmagrīkasyāprāmāŋyakīraṇābhāvāt : athātītam anāgatam es purnṣāntaravṛtti sarvam eva pratyakṣasvalakṣaṇam pramīṇam : katham idaih niţciyate ? pratiyamānapramāṇavyaktisajātīyatvād iti cet, angikṛtan svabhāvānumānasya prāmāṇyam -.

Sur le pratyakṣābhāsa, voyez Clokurart, 395, p.

L'anumann est défendu *Nyayasutras*, II, 1. 12, 25-25; *Sankhyas*, V, ... (S. pr. bh.); Çarhkara, II, 1, 11 (Thibaut, I, 315); *Bham.* 293, 22, 561, 10 (III, 3, 53). — Voyez aussi *Nyayavart*, 190, 2, 192, 8.

perception: et c'est bien l'anumana qui a pour hetu la non-perception 12. C'est ce que disent les bouddhistes 118.

« Du fait que vous établissez une communanté de nature entre pramana et non-pramana, que vous connaissez la pensée d'autrui, que vous niez n'importe quoi, résulte l'existence d'un [triple] pramana différent [du pratyakṣa].»

Ce sujet a été traité par des hommes très compétents ; n'insistons pas pour ne pas allonger ce livre.

Les bouddhistes font résider la suprême utilité de l'homme <sup>14</sup> dans une quadruple méditation.

Connus sous les noms de Mādhyamikas, de Yogācāras, de Sautrantikas et de Vaibhāṣikas, les bouddhistes soutiennent respectivement les doctrines du vide complet, du vide externe, de l'aperception indirecte des choses extérieures et de leur aperception immédiate <sup>15</sup>.

- (12) Kaç ca pratyakşam pramānam pratipādyate i na tāvat svātmaiva, pratipādakatvat : paraç cet, sa kim pratipannah pratipādyate, vipratipanno vā i na pratipannah, pratipannasya pratipādanavaiyarthyāt ; vipratipannaç cet, puruşīntaragatā vipratipattiç ca na pratyakşena gamyate ; vacanalingenānumīyate cet, siddham kāryānumānasya prāmānyam. -
- Anumānam na pramīņam iti kena pramāņena sādhyate ! pratyakṣam vidhiviṣayam na kasya cit pratiṣedhe prabhavati ; anupalabdhyā gamyate cet, tarhy anupalabdhilingakam anumānam syūt (Kandali).
  - Cf. Nyayabindu, 104. 16 : ekah pratisedhahetuli.
- (13) D'après Kandali : « tatha coktam saugatain » (Voyez aussi : iti vartikarthah) ; mais p. 234, une stance dont le caractère technique est très accusé est attribuée aux Tathagatas. On peut proposer la correction : tathagata.
- (14) paramapuruşārtha, the highest end of man -. Cp. Nyayabinduj, 6, 5; et Bodhicaryāvatāra I, 4 (Bibl. Ind. 9. 10): puruşasyārtho 'bhyudaya-nihçreyasalakşapab.

Bham. 364. : : \* mārgāh kṣaṇikanairātmyabhāvanāh ...

(15) • The Vaibhāṣikas acknowledge the direct perception of exterior objets; the Sautrāntikas hold that exterior objects merely exist as images and thus are indirectly apprehended • — Kern, Manual, p. 126.

Bien que le bienheureux Bouddha soit l'unique Maître, il y a néanmoins quatre [enseignements], en raison de la diversité intellectuelle de ceux qui doivent être enseignés <sup>16</sup>; de même, quand il est dit : « Le soleil est couché », l'amant, le voleur, le néophyte, d'après la pente de de leurs désirs, pensent que c'est le moment du rendezvous, du vol, des exercices religieux.

« Tout est momentané, momentané, douleur, douleur, individuel, individuel, vide, vide ». C'est cette quadruple méditation qui a été enseignée [par le Maître] <sup>17</sup>.

 La momentanéité des objets (kṣaṇa) <sup>18</sup>, bleu etc., résulte par raisonnement de leur existence :

« Ce qui existe, est momentané, — comme un banc de nuages ; — et ces choses existent <sup>10</sup>. »

Et ne dites pas que cet argument (à savoir sattva) est « asiddha » ; car l'existence, qui a pour définition artha-

(16) La théorie de la diversité de l'enseignement est blen connue par les sources bouddhiques ; voyez infra note 154.

(17) A une syllabe près (iti bhāvanācatuṣṭayam), — et des « licences » de ce genre sont à la rigueur admissibles dans des » versus memoriales » — nous avons ici un çloka correct — A noter que si « sarvam » est répété ad 13, 23, il ne l'est pas 14, 3.

Sur les quatre bhavanas, Vivaragapr. 79, 16.

(18) Cp. la glose du Brahmacidyabh., citée par Thibaut, Ved. sūtras, I, p. 407: - bauddhānām kṣaṇapadena ghaṭādir eva padārtho vyavahriyate, na tu tadatiriktaḥ kaç cit kṣaṇo nāma kālo'sti ∗ (— Voyez infra note 50).

(19) Répèté ci-dessous (notes 36-37). — Ceci est le type du svabhāvahetu, cp. Nyūyabindu, 108, z : tathā svabhāvahetoh prayogah / yat sat, tat sarvam anityain, yathā ghaṭādir iti. (109, ; asaty anityatve nāsti sattvam). — Cp. Atmatativaviveka, cité infra, n. 33 : Bham. 368. 9-25 ; Tatp. 105. 24 et 380. 4 : \* yat sat, tat sarvain kṣaṇikaih, yathā çaiīraih, tathā ca sphaṭika, iti jaranto bauddhāḥ \* et Kandalī, texte plus ancien et très précieux pour toute cette discussion, 73 18 — 74. 26. Voyez aussi Nyūyabhāyya ad V. 1, 24 ; Vivaraṇapr. 78, 19, Kalpataru 233, 2, et surtout Çlokavart. 736 et 839.

kriyākāritva <sup>20</sup>, est établie par perception des objets, bleu, etc.; et il est démontré qu'il y a incompatibilité de l'existence et du non-momentané, par le fait qu'il y a incompatibilité [du non-momentané et] de [l'activité] successive ou non-successive, [laquelle est] vyāpaka [de l'existence]: de l'incompatibilité avec le vyāpaka [kramākrama] résulte l'incompatibilité avec le vyāpya [sattva]. — Cette activité <sup>21</sup> d'après une loi invariable [se manifeste] soit successive,

(20) \* practical efficiency \*, Gough et Garbe ; \* causal efficiency \*, Thibaut, Ved sutras, I, 410, n. 3. — Je traduis ci-dessous approximativement : \* activité \* \* acte \*, cp. les indices de Garbe ad Sankh. s. vṛtti. S. pr. bh ; et aussi S. tattvakaumudi ad. 9, pp. 563-4 : \* practische verwendbarkeit \* — Bodhic, f. 270 \*, — Cf. Nyayab. f. 4. 21, 5, 18, 9, 21, 16, 22 — 17, 2 — dont la doctrine doit être comparée à celle des Sautrāntikas : Wass. 293, \* don-byed-nus-pa (— artha-kriyā-samartha) — paramārthasat. (Voyez ibid. 272 : don-byed-pa — denkbar). — Refutation de cette dofinition, Sarvadary, 25, 21; Kandah. 12, 25. — Cf. Tatp. 12. 25, 23. 2. — Bhām. 9, 2. — Vivaranaprameyas. p. 78 et suiv — Atmatattvaviveka passim. — Nyayavart, 323 et suiv.

Gough admet la lecture : pratyakṣasiddha<sup>a</sup>, je ne peux que le suivre (= pratyakṣeṇa s<sup>a</sup>). Voir note 40.

(21) Cp. Aniruddha, Samkhyas, v. l. 34: - . . sthirakāryāsiddheh kṣaṇi-katvam // sattvam arthakriyākāritvam, tac ca kramākramābhyām vyāptam, tau cākṣaṇike nu sambhavatah / atas tau kṣaṇikatvam āpādayatah - . — Voyez Garbe in. loc. et préface.

Tatp. 105. 22: - yathā sattvasya kṣaṇikatayā saha tādātmyam vipakṣe 'kṣaṇike kramākramayor vyāpakayor anupalambhān niçcīyate ....-; et ia discussion depuis 387. 4 (III, 2, 10): - katham .. sattāmātrānubandhasiddhih kṣaṇikatāyā / ucyate : sattvam nāmārfhakriyākāritvam, nānyat. - notamment 388. 28: - . . bhāvānām arthakriyā kramākramābhyām vyāptā, tau ca sthirān nivartamānāv arthakriyām api vyāvartayatah .. - et 389, 17-18 (cité note 35).

Voyez Kandali : - anekārthakriyāṇām anekakālatā hi kramaḥ - (73, 20) M. Vyut 199, 111 : kramayaugapadya.

Comparez la Kşanabhangasiddhi de Dharmottara (Tand. mdo CXII, fol. 2818 c): de-ltar-yin dan rim dan rim-ma-yin-pa dag-gis don-bya-ba-byed-pa-ñid-la khyab-pa grub-pao — evam sati ca kramākramābhyām arthakriyākāritvavyāptir siddhā ... — (fol. 2815 2) de-ltar-yin dan skad-cig-ma-ma-yin-pa-la rim-pa mi hthad-do — evam cākṣanike kramo nopa-padyate.

soit non-successive ; et il n'y a pas de troisième mode sous peine d'absurdité manifeste ; on connaît la loi :

« En cas de contradiction entre deux termes, il n'est pas de troisième alternative; et vous ne pouvez admettre que les deux contradictoires sont conciliables, car le fait de la contradiction est directement posé » <sup>22</sup>.

Or ces deux 'modes d'activité sont incompatibles avec le permanent, donc l'activité est incompatible avec le permanent et l'existence n'appartient qu'au seul momentané.

A. — Objection: Pourquoi refuser l'activité [successive] au non-momentané ?? Nous répondons: En vertu du dilemme: le permanent possède-t-il oui ou non, au moment où il accomplit son acte présent, la puissance de ses actes passès et futurs? S'il la possède, il s'ensuit qu'il ne manquera pas d'accomplir maintenant ces deux catégories d'actes, car il ne convient pas que celui qui est capable d'un acte le diffère ?!; et en raison du prasaignumana ? que voici : « Ce qui a un moment donné est

<sup>(22)</sup> Kusumanjati III, 8 (Cf. Nyayakus , I, 424), tradoite d'après Cowell.

<sup>(23)</sup> Voyez infra ad note 33.

<sup>(24)</sup> Réfuté Vicaranapr. 80, 17.

<sup>(25)</sup> Le prasangānumāna (cf. Wass., p. 317. M. Vuyt. 110. 118) s'oppose au svatantrānumāna; voyez Atmatativav. 83. 25: « api ca svatantrāsādhanam idam prasango vā ... «. Kandali 197., 12 et sujv., Nyayabh II, 2, 1; Tatp. 407., 2. C'est, à peu de chose près, ce que nous appelons raisonnement par l'absurde. — Cp. Madhyamahavytti, Chap. I. foi. 6b, p. 6 10. — La proposition du prasangavipavyaya est « contraposée » à la première : toui S est P, nul non P n'est S, — Cp. Tatp. 260, 3.

capable de faire telle chose, fait à ce moment-là cette chose,
— comme le complexe des causes son effet; — et cet être
[permanent] est capable. »

Sil ne la possède pas, jamais il n'accomplira ces actes ; car l'activité dépend uniquement de la puissance ; et en raison du raisonnement (prasangaviparyaya) que voici : Ce qui à un moment donné ne fait pas telle chose, est à ce moment-là impuissant de cette chose, — comme un morceau de pierre du bourgeon; — et cet être, au moment où il accomplit son acte présent, n'accomplit pas ses actes passés et futurs <sup>25</sup>.

Objection: Mais ne peut-on pas dire que l'être permanent, possédant successivement des co-facteurs (sahakarin), accomplit <sup>27</sup> successivement les actes antérieurs et futurs?

Réponse: Nous demandons (et vous devez vous expliquer): les co-facteurs assistent-ils l'être, oui ou non? Si non, l'être ne dépend pas d'eux; car, puisqu'ils ne font rien, peut-on admettre qu'ils soient utiles? si vous admettez qu'ils l'assistent, la question se pose: l'auxiliaire est-il, oui ou non, distinct de l'être?

1) S'il en est distinct, c'est cet élément adventice qui est cause, et non pas l'être permanent; car, suivant

Cf. Pramayavart. (Tand. Mdo XCV, 236. c): gal-te hga thee nus-med-pa, de ni kun thee nus-med hgyur.

(28) « ... akinheit kurvatām teşām tādātmyāyogāt ». — tādarthya° ? Cp. Bodhic. !. ad 1X. 124 : « yad akinheitkaram vastu kim kena cid apeksyate », et la discussion de l'īçvaratva.

aticaya, Gough; supplementation; Garbe (Sain, s. v. I, 42, p. 23, 18; trad. p. 25, 3; additional property; cf. Cainkara, II, 1, 18 (451, 7).

<sup>(26)</sup> Op. infra n. 34 et Atmatattvaviveka cité in loc.

<sup>(27)</sup> Sans doute: krameņa karaņam .... et non kramaņam. — Cf. Aniruddha ad Sam. s. I. 35; sahakārin, voyez Garbe, indices S. s. r. et S. pr. bh.; — M. Vyut. 199, — sahabhūhetu, 114. g.

qu'existe ou que n'existe pas la qualité additionelle adventice [produite par le co-facteur], l'effet est produit ou n'est pas produit. Il est dit :

« Que font à l'espace la pluie ou le soleil? leur effet se manifeste dans le cuir. S'il est semblable au cuir, [l'être] est momentané; s'il est semblable à l'espace, il est comme n'existant pas <sup>20</sup> ».

Que si vous dites : « [Les co-facteurs ne sont pas « upakarakas », mais] l'être ne produit l'effet qu'en compagnie des co-facteurs » ; [nous objectons :] Si c'est sa nature propre <sup>30</sup>, qu'il prenne garde de lâcher ses co-facteurs !

(29) Cité Nyayavart. (II, 1. 5), 338, avec la lecture : a tayor bhayam »; introduit par la formule : a sya cărthasya jăăpikăih kārikām udāharanti ».

Cité Tatp. 164. 19 [yathāhuh] (discussion du mokṣa) et Bham. 368. 22. avec la lecture de notre texte : « ... Khatulyaç ced asatphalah » [Gough : « there could be no effect produced upon it »] : mais Nyayaratnak, ad Clo-kavart. 150 : « ... Khatulyaç ced asatsamah » (yathāha : » buddhijanmani puhsaç ca vikṛtir yady anityatā | athāvikṛtir ātmā 'yaih pramāteti na yujyate » ; tathā » varṣātapābhyām ... »].

Cp. Bodhic. VI, 20.

(30) Cough ne traduit pas « iti svabhāva » garantī par le contexte. Le passage est dur et je ne me flatte pas de l'avoir compris. — Cp. Atmatativar. 9, p: « Atha vā kṛtam ankuragrahena bījasvabhāvatvam ... » 10, p: « tattatsahakārisāhitye sati tattatkāryaprayojakasya bījasvabhāvasya ... »

Tatp. (388. 36): « anupakārakatve vā sahakāriņo na bhāvenāpekṣyerann, ity utpannamātra eva bhāvaḥ kāryam utpādayet; samarthasya kṣc-pāyogāt; kṣepe vā na paçcād api kuryād, aviçeṣūt. yadi manyeta: « anupakārakā api bhavanti sahakāriņo, yatas taiḥ saha bhāvaḥ kāryam karoti; na ca bhāvena nāpekṣyaute, tair vinā kāryaṣyūnutpatter iti » nanu svarūpeņa cet kāryajanako bhāvaḥ (na) kasmān nemān antareṇa janayati, tebhyaḥ prāg api svarūpasadbhāvāt / sahakārirūpeṇa vā janakatve, sahakārina eva janakā, na janako bhāvaḥ ...»

Les sahakārins ne sont pas upakārakas, mais n'en sont pas moins sahakārins; non pas parce qu'ils agissent avec l'être, mais parce que l'être agit quand ils sont présents, et seulement quand ils sont présents (saha eva kāryam karoti).

Que bien plutôt, s'ils voulaient se sauver, il les tienne la corde au cou pour produire l'effet qu'il doit produire! car le « svabhāva » n'est pas une chose à perdre!

Autre point : la qualité additionnelle que doit produire le co-facteur, produit-elle, oui ou non, une nouvelle qualité additionnelle ? Les deux alternatives vous feront lapider par les objections déjà exposées.

Dans la première, il y a, et c'est bien pénible pour vous, progressus ad infinitum à plusieurs faces 31:

Si la production de la qualité additionnelle dépend d'un autre co-facteur, il nous en faut une série infinie et d'une.

En effet, il faut l'admettre : c'est quand une qualité additionnelle est donnée à la semence par ses co-facteurs, à savoir les nombreux éléments, eau, feu, etc., que la semence est productive ; autrement, même en l'absence de ces [co-facteurs], la qualité additionnelle apparaîtrait ; — et d'autre part, quand la semence prend cette qualité additionnelle, c'est en fonction des co-facteurs ; autrement, comme par conclusion logique l'auxiliaire ne fera jamais défaut, la naissance du bourgeon aura toujours lieu. — Par conséquent, puisqu'ils sont nécessaires en vue de la qualité additionnelle, il faut qu'une nouvelle qualité additionelle soit donnée à la semence par les co-facteurs ; et, bien que cette [qualité] soit auxiliaire,

Kandali 74. , « Sahakārikṛtātiçayasahitasya tasya janakatvam iti cet, atiçayasyātiçayāntarānārambhe kidṛçi sahāyatā, ārambhe cānavas-thāyāh kā pratikriyā ... »

<sup>131)</sup> Il a été établi que si le sahakārin est upakāraka. l'upakāra, et non pas le bhāva, est kāraņa Vācaspatimiçra poursuit (Tatp. 388, 22): « na copakārasahakārī bhāva eva kāryasya janako nopakāramātram iti vācyam. upakārasyopakārāntarajanane, 'navasthānāt; ajanane tu, sahakāribhāvābhāvāt, » Suit l'examen de l'hypothèse de l'abhinnopakārādhāna.

comme en vue de sa productivité la semence dépend des co-facteurs — ainsi qu'il a été exposé plus haut — un premier progressus ad infinitum est établi, à savoir des qualités additionnelles ayant pour siège la semence et à produire par les co-facteurs.

D'autre part, l'auxiliaire, indispensable — c'est entendu — en vue de l'effet, produit l'effet indépendamment de la semence (etc.), ou dépendamment de la semence. Dans le premier cas, la semence (etc.) n'est pas cause; dans le second, il faut que la semence (etc.), qui est nécessaire, donne à l'auxiliaire une qualité additionnelle; et ainsi de suite. Ainsi se trouve établie un second progressus ad infinitum, à savoir des qualités additionnelles ayant pour siège la qualité additionelle et à produire par la semence, etc.

De même, l'auxiliaire, qui est indispensable, doit douner un nouvel auxiliaire au « dharmin » (semence, etc.) ; d'où nécessité d'une série de qualités additionnelles ayant pour siège la qualité additionnelle de la semence et données par l'auxiliaire. C'est un troisième progressus ad infinitum, bien pénible pour vous.

2) Que si vous admettez ceci : « La qualité additionnelle que les co-facteurs donnent à l'être n'est pas distincte de l'être », — l'être primitif, auquel manquait la qualité additionnelle, n'existe plus ; un nouvel être, qui possède cette qualité, prend naissance, et nous l'appelons, parmi d'autres noms, « kurvadrupa » <sup>32</sup>. L'arbre de mes désirs a fleuri.

<sup>(32)</sup> Kurvadrūpa, Gough; effect-producing object; Cowell ad Kusumañfalf I, 16, q. v.): efficient form. — Voyez Nyayakoça s. voc. (kurvat phalonmukham rūpam yasya).

Comp. Sarvadarg, p. 26. c.

Il est donc bien difficile d'attribuer au non-momentané l'activité (successive).

B. — Veut-on que son activité se manifeste toute à la fois ? 

C'est impossible, en raison du dilemme : cet être capable d'accomplir tous ses effets en même temps, survitil à leur accomplissement, oui ou non ? Si oui, comme en ce moment là, à tout autre moment se produira la réalisation de ses effets. Si non, il y a autant de chance qu'il soit permanent, qu'il y en a de voir une semence mangée des rats pousser un bourgeon!

« Ce en quoi se trouvent des qualités contradictoires est divers, — comme le froid et le chaud; — or en ceci se trouvent des qualités contradictoires » : La vyapti [de l'existence et de la momentanéité] est de la sorte [par la démonstration du nanatva] établie pour le nuage.

Et cet argument (= viruddhadharmādhyāsa) n'est pas .
« asiddha », car il est établi par un double raisonnement (prasanga — tadviparyaya) que [votre] permanent est, d'après le moment, capable et incapable [de ses effets] 31.
Les deux raisonnements établissant qu'il est incapable

(33) Cf. supra n. 23. — Voyez Tatp. 389. (a) : « tasmān na krameņārthakriyā bhāvānāda, nāpi yaugapadyena : yasmād (a) yāvat kāryadī tenākṣtnikena prathame kṣaņe sampāditum, tāvat sarvadī dvitīyādikṣaņeṣu sampādayet ».

(34) II est intéressant de compurer l'Atmatattenviocka (1. 12) : « tatra na prathama) (Kşanabhangah) pramānābhāvāt | yat sat tat kṣanikam, yathā ghaṭaḥ : sarie; ca vivādādhyāsitah çabdādir iti cen | na, pratibandhāsiddheḥ | sāmarthyāsāmarthyalakṣanaviruddhadharmasahsargeṇa bhedasiddhau tatsiddhir iti cen | na, viruddhadharmasamsargāsiddheḥ | prasangaviparyayābhyām tatsiddhir iti cen | na .... >

p. 15. 18. 2 nanu yad yadā yat karoti, tad yāvatsattvam tat karoti, yathā kaç eic chabdah çabdāntaram iti prasango 'stu | viparyayas tu : yad yadā yan na karoti, tat sarvadatva tan na karoti, yathā çilāçakalam ankuram i na karoti caikadā kusūlastham bijam ankuram iti cet ... 2.

<sup>(</sup>a) Ex conj.; le texte a : tasmad.

[actuellement des actes passés et futurs] ont été dits plus haut.

Voici les deux raisonnements qui établissent son « sămarthya ».

« Ce qui, à un moment donné, est incapable de produire tel effet, ne produit pas à ce moment-là cet effet, — comme un morceau de pierre le bourgeon; — et cet être permanent est incapable, au moment où il accomplit ses actes présents, de ses actes passés et futurs. » Voilà le prasanga. — « Ce qui, à un moment donné, produit un effet, est, en ce moment, capable de cet effet, — comme le complexe des causes de son effet; — et cet être accomplit, dans le passé et l'avenir, les actes du passé et de l'avenir ». Voilà le viparyaya ou inversion du prasanga.

Par conséquent, comme nous ne constatons pas dans le vipakṣa [non-momentané], par suite de son incompatibilité avec les deux modes d'activité [successive ou non-successive], [l'activité qui est] vyāpaka de l'existence, il y a vyatireka du non-momentané et de l'existence; d'antre part, par suite d'un double raisonnement, il y a anvaya du momentané et de l'existence; et de cette double vyāpti, il résulte que l'existence appartient au momentané seul <sup>35</sup>.

Il a été dit par Jñanacri 3 :

« Ce qui existe est momentané, - comme le nuage ;

<sup>(35)</sup> Tatp. 389 18: « tasmād akṣaṇike sattve vyāpakayoḥ kramākra-mayor anupalambhād vyāpakānupalabdhyā nivartamānam sattvam akṣaṇikāt kṣaṇikatvena vyāpyata iti pratibandhasiddhiḥ ». — Cf. note 21.

<sup>(36)</sup> Tăranâtha connaît un Jûānaçrīmitra [auteur de la Karyakaranasiddhi, Mdo CXII foll. 413-18].

Kandali 74. 25 : 0 ... sulabhain kṣaṇikatvānumānain : yat sat tat kṣṇ-ṇikain, santi ca dvādaçāyatanānīti 2. — Le raisonnement est mauvais car il n'y a pas de vipakṣa.

— et ces êtres existent. L'existence, c'est la puissance présente de l'action <sup>37</sup>, et le raisonnement prouve que cette puissance manque aux êtres permanents <sup>38</sup>:

[La sattā] n'est pas « uniforme » ; — au quel cas même par l'acte d'autrui il y aurait action, etc. Et si elle est multiple, le « kṣaṇabhaṅga » s'ensuit ; — donc [la sattā] réside dans le [kṣaṇika,] sādhya <sup>30</sup> ».

Et nous n'irons pas, adoptant les vues des Vaiçeşikas et des Naiyâyikas, définir l'existence (sattva) comme la participation au sămānya <sup>40</sup> Existence; parce qu'il en résulterait l'inexistence des sāmānyas, des viçeşas et des samavâyas <sup>41</sup>. Et ceux-ci ne sont pas tenus pour existants en raison d'une Existence substantielle <sup>42</sup>, 1° parce que ce serait multiplier inutilement les postulatas, et 2° parce

- (37) Cp. Bodhic, f., p. 270, w: a... çaktir bhāvalakṣaṇam, Cf. le demi-çloka cité Upadeçasahasri (1886) p. 309 et Bham. 361 w (= Bodhic, f., 251, ∞).
  - (38) Siddha : unveränderlich.

Une autre explication est possible : mitch siddha — étabil par inférence. Seul le pratyakşa est arthakriyākārin.

- (39) Cp. viçrāmyati, Atmatattvav. 9, ; : « seyadı [aŭkurajāti]nimittavattā vipakṣād vyāvartamānā svavyāpyam ādāya bijaprayojakatāyām eva viçrāmyatīti pratibandhasiddhih ».
- (40) Voyez Nyayabindu f. 115, 10; 86, 2; « iha samanyam kanadamaharsina nihkriyam dreyam ekam coktam | yugapac ca sarvaih svaih sambandhibmh samaväyena sambaddham | tatra pailukena kanadagisyena... La thèse védantique, not. Bham. 9, 1. Voyez sur le sattāsamanya, le sattāsamanya, le sattāsamanya, le sattāsamanya.
- (42) ... svarūpasattānibandhanah ... Voyez Praçastapādabhāṣya 16, ¡: sāmānyādināth trayāṇāth svātmasattvam... « Kandah : « svātmaiva sattvath, svarūpath yat sāmānyādināth tad eva teşāth sattvath, na sattāyogah sattvam ».

que le dilemme : « y a-t-il, n'y a-t-il pas anugatatva ? » est irréfutable, et 5° parce que nous ne voyons aucune forme parcourant les objets momentanés, distincts de caractère, depuis le grain de moutarde jusqu'à la montagne, comme le fil des gemmes, comme le « gupa » les « bhûtakaṇas » <sup>48</sup>.

Pensez-y: l'universel sera omni-présent ou présent dans tous ses subordonnés.

Dans le premier cas, toutes les choses vont se mêler ; et c'est d'ailleurs en contradiction avec la doctrine, car Praçastapada a dit : « [Le samanya] est svavisayasarvagata » 44.

Dans le second, nous raisonnerons comme il suit : L'universel qui réside dans une cruche existante, entrant en relation [d'inhérence] avec une cruche produite ailleurs, vient-il ou ne vient-il pas de la première cruche? Dans le premier cas, l'universel est substance (dravya) ; dans le second, il n'y aura pas relation [avec la seconde cruche]. Et quand une cruche disparaît, l'universel demeure-t-il, périt-il, ou s'en va-t-il ailleurs? Dans le premier cas, il n'a pas de réceptacle ; dans le second, il

(43) bhūtakaņeşu guņavac ca. — Phrase omise par Gough et pour le moins obscure. Çlokavart. 621, u: a kim kārtsnyena saikaikatra vartate [jātir] bhūtakaņţhaguņavat sraksūtravad vā 'vayavaça iti ».

La première comparaison est citée Kandati 317. » : « atrāhuḥ sauga tāḥ : pratiyamāneşu bhedeşu manisutravad ekasyākarasyānupalambhāt sāmānyah nāsty eva. » — Voyez aussi 12, " : « yathā dṛṣṭaikagopiṇḍasya piṇḍāntare pūrvarūpānukāriṇi buddhir udeti. naivam mahidharam upalabhya saryapam upalabhamānasya pūrvākārāvabhāso 'stīti kuto 'tra sāmānyakalpanā t »

(44) svavisayasarvagata, Bhāsya 311. — Voyez aussi Nyāyakoça, s. voc. anugama. — Défini Nyāyabinduļ, : « yat sarvasnih deçe 'vasthitaih svasadībandhibhir yugapad abhisatībadhyate .. » (p. 85,  $\pm$ ), Cp. Vaiç, s. viorīti ad I, 2, 3 l'énumération des « jatilādhakas », sadīkara, anavasthiti, etc.

n'y a pas lieu de parler de son éternité ; dans le troisième, on concluera qu'il est substance.

On peut faire valoir encore d'autres objections contre l'universel ; rien ne garantit cette notion.

Il a été dit :

« Résidant ici, naître ailleurs sans quitter sa première place : bien subtile sa manière !

Où que se trouve l'être nouveau, il lui est inhérent; et ne cesse pas, pour cela, d'occuper l'objet qui est ici és : ceci aussi est bien étrange!

Il ne s'en va pas [d'iei], il n'était pas là, il n'est pas multiple après [sa seconde manifestation], il ne quitte pas son premier réceptacle ... Ah! tout cela est bien dur!»

Si vous demandez : « sur quoi repose la notion d'anuvitta <sup>66</sup> » ? [Nous répondrons] et contentez vous de ce mot d'explication, car c'en est assez là-dessus : « Mais sur la non-compatibilité avec ce qui est autre » <sup>67</sup>.

(A continuer.)

L. DE LA VALLÉE POUSSIN.

<sup>(45)</sup> Je crois qu'il faut lire : « . . . . na tu / taddeçinam na vyāpnoti . . . »
— . . . . Asau bhāvah — this entity (universitality) . . . . (Gough) ; mais cp. infra : . . . amçavat.

<sup>(46) =</sup> anugatapratyaya (S. pr. bh. 138, 2): die durchgehende Vorstellung (Garbe). — anuvrttatva = anekadeçavrttitva (Vivrtti ad Vaiç. s. I. 2, 3, p. 25, 2, edid. Gough, Bénares 1873).

<sup>(47)</sup> Gough: on difference from that which is different (or exclusion of the heterogeneity) — Cf. Nydyakoça s. voc. apoha — atad-vyāvṛttiḥ (yathā vijāānavādibauddhamate nīlatvādir dharmo 'nīlavyāvṛttirūpaḥ (Dinakarī. — Voyez Garbe ad S. pr. bh. V. 92: « . . . Ausschliessung [alles] dessen, was [das betreffende Ding] nicht ist; und das Wort = genus » könnte diese [Ausschliessung] bezeichnen sollen? » — Cette question, inséparable de la thèse du svalakṣaṇa, est discutée in extenso dans (lokavart. p. 566-614, où sont nombreuses les citations de sources bouddhiques; — cf. Kandah, p. 317-320 (citations). Atmatativaviveka, pp. 35, 48, 51 (48, §: « . . . . yac cātyantavilakṣaṇānām sālakṣaṇyavyavahārahetus tad anyavyāvṛttirūpam » . . .) Tatp. II, 2, — (340 et suiv.), — Voyez Nyayabinduṭ., sur le parasparaparihāra, 74, 4. — Plusieurs traitės du Tandjour (Mdo CXII) sont consacrés à l'apoha, notamment un Apohaprakaraṇa de Dharmottara.

# LE LATIN D'ESPAGNE

D'APRÈS LES INSCRIPTIONS.

# ÉTUDE PHONÉTIQUE ET MORPHOLOGIQUE.

#### INTRODUCTION.

Les particularités qui distinguent entre elles les langues romanes correspondent-elles à des variétés dialectales existant déjà en latin vulgaire?

Cette question, d'une importance capitale en philologie romane, préoccupe sérieusement depuis quelques années les latinistes aussi bien que les romanistes.

M. Gröber (ALLG. I. fsc. 2.) a émis l'hypothèse que, suivant l'antiquité de la romanisation des provinces, les dialectes romans qu'on y parle remonteraient à une phase plus ou moins ancienne du latin vulgaire. Ce système, qui a rencontré beaucoup de contradicteurs, a été repris avec de nombreuses modifications et de grands développements par M. G. Mohl dans son Introduction à la chronologie du latin vulgaire. 1899.

Il est impossible de suivre cet auteur dans toutes ses théories souvent plus ingénieuses que fondées. Il n'en a pas moins posé des problèmes intéressants qu'il importe de résoudre ; seulement, on n'y arrivera qu'en évitant les

défauts de sa méthode. Avant de faire des synthèses, il faudra dépouiller patiemment les sources du latin vulgaire, afin de recueillir un grand nombre de faits positifs sur lesquels on pourra baser de solides conclusions. Parmi ces sources, il n'y en a certes pas de plus anciennes ni de plus précieuses que les inscriptions. Les textes épigraphiques des provinces n'ont encore été que très imparfaitement exploités à ce point de vue. Les inscriptions d'Afrique ont fait l'objet des courtes études de M. Hoffmann (Index grammaticus ad Africae provinciarum Tripolitanue Byzacenae proconsularis titulos latinos. Diss. Strassbourg, 1878.) et de M. Kübler (Allg. VIII, p. 161). Sur les inscriptions des Gaules, on a une petite brochure de M. Neumann (Programm des Gymnasiums in Pola. 1897-1898) sur quelques points particuliers de la phonétique dans les inscriptions de la Narbonnaise, et un travail très méritant du à notre compatriote M. J. Pirson (La langue des inscriptions latines de la Gaule, Bruxelles, 1901). Ce dernier ouvrage, est la première étude complète sur la langue d'une province d'après les inscriptions. Il est bien à regretter pour moi qu'il n'ait paru que lorsque le présent travail était déjà presque terminé. On peut encore citer, sur des points particuliers, la dissertation de M. Hammer (Die lokale Verbreitung frühester romanischer Lautwandlungen im alten Italien. Halle, 1894), et l'enquête approfondie de M. Diehl sur l'm finale (De m finali epigraphica. Leipzig 1899).

Il n'a encore paru aucun ouvrage de ce genre sur l'Espagne.

M. Sittl a consacré à ce pays trois pages de ses Lokale Verschiedenheiten der lateinischen Sprache, mais on ne peut en tenir aucun compte, car il ne cite que quelques faits sans suite. Encore, si ces derniers étaient surs, mais il me paraît s'être trompé dans le classement de ses fiches ; car il cite des numéros qui ne se trouvent pas dans le Cn. II, p. ex.: marmuris 7647, ispiretus 7418, ou bien des formes qui ne peuvent se découvrir à l'inscription indiquée : lature 5418, Muntane 5808, etc., etc. M. Mohl se contente de quelques affirmations sur la nature du latin qu'on parlait en Espagne. Les colons auraient apporté, dans ce pays, une langue mixte remplie d'italismes. Cela résulterait d'un texte d'Artémidore d'Ephèse (Schuchardt 1, 93) γραμματική δε γρώνται τη των Ιταλών, οι παρά θάλασσαν οίκουντες τῶν Ἰβήρων. M. Mohl, en effet, ne craint pas d'admettre que la γραμματική των Ίταλων désigne précisément la κοινή latinoitalique qu'il met à la base des langues romanes (Mohl. Chron. p. 148). A côté de cela (p. 174), l'idiome officiel, parlé par les fonctionnaires et les magistrats, aurait été propagé en Espagne, notamment grâce aux écoles d'Osca, Séville, Cordoue, fondées par Sertorius ; mais il n'aurait pu triompher (p. 175) des habitudes déjà trop profondément ancrées dans le vieux latin vulgaire. Parmi celles-ci (p. 205), se trouverait l'emploi au nominatif comme à l'accusatif des formes domno, domnos, filia, filias, forte, fortes.

Il y avait donc intérêt à faire une enquête méthodique sur le latin d'Espagne tel qu'il apparaît dans les inscriptions. Il fallait, en effet, vérifier si l'on y retrouve des archaïsmes, et si cette langue remonte réellement, comme le suppose M. Gröber, à un état ancieu, préclassique même du latin. Peut-on y découvrir des traces de l'influence des dialectes osco-ombriens comme le veut M. Mohl? Peut-on appuyer par des faits les hypothèses hardies que formule ce dernier sur l'origine antique de plusieurs

traits de la grammaire espagnole tels que la disparition du nominatif? Si, au contraire, l'Espagne a reçu un latin assez pur et semblable essentiellement à celui qui fut apporté dans les autres provinces, ce latin ne subit-il pas dans la péninsule des modifications particulières? Quand apparaissent les premières traces des divers processus par lesquels le latin est devenu l'espagnol? Les évolutions communes à toute la Romania s'opèrent-elles plus tôt ou plus tard dans cette province que dans les autres ? Jusqu'à quel point les particularités du latin en Espagne expliquent-elles les caractères propres à la langue moderne de ce pays ? Voilà autant de points sur lesquels les inscriptions peuvent jeter un certain jour. Il faudra confronter leur témoignage avec celui qu'on tirera des glossaires, des auteurs chrétiens et des vieilles chartes de l'Espagne pour arriver à résoudre ces questions aussi définitivement que possible. Je me suis restreint aux inscriptions qui constituent par elles-mêmes une matière bien déterminée et déjà considérable.

Les inscriptions d'Espagne sont, en effet, au nombre de 7500 environ réparties en plusieurs recueils, savoir : 1° Le 2<sup>d</sup> volume du *Corpus Inscriptionum Latinarum* (5100 inser.) ed. Hübner. 1869.

- 2º Le supplément à ce tome. (1200 inscr.) ed. Hübner. 1892.
- 5° Le supplément aux inscr. d'Espagne publié par Hübner (1896) dans le vol. VIII. de l'Ephemeris epigraphica p. 551 sqq. (450 inscr.).
- 4º Les Inscriptiones Hispaniae christianae ed. Hübner. 1871 (295 inscr.).
- 5º Le supplément aux inscr. chrét. ed. Hübner, 1900 (255 inscr.).

Dans ces deux derniers volumes, je me suis arrêté au 8° siècle.

Il faut y joindre les revues qui publient les inscriptions découvertes depuis la publication de ces grands ouvrages. Parmi celles-ci, j'ai pu me procurer:

le Boletin de la real academia de la historia de Madrid ; le Bulletin hispanique de Bordeaux ;

la Revue archéologique de Paris reproduisant quelques inscriptions de l'Archeologo portugues et des autres revues de l'Espagne et du Portugal.

Tous ces textes ont été trouvés sur le sol même de la péninsule ibérique. Il convient d'y ajouter les courtes inscriptions des amphores du *Monte Testaccio* à Rome. Celles-ci, en effet, sont presque toutes originaires de la Bétique et des autres régions fertiles de l'Espagne qui fournissaient à Rome de nombreuses denrées alimentaires. Elles sont recueillies dans Cal. XV, fsc. 2. Je les ai aussi parcourues. Elles renferment peu de formes dignes de remarque.

Ce matériel paraît considérable et, de fait, il est assez long à dépouiller ; quant à son importance linguistique, elle est, en somme, plutôt médiocre. On ne trouve, en effet, presque rien d'intéressant sur les inscriptions officielles, les formules honorifiques toujours banales, les inscriptions miliaires stéréotypées. Les épitaphes, en général très brèves, se composent presque exclusivement de noms propres et d'épithètes toujours les mêmes. Dans certaines régions, comme la Bétique et le long de la côte méditerranéenne, les inscriptions sont presque toujours exécutées avec soin dans une langue correcte. D'ailleurs, ces villes importantes avaient de nombreuses relations avec Rome et les différentes parties de l'empire, de telle

sorte qu'on ne peut regarder comme appartenant à la langue de l'Espagne tous les vulgarismes qu'on y rencontre. Ce n'est, qu'en Lusitanie et dans la partie centrale du pays, que l'on récolte un certain nombre de textes exécutés par des gens peu instruits qui laissent échapper des fautes trahissant souvent des traits curieux de leur parler journalier. Mais, si ces inscriptions sont rares, elles sont bien précieuses ; car, avec Pétrone et l'Appendix Probi, ce sont les seules sources directes que nous ayons du latin vulgaire des premiers siècles de l'empire. Ces documents épigraphiques ont d'ailleurs l'avantage d'être des autographes à l'abri des modifications dues aux copistes. Elles sont toujours localisées et souvent datées ; aussi leur témoignage positif a-t-il une grande valeur pourvu que l'on ait un certain nombre d'exemples pour chaque phénomène, ou du moins, si l'on en a peu, que ces cas soient décisifs. Il est vrai que cela arrive rarement et, en général, on n'a que quelques formes sur lesquelles il est impossible de baser une induction sérieuse. Quant à leur témoignage négatif, que l'on ne doit certes pas négliger, il est à mon avis très faible. En effet, surtout si l'on défalque les catégories d'inscriptions sans valeur pour les études linguistiques, le nombre des textes épigraphiques est très petit. La probabilité qu'un vulgarisme apparaisse sur les inscriptions est assez minime, car il n'y a pas un graveur qui n'ait eu l'intention d'écrire correctement et, comme l'état de lapicide constituait un métier, il est fort peu probable que quelqu'un l'ait exercé sans avoir une certaine instruction. Comme on constate que divers procédés, des règles et des formules reparaissent sur les inscriptions même les plus barbares, il y a lieu de croire que ce métier avait ses traditions, qu'il s'apprenait. Par conséquent l'orthographe se

transmettait aussi traditionnellement. En réalité, il y a beaucoup de faits romans d'origine ancienne dont on ne trouve pas trace dans les inscriptions, et, pour d'autres phénomènes, on n'a que quelques cas dus chaque fois à un simple hasard, à un accident quelconque qui a causé une méprise de graveur. Un rien aurait suffi pour que cette faute ne fût pas commise ou que cette inscription eût disparu avec tant d'autres. Il est donc très raisonnable d'admettre que, si nous avions conservé tous les textes épigraphiques, bien des faits qui ne se présentent pas dans ceux que nous possédons y eussent été constatés et, quand même nous aurions toutes les inscriptions, il n'y aurait pas encore contradiction à admettre qu'un processus linguistique de quelque importance ne s'y fût point trahi.

D'autre part, il convient d'user de certaines précautions, quand on étudie les inscriptions au point de vue de la langue. J'ai cru devoir leur appliquer une méthode critique fort élémentaire, mais qu'on a peut être un peu trop négligée jusqu'ici. Avant de porter un jugement sur les formes, j'ai considéré la nature de l'inscription où elles se rencontrent : texte public ou privé, d'exécution soignée ou négligée, langue correcte ou non, nature des fautes (vulgarismes, barbarismes, simples distractions), condition des personnes qui y sont nommées (citoyens, barbares, de rang élevé ou de classe inférieure), ainsi que le lieu de provenance (ports, colonies romaines, localités indigènes éloignées des côtes, campagnes, séjours des légions). A l'occasion j'ai tenu compte du caractère général de la langue dans les autres inscriptions de la même contrée ou, pour certains faits, de la nationalité des habitants romanisés (celtes ou ibères). J'ai indiqué ces circonstances à côté du numéro de l'inscription, quand cela offrait quelque intérêt. J'ai fait ressortir la distribution d'un phénomène sur le territoire hispanique, chaque fois que ce détail était instructif pour juger de la marche de son évolution. J'ai eu soin aussi d'indiquer la date de l'inscription toutes les fois que cela était possible. Toutes ces circonstances sont, en effet, d'une importance capitale pour l'interprétation d'une graphie dont la signification, selon les cas, peut varier du tout au tout. J'ai fait aussi une distinction entre les inscriptions au point de vue de la conservation de leur texte, car la valeur des leçons peut différer considérablement sous ce rapport. Quatre cas principaux se présentent :

1° La pierre existe encore et les lettres en sont bien lisibles ;

2º La pierre existe, mais les mots sont difficiles à déchiffrer;

5° L'inscription n'existe plus que dans les recueils anciens, mais ceux-ci sont assez nombreux et leurs auteurs dignes de foi ;

4º Le texte n'a été conservé que par un seul auteur, ou ne se trouve que dans des recueils sans valeur.

Lorsqu'une leçon importante appartient aux catégories 2 et 4, j'ai tenu à le faire remarquer. Dans les textes qu'on n'a plus que de seconde main, il y a presque toujours danger que la copie n'ait été mal exécutée. Il est, en effet, arrivé souvent à Hübner, quand il retrouvait une pierre que l'on avait perdue, de constater que les copies contenaient des erreurs. Parmi celles-ci, il en est qui sont dangereuses au point de vue phonétique et se reproduisent très souvent; c'est TI pour Cl, I pour E, LI pour LL, et même en Espagne B pour V, ES pour S initial devant consonne. La ressemblance des caractères, l'identité de leur valeur dans le latin, tel qu'on le prononce en Espa-

gne à l'époque moderne, sont les causes de ces erreurs.

Quand un texte dont l'archétype est perdu se trouve consigné dans plusieurs recueils, il y a souvent des lecons divergentes qu'Hübner signale au bas du texte qu'il a adopté. Si bien faite que soit l'édition de ce savant philologue, il est évident qu'il s'est parfois trompé et que sa leçon n'est pas toujours la bonne ; mais on comprend que pour faire une vérification à ce sujet, il eut fallu recommencer tout son travail en s'enquérant de la valeur respeetive des recueils où il a rencontré les inscriptions. Aussi, pratiquement, m'en suis-je tenu, par principe, à la leçon de Hübner. Cependant, il m'est arrivé de consigner certaines leçons divergentes, quand elles étaient d'un grand intérêt linguistique et qu'elles avaient quelques chances d'authenticité, par exemple, quand elles étaient fournies par toute la tradition et rejetées par Hûbner seulement à cause de leur invraisemblance; car, en somme, si un homme d'une érudition aussi vaste et d'une pratique aussi éprouvée pouvait se permettre cette liberté, ce procédé n'en offre pas moins des dangers.

Mon travail a donc consisté tout d'abord dans une double révision du matériel que j'ai détaillé ci-dessus. Étant donnés le grand nombre des inscriptions et la multiplicité des points de vue auxquels je m'attachais, je ne puis me flatter de n'avoir laissé échapper aucun fait, mais j'ai pu recueillir un nombre considérable de graphies qui avaient été oubliées par ceux qui composèrent l'Index grammaticus du Cn. Il, et par tous ceux qui ont fait des études linguistiques sur les inscriptions. J'ai rencontré quelques difficultés à propos des noms propres de forme rare. Pour constater les fautes qui pourraient s'y trouver, force m'a été de rechercher leur orthographe primitive. A cet effet, j'ai parcouru les divers indices du Cil, l'Index nominum gentiliciorum de Conway (Ital. dialects, 556 sqq.), l'Altkeltischer Sprachschatz de Holder. Quand je ne pouvais retrouver nulle part un nom propre, je l'ai comparé aux divers noms de forme voisine, afin qu'on puisse induire avec probabilité quelle était son orthographe primitive. On comprend que, pour ne pas me laisser entraîner à des recherches interminables et peu fructueuses, j'ai dû m'en tenir à ceux des nomina et cognomina de l'Index du Cil. II, où j'avais lieu de soupçonner une faute importante au point de vue de l'histoire du langage.

Une fois les faits rassemblés et classés, j'ai placé, en tête de chaque chapitre, la liste des formes qu'on y étudie avec les notes qui les concernent chacun en particulier. On pourra de cette manière se rendre compte de la valeur du matériel, indépendamment de la façon dont je le dispose et l'interprète. Pour expliquer les faits espagnols, j'ai dú souvent envisager les questions à un point de vue général. Plus d'une fois même il m'a fallu formuler des hypothèses nouvelles. Celles-ci auraient besoin, en plus d'un cas, d'être vérifiées par des recherches plus approfondies portant sur chaque phénomène en particulier, considéré dans tout l'ensemble de la latinité. Je ne les donne donc qu'à titre provisoire, comme des aperçus propres à éclairer des points obscurs et à faire naître des idées.

#### ABREVIATIONS.

C1L. Corpus inscriptionum latinarum. — Les numéros d'inscriptions sans indication de volume se rapportent au C1L II.

Inc. Inscriptiones Hispaniae christianae.

Ez. 8. Ephemeris epigraphica VIII. — Les chiffres en rapportent aux numéros des inscriptions du suppl. ad Cal. II, par Hübner (p. 351).

Ban. Boletin de la real academia de la historia.

ALLO. Archiv für lateinische Lexicographie und Grammatik.

K. Keil. Grammatici latini.

MLI. Hübner. Monumenta linguae ibericae.

CGL. Corpus Glossariorum latinorum.

Grund. Rom. Ph. Grundriss der romanische Philologie.

Rom. Romania.

Rev. hisp. Revue hispanique.

Bul. hisp. Bulletin hispanique.

Rev. lus. Revista lusitana.

Rev. arch. Revue archéologique.

Mém. Soc. Ling. Mémoires de la société de linguistique.

Bez. Beit. Bezzenbergers Beiträge.

Kuhns Zeit. Kuhns Zeitschrift.

Mon. Ak. Berl. Monatsberichte der Akademie der Wissenschaften zu Berlin.

Stzsb. Ak. Wien. Sitzungsberichte der Akademie zu Wien.

Mohl. Chron. G. Mohl. Introduction à la chronologie du Latin vulgaire.

Mohl Lexiq. G. Mohl. Études sur le lexique du Latin vulgaire.

# PREMIÈRE PARTIE : PHONÉTIQUE.

1º SECTION: LE VOCALISME.

§ 1. — La voyelle a.

La voyelle a est très bien conservée dans les inscriptions d'Espagne. Nous ne trouvons que deux fois e au lieu d'a du latin classique.

Tout d'abord dans hilera 3684 (Baléares). La langue vulgaire a souvent modifié l'a posttonique en e devant r. M. Schuchardt. Vok. I. 195 cite les formes : Caeseris, compera, incomperabilis, seperat, seperatim. Les langues romanes confirment seperare par le fr. sevrer et comperare par l'esp. comprar, it. comperure. Cette altération de l'a se constate tout particulièrement dans les mots empruntés au grec à une date ancienne : tessera (元:572222) camera (xxuis2) Aleria (Maisia) (Lindsay, p. 197), L'Append, Prob. 197. 26. K. condamne citera pour cithara, forme confirmée par l'it. cetera, prov. cidra. - Par ce dernier mot, nous voyons que les emprunts grecs qui avaient subi ce traitement étaient plus nombreux dans l'idiome populaire que dans la langue écrite. Notre hilerus vient confirmer cette conclusion. C'est une de ces nombreuses formes populaires des emprunts grecs, qui, exclues de la langue classique au profit de graphies plus savantes calquées scrupuleusement sur le mot grec, se sont conservées longtemps dans le latin d'Espagne.

Nous trouvons encore e pour a dans Palentina 6113.

(= Pallantina, dérivé de Pallantia, ville des Vaccaei). Cette forme est intéressante parce que, dans le nom moderne de la cité (Palencia), on a précisément changé l'a en e. La graphie Palentina montre donc que c'est là une modification très ancienne. Il n'est pas facile de l'expliquer. Peut-être a-t-on simplement substitué au suffixe antia, la finale entia que l'on a dans Pollentia des Baléares. En considérant que l'a s'est altéré devant nt précisément comme dans Alexenter, Tarentum (Τάραντα) Agrigentum (᾿Ακράγαντα) Casenter (Κασσάνδρα), on serait tenté de songer à une transformation phonétique d'origine latine; mais cette explication n'est pas sans rencontrer quelques difficultés.

# § 2. — i, ě, ae finals.

Les langues romanes nous apprennent qu'en latin vulgaire ae, e, i se sont fondus à la finale en un seul son, une sorte d'e ouvert (Meyer-Lübke I. § 501). La finale it aboutit à et. Les terminaisons es, is obéissent en Italien à des règles spéciales. La voyelle tend plutôt à y prendre un son fermé.

En Espagne, la séparation entre les finales en t et celles en s ne se retrouve pas, car on rencontre dans les inscriptions aussi souvent es pour is que et pour it. Le nombre d'exemples anciens des deux catégories est assez considérable pour confirmer l'opinion de M. Meyer-Lübke (Grund. Rom. Ph. I. 361) qui, en se basant sur les faits romans, admet que e et i finals se confondirent en Espagne devant toutes les consonnes, dès une époque ancienne.

On a et pour it dans posuet 2918 (Ins. vulg. postér. au 3° s.) fecel 2997 (Ins. très vulg.)

```
fecet 5393 (= IHC 533 a. - 6° s.)
ficet 6180 (Début du 3° s.)
recesset IHC. 136 (a. 484)
        ib. 95 (be s.)
quiescet ib. 101 (a, 662), 312 (449)
        ib. 137 (8° s.)
offeret
       ib. 146, 159, 160, 161, 162, 163.
  - Dans ce dernier exemple, on voit que offert a subi l'analogie
des autres 36 personnes du singulier de la 3° conjugaison et a pris
la finale et (=it). C'est ainsi que suffert est devenu l'it. soffre.
  - On a es pour is dans
leges 2262
juventules 4789 (a. 217) (Leç. trad. rejetée par Hübner)
omnes 4512 (3º siècle)
orbes ? 6212 (a. 275)
felices (gen) 1082
tenetes 1088 (3e s.) — Certains éditeurs interprétent tene(n)tes
cives 5729 (1er ou 2d s.) - Insc. très vulg. des Asturies
 id. 6149?
lebes (= levis) 5742 (Très vulg. Asturies)
potestates 4756. — Leçon rejetée par Hübner
dulces IHC. 46 (a. 485)
fideles IHC. 182. (6° s.)
aediles 1963. I. 45. (Aes salpens. Ins. offic. de la fin du 1er s.)
condiciones 1964. I. 15. (Offic. Malaga. Même époque). Ces deux der-
         niers cas sont fort anciens et précisément dans des textes
         officiels, ce qui les rend un peu suspects. Ce sont peut-
         être de simples lapsus du lapicide qui a commis assez bien
         de méprises dans ces inscript, aediles est peut être un
         nominatif archaïque. On lit aediles CIL. I. 31, mais ce
         n'est, il est vrai. qu'une forme de valeur discutable
         (Lindsay 376). L'inscription 1964 qui est un texte juri-
         dique, contient d'autres archaïsmes, p. ex. deux fois
         suffragio ferre (= suffragium ferre). - Il se peut aussi
         que le graveur ait écrit le pluriel aediles au lieu du sin-
         gulier, car dans 1964, nous trouvons de même municipes
         pour municeps.
```

caeleste sacerdos! IHC 142. (a. 630). J'interprète: caeleste(s) sacerdos, l's final ayant été fondu dans l's initial suivant (cf. caru suis 1876). Cela vaut mieux, je crois, que de faire de caeleste le vocatif d'une forme vulgaire caelestus, qui aurait existé à côté de caelestis, comme tristus à côté de tristis (App. Probi. 198. 3 K.)

On a au contraire is, it pour es, et dans : lugit IHC. 123. (a. 642) jacis 3453.

On aura simplement substitué, par épel inverse, les finales communes is, it aux terminaisons es, et, plus rares. Ce barbarisme est fréquent. On a p. ex. jacit CIL. XII. 481, 592, 2116, 2126, 5404. — Au reste, jacis n'est pas une leçon bien sûre. Les traits horizontaux des lettres sont mal dessinés sur la pierre de sorte qu'on a AVCIA pour AVCTA. Il faut donc peut-être lire IACES.

Quant à :

antestis IHC 165

milis EE. 8. 15. (On a miles sur la même inscr.)

ce sont, sans doute, des nominatifs formés sur panis, civis, fortis. L'App. Probi 198. K condamne plusieurs cas de cette espèce : famis, cladis, aedis, prolis.

## § 5. — i pour è, e pour 1.

A. A LA TONIQUE (dans les « tituli ethnici »).

i pour ē ficel 6180. (3° siècle). — Très nombreux exemples dans Schuchardt. I. 311.

filix 869. Lec. dout.

mi 2846. Insc. fragm. récente. — C'est peut-être le datif mi, usité au lieu de l'accusatif.

e pour i Bercius 1489. On a, en Italie, le nom prop. Bircius.

Vecius 2584, — Cet exemple doit être rejeté. Je ne crois pas, en effet, qu'il faille l'identifier avec Vicius. C'est plutôt un nom barbare comme celui du père de cet individu (Clutamus). On trouve en effet Veicius 5670.

Cessa 816. Leç. dout. On rencontre d'ailleurs parfois Cessia à côté de Cissia.

Avellicus
Avellius

5350. Je ne crois pas que ce soit le nom italique Avillius. Ce sont plutôt des noms de gentes indigènes, auxquels il faut comparer Avellicum Abliq(um), et le nom de ville Avelia.

tetlum 5627. L'insc. est difficile à déchiffrer.

elares EE. 8. 316. Insc. privée vulg. de Saragosse. Exemple très intéressant du 1er siècle.

karessemo (2997. — Autre exemple remarquable, prowenant aussi de Saragosse.

seta (= sita) 3684. Insc. vulg. des Baléares.

municepii 1964. III. 2. Insc. offic. du 1 s. — Peut-être simple lapsus du graveur.

merentessimo 2211. Le texte de l'insc. est très maltraité.

Dans les divers suffixes de noms propres:

Aufellius 4975. 10. — Aufellius et Aufillius se rencontrent également (Kuhns Zeits, XX, 102).

elius | Pupelia 705. — On ne trouve dans les indices du CIL que ilius | Pupilia.

Famelius 614. Cf. Familia n. p. Ins. reg. neap. 167. On a famelia CIL. I. 166. (a 218 av. J. C.). Famelia et Pupelia sont sans doute des formes archaïques analogues à Camelia (CIL. I. 74) dérivées des diminutifs en -elos > classiq. -ùlus. Cf. osq. famel = famulus. (J. Müller. De litt. i et u lativis quom. a Graecis expres. sint. p. 13). — Ces deux noms se trouvent dans des endroits peu distants (à Norba et à Metellinum). Il est curieux de constater la survivance de ces anciennes graphies dans un coin de la Lusitanie orientale.

Cornilius 3091. (Leç. dout.)

Aurilius IHC. 27. — Ces deux formes sont assez fréquentes sur les inscr. (Schuchardt. I. 289 — Lindsay 22).

inius Misinius 97, Cf. CIL. VIII. 8229. — On a aussi Missina. enius VIII. 8292. — Messenius est plus fréquent.

idius | Parridia 3309. (Lect. dout.). En Italie, nous ne trouvons edius | que Parredia.

Agedius 5747, 6257. 9. — On ne lit dans les autres provinces que Agidia, Agidillus.

erius | Galirio 2081. Le texte de l'inse. est maltraité. Cet exemirius | ple ne mérite aucune confiance.

ellus | Flacella 3622. On trouve plus généralement Flacilla.

illus | Lepecello 574. (Lect. douteuse).

En revanche on a castillum XV. 4161.

istus Antestius 599, 1023, 2840, 3922, 3672, 3673, 3674, 5454.

- La forme la plus répandue de ce nom est Antistius. Toutefois Antestius est fréquent (CIL. XII. 4712, 1830, 2492). C'est même la graphie normale jusqu'à l'époque impériale (Müller. op. cit. p. 14).

Dans le suffixe-ensis(esis):

Vadinieins(i) 5722. (= Vadiniensi). Insc. barbare des Asturies.

pacinsi 517. Lecture très douteuse.

Lionisi 2791, 2802. (= Legionensi ?) Cf. esp. Leonese.

Norisi 3680 (= Norensis).

## B. A LA PROTONIQUE.

a) Syllabe ouverte:

e pour i Lepecello ? 574.

Perecatus 764 Lect. dout. Cf. le nom Piricatius.

Secenus 5333. — On a en Italie Sicaenus, Sicinius. On a aussi Secia CIL. I. 1333. Seccius. Il me semble naturel de rattacher Secenus à Sicaenus. — Au reste, c'est une lect. douteuse.

Trebecianus XV. 3204, Cf. Trebici XV. 3206.

presedente 5728. (3° s. — Asturies). Influence du simple : sedere ?

lebiens, levens 5728 (= 2705).

aedelicius 3424. — Dans presedente et aedelicius, l'é(=ae) contretonique a pu assimiler l'i suivant.

relegione 138 (cf. p. XXXIX).

peclenarius 5812 (a. 239). Influence de pecten ou cas analogue à aedelicius ?

Segedenses 988 (= Segidenses).

i pour ē Vicillioni 246. Leç. dout. Il y avait peut-être Nigellioni.

Vicilius existe d'ailleurs à côté de Vecilius.

Comp. " Iovis Vicilini templo , T. L. XXIV. 44.

Virinus EE. 8. 76 Ce nom peut se rattacher à Verus, mais aussi Virinus 1251 à Virius.

β) Syllabe fermée :

Crespina 1692. Leç. tradit. rejetée par Hübner. Semperusa 1329 (= Συμφέρουσα). Lemnaeus 3597, 5970 (= Λιμναΐος).

## C. A LA POSTTONIQUE.

domeno 5552 (= 2375) Insc. barbare du 2<sup>d</sup> s. (cf. Rev. lusit. I. 235).

gallecae 2103.

flameni 1534 (Leç. très douteuse). id. XV. 4352. (a. 161).

princep(i) 4832

princips 4816. — Dans flameni et princepi, on doit peutêtre reconnaître l'influence du nominatif flamen, princeps. En tous cas, l'analogie des cas obliques sur le nominatif est évidente dans princips, puisque l'i remplace ici é. Mais ce sont des leçons douteuses.

## D. DANS LES MOTS GRECS.

Sotiridi 317. (Swenpions).

Irineus EE. 8. 70. (- Elonvaios).

Practicini 3929. Datif de Ilpaxtixi.

Aleiste 4368. Alenstric. — Substitution de la finale commune istus à la terminaison rare estes.

Quinigia. IHC. 31 (a. 662) = Kuvnyia.

baselica IHC. 99, 100, 181, 293 ? 406, 407.

Lemnaeus (cf. supra).

Semperusa (id.)

Philosetus 4970. 391. d. = Φιλοσιτος !

Calethyce 1094. Aurait-on décomposé Καλλιτύχη en καλή

τύχη ?

Alepius IHC. 136.

marteris IHC. 157 (6° s.).

Ceprianus IHC. 109 (6° s.).

Mertilliane IHC. 304 (a. 525).

#### E. DANS LES NOMS BARBARES.

En diverses positions, i et e s'échangent dans les noms de lieux, les ethniques, les noms de personnes indigènes.

Avellicu(m) 5350 Avellicus 5875

Avelensis 3050

Bastetanus 3423, 5941

Le suffixe -etanus, très fréquent provient parfois de finales ibériques et romaines en -etum (Ovetum: Ovetanus)

Celaenicus, Celenicf Ind Xs.v. Vesci, port cantabre.

Lamenus 934. Doidena EE. 8. 172. Neconi 5718.

Vesuclo BAH. 37. p. 517.

Verrore 2576, 2577. Veronigoru 5714.

Le suffixe -eco, ego se rencontre dans de nombreux ethniques sur le inscr. les plus barAvila CIL. II. p. 942.

Bastitanus 3424.

Le suffixe -itanus, non moins fréquent s'applique plutôt aux noms de villes turdétains en i (Astigi; Astigitanus).

Cilena 2649.

Viscunos, n d'homme 2809, 2810.

Laminium, n de ville.

Doidina EE. 8. 159.

Nico, Nicon, 512, 5357.

Visaeclensis 2981.

Visaligorum, etc. cf. 1 nd. X.

Virrovaecus 2575.

l'irono 5713.

Viromenicorum 5741.

Le suff. -icus est beaucoup plus commun encore dans les noms des peuples et de divinités bares. Il forme aussi des noms de divinités lusitaniennes. En certains cas -eco peut sortir d'-aeco, suffixe fréquent aussi dans les noms barbares.

Endoveleco 5201, 6330. Indovelec 6269. b. de toute la péninsule et dans les gentilices lusitaniens. Il se peut, qu'en bieu des cas, -icus soit une latinisation d'-eco.

Endovellicus, très fréq.

#### F. DANS LES INSCRIPTIONS CHRÉTIENNES.

redemit IHC. 125.

Tonique. baselica IHC. 99. (a. 662) 100 (a. 630).

293? 406, 407, 181 (6\* siècle).

hecce • 195 (= hicce).

lemina " 336 (7° s.).

Salvianella . 105, (suffixe -ellus substitué à -illus).

filex , 295 (6° s.).

acclisia 304 (525), 360. Peut-être l'i rend-il une prononciation du grec populaire.

quinquagis [ima] BAH. 28 p. 269.

trisis (= tres?) IHC. 304 (a 525).

simis 527 (6° s.) simi pour semi est attesté par Varron L L. V, 106.

(Mohl. lexiq. p. 115).

antestis antestis antestis, antestius et antistius est continuel dans les

inscr. chrét. de tous pays.

Posttonique femena 1HC. 84 (a. 545).

genetor 76 (a. 573).
nomene 136 (a. 484).

nomene 136 (a. 484). soledos 396 (a. 579).

tegelur . 165 (a. 680).

credetur n 165 (a. 680).

Intertonique incolometate . 5.

Protonique enperio n 24 (7° s.)

e(mperio) . 432.

Protonique interne

Emeretenses BAH. 32. p. 191 (7° s.). Belesarius IHC. 99. (a. 662), indectione = 394. (a. 471).

ένδεκτιώνος » 346. Cette forme est très fré-

· quente surtout dans CIL. XII.

Y aurait-il eu influence d'index?
 (Ou trouve en Gaule : indexione).

On a pu voir, par les diverses notes dont j'ai accompagné les exemples de cette liste, que la valeur probante de ces formes est très souvent sujette à caution. Indépendamment de l'incertitude qui règne sur beaucoup de leçons et des raisons spéciales qu'on a de suspecter certaines graphies, il existe diffèrents motifs d'ordre plus général qui doivent nous mettre en défiance vis-à-vis de ces nombreux cas de confusion entre i et é.

Dans les noms propres, l'hésitation entre les suffixes -edius et -idius, -ellius et -illius, -enius et -inius est souvent indépendante de la phonétique. Les suffixes passent aisément d'un nom à l'autre. Ainsi, par exemple, dans Flaccella, Salvianella, on a substitue à -illus, la finale -ellus que la langue populaire n'a cessé de favoriser de plus en plus aux dépens d'-illus, -ulus (cf. Niedermann, e und i in Lateinischen p. 61). D'un même nom propre, il peut aussi avoir existé en Italie simultanément plusieurs formes. Chacune d'elles fut répandue dans l'empire par les colons. On n'a qu'à parcourir l'Index nominum gentificiorum de Conway (Ital. Dial. 556 sqq.) pour constater que les noms propres conservaient la trace de la multiplicité des anciens dialectes de l'Italie. Chaque terminaison est sortie d'une région particulière. Ainsi -enius, -enus est originaire du Picenum; -onius est commun en Ombrie; -inius dans le Latium (Mowat, Noms famil, chez les Romains Mem. Soc. Ling. I. 293). Si l'on a en latin -elius > -ilius, d'autres

dialectes conservent -clius, -ellius, comme nous l'avons vu pour Aufellius, Famelius, Pupelius.

Les variantes des noms barbares et des dénominations locales nous transportent sur un terrain moins sur encore. Nous ne connaissons presque rien des langues de l'antique Ibérie. D'un même nom de peuple ou de divinité, il peut avoir existé des variétés dialectales. En outre les Romains peuvent avoir rendu de manières diverses des sons étrangers à leur langue. Il y a souvent une distance considérable entre la forme ibérique d'un nom propre et sa transcription latine. Comparons par exemple Eoatia à Viatia, Hotzom à Uxama, Oagitz à Vaccaei, Ootot à Autetani, Qonoorib à Contrebia, etc. (Philipps. Stzsbr. Ak. Wien 65, p. 176). De plus, il y a beaucoup de noms celtiques parmi les noms propres de l'Espagne. Or l'7 celtique avait un son voisin de l'e, de façon que e et i s'échangent fréquemment dans les mots gaulois (Windisch, Grund, Rom. Ph. p. 304). Quant aux mots grecs, les Romains n'y retrouvaient pas non plus les groupes de sons auxquels ils étaient accoutumés. Ils étaient donc portés à les défigurer de diverses manières, par exemple, par rolksetymologie. - i pour 1 pourrait bien d'ailleurs en plus d'un cas remonter à la prononciation populaire du Grec à la basse époque.

D'ailleurs, comme l'1 et l'é étaient des sons très voisins en latin, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on ait écrit tantôt e, tantôt i dans ces noms étrangèrs dont l'orthographe était mal établie ou imparfaitement condue du lapicide.

Dans plusieurs cas, il est difficile de se refuser à admettre la possibilité d'une assimilation vocalique, d'autant plus naturelle que l'i était fort proche de l'e. Ainsi dans Semperusa, Lemnaeus, emperio, l'i entravé pourrait bien avoir reçu le timbre de l'è tonique suivant. De même dans Segedenses, l'i intertonique a été sollicité par les deux c qui l'entouraient.

Parmi les cas d'i pour é, beaucoup plus rares que ceux d'e pour i, on ne trouve que des mots grecs où i remplace i, le pronom mi pour mé qui pourrait être un datif, le verbe ficet, quelques finales en -isi pour -ensi et des noms propres en -ilius, -inius. Et, chose remarquable, sauf dans les noms grecs et le pronom mi, l'é se trouve chaque fois dans les conditions où se produit l'umlaut. Le parfait ficet a de nombreux analogues dans les inscriptions et les manuscrits. M. Schuchardt 1, 309, sqq. cite plus de 50 exemples de cipi, une centaine de fici, un grand nombre de ligi, sidi, vini. Or, dans les langues de l'Espagne et de la Gaule, l'é du parfait a fait place à i sous l'action de l'i final. ficet montre donc l'existence de ce phénomène en Espagne dès le troisième siècle.

Dans Norisi, Pacinsi, Lionisi, l'i final du datif a pu exercer la même action sur l'e tonique. De Norisi on aurait pu refaire le nominatif Norisis, acc. Norisem, ce qui expliquerait pourquoi -isis pour -ensis est fréquent dans les mss. et inscr. Toutefois les langues romanes ne confirment point ce processus, car elles ont unanimement -ese. L'i d'eclisia s'expliquerait aussi par l'action du i qui détermine l'umlaut en espagnol. Malheureusement on trouve aussi eclisia en d'autres pays où cet umlaut n'existe pas (1).

Aurilius, Cornilius se rapportent à un antique umlaut qui s'est produit dans divers dialectes du latin d'Italie, (Lindsay, 22, 225 — Mohl. Lexiq. 114, 124, 125).

Malgré tous ces motifs d'exclusion et l'action possible

<sup>(1)</sup> Notamment en Gaule cf. Pirson. p. 3.

en plus d'un cas de lois particulières, deux faits restent acquis.

4º Si beaucoup d'exemples pris en particulier sont sujets à caution, il n'en reste pas moins un ensemble assez imposant.

2º En excluant tous les cas douteux, on conserve encore un certain nombre d'exemples assez sérieux.

Ce sont surtout : municepii (1er s.), karessemo, merentessemo, elares, (exemples anciens de Saragosse) lebiens, levens (cas asturien du 5e s.), Secenus, flameni (2d s.), pectenarius, domeno (2d ou 3e s.), tetlum, seta, galleca, Crespina, princepi, Endoveleco, sans parler des exemples chrétiens.

Dans tous ces mots, i est remplacé par e.

On ne trouve aucun cas ancien d'i pour é qui puisse être considéré avec certitude comme une confusion entre i et é.

Ce qui frappe donc le plus, quand on considère cette liste, c'est la grande prédominance des cas d'e pour i sur ceux où l'on a i pour é.

Cela peut tenir, en partie, à ce qu'il y a plus d'i que d'e dans les mots latins, mais cette considération n'est pas suffisante. Voici comment je crois pouvoir expliquer le fait. M. Meyer-Lübke I, § 636 admet qu'entre è et i la différence de quantité se maintint jusqu'à une époque assez tardive.

S'il en est ainsi, on comprend :

1° que le lapicide ait très rarement écrit i pour é.

En effet, è n'a cessé durant toute la période latine de conserver le même timbre. Or, quand la prononciation ne vient pas contrarier l'orthographe, la tradition a grande chance de se maintenir. Ajoutons qu'é, en sa qualité de voyelle longue, était moins exposé que l'i à être mal perçu. D'ailleurs, on ne pouvait guère être tenté de graver i pour e dans une syllabe longue par nature puisque, dans ces syllabes, l'i se prononçait très fermé et avait donc un timbre bien distant de celui de l'é.

2º Que, par contre, on ait souvent écrit e pour i.

L'i latin avait un timbre indécis entre l'i et l'e (Seelmann. 196) et se prononçait lâchement. On peut se le figurer comme une voyelle analogue à l'i néerlandais dans le mot zitten, dont l'articulation est intermédiaire entre le front high wide et le front mid wide. Du reste, l'i ne cessa de se rapprocher toujours davantage de l'e, et devint même franchement un e fermé dès une époque qui peut être fort ancienne, surtout dans certaines régions. On comprend que le lapicide ait souvent hésité à rendre par i un son de cette nature. D'ailleurs, i étant une voyelle brève avait nécessairement un son plus fugitif que l'e et, par cela seul, devait occasionner plus de méprises.

Remarquons, en outre, que lorsque les lettres i et e représentaient des voyelles longues, elles étaient prononcées i et e (1). Or les longues marquent plus dans le discours que les brèves. Le graveur était donc instinctivement porté à regarder comme valeur fondamentale de l'i, l'i, et comme celle de l'e, l'e. Par conséquent, il écrivait volontiers e pour i.

En somme, le lapicide avait de très bonnes raisons de ne pas écrire i pour é et, au contraire, tout l'engageait à

<sup>(1)</sup> Comme j'use de l'accent aigu pour marquer la voyelle tonique, j'ai dû, pour eviter les confusions, recourir à la notation des voyelles fermées par un point d'après la coutume reçue dans de nombreux ouvrages de philologie romane, notamment dans la grammaire de M. Meyer-Labke.

graver e pour î. Îl n'y a donc rien d'étonnant à ce que nous trouvions infiniment plus souvent le second cas que

le premier.

Remarquons que l'absence complète de cas certains d'i pour è en Espagne pourrait confirmer l'opinion de M. Mohl qui admet que l'è, dans cette province, était plus ouvert que partout ailleurs. Il est vrai qu'en revanche, le manque absolu de cas d'ae pour è n'est pas favorable à cette même opinion.

 Quant à la répartition de ces exemples dans le temps et dans l'espace, nous remarquons que les plus probants et les plus anciens sont à Saragosse, aux Asturies et aux Baléares, que leur nombre augmente de siècle en siècle, et qu'ils se multiplient considérablement à l'époque chrétienne.

D'après ces diverses constatations, voici les conclusions que l'on peut tirer sur le rapport entre i et é dans le latin d'Espagne.

Dans les trois premiers siècles, l'on a, somme toute, assez rarement écrit e pour i. Or l'i, comme nous venons de le dire, se rapprochait fortement de l'e, tandis que de son côté é était un e bien fermé, tendant plutôt vers l'i, de telle sorte que les deux voyelles étaient très voisines de timbre. Je viens de montrer que dans ces conditions tout portait le lapicide distrait ou ignorant à écrire e pour i. Cela pouvait se produire même si l'i se distinguait encore un tant soit peu de l'e fermé. Il est donc difficile d'établir quand é et i arrivèrent à se confondre absolument en qualité. On peut seulement arriver à des inductions probables d'après le nombre de méprises. Quand elles sont aussi nombreuses que chez Grégoire de Tours, par exemple, il est assez raisonnable d'admettre, comme

le fait M. Max Bonnet (Lat. Greg. Tours. p. 122), que è était devenu un e fermé bien net.

En Espagne, il me parait raisonnable de laisser la question indécise. Quelle que soit l'époque que l'on assigne au changement d'i en e fermé, les inscriptions de ce pays n'y contrediront pas. Si l'on recule cette évolution jusqu'au haut empire, sous prétexte que toutes les langues romanes sauf le sarde confondent i et é, les textes épigraphiques de l'Espagne contiennent assez de fautes pour qu'il ne soit pas invraisemblable que, dans le latin de cette province, i ait la valeur d'un e fermé. On pourra toujours expliquer la pénurie d'exemples par le petit nombre d'inscriptions vulgaires. Si, d'autre part, on jugeait probant le témoignage des langues brittoniques qui distinguent exactement è et i latins dans leurs emprunts du 2° au 5° siècle, les quelques cas d'e pour i, récoltés dans la péninsule ibérique, ne suffiraient pas à l'ébranler.

# § 4. — i pour è.

## A. A LA TONIQUE, EN DIVERSES CONDITIONS.

Les langues romanes, qui confondent è et i, distinguent universellement i de è, au moins à la tonique. L'espagnol établit même entre eux une distance considérable en diphtonguant è en ie, même à l'entrave. Il faut donc, a priori, montrer une certaine défiance à l'égard des graphies où l'on trouve i écrit pour è. Il importe cependant d'éviter le parti pris. Voici donc la liste de ces quelques formes :

respicto 3557. Leç. trad. rejetée par Hübner.

dix[t]er, milior 4118. Leç. suspecte, car ce n'est pas seulement E mais aussi F et T qui ont l'air d'un I sur cette pierre. (RVIVS, DIXIER).

Modistus 868. Ou n'a qu'une seule copie de l'inscr.

Modisto 397. Leç. douteuse.

Arilli 4970. 44. Leç. incertaine.

Mittius 1726.

Gillius 4989. Hübner corrige en Gellius, mais Gillius figure sur les deux ectypa.

Gillius se rencontre encore dans CIL. XII. 3691.

Dillia 287.

Tibiri 6254. 40.

Niri 4970. 249. Ce serait peut-être Niçeos ou Napeos au lieu de Nêrius.

Joignons-y deux cas analogues d'i pour è à la contretonique.

Tibirianus 349. On n'a qu'une seule copie de l'inscr.

Nigillioni 246. Leçon douteuse.

Enfin on a encore i pour é dans sentintiam. 1963. II. 7. (Aes salpens, 1er s.).

Dans le chapitre précédent, l'on avait presque toujours affaire à c pour i ; c'était beaucoup plus sûr. En effet, innombrables sont les pierres où les caractères T, F, E, L mal formés ont fait aux copistes modernes l'effet d'un I. Impossible de compter les inscr. où LL a été rendu par LI dans les apographes. Soyons donc défiants à l'égard de ces graphies, surtout de celles qui ne se rencontrent que sur de mauvaises copies, comme c'est le cas de la plupart d'entre elles.

L'i de plusieurs de ces formes pourrait s'expliquer phonétiquement; sentintiam est à rapprocher de nombreuses graphies comme frumintum, parintes, violintia, mirinti (Seelmann 185, Schuchardt 1. 551). Il est probable qu'è entravé devant nasale aura subi dans certains dialectes un sort parallèle à celui d'é qui, dans cette position, devint à ou du moins o fermé (Lindsay. 23).

Il est curieux de constater une forme de ce genre dans une insc, officielle de la fin du 1<sup>er</sup> siècle. Ce serait pourtant aller vite en besogne que d'en faire un simple lapsus.

Quant aux autres exemples, n'est-il pas remarquable que l' $\check{e}$  qu'on a rendu par i se trouve presque toujours devant consonne +i.

C'est une coïncidence qui n'est pas à négliger. Il est possible que cette palatale à une époque ancienne, ait contribué à la fermeture de l'ē, comme cela s'est produit universellement dans l'évolution du latin à l'espaguol. Nous avons constaté que dans plusieurs mots latins le i agit de la même façon sur ē pour le transformer en i, phénomène qui, lui aussi, s'est opéré régulièrement en Espagne, d'après ce que nous voyons dans les langues romanes de ce pays.

Il y a donc un parallélisme complet entre les faits recueillis sur les inscriptions et ceux qu'on peut induire de l'étude des dialectes modernes. Il n'est cependant pas sûr que la fermeture de l'é dans Dillius, Gillius, etc., phénomène fort ancien, puisse être identifiée avec la transformation régulière de l'e ouvert en e fermé dans les mots tebio (= tépidum) precio (= pretium; necio (= nescius), etc.

## B. e > i DEVANT X.

Sixtus EE. 8. 141, CIL. II. 548 (Leg. dout.).

dix[t]er 4118. Lec. fort douteuse.

issihaustum IHC. 108 (5° ou 6° s.) (cf. supp. p. 54) = exhaustum (Lecture incertaine).

sissdenis BAH. 32 p. 8 (7° s.).

sisscensquattus IHC 22. a. (a. 566).

Les trois derniers exemples sont assez récents pour qu'il soit naturel de voir dans l'emploi de l'i un indice de la fermeture de l'è entravé devant une palatale, processus qui s'est opéré régulièrement en espagnol. Les autres exemples sont peut-être un peu trop anciens. Sixtus se retrouve de temps à autre dans diverses provinces (Schuchardt I. 575 — Mohl. Lexiq. 109). Il est difficile de nier que l'x ait eu de l'influence sur la modification de Sextus en Sixtus, mais ce phénomène est-il le même que celui que nous constatons dans sissdenis? Assurément cela n'est pas certain, mais je n'y vois pas d'objection sérieuse.

#### C. i POUR È DEVANT P.

tirra 1126. (Assez récente) - (Italica).

virna 5697. (Legio VII).

Sirvando 4406. (Tarraco).

puir IHC. 182, (6° s.).

pir tabellam 1305. Inscr. offic. correcte assez ancienne.

Hirmias 563. Lec. trad. rejetée par Hübner.

iros EE. 8. 262, 46. (Saguntum). — Ces deux derniers exemples dans les emprunts grecs sont d'une valeur douteuse.

Le nombre des cas où è est rendu par i devant r est assez considérable pour qu'il y ait lieu d'assigner à ce fait une raison spéciale.

On doit, je pense, rapprocher ce phénomène de la transformation de l'ō en ū devant r dans le latin d'Italie (Mohl. chron. 195). Le traitement de l'e est si souvent parallèle à celui de l'o que ce rapprochement acquiert une grande importance.

D'ailleurs, ce fut une tendance générale des dialectes italiques de fermer l'é devant r. C'est ainsi que dans la prononciation rustique du Latium é > i devant r + cons. comme l'attestent Mircurios CIL. I. 1500 stircus CIL. IX. 782. commircium mentionné par Veleius Longus 77. 12. k. ainsi que hirsutus, hirtus où l'i remonte à un é ind-eur.

(V gher en ablaut avec V ghor dans horreo, hordeum). On trouve l'osque: amiricatud (= mercato). On a aussi i pour è dans le sabin hirctum (= decretum). En ombrien è > i dans vasirclom (= vaserkelom = vacuum locum), en néo-ombrien la finale ēr tend fortement à devenir ir (Nazari. Dial. Ital. 22).

Il se pourrait donc que le changement d'è en i devant r surtout à l'entrave et à la finale soit dû à une influence dialectale sur le latin d'Italie. Ces formes auraient ensuite circulé dans l'empire. La forme pir que nous trouvons dans une inscription officielle ancienne pourrait même s'expliquer par la phonétique latine. Ce serait un simple doublet syntactique de per. M. Max Niedermann (e und i in Lateinischen. p. 25) a démontré que er passe à ir devant certains groupes consonantiques. D'après l'initiale du mot suivant pir et per auraient donc dû s'échanger dans la phrase, mais la forme per plus fréquente aurait chassé l'autre. Cette dernière a pu se maintenir dans quelque prononciation locale.

# D. I POUR E A L'ATONE INITIALE LIBRE.

mimoran 6302. Pallantia. — Insc. très vulg. cf. mimoria Leblant 16. 479. CIL, VI 2785.

misolio 5144 = mesolium < maesoleum < mausoleum.

Pilignus 3609.

Sinicioni 3338.

Lionisi 2791, 2802 = Leyionesi < Légionensi?

Biduniensis EE. 8. 131, BAH. 37. p. 432 = habitant de Baetunia (Galice). On a aussi les formes Bedoniensis, Betunus, etc.

Miloni 873. On a ici le nom lusitanien Maelo et non pas le cogn. latin: Milo.

Bigastrensis IHC 406. Dérivé de Bègastrum.

Biterra IHC. 227. = Bacterrae (Gall. narb.).

Didali 4970. 146. Si c'était le génitif de Daédalus, on aurait i pour ae, ce qui ne se rencontre jamais en Espagne. Je crois donc que Dardali est le génitif de Daedalius, les dérivés en ius de noms grecs étant fréquents.

Ces graphies nous montrent que dès une époque ancienne l'é libre initial atone avait pris un son fermé tendant vers l'i. Les textes des grammairiens sont, en ce point, conformes aux données des inscriptions. Ce n'est guère qu'en cette position que ceux-ci condamnent l'emploi d'i pour e. Ils repoussent pinaria, pidato (Lindsay. 19). On lit dans l'App. Probi : « senatus non sinatus ». Cette dernière forme se trouve dans CIL. 8. 10525 et Cgl. IV. 572

Les inscriptions de toutes les provinces offrent des cas analogues, p. ex., en Narbonnaise mimoria XII. 1725, risurgoXII, 2118, fibruarias XII. 2064, Virecundi XII. 152.

Cette fermeture de l'è atone libre se constate dans la généralité des langues romanes. En certains dialectes même, l'e a pris le son de l'i. C'est le cas en wallon et, ce qui nous intéresse davantage, en asturien.

#### E. è et 1 a la posttonique.

è > I à la posttonique est un fait très ancien. C'est un cas particulier de l'altération générale des voyelles latines après l'accent.

Senica 1315, 1370, 3479. Senicio 1696, 3338, BAH. 37. p. 511,

se rattachent à ce phénomène. Senica est conforme à la phonétique latine, c'est plutôt Seneca qui doit étonner. La coexistence de Seneca et de Senica est sans doute un cas analogue à competum : compitum, neglego : negligo (Lindsay, 194).

Le latin d'Espagne a conservé, au contraire, è du vieux latin au lieu d'i classique dans : Competalis 5810, qu'on lit aussi dans une insc. de Grüter 106, 15. Varron L. L. 6, 25 cite competum.

#### § 5. — I et è en hiatus.

#### A. i POUR Č EN HIATUS.

maesolium 214. (Olisipo).

misolio 5144. (Ossonoba).

Conlactia 104. (Pax Julia) = collactea Cf. Esp. collaco.

Aurius 6257. 30.

valiam 1210. (Hispalis). Leç. dout.

liciat 6327 a. Insc. très négligée.

Diodatus 5331. (Caesarobriga).

bia[t]issimo EE. 8. 223. a. (a. 355).

o[l]ium 1180. L'apographe a otium qu'Hübner corrige en oleum.

La pierre portait OLIVM?

Piducius 4118. (= Peduceus). Cas douteux car, sur cette copie, T, F, E, L apparaissent comme I.

Liuvigildus IHC. 76.

Baliarum 3695. an 6 ap. J. C. lasc. offic. de l'île Majorque.

calciamentum 5181 (Metallum Vipascense).

Labio 4970, 257. 6257, 103. Cf. Labeo 713, 3541, 3708, 4924, 4925.

La graphie Baliares que nous rencontrons déjà à l'époque d'Auguste se trouve dans les meilleurs mss. de Pline, dans ClL. I. 655, dans Cicéron et Tite Live (Georges 88). Calciamentum est préféré à calceamentum dans les meilleures éditions. — Labio peut être la forme primitive de ce nom obscur, aussi bien que Labco.

Dans les autres exemples, nous constatons un phéno-

mène bien connu du latin vulgaire Cf. App. Probi. 198. K. vinia, cavia, brattia, lancia, solia, calcius, tinia, lintium, baltius.

C'est la première étape vers la réduction de l'è + voyelle à une spirante palatale : y. La mutation d'è en i n'indique pas encore nécessairement la formation de cette consonne, car l'i venant d'è a pu conserver un certain temps sa valeur vocalique. Il la possède même encore dans le provençal ordi < hordeum.

#### B. e POUR I EN HEATUS.

Deanae 3025. (Complutum).

Terteola 5893. (Valeria près de Complutum).

scaureis 5181. Metal. Vipascense (Lusit. mérid.) Fin du los s. = scoriis (σκωρία). — On a scauria sur la même inscript.

terteo IHC. 304. (a. 525. Lusit mérid.).

noxsea ib. 12. (a. 593. Lusit. merid.).

Adulteus ib. 299. (a. 729. Lusit. mérid.).

requivit IHC. 35. (Emerita).

praetereens 3256. (Baesucci).

Frontoneo 6275, a. (Conimbriga). Lecture très douteuse.

Vereus 2410. (Conv. bracaraugustanus).

Doveus BAH. 37 p. 363.

Pintameus 551. (Emerita).

Triteus 2445. 5272 Tritius 666, 767, 5304 : Trites 5556.

Tureus 745, 788, 744. (Norba, Caurium).

Culcei 5593. (Citania in conv. bracar.).

Cilea 757, 372, 426, 5563. (Norba, Conimbriga, Viseu, Bracara). Caselea 5248. (Scallabis).

Alleicea 5241. (Conimbriga). Alicie 2569.

Denea 1042 (Ugultuniacum) Cf. Denia, ville d'Espague.

Pictelancea 2488. (Conv. bracaraug). Pictelancea Pictelanci filia.

Pinarea 2445. (Bracara) . Pinarea Tritei fil. .

Boutea 2380. (Conv. bracaraug). Boutius est très fréquent.

Bolosea 881, 834, 440. (Lusitanie). On ne trouve pas Bolosia; serait-ce Volusia?

Loqtea 628. (Turgalium) Lec. douteuse.

Corollea 2376. (Conv. bracaraug.).

Ponceia 620. (Turgalium). Scrait-ce Poncia pour Pontia?

Arcea 2860. (Lara).

Coemea 2788, 2866, 2867, 2589. (Lara, Clunia, Citania).

Quemea 5799. (Lara) Cf. Quemia 6298 et Coemea.

Meomea 2881. (Lara) Leç. douteuse.

Aletea 2272 (Corduba) Insc. soignée. Cf. Aletius, nom celtibère et vénète.

Borea (datif) 6246. I. (Olbia) Nom d'homme. Serait-ce le datif Βορέα? Cf. Boria 3013, nom de femme.

Tea? 5742. (Astur. transmont.).

Sagineesi 5726. (Astur. transmont.) = Saginiensi.

Il faut faire un départ parmi ces exemples ; quelquesuns doivent être rejetés, d'autres demandent une explication spéciale.

praetereens n'est sans doute qu'une simple distraction du graveur. Nous lisons praeteriens quelques lignes plus haut dans la même inscription. Peut-être cette faute a-t-elle été commise grâce à une réaction, sur le nominatif, du génitif praetereuntis. Je ne puis admettre en tous cas comme Seelmann que praetereens soit un intermédiaire entre praeteriens et une ancienne forme hypothétique : praetereuns.

Culcei pourrait être simplement le génitif d'une forme pleine Culceius qui a pu exister à côté de Culcius comme Clodeius, Publeius, Vareius vis-à-vis de Clodius, etc. (Lindsay 520). Cependant comme il est dans un pays où il y a beaucoup d'-eus, -ca pour -ius, -ia, il se pourrait que ce soit bien le génitif de Culceus pour Culcius, comme Tritei 2445 est le génitif de Triteus pour Tritius —

requeivit se rapporte à un phénomène spécial : la chute d'i devant ē, qu'on constate dans requevit, quetus et autres formes épigraphiques et paléographiques. Le lapicide, qui n'entendait qu'un ē, mais savait qu'il fallait écrire un i et un e, aura transposé les caractères.

Deana est fréquent dans toutes les provinces (CIL. XIV. 2212, XII. 1278, 1812, IX. 6314, 4179, 5514. — Schuchardt II. 59). Il est assez naturel de songer à une contamination avec dea.

Terteola s'explique fort bien par une confusion entre -eolus et -iolus, comme il s'en est produit souvent en latin. La langue classique a même conservé mateola pour matiola (Lindsay 24). — Le voisinage avec Deana (ces deux mots se rencontrent aux environs de Complutum) pourrait être un indice de communauté d'origine. Serait-ce un débris de la prononciation rustique du Latium et de Préneste (Sittl. Lok. Versch. 10, Lindsay 24), dont parle Varron RR. 1. 2. 14, « rustiei viam veham appelant »? Cela n'est pas impossible. L'introduction de cette particularité dialectale à Complutum serait d'autant plus naturelle que cette ville fut un séjour de légion à une date ancienne.

Ces divers cas écartés, il nous reste deux séries de formes.

1º Scaureis, terteo, noxsea, Adulteus, exemples rencontrés dans la Lusitanie méridionale. Sauf scaureis, ils sont très tardifs.

2 Une longue série de noms propres presque tous d'origine barbare et provenant pour les 5/6 du nord de la Lusitanie et du pays de Braga. Ils se rencontrent sur des inscriptions assez anciennes.

Comme ces deux séries sont dans des régions fort rapprochées, elles pourraient bien s'expliquer par une même cause. Cependant leur aire de distribution est bien distincte. On ne trouve pas un nom propre barbare au sud (1), pas un mot latin au nord. Les deux phénomènes sont d'ailleurs d'un caractère bien différent; donc il n'est pas du tout nécessaire d'expliquer les deux séries de faits par une même hypothèse, bien qu'une théorie qui s'appliquerait aux deux à la fois mériterait la préférence.

Ce qui se présente tout d'abord à l'esprit, c'est de faire de ces formes de simples graphies inverses, se rattachant à la mutation d'è en i devant voyelle. Cette hypothèse convient assurément aux diverses fautes de ce genre que M. Schuchardt (II. 57 sqq.) a recueillies dans les papiers diplomatiques de Marini et autres documents tardifs, ainsi qu'à l'une ou l'autre graphie des inscriptions, peut-être même en Espagne; mais il me parait que, dans son ensemble, le phénomène lusitanien est entouré de circonstances qui, sans exclure l'explication par épel inverse, lui sont plutôt défavorables. En effet les cas d'e pour i dépassent de beaucoup en nombre ceux d'i pour e; ils se trouvent, en général, dans des noms propres presque toujours barbares, bien localisés en Lusitanie, où ils se rencontrent en revanche avec abondance. De plus, la supériorité numérique des cas d'ea pour ia sur ceux d'eus pour ius est évidente. Cela apparaît surtout clairement dans le nom Cilius qu'on trouve treize fois au masculin, invariablement avec la finale -ius, alors que sur six fois qu'il apparaît au féminin, on a quatre fois la finale -ea. Sur une même inscr. on lit Cilea Cili filia et sur une autre pierre : Pictelancea Pictelanci filia. Les pères

<sup>(1)</sup> Il est vrai que le sud de la Lusitanie fut très profondément romanisé, si bien que l'on ne trouve que des noms romains sur les inscriptions de cette région.

étaient donc Pictelancius, Cilius, les filles Pictelancea, Cilea. On lit Boutea, jamais Boutius alors que cependant le masculin est infiniment plus commun. Contre cinq ou six cas en eus, on en a une bonne quinzaine en ca.

Il paraîtrait donc que la qualité de la voyelle suivant l'i en hiatus n'était pas indifférente, et dès lors il convient d'attribuer à une cause phonétique la substitution de l'e à l'i (1).

Aussi, subsidiairement à l'épel inverse, je crois bien faire de proposer, sous toutes réserves, un essai d'explication que je donne sans me dissimuler évidemment que d'autres hypothèses offrent d'aussi sérieuses probabilités.

Ce serait dans le timbre de l'7 en hiatus que l'on devrait chercher la solution du problème.

En latin, i en cette position ne tarda pas à devenir i, puis y. Il semble donc, et c'est ce qu'on admet généralement (2), que dès une époque ancienne, contrairement à l'i, en toute autre position, il avait le timbre d'i fermé. En Lusitanie, i et e paraissent s'échanger aussi aisément en hiatus que devant les consonnes. C'est tout naturel, si nous admettons que, contrairement à ce qui existait généralement, i + voyelle avait dans le latin de cette contrée un son tendant vers l'e, comme l'était celui de l'i + consonne. Mais peut-on trouver une raison pour qu'il en soit ainsi? Je crois que oui, et l'on pourrait chercher l'origine de

(1) On pourrait cependant expliquer que l'on ait plus souvent écrit par épel inverse ea que eus, par le fait que ius, dans les noms propres, se prononçait is (declinatio reconditior). Dès lors, on bien le lapicide savait l'orthographe et écrivait -ius, ou bien il l'ignorait et gravait -is. Il n'y aurait donc pas eu place pour une graphie eus. Comme la declinatio reconditior était fort répandue en Espagne, cette explication n'a rien de trop force bien qu'évidemment, elle ne soit guère satisfaisante.

<sup>(2)</sup> Mohl. Lexiq. 125, Meyer-Lübke, Kuhns Zeits, 30 p. 341.

cette particularité dans une influence des idiomes indigènes. C'est, en effet, presque exclusivement dans les noms propres barbares, qu'on a e pour i et les quelques cas latins pourraient s'expliquer fort bien par la même cause. La prononciation ouverte de l'i a très bien pu s'imposer, en effet, aux mots latins de cette région, dans une certaine mesure, de la même manière, par exemple, que l'i gaulois s'imposa au latin des régions celtiques (Seelmann. 195).

Or, tout nous porte à croire que cette prononciation a réellement existé pour l'i en hiatus dans le nord de la Lusitanie.

Il est certain tout d'abord que l'i celtique avait ce son intermédiaire (Windisch. Grund. Rom. Ph. 1. 504.), et cela, même devant voyelle, car les Gaulois ont souvent rendu par eos, eus la finale ius des noms romains. On trouve sur les inscript. latines des Gaules Cocideus, Senoneus (Kuhns Beitr. 5, p. 187), et nous lisons fréquemment eos pour ios, ius sur les inscriptions en langue gauloise: Iliaceos, Condilleos, Andarevisseos, Litumareos, Tasgiteos, Villoneos (= Villonius) (Whitley Stokes. Bezz. Beit. XI. 152.) Cet i devieut c en vieil irlandais devant a et o (Zeuss. Gram. celt. p. 12).

Il est possible que ce dernier processus soit le résultat d'antiques tendances inhérentes au phonétisme celtique en général. Il n'y aurait donc rien de si facile que d'expliquer eus pour ins et la prédominance des cas en en sur ceux en eus, si l'on se basait sur le vocalisme celtique. Malheureusement la Lusitanie septentrionale est une région ibérique. On ne peut cependant repousser absolument la possibilité d'une influence celtique. Le fait est que le sud de la Lusitanie était peuplé de Celtes et

que ces derniers ont laissé aussi de nombreuses traces dans le nord de cette province et dans le conventus bracaraugustanus (Kiepert. Mon. Ak. Berl. 1864 p. 144, Garofalo. BAH. 54. p. 99) (1). Beaucoup de noms en cus, ea paraissent bien être d'origine celtique. Tels sont Pintameus (2) Boutea (3) Tureus (4) Casilea (5) Doveus (8).

Pictelancea (7), Aleicea (8), Cilea (9), Triteus (10), Arcea (11), Denea (12) sont plutôt ibères. Le suffixe ius, eus qu'on ne rencontre guère dans la péninsule ibérique que dans le nord de la Lusitanie, a tout à fait l'apparence du suffixe des patronymiques celtiques en ios, cos (13).

(1) Par exemple la peuplade des Nemetati près de Bracara et divers noms de localités en -briga: Conimbriga, Longobriga, Talabriga, Volobriga, Coeliobriga.

(2) = quintus, tamus, suff. des superlatifs et des nombres ordinaux

dans les langues celtiques.

(3) Cf. Boudius. Tac. Ann. 14, 31, 35, 37. Bodecus, Boudicca et autres noms dérivés de l'ind.-eur bhoudi- (= utilitas) Cf. bret. bud (victoire),

- (4) Origine douteuse. On trouve Turavus 572, Turaius 2633 avec les suff. celtiq. avus et aius. Plusieurs Turius sont fils ou pères d'individus à noms celtiques. (Tureus Bouti. 744, Turaius Clouti 2633, Camalus Turei. 745.)
  - (5) Cf. Casillus CIL. 3. 4743. Il y a plusieurs Casiliacum en Gaule.
- (6) Doveus est douteux. Doveccus est un nom très commun en Gaule et en Bretagne, mais Doveus est parent de Doveccus, Doverus, Dovile, Dovide et autres noms hispaniques.
  - (7) Cf. Pictones, Pictavi de Vkwik.
  - (8) Cf. Aluquius, Allucius, Aleicius.
- (9) Cilius est très fréquent en Lusitanie, Cf. aussi Cileni, Cilicus, Cillonus et autres noms hispaniques.
- (10) C'est encore un nom foncièrement espagnol. On le rencontre sous les formes Trites, Tritaius, Tritus.
  - (11) Cf. Arquius, Arcobriga.
  - (12) D'après Holder, nom ibère ou ligure.
- (13) Il y a beaucoup de noms celtiques dans tout le centre et l'Ouest de l'Espagne, notamment dans les Asturies. Je me demande si les Cellici et autres peuplades de même race n'auraient pas formé pour une bonne part le contingent des cohortes. Romanisés par le service militaire,

Si, malgré tout, l'hypothèse d'une influence celtique paraissait trop hardie aux spécialistes des antiquités préhistoriques de l'Espagne, on pourrait entrevoir dans le vocalisme ibérique des indices qui seraient de nature à rendre compte d'eo, ea pour io, ia. — Les groupes de sons ea, eai, eio, eas, aea sont fréquents sur les inscriptions ibériques de Lusitanie en caractères latins (CIL. II. 416, 738, 759, 2565 — Rev. arch. XVII, p. 56), et dans les textes en caractères indigènes comme celui de Castellon (Rev. ling. 1894. p. 247). Il semblerait donc que ea, eo conviendrait mieux au phonétisme de ces idiomes que ia, io. Peut-être le suffixe de ces noms propres était-il eo que les Romains auraient rendu par ius, ia en l'assimilant au suffixe des gentilices en -ius (1).

Devant a, par un phénomène commun à beaucoup de langues, l'e fermé se serait ouvert. C'est ainsi qu'on aurait plus souvent ea que eo (2).

ils auraient reçu ensuite des concessions de vétérans et, naturellement, ce seraient plutôt sur qui auraient laissé des épitaphes latines que les autres habitants imparfaitement romanisés. Il est certain que deux villes lusitaniennes : Emerita et Pax Julia sont des colonies de vétérans. Il y eut probablement une légion à Bracara au le siècle (Hübner, CIL, II, supp. KC). La Lusitanie était un grand pays de recrutement. On trouve de nombreuses épitaphes de soldats lusitaniens dans l'Illyricum et à partir d'Auguste les légions de séjour en Espagne furent recrutées dans la péninsule, spécialement en Lusitanie. Il y eut des colonies de Celtici fondées dans les parties ibériques de l'Espagne notamment Celticoftavia et peut-être Forum Gallorum (Carofalo. BAH, 34 p, 120).

(1) En certains cas eus, ca peut être simplement le résultat de l'adjonction de la terminaison latine us, a à la finale e des noms propres ibériques (ilhastne, Dotice, Atue BAH 25 p. 270, Duaede (= Dovide) BAH, 30 p. 230. Sur une inscription des Asturies, on lit: aduie Cehce qu'Hobner traduit par : Ado Cehacei fil. BAH. 30 p. 230 sqq.

(2) Dans les diphtongues ibériques ea, aea, eas, eas, l'e parait avoir été ouvert puisque l'on écrit tantôt aea, tantôt ea : p. ex. ceam, vacarum. Rev. Arch. XVII, p. 36.

D'ailleurs sans préciser, s'il s'agit du celte on de l'ibère, c'est un fait certain que, dans les noms bàrbares d'Espagne, i et e s'échangent fréquemment, notamment dans les suffixes ico, igo, : eco, ego qui sont très communs en Lusitanie. On prononçait donc ico, igo avec un i ouvert ou un e (1). Il en était de même, sans doute, dans le suffixe io rendu généralement en latin par ius, parfois par eus. D'ailleurs, on pourrait peut-être conclure de graphies comme Ponceia 620, Pollieio 5316 Longeia 417 que cet i ne tendait pas à se changer en i comme l'i + voyelle latin, mais qu'au contraire il se prononçait assez fortement (2).

Cette hypothèse rend donc suffisamment compte des exemples trouvés dans le nord de la Lusitanie. Elle ne s'applique pas aussi bien aux quelques formes trouvées dans le sud de cette province. Il n'est certes pas impossible que, dans ce pays celtique, la prononciation ouverte de l'i en hiatus se soit introduite, même dans les mots essentiellement latins et d'usage courant comme terteo, noxea, scaureis, puisque en Gaule, tous les i latins semblent bien s'être prononcés longtemps ouverts comme l'i celtique. Dans ce cas, misolio, mesolium, collactia, qu'on rencontre dans la même région, seraient des épels inverses. Mais cette explication ne s'impose pas et, comme nous l'avons déjà dit, rien ne nous force à interpréter ces derniers cas de la même manière que les autres. On peut aussi bien admettre que nous avons ici un simple vul-

<sup>(1)</sup> Le nom de ville : Segia est rendu par Segea sur les monnaies ibériques.

<sup>(2)</sup> Dans certains cas, eus pourrait bien même n'être qu'un succédane des suffixes aius, aeus, eius. C'est même assez probable pour Triteus, Doveus vis à-vis de Dovaius 6336. e, Tritaius 2814.

garisme latin, comme il y en a tant dans cette région qui fut peuplée de vétérans. Il est probable que, dans cette partie de l'Espagne, i + voyelle et e + voyelle se confondirent très tôt, puisque c'est là que nous trouvons les cas les plus convaincants de i pour e en hiatus (misolio, conlactia, mesolium). Il est donc très naturel de regarder seaureis comme une graphie inverse.

#### C. CHUTE D'I EN HIATUS DEVANT C.

requivit IHC. 35. (a. 518).

requebit ib. 22.

requivit ib. 44. Cet exemple doit probablement être rejeté car d'après la dernière révision du texte, il laudrait lire requievit. (Cf. supp. p. 19).

Ces formes épigraphiques et un grand nombre d'autres que M. Schuchardt II 444 a recueillies en diverses provinces, jointes au témoignagedes langues romanes, affirment la disparition de l'T devant è dans quelques mots en ès gen. ètis ou ètis. (requevit est d'après quetus, qui est lui-même d'après quetem).

On a par exemple:
quetum > esp. port. quedo fr. coi, coite.
paretem > esp. pared fr. paroi.
abetem > esp. abeto et abete.

Varron nous apprend qu'on disait ares pour aries « ares veteres pro aries dixisse. » La raison d'être de cette réduction n'est pas encore bien connue.

(A continuer.)

A. CARNOY.

# MELANGES.

# Le Premier Livre imprimé dans l'Inde.

Une revue indienne (The Argus) a publié sur cette question intéressante l'entrefilet que voici :

In 1577 the Society of Jesus published at Cochin the first book printed in India. . This statement appears in Sir William Hunter's Imperial Gazetteer of India (Vol. IV., p. 12) and in Lieutenant H. S. Brown's Handbook of the Ports of India and Ceylon (p. 129). Further particulars of the incunabula of the Press in India are given in an old Latin record which tells us that . Flos Sanctorum . typis Tamulicis editus fuit, characteres Tamulicos curante et scalpente R. P. Joanne Faria, S. J., in ora Piscaria Missionario anno 1578. Anno praecedente (1577) Joannes Gonsalves, Hispanus laicus S. J., jam alios Indicos characteres sculpserat, quibus prima Christiana catochesis in India vulgata fuit. This John Gonsalves was the one che formò il primo i caratteri Tamulesi. The type was wooden - characteres in lignum incisi. From this it appears that the date of the printing of the first book is pretty certain, but Mr. Alfred G. Gover, Barrister-at-law, Cochin, informed a writer in The Mangalore Magazine that the place is not so certain. In a letter of September 6 he says : " I have been looking for the reference as to the place where the first book in India was printed, but cannot find it either in Day or Whitehouse. My impression in still very firm that it was in the now deserted station some miles east of Pallipuram in the jungle, but I cannot remember the name. I know that the late Mr. Sealy made a pilgrimage to the place and gave me afterwards a description of it. "

En commentant ces observations, Mgr Medlycott, ancien vicaire-

apostolique de Trichur, pour les Syriens du Malabar, a écrit comme suit :

Sir, - In your issue of March 9, among Notes, you have a paragraph bearing on this subject quoting from Sir William Hunter and giving an extract from a letter of Mr. Alfred Gover of Cochin, who says he is unable to trace a reference he had seen on the subject. The quotation he wanted is to be found in the Rev. Thomas Whitehouse's Lingerings of Light, p 153-4. I have traced the source whence the information was obtained by the author and find it incompletely reproduced. So with your kind permission I will give you a translation from the Latin of the original passage in India Orientalis of Paulinus a S. Bartholomaeo, the Carmelite missionary of Malabar, page 181: " In the year 1577 the Spanish lay brother, John Gonsalvez, S. J., was the first to engrave, at Cochin, Malayalim-Tamil type with which the Rudiments of Catholic Faith were published in India. In 1578, Father John de Faria, S. J., at Punicail, engraved and cast type of Tamil letters, common to the Fishery and Coromandel coast, in which he published the book Flos Martyrum, In 1679, in the village Ambalacata, other Tamil type were engraved in wood by Ignatius Aichamoni, a native Malabaresse, and with these was published the Vocabulario Tamulico com a significação Portugueza composto pello P. Anthem de Proença da Comp. de Jesu, Miss. de Maduré , and Paulinus adds, " the work is to be found in the library of the S. Cong. de Prop. Fide ».

I take it the wooden type were not moveable but block-type of wood. I have seen a dictionary in Malabar so printed — perhaps this identical one — moveable metal-type being used for the words of the counterpart European language. In this case I should add that having consulted O Oriente Conquistado of Father Francis de Souza (Part IL, Conq. I., div. ii., paragraph 69) to verify what he might say, I found that he says they were cast — fundendo os characteres da lingua Tamil. Yet Paulinus may be right, for he inspected the book, as I had done in the above case.

The above wood-type blocks were most certainly prepared for the Jesuit College of St. Paul, the preparatory school for the initiation of new missionaries coming out for the Madura mission,

situated in that village on the western banks of the Shalacoody River, a few miles distant from the former College of the Society at Vaipicota, which the Jesuits abandoned after the Dutch had captured Cranganor in 1662, and had levelled the town and fortifications, except one tower, remains of which yet stand. Blessed John de Britto, the Martyr of Madura, passed through the second College, made his month's retreat there and his solemn profession at the hands of the Father Provincial, in March 1650. The place was within the limits of my vicariate apostolic, when in Malabar, and I visited the site to see what, if any, remains of its former importance yet existed, and to take steps to preserve them. But to my regret there did not exist a a stone upon a stone of the former College; it must have been abandoned after the suppression of the Order and gradually fallen into some decay, when Hyder and Tippoo's invasions of Malabar caused the local Rajahs to use the debris in the formation of the " Travancore Lines ", which align the site. The spot where Tippoo's battery shattered the parapet and wall still remains, about a mile to the west, in much the same state as when his victorious army marched through to burn and sack the houses and churches of the Christian villages around. Fortunately the advance of the British Army, a second time, against Siringapatam compelled Tippoo to withdraw at once and hasten to defend his Capital, where he met a soldier's death, sword in hand.

† H. E. MEDLYCOTT, Bishop of Tricomia.

# CHRONIQUE.

The American Journal of Philology. Vol. XXI. 2. 1900:

1º Horace. Serm. 1. 4. A Protest and a Program, by Hen-DBICKSON.

L'auteur propose une nouvelle interprétation de cette satire. Elle serait non pas une justification du poète contre les attaques soulevées par les satires précédentes, mais plutôt la critique d'une théorie littéraire, exposée sous forme concrète. M. Hendrickson confronte ensuite l'opinion exprimée par Horace sur la satire dans le Serm. I. 4. avec la théorie de Perse sur ce même genre littéraire.

2º Tennyson and Homer, by WILFRID P. MUSTARD.

Recueil d'expressions de Tennyson, mises en regard des vers homériques auxquels elles font allusion ou dont elles sont d'évidentes réminiscences.

3º Prohibitives in Silver Latin, by WILLARD CLEMENT.

L'étude de Bernett sur les prohibitifs latins a amené M. W. Clement à faire à ce point de vue une revue générale des auteurs de l'âge d'argent. Il s'agit de l'emploi du prés. et du parf. du subjonctif, de l'infinitif et de l'impératif après ne, cave, vide ne, noli, etc.

4º Some notes on Servius Commentator, by R. B. STEELE.

5º Etymological miscellany, by Francis Wood.

Etudes sur une vingtaine de mots latins, grecs et sanscrits: crapula, forma, jūbilum, lūror, oblivio, nimbus, ζόφος, κλοιός, κύκνος, μάργος, σίνομαι, τίλος, σμέλη, σπεύδω, ὅμνος, ὅλη, ὑλίζω, klidyati, kliba, bhrésha, çarat.

6º Some Lucretian emendations of W. A. MERBILL.

7º Some Celtic traces in the glosses, by Otto B. Schlutter.

Dans plusieurs glosses on trouve orge = occide. Ce mot est rap-

proché de divers vocables celtiques et comparé au zend : arezar. L'auteur interprète aussi netcos = murus, cloes = pluvia, ainsi que plusieurs mots insérés en des textes vieil anglais et des mots celtiques latinisés comme beta, gunna, gergenna, ogastrum, etc., la plupart de ces derniers extraits aussi du Corpus Glossariorum latinorum.

8° The source of the so-called Achaean-doric xouri, by CARL DARLING BUCK.

Il s'agit de l'idiome écrit dans la partie Nord Ouest de la Grèce vers le 3º siècle, et qui, en ces contrées, disputa quelque temps le terrain à la xouvi proprement dite.

M. Buck ne croit pas qu'elle représente aucun dialecte ancien dans sa pureté. Il insiste surtout sur l'influence exercée sur elle par l'attique. La xouvi achéo-dorique ne serait d'ailleurs pas bien uniforme sur tout le territoire où elle s'étendait. On distinguerait surtout une xouvi étolienne à côté d'une xouvi achéenne.

9° Etymology and Slang, by EDW. W. FAY.

M. Fay nous donne des aperçus très neufs et très ingénieux sur l'histoire des impersonnels latins. La clef de leur étymologie se trouverait dans des métaphores populaires analogues à celles qui se produisent dans nos argots modernes.

— Dans la Revue des livres nous remarquons une longue, savante et minutieuse analyse par M. Paul Shorey de l'euvrage : « Parmenides im Kampfe gegen Heraklit » von Prof Dr. A. Patin.

# The American Journal of Philology. Vol. XXI. 3. 1900:

1° The Chthonic gods of Greek religion, by ARTHUR FAIRBANKS.
L'auteur rappelle d'abord brièvement les théories de Preller,
Müller, Stengel, Diels et examine ensuite comment le terme

chthonique est usité dans la littérature, détermine le caractère
des ybóvioi Seoi, leur rapport avec les autres dieux de la mythologie, ainsi que la nature de leur culte.

2º Notes on Cicero's Use of the Imperfect and Pluperfect Sub-

junctive in si-clauses, by H. C. NUTTING.

3º Apâm Napât again. By L. H. MILLS.

Considérations intéressantes et neuves de M. Magoun sur la

nature originelle du dieu indo-iranien Apám napát. M. Gray est persuadé qu'il s'agit d'une divinité des eaux. M. Magoun a soutenu déjà, au contraire, que l'Apām napāt est originairement un dieu de la lumière. Il maintient son avis, mais il ne croit pas que les deux opinions soient absolument irréconciliables.

Apām napāt c'est l'éclair en zigzag ou en chaîne comme on le voit dans les grands orages des contrérs chaudes et humides. On l'a appelé " fils des eaux " parce qu'il est toujours accompagné de grande pluie et que ces orages suivent en général les cours d'eaux. Plus tard la divinité avestique Apām napāt dont le caractère originel s'était effacé fut considérée plus proprement comme un dieu des eaux.

4º Items from the Gathic Pahlavi, by L. H. MILLS.

M. Mills parle des commentaires et traductions pehlvies des Gâthas et montre qu'on a exagéré leurs défauts. Avec de la patience, il y moyen d'y trouver des perles.

5º Notes on the Modern Minsi-Delaware Dialect, by DINKLAY

PRINCE.

 Notice sur le parler moderne de tribus Minsi-Delaware de l'Ontario, suivie de quelques textes avec traduction.

6° De quoque adverbio. Scripsit Guillelmus Hamilton Kirk. Etude sur le sens et l'emploi de l'adverbe « quoque ».

7º A Papyrus fragment of the Itiad, by EDGAR GOODSPED.

Ce fragment contient les vers 824 à 841 du 5° livre de l'Iliade. M. Goodsped en compare les leçons avec celles des éditeurs modernes.

8° M. MELVILLE BOLLING propose une nouvelle étymologie de

# La Revue des Religions Tome XL, nº 5, XLI, nº 1, 2, 5 contient :

1º Notes sur l'Islam Maghribin par Edmond Douté.

Le mahométisme n'est pas une religion si simple qu'on veut bien le dire. Il reconnaît notamment l'existence d'êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme. Ce sout par exemple les Marabouts. M. Doutté laisse de côté la question dogmatique qui s'y rapporte et ne s'occupe que du maraboutisme du Maghrib. Ce dernier un caractère local et constitue une véritable anthropolatrie de la part des indigènes. Quant à son étymologie, le mot: marabout semble se rattacher à ribāt (fort, puis couvent). Les marabouts se forgent des généalogies fantaisistes. Ils sont souvent pauvres. Quelques-uns plus riches ont la vie douce. On cite sur leur compte plus d'un accroc à la sobriété et la continence. En général ils jouissent partout d'une vénération profonde, qui est méritée pour les services rendus aux populations. Ils leur servent de juges, protègent les caravanes, instruisent le peuple.

2º Nebo, Hadaran et Serapi dans l'apologie du Pseudo-Meli-

thon, par ISIDORE LÉVY.

L'apologiste prétend que Nebo n'est autre qu'Orphée et qu'Hadaran représente Zoroa-tre. La raison de ces surprenantes identifications se trouverait dans une fausse étymologie. Hadaran a été rapproché d'atharvan, Nebo a été identifié au mot hébreu nabi (prophète). Or Orphée est le plus vénéré des 4 µávres, grecs.

3º Un essai de philosophie de l'histoire religieuse.

- Résumé des conférences faites à Edimbourg, par C.-P. Tiele, professeur à l'Université de Leyde.

4º Le douzième congrès international des Orientalistes.

— Rapide aperçu des travaux du congrès qui touchent à l'histoire des religions, par JEAN RÉVILLE.

5° Sur le prétendu monothéisme des anciens Chinois, par MAU-BICE COURONT.

6º La déesse Aruru par C. Fossey.

M. Fossey regarde comme dénuée de fondement l'identification de la déesse assyrienne Aruru avec Ishtard Erech. Il y aurait plus de raisons, pense-t-il, d'identifier la prétendue Aruru avec Sarpanit.

7º Etudes de Mythologie slave, par L. LÉGER.

L'auteur publie la suite des articles parus dans les tomes XXVIII et XXIX de la revue. Il donne diverses considérations sur le dieu Zcernoboch, les déesses, les pénates et fait la synthèse des allusions qu'il a faites en maint endroit au culte païen des Slaves.

8º Bulletin des religions de l'Inde, par A. BARTH.

M. Barth tout en continuant à traiter séparément du Bouddhisme

du Nord et de celui du Sud, montre que cette division est inexacte en ce qui concerne les temps anciens. Il fait ressortir l'importance du manuscrit de Khotan, de la colonne d'Açoka et du pilier de Paderia au point de vue de l'histoire du Bouddhisme.

L'inscription d'Açoka a suscité aussi des controverses sur l'origine de l'écriture dans l'Inde. M. Barth repousse les vues intransigeantes de M. Halevy. Il admet comme Bühler que la karoshti est d'origine araméenne. La brahmi remonte aussi aux alphabets sémitiques mais c'est tout ce qu'on peut dire et la date de l'introduction ne peut encore être fixée même approximativement. M. Barth parle ensuite de diverses autres questions d'archéologie et d'art hindous.

Revue des Livres. — Parmi les comptes rendus, nous remarquons l'étude approfondie que M. Nathan Söderblom, a consacrée au livre de notre collaborateur : A. V. Williams Jackson : Zoroaster, the prophet of ancient Iran.

L'auteur du compte-rendu na marchande pas ses éloges pour « ce splendide volume qui fait honneur à l'Université de Columbia et au distingué « Avesta scholar » qui a inauguré avec tant de zèle et de compétence les études îraniennes dans le nouveau monde ».

M. Söderblom conclut l'examen de la 1° partie du livre en disant que M. Jackson a excellemment rempli la première tache qu'il s'impose, à savoir : « réunir autant de documents que possible pour illustrer la vie et la légende de Zoroastre ».

A propos de la 2<sup>de</sup> partie, où M. Jackson reconstitue la légende de Zarathushtra, M. Söderblom aurait désiré une « critique histo-« rique d'une tout autre méthode, plus conséquente et moins « arbitraire en admettant même que telle tâche puisse être utile-

\* ment accomplie ...

Quant aux appendices qui forment la 2<sup>th</sup> moitié du livre de M. Jackson, ils sont d'après M. Söderblom » les parties les plus importantes de son ouvrage et celles qui ont la plus grande valeur scientifique ».

. .

M. Xénopol répond dans une brochure intituiée « Magyars et Roumains devant l'histoire » à la thèse défendue par M. de Bertha.

dans son livre récent qui porte le même titre. M. de Bertha, aurait, selon M. Xénopol, fait œuvre de polémiste plutôt que d'historien. S'il veut prouver que les Roumains n'occupent pas leur pays depuis la formation de la province de Dacie, ce serait afin d'enlever un argument aux Transylvains désireux de se réunir à leurs frères d'au-delà des Carpathes. Or les arguments de M. de Bertha n'auraient pas de force et son procédé serait tendancieux. De plus il serait faux d'attribuer aux Roumains l'intention de se réunir en un seul état.

— M. Lefèvre-Pontalis publie dans les Annales du Musée Guimet XXVI, 4° part, un recueil de talismans en usage parmi les tribus lactiennes du bassin du Mekhong, qui lui fut communiqué par un bonze de Luang-Prabang. Il en donne une reproduction ainsi que la transcription des caractères qui y sont gravés. L'introduction est précédée de détails intéressants sur les superstitions qui, sous le vernis du bouddhisme, continuent à subsister au Laos.

— M. Paul Tannery et l'abbé Clerval publient une correspondance d'écolâtres du XI siècle (62 p.) qui offrent de l'intérêt au point de vue de l'histoire des Mathématiques. Elles montrent qu'à cette époque les écolâtres n'avaient pas réussi encore à créer un enseignement de la géomètrie. D'autre part cette correspondance jette un jour nouveau sur les questions concernant la date et la composition des géomètries attribuées à Boèce et à Gerbert.

— Shaddarçaneshu, en religions studie. Prolegomena till den indiskt ortodoxa filosofien of OSCAB VALENTIN missionär i Indiens centralprovinser. Stockholm Fosterlands Stiftelsens förlags-expedi-

tion, 18 opp.

L'ouvrage comprend un exposé succinct des principes de chacun des six systèmes orthodoxes de la philosophie indienne, suivi d'un parallèle entre « la philosophie orthodoxe de l'Inde et la religion biblique ». L'auteur a voulu faire une introduction succincte à la philosophie indienne pour ceux qui veulent en faire ensuite une étude approfondie, fournir aux missionnaires un moyen facile de s'initier aux idées des peuples qu'ils vont convertir et donner aux amis des missions une idée des difficultés auxquelles se heurtent les propagateurs de la foi.

- Étude critique de quelques documents angevins de l'époque

carolingienne. I. Diplômes de Charles le Chauve en faveur de St Aubin d'Angers. II. Diplômes faux de l'abbaye de St Florent par M. A. Giby. Extrait des mémoires de l'académie des Inscriptions et Belles Lettres, Tome XXXVI, 2° partie. Paris. Imprimerie nationale, 72 pp., in-4° avec reproduction phototypique des deux documents discutés.

- L'Institut Lazareff des langues orientales à Moscou annonce la publication d'un manuscrit arménien des quatre Evangiles. Ce Ms. de l'année 887 après J C., est le plus ancien de ceux qu'on connaisse jusqu'aujourd'hui. Il est d'une grande importance au point de vue de la paléographie arménienne et surtout pour l'étude critique du texte du N. T., à cause des variantes qui s'y trouvent en grand nombre.

— Bulletin de la société Neufchâteloise de Géographie Tome XII, 1900, 356 pp. in-8°. Recueil d'études intéressantes et variées. Signalons Les Yésidi ou les adorateurs du diable, par J. Spiro, et A propos de la polyandrie chez les Thibètains par E. Picard.

#### ERRATUM.

M. O. Pautz nous prie de corriger les fautes suivantes, qui se sont glissées dans sa réponse à M. Forget. Voir Le Muséon, 1900, n° 1, p. 103. Ligne 5, au lieu de Sinntichtheit, lire Sinntichkeit; ligne 7, au lieu de ingnoriert, lire ignoriert; ligne 29, au lieu de Buss, lire Busse.



# LE LATIN D'ESPAGNE

D'APRÈS LES INSCRIPTIONS.

# **ETUDE PHONETIQUE ET MORPHOLOGIQUE.**

(Suite.)

# § 6. — è pour 1.

L'i est de toutes les voyelles latines celle que les langues romanes ont le mieux respectée. En latin, on constate pourtant, dans certains mots, une hésitation entre i et é. Ainsi Varron nous dit que spīca se prononçait spēca dans les campagnes. Toutefois il est probable que cela ne se produisait qu'au cas où i remontait à ei (Lindsay, p. 50). La diphtongue ei se serait monophtonguée en i ou en é, suivant les dialectes. On constate un fait analogue pour ou qui, en quelques mots, se résoud en ō au lieu de ū. En Espagne, les exemples d'é pour i tonique sont en petit nombre.

On a tout d'abord à l'époque chrétienne : edus, edebus IIIC. 299, 101. — Si tardives que soient ces inscriptions, on ne peut séparer ces formes des nombreux cas de edus qu'on constate dans CIL. I. 854, 845, 883, 914, 946, 971, 978. La forme edus réapparaît d'ailleurs à la basse époque. Schuchardt (II, p. 77) en cite cinq ou six exemples du 6° s. (Cf. aussi Seelmann, p. 166). Cette réapparition peut être due, soit à une affectation d'archaïsme, soit à la conser-

vation de la vieille forme edus dans certains parlers latins. Le dualisme edus : idus s'explique par le fait que le mot contenait primitivement la diphtongue ei. On trouve en certaines inscriptions la vieille forme eidus qui est eiduis (= idibus) dans les langues italiques. Il n'y a pas à douter que ce mot n'ait contenu primitivement une diphtongue, s'il faut le rattacher à zibu, aestus d'après Conway, II. 615.

L'hésitation entre les suffixes -enus et -inus a traversé toute la latinité impériale. (Mohl. Lexiq. III.) Elle se constate surtout dans les noms propres parmi lesquels la substitution des suffixes est assez fréquente : -enus vis-àvis d'-inus peut aussi parfois tenir à une variété dialectale. Mowat (Mem. Soc. Ling. Paris I 514) remarque que les noms en -enus proviennent en général du Picenum et du pays de Naples. On trouve un certain nombre de noms propres en -enus pour -inus dans les inscriptions (Schuchardt II 70). En Espagne nous avons :

Sabenae 133. Leçon traditionnelle rejetée par Hübner.

Valirene (= Valerinae) 6338, i. Inscription tout à fait barbare. Ce n'est peut-être qu'une méprise grossière.

Aneni 5763. Anninius est la forme habituelle. On a Annenus dans CIL. VI. 11694.

Flaveni 2854.

Acclenus 2215. (1º siècle). Ce nom se rencontre aussi en Italie. En revanche on a Acculinus VIII. 7973.

Rigeni, Riceni, Regeni 4970. 424. Reginus, Reginius sont les formes normales. On a Regenus dans Fröhner a. a. o. 1762. —
Dans une inscription des Marucci (Conway 243. 10) nous trouvons le datif regenui — reginae.

Rasenius 4970. 421. On trouve généralement Rasinius.

On a plus souvent è pour i final.

Anatelonte 568 (datif). luce 676 (datif). Obione 5808. A moins que ce ne soit pour Obionae, datif d'Obiona.
merente BAH. 31. p. 393 (3° siècle).
uxore 3214.
Lacone 761.
venante 6338. n. (datif).
Peculiare 816. Leçon pas très sûre.
tale (ablatif) BAH. 34, p. 417.
plure 6278. (Ins. off. a. 176. ablat.).

Cela se présente donc surtout au datif et à l'ablatif des thèmes consonantiques et des thèmes en i.

Il y a lieu de croire que des actions morphologiques ont eu part à ce phénomène. L'ablatif en i était beaucoup plus rare que celui en e. Les datifs en e sont très fréquents dans les vieilles inscriptions latines (Lindsay 387) (1) et Lindsay y voit une simple variante orthographique de la flexion en i, ei, comme ploirume CIL 1. 152, qui n'est qu'une variété graphique de ploirumi. Au reste, la prononciation de l'i final n'était peut-être pas aussi franche que celle de l'i médial. Toutes les langues romanes sauf l'italien l'ont rendu par e. Seelmann compare la prononciation de cet i à celle de l'y anglais dans baby (2). Dans les mss. et les inscr., la substitution de l'e à 1'î final est très fréquente, surtout en Gaule où Max Bonnet en a trouvé 74 exemples dans Grégoire de Tours (p. 126).

En dehors de ces quelques cas de datif et ablatif en e, on ne trouve e pour i final en Espagne que dans debere (= deberi) 5181, ce qui n'est très probablement qu'une erreur du lapicide en face de laquelle, on a jocari 2262

<sup>(1)</sup> Quintilien I. 4. 17. = Quid, non e quoque i loco fuit . . . et Diove, Victore - (Mohl. Lexiq. 120).

<sup>(2)</sup> Notons cependant que cet î a donné lieu i de nombreux phénomènes d'umlaut qui ne pourraient guère se comprendre si l'articulation de l'i final avait i i fort différente de l'i normal.

(— jocare), qui n'est peut-être qu'une simple confusion entre les verbes déponents et les verbes actifs.

A partir du 8<sup>ns</sup> siècle, on commence à trouver assez fréquemment e pour i final au génitif singulier. On a, par exemple, Petre IHC 551. Il en est de même à la 4<sup>ns</sup> personne du parfait : erue IHC 554. Faut-il voir dans cette orthographe la preuve du changement d'i final en e, en toute position, phénomène qui s'est produit certainement dans la préhistoire de l'espagnol ?

Nous pouvons enfin constater e pour i en syllabe finale dans :

felex IHC. 331 (a. 381). filex ib. 295 (6° s.).

On dit de même infilex dans Grégoire de Tours (Bonnet 125). Cette graphie est des plus étranges.

L'espagnol et l'italien ont gardé l'i à l'accusatif felice(m) > it. felice esp. feliz. Il est vrai que le nominatif était plus exposé à laisser dégrader son i. Celui-ci était, en effet, en syllabe finale et, par suite de la chute de la gutturale dans le groupe x, cette syllabe -is devait se confondre avec la finale -is > -es, si fréquente. On peut d'ailleurs encore songer à une assimilation de l'i final à l'é tonique précédent.

Au reste, la finale -ix était très rare, tandis que beaucoup de mots se terminaient par -ex.

Il existe un parallélisme remarquable entre le sort des voyelles ĕ, ĕ, ĭ, ī, d'une part et celui d'ū, ū, ō, ō de l'autre.

Une différence entre les deux catégories vocaliques existe toutefois à l'atone finale. Tandis que, d'une part,  $\tilde{e}$ ,  $\tilde{t}$ ,  $ae > \tilde{e}$ , de l'autre,  $\tilde{u}$  et  $\tilde{u} > u$ ,  $\tilde{o}$  et  $\tilde{o} > o$ . La confusion entre ces deux phonèmes o et u quoique très ancienne est relativement tardive, car la distinction semble subsister encore en sarde et en asturien.

Voici les différents cas où u et o finals sont échangés sur les inscriptions d'Espagne.

## a) A une époque ancienne :

annoro 3679. (Palma).

feto (= foetum) BAH. 34. p. 417 (fin du 2<sup>d</sup> siècle) (en Estrémadoure) Inscr. vulg.

misolio (= mausoleum) 5144 (à Ossonoba).

voto 6288 (conv. bracarangustanus). Ce pourrait être un ablatif :

" voto Nymphis posuit ".

- cere (= verus) 4858. (Inscr. milliaire de Braga a. 238). Cette graphie n'est, je crois, qu'une distraction du lapicide qui aura mis le datif pour le nominatif, car les lapsus de cet ordre sont assez fréquents dans les inscriptions milliaires.

  Je reviendrai sur cette forme quand je traiterai la question de l's finale.
- suffragio ferre 1964. I. 49, II. 22. (1er siècle). Je crois comme Mommsen que c'est une forme archaïque en o pour um conservée par tradition dans une formule juridique.
- votu (= voto) 5136, BAH. 37. 165 | Ces deux ablatifs sont anrensponsu (= responso) 6365 | ciens et situés dans la même région. Je pense qu'ils n'intéressent nullement la phonétique. Les mots volum et responsum auront été déclinés sur la 4<sup>as</sup> déclinaison comme les substantifs verbaux en -tus, -sus.
- locus (= locos) 5439. III. 17. (Inscr. officielle de l'an 42). Etant données la date et la nature de l'inscription, il ne faut voir dans cette graphie qu'un lapsus de ce lapicide qui en a commis bien d'autres.
- porto XV. 3094. a-l. C'est un ablatif de la 2<sup>me</sup> déclinaison. On a de même le génitif porti (Georges 542).

## 3) A l'époque chrétienne :

isto monumento, IHC. 403 (= istud monumentum). C'est déjà la finale o des substantifs espagnols.

arcos. IHC. 23, 176.

porticos. IHC. 176. (Emerita) (= CIL. 2, 3420).

C'est le résultat d'une analogie bien naturelle exercée par les thèmes en o sur ceux en u beaucoup moins nombreux.

anus. IHC. 327 (a. 541 à Conimbriga).

Cet accusatif en us est extrémement répandu surtout en Gaule (Bonnet p. 131, 337). On n'a que ce seul exemple en Espagne. Le succès de cette forme dépend sans doute de la phonétique, en ce que o et a finals se confondirent et de la morphologie, en ce qu'elle est le résultat d'une analogie. On aura fait la proportion ;

$$\frac{rosa(m)}{rosas} = \frac{annu(m)}{annus}.$$

anu. IHC. 175 (a. 655 à Guadix).

Veremundu 1HC, 135 (s. 485). Ces deux derniers exemples peuvent être aussi bien des accusatifs sans m finale que des ablatifs en u pour o.

herus (= heros) IHC, 128 (a. 762).

Nomin. | Viscunos. 2809, 2810 (Clunia). Secovesos. 2871 (Lara près Numantia). Caisaros. 5762 (Pallantia).

gen. plur. ? Argailo, 5762 (Pallantia).

Ces noms se trouvent précisément à Clunia et dans le pays de Numance, c'est-à-dire, en pleine région celtibère. (L'on a trouvé à Clunia des traces de culte celtique, p. ex. une dédicace aux matres.) Il est vrai que l'inscription 5762 provient de Pallantia chez les Vaccaci, mais cette ville est fort rapprochée des pays celtibères et le nom Caisaros était certainement porté par un Celte. (La tribu des Argueli faisait partie des Arevaci, peuplade celtique). Il est donc admissible que ces nominatifs en os et ce génitif en o soient des flexions celtiques. Les nominatifs en os sont fréquents dans les inscr.

en langue gauloise ainsi que les génitifs en om. (Cf. Whitley-Stokes. Decl. Celt. Bezz. Beit. XI p. 162 sqq.).

Nous concluerons donc, que les exemples que nous venons d'énumérer, sont loin d'avoir tous grand poids pour prouver la confusion d'u et o finals. Malgré cela, un certain nombre de ces graphies pourraient avoir une certaine valeur à ce point de vue. Il est donc intéressant de les grouper d'après leurs lieux de provenance. Les plus probants feto, misolio sont dans la Lusitanie orientale. Non loin de là, à Merida, se trouve arcos. C'est aussi dans cette province qu'on lit anus, votu, responsu ; vero est dans le nord du Portugal, porticos est à Carthagène, herus près de Cordoue, anu à Guadix, annoro aux Baléares. Tout le nord et le centre de l'Espagne restent donc en dehors de cette répartition, bien que les inscriptions vulgaires n'y manquent pas. Cette circonstance est à rapprocher du fait que les parlers asturiens semblent distinguer encore u et o à la finale (Meyer-Lübke, I. § 308, Gorra, Ling. Lett. Spagn. p. 41). Comparez p. ex. l'astur. komo, kresiendo, sedo, algunos à algunu, queremus, etc.

Quant à la date à laquelle les voyelles vélaires finales se réunirent en Espagne dans le son unique  $\varrho$ , on ne peut l'établir avec le matériel épigraphique dont nous disposons. On n'a comme exemples anciens que misolio et feto qui aient une certaine autorité. Or, c'est trop peu, quand il s'agit de sons aussi voisins que  $\bar{u}$  et  $\bar{\varrho}$ , et qu'on se trouve à la finale où les sons sont moins bien accusés qu'à la tonique, et où les influences morphologiques exercent souvent leur action. Sauf ces restrictions, ces deux exemples tenderaient à reculer jusqu'au  $2^{\circ}$  siècle le passage d'u final à  $\varrho$  en Lusitanie.

# § 8. - La graphie no pour nu.

Jusqu'à la fin de la république et même jusqu'à Quintilien, la finale du nominatif et de l'accusatif singuliers des thèmes en o était orthographiée os, om « more antiquo » chaque fois qu'elle était précédée de u. Il n'est pas sur du tout que cela correspondit à la prononciation. Un grammairien du 1e siècle, Velleius Longus (Lindsay 267) dit expressément : « a plerisque superiorum, primitivus et adoptivus et nominativus, per u et o scripta sunt, scilicet quia sciebant vocales inter se ita confundi non posse ut unam syllabam non faciant, apparetque cos hoc genus nominum aliter scripsisse, aliter enuntiasse. Nam cum per o scriberent per u tamen enuntiabant ». Il s'agissait simplement d'éviter la confusion de uu (= ū) yu et uy. Un coup d'ail sur les différents exemples de la graphie uo pour un en Espagne ne peut que nous confirmer dans l'opinion qu'elle n'a rien à voir avec la prononciation.

En effet 1º Dans le texte des mêmes inscriptions, uo et uu s'échangent antiquom : perpetuum 2655, mortuom, triduom : mortuus 5459 (Lex ursonensis, a — 42). Cette dernière inscription nous montre donc uu dès une époque très ancienne. Beaucoup d'inscriptions du 4º siècle ont d'ailleurs uu.

2º L'inser. 5928 (= 5479) contient la graphie volt à côté de inentus (= juventus); ce qui témoigne chez le lapicide d'un grand soin à éviter uu. Il s'en tire en écrivant uo pour yu, u pour uy. Dans l'inscription officielle de Malaga 1965 (1º siècle) on trouve de même dium (1. 50) à côté de divom (1. 4).

3º La graphie uo, comme nous venons de le voir pour le mot volt, n'est pas restreinte à la finale. On la trouve à

l'initiale dans

volnera 5478 (Gades. Fin du 1<sup>er</sup> s. ap. J. C.). voltis 1425 (inscr. officielle — Laberia, a. 78)

et à l'intérieur du mot dans avonculus 4278, 900, 1282, 1696, 3697, 2150, 1425.

Or il ressort clairement d'un texte de Varron que déjà à l'époque républicaine, on prononçait u dans le mot vulnus. En effet, cet auteur veut donner des exemples de u initial devant toutes les voyelles de l'alphabet et choisit vafer, velum, vinum, vomis, vulnus (Lindsay. 256). Donc, bien qu'on écrivit volnus, on prononçait vulnus.

uo nous apparait ainsi de toutes façons comme un simple artifice graphique.

- Cette orthographe se rencontre souvent en Espagne.

On a au 1º siècle :

conditivom 3444 (Carthago nova) — Époque d'Auguste. suos 5730 (Asturies) 1° s. volnera 5478 (Gades.) Fin du 1° s. clavom 5181 (Met. Vipasc). — Fin du 1° s.

An 2d siècle :

antiquom 2633 (Asturies) a. 152 cervom 2660 (Legio VII) Époque de Trajan. avonculus 1282 (Salpensa) a. 147.

Enfin parvolo 1088 (Ilipa) est du 3° siècle mais dans une inscription assez vulgaire. C'est peut-être -olo pour -ulo comme dans auncolo, tomolo, vernolos, et autres exemples que nous allons étudier ci-dessous.

Par conséquent, la graphie uo s'est maintenue assez longtemps en Espagne. Il en fut de même en Narbonnaise.

Quant à la répartition des exemples dans le pays, il y a peu à remarquer. Notons qu'on n'en a que deux en Lusitanie: clavom 5181 (Met. Vipascense) et primitivos 491 (Emerita).

Déjà en l'an 37, on a divus dans une inscription officielle de cette province (172).

Naturellement, c'est en Bétique et dans les ports de Carthagène et de Tarragone, qu'on trouve le plus souvent uo, parce que ce sont les parties les plus anciennement romanisées et celles où le latin littéraire était le mieux connu. Mais on en trouve aussi dans le pays de Léon et les Asturies, parties récemment soumises et bien moins romanisées que la Lusitanie. J'attribue cette circonstance à ce que de nombreuses légions séjournèrent dans ce pays au 1<sup>st</sup> siècle, alors que la Lusitanie était dépourvue de troupes romaines (t).

#### (1) On trouve dans le N.-O. de l'Espagne :

antiquom	2633 (Asturica, a. 152)	Naevos 2808 (Clunia)
cercom	2660 (Legio VII a. 100)	servos 2936 (Cantabres)
Aestivos	2963 (Carenes)	suos 5730 (Asturies 1er 8.)
servou	5815 (Iruña)	Ausivos 5817 (Iruña)
Flavos	2914 (Cantabres)	Flavos 2502 (Braganca).

Quant aux autres exemples, il y en a dans les ports de la Tarraconaise.

à Carthagène :	conditivom	3444	à Tarragone :	avonculo	4278
	polt	5928		Nicolanos	6117
	salvos	3495		parcom	4137
a Barcelone	duomviro	4520 (offic.)	)	rivos	4321
aux Baléares	avonculo	SMOT.			

Dans les pays de l'Ebre: Tempestivos 5849 (1ers. à Labitolosa) et surtout en Bétique: mortuom et friduom 5439 (a. 42) dans la lex ursonensis, dirom, reliquom, vacuom, servom, quom dans la loi de Malaga 1964, 1963 (1ers.).

Menelavos	2155 à Obulco	Duomviratus	1256 d Ossetn
Nativos	1678 & Tucci	parvon	1235 à Hispalis
avonculus	1696 id.	voltis	1423 à Laberia
vivos	2051 à Anticaria	rotnera	5478 à Gades
avonoulus	1282 a Salpensa	parvolo	108s à 18pa.

§ 9. — ŭ, ō, ō protoniques en syllabe ouvertc.

A l'atone initiale en syllabe ouverte, ces trois sons se sont confondus dans les langues romanes dans le son  $\varrho$  (En asturien, on a u).

Nous sommes en Espagne fort dépourvus d'exemples se rapportant à cette évolution.

On peut citer:

- Frutonius 1199. Je crois qu'il faut identifier ce nom avec Frontonius qui affecte la forme Frotonius sur diverses inscr. p. ex. IV. 2257, III. 2981.
- Cusidius 5203. Il faut le rapprocher des noms propres Cosidius, Cosius.
- Cusuccia 1235. On peut y comparer le nom Cossutius, mais le rapprochement est très douteux. Cusuccia est peut-être un nom barbare. Au reste, remarquons que Cusius a existé à côté de Cossius, comme l'indique le nom de lieu Cuisy porté par cinq ou six villages français.
- Susulla 2984. (Epitaphe de légionnaires thraces). C'est un nom d'origine étrangère à l'Espagne. Il faut le rapprocher de Sossulena, Sossius.
- Ulisiponensis 124 (= Olisipensis). Peut-être cette graphie est-elle le 1° exemple de la graphie Ulyssipo, due à co qu'on regardait Ulysse comme fondateur de Lisbonne. On lit déjà Ulisipo dans Pomponius Mela 3. 8 (2° s.). Cette déformation intentionnelle est à rapprocher de celle qu'a subie le nom de Sagonte dans XV. 2632 où on lit Sacynto, par influence de Zάχυνθος.
- munimentum 5718, 6338, 266, (1<sup>nt</sup> s.) 900. munimentum est fréquent dans toutes les provinces. (Georges s. v.) Il est donc probable qu'une cause particulière est ici en jeu. Je suis enclin à penser à une contamination avec munimentum (1). Cette forme paraît surtout fréquente en

(1) Cette contamination est assez bien attestée par un texte d'Albin t VII. 304, 31 - munimentum a muniendo, monumentum ad sepulcrum pertinet » (Seelmann, p. 206). Lusitanie où elle a été apportée par les vétérans. Le plus ancien exemple est dans l'épitaphe d'un vétéran de la legio II qui quitta l'Espagne sous Tibère.

suporans 1HC. 34 (8º siècle). Un peu tardif (= soporans).

## § 10. - n et o.

## a) A LA TONIQUE.

# a) Pendant les trois premiers siècles.

Excluons tout d'abord :

voltis 1423 (a. 78), volt 5928, volnera 5478, avonculus 900, etc. L'o est primitif dans ces mots. Il est devenu u aux débuts de la période littéraire. L'ancienne orthographe, comme nous l'avons vu ci-dessus, a été conservée longtemps pour éviter d'écrire deux u de suite. Folvi(os) 3302, est aussi une forme archaïque, qu'on lit dans CIL. I 554, 555 VI. 1307, EE. 8. p. 476. L'exemple espagnol est dans une inscription très ancienne et bilingue, trouvée à Cazlona (Castulo).

Dans d'autres mots encore, où l'orthographe varie entre u et v, cette hésitation n'a aucun rapport avec la confusion qualitative d'ü et  $\tilde{v}$ .

C'est le cas de Verotus 2519, et de Talotius 5232 vis-à-vis de Verutus et Tallutius dans d'autres inscript. (CIL. XII. 277); car les formes en -otus sont aussi répandues que les autres. On a, par exemple, Verota VIII. 2170 et le suffixe -otus est fréquent dans les noms propres celtiques (Holder II. 889).

De même, on pourrait être tenté d'identifier Cuccio 2238 avec Coccius, mais il est certain qu'il a existé un nom propre Cucius à côté de Coccius puisqu'on a en France le nom de lieu Cussey = Cuciacum. D'ailleurs, Cucci. Cucalus, Cucullo sont fréquents dans les inscriptions. On lit Cucillus III 6010, 12014, VII. 1336, 270, 280, Cucius III. 4936.

Duccius 5306 vis-à-vis de Doccius 6257, es est un cas analogue. Les noms Monneius, 4161, Monisius 6036, Moniana 4970. 821, 4975. 22 ne prouvent pas non plus qu'ü = o fermé. Il est vrai que les inscr. d'Italie offreut plutôt les graphies Munisius, Munnia, Munniana, mais les formes en o sont fréquentes en diverses provinces. On a p. ex. Monnius VIII. 6449, IX. 759. Monianus V. 7118. Monina est assez commun dans CIL. V.

Segolia 2902 (= 5667) est probablement le même nom que celui des Segulenses, peuplade celtibère, mais Segolia pourrait être la forme primitive puisqu'on trouve le nom propre Segolatus XV. 3993 sur une amphore espagnole. Segulenses est sans doute une forme latinisée.

D'autres exemples sont plus sérieux sans exclure un doute prudent.

Tolia 349 représente peut-être bien Tullia mais l'inscr. ne nous est conservée que par une seule copie peu sûre. Hübner pense qu'on pourrait lire Folia.

Lovatus 777 paraît bien être le même nom que Lupatus dont on a plusieurs exemples en Espagne.

Eurodice EE. 8. 269 semble remonter à la vieille transcription Eurodice (Ennius Ann. 28). o pour y est toutefois un cas un peu spécial (cf. Lindsay 36, 37; Schuchardt. II. 256. sqq.).

ex vuto 2577 est intéressant, mais l'inscription est d'une lecture difficile.

# b) Du 4m au 8m siècle.

o pour u. Cesaracosta (= Caesaraugusta) IHC 108 (cf. suppl. p. 54) (6° ou 7° s. A Tucci — Inscr. très vulgaire).

Colomba IHC. 108, 133 — colomba pour columba dont on a deux exemples est peut-ètre un cas analogue à colomna pour columna condamné par l'App. Probi. Ces deux mots sont, en effet, bien voisins de forme.

orna IHC. 142 (cf. supp. p. 68) (a. 630).

sobitus ib. 398 (= 165) (a. 680. Inscr. très vulgaire).

tomolo ib. 165 (a. 680), graphie très fréquente dans les inscriptions chrétiennes tardives de la Gaule et de l'Italie. u pour a Muses IHC. 152 (5° ou 6° s.).

Victuria ib. 527 (6° siècle) — Peut-être un cas d'umlaut hispanique.

#### β) Aux atones internes.

Inscr. des trois auneolo 6302. Inscr. très vulgaire du pays de Palpremiers siècles lantia.

parvolo 1088 (3º siècle) — L'inscr. est un peu trop tardive et un peu trop vulgaire pour qu'on puisse regarder parvolo comme une graphie de la même nature qu'avonculo, voltis.

cologi 2997. (Saragosse).

subule 6253. 1 (1). Inscript. chrétienne,

Colobraria BAH. 34. p. 492. (au Monte Testaccio à Rome). Ce mot est un dérivé de colober pour coluber. L'à a été remplacé ici par un ò (Cf. esp. culebra). Il est donc évident qu'il y a eu assimilation de l'à atone à l'ò tonique.

Après le 4° siècle vernolos IHC. 115 (a. 594) = vernulos pour vernulos,

tomolo ib. 165 (a. 680).

Cordoba ib. 363 (a. 622) — Graphie très fréquente sur les monnaies gothiques. Cf. España sagrada X. p. 132.

famola ib. 294 (5° siècle).

insola ib. 409 (a. 546 — Dans une anthol. du 8° s.). lemorum ib. 10 (8° siècle) — lemores est une forme archaïque de lemures (Georges 385) mais comme l'inscr. est très récente, je crois qu'on a simplement, dans ce mot, remplacé la finale -urum très rare par -orum, qui est beaucoup plus fréquent. — Ce n'est en tous cas pas un mot populaire.

<sup>(1)</sup> L'Index du CIL 2 renseigne à tort 6263.

incolometate IHC. 5 (Probab. du 8º s.) Cf. incolomis dans Grégoire de Tours, Bonnet p. 134. Obolconenge ib. 376 (6° siècle) = Obulconensem. Toringus ib. 379. Forme assez commune à cette époque. Cf. Bonnet p. 133.

Au premier coup d'œil, on constate que le nombre des o pour à est bien inférieur à celui des e pour l. A la tonique, c'est à peine si nous avons dans les trois premiers siècles deux ou trois exemples un peu sérieux, et encore ces graphies demandent-elles des réserves. C'est bien peu de chose que ces quelques exemples pour prouver que u - o fermé, puisque, le timbre de l'u étant très voisin de celui de l'o, il était normal qu'un lapicide écrivit de temps à autre o pour û, même si û et o se distinguaient encore quantitativement.

Aux atones, on trouve un peu plus souvent o pour u, mais on est en droit de se demander si c'est l'effet d'un simple hasard que, précisement chaque fois que l'on trouve o pour u à l'époque païenne, on ait un o dans la syllabe adjacente tonique ou finale. De même, dans les inscriptions chrétiennes, vernolos, tomolo, incolomis, obolconenge sont dans ces conditions. Cordoba est presque certainement une assimilation. Colobraria en est évidemment une. Il ne reste plus alors que famola et insola dont le premier seulement nous est transmis directement et, dans ces deux mots, on a affaire au suffixe -olus pour -ŭlus comme dans la plupart des graphies précédentes. Nous constaterons dans un chapitre suivant que des voyelles de timbres fort éloignés se sont assimilées. Ce phénomène ne devait-il pas se produire à plus forte raison entre voyelles de son aussi voisin que u et o? Un bon argument d'analogie qui nous engage à admettre

l'action assimilatrice des finales sur la pénultième des proparoxytons, tels que les diminutifs en -ūlus, c'est le rapprochement avec les nombreux dialectes italiens où la posttonique est, soit i, soit c, suivant la qualité de la voyelle finale. Le singulier est laudabele, mirabele, fragel, le pluriel laudabili, mirabili, fragili.

L'assimilation de l'atone posttonique à l'atone finale est très fréquente dans les parlers romans ; par exemple, en aretin (annomo: annama, akkomodo, akkomidi). Il en est de même en Sicile et à Brindisi (Meyer-Lübke I § 550). Or il s'agit souvent de voyelles dont le timbre est bien distinct, tandis qu'entre à et q la distance est presque imperceptible. Or si -ulo est devenu -olo par cette voie, il est aisé d'expliquer -ola par une extension analogique des cas en o sur ceux en a (1). Malgré tout, il est évident que si ces exemples peuvent s'expliquer par assimilation vocalique, il ne s'en suit pas pour cela qu'ils doivent être interprétés de cette façon, mais cela suffit pour que leur valeur démonstrative dans la question qui nous occupe en soit rendue fort précaire. Nous concluerons donc pour à comme pour I: Les inscriptions d'Espagne ne nous donnent aucune raison convaincante pour placer à une époque ancienne la transformation de ü en o. Il est clair qu'elles ne prouvent pas non plus péremptoirement que ŭ et o restèrent distincts. Il faut, en effet, tenir compte de la correction relative des textes épigraphiques de cette

<sup>(1)</sup> Les suffixes -ulus et olus ont toujours coexisté. Il semblerait que -ulus du vieux latin ne disparut jamais complètement de la langue populaire. Mohl prétend même que le latin vulgaire ne connut jamais -ulus. Ce qui est certain c'est que o pour u ne se rencontre jamais aussi fréquemment que dans cette finale (M. Bonnet p. 135). Cela doit être du à un motif spécial, soit le maintien de l'ancien olus, soit une confusion avec colus, soit une action assimilatrice.

province. Notons de plus que s'il y a beaucoup moins de cas d'o pour u que d'e pour i, cela peut venir en grande partie de ce que le nombre des ū latins est inférieur de beaucoup à celui des ī. — Il est assez intéressant de constater que l'exemple le plus sérieux et le plus ancien d'o pour u : coiogi se trouve précisément à Saragosse comme les premiers cas probants d'e pour i.

### § 11. — Cas particuliers d'échanges entre o et u.

#### 1. " POUR & DANS LES NOMS GRECS.

episcupo IHC. 109. diacunus IHC. 120.

On trouve souvent u pour \( \delta \) dans les mots grecs. C'est ainsi que Schuchardt II. 133 donne une longue liste de diabulus pour diabolus. On peut y voir un moyen de rendre le son fermé de l'omicron. L'\( \delta \) en syllabe ouverte atone était d'ailleurs enclin \( \delta \) se fermer comme \( \delta \) dans cette position.

# 2. eu > eo.

Eolalii BAH. XXX p. 497.

L'inscription est du 7<sup>mo</sup> siècle. A cette époque, on constate de nombreux exemples de seo — seu (Schuchardt II 163) ce qui montre que l'ū de la diphtongue eu se prononçait o. On ne constate presque jamais ao pour au. Cette différence entre les deux diphtongues peut s'expliquer sans difficulté. au était un phonème populaire persistant dans la langue vivante, tandis qu'eu n'apparaissait guère que dans les mots grecs. Il est probable qu'eu grec

n'ayant pas son équivalent en latin était décomposé en e + u > e + o (1).

#### 3. n pour o devant r et n + consonne.

Muntanus 3876 (Saguntum).

Punponius 2850 Leçon tradit, rejetée par Hübner,

Cursicanus 4063 (2º siècle. - Dertosa).

Furtuna BAH. X. p. 400. Très fréquent dans les documents d'Espagne jusqu'au X<sup>me</sup> siècle. Esp. Sagr. XXXIV. 461, 464.

L'ò devant r + consonne passe à  $\bar{u}$  ou plutôt à  $\varrho$  (Meyer-Lübke, Kuhns Zeit 30 p. 556) sous l'influence des dialectes du Nord de l'Italie. C'est de cette région, semble-t-il, que se répandirent dans l'empire des formes comme furtuna, qurpus, Cursi qui sont attestées par diverses inscriptions (Mohl. Chron. p. 494), ainsi que le furmica de l'App. Probi K. 497.27. Cette dernière forme se transmit même en roman : franç, fourmi, fourmie < formica car formica eût donné formie.

L'o devant n + consonne devient aussi  $\tilde{u}$  (ou du moins  $\varrho$ ) dès une époque très ancienne, dans le latin d'Italie (Mohl. Chron. 190). Cf. Priscien I. 26. H: « Funtes profontes, frundes pro frondes..... quae tamen à junioribus repudiata sunt quasi rustico more dicta ». Les mots italiens responde, fonte remontent à des formes en  $\tilde{u}$  ou en  $\tilde{v}$ . L'espagnol a participé moins largement à cette évolution. Il a  $\varrho$  devant nd (esconde, responde, fronda), mais il a ue <  $\tilde{v}$  devant u (puente, fuente, cuentra, frente), sauf dans monte. Du reste, la fermeture de l'u devant u date d'une

<sup>(1)</sup> Cf. Schwan-Behrens, Gram, des Altfranz, 3º éd., p. 28; Pirson, p. 24, 25.

époque plus ancienne, puisqu'elle s'est produite dans toute la Romania, même en sarde (respundit, tundit). Nous n'avous en Espagne que deux exemples d'ù pour o devant n + consonne et l'un d'eux (Punponius) est absolument incertain. L'autre Muntanus est un nom propre qui se trouve dans une ville où l'immigration devait être assez forte. Rien ne s'opposerait cependant à ce qu'il appartint réellement à la langue populaire de la péninsule puisque c'est précisément dans monte que l'espagnol a un o fermé devant nt.

# § 12. - Variations entre o et a, o et a.

 ü comme î s'est admirablement conservé dans les langues romanes. Les quelques cas d'o pour û qu'on rencontre dans les inscriptions s'expliquent par des causes particulières.

Nous avons tout d'abord :

Poblicius 2009. Poplicius 3433. Pobl. 4970. 292.

Malgré leur parenté de sens et de forme, publicus et populus sont d'origine différente (Wharton. Et. lat. 82, Lindsay 287). Publicus remontrait à un hypothétique pubdis, poubdi-, de la même famille que l'ombrien pupdike. Populus au contraire serait issu de quoclus, de la même racine que χόκλος. Toutefois entre ces deux séries de mots la contamination était fatale. Elle fournit une explication toute naturelle à l'o pour u de Poblicius, poblicus. (Lindsay. 242). Quant au gentilice Poplicius qui se trouve dans une inscription républicaine très ancienne de Carthagène, il est tiré de l'adjectif poplicus dérivé de populus.

Comme les variantes entre è et i, celles entre ō et u n'ont souvent d'autre origine qu'une certaine diversité peut-être dialectale, dans le traitement d'une ancienne diphtongue. On remarque, en effet, que si ou aboutit régulièrement en latin classique à ū, on trouve parfois ō comme succédané de cette diphtongue (Lindsay p. 248). Les variantes rubigo : robigo, rodus : rudus sont de cette nature. Aussi n'y a-t-il pas trop de difficulté à faire un dérivé d'urcre (Veus > lat. Vous), de l'adjectif ostilis, āmaş sipropos du Metallum Vipascense (5181). Il dériverait de urcre comme fictilis de fi(n)gère. (Cf. Hübner et Bücheler. CIL. 2. Supp. p. 796).

La diphtongue celtique ou, tout comme la diphtongue latine se réduit tantôt à ū, tantôt à ō (Holder, II. 860-892.) C'est ainsi que parmi les noms propres de l'Espagne, on constate :

Betounia 2861 : Bedoniesis 6246. 1 : Bedunus 2507. Cloutius (très fréq.) : Clutamus (superlatif) 2633 etc. Lougiis 5797 : Lugovibus 2818. Boutius (très fréq.) : Botilla EE. 8. p. 70.

On pourrait facilement allonger cette liste.

Signalonse nfin qu'une inscription de l'an 119 à Pampelune (2959) porte octuber pour october et que cette forme se retrouve dans 1HC. 123 (a. 642), 272 (a. 965).
Cette graphie n'est pas inconnue dans d'autres provinces (CIL IX 4069, 12 exemples dans Schuchardt II. p. 111.
Voyez aussi ALLG., VII. 67) mais aucun de ces exemples n'atteint l'âge de l'octuber du 2959. La présence de cette forme dans les inscriptions d'Espagne, aux deux extrémités de l'époque romaine, est d'autant plus remarquable que le portugais : outubre, anc. esp. otubre (mo-

derne octubre) remontent précisément à octûber. Il est donc certain que dans le latin d'Espagne et, sans doute, dans celui de quelques autres régions de l'empire, on prononçait octūber. D'où vient cet û ? L'existence en patois napolitain du mot attufre (Mohl. Chron. p. 117) remontant apparemment à une forme osque ohtûfri avec a fait songer à une influence du vocalisme de l'Italie méridionale (En osque  $\bar{\sigma} > \bar{u}$ ). Sans aller si loin de Rome les dialectes sabins et peligniens font aussi  $\delta > \bar{u}$  (Mohl. Chron. p. 132), et cet a a pénétré dans plusieurs mots du latin vulgaire phonétiquement semblables à october. C'est ainsi que l'app. Probi dit « sobrius, non suber » et M. Schuchardt (II 107 et 13,) cite beauconp d'exemples de consubrina, subrius. Octuber ne répugne pas non plus essentiellement à la phonétique latine. Le nombre huit avait deux formes en indo-européen : oktō et oktōu. octo et ἀκτώ remontent à la première. La seconde est conservée dans le sanscrit : așțâu, gothique : ahtau et par le latin : octavus (Lindsay 255). On pourrait donc supposer qu'il exista dans certains dialectes du Latium une forme octouber d'où dériverait directement octuber. L'existence de formes en  $ou > \bar{u}$  à côté de celles en o se constate encore dans d'autres mots latins. Nous reviendrons sur cette particularité quand nous parlerons des diphtongues ou et au.

# § 15. — i et u devant les labiales.

C'est une particularité bien connue de l'orthographe latine que l'hésitation entre i et u pour représenter la voyelle atone des mots tels que maxumus, pontufex, quod-lubet etc. S'appuyant sur de nombreux textes de grammairiens, MM. Seelmann et Lindsay admettent, que l'on avait

en cette position une voyelle arrondie dont le son tiendrait à la fois de l'i et de l'u et se rapprocherait de celui de l'upsilon. M. Parodi (Studi italiani di filologia classica 1895) prétend que le son intermédiaire n'a existé devant m que pour la voyelle issue d'un a primitif (1). Quoiqu'il en soit, en roman, cette voyelle est représentée par e comme l'i ordinaire et dès une époque ancienne, elle est rendue par e sur les inscriptions vulgaires. Notamment dans les Asturies, au 3º siècle, nous lisons lebiens, levens - libens < lübens, et dans une épitaphe de Saragosse (païenne) karessemo, merentessemo. Sous la république et dans les premiers temps de l'empire, on trouve généralement u, mais l'i se rencontre déjà à une époque très ancienne et devient de jour en jour plus fréquent, bien que l'u ne disparaisse pas complètement et se rencontre encore au 4 siècle. Toutes ces variations n'ont guère de portée pour l'histoire des langues romanes. Comme elles peuvent offrir un certain intérêt au point de vue de l'orthographe latine, je donnerai un aperçu de la répartition d'u et d'i dans les inscriptions d'Espagne, en m'attachant surtout aux inscriptions datées.

A l'époque républicaine dans l'inscription 5439 (Lex Ursonensis) de l'an 42 av. J. C., on trouve déjà les mêmes mots orthographies tantôt avec u, tantôt avec i : optuma : optima, recuperator : reciperatores. On y trouve de même : decumanis, proxumis : monumentum, pontifices.

Au premier siècle nous avons u dans

maxumus. 6240, 4673 (a. 98), 4935 (a. 32), 4721 (a. 90). Maxumillae 5891.

Il est certain d'ailleurs que re n'était pas exactement le son n de l'upsilon, comme M. Parodi le démontre très bien.

pluruma 2282 (aev. August).

proxuma, legitumis 1963 (Aes salpens. Fin du 1<sup>et</sup> s.)

pontufex 3361, 2107 (a. 6), 4712 (a. 35). 4931 (a. —8), 2040 (a. 14).

Mais on trouve déjà souvent i :

optimus 3437 (1° moit. du 1° s.).

maximus 4868 (a. 11), 4724 (a. 97), 4749 (a. 42), 6324 (a. 44),

4922 (a. — 8), 4929 (a. 48).

proximus tricensimus. 5181 (Metallum Vipascense — Fin du 1er s.).

pontifex 4922 (a — 8), 4937 (a. — 7), 4929 (a. 44), 6324 (a. 44), 6208 (a. 98), 4875 (a. 44).

pontifex: maximus (4935 (a. 32), 4722 (a. 90), 4721 (a. 90), 4725 (a. 97), 4933 (a. 98).

clipeis 2079 (fin du 1et s.). On a clupeum 1263 sans date.

Ainsi donc on voit que l'i se rencontre déjà très tôt, même dans les textes officiels, et qu'on trouve i à côté de u dans les mêmes inscriptions, et cela tout spécialement dans cinq textes où on lit pontifex à côté de maxumus. On peut conclure de là que l'u dans pontufex a un caractère plus archaïque que dans la finale-umus du superlatif.

Au second siècle dans le sen. cons. italicense (6278) de l'an 176 on lit maxumorum, mais trois fois maximi (1). u est encore assez commun par exemple dans

maxuma BAH. 33. p. 412, EE. 8. 82. optumae 1172. maxumo 2010 (a. 109) 2054.

On ne rencontre plus pontufex ni maritumus (au contraire pontifex 4860 (a. 134) 4735, 4736, 4738 — Maritimae 6128).

On a encore u au 3° siècle dans les inscriptions milliaires, p. ex. maxumus, Maxuminus 4788 (a. 238). L'inscr. 4816 de la même année offre maxumus: Maximinus (2).

(2) Même remarque que ci-dessus.

Il est assez probable que l'i parut tout d'abord devant les finales en
 C'est un cas tout naturel d'assimilation de la posttonique à la finale.

On a i partout dans 4731 (a. 237), 4727 (a. 214).

Les mots où l'on constate la graphie u peuvent se distinguer en diverses catégories dont la plus nombreuse est celle des superlatifs.

Si nous tenous compte des inscr. datées et non datées, nous trouvons

Maxumus dans plus de 40 inscriptions: 62, 119, 5932, 151, 156, 2581, 281, 292, 2894, 2054, 5740, 6240, 313, 389, 2518, 318, 320, 323, 335, 360, 3514, 4673, 4991, 5100, 4721, 4722, 4788, 4816, 5891, 5220, 5289, 6277, 5622, 6278 etc. etc.

optumus 28, 4199, 5042, 261, 170, 501, 1324, 1728, 1733, 1963, 2010, 2030, 2054, 2056, 5406, 5439, 6015 etc. etc.

piissumus 389, 2345, 925, 1172, 1317, 1678, 2188 etc.

sapientissumus 597.

pientissumus 2102, 2828.

praestantissumus 1179.

indulgentissumus 2188.

pluruma BAH. 23 p. 269.

proxuma 1963, 5439.

On trouve aussi -imo: -umo sur la même pierre par exemple dans Jovi optimo mazumo 5565.

2º Noms de nombres en -imus ou leurs dérivés.

Decumus 1232, 1618, XV. 4397.

decumanis 5439.

septumus 1621.

Septumius 4984, 6182, 537, 657, 1080, 2008, 5816, 5871.

Septumina 2020, XV 3976.

vicensumus 3871.

3º Adjectifs en -imus.

maritumus 3311, 6005, 4239, 4138, 4224, 4266, 1970. legitumus 4223, 1963.

#### 4° On trouve :

monumentum BAH. 30 p. 359, 30 p. 497, etc. à côté de monimentum (1542, 3944, 5919, 2435, 4315, 5493, 6297, 6298, 5718, IHC. 153.

— Dans tous ces cas u se trouve devant m. On le rencontre parfois devant d'autres labiales mais beaucoup plus rarement.

On l'a devant f dans

pontufex 2038, 2039, 2107, 3361, 4712, 4931, 1555, 2040. pontuficiensis 5055.

devant p dans

clupeus 1286.

commanupulare 4063.

recuperatores 5439 : reciperatores (Même inscr.).

On ne trouve pas en Espagne lubens mais toujours libens (p. ex. 135) et même lebiens, levens 5728 (= 2705).

— Je ne sais trop s'il faut ranger ici la forme Tuberianus 820. On ne trouve dans les inscr. que Tiberianus. — Tuberianus ne serait-il pas plutôt le résultat d'une contamination entre Tiberianus et Tubero, Tubertus? Dans l'inscr. chrétienne IHC, 314 (a. 566) on lit Tyberius, ce qui pourrait faire penser que l'i de Tiberius avait précisément ce son vague intermédiaire entre l'i et l'u mais je n'en crois rien. Je rapproche Tyberius de Tyberis CIL XIV. 3902. 6, qui n'est qu'une confusion entre Tiberis et Θύβρις, ou Θύμβρις, lequel apparait sous la forme Thybris en beaucoup d'auteurs latins (Georges 688).

M. Stolz (p. 181) admet que le son intermédiaire entre i et u existait aussi en certains mots devant l, ce qui expliquerait diverses variantes orthographiques telles que singuli : singillatim. Nous trouvons précisément en Espagne (inscr. 6278. a. 176 sen. cons. italic.) la graphie : singulatim alors que d'après Fleckeisen (cf. Stolz loc. cit.) singillatim serait la forme correcte.

Quant & versuculos 391.

cornucularius 3323, 5906

vis-à-vis des formes classiques : versiculi, cornicularius, ils nous représentent les thèmes en u munis directement du suffixe -culus, tandis que cornicularius, versiculus ont rejeté la finale -uculus pour -iculus, soit par unalogie avec les nombreux diminutifs en -iculus, soit par l'affaiblissement de l'ü atone libre tel qu'il s'est produit dans un certain nombre de mots, p. ex. inclutus : inclitus,

defrutum : defritum, satura : satira (Lindsay 197). Ce sont donc deux archaismes intéressants de la même nature que commanupulare 4063.

— A côté des finales: -imus, -umus, il existe une terminaison dialectale: -omus (Cf. falisq. maxomo. Zvetaiev. 60, ombr. hondomu. Conway. 365). On pourrait se demander si l'on n'a pas une forme de ce genre dans optomo 4291. Je suis persuadé qu'il n'en est rien. En effet, cette inscription bien qu'assez ancienne n'est pas d'une très haute antiquité. Les autres inscr. de Tarragone conçues dans le même style et apparemment contemporaines, portent toutes optimo, maximo. J'attribue la présence de l'o posttonique à l'o final qui aura exercé sur lui une action assimilatrice. C'est là un fait des plus ordinaires.

— Jusqu'à présent, nous avons toujours vu un i sortir d'un u. Le cas inverse s'est produit dans

Sosumus = Zώστμος 425, 5856; XV. 3189, 3608.

Onesumus = Oviguos 445.

Cresumo = Xphotpos 6272.

Un grand nombre de ces noms sont dans la Lusitanie septentrionale. Ce sont ou bien des graphies inverses on bien des noms dont la finale -imus a été entraînée par les terminaisons des superlatifs et des adjectifs en -umus.

Serait-ce aussi un cas d'introduction de l'u que l'on aurait dans la forme Gemuniana 1639 ? Il serait difficile d'en rendre compte. En effet, peut-on raisonnablement admettre que l'm précédent aurait en quelque influence ? Notons, au reste, que cette leçon n'est pas absolument certaine. Le plus simple serait, je crois, d'y voir un lapsus du graveur.

### § 14. - La diphtongue ac.

Les langues romanes nous montrent universellement la confusion d'ae et d'é dans un même son e.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les inscriptions et les documents de la décadence pour se convaincre que cette confusion phonétique date d'une époque ancienne. Les grammairiens du bas empire ne voient plus entre ae et è qu'une différence de quantité. Suggestif à cet égard est un texte de Pompeius (K. V. 285) « Plerumque male pronuntiamus et facimus vitium ut brevis syllaba longo tractu sonet.... si quis velit dicere aequus pro eo quod est equus, in pronuntiatione hoc fit. »

Dans la longue liste d'exemples d'e pour ac recueillis dans les inscriptions d'Espagne, je distingue les cas datés de ceux qui ne le sont pas. Les premiers sont, en effet, de loin les plus importants puisqu'on ne peut mettre en question que le plus ou moins d'ancienneté du phénomène. J'ai aussi séparé les toniques, les atones finales et les atones initiales. Il faut remarquer, en outre, que je n'ai noté ici que les graphies antérieures au 5° siècle. Les inscriptions chrétiennes fourmillent d'exemples d'e pour ae, qui n'ont plus aucun intérêt.

#### 1. Cas datés.

Tonique Naervae 5546 (96 à 98). (Azuaga en Bétique — Inscr. correcte).

Neviae 5426 (2<sup>d</sup> siècle). (Carmo en Bétique — Inscr. correcte).

Celius 5356 (2d siècle). (Ceret en Bétique).

Ideae 179 (a. 108 à Olisipa) = Idaeae.

Gallecia 3271 (1º moit. du 2d s. à Castulo).

Galleco 2555 (fin du 2<sup>d</sup> s.), 2553 (a. 167 — Conv. lucensis).

Calleci 2551 (a. 167 — Conv. lucensis).

Seculum EE. 8. p. 198 (2ª s. 1 Tarraco).

questus 6278 (a. 176 — Sen. cons. italicense).

Grecus 2236 (3° s. à Corduba).

Bebia 5812 (a. 239). (Segisamo).

Beticae XV. 4128 (a. 230).

Finale Caledige Annae matertere piae pientissime 6299. (Inser. barbare prob. du 2<sup>d</sup> siècle).

tribunicie 4841 (a. 134).

Eutychie 6167 (2d s. - Barcino).

Annie Celtibere 6168 (fin du 2d s. - Barcino).

verne 6071 (24 s. - Tarraco).

Feste BAH. 29. p. 436 (2ª siècle).

materne, paterne, carissime EE. 8. 121 (2<sup>d</sup> s. — Braga. Inscr. vulg.).

Serve Thracie 3351 (Assez ancienne - Conv. carthagin.).

sanctae (= sancte) 6278 (a. 176 — Offic. Sen. cons. italic).

tribunicie 4880, 4638 (a. 275).

Nerve 4740 (a. 214).

ambe 1088 (1er moit. 3e s. à Ilipa).

Valerie patrone 5812 (a. 239). Madrid.

Baetice XV. 4127 XV. 4129 (a. 230).

Atone Emilianus 6259 (2d s. à Emporiae).

Initiale Cecilianus 6180 (Début du 3° s. A Gerunda — Inser. vulg.).

presedente 5728 (Déb. du 3° s. — Astures. — Inscr. très vulg.).

Cesari 4763 (a. 292).

Relatifs que 6278. M (a. 176 - sen. cons. italic).

atones que 59 (fin du 1° s. ou début du 2° s. à Pax Julia). que 6299 (2° s. à Pallantia. — Inscr. vulgaire).

### 2. Cas non dates (antérieurs au 5ême siècle).

Tonique Venecius 2103.

Cesia 1012.

eimera 6338 p.

Ideae 179.

cinede 11 (Faro).

Grecus 2236. Leç. douteuse (Corduba).

Grecus 4443 (Tarraco).

celo 2394 (Bracara).

Mesto 2882, 4970. 223.

Sevius 2972.

predium 3015.

Pederos 2925 (Cantabri).

Phileterus 4122 (Epitaphe d'un sénatorien à Tarraco).

Bebia 1743 (Gades).

Elius 5173, 5143.

Celicus EE. 116 = CIL. II. 2419 (Bracara, Inscr. vulg.). Atheneus 6163.

Inversément Maestria 3501.

trabaeclis 2083, 2084.

Naervae 5546.

aeius 205.

Atone carissime 1453, 2839.

finale Minerve 1724. Inscr. vulgaire.

medicine 4513.

Camilie, patrone, merentissime 4346.

Minerve 5812, 5811.

sue fate (= fatae pour fata) 89. Inscr. vulg.

pientissime 105.

Licinic Atte 2683. Très vulg.

Minicie 2684.

sue 2714, 4579 (vulg.) 5732 (vulg.).

Anne 2710.

Rufine 2724.

Optime EE. 8. 5 (Caetobriga).

pientissime EE. 8. 134 (Pallautia).

Terentie 2828.

Sempronie 2867, 2918.

dive Diane 3076.

innocentissime 3780.

Gemelle 4344. Inscr. vulg.

Jucunde 4373.

Karissime 4577.

posite 4587.

candide, carissime 5689. Inser. vulgaire.

Helene filie 5691.

Severille 5743 vulg.

Albine 5793 vulg.

Electre BAH. 26 p. 66 (bis).

Anicie ib. 26 p. 62.

Paterne ib. 21 p. 529.

Bandue ib. 21 p. 146.

Graphies inverses Aloisae 4976. 39. Inscr. chrétienne (= vocatif : Aloisse).

sanctae 6278 (a. 176). Sen. cons. italic (=sancte).
optimae 4405 = optime. Simple erreur de lapicide.

asiduae 2295 — assiduē.

publicae 5439. (Lex ursonensis, an 42 av. J. C.). Ce n'est sans doute qu'un lapsus.

Protonique Cecilius 2436, 1260, 4153, 1484, 6180.

Equalis 40. 4008.

Emiliana 2755.

Emilianus 6259. 2.

Levinus 3080.

Prepostus 4118. 4.

Cecili 4150.

prestantissimus 5812.

presente 2480.

coherentes 4332.

Igeditani 435.

Preteritus 4970. 1.

pedagogus 1482.

mesoleus 4174 (= maesoleum < mausoleum).

misolio 5144 (= id.).

Graphies inverses Paedania 4325.

paedatura 2651.

Laconicae 36.

Aevaristus 5812.

Faestiva 4034.

Praepusae 376 (= Πρέπουσα ?)

, maerentissimae 1618.

piaentissime 6299 (vulg.) EE. VIII. 162.

haeredes 2342. Leçon douteuse rejetée par Hübner.

Monosyllabes que 20 (auxquels il faut ajouter 3 cas datés). hec 1067.

On peut faire diverses observations sur cette liste de formes.

1° Dans un certain nombre de ces exemples, e remplace ae latin, rendant l'a grec: Idea, cimera, cinedus, Pederos, Phileterus, pedagogus, Atheneus. Or, dans ce cas, il y a toujours lieu de se demander si e ne rend pas directement la prononciation grecque de l'époque. Dès le 2<sup>d</sup> siècle, en effet, on trouve pour a sur les inscriptions helléniques (G. Meyer, Griech, Gram. p. 178):

2º Les datifs féminins en e de certains noms propres romains pourraient, en plus d'un cas, être des datifs grécisants en e. On rencontre, en effet, une vingtaine de fois ce datif dans des noms propres d'origine grecque. Acte 5771, Alciste 4568, Antigone 2978, Calliste 4418, etc., etc., conditions où l'on ne peut évidemment douter que l'on n'ait affaire à une transcription de la flexion grecque. Or il est possible que ce datif ait été étendu à des noms purement romains puisque nous trouvons bien le nominatif en e dans un grand nombre de noms propres d'origine latine, tels que Mariane 22, Germane 2621, Maure 5942, etc.

3º A l'atone initiale libre, on trouve parfois i pour ae misolio 5144, Pilignus 3609. Biduniensis BAH. 36, p. 432, EE. 8. 131. (= Baetuniensis) Miloni 875 (= Maeloni) Didali 4970. 146 (= gen. de Daedalius?) (Cf. § 4. D).

Cela nous montre que l'e issu de ae s'est confondu en syllabe atone avec é primitif au point de passer comme lui à e en syllabe ouverte. 4° Les graphies inverses nous montrent à l'évidence que l'é issu de ae avait un son ouvert comme l'é, tandis que l'é primitif avait le timbre d'é.

En effet, c'est toujours un è qui est remplacé par ae : Naervac (au 1<sup>er</sup> siècle), Paedania (2<sup>e</sup> s.), paedatura, Maestria, maerentissima, trabaeculae, Faestiva, piaentissima, Aloiosae (vocatif).

En certains mots, ae remplace a dont le son était fermé en grec; mais il est probable que, dans la prononciation populaire des Romains, cet è issu d'a avait généralement le son d'è latin (Laconicus, Aevaristus, Praepusa).

On ne trouve ae pour è qu'à la finale (adverbes : adsiduae, sanctae, publicae, optimae) ; mais ces exemples sont précisément parmi les moins sûrs. D'ailleurs, à la finale, à l'ouest de la Romania e et e (cf. Meyer-Lübke I. § 306, 507) se confondirent et, en tous cas, la distinction entre le timbre de l'e et celui de l'e était moins sensible à l'atone finale qu'à la tonique. Déjà l'Appendix Probi K. 205. 14 témoigne de l'identité phonétique de sobriae et sobrie : « Inter sobriae et sobrie hoc interest quod sobriae nomen designat, sobrie autem adverbium esse designat ».

On trouve encore ae pour é dans haeres ; mais il semble que cette graphie, qui n'est pas accidentelle puisqu'elle se rencontre assez fréquemment (CIL XIV. 2286, Ins. Reg. Neap. 2825, Georges 518), soit due à quelque cause partilière, peut-être à une contamination avec haerere. Au reste, l'exemple que nous en avons en Espagne est une lecture fort douteuse.

Quant à acius vis-à-vis du classique cius, il se rencontre sur beaucoup d'inscriptions (V. 4444, 8525, VI. 9201, 41951, VIII, 164, 4625, 5856, IX, 365, 6967, 5805, etc.), et il semble bien que dans la langue du peuple, on ait réellement articulé *ĕyus*. L'abrègement des voyelles devant i est assez fréquent en latin vulgaire. Cf. l'Italien peggiore < pèiorem pour le classique péiorem. (Lindsay. 53).

Chose remarquable, même à l'époque chrétienne, on ne rencontre ae que pour é: aeclesia 5, 504, aepiscopus 155<sup>a</sup>, praesbiter 69, praetiosus 144, quaeritur 598, sauf à la finale dans les adverbes pridiae 546, religiosae 445 et à l'ablatif diae 45, 546, 550.

Cette distinction soigneuse entre l'e et l'e est loin d'être observée dans toutes les provinces. On trouve, dans Schuchardt I. p. 223 à 460, un grand nombre de formes où ac est écrit pour ē, et M. Pirson (p. 19) en a constaté assez bien en Gaule. C'est donc une particularité très intéressante des inscriptions de l'Espagne que cette barrière infranchissable entre l'e ouvert et l'e fermé. Nous pouvons en inférer que le vocalisme latin a été scrupuleusement respecté en ce point particulier dans notre péninsule. Aucune évolution populaire, aucune réaction de la langue livresque ne sont venus troubler ici l'état primitif contrairement à ce qui semble s'être passé dans l'Italie du Sud et les deux Gaules (Mohl. Lexiq 110).

Parlons du traitement général d'ae en Espagne.

Si nous cherchons à établir approximativement la date où ae cessa d'être une diphtongue, nous constatons que le plus ancien exemple daté de l'Espagne est la graphie inverse Naerva de la fin du 1<sup>er</sup> siècle. C'est de cette époque aussi que semble dater un exemple de que pour quae.

Au second siècle les cas d'e pour ae commencent à devenir assez nombreux. Dans la première moitié du siècle, on a Gallecia à Castulo, Idea à Lisbonne, tribunicie sur une inscription milliaire de l'an 134. A la fin du siècle, on a Galleca, Galleci, questus et, au second siècle,

en général : Emilianus, Feste, verne, seculum, Celius. Au troisième siècle, on a autant d'exemples, spécialement dans les inscriptions milliaires. Cela nous permet d'affirmer que, dès le second siècle, au plus tard, e pour ae était fréquent dans la prononciation du latin de la péninsule.

Quant à la localisation du phénomène, on constate que les cas datés les plus anciens se trouvent dans les parties le plus profondément et le plus rapidement romanisées de la péninsule, dans la Bétique, dans les colonies et les principaux ports. Il n'est donc pas impossible que e pour ae ait été amené d'Italie tout d'abord dans les parties les plus en rapport avec Rome comme la Bétique, d'où Rome tirait une grande partie de ses denrées alimentaires. C'est de là que e pour ac aurait rayonné ensuite dans les campagnes. Toutefois, on ne peut tirer là dessus de conclusions bien certaines; car, parmi les exemples non datés, il y en a beaucoup qui viennent de régions assez écartées et, parmi eux, il en est comme ceux du nº 6199 qui datent probablement du second siècle. Il est à noter que les inscriptions datées sont en général des textes publics qui se rencontrent plutôt dans les villes.

Quoiqu'il en soit, nous pouvons considérer comme établi qu'au 2<sup>d</sup> siècle, ae = e en Espagne dans les parties les plus soumises à l'influence romaine. Confrontons cette situation avec l'histoire générale de ae.

Grace à l'étude de M. Hammer (Die Verbreitung frühester romanischer Lautwandlungen im alten Italien p. 10 sqq).

Nous savons que, si au 1<sup>er</sup> siècle, on trouve souvent e pour ae à Rome et à Pompéi, ce n'est qu'au 2<sup>e</sup> siècle qu'on peut en récolter des exemples dans les autres cités italiques, encore n'est-ce guère qu'à Ostie et à Tusculum. Avant le 1<sup>er</sup> siècle, on n'en trouve qu'en Ombrie. C'est pour cela que Sittl et Mohl. (Chron. 110) s'entendent à dire que la réduction de ae en e est un trait des dialectes ombriens, transmis au latin vulgaire de cette région et répandu de là successivement sur l'Italie.

Lindsay 241 et Seelmann (p. 225) prétendent que ac et e ne commencent à s'échanger régulièrement dans les inscriptions, qu'à partir du 4° siècle, si l'on fait abstraction de quelques inscriptions plébéiennes et dialectales.

Dans ces conditions, il faudrait reconnaître que ç pour ac se serait répandu beaucoup plus tôt en Espagne qu'en Italie, puisque nous l'y constatons dès la fin du premier siècle dans des inscriptions correctes et même officielles. On devrait en conclure que cette prononciation aurait été apportée directement de Rome, alors que l'Italie serait restée relativement fidèle à la diphtongue. Mais je dois avouer que je suis un peu sceptique par rapport aux conclusions de M. Hammer. Le fait qu'on trouve infiniment plus d'exemples d'e pour ae à Rome et à Pompéi que partout ailleurs peut être dû au hasard, qui a voulu que nous ayons conservé beaucoup plus d'inscriptions de ces localités que des autres villes de l'Italie. De plus, au premier siècle de l'empire, les inscriptions latines de l'Italie sont presque exclusivement écrites dans la pure langue classique, et ce n'est guère qu'à Rome ou dans les graffiti de Pompéi qu'on trouve des formes vulgaires, si bien qu'il en est pour la plupart des traits de la langue du peuple comme pour e < ae; ils ne se rencontrent au 1er siècle que dans ces deux villes. C'est le cas pour la chute de l'm finale, de l's finale, du t final, etc. Il est donc possible que la langue du peuple renfermât sur une large étendue des barbarismes qui n'apparaissaient que de loin

en loin sur un mur de Pompéi, ou dans une épitaphe plébéienne de Rome.

D'autre part, la substitution d'e à ae comme celle d'e à i, d'o à i ne prouve pas nécessairement l'identité des deux sons mais seulement leur ressemblance. Cette identité ne se produisit même jamais aux premiers siècles de l'empire, puisqu'entre e et ac, il y avait une différence de timbre, entre è et ac une différence de quantité. Or, si, malgré cette différence, e et ae sont constamment échangés à partir du second siècle, il n'est pas impossible que l'on ait déjà écrit e pour ae à l'époque où ae était encore une diphtongue. Il est certain, en effet, que très anciennement on transcrivait 7 par ac (Lindsay p. 42). C'est ainsi que naquirent les graphies seaena, proscaenium, scaeptrum. Varron (LL. VII 969) remarque que ae rend dans ces mots la prononciation d'n. Il est donc probable que la diphtongue ae avait, même avant sa réduction complète, un son voisin de l'e long ouvert. Cétait quelque chose comme ae qui pouvait servir de graphie approximative pour rendre l'e long ouvert grec et qui, conséquemment, pouvait être orthographié accidentellement e par un scribe distrait.

En outre, la transformation d'aç en ç a pu s'opérer sporadiquement, d'une manière irrégulière et inconstante dans le parler local ou individuel. Il est donc possible qu'à une époque où l'on trouvait déjà e ça et là dans les inscriptions, la diphtongue ait encore subsisté assez généralement dans la langue. La réduction d'ae à e ne s'est pas faite en une fois. Varron (LL. VII. 96) nous apprend que déjà, en son temps, on entendait Mesius, edus dans les campagnes. Lucilius parle d'un préteur qui affectait de s'appeler Cecilius. Il y a même certains mots latins où l'é s'est introduit à la place de l'ancienne orthographe ae. Toutesois, contrairement à l'opiniou de Hammer (op. cit. p. 10) et de Lindsay (p. 42), je crois que l'é pour ae remontant à cette époque avait non pas le timbre de l'é mais celui de l'é latin; car les langues romanes rendent cet é par é dans des mots dont le rapport avec les choses de la campagne dénote avec évidence l'origine rustique; p. ex. esp. seto, port. sebc de septum, sepem pour saeptum, saepem (= saeques de saikv. Wharton 89.) qui eussent donné sieto, siebe. De même, toutes les langues romanes ont é dans senum (fr. soin, prov. sep. heno, port. seno) sauf l'italien qui a sieno remontant à saenum (1).

L'orthographe latine flotta toujours entre ac et e dans un certain nombre de mots (paelex, pedicare, gaerum, maeno, etc. Cf. Georges. s. v.).

Il résulte de ces diverses considérations que l'histoire de la réduction de la diphtongue ae est assez compliquée. Elle mériterait donc des recherches plus systématiques. Comme il n'entre pas dans mon rôle de traiter cette question dans l'ensemble du domaine romain, je me contenterai de l'expression de ces quelques réserves.

#### TRANSCRIPTIONS D'7, PAR ae.

Aesiona = Horova 2223.

Aerotice 2996.

scaenicis 1663. Inscr. offic. de l'époque des Antonins.

proscaenium 181.

zesaes = ζήσης. IHC. 39.

Nominatif Crysidae 1993. (Inscr. négligée).

Trophimae 1017.

Génitif Staiaes Ampliataes. 4975. 60.

<sup>(1)</sup> On hésite de même dans les manuscrits entre caepa et cepa. Les langues romanes remontent toutes à cepa, et nous avons cepa en Espagne dans Cepariae XV. 2564, 2568.

Comme je l'ai dit ci-dessus, le principal intérêt de ce genre de transcription consiste en ce qu'il remonte à l'époque républicaine, ce qui est très instructif au point de vue de la prononciation d'ae. Il est, en effet, impossible qu'on ait rendu l'a par une diphtongue qui aurait eu le son de l'ai, ei allemand. Il faut que ac ait eu un son assez voisin de l'e long ouvert ; mais comme je viens de le faire remarquer, il n'est pas nécessaire pour cela que ae = ē. Il suffit que ae ait été plus proche de l'e que ne l'était l'e latin, car ces transcriptions ne sont évidemment que des graphies approximatives. Cette transcription est aussi intéressante pour la prononciation de l'η. Nous voyons avec évidence que vers le début de notre ère, a avait encore un son ouvert bien caractérisé. Il est curieux de constater encore la transcription ac pour n à l'époque chrétienne, sans qu'il faille cependant attacher à ce fait trop d'importance, car la prononciation d'e pour l'a a pu se maintenir assez longtemps dans le grec soigné, alors que le peuple prononçait déjà i.

#### ai pour ae.

Naivi 4970. 242 (Tarraco).
Aimilius 4963. (Corduba).
Maicia 6257. 4, 3439 (Carthago nova).
Cinnai 1343 (ap. p. C. 5) (Lacilbula).
Flavinai 399. Exemple fort douteux.
Sergiai Caesulai 3688 (Peut-être I est-il un E mal dessiné).

Corsyaninai 3903 (Saguntum). Herai 4970, 224 (Tarraco).

Furiai, Secundai 3468 (Carthago nova).

Mailo 402. Maeilo 453, Melo, Melia 169, 878, 2496, 3766, 3013. (Probablement nom barbare lusitanien).

Juliai, Marcellai 5251. Cas doutenx parce que le lapicide a mal tracé l'E et le T (VIGHVS = Vegetus).

ai est l'ancienne forme d'ae. Elle a été en usage dans les inscriptions jusqu'au milieu du 2<sup>4</sup> siècle avant notre ère, et par une affectation d'archaïsme, elle a reparu dans des textes du bas empire.

En Espagne, on constate cette orthographe dans les villes les plus anciennement romanisées: Tarragone, Carthagène, Sagonte, Cordoue, et, somme toute, elle s'est maintenue plus tardivement en Espagne qu'en Italie puisqu'on la trouve encore en l'an 5 de notre ère à Lacilbula en Bétique. Ce serait là un archaïsme de la langue d'Espagne. Quant aux exemples d'ai à une époque plus récente, ils sont fort rares et n'ont rien de commun avec la manie archaïsante qui se produisit en Italie, sous l'empire. Ce sont des ac dont l'e a été mal formé. Aussi Hübner corrige-t-il souvent avec raison AI en AE.

#### LA GRAPHIE aei.

Cette orthographe, qui pourrait bien marquer l'étape intermédiaire entre ai et ac ou quelque prononciation dialectale de la diphtongue ai, se rencontre dans quelques inscriptions du pays marse et de la campagne latine (Mohl. Chron. 115 : conquacsivi, Caeicilio, queistores, etc.). Elle a été en usage à la fin du second siècle avant J.-C. Nous la trouvons en Espagne dans deux inscriptions archaïques appartenant environ à cette époque. L'une est à Carthagène (5455) datant de l'an 100 avant J.-C. : « Marcus Caeicius Numerii Gaii libertus », inscription qui renferme encore une autre graphic éphémère de la langue

du Latium : C'est le nominatif pluriel magistris pour magistri.

L'autre exemple d'aei est aux Baléares : Caeicilius 3676 (- CIL 1, 547).

Je signale encore que, sur un vase d'Emporiae, 6257. 217, il semble qu'on doive lire Volasennaei bien que Hübner lise Volasennae.

Dans les noms propres de Lusitanie, on trouve aussi, d'aventure, la graphie aei, peut-être pour rendre un son indigène. On a p. ex. Macilo 455 et Cacilobrigenses 416.

# DIPHTONGUES ai, aei BARBARES.

Dans les noms des indigènes, on rencontre diverses diphtongues et triphtongues qui étaient exposées à venir se confondre avec l'ae latin. C'est tout d'abord ai, diphtongue fréquente dans les noms celtes, plus commune encore dans ceux de la Lusitanie (453, 454, 652, 660, 847, 912, 2545, 2567 etc., etc.) et qui d'ailleurs, appartient également aux idiomes pyrénéens où elle alterne avec ei et ae sur les inscriptions latines (Holder I. 63). Dans les inscriptions lusitaniennes composées dans le dialecte indigène, on trouve ai (Praisom) ae (Teucae) cai (Crougeai, magreaico, Caeilobricoi). cai, aie se rencontre aussi dans le texte en caractères ibériques de Castellon: aurinkiceai, arthiceaie, ilcepuraies, etc.

Les Romains rendirent toutes ces diphtongues par ae comme ils l'ont fait pour ai celtique (Cf. Windisch, Grund. Rom. Ph. I. p. 302, 503). Cet ae d'origine barbare passe comme ae latin à e, au second siècle. C'est ainsi que le nom des Callaici latinisé en Callaeci, Gallaeci apparaît sous les formes Galleco 2555, Calleci 2551, Gallecrrum 2552.

Cette assimilation complète de l'ai des idiomes barbares à l'ae latin tend à prouver qu'aux premiers temps de la romanisation, ae avait encore la valeur d'une diphtongue, puisque le premier phonème s'est si naturellement confondu avec le second.

On rencontre assez souvent dans les noms barbares des génitifs en ai: Cloutai 2545, 2657, Agenai 822, Carai 5052, Corai 861 etc. Il n'y a pas là de diphtongue. Cet-ai (= a + 1 en 2 syllabes) est le génitif d'-aius, suffixe fréquent dans les noms hispaniques. Tritaius, Turaius, Dutaius, Pintaius, Mantaius, Dunaius, etc.) Ce suffixe ne peut guère être séparé du suffixe celtique -aius, formant des noms familiers (Holder. I. 72) et des noms de divinité (Annaios, Bedaios en Pannonie). Ce génitif en -ai dans les thèmes en -aio est tout à fait analogue au génitif en -ei des thèmes latins et celtiques en -eio (p. ex. Segei de Segeius).

### § 15. – La diphtongue oc.

oe, comme nous l'enseignent toutes les langues romanes est devenu ç comme l'e. Le nombre des mots où se trouve cette diphtongue, étant très restreint, il n'y a rien d'étonnant à ce que nous n'ayons que peu d'exemples d'e pour oe. Nous en avons un très ancien. Il est de la 2<sup>to</sup> moitié du 1<sup>to</sup> siècle ceperint 1964. IV. 27, cepissent 1964. I. 26, sur la loi de Malaga et de Salpensa, à moins qu'on n'ait là qu'une simple distraction de lapicide.

On trouve encore amena 5570.

A l'époque chrétienne, on a un peu plus d'exemples mais, évidemment, ils n'offrent que bien peu d'intérêt.

ceptum IUC. 1. cetibus ib. 158.

cenobium ib. 86, 156, fedus ib. 385. obedi ib. 169

A cette époque, on hésitait aussi dans l'orthographe entre oe et ae. On trouve oc pour ae dans

coelum IHC. 125. poenitentia IHC. 33, 43.

Au lieu de oe rendant l'or grec, on a i dans Pimenius (= Ποιμήνιος) IHC. 80, 85, 88, 89, 111, graphie que la forme πυμπν IHC. 370 explique assez bien (Cf. Blass. p. 70).

(A continuer.)

A. CARNOY.

### Le Bouddhisme d'après les sources brahmaniques.

# I. Sarvadarçanasamgraha (Suite).

Toute existence est douloureuse: les Tirthakaras \*\* en 13, 20 sont unanimement convaincus puisqu'ils cherchent à mettre fin à la transmigration, puisqu'ils s'appliquent aux moyens qui peuvent y mettre fin.

Il faut donc méditer : « Tout est douloureux, douloureux! »

Si vous pensez : « pour répondre à la question : comme quoi?, il faut indiquer un exemple. » — Nous répondrons : non, parce qu'il est impossible d'indiquer [un exemple] ; car « ceci n'est pas semblable à cela <sup>®</sup> », par suite de

(48) A proprement parler, les • Sauveurs • ; ceux qui trouvent un gué pour aller de l'autre côté de l'océan des existences. — Voyez la définition du mokṣa attribuée aux Mādhyamikas, Sarvadarg. 116. 15. Cf. S. pr. bh. ad I. 7, Sankhyas. v. V. 77, 78 — et Madh. vṛtti, chap. xxiv.

Cf. Nyayavart. (87, 10): « sarvam svarūpato duļkham iti ke cit... »

(49) Cette phrase n'est pas sans obscurité. — « It is impossible to say that this is like that » (Gough); mais nous avons : « naitena sadrçam aparam iti vaktum açakyatvāt ». — Le mot dṛṣṭāntasya, que nous suppléons, est trop nécessaire [tasya a pu choir devant svaiakṣaṇānām ou devant vaktum ? ], et il faut peut-être entendre : « il est impossible de dire que ceci n'est pas semblable a cela ». [Les bouddhistes admettent le sādṛçya et nient le sāmānya, Samkhyas. V. 94, 95., Bodhic. IX. 68; mais cf. ibid 369, 4]; mais ceci entraine la correction : sālakṣaṇyābhāvāt : autant vaut suivre M. Gough : « °abhāvād etena.... » — Voyez Atmaattvav. cité note 47.

Aussi bien est-il plus simple d'admettre qu'une glose marginale (= na,

l'absence de communauté de nature, en tant que momentanés, des « individus » [svalakṣaṇas], des kṣaṇas 50 ».

Il faut donc méditer : « Individuel, individuel ! »

De même il faut méditer : « Vide, vide ! ». — Car une négation déterminée <sup>51</sup> nous est acquise : « l'argent, etc., qui est vu par moi, soit en rève, soit à l'état de veille <sup>52</sup>, comme existant devant moi, n'existe pas <sup>53</sup> » ; [ — et de cette négation restreinte nous passerons logiquement à la

tena... açakyatvät) a été interpolée dans notre texte — (Advaitaviddhi, 85,  $_{76}$ ). "

Kşanikatayā — being momentary, - parce qu'ils sont momentanes - ou : - en tant que momentanes -. — Voyez Nyayabindut. 74. 16.

(50) Cf. note 20. — Nyayabindu, 103, 16: « tasya [pratyakṣasya] viṣayah svaiahṣaṇam; yasyārthasya saṅnidhānāsaṁnidhānābhyāh jāānapratibhāsabhedas, tat svalakṣaṇam; tad ova paramārthasat, artha-kriyāsāmarthyalakṣaṇatvād vastunah; anyat sāmānyalakṣaṇam -. — Tikā (15, 19): « svam asādhāraṇaṁ lakṣaṇaṁ tattvaṁ svalakṣaṇaṁ;.... pratyakṣasya hi kṣaṇa eko grāhyah; adhyavaseyas tu pratyakṣabalot-panaena nigcayena saṁtāna eva. »

Concluons: kṣaṇānām — svalakṣaṇānām. Cf. Tatp. IV, 1, 33: - ayam apy anya ekānto bauddhānāth: sarvath pṛthak; kasmāt, bhāvalakṣaṇapṛthaktvāt -.

- (51) .iti viçiştanişedhasya... Cf. Nyayavart. 341, 10. viçeşa\*, samanya-pratişedha.
- (52) Pendant le rêve, il n'y a pas d'objet ; à l'état de veille, on prend du nacre pour de l'argent.
- (53) C'est l'exemple classique d'adhyasa. Voyez Çamkara p. P. Bham. 13, 4-18, 21. Tatp. 54, 410. 9.— Le raisonnement des vijnänavädins se développe avec beaucoup de netteté: la négation, dans la phrase nedam rajatam » ne porte que sur l'idamtā : rajatasya dharmino bādhe hi, rajatam tasya ca dharma idamtā bādhite bhavetām : tad varam idamtāivāsya dharmo bādhyatām, na punā rajatam api dharmi.... iti jnānākārasya bahiradhyāsah sidhyati (Bham. 13, 13) La troisième définition de Çamkara est, d'après Anandagiri, celle des mādhyamikas et d'une branche des anyathākhyātivādins. (An.giri, 9, 11-14); elle est discutée Bham. 15, 24-18, 3.

idantāyā adhişthāna, cf. An.giri 554,4: « idantāspadam .. bāhyam vastu.... » Bham. 13, 24: idankārāspadam rajatam āvedayati na tv āntaram ». Cf. Kalpataru (ad Bhām.); Vivaraņapr. 41, 12: 31, 24 — Atmatatīvav. 85, 15, 00. — Sankhyas. V. 52.

négation générale ou absolue. Si ce qui est vu existait, existeraient et l'acte de vision caractérisé par le dṛṣṭa, et le fondement objectif de l'idée de « idam », et la qualité d'être argent attribuée à cet objet, et le rapport d'inhérence, etc., entre l'objet et la qualité : or personne, [parmi nous, bouddhistes], ne le soutient, et l'on ne peut admettre un diagnostic mal digéré <sup>54</sup> (« faites cuire une demi-poule : l'autre moitié vous pondra des œufs! » : c'est pur nonsens). Par conséquent, si un ou plusieurs de ces termes : ce qui est attribué à l'objet, l'objet, leur rapport, l'acte et l'agent de la perception visuelle, est ou sont inexistants, le tout tombant dans le domaine de la négation est nécessairement inexistant.

Les Mādhyamikas, d'éminente sagesse, expliquent ainsi que l'enseignement de Bhagavat a pour point d'aboutissement la sarvaçūnyatā <sup>15</sup>, et cela par une méthode qui progresse à la manière d'un mendiant, en mettant successivement terme aux erreurs de la permanence, de la non-douleur, de l'universel <sup>56</sup>, de la réalité, au moyen de l'exposition l° du kṣaṇabhaṅga, [2° du duḥkha, 5° du svalakṣaṇa, 4° du çūnyatva] <sup>57</sup>.

- (54) na cărdhajaratîyam ucitam Gough: « nor is a semi-effete existence admissible », P. W. (K. F.): Inconsequenz în der Argumentation.

   Çamk. 117, 17, 173, 13 (An.giri l. 11); Banerjea ad I, I. 19; Deussen, Vedanta, notes 26, 72 (Govinda), « als wenn man sein Futter nur halb verdaute ».
  - Cf. Col. Jacob, Laukikanyaya p. 6 (Communiqué par M. Bendall.).
  - (55) Absolue vacuité : néant du moi et du non-moi.
- (56) Ex conj. : anugata[tva]-sarvasatyatva° ; ce dernier terme s'opposant à sarvaçûnyatā, le précédent à svalakṣaṇa....
  - Cf. Advaitabr. 68, a et 69, 14 et suiv.
- (57) «.. iti bhagavatopadişte..... sarvaçünyatāyām eva paryavasānam ». Il est difficile d'admettre avec M. Gough que Bhagavat ait, d'après notre auteur, exposô l'argumentation : « adhyasta°.... balād āpated iti ». Le mot » tasmāt » s'y oppose.

Avouons que tout ce passage serait plus net si la phrase : - iti bha-

14. 14 Par conséquent : « La nature des choses [tat-tva], c'est le vide, dépouillé des quatre alternatives, être, non-être, être et non-être, ni être ni non-être <sup>58</sup> ». — En effet : « si la nature propre de la cruche est l'existence <sup>59</sup>, à quoi bon l'activité du potier ? » ; même objection, si sa nature propre est la non-existence. Il est dit :

« Ce qui existe, l'éther, etc., n'a que faire d'une cause <sup>60</sup>; et la cause d'une chose qui n'existe pas, fleur du ciel, etc., est impossible ».

Quant aux deux autres hypothèses, étant contradictoires, elles ne tienneut pas. Ceci a été dit par Bhagavat dans le Lankavatara <sup>81</sup>:

gavatopadiste... = suivait immédiatement le : « Çunyam çünyam ity api bhāvanīyam ». La discussion de l'adhydsa se placerait très blen après paryavasānam, avant : « atas tattvam.... »

Sarvaçunyatā = parinirvāņa, cf. n. 65.

(58) Voyez Sankhyas. I. 44: çünyam tattvam, la stance S. pr. bh. 17, 11 et 127, 29, et Bodhic.t. 243, 1:

> na san nāsan na sadasan na cāpy anubhayātmakam / catuḥkoṭivinirmuktam tattvam mādhyamikā vidub //

stance attribuée à Saraha dans Subhāşitasamgraha (Ms. de M. Bendall, 17, 2), et reproduite avec variante dans Sarvasiddhāntasamgraha, III, 7, (Ms. India Office 2242. — Communiqué par M. F. W. Thomas). — Voyez Mūdh. satras 1. 7, et Brahmajalas. II, 27.

Cp. Advaitabr. 102-106.

(59) Cp. Tatp. 1V, 1, 37: \* svabhāvo dharmo dravyādīnām sadādih; atha vā svabhāvah svarūpam bhāvānām... »; Sāmkhyas. v., I, 114: asadekasvabhāva.

On sait que l'école attribue souvent aux bouddhistes la théorie : « asataḥ sai jāyate ». Cette théorie est réfutée, Sarvadarç. 149, 10, au moyen de l'argument même des Mādhyamikas.

(80) Ct. Madh. vrtti, chap. VIII. — vyoman — äkāça, voyez Wass. Buddh. 293, note (vyoman — nam-mkha).

(61) Edit, de la Buddh. T. S., 116, 10; cp. l'explication p. 115: " yasman mahāmate svabuddhyā vicāryamānāh svasāmānyalakṣanā bhāvā nāvadhāryante, tena ucyante nihsvabhāvā sarvadharmā ». — Cf. p. 130.

La citation du Lankavatara, Madh. vrtti p. 185, 7 (ad XXIV, 18) n'est

« Si on analyse rationnellement les choses, on reconnait qu'elles n'ont pas de nature propre : c'est pour cela qu'elles sont déclarées inexprimables et sans nature propre ».

Et encore:

■ Cette vérité s'impose que proclament les sages : de quelque manière que les choses soient conçues,[existantes, non-existantes, etc.], elles apparaissent comme impossibles ». 
■

En d'autres termes : aucune des [quatre] alternatives ne convient aux choses.

Il n'en est pas de l'ensemble des choses comme des visions d'un rêve : le dṛṣṭārthavyavahāra est admissible au point de vue de la vérité relative <sup>63</sup>.

Aussi est-il dit :

« Un religieux, un amoureux, un chien ont trois idées

pas sans intérêt : « svabhāvānutpattirh samdhāya mahāmate sarvadharmāḥ çūnyā iti mayā deçitā iti ». Et ailleurs (94, a) la même formule avec la variante : - anutpannā ity uktā iti -.

(62) Stance citée Bham. II, 2, 31 (p. 383. 7), avec variante :

... tasmād vicārāsahatvam evāstu tattvaih vastūnām. — yathāhub (a) :

idam vastu. ...

yathā yathārthāç cintyante vivicyante tathā tathā / / iti.

na kvacid api pakşe vyavatişthanta, ity arthab.

(63) Ex. conj. : drstārthavyavahāraç ca na svapnavyavahāravat [na] sainvrtyā saingacchate ..

La double négation est justifiée par Bodhic. f. IX. 26 (p. 267 ad finem). Cp. d'ailleurs Bham. (p. 383, 17): - yady ucyeta : tättvikam prämänyam pramänänäm anena vicarena vyudasyate, na sämvyavahärikam; tathä ca bhinnaviṣayatvān na sarvapramänapratiṣedha - iti....

Pārthasārathimiçra ad (lokavart. (p. 218) cite la stance Mādh. sūtras. XXIV, 8: - çākyaḥ prāhuḥ: dve satye samupāçritya buddhānānh dharmadeçanā / loke [sic] samvṛtisatyam on satyam ca paramārthataḥ -. — Voyez Bodhic.t. 243, 27.

(a) La demie stance citée Bhamati, 361, 3, avec cette mention : āhuh, est mise dans la bouche de Bhagavat, Bodhic.t. 251, 28.

différentes d'un même corps de femme : c'est une carcasse, c'est une amante, c'est une proie 61 ».

— Quand par la force de la quadruple méditation toutes les impressions seront détruites, le nirvana complet, qui est le vide, sera institué : notre but est atteint et le maître n'a plus rien à nous enseigner \*\* ».

# 15. 10 Mais les disciples ont un double devoir : le yoga ou

(64) Cité Subhaşitav. 3391 (.. māmsam iti tisro vidambanāh), v. Sarvasiddhantas. IV (Yogūcārapakṣa), 7 (.. bhakṣyam...).

Il résulte aussi du *Clokavart*, p. 330 que cet exemple est allégué par les Vijnānavādins : or ce sont les Mādhyamikas qui ont ici la parole.

Notre stance vise peut être une doctrine importante résumée par Çăntideva (Bodhic. IX, 6, 7, 8) et plus nettement exposée par son commentateur Prajnākaramati.

Au point de vue de la vérité vraie (tattva, paramārthasatya), la femme n'existe pas. Pour le yogin (yogivyavahārasatya), elle est un objet d'horreur (\* açuci \* iti striyāḥ kāminyā nirūpaņe.. p. 253, 2); pour le monde (lokavyavahāra), elle est = çuci \* a kamanīya \*; [pour le chien elle est \* bhaksya \*].

De même que l'opinion du yogîn n'est pas infirmée par celle du monde (lokapratītibādhita), de même que le yogin est - tattvadarçin - si on le compare à l'homme vulgaire, — de même celui qui possède la vérité vraie et n'admet pas même le - kṣaṇikatvādi - des saṃskāras (c'est-â-dire le mādhyamika) ne peut être - bādhita - par l'opinion du yogin.

Inversement. « Bouddha n'est pas en contradiction avec le monde », le yogin a raison de considérer la femme comme « anitya » et « açuci » ; l'amoureux n'a pas tort (les tantras le prouvent, hèlas, suffisamment!) et le chien non plus.

Il en est autrement quand on prend le mirage pour de l'eau, etc. : car le mirage (comme la corne du lièvre etc., etc.) est dépouillé de tout « arthakriyāsāmarthya » ; il n'existe ni paramārthatah, ni vyavahāratah.

L'exemple des pretas, (pour qui l'eau est du sang), familier aux Vijñānavādins (Wass, p. 308), donne lieu à de curieuses observations, voyez Tatp. (IV, 2, 35) 468. 2.

(65) Cp. Advailabr. 68, 10: « ye tu prakṛṣṭamatayas, tebhyaḥ sākṣād eva çūnyatātattvam pratipādyate, iti kim anupapannam. »

parinirvāṇa l — Cf. Atmatattvav. 61, n: a astu tarhi çūnyataiva paramam nirvāṇam iti cen, na..... - Voyez le curieux passage Sarvadarç. 116, n: ātmocchedo mokṣa iti mādhyamikamate... — Cf. Sankhyas. v. V. 77-78; S. pr. bh. ad 1, 7.

recherche critique <sup>66</sup> en vue de connaître le sens qu'on ne connaît pas, et l'*ācāra* ou adhésion au sens enseigné par le maître <sup>67</sup>. Supérieurs par l'adhésion à la parole du maître, inférieurs parce qu'ils s'abstiennent de recherche critique, les philosophes [dont il a été parlé] sont connus sous le nom de « Mādhyamikas <sup>68</sup> ».

La deuxième école est celle des « Yogacaras ». Ils adhèrent à la quadruple méditation enseignée par le maître et à la vacuité des [phénomènes] externes, mais ils pratiquent la recherche critique et se demandent : « Dans quel sens la vacuité des [phénomènes] internes a-t-elle été admise [par Bhagavat] ? » " — Et voici leur argumentation.

Il faut tout d'abord admettre le svasamvedana (conscience de soi) 70, — ou conclure à l'universelle cécité 71. Dharmakirti a dit :

« Si l'aperception n'est pas évidente, elle ne peut pas rendre visibles les choses extérieures 72 ».

(66) paryanuyoga : cf. Nyayakoça : düşanārthan jijnāsā,

(67) Définition reproduite dans Nyayak.

(68) Cp. Brahmavidyabh. cité par Thibaut, Ved. Satras, 1, 401. — Cette étymologie n'a. à ma connaissance, aucun fondement dans les sources bouddhiques. — Les yogācāras prétendent, comme les mādhyamikas, suivre la « madhyamā pratipad ».

(69) La réponse est évidemment : « au point de vue de la vérité relative ». La discussion porte sur l'intention du maître, voyez Çamkara (II, 2, 28); Bhamati, 370, 7: « băhyārthavādibhyo vijnānamātravādinām sugatābhipreyatayā viçeşam āha.... » — Voyez, note 157, la stance extraite du Bodhicittavivaraņa.

(70) - svasamvedana = svasamvitti. Cf. Madh. vytti (fol. 17b, in fine, p. 16, 25), Bodhic. IX. 15 et suiv.

(71) Voyez Brahmavidyabh, loc. ett. - cp. S. pr. bh., 62, 22.

(72) Cité Bhamati, 379, 12. avec la mention: - yathāhuḥ ». — (Cp. Tatp. 466, 22: yadi vaiṣā na prakāçēta, nārthā api prakāçēran; tatprakāçādhinaprakāçā hi te ...; jnānaprakāçādhīnaprakāçāç ea viṣayāḥ ..); visé dans Atmatattvav. 86, 20: ... svapratyakṣasyopalambhasya cārthadṛṣṭiḥ prasidhyati.

15. 19 L'objet de la connaissance ne peut être externe, en vertu du dilemme : la chose [extérieure] qui est, [dites-vous], objet de la connaissance, est produite ou non-produite 73; la première hypothèse tombe, car ce qui est produit ne demeure pas ; la seconde aussi, car ce qui n'est pas produit n'existe pas.

Direz-vous : « C'est quand elle est passée que la chose devient objet de la connaissance ; — parce qu'elle engendre la connaissance » ? C'est parler comme un enfant, car 1° cette explication est contredite par le fait que nous avons conscience de l'actualité [de l'objet de la connaissance], et 2° elle entraîne la perceptibilité des sens et [des autres facteurs de la connaissance] <sup>74</sup>.

Autre objection : la chose [extérieure], objet de la connaissance, est-clle « atome » ou « unité formée de parties » ? La seconde hypothèse ne tient pas, car on réfutera la notion d' « avayavin » par le dilemme : kṛtsnaikadeça... <sup>75</sup>,

Cité ('tokavart. 276. 4 : « na hy agrhitam prakāçakam prakāçyam pra « kāçayati dipaprabhāvad iti. — tad ābuh :... »

Katpataru 296. 5 : - yady apratyakşa u[pa]lambhah syāt tarhi cakşuşa iva tasyārthadṛṣṭir ajanyā syāt sā ca na sidhyati.... - — - jāānapratyaksataiva arthapratyakṣatā - (Bham.).

(73) artho juanagrahyo.... Presque textuellement Kandali, 122, =:

- tathā hy artho jūānagrāhyo bhavann utpanno ... .

(74) Voyez Tatp. 462, 52 (IV. 2, 33): - na cidvyatirekino vişayāb, grāhyatvād, vedanāvat;... ata eva na kāraņatvena vişayabhāvah; api ca cakşurādayo'pi vijāānasya kāraņam iti viṣayā ... prasajyeran; vartamānābhāsi ca vijāānam na bhavet -.

Nous ne connaissons que par le titre les traités vijāānavādins où cette doctrine est défendue, par exemple la Vijāānamātratāsiddhi (Tandjour Mdo CXI, foll. 335-8.

(75) Cp. Bodhic. t IX. 81, 82: - sarvāvayaveşu vartamāno 'yam [avayavī] ekadeçena vartate yugapat sarvātmanā vā ».

Voyez aussi Atmatativav. 77. 12: \* .... saihsrjyamānah paramāņuh pratyokam kim ekadeçena saihyujyate kārtsnyena vā.. \*; 78. 6. \* kutah kṛtsnaikadeçavikalpotthāpanam i \*; Bodhic.t., IX, 87, 95; et la note 77. Voyez Nyayas. 1V, 2, 6 et suiv., II, 1, 30 et suiv., et les comm.

et [par d'autres arguments]; la première ne tient pas, car 1° l'atome est suprasensible, et 2° il y a contradiction dans la supposition du contact simultané [d'une unité] avec une sextuplicité 7°; — comme il est dit:

« L'atome est composé de six parties s'il est uni en même temps avec une sextuplicité; si ces [six parties] sont en un même lieu, le corps étendu n'a que la dimension d'un atome <sup>77</sup> ».

(Vart. 216. 1: a nāvayavina upalabdhir yuktā; kasmāt! vikalpānupapatteh.... a: Çankara ad II, 2, 20 (p. 550, 1: a nūpi tat[— paramāņu]samāhāl stambhādayah; teṣūth paramāņubhyo 'nyatvānanyatvābhyāth nirūpayitum açakyatvāt a); An.giri, in loc; Bham. 371, 14-373, 2; Samhhyas. v. (I, 42): a nanu nāsty eva bāhyo 'rthah, avayavātiriktasyāvayavino 'bhāvāt... »; S. pr. bh., 35, 26, 58, 20. — Advaitabr. 100, 10

(Tokavart. p. 221: ... avayavino 'vayavavyatirekenämipalabdheh paramänünäm cätindriyatvän na bähyam vastu sambhavati ». — L'atin-

driyatva des atomes, ibid. 402 et suiv..

(76) En d'autres termes : « le concept d'atome est absurde » (Cf. Bodhic. IX. 87).

(77) Cette stance, attribuée à l'ācārya [Nāgūrjuna î] est citée Bodhic.t. 324. 25, avec la variante : ṣaṇṇāṁ samānadeçatvāt , de même Nyayavārt. IV, 2, 24 : Tatp. 459. 28.

Plus notables les lectures du Sarvasiddhantas. III, 12-13 : satkoṇāyu-gapadyogāt..... | ..... deçatve kith na syād aņumātrakam. — Cf. ibid. V,

4, VI, et suiv.

D'après les explications de la Bodhic.t., il faut traduire : « il y a contradiction dans le contact simultané [d'un atome] avec six [atomes] ; il a été dit : L'atome est composé de six parties s'il entre en contact avec six atomes ... ». De même Kandañ 43. 18 où l'objection est réfutée.

Mais Wass. p 363: (d'après le « Siddhanta »): « Wenn man (wie die Sautrantikas) die monade als eine verbindung von sechs (Seiten) betrachtet, dies bei alle denn bedeutet das sie aus Theilen besteht [cf. p. 269]; wenn man aber alle sechs als etwas einiges nimmt (wie die Vaibhāṣikas), dann muss man auch eine Kugel als Monade betrachten. »

Voyez Atmatattvav 78. H. où est discutée la formule « saţkena yuga-padyogād » [digdeçabheda — digvibhāga de Bodhic. IX, 87]; Garbe, S.-ph. 238, n. — référence à Çamkara, ad II, 2. 12; « saṃyogaç cāṇor aṇvantareṇa sarvātmanā vā syād ekadeçena vā;.... ekadeçena cet, sāvayavatvaprasaṅgab » (516. 14); cf. Tatp. 460. 17 (vise les Çūnyatāvādins): « tena yad ucyate prasaṅgasādhanah paraih; yan niravayavam, tan na saṭkena saṃyuktam, — yathā vijāānam, — tathā ca paramāṇur iti. »

Par conséquent : l'intelligence, en l'absence de tout objet de connaissance distinct d'elle-même, étant ellemême son objet, par elle-même s'éclaire elle-même, comme une lampe <sup>78</sup>.

La démonstration est faite. Il a été dit [par Dharma-

kīrti]:

« Le perceptible n'est pas autre chose que l'intelligence <sup>70</sup>, la perception n'est pas autre chose que l'intelligence ; il n'y a ni objet, ni sujet de la connaissance : il n'y a que l'intelligence qui brille par elle-même ».

16. 11 Mais s'il nous faut établir par un raisonnement direct l'identité de l'objet et du sujet, nous dirons : « Ce qui est perçu par une perception <sup>80</sup> n'est pas distinct de cette

(78) Ex conj. : pradipavat.

La comparaison de la lampe est bien connue : Voyez Çathkara, 556, 1: « prakāçātmakatvāt prādīpavat svayam evānubhūyate » ; Bodhīc.t. IX. 17 et sulv. (not. 18 citation de l'Aryaratnahūja, cf. Madh. vṛtti) ; Wass. 332; — L'argumentation des Mādhyamikas contre cette thèse du svasainvedana (svātmani vṛttivirodhāt..., le doigt ne se touche pas lui-mème..., l'èpée ne se coupe pas elle-mème...) est pour l'essentiel reproduite Titp. IV, 2, 35 (466. 19) : « yathāhgulyagrain na tenaivāhgulyagrena sprçyate tep. Bodhīc. loc. cit.], evam jūānain na tenaivā jūānena grahītum çakyate » ; et Bhām. 379, 3 : « no khāh chidā chidyate, kim tu dāru... », (79) — Pramāṇaviniçcaya, (Tandjour, Mdo, XCV) foi. 2726 g :

Blo-yis hams-myon-bya gżan med, de yi myon-ba gżan yod min; gzun dań bdzin-pa med-pai-phyir, (= \*abhāvāt) de ni de-itar ran-fild bsal.

Le traité le plus complet sur les Vijnänavādins parait être le Nyōyaratnakara ad Clokavart, qui cite notre stance [tathāhuḥ] p. 275 Les chapitres intitulé « nirālambanavāda » (p. 217-267) « çūnyavāda » p. 268 344) sont consacrés au « bāhyaçūnyavāda »; voyez p. 344.

Anya avec l'instr. (cf. P. W. s. voc.); on peut admettre le saindhi : buddhyā asti — buddhyāsti [d'après une communication de M. Speyer].

Gough : • there being no distinction botween percept and percipient • (\*valdhuryāt).

(80) Comparez Kandali 126. 9: " yad vedyate yena vedanena tat tato

perception, — comme l'atman [perçu] par la connaissance [n'est pas distinct de la connaissance] <sup>81</sup>; — or le bleu et [les autres objets soi-disant externes] sont perçus par ces [perceptions] ». S'il y avait non-identité en effet, la chose ne serait pas en relation avec la [perception] <sup>82</sup>, car il n'y aurait pas tādātmya, cause qui établit la relation constante, [et] la tadutpatti ne peut déterminer cette relation.

Et quant à cette apparition [devant la conscience] — comme distincts — de l'objet, du sujet et de la connaissance [pṛthag-avabhāsa qui vous sert de preuve], c'est [simplement] une illusion comme l'apparition d'une dualité [de lunes] là où il n'y a qu'une lune <sup>ss</sup>.

La cause de cette erreur, c'est la trace laissée par cette distinction qui n'a pas eu de commencement et se développe dans une série ininterrompue <sup>84</sup>.

Comme le dit [Dharmaktrti].

« Du fait de leur constante co-aperception, il résulte que le bleu et l'idée de bleu sont identiques. La multiplicité, comme dans la lune qui est une, n'est aper-

na bhidyate, yathatma jūanasya, vedyante ca nīlādayah; bhede hi jūanenasya vedyatvam na syāt, tādātmyasya niyamahetor abhāvāt, tadutpatter aniyāmakatvāt, anyenānyasyāsambaddhasya vedyatve cātiprasangād: iti bhede niyamahetoh sambandhasya vyāpakasyānupalabdhyā, bhedād vipakṣād vyāvartamānam vedyatvam abhedena vyāpyate: iti hetoh pratibandhasiddhir iti. etenāhamityākārasyāpi jūānād abhedah samarthitah. yaç cāyam.... bhramah; tatrāpy anādir.....; yathoktam: «bhedaç cābhrāntivijūāne (!) drgyetendāv iva dvaye » iti.

(S1) S. pr. bh. 64. 33: · jñānasvarūpa evātmā «.

(82) bhede hi saty adhunā anenārthasya....
(83) La valeur de cet exemple est nice par les Mādhyamikas; Wass.

Buddh. 323: • Es is wahr, der Begriff von zwei Monden ist trügerisch...;

sondern dies alles is auf einem Monde basirt v. — Cf. Bham. 373. 7 eite note 85.

(84) Il semble que co passage était rythmé dans l'original.

çue que par des actes de connaissance erronée »; \*\* et :

« Bien que le moi intellectuel soit exempt de division, il se présente à ceux dont la vue est troublée avec le caractère de multiplicité : objet, sujet, connaissance » .

(85) Les deux premiers pădas = Pramaņavinicaya, 274°; : gżan yan : Lhan-cig dmigs-pa ńes-pai-phyir sho dań de-blo gżau ma yin.

Pour les deux derniers, cp. Pramanavartika, 239h 1.

Rnam-çes hkhrul-bas zla-ba-güyis med-par tha-dad mthoù-ba bzin.

Cité Anandagiri, 551. 13. Bhamati 373. 14. Tatp. 467. 15. (Tokacart. 290. Kandah 126. 15. Advaitabr. 98. 12.

Cp. Vivaranaprameyas. (Viz S. S.) p. 75. 7: « sahopalambhaniyamād abhedo nīlataddhiyoh / anyac cet sahvido nīlath na tad bhāseta sahvidi // bhāsate cet kutah sarvath na bhāsetaikasahvidi / niyāmakath na sahbandhath pagyāmo nīlataddhiyoh «. (Introduit par la formule : « nanvithah vijūānavādī manute) — Voyez Çahkara ad II, 2, 28 (pp. 551, 4 et 554, 5). — Madh. vṛtti XXII, 11 (160, 50). Cf. Atmatattvav. 55, 5 et suiv. — Bhām. 373, 7: « yad yena saha niyatasahopalambhanath, tat tato na bhidyate : yathaikasmāc candramaso dvitīyaç candramāh; niyatasahopalambhaç cārtho jūāneneti vyāpakaviruddhopalabdhih. Niķedhyo hī bhedah sahopalambhāniyamena vyāpto. yathā bhinnāv açvinī nāvaçyath sahopalabhyete......»

Sur la nature de ce « sahatva », cf. note 99.

(86) = Pramanavi 273h a:

Blo-bdag rnam-par-dbyer med kyañ mthoñ-ba phyln ci-log rnams-kyis gzuñ-ba hdzin-pa rig-pa rnams thams-cad dañ beas bzin rtogs-hgyur.

= ... kalpyate ; - lire : tha-dad dañ... = bhedavan

Voyez Çlohavart, 272 (= jñānātmā); S. pr. bh. (1, 20), où notre stance est attribuée aux kṣaṇikavijñānātmavādins et citée avec les variantes: abhinno' pi hi buddhyātmā viparyāsanidarcanaih..., » (mais cf. trad. p. 35, n. 2); Upadeçasahasrī (et comm. p. 309); Sarvasidah. IV, 4; — Brhadaraṣyakavart.: viparyāsabuddhibhih « [glose d'Anandajñāna: kirtivākyam udāharati]; enfin l'ouvrage jaina Aṣṭasahasrī (mēmes lectures que Sarvadarç.). Ces dernières autorités d'après K. B. Pathak, dans l'élégant article: Dharmakirti and Çamkarācārya (J. Bom-

Et n'allez pas objecter : « Le goût, le « virya », la 16. 22 digestion de ceux qui prennent des pilules imaginaires et des pilules réelles seraient identiques » 87 : la buddhi est en vérité exempte des modes de connaissable et de connaissant <sup>™</sup> ; il se fait néanmoins qu'elle se polymorphise comme objet et comme sujet, - et cela en conformité de la conpaissance imparfaite de l'agent 80 ; — (de la même manière se produit chez les hommes malades des yeux la distinction entre le réseau des cheveux, etc., [qu'ils

bay B. 48, e4; ef 49, esc). Cp. Tar. p. 200 sur l'importance des écrits de Dharmakirti.

buddhyātmā = das intellektuelle Selbst = the soul or intellect.

Cf. Bodhic.f. 316, 15 .... ātmaviparyāsadarçanāt; viparyāsa — sarhvṛti, avidyā, moha (ibid. 239, 10). - Voyez Nyayaratnakara ad Çlokavart. (p. 159): « yogācārās tu bāhyārtham apaiapanto jñānasyaivānādivāsanopaplāvito nilapītādivisayākārah prameyam, svākārah pramāņam, svasamvittih phalam iti manyante ; yathāhūḥ ; - yadābhāsam prameyam tat pramānaphalate punah / grāhakākārasamvittyos trayam nātah prthak krtam ..

Voyez (lokavart. 258 (Pathak, 49, 230) la citation de Dignaga : « sarva eväyam anumänänumeysvyavahäro buddhyärüdhena dharmadharminyāyena, na bahihsattām apeksate -; cf. Camkara 550, 3; Tátp. 39. 13.

(87) C'est l'objection de la Kandali p. 130 : « yathoktain gurubhih : āçāmodakatrptā ye ye copārjitamodakāh / rasaviryavipākādi tesāth tulyam prasajyate ". - modaka = sweet meat (Gough, Childers); mais voyez Sucruta, I, 1 et 40 (Hoernie, Bibl. Indic., trad. p. 12) la valeur des termes rasa, vīrya (sensific powers), vipāka (digestibility).

Kalpataru 298, 21.

Cp. l'expression : « manomodakopabhogamatra » (Nyayavart. 43. g) et Si-do-in-dzou (Bibl. Etudes Musée Guimet, VIII) p. 127 à propos du manahsameetanähära »: .... « en pensant à un fruit acide, on donne dans la bouche une sensation d'acidité ».

(88) Ici, comme ci-dessous, j'adopte l'interprétation de M. Gough. On peut entendre : 1º l'objet, 2º le sujet, 3º les formes intellectuelles (cp. supra samvitti) qui n'existent que par bhranti, l'intelligence étant pure (cuddha, vyavadāta) de sa nature propre, mais voyez, infra 17, a.

(89) Vyavahartparijäänänurodhena. - Garbe traduit très bien : « mensch der practischen Leben - (S. tattvak, ad 23 init.) - parijñāna est suspect ; on peut expliquer : « en conformité de l'état intellectuel .. » croient percevoir comme extérieurs] et la connaissance [de ces cheveux]. (cette diathèse de la buddhi étant produite] par la vertu des impressions qui obscurcissent [la buddhi] depuis toujours. Il n'y a donc pas lieu de mettre en doute cette vyavastha (diathèse) : comme le dit [Dharmakīrti] : (1)

« [Réellement] exempte des modes de connaissable et de connaissant, quand la [buddhi] se trouve disposée ainsi qu'elle est conçue par ceux qui sont illusionnés, c'est-à-dire comme de caractère multiple et présentant l'opposition des modes d'objet et de sujet, — <sup>98</sup> de même qu'a lieu la distinction entre les cheveux et [autres objets irréels] et la connaissance [de ces cheveux] <sup>98</sup>, — alors on ne peut contester que la [buddhi] possède les caractères d'objet et de sujet ».

(90) Le texte est suspect: Keçondranâdjijñânabhedavat = « just as to those whose eyes are dim with some morbid affection a hair and another minute object may appear either diverse or identical. » La comparaison porte sans doute sur les lignes obscures que les malades extériorisent (keça, keçonduka) — cp. Bodhic-t 245, 5; M. Vyut. 139. 25; Madh. vytti, cité note 92; — P. W. s. voc. keçondraka (?): « ringförmige Lichtererscheinungen vor geschlossenen Augen ».

Nous ne voyons pas que ces Keças solent réellement des nadis, des vaisseaux congestionnés. Suçruta parait muct sur ce point. — Je crois qu'il faut lire : Keçondukadijnana.

(91) - Pramanavi, 2731 ..

Rig-bya rig-byed rnam-pa med, skra-sogs çes-par tha-dad bžin, (= 92-92) gaû-thse gzuñ hdzin rnam-phye-bai mthsan-ñid rnam-par bslad-pa can ji-ltar hkhrul-bas mthoù-gyur-pa de-ltar hdi ni gžag-byas-pa de-thse gzuñ dañ hdzin-pa-yi mthsan-ñid-can-la rtsod-bya min.

Zes-bya-ba ni bar-skabs-kyi thsigs-su bead-pao.

(92) Keçâdî; cp. Madh. vriti ad XVIII, 9 (p. 133, 5) : 4 yathâ bi taimirikâ vitathan keçamaçakamakşikâdîrûpan paçyanto.... »

Vivaranapr. 41, 14.

La démonstration est donc faite : la buddhi apparait sous des formes multiples par la force d'impressions qui n'ont pas eu de commencement <sup>65</sup>.

Aussi, lorsque par la force des quatre méditations accumulées toutes les impressions seront interrompues; lorsque les obscurcissements, qui consistent dans les différentes formes d'objets prises par l'intelligence, se seront écoulés, — l'intelligence (vijñana) surgira pure : c'est le « mahodaya » <sup>91</sup>.

D'autres [bouddhistes] soutiennent : Ce que disent [les 17. 2 Vijnanavadins] : « la chose extérieure n'existe pas », est inadmissible, faute de preuve ...

Et ne dites pas : « la simultanéité constante de l'aperception [du bleu et de l'idée du bleu] est une preuve » ; car cette simultanéité, qui d'après vous établit l'identité du connaissable et du connaissant, n'est pas une preuve <sup>96</sup> parce qu'est douteuse sa non-existence dans le cas de

(93) Traces de rythme 1

(94) Voyez Kandali 3. 34, très voisine de notre texte. — Cf. note 145; 117, 3 (Cowell. p. 168): the summum bonum is the rising of pure intelligence on the cessation of the conscious subject.

Ceci est la thèse bien connue du samkleça et du vyavadana. Voyez not. Wass., 314-5; Bodhic-f. IX, 28-30, exposè et réfutation de la doctrine : a samkleçasyāpi praheyatayā vastutvam uktam » (270, 2), et Brhadāraņ. vart. eitē par Pathak, J. Bombay B. XLVIII, 94. — Samkhyas. v., V, 77-78, (uparāga, svacchasamvitpravāha); S. pr. bh., V, 77: tasya viṣayākāratā bandhab.

Comment l'anadiviparyayavasana peut être interrompue, la chose est expliquée d'après une source touddhique, Bham. 25; Taip. 60, 27; Kalpataru, 21; Samkhyat.h. ad 64 (Garbe, trad. p. 621; il faut lire: ayatnavattve'pi; voyez Pathak, L. 343).

(95) La remarque de la *Bhāmatī*, 370, ≈ est précieuse : « bāhyavādinor api vaibhāṣikasautrāntikayoḥ kālpanika eva pramāṇaphalavyavahāro bhimata..... »; cf. 13, 11 : « sautrāntikanaye tāvad bāhyam astī vastusat tatra jāānākārasyāropab. »

(96) Voyez Camkara 554, 7. Anandagiri, in loc.; Bhamati, 377, 19.

non-identité \*\* — « Comment ! n'est-il pas certain que, dans le cas de non-identité, cette preuve, à savoir la constance de la co-aperception, n'existe pas ? \*\* » — Non, répliquons nous, car le [vi]jñana apparaît déchu de l'unité par le fait qu'il se tourne vers lui-même ; — et parce que cette concomitance constante — définie comme unité de lieu et unité de temps — n'est pas possible : car si la chose [extérieure], bleu, etc., était une forme de la connaissance, elle apparaîtrait à la conscience comme : « moi », et non comme « cela », le sujet n'étant pas distinct de l'idée \*\*.

Mais on nous répond : « Bien qu'étant de sa nature juana, l'image intellectuelle bleue apparaît, par illusion, comme séparée, comme extérieure » ; « et [c'est pour cela que | dans ce [nīlākāra] la notion de moi n'est pas imprimée » ; — comme il est dit :

« Cette partie de l'indivisible intellect qui est posée comme si elle était extérieure à l'autre partie, apparaît certes comme distincte [du moi] : mais [c'est uniquement par] un effet d'imagination ».

<sup>(97)</sup> samdigdha-vipakşavyāvrttikatvāt. — Gough: " ... being found in dubious and in contrary instauces " = samdigdhavipakṣa-avyāo.

<sup>(98)</sup> Bheda = vipakṣa - Mieux : « cette co-aperception qui nous sert de preuve ». - Gough : « Let there be a proof of this identity and let this proof be..... » = « nanv abhede.... «sādhanah syāt ».

<sup>(99)</sup> Lire: « pratipattuh » avec Bhamati. 14. ; : « aham iti hi tadā syāt, pratipattuh pratyayād avyatirekāt », et Tatp. 54. ;. — Cp. Sām-khyas. v. I. 42 : « tathā saty aham ghaṭa iti pratyayah syāt, na tv ayam ghaṭa iti. » — Atmatattvav. 55. 12. : « na hi bhedāprathane sahārtham tadvyāpyatām ca paçyāmas... »

<sup>(100)</sup> Cité *Clokarart.* p. 272 avec les lectures : « paricchedântarāc câyam bhāvo bahir avasthitah ... » et la glose : « upaplavād bhrāntyākārasamāropād ity arthah ».

jūānasvarūpo 'pi nīlākāro.... Dans un sens différent Sānkhyas, v. V. 77 « sa kim ākāro jūānasvarūpah !.... atha dharmah !... — Voyez la note, trad. p. 226.

Et encore:

« L'objet qui est interne apparaît comme externe. » 104
Cela est inadmissible, car 1º étant posé qu'il n'y a pas
de choses externes puisqu'elles ne peuvent prendre naissance 108, il est absurde d'établir la comparaison « comme
externe » : 'quelle personne sensée dira jamais : « Vasumitra à l'apparence d'un fils de femme stérile 100 » ; 2º il
y a cercle vicieux, car vous vous servez de l'identité 100
comme preuve de la fausseté (bhrantatva) de l'apparence
de non-identité et vous démontrez l'identité par la fausseté de l'apparence de non-identité ; 5º on constate que
les hommes sont d'accord dans le diagnostic des images
qu'ils aperçoivent, s'attachant à ce qui est externe, négligeant ce qui est interne 105. — Cette preuve qui doit
établir l'identité n'est qu'une « apparence de preuve »,
d'après la loi du « gomayapayasiya » 100 : celui qui dit

(191) Cité par Çankara 553, ; avec la variante : jñeyarūpam. Thibaut : \* what is an internal object of cognition appears like something external ». Gough : - the principle to be known as internal also manifests itself as if it were external ».

Cité Atvaitabr. 99, 2. jñeyath rūpam...

Il y a deux « bhedas » que les Cittamātravādins sont très empêchés d'expliquer : le grāhyagrāhaka», et le nīlādigrāhyabheda dont il est parlé plus loin.

(102) tadutpattirahitatayā (cf. 15, 20 et suiv.) — tadasumbhavāt (Çamkara, p. 550, a).

(103) De même Carînkara, p. 553. avec la lecture : vişpumitra. L'auteur conteste le ; « atvantăsato drstănțatva » (An.giri).

Advaitabr. (99, 4): - tad uktam : abādhāt svapnavaisamyād bāhyārthas tūpalabhyate / babirvad iti te 'py uktir nāto dhīr artharūpabhāk. -

(104) Ex coni.; le texte : « abhedapratibhasasya prāmāṇyam » : les Vijnānavādins ne vont pas jusqu'a affirmer l'abhedapratibhāsa.

(105) = ... bāhyam evopādadate jagaty upekṣante' vāntaram... →: tiough: .... • and we see that men in their everyday life overlook their internal states = ... Voyez Bham. 16, = et suiv.

(106) .... like milky food made of cow-dung (Gough); mais P. W. (Kurz. fass): in der art dieser beiden, d. i. desselben Ursprung und

« bahirvat » doit nécessairement admettre l'extériorité de l'objet ; votre propre trait vous achève !

18. 12 Que si vous argumentez : « l'extériorité d'une chose simultanée à la connaissance [de cette chose] est impossible 107 : n'en tombez-vous pas d'accord ? » — Nous tenons l'objection pour mauvaise : l'objet 108, mis en contact avec l'organe, possède la qualité d'imprimer sa forme à la connaissance qui va être produite ; et il s'en ensuit que cet objet 108 possède la qualité de pouvoir être connu par raisonnement (anumana), en raison de la forme [qu'il a] imprimée [à la connaissance]. — L'objection et la réponse ont été résumées comme il suit :

« Si on [leur] demande comment le non-simultané peut être objet, [les Sautrantikas] soutiennent que la qualité d'être objet [du jñana] se confond avec la qualité d'être cause [du jñana] : est objet ce qui est capable d'imprimer sa forme au jñana » 100.

doch ganz verschieden - ; le gomayapāyasiya est absurde, de mēme le raisonnement qui nie le bāhya et introduit l'exemple - bahirvat -.

(107) Faut-il reconstruire la forme rythmée qui parait e dissimuler ici t... na jūāuābhinnakālārthabāhyatvam upapadyate...

(108) vişaya, artha.

(109) .... grāhyatārh vidub / hetutvam eva tad vyakter jūānae ...
Gough: .... - they recognize perceptibility. And a competent inferribility of the individual thing is its imposition of its form - ; je prēfererais: - et que ee hetutva (lequel consiste dans la capacité....) appartient ā la vyakti -.

Cité (yathābuh, yathāba) avec la variante : "hetutvam eva tad yuktam jnāna". "Clohavart. p. 283 (... yad eva cākārasamarpaņakṣamam hetutvam lad evārtbasya grāhya[tva]m iti na grāhyalakṣaṇāyogah...) et Tatp 101. 14 (discussion du pratyakṣa): "yato bhavati jnānam, sa grāhyo 'rthab kāraṇam; grāhakam ca jnānam kāryam, layor ayugapadbhāvāt... kṣaṇikatvād .... tathāpi kāraṇasya grāhyatā, bhinnakīla syāpi svasadṛṣajnānajamanam eva hi tasya tajjnānam prati grāhyatvam, nānyat yathāha: "bhinna"....... "; na caitāvatā mithyātvam arthāhitasya nīlākārasya jnānavartino vartamānatvād iti bhāvah ... "Rēfu tation ibid; "... ma cārthāhitākāravedanam arthavedanam....."

De même on conclut de l'embonpoint à la nourriture 110, du langage au pays, de l'agitation à l'amour ; de même l'objet de la connaissance peut être connu par la forme qu'il impose à la connaissance. Il est dit 111 :

« [La forme de l'objet] met la [connaissance] en relation avec l'objet sans cesser d'être forme de l'objet; par conséquent [le jñana] en tant qu'il a reçu la forme du meya, est le pramana de l'aperception du dit meya.

Et encore :

« La connaissance de l' [objet] ne se peut en effet

Sarvasidah, V. 7: « Vişayatvavirodhas tu kşanikatve <sup>1</sup>pi nästi nah / vişayatvanı hi hetutvanı jınanakararpanakşamı ».

Cp. Wass. 285: "... die Sauträntikas vergleichen die Verschiedenheit der Zeit in den Ursachen und Folgen mit den Beziehungen zwischen dem Begriffenwerdenden und dem Begriff (gzun hdzin); das erstere nennen sie die Ursache, von welcher die Form des zweiten ahhängt, und da sie der Zeit nach verschieden sind, so ist demnach die Ursache der Ort (yul) und die Folge das Oertliche (yul-can) ». — Ces derniers termes correspondent ä « vişaya », « vişayin »; gzun hdzin est traduit par Wass.; « grahaguhya »; et la correction s'impose

(110) Exemples classiques : « pino devadatto diva... », etc. ».

(111) Stance citée Kandali 123, m. avec les lectures : arthena artha, qui sont confirmées par la glose : « sa ca asadharano [viṣayākāraḥ] jāānam arthaviçeṣeṇa saha ghaṭayati, na sādhāraṇam indriyādikam » ; et (lohavart. 279. ». — Mais cf. Wass. p. 274-5 sur les trois théories des Sautrāntikas (moltié de l'œuf).

(112) Voyez Nyayaratnakara ad Clokavart. (p. 153): « yad ābuh : visayākāra evāsya pramāņath tena miyate / svasathvittih phalaib cāsya

taddvaye by arthaniccayab a.

expliquer par la seule [sam]vitti, car celle-ci est absolument non différenciée; mais la ressemblance [de l'objet], pénétrant dans [la connaissance], se la rend conforme et par là met en relation [avec la connaissance, en qualité d'objet], la [chose extérieure] <sup>113</sup>.

19. 2 Et voici le mode d'argumentation en faveur de l'existence des choses extérieures <sup>114</sup>:

(113) Voyez (Nohavart. 274, a: - na hl samvittisattayaiva tatvedanā yuktā... -

Cité Bham. 371, 16 (cf. n. 112) i tathā cāhuḥ: « na hi vittisattaiva tatvedanā yuktā, tasyūh sarvatrāviceṣāt, tārh tu sārūpyam āvicat sarūpayat tad ghāṭayet », «t Kandali, 123, 24 (aparatra coktam) où les Mss. divergent: sarūpayītum, "yat tad. — Cf. Bham. 373, □: « tac cānākārarīn sad, ajānato bhedābhāyāt, katham arthabhedarīn vyavasthāpayed itī; tadbhedavyavasthāpanāyā 'kārabhedo 'syalṣitavyaḥ yad uktam: « na hi vittisattaiva tadvedanā yuktā tasyāḥ..... itī ». ekaç cāyam ākāro 'nubhūyate saced, vijñānasya nārthasadbhāve khh cana pramāṇam astīty āha: api cānubhava" «. ((arhkara, p. 551, z). — Cf. Kalpataru 286, 5.

(114) C'est l'argument du « pratyayavaicitrya », auquei on répond par le « vāsanāvaicitrya » (Camkara 552, 1).

Il faut comparer les deux commentaires de Vacaspatimiças, la Bhamati et la Tatp.

Bhamati, 373, 2: \* atrāntare sautrāntikaç codayati: katham punar asati bāhyārthe nilam idam pītam idam ityādipratyayavaicitryam upapadyeta! [Çamkara 552, 1] sa hī mene: ye yasmin saty api kādācitkās, te sarve tadatiriktahetusāpekṣāḥ; yathā 'vivakṣaty ajigamiṣati mayi vacanagamanapratibhāsāḥ pratyayāç cetanasamtānāntarasāpekṣās, tathā ca vivādādhyāsitāḥ saty apy ālayavijnānasamtāne ṣaḍ api pravrītipratyayā iti svabhāvahetuḥ; yaç cāsāv ālayavijnānasamtānātiriktaḥ kādācitkapravrītijnānabhedahetuḥ sa bāhyo 'rtha iti — vāsanāparipākapratyayakādācitkatvāt kadā cid utpāda iti cet,.... (le reste comme dans Tātp. cité ci-dessous et corrigé d'après Bham.)

Tutp (İV, 2, 35; p. 464, g): nanu nīlādyākārasya kādācitkatvam eva pramāņam? tathāpi yad, yasmin saty api, kadā cid bhavet, tat taditarāpekṣam; yathā saty api sopāne vicchinnagamanavacanapratibhūsāh 'pratyayāh samtānāntarāpekṣās, tathā ca saty apy ālayasamtāne ṣad api pravṛttipratyayā iti svabhāvahetuḥ. — vāsanāparipākapratyayakādācitkatvāt kadā cid utpāda iti cet, — nanv ekasamtatipatitānām ālaya[vi]jnānānām tattatpravṛttivijnānajananaçaktir 'vāsanā; tasyāç ca kāryajananam praty ābhimukhya[m] paripākah; tasya ca pratyayah svasami

« Si, A étant posé, B, B', B"... [apparaissent] occasionnellement, B, B', B"... dépendent d'une cause distincte de A : de même, si des apparences de parole et de mouvement se produisent alors que je ne désire ni parler, ni marcher, ces apparences dépendent de séries [étrangères], d'hommes, distincts de moi, qui veulent parler ou se mouvoir ; de même les pravrttipratyayas, sur lesquels porte la discussion, et qui prennent occasionnellement la forme de bleu, etc., bien que l'ālayavijūāna reste posé ».

Par ālayavijāāna, on entend l'objet [de l'idée] de moi ; par pravṛttivijāāna, le vijāāna qui prend la forme de bleu, etc. Ainsi qu'il est dit :

« Est nommé âlayavijñana ce qui est l'objet [de l'idée]

tānavartī pūrvakṣaṇo hetuh <sup>2</sup> samtānāntarāpekṣānabhyupagamāt : tathā ca sarve ['py] ālayaṣamtāne patitāh paripākahetavo, na vā kaç eid api, aviçesāt <sup>4</sup>.

kṣaṇabhedāc chaktibhedas, tasya kādācitkatvāt kāryakādācitkatvam iti cet. — nanv [evam] ekasyaiva nilavijhānajananasāmarthyaih i tatprabodhajananasāmarthyaih ceti i kṣaṇāntarasya i tan na syāti; sattve vā kathaih kṣaṇabhedāt sāmarthyabheda! ity ālayasaintānavartinah sarve samarthā iti samarthahetusadbhāve kāryakṣepānupapattih i.

Vācaspatimiera poursuit la discussion qui désormais n'intéresse plus le texte du Sarvadare, ; notons cependant Tatp. 1, 21 « tad idam anumānam sautrāntikānām bāhyābhyupagama iti..., » et Bham. 1. 16 (cf. Tatp. 1, 22): « na ca samtānāmtaranibandhanatvam sarveṣām iṣyate pravṛttivijāānāmām vijnānavādibhir, api tu kasya cid eva vicehiunagamanavacanapratibhāsasya pravṛttivijāānasya ».

\* Bhamati : tatpravritie et ejanaçaktir.

Texte: 'racana'

<sup>2</sup> hetuh manque dans Bhamati, plus correcte sans doute. Sarvadare. : karanate.

<sup>·</sup> Bhamati : alayasatütünapatitväviçceat.

<sup>5</sup> Bid. sjanaso. - Tatp samurthyam çakti[h] prabodhas.

<sup>\*</sup> Tatp. : ca.

Bhumati ; "syaitan ....

<sup>&</sup>quot; Ibid. "patteh.

de moi ; est nommé pravrttivijňana 115 ce qui prend la forme de bleu, etc. »

Par conséquent existe, indépendante de la série de l'ălayavijăâna 116, une cause occasionnelle des pravrttivijūānas, à savoir la chose extérieure, qui est l'objet. - Et on ne peut pas objecter : « Il y a occasionnelle production [des prayrttivijnanas], en raison de l'occasionnalité de la cause 137 de la maturité des impressions [vāsanā] ».

[Expliquons ces termes : | dans le système des Vijñanavadins, on entend par vāsanā 118 le pouvoir que possèdent les alayavijāanas qui résident dans une même série, de produire tel ou tel pravrtti[vijñāna]; la vāsanā est « mūre »

(115) Le Mahayanaçraddhotpada d'Açvaghoşa [trad. Suzuki] est pré-

cieux pour l'alavar et le pravrttivijaana.

Voyez Lankavatara, 2, n. : (Buddh. T. Soc.) une bonne définition de ces deux termes importants, icf. ibid, 49, 17, 50). - Nyayakoca (s. voc. vijnāna) :... tatrādyam : « ayam ghata » ityākārakam ; dvitiyam ca : ahām jānāmi - ityākārakam, tad evātmā ity ucyate. iti [vijnānavādino] vadanti ». - Wass. 161 : « nur die Ketzer annehmen das der älaya das Ich sei " (d'après Gandavyaha). Bham. 353. 16 : « yady ucyeta : asty ālayavijūānam ahamkārāspadam.... » — Cf. An.girt 534, 1 — idamkāra», Bham. 13. 26; anahankārāspadam, Tatp. 101, 19; etc.

Tatp. 145, 14 et suiv.

M. Vyud. § 105 : ālayavijūānam, ādānavijūānam, klistamanah, caksur-

vijdānam. .. manovijdānam.

Sankhyas. v. I, 89 . v tadākārollekhi — sambaddhavastvākāradhāri. — Sarvadarç, 27. 2. - Atmatattvav, 50, 17 : ullekho' yash vijüünasya yad anekatyaih, na tu punas tattvantaram iti cet... »; 77, 🚎 : 4 ... na hi kṛtsuam eva vijūānam nilollekhi pitādyanuliekhitvaprasangāt... »

(116) ou : ... des ālayavijāānas.

(117) Texte: \*pratyayah kādācitkatvāt...; mais voyez Bhām et Tatp. cités n. 114.

(118) La traduction de M. Gough suppose la lecture : vāsanā nāmaika", confirmée par Bham, et Tatp. - Cf. Bham. 375, m: a tatha calkalayasamtānapatitesu kasya cid eva jūšnaksanasya sa tādreah samarthyaticayo casana-paranāmā svapratyayāsādito yato nilākāram pravrtti[vi]jūšnash jāyate, na pitākāram . \* — et 376. 🛊 : « ālayavijūšnasashtānapatitam eväsanviditam jäänam vasana, tadvaicitryän nilädyanubhavavaicitryam.... . - (cf. Ab.giri [ad Çadıkara 552, 2] qui vise la stance citée Sarvadare, 25, 12.

Voyez Clokavart, p. 260 et sniv

quand elle est prête à produire son effet; et la cause de cette maturité, c'est un moment (kṣaṇa) antécédent et faisant partie de la même série : car on n'admet pas que cette maturité puisse dépendre [d'un moment] d'une autre série <sup>119</sup>.

Nous concluons que la puissance de porter à maturité, en vue de la production des pravṛtti[vi]jñānas, les impressions qui résident dans l'ālayavijñāna, appartient à tous les moments qui résident dans l'ālayavijñāna; ou bien qu'elle n'appartient à aucun, car tous résident également dans la série de l'ālayavijñāna. — Mais si tous possèdent cette puissance, il n'est pas admissible que la production de l'effet soit différée : d'où il s'ensuit que pour rendre compte de l'occasionnalité [des pravṛttivijñānas], l'homme habile et de honne foi <sup>120</sup>, qui ne se cache pas sa propre expérience, est forcé, même malgré lui, de conclure : « Les six connaissances qui ont pour objet, d'une part le son, le contact, la couleur, la saveur, l'odeur, d'autre part le plaisir, etc., <sup>121</sup> se produisent en raison de quatre pratyayas. »

Les quatre pratyayas sont bien connus, à savoir l'âlam- 20. 2 bana (fondement objectif), le samanantara (antécèdent), le sahakārin (auxiliaire) et l'adhipati (régent) 122.

<sup>(119)</sup> Cp. note 114, in fine. — Sur le yogijāāna, voyez not. Nyayabinduļ 13, 10, 14, 19

<sup>(120)</sup> Je suis la traduction de M. Gough ; « caturenanichatapy acchamatina svanubhavam anachadya.. » ; mais j'entretlens quelque doute sur son exactitude.

<sup>(121)</sup> Correspond à la distinction des cittas et des caittas (cf. Nyayab.f., 14. d); Çamkara (II. 2, 21; p. 539, d): « caturvidhān hetūn pratītya cittacaittā utpadyanta iti pratījūā »; Cp. la définition des caittas dans An.giri, Bham, et Kalpataru 278, — Cf. infra note 130.

<sup>(122)</sup> Les i pratyayas M. Vyul. § 115 (hetue, samanantarae, ālambanae, adhipatipratyaya), Madhyamikasatras, 1, 2, Luhkav. 86, ne sont pas en cause ici. Pour le « pratyayatah » du Dh. samgraha § 118, cf. infra Sarvadare, 20, m.

Soit, désignée par le mot « jñāna », une pensée qui est une représentation de bleu : cette pensée, en tant qu'image bleue, résulte du bleu, cause en qualité de fondement objectif <sup>123</sup> ; en tant que notion intellectuelle, elle résulte d'une connaissance antérieure, cause en qualité d'antécédent immédiat <sup>124</sup> ; l'appréhension de l'objet est délimitée par la lumière, cause en qualité d'auxiliaire, [et] par l'œil, cause en qualité de régent <sup>125</sup> : la connaissance produite [par les deux premiers pratyayas] comporte l'appréhension de tous les [caractères de l'objet], saveur, etc. <sup>126</sup> : l'œil la détermine et doit être nommé régent, car dans le monde on appelle « régent » celui qui détermine.

Il faut admettre les quatre mêmes causes des caittas 127, c'est à dire de la joie, etc.

Notre théorie des 4 pratyayas, Cankara (II, 2, 21, 26), Bhamati, An.girl in loc.; — Vivaranapr. 34, 4

(123) Bhām, (et An.giri): « tatra nīlābhāsasya cittasya nīlād ālambana-pratyayān nīlākāratā. » (ābhāsa — ākāra, Nyayab.t 18 14), Tatp. 175, 11. 387. 8. Nyayab.t. 13. 10. — Cf. Kern, Manual, 57, n. 3 (ārambaṇa, ālambaṇa).

(124) Bham, et Advastabr. (80, 18); \* samanantarapratyayāt pūrvavijūānād bodharūpatā ». Cf. n. 114 (p. 191 i. 6); Nyayab.f., 13, 1.

(125) La comparaison des sources montre que le texte est altéré : l'adhipati doit précèder le sahaharin ; le rôle du sahakārin n'est pas fixè, et la lecture vişayagrahaņa est moins justiflée que rūpa, Bham. ; eakṣuṣo 'dhipatipratyayād rūpagrahaṇapratiniyamah ; ālokāt sahakāripratyayād dhetoh spaṣṭārthatā. •

(126) « The eye, as determinant of one particular cognition (form) where taste, etc., might have been equally cognised, is able to become dominant. »

Kalpataru 292. 22: - uditasya jäänasya rasädisädhäranye präpte rupaniyämakasi cakşur adhipatir, loke niyämakasyädhipatitväd iti. -

L'alambana possède rupa, rasa, etc.; l'esprit contient des purvajñanas de toute nature. La connaissance, a priori, n'est pas spécifiée

(127) Je n'hésite à supprimer citta d'après Bhām.: evam sukhādīnām api caittānam cittābhimahetujānām catvāry etāny eva kāraņāni e; cf. An.giri in loc.

Les citta-caittas sont constitués par cinq skandhas, dénommés rapa°, vijāāna°, vedanā°, samjāā° et vijāānaskandha 128

Les sens avec leurs objets forment le rupaskandha, en raison des deux étymologies : « les objets sont percus par eux », « les objets sont perçus » 119.

Le vijāānaskandha - le courant des pravṛttivijāānas et des ālayavijāānas 130,

(128) Le texte: - evam cittacai/yātmakaskandhah pancavidhah rūpas... \*samskārasanijāakab, se préte à la traduction de M. Gough : « So also this universe, which consists of mind and its modifications, is of five kinds, entitled.... -. - Cankara (II, 2, 18; p. 532, 10): - tathā rūpas.... "sariiskārasarbjūakāb parica skandhāb. " Et les commentateurs (An giri, Bhom.): - bhūtabhautikān uktvā cittacaittān [\*caittikān] āha : tathā... -.

Skandha, synonyme de raçi (d'après Abhidh, koça, Burn. Intr. p. 512), a la valeur de samudāya, par exemple dans ia formule - mahādulikhaskandhasya nirodhah - (cf. Kern, Manual, 47, n. 1: tad asya mahato duhkhasamudāyasya prabhavabijam avidyā, - Comm. ad Yogas, Il, 15); de sorte que l'expression : « [ayarh] cittacaittātmaka[h] skandhah - couvrirait presque celle de Çamkara (533, a) : « yo 'yam,... ubhayaprakārah samudāyah... skandhahetukac ca paācaskandhīrūpah... »

L'ordre des skandhas, (qui est celui d'Uddyotakara (Nyayar, 352, s), de Camkara, etc., diffère de l'ordre traditionnel : « a circumstance connected with the variance in the definition of the terms » [Kern, Manual. 51 n. z; où la réf. au Dharma-S. § 22 doit suivre celle à Burn, 511|. -

Voyez note 166.

(129) Meme lecture Bham, ou le mot « vişaya » est omis. An.giri s'exprime dans d'autres termes : « karmakarapavyutpattibhyān savisayāņi..... -; rūpa marquant l'objet ou l'instrument du nirūpaga. — Bham. ajoute: « yady api rūpyamāņāh pṛthivyādayo bāhyās, tathāpi kāyasthatvād vā, indriyasambandhād vā, bhavanty ādhyātmikāh. (cf. An.giri). A l'exception de l'avijuapti, les termes classés comme rupa dans Abhidh, koça (cf. Dharma-S. p. 69).

(130) An giri : - aham iti pratyayo vijnanaskandhah - ; Bhom. ; \* vijnanaskandho'liam ityākāro rūpādivisaya indriyajanyo vā daņdāyamānah. »; — expliqué Kalpataru 172. 🚓

Cp. An.giri (p. 533, 4): \* tatra vijňānaskandhac cittam, itare caittāh \*; Abhidh, koçav. (cité Dharma-S. p. 69) : " yac cittam tad eva manas tad eva vijñānam ity eko 'rthah -.

Kern, Manual, 51, at: (d'après Sarvadarc.): - V. is clear consciousness of what is going on in our interior m.

Produit par le rapport du rūpa et du vijāānaskandha, le vedanāskandha — le courant des impressions de plaisir, de déplaisir et [d'indifférence] <sup>131</sup>.

Le samjnāskandha — le courant des [pravṛtti]vijnānas exprimés par les mots vache, etc. 132.

Le samkāraskandha — dépendant du vedanāskandha, les passions (désir, haine, etc.), les *upakleças* (ivresse, orgueil, etc.), le dharma et l'adharma <sup>138</sup>.

Quand il médite : « tout cela est douleur, réceptacle de douleur 134, cause de douleur », [le fidèle] produit en

(131) An.giri: « sukhādipratyayo vedanā» »; Bhām, ; ... « yā priyāpriyānubhayaviṣayasparçe sukhaduhkhatadrahitaviçeṣāvasthā cittasya sa vedānaskandhah. «— Cf. Dharma-S. § 28 dire M. Vyut. 102); Çatistambas. (Çikşas. 222. 8) : « pañcavijāānakāyasamprayuktam açātānubhavanam duḥkham. «

(13?) Lo texte • "ullekhisavijnāṇa" - est altéré: ullekhitasavikalpa" ? ?

Advaitabr. 88, 14: - atab çabdollekhitasavikalpapratyayasya na svalakşanavişayatvam ».

An.giri: « gaur acya ityādiçabdasanjalpitapratyayah » »; Bham.: « sº savikalpapratyayah samjāāsansargayogyapratibhāso, yathā ditthah kuṇḍalī gauro brāhmaṇo gacchaty evanjātīyakah ». — Kalpataru: « savikalpapratyaya ity anena vijāānaskandho nirvikalpa iti bhedah skandhayor dhvanitah. « Cp. Talp. 88, 1: na vyavasāyātmakah pratyakṣah bhavitam arhati: abhllāpasahsargāyogyapratibhāsam hi tat. ...»; — Atmatattvar: 46, 4; — Nyayabiadu (103, 2): « abhilāpasahsargayogyapratibhāsapratīth kalpanā.... » (cf. tīkā. p. 10, et Tatp. 342, 4). — Voyez Dharma-S. XXVIII et Abhidh. kogav., cité p. 41.

(133) Sur la valeur du terme « upakleça », voyez Bendall, Çikşas. 222, n. 13. : « The Tibetan and the explanation of upāyāsa by Buddhaghoşa in Vis.-M XVII (Warren, Buddh. 191) suggest nearness and intensity as the force of upa « — Kern, Man. 52, 3: kleça: defiling passion (Dharma-S. § 53), dharmādharmau — piety and impiety. — Voyez Madh. vṛtti ad XXIV, 5 (p. 176). D'après l'Abhidh. koça (cité Dharma-S. p. 69) rāga et mūna sont aniyatabhūmika, mada est « upakleçabh» »; D'après Dharma-S. § 67, kleças — rāga, pratigha [—dveşa], māna...; upakleças — .... mada.... An.giri: rāgādi dharmādharmau ca; Bham. (352, 10): rāgādayaḥ...; le reste comme Sarvadarg.

(134) Voyez note 164. — Cf. Samkhyas.v. II, 1. (87, p): - .. çariram

lui-même la connaissance de la vérité qui est le moyen de la destruction de la [douleur]. Aussi est-il dit : « La douleur, la production [de la douleur], la destruction [de la douleur], le chemin, voilà les quatre nobles vérités proclamées par Bouddha <sup>135</sup>. »

Il n'y a pas de doute possible sur la douleur.

20, 21

Par samudaya, on entend la cause de la douleur <sup>136</sup>; le samudaya est double, par combinaison de pratyayas et de causes <sup>137</sup>. Pour le pratyayopanibandha, un sutra le résume : [idam pratyayatvamātraphalam] <sup>138</sup>; « Idam — l'effet. Des causes autres vont (ayanti — gacchanti) vers [des causes autres]; la nature de ces causes en mouvement est dite : pratyayatva — concours de causes. De cela seul [l'effet est] le fruit, et non d'un être intelligent quelconque ». Tel est le sens du sutra <sup>139</sup>.

140 « De même que le bourgeon qui a pour cause la semence naît par le concours de six dhātus : l'élément

duhkhāyatanatvād duhkham, indriyāņi vişayā boddhayaç ca tatsādhanabhāvāt,... -

(135) Ce passage présente diverses difficultés. — Comparez Vivekavilasa, infra note 164 et suiv. La valeur du terme samudâya est certaine : il faut lire, ou du moins comprendre, samudaya. — 'expression tattva-jñāna est fréquente dans nos textes (Bodhic.t. 251, 15. Madh. vriti XVIII, 3; etc); — sampādayet — utp\*; cf. cittotpāda, bodhicitta\*. — tattva — satya. — buddha\* donne une fin régulière d'âryā.

(136) Madh. vriti, ad XXIV, 1 (p. 175, 9): \* yato hi hetor duhkham samudeti... sa hetuh... samudaya ity ucyate. \* Cf. Vivekavilása, infra. note 168.

(137) Lire: \*upanibandhato hetüpanibandhata; ca. tatra pratyayopanibandhasya... (Voir p. 21, m et App.) — M. Bendall (*Çihşas.*, 220, n. 1) entend: the attachment of cause to cause (in the chain). — Voyez *Mhv.* III, 314, 1.

(138) Cp. Bham. 354. ; et Kalpataru 273. 17.

Pour l'explication du pratityasamutpada = samudaya, voyez l'appendice.

(139) D'après le Kalpataru.

(140) Fragment du Sûtra cité App.

terre produit la dureté et l'odeur du bourgeon; l'élément eau, l'humidité et la sève; l'élément feu, la couleur et la châleur; l'élément vent, le contact et le mouvement; l'élément éther, l'espace et le son; l'élément saison dispose, comme il convient, la terre et les autres [dhâtus]. »

Le sutra qui résume le hetupanibandhu : « Qu'il y ait, ou non, production de Tathāgatas, demeure immodifiée cette constitution essentielle des phénomènes, limitation et détermination des phénomènes, procession normale de leur production en raison de causes », [c'est-à-dire] : a dans la pensée des Tathagatas 100 (= Bouddhas), ce qui constitue la dharmata des dharmas qui sont effets et causes, à savoir leur nature d'effet et de cause, est fixée par la production ou la non production 111 : A étant, B est produit, B est effet de A, cause : c'est la dharmatà. Pour plus de clarté : « 1º il y a limitation du dharma, en tant que, effet, il ne dépasse pas la cause ([soit dharmasthiti]; le suffixe tal (= "tā) ne modifie pas le sens); 2º il y a qualité de déterminant du dharma, en tant que, cause, il détermine l'effet. » — « Mais cette relation de cause à effet est-elle possible sans l'intervention d'un être intelligent ? » Pour répondre à cette objection, il est dit : « 5° il y a marche conforme, procession normale du pratityasamutpăda (c'est-à-dire production en raison, en considération d'une cause posée) ; et cette [procession normale de leur production nécessitée est la dharmata immuable des dharmas, - qu'il y ait, ou non, production [de Tathāgatas] 141 -, sans qu'on y aperçoive une intelligence directrice quelconque ». - Tel est le sens du sûtra.

21. 19 De même qu'il y a hetupanibandha du pratityasamutpăda [externe], à savoir : de la graine, le germe ; du

<sup>(141)</sup> La glose, comme nous le prouverons dans l'appendice, est inexacte.

germe, la tige; de la tige, la tige creuse; de la tige creuse, l'ovaire; de celui-ci, le bouton; de celui-ci, la fleur; de celle-ci, le fruit; et dans ce complexe des choses externes <sup>142</sup>, la cause (graine, etc.) ne pense pas : « Je produis la pousse [etc.] », et l'effet (pousse, etc.) ne pense pas : « Je suis produit par la graine [etc.].. »; de même dans les choses internes <sup>143</sup>, il faut reconnaître cette double combinaison de causes [hetu\*, pratyayopanibandha] ».

Il nous reste encore beaucoup à dire là-dessus ; nous nous arrêtons craignant d'être trop long.

La destruction de ces deux données [la douleur, la 22. 3 cause de la douleur] <sup>164</sup>, ou la surrection de l'intelligence pure qui en résulte immédiatement <sup>166</sup>, c'est la délivrance.

Le moyen de la destruction de [la douleur], c'est le chemin ; ce chemin, c'est la connaissance exacte : celleci est produite par la force des méditations dont il a été parlé.

C'est dans ce sens que répondit Bhagavat aux disciples qui demandaient à connaître le sens suprême et mystérieux du sûtra 188 ; et ils reçurent le nom de Sautrântikas parce que Bhagavat a dit : « et comme vous avez demandé

<sup>(142) ...</sup> bāhye samudāye.

<sup>(143)</sup> L'élément terre en tant qu'il concourt à la formation du corps est interne (ādhyātmika).

<sup>(144)</sup> Gough: - Emancipation is the suppression of the two causal aggregates.. -

<sup>(145)</sup> Cf. note 91.

<sup>(146)</sup> Gough: \* ... Such is the highest mystery. The name Sautrāntika arose from the fact... \* — D'après Satic Candra (J. Buddh. Text, III, 2. ¿): \* ... asked him what was the final purport (anta) of the aphorism (sūtra) of the universal baselessness. \* — Sūtrānta, d'après M. Kern, est apparenté à siddhānta, rāddhānta.

quel était le sens du sutra, soyez des Sautrantikas ». Telle [est la doctrine et la tradition de la troisième école].

22. 7 Certains bouddhistes expliquent : « A une première catégorie de disciples, Bhagavat a enseigné : « tout est vide », — bien qu'existent les choses externes (odeur, etc.) et internes (rūpaskandha, etc.), — et cela en vue de produire l'indifférence vis-à-vis de ces choses <sup>167</sup>; aux deuxièmes, qui ne veulent admettre que le vijñāna, [il a enseigné] : « le vijñāna seul existe » ; aux troisièmes, qui tiennent à la réalité de l'externe et de l'interne, [il a enseigné] « l'objet [externe] de la connaissance est connaissable par raisonnement » ; cette dernière explication est contradictoire ». [De ces derniers mots : ... viruddhā bhāṣā] vient leur nom de Vaibhāṣikas <sup>148</sup>.

Voici en substance leur système,

Si le connaissable ne peut être connu que par raisonnement, il n'existe aucune chose qui soit évidente ; donc il n'est pas de point d'appui pour la connaissance de concomitance invariable ; donc il est impossible que le raisonnement entre en jeu 140. — Ajoutez que l'expérience universelle vous contredit.

<sup>(147)</sup> anāsthā, voyez Bodhic. f. 283, 10: M. Vyut. 110, 28. — Sur la diversité de l'enseignement, voyez la note 157; la division des écoles au point de vue des Vijhānavādins, Çahkara, II, 2, 28 (550, 14), 30 point de vue des Mādhyamikas, Çahkara, II, 2, 18 (532, 3); vineyabhedāth, Bhām. 351, 37 25-15 praprès ces derniers l'enseignement donné aux Vijhānavādins a été inspiré par la pitié (Madh. vytti, ad XV, 15 (p. 99, 5), comme celui des Sammitīyas (ibid. XVIII, 8; 132, 18). — Sur le danger du çūnyatābhiniveça, sur le çūnyatābhaya, cf. not. Bodhic t. p. 242, 13, IX, 33, 53, 56; — vaineya..., anurodhena, cf. not. Divya; vaineyāpekṣayā (49, 5, 330, 3).

<sup>(148)</sup> On connaît l'étymologie de l'Abhidh. koça, Burn. Intr. p. 448. Voyez aussi Wass. 266. — Vātsīputrā vaibhāşikāh, Tatp. 350, u.; cf. Wass. 262.

<sup>(149)</sup> Lire : °anupapattih. — Comp. l'argumentation de Kumārīla (Clo-

Par conséquent [nous dirons]: L'objet est ou bien intuitif (« perceptible » : grāhya) ou bien concevable (« aperceptible » : adhyavaseya) <sup>150</sup>; l'intuition, de sa nature exempte de réflexion (nirvikalpaka), est « moyen de connaissance », parce qu'elle est exempte de réflexion ; la conception (adhyavasāya), réfléchie (savikalpaka) de sa nature, n'est pas « moyen de connaissance », parce qu'elle est connaissance de réflexion (kalpanājāāna) <sup>151</sup>. — Comme il est dit :

« La sensation (pratyakșa) est [la connaissance] exempte de réflexion, non sujette à erreur :st : exempte de réflexion :

karart. 394) : - Si le sāmānya n'est pas pratyakṣa, l'anumāna est impossible. -

(150) - ... grāhyo' dhyavaseyaç ca. - Cp. Nyayabinduļ. 15, 21-16, 7 : - dvividho hi pramāṇasya viṣayo, grāhyaç ca yadākāram utpadyate, prāpaṇīyaç ca yam adhyavasyati . anyo hi grahyo 'nyaç cādhyavaseyah ... -, Voyez ibid. 9, 15, 21, 17, 778; et sources citées n. 132. — Ibid. 16, 6 : - anarthas tu grāhyah », it s'agit du grāhya de l'anumāna, cf. 16, 4, cité note 153.

Voyez Tatp. 339, 9 : = atha ko' yam adhyavasayah i khin grahanam aho svit karanam uta yojana atha samaropah i..... "

(151) Kalpanājnāna...; cf. vikalpajnāna opposé à indriyavijnāna (Nyayab f 10, 18, 15, 8, 17, 12, 11, 5).

(152) Voyez (ap. Pathak, On the authorship of the Nyayabindu, J. Bomb. Br. 51, 50) Pattraparikse de l'auteur jaina Vidyananda :

pratyakşan kalpanāpodham abhrāntam iti Kirtivāk.

c'est-à-dire Dharmakirti : le Nyāyabindu dit textuellemem : « pratyakṣaṁ kalpanāpoḍham abhrāntam » (p. 103, z; cf. la ţikā, p 8. z et suiv.). [Notons que tout ce paragraphe du Nyāyabindu (les quatre pratyakṣas) est reproduit par Pārthasārathimicra ad Clohavart, p. 160].

Dignāga, Pramanasamuecaya, I 3 (Mdo XCV, fol. 2a): - mnon-sum rtog-pa dan libral ba - pratyakṣam kalpanāpodham.

Tatp. 102, 10: - pratyakşarlı kalpanâpodharlı pratyakşenaiva sidhyati - Pramanavort. fol. 2280 3.

Ce point a été l'objet de longues discussions : il est clairement exposé dans le Tarkasamgraha (Bombay S S LV), p. 217, qui renvoie au Vaiçeşikasûtra-upaskāra (Calc. 1861) p. 358. — Voyez Nyayakoça s. voc. nirvikalpaka ; Çlokavart, loc. cit.; Samkhyas.v. 1, 89-90 (p. 48, 1-1) : ôù

la réflexion, [procédant] de l'image du réel <sup>188</sup>, ne révélant pas à l'esprit le réel, est erronée. »

Et encore:

« L'objet de l'intuition est le réel; l'intuition est pramana; que l'objet ou le mode de connaissance soit d'autorité, de raisonnement ou bien sensible, ce qui n'est pas intuitif n'est pas réel 151, ce qui n'est pas intuition n'est pas [pra]mana ».

Mais si le savikalpaka [jōāna] n'est pas pramāņa, comment se fait-il que, dans la pratique, il donne l'artha-

la définition de Dharmakīrti est reproduite : Nyāyav. (39, 19) la définition de Dignāga : = pratyakṣaṅ kalpanāpodham iti = ; Tatp. 102, 1, 18 : = na hi yathā samyagjūānam adhikṛtya pratyakṣādilakṣaṇaṅ kṛtaṅ kīrtinā tathā dignāgena, yenādhikārāj jūāne vyavatiṣṭheta kalpanāpoḍham iti... = (CI. Nyāyab-f. 9, 3).

(153) Ces deux padas sont cités Kandali 190, 18. avec la variante : visainvadad, au cours d'une intéressante discussion sur le nirvikalpa. La réponse est : « na, pravrttau sainvadat ».

Comparez Nyayab f. 5, 12 (cité m. 155) et Kandali 190, 23 : " atha pratyakşaprşthabhāvi vikalpah karapavyāpāram upādadāno 'rthakriyāsamarthah vastu sākṣātkaroti. "

L'accord de Kand, et de notre texte rend peu probable la correction qui s'impose à première vue : vikalpo 'vastunirbhāsād....

Le vikalpa est - anarthajapratibhāsa -, mais - anubhavajanmā - (Kand. 190, 17, 19).

Voyez Kusumañjali (16, 15): "nirvikalpakasyaiva tanmate viṣayajanyatayā prāmāŋyam . — Le pratyakṣa est "viṣayasvarūpānuvidhāyi "(Nydyav. 44, 0) et se confond avec le vastunirhhāsa. Le jūāna savikalpaka est "asamnihitaviṣaya, arthanirapekṣa, aniyatapratibhāsa ". car il repose sur le pūrvadṛṣṭa (Nydyab.f. 11, 2, 10, 20), sur le vastupratibhāsa. — Cf. ibid. 9, 15 et 16, 4: "anumānam api svapratibhāse 'narthe arthādhyavasāyena pravṛtier anarthagrāhi ". Voyez les citations de Dharmottara Tatp. 339 et Pramāṇaviniçaya, 276b. — Cf. n 155, — Cf. saɪḥvādaka, Nyayab.f. 3, 15-17 (cité n. 155) et 9, 5, 16

(154) Na tad vastu, cf. ibid. 10, p.: - vikalpavijāšnaih tv arthān notpodyate -; 9, p.: \* bhrāntam hy anumānam -; 16, 4 (cité n 153), — na tan mānam: cf. Kusumaāj 16, p. Nyayab.f. 20, p.: - yatrārthe pratyakṣapūrvako 'dhyavasāyas tatra pratyakṣam kevalam eva pramānam -, — Le vēritalde māna est viṣayaja, non pas indriyaja. prăpti et le samrăda <sup>158</sup> ? L'objection ne porte pas : il en est ainsi parce que l'appréhension médiate de la chose est possible : par exemple, l'idée de pierre précieuse a pour objet l'éclat de la pierre précieuse, [atteint la réalité (svalakṣaṇa)] <sup>159</sup>.

Le reste a été expliqué dans le paragraphe relatif aux Sautrantikas : nous n'y reviendrons pas.

Et l'on ne peut contester que cette diversité de l'ensei- 22. 4 gnement, en conformité avec les dispositions des disciples, soit traditionnelle : [Nagarjuna] dit dans le Bodhicittavivarana 157 :

(155) Cp. Tatp. 90, a et suiv., 339, 26, 342, 36.

Voyez Nyayakoça, s. voc :— aviruddhārthajnānam. — Cf. Nyayak.f. 3. 16. " avisamvīdakam jūānam samyagjūānam : loke ca pūrvam upadarçitārtham prāpayan samvādaka ucyate : tadvaj jūānam api svayam pradarçitam artham prāpayat samvādakam ucyate : pradarçite cārthe pravartakatvam eva prāpakatvam. nānyat. .... : [jūānam] arthe purusam pravartayat prāpayaty artham, pravartakatvam api pravrttivīsayapradarçakatvam. - et 5. 17: " dvividham ca samyagjūānam, arthakriyānirbhāsam, arthakriyāsamarthe ca pravartakam ".

(156) Cp. Nyayab./. 5. 5 : ... kumbikāvivaradecasthāyāri maņiprabhāyāri maṇigrāhi jūānam nāpavarakadecasthe maṇau [pramāṇam] -.

Plus utile Kand. 190, 10: » Athānubhavajanmā vikalpo 'rībāimatayāropitasvapratibhāsab svalakṣapasvajaratibhāsayor bhedam tirodhāya
svalakṣapadeçe puruṣam pravartayati samvādayati ca, maniprabhāyām
manibuddhivat, pāramparyeṇārthapratibandhād arthaprāpter iti cet ... »
- ... yathāha : tato 'pi vikalpād vastuny eva pravṛttir iti ».

Nyayavari. 198, 7 - manih prabhaya agrayah. »

(157) = Tandjour, Rgyud XXXIII, fol. 450 - (identifié par M. F. W. Thomas).

Texte: Bodhacittaº les deux stances sont citées Bham. (II. 2. 185; 351, 1873), qui lit: Bodhie, et fournit les variantes: punah au lieu de kila, dakṣaṇā au lieu de eṇāḥ, bhinnāpi deçanā bhinnā... [= ..., stoù dan ghis-med tha-dad min] au lieu de : bhinnā hi deçanā bhe. — Le comm. (Kalpataru, 272. 17) mérite d'être lu

La première ligne est citée par An.giri. p. 550, , ad II, 2. 28.

Cf. n. 147 et 63, in fine. — Lankav. 54, 4: « deçanā hi yad anyasya tad anyasyāpy adeçanā....... »

« Les enseignements des protecteurs du monde sont subordonnés aux dispositions des créatures ; ils sont dans ce monde multiples en raison des multiples moyens [employés par les Bouddhas].

Tantôt profond, tantôt superficiel <sup>158</sup>, tantôt l'un et l'autre à la fois, l'enseignement est divers : diverse n'est pas la *Canyata* <sup>150</sup> qui a pour marque la non dualité ».

## 25. 11 « Le culte des douze ayatanas 180 produit la félicité

(158) Gambhīrottānabhedena... - « as deep and superficial ». — uttāna, — tib. (Madh. vṛtti, st. d'introd. 4) sla-ba. = rgya che. — Les deux termes ont une valeur technique. Voyez Wass. 327 : « Remarquons que les Tibétains appellent les livres du sens exact ou des Mādhyamikas, les livres - profonds » (zab-mo), ceux des Yogācāras les livres développés (rgyas-pa, valpulya / mais ici dans le sens d'analytiques (legs-phye) comme it a éet dit plus haut) ». Zab-mo = gambhīra, rgyas-pa — ausgedehnt — uttāna — Mhv. III, 408, 11 : uttānikareti suit immédiatement vibhajati (cf. legs-phye) : — prakācayati Bodhic-p. (Bibl. Ind.) 59, 11.

(159) bāhya°, sarvaçūnyatā etc.; cf. Dharma-S. § 41, et Madh. vṛtti XXII, 11 (p. 160, m) XXV, 2 (194, m) çūnyatā du passé etc.

(160) Voyez la curieuse citation, Sankhyatattvakaumudi ad 44 (ref. communiquée par M. Garbe) et Sankhyas.v. III, 54 :

daça manvantarāṇīha tişthantindriyacintakāh / bhautikās tu çatam pūrņam sahasram tv ābhimānikāh // bauddhā daça sahasrāni tişthanti vigatajvarāh / pūrpam çatasahasram tu tişthanty avyaktacintakāh / nirguņam puruṣam prāpya kālasamkhyā na vidyate //

Même citation d'après la *Smṛti, Bhâm* (507) ad III, 3, <sub>14</sub>; *Kalpataru*, 409, <sub>1720</sub>, et Çarakara in *loc*, qui commente *Kathopanişad* (voir aussi 1, 4, 1) I, 3, <sub>10 II</sub>; « indriyebhyah parā hy arthā... ».

Kalpataru: antaḥkaraṇadhyāyino bauddhāh — Sarvasiddhāntas. IV, 9: « kṣaṇikā buddhīr.... mumukṣubhīr upāsyate ».

Un texte publié par M. Weber (Ramatapaniya Up. p. 336. i) :... kuŋ-diniti yogibhih, praktir iti sāmkhyaih,... buddhir iti bauddhaih... ".

Banddha, dit M. Garbe (trad. p. 141, note) est employé ici dans le sens de buddhy-upasaka, et non point dans celui de bouddhiste — Nous avons: - those whose meditation is devoted to the senses..., the worshippers of the elements..., those of the egotising-organ ..., those of the judging organ ...... En combinant l'enumération des ayatanas Sarvad.

suprême » : c'est une thèse bien connue dans le système des bouddhistes :

« Il faut acquérir de nombreuses richesses, et pratiquer parfaitement le culte des douze *āyatanas*. A quoi bon cultiver ici-bas toute autre chose?

Les cinq organes de connaissance, les cinq organes d'action, le manas et la buddhi : tels sont d'après les savants les douze ayatanas 161, »

Le système des bouddhistes est exposé comme il suit 23, 20 [par Jinadatta] dans le Vivekavilāsa : 102,

« Le Sugata est l'Iişta]devată des bouddhistes, [qui affirment] aussi l'universelle momentanéité 168. Voici,

23, 14 et 24, 1 (cf. note suivante), on obtient ou peu s'en faut (abhimana — abamkara, et non pas manas) la liste de la Kaumudi et d'Aniruddha.

Sans doute aucun, Mādhava exagère quand il déclare - prasiddha - dans le Bouddhisme la verta du culte des âyatanas. Mais s'il faut - je crois que c'est provisoirement raisonnable - accorder crédit à notre auteur, on pourra peut-être faire quelques trouvailles dans le tantrisme bouddhique ou bindou. On connaît l'indriyasevana du Pañcarātra, 1, 1, 52 (d'après P. W.); le culte du liùga n'est que trop - prasiddha - dans nos tantras bouddhiques; la gurupūjā dans le Pañcakrama comporte l'offrande des makāras, des cinq jouissances; la pūjā du kāya dos tathāgatas, et du - svakāya - qui lui est identifié, est peut-être en cause (ātmabhāvapūjā, etc.).

Entin, la phrase: « arthan uparjya bahuçah... » soutient dans une certaine mesure cette tentative d'interprétation.

(161) Cette liste extraordinaire des āyatanas — la liste des onze indriyas de Manu II 90-92), plus la buddhi (laquelle, d'après d'autres sources, constitue avec le manas, l'ahamkāra et le citta le groupe des antarindriya).

— Nous lirons ci-dessous la liste bouddhique des âyatanas (voir note 167).

(162) Publié eu partie (şaddarçanavieārakrama) par R. G. Bhandarkar, Report on the Scarch for Sanskrit Mss., Bombay 1887, pp. 458-63. Voyez p. 460. Les variantes sont : st. 4 : ... dharmāyatananāmāni ; st. 10 : °vāsanoccheda\*.

Voyez aussi le saddarçanasamuccayasātra, édité par M. le C\* F. L. Pullé dans J. Société Italienne I, où est esquissée la théorie des pramāņas [Ces deux références indiquées par M. Bendall].

(163) Kşanabhangura. Il faut distinguez le kşana° et le samtānabhanga.

dans l'ordre, les quatre vérités qui portent le nom d'aryasatya :

La douleur, et l'āyatana 104, ensuite 105 se place l'origine, puis le chemin. De cette quadruple vérité écoutez dans l'ordre l'explication.

La douleur — les skandhas de l'être qui transmigre; ils sont au nombre de cinq : le vijūāna, la vedanā, la samjūā, le[s] samskāra[s] et le rūpa 106.

Les cinq sens, les cinq objets des sens, (son etc.), le mānasaº et le dharmāyatana; voilà les douze āyatanas 105.

[La source] d'où procède dans le cœur des hommes la troupe du désir et des autres [āvaraņas], (lesquels consistent par définition dans [l'attachement au] moi et au mien), c'est le samudaya <sup>168</sup>.

Tous les samskāras sont momentanés » : cette idée fixée [dans l'esprit] constitue le chemin et est aussi appelée délivrance 160.

Il y a deux moyens de connaissance : pratyaksa et anumāna. Or les bouddhistes se divisent en quatre écoles, Vaibhāṣikas, etc. :

Les Vaibhāṣikas soutiennent que l'objet [même] est atteint par la connaissance ; les Sautrāntikas ne veulent pas que l'objet du pratyakṣa soit extérieur ;

- (164) Le marga se confond avec le duhkhanirodha (mokşa); force a été de trouver une quatrième vérité; cf. note 134.
- (165) tatah..; Gough: " from them ". Cette stance est d'une assez pauvre écriture!
  - (166) Voyez note 128 in fine. Cp. Sarvasiddhantas. VI, a et suiv.
- (167) Voyez note 161. Cf. Dharma-S. 22; Wass. 240; Candradas, Dict. Tib., s. voc. skye mched.
- (168) Lire avec Bhandarkar : răgădīnām gaņo yasmāt samudeti... Pullė : - samudeti yato loke rāgādīnām gaņo 'khilaḥ..... samudayaḥ sa udāhṛtaḥ -.

La croyance au moi (satkāyadṛṣṭi) est la racine de tous les Kleças. (169) Pulle ; - ... nirodho mokṣa ucyate -.

les Yogacaras n'admettent que l'intelligence et les formes intellectuelles; tandis que les Madhyamas ne reconnaissent que la conscience (samvid) seule, résidant en elle-même <sup>170</sup>.

Mais les quatre écoles s'entendent sur la délivrance qui résulte de l'interruption des impressions qui constituent la trame des connaissances et [des passions], (désir, etc.)

La peau [pour servir de natte], le pot à eau, la tonsure, le vêtement fait de morceaux, le repas avant midi, la communauté, la couleur rouge du vêtement, voilà le refuge des mendiants bouddhistes ».

(A continuer.)

L. DE LA VALLÉE POUSSIN.

<sup>(170)</sup> Faut il remarquer que cette définition est inexacte? on pourrait l'appliquer à ceux des Vijñānavādins qui nient la réalité des ăkāras de la buddhi. Décidément l'auteur du Vivekavilasα n'était pas très bien informé. — Cp. Çiokavart., nirālambanavāda, 14 (p. 220): « tatrārthaçunyum vijñānam yogācārāh samāçritāh, tasyāpy abhāvam lechanti ye mādbyamikavādinah. »

## S. JÉROME

BT DA

## VIE DU MOINE MALCHUS LE CAPTIF

(Suite et fin) (1).

II.

## LA BIOGRAPHIE ORIGINALE.

Dans le manuscrit de Berlin, Sachau 502, la recension syriaque de la Vie de Malchus est précédée d'une partie des œuvres, traduites en syriaque, d'un écrivain ascétique très connu, Marc l'Ermite (IV°-V° siècle) (2), et elle porte un titre bien fait pour attirer l'attention : sob «iods». «Inde conservation de l'actention de l'une l'en l'une l'en l'une de l'une de l'une de l'une de l'une de l'une l'en l'une l'en l'une l'en l'une de l

(2) Voir J. Kunzk, Marcus Eremita, Leipsig, 1895.

(4) Zeitschrift für Kirchengeschichte, t. XI, p. 444.

<sup>(1)</sup> Voir le Muséon, nouvelle série, t. I (1900), p. 413-455.

<sup>(3)</sup> SACBAU, Verzeichniss der syrischen Handschriften, p. 102-103.

la paternité du récit. M. Bäthgen ignorait d'ailleurs l'existence des autres exemplaires de la Vie syriaque, comme celle des textes grec et latin. M. Sachau, en publiant le texte du manuscrit de Berlin, accepta de confiance (t) ces maigres données (2), tandis que d'autre part, elles fournissaient à M. Zöckler (3) tous les éléments de sa réponse à M. Israel, qui avait dénié toute valeur historique à la Vie de Malchus écrite par S. Jérôme (4). « Ni dans la biographie de Paul de Thébes, disait M. Zöckler au sujet des écrits hagiographiques de Jérôme, ni dans l'histoire de Malchus et de sa compagne de voyage échappés miraculeusement de la grotte aux lions, il ne manque d'indices montrant qu'on se trouve en présence d'une tradition plus ancienne, ingénieusement façonnée par le narrateur. L'histoire de Malchus existe même encore en syriaque, dans une rédaction différente de celle de S. Jérôme et le manuscrit qui la renferme lui donne Marc l'Ermite.... pour auteur. Depuis que la relation de Marc a été signalée dans un ancien manuscrit syriaque de la bibliothèque royale de Berlin, il serait difficile de contester que Jérôme a fait un emprunt ou bien à son contemporain ou bien à une tradition répandue au nord de la Syrie, dans laquelle Marc puisait également ». Cette question que M. Zöckler ne faisait qu'effleurer, M. Kunze la soumit à un examen moins superficiel (3). Il n'eut pas de peine à démontrer

<sup>(1)</sup> Comme le prouve le titre qu'il donne à la pièce, l. c., p. 103 : Geschichte des Marcus Eremita von einem alten Monche Malchus und dessen Erlebnissen.

<sup>(2)</sup> Ce que fit aussi M. Loofs dans son compte-rendu du Marcus Eremita de M. Kunze: la Vie syriaque de Malchus, dont M. Bethgen avait cité les premiers mots, lui parut une source précieuse pour la biographie, encore peu connue, de Marc l'Ermite (Deutsche Litteraturzeitung, 1895, col. 1580).

<sup>(3)</sup> Neus Jahrbücher für deutsche Theologie, t. III. p. 172.

<sup>(4)</sup> Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie, t. XXIII. p. 151-152.

<sup>(5)</sup> Theologisches Literaturbiatt, t. XIX (1898), col. 360-308.

que l'attribution de la Vie de Malchus à Marc l'Ermite n'était pas fondée, et qu'elle reposait sur une simple conjecture de copiste, séduit par la ressemblance des noms propres wants et was qu'il lisait dans son modèle (1). Puis, étudiant de plus près les rapports qu'ont entre elles les recensions syriaque, grecque et latine, il aboutit sans connaître, semble-t-il, les observations de M. Zöckler, à une conclusion toute semblable à la sienne (2), et lui donna une portée à laquelle, sans doute, M. Zöckler n'avait pas songé. « La Vie de Malchus, dit le professeur de Leipzig, se présente, avec les derniers raffinements de la part de S. Jérôme, comme une rapine littéraire. Tout en croyant peut-être ne se livrer qu'à un exercice de rédaction, il ne sut pas résister à la tentation de se vanter d'une aventure prétendûment personnelle. D'autre part, cette biographie acquiert ainsi une valeur plus considérable, puisqu'elle n'est pas un produit du cerveau de l'écrivain latin, mais qu'elle dérive d'une source anonyme un peu plus ancienne, évidemment écrite en grec.... En ce qui concerne le caractère littéraire de S. Jérôme, notre conclusion renverse bien des préjugés. Elle n'en fait pas moins pour l'histoire du monachisme et la critique des autres travaux hagiographiques de Jérôme. Car si dans la Vie de Malchus, il se montre traducteur si fidèle de ses devanciers, on se tiendra désormais en garde contre la thèse de ceux qui veulent que dans la Vie de S. Hilarion il ait donné libre cours aux fantaisies de son imagination inventive » (3).

<sup>(1)</sup> Aux arguments de M. Kunze, il est aisé d'en ajouter un nouveau : le titre donné par le ms. Sachau est unique dans la tradition manuscrite tant grecque que syrisque (voir ci-dessous, p. 214 sq.).

<sup>(2)</sup> Voir plus haut, p. 414.

<sup>(3)</sup> Art, cité, col. 398.

Voilà où en est restée la question. Reprenons-en l'étude dans les détails, afin de voir si les conclusions qu'on a émises répondent bien à la réalité.

Et tout d'abord, il est certain que les recensions latine (= H), grecque (= G) et syriaque (= S) ont entre elles les rapports les plus intimes, tant pour le fond que pour la forme (1). Les mêmes faits se retrouvent à la même place dans les trois textes, exprimés souvent de la même manière. Evidemment, deux de ces recensions sont des versions plus ou moins libres de la troisième. Quelques rapprochements feront saisir d'un coup d'œil cette parenté (2).

H

N. 1-2: Qua cupiditate illectus, adorsus zupi τοῦ ἀγίου Μάλχου, sum hominem et curiosius sciscitans rerum tidem, haec ab eo accepi : Ego, inquit, mi nate, Nisibeni agelli colonus, solus parentibus ful-Qui cum me quasi stirpem generis sui et haeredem familiae ad nuptias cogerent, monachum potius me velle esse respondi. Quantis pater minis, quantis mater blanditiis persecuti sint, ut pudicitiam

indicio est, quod et do-

P. 434. 7: Axounas 61 έπεθύμησα ίδεῖν αὐτόν και έπορεώθην πράς αύniv . . . . . Kai rašta siπών ήρξατο διηγείσθαί μοι λέγων Έγω έγεννηthe es moun devouevn Numberia, moveyevic tell γουεύσεν δπάρχων, οίτινες ώσπερ κλάδον έξ έσυτών mores he grower egopuφόρουν και προβαίνοντός μου τη ήλεκές έσπουδα-Lov me Ledfat yovaral, Eμοῦ ἐἰ ἀντιλέγοντος καὶ εἰπόντος δεῖ με μονάζονproderem, haec res sola ca yavisbat xai douksúttv τῷ Θεῷ, ἀχούσαντες ταῦ-

SACHAU, p. 105 b, 6: J'entendis donc au sujet de en saint Male et je brûtai du désir de le voir et d'être bêni par lui, et j'allai vers lui..... Et lorsqu'il eut dit ces choses, il commença à me raconter disant : Je suis ne dans un village appelé Hisebiné (معمدت), et j'étais unique à mes parents. Ceux-ci, parce que je leur étais comme un unique rejeton, m'enorgueillissaient et comme

j'avançais en âge, ils

(1) Voir l'analyse donnée plus haut, p. 415. Les traits qui la composent sont communa and trois recensions.

<sup>(2)</sup> Nous citons H d'après l'édition des Acta SS., Octobris t. IX, p. 64-69, & d'après le texte publié ci-dessus, p. 434-450. Quant à S, les renvois sont faits à l'édition de M. Sachav, op. cit., p. 103-109, et pour le passage qui lui manque, au fragment reproduit plus haut, p. 450-435. Nous traduisons le texte syriaque aussi littéralement que le permet la construction.

mum et parentes fugi.
Et qui ad Orientem ire
non poteram, propter
vicinam Persidem et
Romanorum militum
custodiam, ad Occidentem verti pedes, pauxillulum nescio quid portans viatici, quod me ab
inopia tantum defensaret.

τα έχεῖνοι ήγανάκτουν natification and but wating hodynater duchan, had μήτης κολακεύουσα τούτο συνεβούλευεν. 'Ιδών de the tomitte extinue προαιρεσιν Ένεθραν καλ immidion the imperance to Hedr duckayias yeveωίνην καταλείδας αύτούς καί παντός τοῦ πατρικοῦ nikou natawoovhane, oliyac daminas els the dôdo Sacricae, iSouldany sle τά της άνατολης μοναστήρια άπελθεῖν. Διὰ δὲ τὸ wat incluor ton marphy robe Pomarious exciden τολς Πέρσαις έπικειμένους magazágazaban, ávazgaπείς της τοιαύτης όρμης evelous films eig the distri-REENDELY.

s'occupaient de m'unir à une femme. Et comme je leur disais : il faut que je sois moine et que ie serve le Seigneur. ceux-là entendirent et ils se fachaient contre moi. Et mon père pressait en menaçant, et ma mère me flattait en conseillant que je fisse cela. Lorsque je vis leur volonté fixée de telle manière qu'elle était devenue un obstacle à ma foi envers Dieu, je les abandonnai et je méprisai toute la richesse paternelle et je pris sculement un peu de vivres pour la route et je voulais aller vers les monastères de l'Orient. Et parce que i ce moment les Romains étaient placés combattre RVec les Perses, je changeai ainsi de direction et je songeai à aller vers l'Occident.

N. 8: Post grande intervallum dum solus in eremo sedeo, et praeter caelum terramque nihil video, coepi mecum tacitus volvere, et inter multa contubernii quoque monachorum recordari, maximeque vultum patris mei, qui me erudierat, tenuerat, perdideratque. Sicque cogitans, adspicio formicarum gregem angusto calle fervere-

P. 442, 2 : Es per cos ήμέρα κατά τὸ εἰωθὸς καθεζόμενος έν τῆ ἰρήμψ hekiuny indometabar thu έν τῷ μοναστηρίφ είρηνεκήν διαγωγήν των άδελφών και το πρόσωπον του άγίου μου πατρός evencovillandan, mai tijv simelayyyov giroi kal τελείαν άγάπην έν Χριστώ med bul, mos marri σρόπου έσπούδαζεν 以先 ympiolificai pe âm' autou. μή πειθομένου δέ μου θεία άποκαλόψει τὰ μέλ-

P. 454, 23: Un jour donc, étant assis selon l'habitude dans le désert, je commencal à méditer le genre de vie pacifique des frères dans le monastère, et je voyais comme en image le visage de notre père saint et son affection parfaite et grande envers moi, comment en toutes manières Il prenait grandement soin que je ne me sépare pas de lui, et comme ie ne dog homoontroc. ipyalajusyon....

λοντά μοι συμβαίνειν me laissais pas persuazoomapzipate. Tabta der, par une révélation δὲ λογιζόμενος καὶ σρό- divine il attestait a ése l'avance ce qui allait upouńsmy pulsóv sal m'arriver. Pendant que τούτων πλήθος διαφόρως je pensais cela et que μετά πολλής σπουδής j'étais très attristé, je vois un nid de fourmis et la multitude de celles-ci qui travaillait diversement avec grande ardeur.

Le texte latin doit-il être considéré comme la rédaction originale, dont le grec et le syriaque ne seraient que de verbeuses traductions? Ou bien, ainsi que le soupçonnent MM. Kunze et Zöckler, l'un ou l'autre de ces deux derniers représente-t-il l'œuvre primitive, que S. Jérôme tout en se donnant pour témoin oculaire (1), se serait contenté de

(1) Il n'est pas superflu d'insister, après M. Kunze, sur ce point. Si H est un dérivé, personne n'admettra qu'on puisse l'appeler un simple remanisment on une traduction pareille à celle que fit Evagrius de la Vie de S. Antoine attribuée à S. Athanase, ou Jérôme lui-même des règles de Pakhôme. Dans la Vie de Malchus, S. Jérôme n'a pas suivi le procédé qu'il met en œuvre dans d'autres écrits, où il ne prond pas la peine d'indiquer les sources auxquelles il a puisé; ici, il se met lui-même en scène, il se pose en témoin oculaire, donnant même dès le début du recit, des détails tout personnels sur les circonstances qui l'ont conduit auprès du vieux moine. Or, ces détails personnels, on les trouve exprimés dans G et dans S d'une façon identique ; tout su plus peut-on dire que çà et là ces derniers ont parié d'eux-mêmes avec un peu plus de reserve. Si donc l'auteur latin n'avait fait que traduire leur movre, l'expression de - rapine littéraire - qu'on a employée à son égard serait parfaitement justifiée. Pour avoir, sans le moindre avertissement préalable, reproduit el même amplifié (voir p. 221 sq.) ces données sutobiographiques de l'auteur anonyme, données qui convensient si bien à sa propre personne, le traducteur latin serait coupable d'avoir donné le change sur son téritable rôle, en se disant auditeur et spectateur de choses qu'en réalité il n'avait jamais ni vues ni entendues. Assoroment, S. Jerôme ecrivain se présenterait ainsi sous un aspect que l'histoire de ses œuvres n'a pas encore fuit connaître, si l'on en excepte pout-être un passage de l'épitre 18, où, sans doute par distraction, il donne comme un renseignement venant du Juif qui l'a instruit dans la langue hébraïque, ce qu'il emprunte mot pour mot à Origène (voir G. GRUTZMACHER, Hieronymus, Erste Halfte, Leipzig, 1901, p. 189).

faire passer en latin pour l'édification des chrétiens occidentaux? Bien que le grand Docteur soit connu par de nombreuses traductions du grec et qu'il ait fréquemment emprunté sans les citer, aux écrivains antérieurs (1), nous ne pouvons nous rallier à la seconde hypothèse, car non seulement elle ne parait démontrée par aucun des arguments qui ont été allégués pour sa défense, mais de plus, les probabilités et les raisons que peut fournir l'examen attentif des textes sont toutes en faveur de l'ouvrage latin.

M. Kunze observe d'abord que ni G ni S ne nomment S. Jérôme comme auteur de la pièce. Le manuscrit syriaque de la collection Sachau attribue, bien à tort, le morceau à Marc l'Ermite (2), et la traduction de 6 publiée par Lipomani porte: Historia Malchi monachi viri sancti et captivi a quodam alio monacho scripta (3). A ces détails donnés par M. Kunze, nous ajouterons que dans le ms. 1605 de Paris, le titre est : Διήγησις μοναχού τινος περί τού άββα Μάλγου τοῦ αέχμαλώτου. Voici celui des manuscrits de Moscou et de Jérusalem : Διήγησις πάνυ ώφέλιμος Μάλγου μοναγού αέγμαλωτισθέντος (4). Dans les manuscrits 825 (5) et 1660 du Vatican, il y a : Δυίγησις Μάλγου μοναγού του έν άγιοις αθχυαλώτου γεγονότος Le manuscrit syriaque de Londres Add. 12175 porte comme titre : 113 Khart 30h Kalm mars Kar Kins, c'est-à-dire « Ensuite l'histoire concernant un moine captif du nom de Malca » (6).

<sup>(1)</sup> Cfr. GRUTZMACHER, op. cit., p. 181-196, 212-225.

<sup>(2)</sup> Voir plus haut, p. 208-210.

<sup>(3)</sup> Les mots a quodam alto monacho scripta sont une ajoute de Sirleto, car ils ne figurent pas dans le Cod. Vatic. 1660, le seul utilisé par lui (voir ci-dessus, p. 422 sqq.).

<sup>(4)</sup> Sur ces deux manuscrits, voir les remarques de la page 430.

<sup>(5)</sup> On sait que cet exemplaire est une copie du Vaticanus 1660 (cf. p. 427-429).

WRIGHT, Catal. of the nyr. mss. in the Brit. Mus., p. 1100.

Dans l'autre manuscrit (Add. 12174), on lit: <a href="https://www.woalsa.com/restates/">https://www.woalsa.com/restates/</a> (a). Le ms. de Paris syr. 517 a une rubrique encore plus simple: <a href="https://www.woalsa.com/restates/">woalsa.com/restates/</a> (b). Le ms. de Paris syr. 517 a une rubrique encore plus simple: <a href="https://www.woalsa.com/restates/">woalsa.com/restates/</a> (c).

A notre avis, le silence des textes grec et syriaque sur l'auteur de la Vie de Malchus ne prouve pas par lui-même. Il n'est pas rare, en effet, de trouver dans les manuscrits et dans les versions le titre seul d'une Passion ou d'une Vie de Saint, sans nom d'auteur, lors même que ce nom est bien connu. Ainsi, la Vie de S. Hilarion écrite par S. Jérôme ne porte pas de nom dans vingt-et-un des vingt-quatre manuscrits conservés aux Bibliothèques nationale de Paris et royale de Bruxelles (5) ; une traduction grecque en a été faite, qui est pareillement anonyme dans le manuscrit d'où l'éditeur l'a tirée (4), et les manuscrits de Paris et du Vatican qu'il n'a pas consultés (a), sont aussi pauvres de renseignements sur ce point que les deux autres versions grecques de la même pièce (6). Rien ne nous porte à croire qu'il en a été autrement de la Vita Malchi et de ses traductions, car bon nombre de manus-

(1) Ibid., p. 1127.

(2) BEDJAN, Acta martyrum et sanctorum, t. VII, p. 236.

(4) Ραραπορουλου-Κεπαμευε, 'Ανέλεκτα Ιεροσολυμιτικής σταχυολογίας, t. V, p. 82.

(5) Cir. Catal. codd, hag. grace. bibl. nat. Paris., p. 240; Catal. codd.

hag, graec. bibl. Vatic., p. 131.

<sup>(3)</sup> Cir. le Catal. codd. hag. lat. bibl. nat. Paris. et le Catal. codd. hag. bibl. reg. Bruxell. (Pars I, Codices Islini membranei).

<sup>(6)</sup> C'est-à-dire 1º la Vita Hilarionis num. 2 de Farricus-Harles, Bibliotheca grasca, X, 235 (= ms. Coislin. 110; cfr. Catal. codd. hag. grasc. bibl. nat. Paris., p. 292); 2º le texte num. 3 du même répertoire, en traduction latine dars Liponani, VI, p. 360, et dont les exemplaires, tous anosymes, sont très nombreux (voyet par exemple les catalogues de mss. hagiographiques grecs de Paris et du Vatican), parce que se texte fait partie du recueil de Siméon Métaphreste (cf. Anat. Boll., t. XVI, p. 319).

crits, tant anciens que modernes, nous ont transmis l'ouvrage latin sans mettre en tête le nom de S. Jérôme. Sur les dix exemplaires de la Bibliothèque royale de Bruxelles, six ne citent pas le nom de l'auteur (1). Cette proportion est encore plus forte à la Bibliothèque nationale de Paris ; on y possède dix-huit fois le texte latin et douze fois le récit est présenté comme anonyme (2). Le silence unanime de la tradition manuscrite de G et S sur l'auteur de la Vie de Malchus, prouverait un seul fait, savoir que l'omission du nom de l'auteur remonte aux hagiographes grec et syrien eux-mêmes, et non à de simples copistes, comme c'est le cas pour les exemplaires du texte latin. Or, ce fait est susceptible d'une explication tout autre que celle de M. Kunze, explication au moins aussi acceptable, puisqu'elle a pour elle l'exemple des traductions grecques de la Vie de S. Hilarion. En égard, en effet, au nombre considérable des manuscrits latins d'où le nom de S. Jérôme est absent, on croira volontiers que si les traducteurs n'ont pas mis ce nom en tête de leur œuvre, c'est pour la raison bien simple qu'ils ne le lisaient pas dans leur modèle, l'exemplaire qu'ils avaient sous les yeux étant de la catégorie des manuscrits anonymes.

On allègue ensuite que l'auteur du récit ne se désigne que par le pronom de la première personne, sans qu'il soit jamais question de Jérôme. Mais cette observation nous semble vraiment sans importance, car à ce compte, il serait aisé de contester l'authenticité de la plupart des

(2) Cfr. Catal. codd, hag tat. bibl. nat. Paris., t. I, pp. 95, 169, 277; t. II. pp. 87, 239, 486; t. III, pp. 7, 122, 403, 419, 474, 515.

<sup>(1)</sup> Cfr. Catal. codd. hag. bibl. reg. Braxell., Pars I, Cod. lat. membr., t. 1, pp. 267, 268, 465; t. II, pp. 128, 198, 337. L'exemplaire le plus aucien, le nº 8216-18, écrit en 819, est du nombre des anonymes

œuvres de S. Jérôme, comme d'un grand nombre des monuments littéraires que nous ont légués le moyen âge et l'antiquité.

Un autre argument de M. Kunze fait valoir ce fait que ni G ni S ne contiennent le prologue où S. Jérôme développe, en termes très ornés, le plan qu'il a conçu d'une histoire de l'Église. Le récit débute sans aucun préambule dans ces deux rédactions.

La suppression du prologue en grec et en syriaque n'a pas, croyons-nous, la portée qu'y attache le professeur de Leipzig. On serait bien plutôt tenté d'y voir une preuve que le grec et le syriaque sont une version. Dans cette hypothèse, en effet, on s'explique très naturellement que les traducteurs aient retranché une introduction qui n'offrait, ni pour eux, ni pour leurs lecteurs, aucune sorte d'intérêt. De plus, le style assez pompeux et compliqué de ce prologue, les pensées élevées qui en constituent la substance, étaient bien propres à rebuter des étrangers peu accoutumés, sans doute, à la rhétorique et aux subtilités de langage, où se complut toujours l'illustre disciple du grammairien Donat (1). Mais, encore une fois, le procédé de suppression est d'usage courant, non seulement de la part de traducteurs (2), mais aussi de simples copistes, et il ne saurait constituer un argument sérieux en faveur de l'originalité des textes grec et syriaque.

<sup>(1)</sup> Nous me pouvous songer à transcrire tout le prologue; en le lisant dans les Acta Sanctorum, Octobr. t. IX, p. 64, ou dans Miose, P. L., t. XXIII, col. 53 B, on vérifiera aisément les caractères indiqués ici

<sup>(2)</sup> Ainsi, une des traductions grerques de la Vie de S. Hilarion, celle qui fait partie de la collection de Métaphrasic, supprime le prologue qui se trouve dans le texte latin (Micra, P. L., t. XXIII, col. 29, § 1); de même, la solennelle péroraison de la Vie de Paul de Thèbes, due également à S. Jérôme (P. L., t. XXIII, col. 28, § 17) a disparu des six reconsions qui dérivent de cette biographie (cfr. J. Biorz, Deux varsions grecques inédites de la Vie de Paul de Thèbes, p. 32 et 33).

Tout au début du récit, après la première phrase, l'auteur de G, tout comme celui de S, rapporte qu'il avait quitté ses parents. Rien de pareil dans H. Aussi bien S. Jérôme n'aurait pu de pareille façon caractériser son voyage de Rome à Antioche. Voilà donc, d'après M. Kunze, un détail bien typique supprimé par S. Jérôme, qui s'accuse ainsi comme traducteur ou compilateur.

De nouveau, nous ne voyons pas comment ce passage prouve ce qu'on prétend en tirer. L'expression Tempore illo ego a parentibus meis secesseram, qu'invoque le professeur de Leipzig d'après la traduction de Sirieto, en grec Ήμην δε έγω έν τῷ καιρῷ ἐκείνῳ ἀναγωρήσας ἐκ των γονέων μου (p. 434, 5), en syriaque からの かかがべていい のあっ ゃってんべ אבאס (Sachau, p. 105 b, 4) diffère, il est vrai, assez notablement du latin dum ego adolescentulus morarer in Syria, anquel elle parait correspondre. Mais il serait difficile de voir dans cette divergence une modification intentionnelle de la part de l'auteur latin, car la formule de G et de S est loin d'être aussi inconciliable que le croît M. Kunze avec ce que nous savons de la vie de S. Jérôme. Celui-ci, dans la lettre qu'il écrivait à Eustochium en 584 (t), s'exprimait en des termes absolument analogues : cum ante annos plurimos domo, parentibus, sorore, cognatis.... propter caelorum me regna castrassem et Ierosolymam militaturus pergerem, bibliotheca quam mihi... confeceram, carere omnino non poteram (2). Ce passage désigne précisément le voyage en Orient que rappelle S. Jérôme au début de la Vie latine de Malchus (5) ; la divergence incriminée

La date est probable, Voir Acta Sanctorum, Septembris t. VIII, p. 469
 F-470 A; GRÜTZMAGERB, op. cit., p. 58.

<sup>(2)</sup> Epist. XXII, 30. MIGNE, P. L., t XXII, col. 416.

<sup>(3)</sup> Cfr. Acta Sanctorum, Septembr. t. VIII, p. 438 F; GRützmacher, op. cû., p. 147. On sait que S. Jérôme parvint à Antioche vers la fin de l'année

est donc un fait purement accidentel et, dans aucun sens, la critique n'en peut tirer parti. Encore semble-t-il plutôt qu'ici nous soyons en présence d'un véritable contresens de la part des traducteurs de II, contresens qui a rendu presque méconnaissables les mots post multos dominos vel patronos qu'on lit dans le latin au sujet du village de Maronia qu'habitait S. Malchus, Voici comment, La seconde phrase de H, après le prologue, est ainsi conçue : Hic (1) post multos vel dominos vel patronos, dum ego adolescentulus morarer in Syria, ad papae Evagrii necessarii mei possessionem devolutus est, quem ideirco nune nominavi ut ostenderem unde nossem quod scripturus sum. Or, le lecteur qui ne porte pas sur ce texte toute son attention sera forcément tenté de faire du pronom démonstratif hic un adverbe de lieu désignant Maronia, et, comme conséquence naturelle de cette première méprise, il donnera pour sujet à la proposition principale le pronom ego, sujet de la proposition incidente qui précède le verbe principal, Pareille erreur ne rencontre aucun obstacle jusqu'au verbe devolutus est, qui évidemment ne peut s'accorder avec ego; mais les petits mots tels que est passent aisément inaperçus et, dans la phrase que nous étudions, est disparait presque, au milieu de détails concernant l'écrivain et de propositions subordonnées qui ont toutes ego pour sujet (2). Enfin, pour compléter l'illusion, les traits qui dans la phrase latine concernent Maronia : post multos

373 et qu'après un un de séjour dans cette ville, il se rendit, non pas à Jérusalem « qui était primitivement le but final du voyage » mais au désert de Chalcis ou il demeura jusqu'en 379 environ (BARDENHEWER, Patrologie, p. 427; pour plus de détails, voir GROTZMACHER, op. cit., Kap. IV. Des Éremiten-leben).

<sup>(1)</sup> Pronom demonstratif pour Moronia viculus de la phiase précédente.

<sup>(2)</sup> Cela est si vrai que, pour revenir a ce qui intéresse Maronia, S. Jérôme commence la phrase suivante par la particule igitur.

dominos vel patronos....ad papae Evagrii possessionem devolutus est, peuvent presque aussi bien, du moins sans bizarrerie, être rapportés à eqo. Trouvera-t-on étonnant qu'une confusion de ce genre ait été commise par un traducteur inhabile, alors qu'un érudit tel que le P. De Buck s'est laissé prendre au piège (1)? Nous concluons donc que le grec "Ημην δε έγω έν τῷ καιρῷ ἐκείνῷ ἀναγωρήσας έκ τῶν γονέων μου και ἀπελθών πρός τινα Εύάγριον πρεσβύτερον et le syriaque من الم حصه احدى ماسفه صفيه مر محصر مماله Krara milar rin had sont la traduction fautive du latin Hic (2) post multos dominos vel patronos ... ad papae Evagrii.... possessionem devolutus est (sum), sauf une modification inspirée des termes du latin et nécessitée par la singularité qu'il y avait à faire passer l'écrivain pour un homme ayant eu successivement plusieurs maîtres ou patrons.

Ce premier point admis, la différence que l'on remarque de H à G et S dans la disposition des trois phrases du début, s'explique parfaitement (5). De l'interprétation

(1) « Initio ejusdem Vitae, ecrit le Bollandiste, manifestum facit sanctus biographus unde comperta habuerit S. Malchi gesta. Dum adolescentulus moraretur in Syria, ad papas Evagrii, necessarii sui, possessionem devolutus erat, quae jacebat Maroniae, triginta fere millibus ab Antiochia ad Orientem. Erat illic quidam senex etc. « Acta Sanctorum, Octobr. t. IX, p. 60 F.

(2) Une circonstance de temps a rempiacé cette particule de lieu, dont le

contexte de G et de S n'eut pas permis l'emploi.

(3) La deuxième et la troisième phrases de H correspondent respectivement à la troisième et à la deuxième de G S ; il faut citer ici les textes.

H

N. 1: Maronia triginta forme millibus ab Antiochia urbe Syriae, haud grandis ad Orientem distat viculus. Hic post multos vel dominos, vel patronos, dum ego adolescentulus morarer in 0

P. 434, 3: 'Από τριάκοντα μιλόων 'Αντιοχείας τῆς Συρίας χωρίον ἐστίν καλούμενον Μαρώνιας, 'Εντούτω ἢν τις γέρων μοναχός όνόματ: Μάλχος, ἀνῆρ δαυμαστός καὶ ἔγιος. ''Ημην Μι ἐγώ ἐν τῷ κατ

8

Sacrav, p. 105 b, 1:
A trente milles d'Antioche de Syrie, il y a un
village appelé Máronia.
Dans celui-ci, il y avait
un moine agé du nom de
Malchus, homme admirable et saint. Moi à

erronée du passage en question résultait un certain désordre, du plus fâcheux effet sur l'entrée en matière. L'auteur interrompait la description de Maronia (première phrase de H G S) pour donner sur sa propre personne quelques détails tont à fait indépendants du contexte (seconde phrase de II, mal comprise par G et S), et revenant ensuite aux habitants du village syrien (troisième phrase de H) il finissait par dire les motifs qui l'amenèrent à le visiter. Aussi, les auteurs de G et de S ont-ils cru nécessaire de grouper ces éléments qui leur apparaissaient épars dans H, car, dans leur ouvrage, on trouve réunis d'un côté les détails relatifs à Maronia et au moine qui l'illustra par ses austérités (première et seconde phrases de G et S), de l'autre les traits les dépeignant eux-mêmes, leur situation antérieure, leurs relations avec Evagrius (troisième phrase de G et S), leur désir de voir l'ascète, enfin leur voyage à Maronia (quatrième phrase de G et S),

M. Kunze insiste sur le même passage et fait remarquer que la rédaction syriaque porte zar hal bliro Kraro milar a Et je m'étais rendu auprès d'un certain Evagrius, prêtre = ; en grec : καλ (ήμην) ἀπελθών πρός τυνα Εθάγρυον πρεσβύπερον. Ni en grec, ni en syriaque, il n'y a de traces des détails personnels que S. Jérôme développe à cet endroit (1).

ideireo nune nominavi, άγρων πρισβύτερων. ut ostenderem unde norsem quad scripturus sum. Erat igitar illic guidam nemen nomine Malchus, quem nos latine regem possumus dicere.

Syria, ad popae Evagrit po excluy traymotous cette époque favais quitte necessarii mei possessio- ix võv yovluv noo xai mes parents et j'étais nem devolutus est, quem antibios noce riva Eo- allé chez un certain Evagrius, pretra.

(1) « Hic [viculus]... ad papac Evagrii necessarii mei possessionem devo

Au rebours de M. Kunze, nous croyons que le texte mis en cause démontre à lui seul l'antériorité de la recension H, car un détail tout personnel à Jérôme subsiste dans G et S : c'est la mention du prêtre antiochéen Evagrius. Il importe peu que cette donnée soit suivie, dans H, d'explications que le grec et le syriaque, à vrai dire, ne fournissent pas, mais qu'ils supposent certainement (1). On sait depuis toujours, par d'autres documents encore (2) que la Vita Malchi, que S. Jérôme se rendit à Antioche auprès d'Evagrius, auquel l'unissaient les plus intimes relations d'amitié, et qu'ensuite il séjourna, plusieurs années durant, dans le désert de Chalcis où était situé le village de Maronia ; les rapports qu'entretenait le grand Docteur avec Evagrius ne furent pas interrompus par cette retraite dans les solitudes de Syrie. Si les auteurs de G et de S ne sont pas des traducteurs, on s'explique malaisément l'allusion à une visite faite au personnage en question, à moins de recourir à des coîncidences fortuites, c'est-à-dire à de pures hypothèses (3). De plus, la mention d'Evagrius, avec la nuance de réserve qu'elle revêt dans les rédactions grecque et syriaque, constitue à nos yeux une preuve formelle que celles-ci

lutus est, quem ideireo nune nominavi, ut estenderem unde nassem quod scripturus sum ».

<sup>(1)</sup> Pourquoi, en effet, G et B commençent-ils par citer Evagrius, si celuici n'a rien à faire avec ce qui suit !

<sup>(2)</sup> Cfr. Acta Sanctorum, Septembr. t. VIII, pp. 437 CDEF, 439 AB, 443 A, 448, 453 E; GRÜTZMACHER, op. cit., pp. 142, 148, 149, 165 et § 12, Hieronymus als Eremit in der Wüste Chalcis.

<sup>(3)</sup> M. Kunze soupçonne lui-même la difficulté, quand il dit a Zwar wird anzunehmen sein dass auch syr. und grace. demselben berühmten Evagrius presbyter von Antiochien meinen, der der Freund des Hieronymus und nachmals Bischof war ». Ajoutons que de cette conjecture en découle nécessairement une autre qui est, on l'avouera, assess invraisemblable; c'est la complicité de l'évêque d'Antioche avec S. Jérôme dans cette appropriation frauduleuse du travail d'autrui.

dérivent du latin. Nous-mêmes, ne disons-nous pas « un certain » (रोड) pour désigner les personnes qui nous sont peu connues (1)?

Le professeur de Leipzig constate ensuite qu'il y a entre les trois recensions de la Vie de Malchus un rapport identique. Le grec et le syriaque s'écartent simultanément du texte de S. Jérôme en tout ce que celui-ci offre de personnel, tandis que, pour les autres détails, les trois textes concordent. C'est là, pour M. Kunze, un indice certain que S. Jérôme ne saurait être le rédacteur primitif. Comment en effet, dit-il, les traducteurs grec et syriaque cussent-ils, d'une façon si constante, effacé tous les traits par lesquels Jérôme se déclare auteur et témoin oculaire? Même au cas où les deux traducteurs se réduiraient à un seul, comment admettre que ce traducteur ait généralisé de si étrange manière les données concrètes de S. Jérôme?

Cette argumentation, nous le reconnaissons volontiers, compromettrait gravement l'originalité de la Vie II, si les inexactitudes qu'elle contient ne lui ôtaient malheurensement toute valeur. Et d'abord, quant à la prétendue absence, dans les textes G et S, du cachet personnel propre à la rédaction hiéronymienne, il serait oiseux d'en discuter davantage la portée. Qu'il nous suffise de rappeler que, des trois passages pouvant donner prise à la critique (2), il n'en est pas un seul dont l'examen soit de nature à troubler, pour ne rien dire de plus, quiconque

<sup>(3)</sup> Car, il importe de le faire remarquer, il et S ne sont pas des traductions littérales; ceux qui en sont les auteurs ont, dans une certaine mesure, accommodé leur modèle latin à leur propre personnalité. Voir ci-dessous.

<sup>(2)</sup> Voir p. 217-223. Notons qu'il ne s'en rencontre pas d'autre, car dans tout le reste de l'opuscule Malchus a la parole, et l'épilogue, où réapparaît eafin le biographe, n'offre aucune particularité remarquable à se point de vue,

admet la priorité du latin. D'autre part, que les recensions II, G et S concordent dans tous les détails où n'apparaît point la personnalité de S. Jérôme, c'est là une affirmation aussi peu conforme à la vérité que possible. On peut, en effet, signaler des divergences pour des passages d'une tout autre espèce. Peu fidèles en général au texte II, les rédacteurs de G et de S ont, de-ci de-là, ou amplifié ou abrégé l'œuvre de S. Jérôme ; on en verra bientôt de nombreux exemples (1).

Voici le sixième argument de M. Kunze. Le but littéraire que S. Jérôme signale dans son introduction plaide contre lui. En réalité, il veut, déclare-t-il à la fin de son récit, recommander la pureté (2), tandis qu'au début il prend la plume pour s'exercer à l'art de l'écrivain et dépouiller la rudesse de son langage (5). Pour M. Kunze, ces deux desseins diamétralement opposés ne se concilient pas ; les textes G et S où seul le premier figure, sont donc l'original. Tout est clair, si l'on admet que l'auteur latin a remanié ici son modèle, dans l'intention de faire passer l'œuvre d'autrui pour la sienne propre.

Il n'y a, croyons-nous, aucune difficulté à concilier le double but énoncé par S. Jérôme. L'un concerne le fond de l'ouvrage, l'autre n'en atteint que la forme. Si l'auteur latin songe au prochaîn en lui proposant un récit édifiant,

<sup>(1)</sup> M. Kunze z'en débarraise trop facilement, lorsqu'il écrit « syr. und grace, stimmen gegen Hieronymus susammen, bezw. dieser differirt von ihnen, wo er Persönliches berichtet; wo nicht, da stimmt er, son Kleinigkellen abgesehen, mit beiden überein ». Voir ci-dessous.

<sup>(2)</sup> No 13: eastis historiam castitatis expono. Virgines castitatem custodire exhortor. Vos narrate posteris, ut sciant inter gladios et inter deserta et bestias, pudicitiam nunquam esse captivum.

<sup>(3)</sup> Prol.: ego, qui diu tacui.... prius exerceri cupio in parvo opere et vetuti quandam rubiginem linguae abstergere, ut venire possim ad lattorem historiam.

on ne peut lui adresser le reproche de viser en même temps à l'élégance du langage.

M. Kunze ajoute encore que seul S. Jérôme relève l'interprétation philologique du nom de Malchus : quem nos latine regem possumus dicere, Syrus natione et lingua (1). C'est là, selon le critique allemand, une de ces additions personnelles qui trahissent le traducteur ajoutant à son original.

La suppression de ce détail par les textes G et S s'explique d'une autre façon également plausible. Pour le traducteur syriaque, la remarque eût été banale; quant au rédacteur grec, il aura pensé seulement qu'il n'était pas Latin, et que, par conséquent, il ne pouvait pas dire nos latine, sans songer davantage qu'il était possible de donner un équivalent.

Un autre argument qu'on apporte contre le latin, c'est qu'en syriaque et en grec la narration a un caractère manifestement plus primitif. Ainsi, par exemple, quand Malchus veut fuir et expose son plan à sa compagne de captivité, le syriaque et le grec s'accordent à dire que celle-ci pria Malchus de l'emmener avec lui et de la conduire dans un monastère. On s'explique de cette façon pourquoi Malchus ne fuit pas seul. Or, remarque M. Kunze, à l'endroit correspondant du texte de S. Jérôme (n° 8), le fait est noyé dans un flot de rhétorique.

L'exemple nous paraît mal choisi. Il suffit de rapprocher les deux passages pour s'en convaincre. L'auteur grec s'exprime comme suit, p. 444, 5 : Τούτοις τοῖς λογισμοῖς συντρίψας μου τὴν καρδίαν δι' ἡμερῶν πολλῶν, παρεγενόμην πρὸς τὴν γυναῖκα. Ἰδοῦσα δε μου οῦτως τὸ πρόσωπον κατηφές, τὴν αἰτίαν μαθεῖν παρεκάλει. ὑμολογήσαντος δε μου ὅτι ὑπομνησθεὶς τῆς τῶν

<sup>(1)</sup> Voir les textes parallèles cités plus haut, p. 220, note 3.

άδελοών εύταξίας φυγείν προήρημαι, και είς το μοναστήριον όθεν έξέβαλέν με δ έγθρος έπανελθείν, και αύτη τούτο συμβουλεύουσά μοι παρεκάλει παραλαβείν και αύτην και δούναι είς μοναστήριον. Συνθέμενοι δε άλλήλοις του σχοπόν τούτου, κλαίοντες έδεόμεθα τού Θεού συνεργήσαι είς το προκείμενον ήμεν και δύσασθαι ήμας έκ του άσεβους έθνου; έκείνου. Τη δὲ είς τον Θεόν ἀντιλήψει τὰς ελπίδας έπεβρίψας λοιπόν της έπανόδου έφρόντιζου. Le texte syriaque (Sachau, p. 107 b, 18) dit de même : Lorsque par ces pensées j'eus broyé mon cœur, après beaucoup de jours j'allai près de la femme ; quand elle vit mon visage ainsi altéré, elle me persuada de lui en apprendre la cause, etc. Dans le latin (nº 9) on lit : Regresso ad cubile occurrit mulier ; tristitiam animi vultu dissimulare non potui. Rogat cur ita exanimatus sim. Audit causas, hortatur fugam. Peto silentii fidem, non aspernatur, et jugi susurro inter spem et metum medii fluctuamus. Nous avouons bien humblement ne rien trouver d'oratoire en ce passage, qui, pour être gracieusement exprimé, est infiniment plus simple d'idée et de forme que les textes gree et syriaque qui lui correspondent (1). Le lecteur s'explique aisément, d'autre part, sans que le narrateur doive l'en avertir, pourquoi la vertueuse captive accompagne Malchus dans sa fuite à travers le désert. L'absence de ces motifs dans Il n'est donc pas nécessairement une suppression de la part de S. Jérôme. A notre avis, les traducteurs grec et syriaque, peu satisfaits du laconisme qu'observait à cet égard le latin, auront comblé ce qui leur paraissait une lacune, à l'aide des réflexions qui leur venaient les premières à l'esprit (2).

<sup>(1)</sup> Par contre, il serait très facile de montrer que les additions banales et les phrases de rhétorique creuse, fuisonnent dans G et S. Nous aurons ci-après l'occasion d'en signaler plusieurs.

<sup>(2)</sup> On peut faire la même romarque au sujet des raisons qu'expose Malchus à sa compagne pour justifier son projet d'évasion. Ces raisons sont tenues cachées par l'auteur latin (audir causas), mais rien n'était plus facile que de

Enfin, objecte-t-on, S. Jérôme n'a pas pu le premier rédiger la Vie de Malchus, car l'auteur se donne pour un vieillard rapportant ses souvenirs de jeunesse. Or, quand S. Jérôme se rendit à Maronia, il avait au moins quarante-deux ou quarante-trois ans ; ce n'était donc plus un tout jeune homme, adolescentulus. Cette question de chronologie s'embrouille d'autant plus que S. Jérôme se prétend vieux, senex, lorsque quinze ou seize ans après avoir entendu le récit de Malchus, il le met par écrit.

A première vue, la difficulté chronologique que soulève M. Kunze peut paraître sérieuse ; pour celui qui connaît les habitudes littéraires de S. Jérôme, elle ne tarde pas à céder complètement. Il est bien vrai que l'écrivain latin se qualifie d'adolescentulus à l'âge de quarante-deux ans, et de senex alors qu'il n'a guère plus de cinquante-sept ans (1). Mais remarquons d'abord que l'argument tiré de cette anomalie par M. Kunze prouve trop et tend, ce qu'il n'admet point, à attribuer la rédaction du texte H à quelque faussaire, peu familiarisé avec les données chronologiques de l'existence de S. Jérôme. Cette solution inattendue s'imposerait d'autant plus que c'est à deux endroîts différents que l'auteur latin se dit adolescentulus (2), tandis

les deviner. C'est en que font 0 et S en lieu et place de leurs lecteurs ('Ομολογήσαντος δέ μου ότι δπομνησθείς κτλ). Pareil procédé est mis en œuvre d'un bout à l'autre du récit : les rédacteurs grec et syriaque n'out rien laisse à l'esprit du lecteur ; dans leur œuvre, tous les faits sont relies entre eux et abondamment expliquée.

(2) Nº 1 et 13. Le premier passage a été étudié ci-dessus, p. 218-221. Voici

<sup>(1)</sup> Encore ces données supposent-elles que S. Jérôme est né peu apres 330, ce qui n'est nullement démontré. A la suite de Thermont (Mémoires. t. XII, p. 618) et d'autres, O. Zōcklek (Hieronymus, p. 23) et Ghützmachek (op. cit., p. 48 sqq.) font naître Jérôme après 340; Bardennewer (Putrologie, p. 426) ne se prononce pas. Au reste, comme les deux opinions ne rendont pas moins frappante la bizarrerie des expressions qu'on a relevées, il est inutile de les discuter ici. Nous supposons donc établie la chronologie adoptée par M. Kunze.

que, chose capitale, le grec et le syriaque n'ont qu'une fois l'appellation similaire ; en outre, l'auteur de H seul preud le qualificatif de senex (1). Si la difficulté est réelle, elle subsiste donc au cas où la rédaction latine ne serait qu'un plagiat. Mais cette prétendue contradiction est des plus aisées à expliquer. Comme le remarque fort justement le P. De Buck, qui l'a déjà rencontrée et à peu près résolue dans son Commentaire sur la Vie de S. Malchus (2), ces termes d'adolescentulus et de senex sont tout relatifs et n'ont point toujours, dans l'emploi qu'on en fait, la rigueur de leur sens précis. Le savant Bollandiste cite, d'après Facciolatí (5), de curieux spécimens de gens qui à trente, trente-cinq et quarante ans, se qualifiaient d'adolescentuli. Il eut pu emprunter, ainsi que le lexicographe latin, une remarquable série d'exemples nouveaux aux œuvres de S. Jérôme lui-même. En voici quelquesuns. En 574, précisément à l'époque, peut-être même l'année où, âgé de quarante-deux ans, il eut un entretien avec le moine Malchus, l'illustre écrivain est encore adolescens, immo paene puer (4). Dix ans plus tard, il a dépassé la cinquantaine ; pourtant, même appellation : adolescens (s). Mais, déjà en 386, une transformation

le second: Hace mihi senex Malchus adolescentulo retulit; hace ego robis narravi senex. En gree, p. 449, 8, on lit: Ταῦτα ἐμοὶ ἔτι νέφ τὴν ἡλικίαν ὄντι ὁ ἄγιος γέρων Μάλχος ἔξηγήσατο ἄπερ κάγω... ἐξεθέμην. Le syriaque (Sachau, p. 109 b, 7) no differe pas du gree.

<sup>(1)</sup> Comme on voit pur le même passage.

<sup>(2)</sup> Acta Sanctorum, Octobr. t. IX, p. 67 B.
(3) Lexicon totius latinitatis, s. v. adolescens.

<sup>(4)</sup> Epist. LII ad Nepotianum, 1. P. L., t. XXII, col. 527. S. Jérôme parle de l'époque ou il écrivit sa lettre à Héliodore Celle-ci date de 374 ou 375. Cfr. Stuting, Acta Sanctorum, Septembr. t. VIII. p. 447 E. GRÜTZMACHER, op. cit., p. 54, la place entre 200 et 379.

<sup>(5)</sup> Comment. in Exechielem, lib. XIII, 44. P. L., t. XXV, col. 449. La remarque y est faite à propos du Liber advarsus Helvidium, écrit vers l'année 381. Cfr. Stillting, L. c., p. 468 E F; GRützmachen, op. cff., p. 59.

s'opère dans sa personne : jam canis spargebatur caput, écrit-il à Pammachius au sujet du voyage qu'il fit à Alexandrie cette année-là, et magistrum potius quam discipulum decebat (1). Voici qu'en 594, trois ou quatre ans après avoir écrit la Vie de Malchus, S. Jérôme déclare avoir atteint la vieillesse, senium (2); en 404, il se dit parvenu à l'âge le plus avancé et presque décrépit (5). En un mot, il est peu d'écrivains qui aient donné une signification plus étendue aux termes désignant l'âge que le célèbre Docteur de l'Église latine (4), et assez mal inspirés ont été les érudits qui ont voulu mettre en œuvre les données de ce genre pour fixer approximativement la date de sa naissance (5).

(3) Epist. CXII ad Augustinum, 18. P. L., t. XXII, col, 928. Cf. Stilting, I. e., p. 593 B; Grützmacher, p. 84.

<sup>(1)</sup> Epist. LXXXIV ad Pammachium et Oceanum, 3. P. L., t. XXII, col. 745. Sur la date de ce voyage, voir Stilting, l. c., p. 484 F-485 A; GRUTZMACHER, p. 51.

<sup>(2)</sup> Epist. LII, 4. P. L., t. XXII, col. 530. Cfr. Stuting, t. c., p. 526 CD; Grotzmacher, p. 65 sq.

<sup>(4)</sup> Notons l'explication qu'en propose Passer Jungmann, Institutiones patrologiae, t. II, 1 (1892), p. 132, note 1 : - Adverte porro, Hieronymum passim dum meminit suae infantiae vel adolescentiae, designare tempus quo adhuc inexpertus et imperitus erat in exponendu sacris Scripturis ». De même, le P. Stilting, I. c., p. 431 C. \* Ein solcher Sanguiniker wie Hieronymus, dit M. Grützmachen, op. cit., p. 46, empfindet auch in verschiedenen Lebenslagen soin Alter verschieden. Als er im Alter auf ein langes Leben zurückschaut, datiert er manches Ereignis unbewusst in seine Jugend hinauf. was er vielleicht an der Schwelle des Mannesalters erlebt hat. Und im besten Mannesalter stehend, aber die Gebrechlichkeit eines zarten Körpers empfindend, der durch sitzende Lebensweise und eifriges Studium mitgenommen war, nennt er sich plötzlich senex, mit seinem Alter kokettierend . On tiendra compte aussi de la remarque de Thurstont, Mémoires, t. XII, p. 639 : a S. Jerôme n'est pas es ant dans ses contes -. Cette observation du clairvoyant historien est confirmée en tout point par les conclusions auxquelles sont arrives estas qui se sont récemment occupés des sources du De Viria balustribus. S. Jérôme ne cachait pas d'ailleurs son déduin pour les questions de chronologie (voir GRATZMACHER, op. cit., p. 41).

<sup>(5)</sup> Tout récemment encore, M. Grützmacher (p. 48-50) s'est donné beaucoup de peine pour démontrer, d'après est données, que S. Jérême est né

Telles sont les raisons que produit M. Kunze contre la priorité de la recension H. Pour réunir en un faisceau tous les éléments qui favorisent le jugement du critique allemand, joignons aux observations qu'il a fait valoir la curieuse particularité que voici. Le manuscrit 164 de la bibliothèque de Chartres, du XII\* siècle, contient, fol. 30° à 41°, le texte latin sous le titre suivant : Actus Malchi monachi captivi a beata Hieronymo de syro sermone in latinum translati (1), titre presque identique à celui que fournit un manuscrit provenant également du Nord de la France, le ms. 208 de la bibliothèque de Charleville, du XIIº siècle, dans lequel la Vie de Malchus (fol. 1°) est précédée de la formule : Incipit vita Malchi captivi de syro sermone in latinum a beato Ieronimo translata (2). Ce titre, qui constitue d'ailleurs une exception dans la tradition manuscrite (5), est d'attestation trop récente pour qu'on puisse y voir autre chose que la fantaisie de quelque scribe entreprenant et raisonneur,

entre 340 et 350, et non pas en 331 camme le veut S. Prosper. Les termes puer, adolescens employés par S. Jérôme encore après 380 ne peuvent pas convenir, selon lui, à un homme âgé de 50 ans. Il sera toujours sisé, croyonsnous, de retourner l'argument, si l'on se base sur ce fait que peu après 390 S. Jérôme se qualifie déja de senes, et ce, à plusieurs reprises. M. Grützmacher écarte les témoignages de cette nature par une exégése trop subtile.

<sup>(1)</sup> Catal. cod. hugiogr. bibl. civitatis Carnotensis, Analeota Bollandiana, t. VIII (1889), p. 141.

<sup>(2)</sup> Nous devons la connaissance de ce manuscrit à M. Nau, Analette Bollandiana, t. XX (1901), p. 141, n. 3. Voir Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements, t. V. 1879, p. 643. — Évidemment, les titres cités ne sont pas indépendants l'un de l'autre. Les deux manuscrits proviennent, du reste, de localités relativement peu éloignées : le ms. de Charleville appartenait autrefois à l'abbaye de Signy et celui de Chartres an chapitre de la même ville.

<sup>(3)</sup> Ainsi que nous avons pu nous en convaincre, en examinant le titre d'une soixantaine d'exemplaires, décrits dans les Catalogues de mess hagiographiques publiés par les Bollandistes et dans le Catalogue des mess des biblipubliques des départements.

inspiré sans doute par le caractère général de cette histoire, dont le théâtre et les personnages sont tout orientaux.

Des considérations qui précèdent, il ressort clairement, semble-t-il, que la manière de voir de M. Kunze n'est pas appuyée d'une démonstration assez décisive pour réussir à déposséder S. Jérôme de la paternité de la Vie originale de S. Malchus. Au lecteur qui garderait quelque donte ou qui désirerait, vu l'importance de la question, des preuves positives de l'antériorité du latin, peut-être serons-nous également en mesure de donner satisfaction. Malgré le peu de prise que laissent à la critique des textes aussi parallèles que H d'une part. G et S de l'autre, les divergences significatives sont assez nombreuses et, surtout, constamment favorables à la rédaction hiéronymienne.

Et tout d'abord, la supériorité littéraire de celle-ci est incontestable. Le grec et le syriaque effacent ou atténuent les traits ingénieux du latin (1), en les noyant souvent

<sup>(1)</sup> Ainsi p. 435, 13, eorum me magisterio tradidi, έμεινα παρ' αύτοῖς. 435, 21 solarer viduitatem eius, żvźnavow zórów. 437, 4 prosecutus ergo me de monasterio quasi funus efferret, noonsumus di us bones ele indicare : les trois derniers mots du latin n'ant pas été compris. 437, 16 longo postliminio haeroditaτέμε μουσευσον, ούτος Ιστιν ό μέγας πλούτος δυ Εξήλθες κληρονομήσας 438, 19 monachum quem in patria fueram perditurus, in eremo inveneram, ivixπόδοσες της παρακοής μου ή αίγμαλωσία μου γένονεν, 439, 13 tune pere sensi capticitatem meam, tots years almous the the durks use algualantar : the duyng ent de trop et détruit tout l'effet de l'expression, 439, 14 monachum coepi plangers quem perdebam, ton banaton inindoun the nacheniae pop. 441, 5 et mitgis animas copulam amato quam corporis, xal avevuatixh dialiste irranismusiv žilicihov. 441, 6 sperent domini maritum, Christus noverit fratrem, toitu τω τρόπω συζευχθώμεν άλληλοις, ίνα Ιδόντες οί κύριοι ήμων σαρκικόν νομίσωσ γάμον ὁ δὲ καρδιογνώστης Χριστός των έαυτοῦ δούλων την πνευματικήν γνώσετα. àdelpótyta. 446, 3 Si jurat Domínus miser os, habemus salutem ; si despicit peccatores, habemus sepulcrum, in Bonohon, th taxenione hund o Kuping, ένένετο ήμεν το σπήλαιον σωτηρία έάν δὲ ὡς άμαρτωλοὺς καταλείψη ήμας. έγενετο ήμεν τάφος: l'harmonie de la phrase latine a disparu. 446, 9 o multo

dans de banals développements, introduisent, pour ainsi dire à chaque ligne, des transitions, inutiles au sens, qui ne font qu'alourdir la marche du récit, forment fréquemment une phrase entière d'une proposition incidente de II, et amplifient comme à plaisir ce dernier, vrai modèle de concision, sans rien ajouter d'ailleurs aux faits qu'il exprime (1). Bref, à lire sans préjugé les trois recensions, pour ce qui est du naturel, de la simplicité, du pittoresque et des autres qualités du style, le grec et le syriaque ont tout l'air de se trainer péniblement à la suite du latin. Celui-ci conserve d'un bout à l'autre une allure primesautière qui impressionne en sa faveur. Mais, il faut bien le dire, dans le cas présent cette considération n'a que peu de poids dans la balance : avec tout le talent qu'on lui connaît, S. Jérôme a pu en effet retravailler à loisir l'œuvre de ses obscurs prédécesseurs (2), et peutêtre voudra-t-on voir un indice favorable à cette hypothèse dans ce passage du prologue latin, absent des recensions G et S, où S. Jérôme présente d'avance son opuscule comme un exercice de composition littéraire (5). Pourtant, au point de vue de la forme, une particularité

gravior exspectata quam illata mars / πρό τῆς τοῦ ξίφους πληγῆς τῆ τοῦ ράβου ὑπερβολῆ νεκροὶ γεγόναμεν. Etc. Dans tous ces passages, le syriaque suit fidelement la grec.

<sup>(1)</sup> Voir, par exemple, les textes cités p. 225-226. Qu'on veuille encore comparer à H les passages suivants de G: 434, 8-18: 435, 15-20; 436, 4-7; 436, 17-437, 5; 441, 10-13; 443, 2-32; 445, 1-7; 447, 12-20; 448, 12-14; 448, 18-450, 7; etc., etc. Sur les quelques passages où G et S paraissent plus simples que H, voir ci-dessous, p. 236-238.

<sup>(2)</sup> S. Jérôme a procédé ainsi maintes fois. « Er besass eine ausserordentliche Fähigkeit, die Gedanken anderer nachzudenken und mit der ihm eigenen Gewandtheit in gefälliger Form den Lateinern un übermitteln ». Geützmachen, op cit., p. 181. Voir ibid., pp. 17 sqq., 181 sqq., 212 sqq.

Ita et ego qui diu tacui..., prins exerceri cupio in parvo opere, et veluti quandam rubiginem linguae obstergere, ut venire possim ad tatiorem. historiam. Prol.

mérite d'être relevée : c'est la substitution, faite par G et S, du discours direct au discours indirect du latin. Ce procédé trahit, chez leurs auteurs, la préocenpation d'animer davantage l'exposé des faits; il paraît peu vraisemblable que S. Jérôme ait pris si souvent le parti opposé. Ainsi, au nº 3 de H, on lit : incidit mihi cogitatio ut ad patriam pergerem, et dum adhuc viveret mater (jam enim patrem mortuum audieram) solarer viduitatem ejus, et exinde venundata possessiuncula partem erogarem pauperibus, ex parte monasterium construerem ; (quid erubesco confiteri infidelitatem meam?) partem in sumptuum meorum solatia reservarem. Tout ce passage devient en grec, p. 435, 18: ό πονηρός και βάσκανος διάβολος ὑπέβαλέν μοι ὡς εῦλογον λογισμόν, φάσκων. Του πατρός σου τελευτήσαντος, υπόσρεψου είς του οίχου σου καὶ ἔως ζη ή μήτηρ σου, ανάπαυσον αύτην, καὶ μετά την τελεντήν αύτης πώλησον τὰ ὑπάργοντὰ σου καὶ τὰ μὲν δὸ; πτωγοίς, τὰ δὲ φύλαξον και οἰκοδόμησον έξ αὐτών μοναστήριον, και γενού και τυ πατήρ μοναγών. Καί ένα τοι την άληθειαν διηγήσωμαι, τέκνον, φιλαργυρίας λογισμόν υπετίθετο μοι λέγων Τήρησον έξ αυτών είς το γήράς σου, ένα έγγις άνάπαυσεν, καί είς την άπόκρισεν της μονής σου. Le syriaque (Sachau, p.106 a, 52) est absolument parallèle au texte grec. - Au même paragraphe, le latin poursuit : Clamare coepit abbas meus diaboli esse tentationem et sub honestae rei occasione latere antiqui hostis insidias etc.; le grec, auquel le syriaque (Sachau, p. 106 b, 8) correspond mot pour mot, dit avec plus de vivacité, p. 456, 6 : Άκούσας δε δ άγιος άββας ήμων λέγει μου Τέκνον, μη άκούσης μηδε θελήσης τούτο πράξαι αύτη διαβολικής κακοτεγνίας έστιν παγίς κτλ., et le discours direct continue. - Au nº 4, le latin s'exprime aiusi : Ego interim longo postliminio haereditarius possessor, et sero mei consilii poeniteus.... En grec. p. 457. 14, on a : Τότε ούν έγω είς εννοιαν τὰς τοῦ άγίου πατρός μου νουθισίας λαβών, έλεγον πρὸς έμαυτόν. Οὐτός έστιν ὁ μέγας πλοῦτος δν έξηλθες κληρονομήσαι, ταλαίπωρε, αύταί είσιν αὶ τοῦ έχθροῦ ἀπατηλαὶ καὶ ψυχοφθόροι ὑποσχέσεις. Et le syriaque, p. 451, 9, ne dit pas autrement. Onze fois, les auteurs de G et S se séparent ainsi de H pour faire parler leurs personnages sous la forme directe; jamais, au contraire, ils ne touchent, sinon pour l'amplifier, au discours direct que renferment certains passages du latin.

Toujours au point de vue de la composition, on remarquera que, cà et là, les recensions G et S aiment à rapprocher les traits relatifs au même ordre d'idées, traits qui sont dispersés en latin. Pour quel motif S. Jérôme eût-il disjoint ce qui se trouvait naturellement uni dans sa source ? Par exemple, lorsque Malchus, inspiré du démon, veut quitter son monastère pour aller vivre auprès de sa mère devenue veuve et recueillir, après sa mort, l'héritage paternel, l'abbé, par de bonnes paroles, essaie de le détourner de ce coupable projet. Proponebat mihi, lit-on dans II, nº 3, exempla de Scripturis plurima : inter quae illud, quod initio Adam quoque et Evam spe divinitatis supplantaverit. Et cum persuadere non posset, provolutus genibus, obsecrabat ne se desererem, ne me perderem, nec aratrum tenens, post tergum respicerem. L'auteur grec, p. 456, 11, rassemble les arguments emprantés à l'Ecriture de la façon que voici : καὶ γάρ τον Άδαμ είς ύψος θεότητος διά τῆς άπάτης ἐπάρας, είς πυθμένα ἄδου κατήγαγεν καὶ ὁ Κύριος τὸν τὴν γείρα αύτου έπιβαλόντα είς άροτρον παραγγέλλει μή στρασήναι είς τὰ όπίσω. 'Ως δὲ ἐπὶ πολύ τὰς τοιαύτας ἐκ τῶν θείων Γραφών παράγων μαρτυρίας ούκ δηγυσέν με πεδσαι, κατά τοῦ Κυ ρίου λοιπόν προσπεσών μοι ώρχιζέν με ένα μή αὐτόν καταλείδω. Comme toujours, le texte syriaque (Sachan, p. 106 b, 15) suit pas à pas la recension grecque : Et Adam, en effet,

l'ayant élevé par l'erreur à une telle hauteur, il l'a fait descendre au fond de l'enfer; et Notre Seigneur, celui qui met la main sur le soc de la charrue, il lui commande de ne pas se tourner pour regarder en arrière etc. (1). - Plus loin, on lit que la caravane dont Malchus faisait partie, tombe dans une embuscade; avec une de ses compagnes de voyage, le moine fugitif devient la propriété d'un des Sarrasins vainqueurs, et pen après son maître veut le contraindre à épouser la captive. Pour échapper à cette union criminelle, Malchus va se donner la mort, mais l'épouse qu'on lui a imposée l'arrête par ces mots (nº 7) : Precor te, inquit, per Jesum Christum, et per huius horae necessitatem adjuro, ne effundas sanquinem tuum in crimen meum. Vel si mori placet, in me primum verte mucronem. Sic nobis potius conjungamur. Etiamsi vir meus ad me rediret, servarem castitatem, quam me captivitas docuit : vel interirem potius, quam perderem. Cur moreris? ne mihi jungaris. L'auteur de G, p. 440, 12, suivi par celui de S, trouve bon de réunir la première phrase et la troisième, c'est-à-dire celles qui visent directement le projet de Malchus: 'Ορχίζω σε Ίησοὺν Χριστόν τὸν Κύριον τῆς δόξης ένα μὴ δι' έμε σφάξης εαυτόν εί δε τούτο ποιείν προήρησαι, πρώτον είς έμε στρέψον την μάγχεραν. Διὰ τί δὲ ἐαυτόν ἀναιρεῖν προήρησαι ; φράσον,

<sup>(1)</sup> Il est impossible de conserver dans notre traduction l'ordre des mots de la phrase syriaque. Celle-ci est un décalque parfait de la phrase grecque. — Ce passage prouve doublement contre G et S. Dans Is latin, le aupérieur du monastère, en exhortant Malchus à repousser les tentations de l'esprit malin, ne puise dans la Bible qu'un seul exemple, celui d'Adam, pour appoyer esconseils, et cette citation est tout-à-fait appropriée à la circonstance. Le second texte biblique n'est pas un exemple, mais une simple tournure de phrase empruntée à la Sainte Écriture, comme on en rencontre à chaque page dans les œuvres de S. Jérôme. O et S l'ont transformée en citation destinée, elle aussi, a fortifier la thèse de l'abbé, mais ne se sont pas aperçus qu'elle n'avait aucun rapport avec ce discours, qui traite uniquement des maux en sans par le démon (p. 436, 7-12). Ils ont ainsi brisé l'harmonie de ce passage.

φησίν. Ίνα μὴ ἐμὲ λάβης γυναῖκα; Γίνωσκε ἐμὲ μάλλόν σου τὴν σωφροσύνην σπουδάζειν τηρεῖν τῷ Χριστῷ. Οὐ μόνον ἀπὸ σοῦ, ἀλλ' εἰ καὶ ὁ νόμιμός μου ἀνὴρ ἢλθεν πρὸς μέ κτλ. — La description du travail des fourmis qui se lit dans H n° 8, paraît avoir subi un remaniement du même genre; G, p. 442, 8-20 et S (Sachau, p. 107 a, 6-23) ont rapproché les traits qui présentaient quelque affinité: les indications générales sur l'activité de ces animaux, le butin dont ils se chargent pour le transporter dans leur nid, les soins qu'ils prennent de leurs congénères fatigués ou blessés sur le chemin.

Ainsi, par l'emploi de ces deux artifices, le discours direct et le groupement des traits similaires, les recensions G et S, si prolixes et si banales souvent en regard de l'ingénieuse concision du latin, doivent tout au moins nous inspirer la défiance, car elles usent des procédés qui caractérisent d'ordinaire celui qui transcrit et remanie un texte, non pas celui qui l'écrit pour la première fois. Si, cependant, on conçoit jusqu'à un certain point qu'un écrivain lettré tel que S. Jérôme ait pu trouver monotone l'usage trop fréquent du style direct et cà et là défaire avec art ce que ses prédécesseurs avaient symétriquement assemblé, il est peu probable qu'on accorde la priorité à celle d'entre deux rédactions qui simplifie ou supprime certains passages de l'autre, passages d'interprétation difficile pour qui ne connaît pas exactement la langue latine et en particulier la langue de S. Jérôme, si pleine d'images et de peintures brillantes. Les phrases de H qui n'ont pas leur équivalent dans G et S appartiennent précisément à cette catégorie (1).

<sup>(1)</sup> Voir plus haut, p. 217, ce qui a été dit de l'absence, dans G et S, du prologue latin. L'emission d'une partie du n° 1 de H tient apparemment à une autre raison (cfr. p. 239).

## Citons quelques exemples.

G

S

N. 3: Prosecutus ergo me de monasterio quasifunus efferret, et ad extremum valedicens; Video, ait, te, fili, satanae cauterio notatum; non quaero causas, excusationes non recipio.

N. 4: Et ecce subito equorum camelorumque marces Ismaelitae irruunt, crinitis vittatisque capitibus, ac seminudo corpore, pallia et latas calliculas trahentes : peadebant ex humero pharetrae; lazos arcus vibrantes, hastilia longa portabant. Non enim ad pugnandum, sed ad praedam venerant Rapimur, dispergimur, in δεήρπασαν πάντας ήμας. diversa trahimur.

N. 6 : Jam igitur venerat tenebrosior solito, et mibl nimium matera nox. Duco in speluncam semirutam, novam conjugem : et pronubante nobis moestitia, uterque detestamur alterum. nec fatemur.

N. 9: Inflatis conscensisque utribus, aquis nos credimus, paulatim pedibus subremigantes, ut deorsum nos flumine deferente, et multo longius quam conscende-

P. 437, 4 : Προπέμπων dé un Compo sic émidiatas έλεγεν ὁ πατήρ' Βλέπω or, texnor, but too onμείου του διαβάλου καυinglastievia.

P. 437. 13: Estigons έπελθόντες ήμεν Σαραanyoi.

P. 450, 4 : Me conduisant donc comme à la perte. l'abbé me disait : Mon fils, je te vois stigmatisé de l'amour de l'argent du calomnia teur.

P. 451, 7 : Soudain les perturbateurs tombé rent sur nous

P. 439, 12 : Zsúčas obo us oùth, sionfrayév us sis annihmov pet mothe.

DOUB enleverent et tons.

P. 452, 22 : Lorsque done il m'eut uni à elle, il m'introduisit dans une caverne arec elle.

P. 444, 19 ; dwarface ούν τούς άσκούς, έδωκα ton for freing, and obtains κοατούντες αύτούς ταξε yapohy zal volk mosiy zaπηλατούντες διήλθομεν the motunde.

SACHAU, p. 108 a. 1: Je gonflai done ces outres et je donnai l'une à cette femme, et ainsi en tenant les outres des mains et en nous servant des pieds comme ramus, in alteram nos exponente ripam, vestigium sequentes perderent. Sed inter haec madefactae carnes, et ex parte lapsae, vix tridui cibum pollicebantur. de rames, nous traversames le fleuve.

Celui qui parcourt d'un bout à l'autre les trois recensions objectera peut-être que le latin supprime et simplifie tout comme le grec et le syriaque, et que par suite, la question demeure en suspens. Mais qui ne voit que le genre d'omissions est tout différent ? Les passages de H que G et S ne contiennent pas, sont peu nombreux, d'une sobriété de bon aloi, et ne révêlent pas la moindre intention suspecte. Seulement, la concision, les mots un peu spéciaux ou la construction en faisaient un obstacle difficile à franchir pour des traducteurs inhabiles. Par contre, de tous les détails, peu importants d'ailleurs, que le grec et le syriaque ont en plus du latin, les uns sont de verbeux développements ou d'inutiles explications, les autres trahissent une véritable tendance, la tendance, bien compréhensible du reste, à proposer aux lecteurs pieux un modèle plus édifiant encore que le Malchus de S. Jérôme. La plupart des hagiographes qui remanient un texte se comportent, on le sait, de la même façon. « Que le fond d'une légende soit ou non authentique, la marche régulière de son développement n'est jamais du merveilleux au naturel, de la recherche à la simplicité ; elle tend à s'amplifier plutôt qu'à se restreindre » (1). Il cût été difficile ici d'exploiter le merveilleux : le sujet ne com-

<sup>(1)</sup> A. AMIAID, La tégende syriaque de saint Alexis, l'Homme de Dieu, Paris, 1889, p. XLIV.

portait guère de développements de ce genre, et surtout pareil travail ent dépassé le but modeste que les traducteurs s'étaient assigné. C'est d'une autre idée qu'ils se sont inspirés. La Vie de Malchus est l'histoire d'un moine entré tout jeune dans un monastère et sévèrement châtié par la Providence pour en être sorti malgré les sages conseils de son supérieur. N'était-ce pas l'occasion pour les hagiographes grec et syrien, qui vraisemblablement sont des moines et qui écrivent pour un public de moines, de s'étendre avec complaisance sur les devoirs et les avantages de la vie monastique ? Aussi n'y ont-ils pas manqué. Malheurensement pour eux, tout au début (nº 1), le texte latin offrait un détail peu en harmonie avec l'idéal des moines orientaux, auxquels des instructions aussi réputées que celles de S. Basile interdisaient d'une manière presque absolue les rapports avec l'autre sexe (1). D'après le récit de S. Jérôme, Malchus habitait à Maronia sous le même toit qu'une femme de l'âge le plus avancé, guettée déjà par la mort. Ce que voyant, le biographe demande aux habitants de la localité si le lien qui unit les deux vieillards est le mariage, la parenté ou la communauté d'esprit. Et les villageois se contentent de répondre qu'ils sont saints et agréables à Dieu. Cette cohabitation de Malchus avec une femme, G et S ne l'ont pas trouvée à l'honneur de l'ascète et l'ont simplement passée sous silence. Il n'y a pas l'ombre d'une raison pour que

<sup>(1)</sup> Voir E. Marin. Les moines de Constantinople, 1897, p. 123; J. M. Besse, Les moines d'Orient, 1900, p. 60 sq. Encore S. Basile a-t-il tempéré la rigueur de la regle en usage chez les ermites et les cénobites des IVe et Ve siècles, laquelle exclusit toute relation quelconque avec l'autre sexe (cfr. O. Zöckles, Askese und Monchtum, 1897, pp. 234, 238 sq., 289). Ainsi, d'après la règle pakhômienne, « les cénobites devaient éviter tout rapport avec les femmes ». P. Ladeuzz, Étude sur le cénobitisme pakhômien, 1898, p. 283, 316.

S. Jérôme introduise à plaisir un semblable détail, puisqu'il accuse le même but que les rédacteurs grec et syrien, c'est-à-dire la glorification de la chasteté (1).

Cet obstacle renversé, G et S accommodent à leur tendance tous les passages auxquels il est possible de donner une coulcur monastique. Aux premiers mots déjà, on s'en apercoit : pour H (nº 4), le héros de l'histoire est seulement un vieillard du nom de Malchus; pour G (454, 4) et S (Sachau, 105 b, 5), c'est aussi un moine, μαναγός, τοίω. - Voici que le biographe aborde le saint homme et lui demande son histoire. Dans H (nº 1), Malchus, sans se faire prier, commence ex abrupto l'exposé de ses aventures. Dans G (454, 9-17) et S (Sachau, 105 b, 9-106 a, 1), il parle tout d'abord de la vie des moines et de la manière de servir Dieu ; puis, en guise d'avant-propos, il annonce à son interlocuteur qu'il va lui faire connaître les dangers, que par sa faute, il a traversés ; ils serviront, dit-il, de leçon à un grand nombre, afin qu'ils apprennent à ne pas mépriser les avertissements de leur père spirituel. - Plus loin, lorsque Malchus déclare que, fuyant la maison paternelle, il est entré dans un monastère, il n'a, d'après H (n° 2), que quelques mots sur sa conduite à cette époque : repertis monachis, corum me magisterio tradidi, manuum labore victum quaeritans, lasciviamque

<sup>(1)</sup> Voir plus haut, p. 224. S. Jérôme a traité maintes fois de la virginité, particulièrement dans ses lettres, par ex. dans l'ep. 22 ad Eustochium de custodia virginitatis. Au sujet de cette épitre, M. Grützmachka, Hieronymus, p. 253, remarque avec raison que « la virginité est pour Jérôme l'Évangile dans l'Évangile ». Il est donc peu vraisemblable que traduisant G ou S, Jérôme ent imaginé le détail dont nous parlons, fut-ce même pour ajouter à l'intérêt du récit, lui qui écrivait à Népotien, engagé dans la cléricature : Hospitiolum tuum aut rare, aut numquum mulierum pedes terant. Omnes puellus et virgines Christi, aut acqualiter ignora, aut acqualiter dilige : Ne sub codem tecto mansites : nec in practerita castitate confidas (P. L., t. XXII, col. 531).

carnis refrenans jejuniis. G (435, 15) suivi par S (Sachau, 106 a, 25), accentue fortement la note : ἔμεινα παρ' αὐτοῖς, πάση άγωγή της σεμνής του μονήρους βίου κατά την ένθεον έκείνων πολιτείαν άγωνιζόμενος και προκόπτων έν Κυρίω καλώς. Έν εκανοίς δε έτεσιν τη τοιαύτη άρετη άνεπιλήπτως έγκαρτερήσαντός μου έν τώ μοναστηρίω, καὶ των ἀδελφών πάντων χαιρόντων ἐπὶ τῆ προκοπή τῆς σεμνής μου πολιτείας....

On sait quel rôle important joue le démon dans l'enseignement ascétique et la vie spirituelle des moines d'Orient (1). A cet égard aussi, G et S décèlent les préoccupations qui animent leurs auteurs. Après de longues années de vie religieuse, dit le texte latin (nº 5), Malchus se sent pris du désir de retourner dans sa patrie et de revoir sa mère, pour la consoler dans son veuvage et recueillir, après sa mort, l'héritage paternel. D'après G (435, 18-456, 5) et S (Sachau, 106 a, 51-106 b, 5), ces pensées lui sont suggérées par le démon, qui est mis directement en scène. — Πολιορχούμενος δε τούτοις τοῖς λογισμοῖς καθ' ἐκάστην ἡμέραν, poursuit G d'accord avec S, ἡναγκάσθην τῷ πνευματικώ πατρί την τοιαύτην της ψυχής μου νόσον άποκαλύψαι. Aucune trace de ce détail dans H. - Selon l'expression de G (456, 18-457, 4) et S (450, 1-4), c'est également le démon qui triomphe dans le cœur du moine (2) et le fait sortir du monastère, en le décidant par ces paroles à l'adresse de l'abbé: θό του κηδόμενος ταύτα ποιεί, άλλά τῷ πλήθει των άδελφων δαυτόν και την μονήν αύτου δοξάσαι βουλόμενος. D'après le récit plus simple de H (nº 3), c'est Malchus qui

(1) Ces expressions sont empruntées en partie à D. Besse, Les moines

d' Orient, Paris, 1900, p. 521. Voir ibid., p. 521 sqq.

<sup>(2)</sup> Fait que G rappelle encore plus loin, p. 443, 6-10, alors que la latin (2° 8) n'en dit pas un mot : πενθείν ἱαυτόν ἡρξάμην ότι... τῆς... εὐταξίας των ἀδελφών νόθοις λογισμοϊς ώς νήπιον θωπεύσας με ό διάβολος καί έν ταύτη τζ αίγμαλωσία καταστήσας είς τοσούτους πειρασμούς είσηνεγκέν μέ (= S. Sachau, p. 107 a, 32-107 b, 1).

remporte sur son supérieur une coupable victoire, putans illum non meam utilitatem, sed suum solutium quaerere.

Le moine indocile eut bientôt à se repentir de sa détermination. Devenu prisonnier des Sarrasins, ceux-ci le font monter sur un chameau qui le transporte à leur campement, après une course rapide à travers le désert. Pendant le voyage, dit le texte latin sans faire aucune réflexion (n° 4), Malchus recevait pour nourriture des viandes à demi crues, pour boisson du lait de chameau ; arrivé à destination, on lui ordonne de saluer l'épouse du maître et ses enfants ; enfin la chaleur l'oblige à quitter la plupart de ses vêtements. Tous ces détails sont exposés par S. Jérôme sans le moindre commentaire. Carnes semicrudae, cibus ; et luc camelorum potus erat. Tandem... pervenimus ad interiorem solitudinem, ubi dominam liberosque ex more gentis adorare jussi, cervices flectimus. Hic quasi clausus carcere, mutato habitu, id est nudus ambulare disco. Nam aeris quoque intemperies nihil aliud praeter pudenda velari patiebatur. Dans la pensée des auteurs grec (458, 5-9) et syrien (451, 16-25), ces faits constituent autant de souillures infligées au moine Malchus en punition de sa désobéissance : xxl ού τοῦτο (1) μόνον πρὸς αἰσχύνην τῆς άπειθούς μου γνώμης συνέβη μοι, άλλά και ραγείν έδωκάν μοι κρέα καὶ καμτίλειον έπινον γάλα (ε), καὶ ἀπενέγκας με είς τὴν σκηνὴν αὐτοῦ

<sup>(1)</sup> Voir plus bas, p. 248-249, ce que nous dirons du fait désigné par 10510.

(2) Les moines orientaux s'abstennient généralement de viandr. Le concile de Chalcédoine (451) punit de l'anathème les moines qui mangent de la chair et qui vivent avec une femme. Voir E. Marin, op. cit., p. 121, 126; D. Bassa, op. cit., p. 303 sqq. La règle de Pukhôme et celle de Schenoudi interdisaient également la viande; voir P. Ladeuze, op. cit., p. 299, 325. Le moine oriental, dit M. Zockler, à quelque région qu'il appartienne (Égypte, Palestine, Asie Mineure, Syrie, Mésopotamie), s'interdit d'une manière absolue l'esage de viande », Askese und Mönchtum, p. 234; cfr. (bid., p. 237. On comprend donc sisément que G et S donnent une signification spéciale au fait simplement indiqué par S. Jérôme. Si ceiui-ci dépendait de ceux-la, il n'eût pas

έπέλευσέν μοι κύψαντα προσκυνήσαι τῆ γυναικί αύτου, λέγων Λύτη έστιν ἡ δέσποινα ὑμῶν (1). Καὶ πρὸς τούτοις ἐδιδασκόμην ὁ εὐλαβῆς μοναχὸς τὸ σχῆμα τῆς γυμνότητος ἐκείνων πρὸς ἀξίαν ἀνταπόδοσιν τοῦ φιλαργύρου μου τρόπου περιβάλλεσθαι. — Caractéristique aussi est la réponse de Malchus, d'après G (459, 7) et S (452, 48), au maître qui veut lui faire éponser une esclave : ἀντιλέγοντος δέ μου αὐτῷ ὅτι μονάζων εἰμὶ..., comme je lui disais que je suis moine..., en regard du latin (n° 5) : et cum ego refutarem diceremque me christianum...

D'autres passages encore révèlent d'une manière non moins significative la tendance générale des anteurs grec et syrien. Ainsi, à un moment donné, Malchus seul dans le désert, donne libre cours à ses pensées. Coepi mecum tacitus volvere, lui fait dire S. Jérôme (nº 8), et inter multa, contubernii quoque monachorum recordari maximeque vultum patris mei qui me crudierat, tenuerat, perdideratque. Le ton de G (p. 442, 2-7) et de S (p. 454, 24-455, 6) est bien différent ; l'expression inter multa... quoque a disparu en laissant toute la place aux souvenirs du monastère, et ceux-ci sont plus détaillés : Τρξάμην ένθυμεῖσθαι την έν τω μοναστηρίω είρηνικήν διαγωγάν των άδελφων καί το πρόσωπον του άγίου μου πατρός ένεικονίζεσθαι, και την εύσπλαγγνον αύτου καί τελείαν άγάπην εν Χριστώ περί έμε, πώς παντί τρόπω έσπουδαζεν μή γωρισθήναι με ἀπ' αὐτοῦ, μὴ πειθομένου δέ μου θεία ἀποκαλύψει τὰ μέλλοντά μοι συμβαίνειν προεμαρτύρατο.

A la fin du n° 8, après avoir rappelé le travail de la fourmi. S. Jérôme le compare avec la vie du moine d'une

omis, sans doute, de reproduire ici les termes de l'original, puisque lui-même écrit : Si vis perfectus esse, bonum est vinum non bibere et carnem non manducare (Adversus Jovinianum, I. 6. Miens, P. L., t. XXIII, col. 294), conseil qu'il donne encore dans sa lettre à Lasta (P. L., t. XXII, col. 874).

(1) Voir ci-dessus, p. 239, ce qui a été dit des rapports des moines avec les femmes. Les arguments que nous tirons des deux passages se corroborent

l'un l'autre.

façon discrète et mesurée. Au contraire, les rédacteurs grec et syrien (1) que cette comparaison a mis en verve, intercalent à cet endroit une longue paraphrase, très inattendue, sur les devoirs de la vie commune dans les monastères, qui interrompt net la narration et ainsi trabit assez clairement la main d'un remanieur. La pauvreté individuelle et la communauté des biens, sur lesquelles nos traducteurs insistent particulièrement, tandis que S. Jérôme y fait à peine allusion, est un des thèmes les plus familiers aux écrivains ascétiques (2), depuis le grand législateur monastique, S. Basile (5).

Nous signalerions encore, si ce n'était superflu, plusieurs textes de la fin du récit, qui appartiennent à la même catégorie que les passages déjà cités. Par exemple, Malchus et sa compagne appellent la bénédiction divine sur leur projet d'évasion (4); If dit seulement qu'ils flottaient entre l'espérance et la crainte (n° 9). Par trois fois, les fugitifs rendent grace à Dieu d'un bienfait qu'ils en ont reçu ou de la disparition d'un danger qui les menaçait (5); le latin (n° 11) n'a rien de pareil : le sentiment qui s'y manifeste est, au contraire, la crainte du péril. Enfin, dans un épilogue bien moins sobre que celui de II (n° 12 fin.), les auteurs grec et syrien reprennent et développent les considérations qu'ils ont énoncées tout

<sup>(1)</sup> G: p. 443,6-444,4; S: SACHAU, p. 107 s, 31-107 b, 18.

<sup>(2)</sup> Voir D. Hesse, op. cit., p. 154 sqq.; E. Marin, op. cit., p. 120 sqq., p. 127.

<sup>(3)</sup> Regulae bravius tractatae, Ερώτησις πέ. Εί χρή έχειν τι ίδιον ἐν ἀθελφότητι P. G., t. XXXI, col. 1143 A. La réponse débute ainsi : Τοῦτο ἐναντίον ἐστὶ τῆς ἐν ταῖς Πράξεσι περὶ τῶν πιστευσάντων μαρτορίαις, ἐν αῖς γέγραπται καὶ οὐδείς τι τῶν ὑπαρχόντων αὐτῷ ἔλεγεν ίδιον είναι. Voir encore les Constitutiones inonusticae attribuées à S. Basile, P. G., t. XXXI, col. 1384 AB, 1423-1426,

<sup>(4)</sup> G p. 441, 12-14; S. Sachau. p. 107 b, 27-31.

<sup>(5)</sup> G p. 447, 6-7, 12-15, 17-20, S, SACHAE, p. 108 b, 25, 33-109 a, 2; 109 a, 4-8.

au début sur la nécessité pour les moines de l'obéissance parfaite envers leurs supérieurs (1).

Personne n'ignore que S. Jérôme, au commencement de sa carrière, se retira dans le désert de Chalcis pour v vivre de la vie érémitique et s'adonner aux plus terribles austérités. Plus tard, et jusqu'à sa mort, il gouverna le monastère de Bethléhem, qu'il avait fondé avec Ste Paule ; et c'est même pendant cette période de sa vie qu'il livra l'histoire de Malchus à la publicité. On compte parmi ses œuvres une traduction latine des règles de Pakhôme, et « une série de lettres qui ont pour but d'encourager et d'instruire dans la vie ascétique » (2). S'il écrivit quelques Vies de saints, ce fut uniquement pour glorifier l'ascétisme dans la personne de moines célèbres de son temps. Au sujet des Vies de S. Paul l'ermite et de S. Hilarion, on ne pourrait contester que « son imagination lui a fourni des couleurs sur lesquelles son héros se détache fortement et se trouve poétiquement grandi » (5). Est-il concevable qu'avec de telles inclinations, le saint Docteur ait effacé, de propos délibéré, un si grand nombre de traits tout à la louange du moine syrien ou destinés à mettre en lumière les vertus et les obligations (4) monastiques ?

<sup>(1)</sup> G p. 448, 19-449, 7; S, SACHAU, p. 100 a, 30-109 b, 7.

<sup>(2)</sup> BARDENREWER, Patrologie, 1894, p. 436. Pour plus de détails, voir O. Zöckler, Hieronymus, Cotha, 1865, passim et surtout le chap. V de la partie, Hieronymus els Ashet und praktischer Theologe.

<sup>(3)</sup> Analecta Bollandiana, t. XIV (1895), p. 121 (a propos de la Vie d'Hilsrion).

<sup>(4)</sup> D'autre part, on conçoit aisément que les bagiographes grec et syrien aient insisté sur l'obligation de la pauvrete, de la chasteté et de l'obéissance chez les moines. Elle était, des les premiers siècles, a la base des institutions cénobitiques de l'Orient. Voir D. BESSE, ep. cit., chap. VII, VIII et IX; E. MARIN, op. cit., livre II, ch. IV et V; P. LADEUZE, op. cit., p. 282-265, 315-316. De la prédilection du traducteur pour les considérations de ce genre, on peut conclure, avec beaucoup de vraisemblance, qu'il appartenait luiméme au monachisme.

L'examen de quelques singularités qui se rencontrent dans les recensions grecque et syriaque, achèvera notre démonstration. Cà et là, en effet, G et S offrent des défauts de composition, des expressions bizarres ou même des passages peu intelligibles, dont la présence se comprend de la manière la plus claire, quand on les rapproche du texte latin. Tantôt les traducteurs se trahissent par quelque inconséquence; tantôt, des deux sens que peut avoir un terme latin un peu ambigu, ils choisissent celui qui s'harmonise le moins avec le contexte; tantôt même, ils tombent dans l'erreur la plus complète; et toujours, le latin vient à propos pour expliquer leurs défaillances. Étudions les particularités les plus frappantes à cet égard.

Le récit de la Vie de Malchus débute par quelques mots sur ses premières années. Έγω ἐγεννήθην ἐν κώμη λεγομένη Σεβενία, lit-on dans le ms. Vatic. 1660 (1). Le nom propre est Εσιμενία dans le Parisimus 1605 (2), κίσε dans tous les exemplaires de la recension syriaque (5). Ni les inscriptions, ni les lexiques, ni les auteurs qui, comme Ramsay (4), ont étudié la géographie historique de l'Asie Mineure, ne font mention, à notre connaissance, d'une localité qui porterait l'un de ces noms, on un autre s'en rapprochant tant soit peu. G et S seraient-ils les seuls documents qui nous en apprennent l'existence? Il est évident que la chose est parfaitement possible en soi, comme il est également vrai que la géographie historique de l'Asie Mineure est encore peu connue. Mais le texte

<sup>(1)</sup> Voir p. 434, apparat critique.

<sup>(2)</sup> Ibid.

<sup>(3)</sup> C'est-a-dire le ma de Berlin Sachau 302 (Sachau, op. cit., p. 106 a, 3), le Paris, syr. 317 (Benjan, Acta martyrum, p. 237), les mas, du British Museum 12174 (ibid.) et 12175.

<sup>(4)</sup> The historical geography of Asia Minor, Londres, 1890.

latin (n° 2) apporte une solution plus naturelle et plus plansible. Si les manuscrits qui le contienneut offrent à cet endroit un grand nombre de variantes, toutes se ramènent facilement à la leçon Ego, inquit, mi nate, Nisibeni agelli colonus, adoptée par tous les éditeurs (1). Il n'est donc pas douteux, nous semble-t-il, que Σεβενία et Έσιβενία (source de Έσιμενία) sont des formes écourtées (2) de Νεσιβενία, que nous croyons être le nom grec primitif (5). Les copistes l'auront involontairement raccourci, à cause de la similitude de la première syllabe avec la

(I) Plusicurs copistes n'ont fait qu'estropier plus ou moins le nom propre. On trouve ainsi a la bibliothèque royale de Bruxelles (= B), dans la ms. 8216, de l'année 819, misittelli ; ms. 8623, XII° s., musibeni ; ms. 9398, XII° s., nisili ; à la bibliothèque nationale de Paris, fonds latin (- P), dans le ms. 5324, X\* s., nisinini (u in b corr. m²); use, 12596, X1° s., nisimeni ; mss. 11748, X . s., et 3784, XI .., nisibini ; ms. N. A. 2261, XII s., nil|bini (prim, i supra lin. m1 !; mi nate om); ms. 2669, XIIIe s., nisiben. D'autres, arrêtes par ce nom inconnu, lui ont fait subir des métamorphoses parfeis bien singulières, en séparant les quatre syllabes dont il est composé. Ainsi : B 7462, XIII e., mi nate nisibeni | matheni sybeni ; B II. 1181, XII. s , ego, inquit, mi nate, nisibeni | ego quidem nisi boni ; P. N. A. 2178, XI s., nisibeni agelli ] nisibe nigelli ; P 5314, XII s., nizi bini ; P 12597, XII s., mi nate nisibeni agelli ] in athenis bene; B 565, XIV s., Ego, ait, in athenis ibi in agello colonis; B 582, XIIIe s., in athenis ivi in agello; B 4815, XIIe s., in athenis ib oni agello. Quelques manuscrits modernes portent, à la place de nisibeni, une leçon toute différente, qui est évidemment une conjecture faite d'après les premiers mans du récit Maronia triginta ferme millibus etc. : P 2968, an. 1439, maronian ; P 1795, XV\* s., maroniani ; P 5597, XV\* s., maromati (exponetue) ; P 5578, XVa s., maroniaci ; P 8429 A. XVa s., maroniati. B 7797, XIIIa s., et P 17632, X Ve s., ont esquive la difficulté en omettant ce mot embarrassant Scala, les mss. suivants ont conservé la forme correcte ou à peu près : B 638, XIVes., et P 1878, XIII. s., nizibeni ; P 5386, XIII. s., et P 17623, XIII. s., nisibeni. Voir encore, avec d'autres variantes, les remarques de Rosweyne, Vitae Patrum, Anvers 1615, p. 97; Acta SS., Octobr. t. IX, p. 67 H; P. L., t. XXIII, col. 54,

(2) Et dont l'unitial s'est offaibli en s, car la chute de νι et celle de ν(pour le copiste qui a lu λεγομίνην) amênent les formes Σιβενία, 'Ισιβενία, Voir K. Distrances, Untersuchungen zur Geschichte der grischischen Sprache, Leipzig, 1898, pp. 11 ειq., 272 εq.

(3) On n'oubliera pas que la tradition manuscrite se réduit ici au Vatic. 1660 et au Paris. 1605 : si l'un ni l'autre ne manquent de fantes de tous genrus, et spécialement d'omissions. syllabe finale de λεγομένη, qui précède immédiatement. Dès lors, l'erreur du traducteur est visible : il a pris l'adjectif Nisibeni pour un substantif, et l'a simplement transcrit en caractères grecs (1).

P. 455, 11, on lit: ἔμαθον... μοναστήριον εἶναι, καὶ παρωσάμενος τάς προλαβούσας γνώμας άπηλθον έχει, και προσελθών αύτοις έμεινα παρ' αὐτοῖς.... κατὰ την ένθεον έκείνων πολιτείαν άγωνεζόμεvoc... En syriaque : j'appris que... il y avait un monastère qui était dans la tranquillité, et j'abandonnai les projets antérieurs et j'allai là, et je les suppliai et je restai près d'eux.... combattant selon leur pratique divine... (Sachau, 106 a, 22). Le lecteur est quelque peu embarrassé par ces pronoms autoic, exclusiv, aid, aco, aico, qui n'ont pas d'antécédent, à moins de deviner comme Sirleto « ad eos monachos profectus, apud illos mansi... » (2). Le texte latin porte : repertis monachis, eorum me magisterio tradidi. Tandis qu'ils développent cet ablatif absolu, les traducteurs substituent le terme « monastère » à celui de « moines », mais ils oublient de faire dans ce qui suit les retouches que requérait le premier remaniement.

Au nº 4 du latin, on remarque avec surprise l'absence d'un trait assez curieux, soigneusement noté par S, p. 451, 12 et par G, p. 457, 18: Έμὲ τοίνον καὶ μίαν γυναῖκα λαβών εἰς ἐξ αὐτῶν ἐπεβίβασεν ἡμᾶς εἰς μίαν κάμηλον, καὶ δξυτάτω δρόμω διὰ τῆς φοβερᾶς ἐρήμου πορευομένων ἡμῶν, φοβηθέντες μὴ πέσωμεν ἀπὸ τῆς καμήλου ἡναγκάσθημεν περιπλέκεσθαι ἀλλήλοις, καὶ οὐ τοῦτο μόνον πρὸς αἰσχύνην τῆς ἀπειδοῦς μου γνώμης συνέβη μοι.... Une mesure

<sup>(1)</sup> Ceci n'explique la leçon syriaque, que si l'on admet que S est une traduction de G. Voir ci-dessous, p. 257. — Le α de Ναιβενία ne proviendrait-il pas de ce que le traducteur a lu NISIBENIA GELLI? On comprendrait ainsi que agelli n'a pas d'équivalent dans le grec et le syriaque : gelli étant inintelligible ou bien le traducteur se connaissant pas le sens d'agelli, κώμη était une conjecture facile à faire.

<sup>(2)</sup> Voir ci-dessus, p. 427, en note.

de précaution aussi condamnable était-elle bien nécessaire pour empêcher toute chute ? Il fallait plutôt et il suffisait que cette étreinte portât sur l'animal qui servait de véhicule aux voyageurs. De la lecture du texte latin (n° 4): cum altera muliercula in unius heri servitutem sortitus renio. Ducimur, immo portamur sublimes in camelis ; et per vastam eremum semper ruinam timentes, haeremus potius quam sedemus, il ressort que c'est, en effet, du chameau qu'a voulu parler S. Jérôme, mais la concision de la phrase et l'ambiguïté de haeremus ont induit les traducteurs en erreur. Naturellement, cette méprise les a contraint de faire monter Malchus et sa compagne sur un seul chameau, alors que le latin emploie le pluriel (1).

Le texte grec qu'on vient de lire, se continue comme suit, p. 458, 4 : ἀλλὰ καὶ φαγεῖν ἔδωκὰν μοι κρέα καὶ καμήλειον ἔπινον γάλα, καὶ ἀπενέγκας με εἰς τὴν σκηνὴν αὐτοῦ ἐκέλευσεν μα. κύψαντα προσκυνῆσαι τῷ γυνακὶ αὐτοῦ. Et l'auteur syriaque, p. 454, 17, s'exprime de la même façon. Quel est le sujet d'ἀπενέγκας et d'ἐκέλευσεν? Quel est l'antécédent d'αὐτοῦ? Si le lecteur devine que c'est εἰς έξ κὐτῶν placé cinq lignes plus haut dans G et S, il estimera que le sujet et le verbe, le pronom et l'antécécent sont bien loin l'un de l'autre. Ce défaut s'explique par le latin (n° 4) : pervenimus ad interiorem solitudinem, ubi dominam liberosque adorare jussi cervices flectimus. En remplaçant pervenimus et jussi par des verbes transitifs, les traducteurs ont oublié de pourvoir ceux-ci d'un sujet.

Plus décisif encore est ce passage (p. 458, 20) où G cite l'Écriture : Μεμνημένος δε του Άποστόλου λέγοντος δτι οἱ οἰκέται τοῖς ίδιοις χυρίοις τὴν εὐνοιαν φυλάττετε, οὐ μόνον τοῖς ἀγαθοῖς, ἀλλὰ

<sup>(1)</sup> Au reste, ce contreseus servait très bien la tendance habituelle de G et S. Voir ci-dessus, p. 242.

αχὶ τοῖς σκολιοῖς... (= S, p. 452, 10). On nous annonce une citation de l'apôtre S. Paul (τοῦ Ἀποστόλου) (1), et voici qu'on reproduit presque textuellement les paroles de S. Pierre : 01 οἰκέται ὑποτασσόμενοι ἐν παντὶ φόβω τοὶς δεσπόταις, οῦ μόνον τοῖς ἀγαθοίς καὶ ἐπιεικέσιν ἀλλὰ καὶ τοῖς σκολιοῖς (1 Petri, II, 18)! En latin, il y a : sciebam enim Apostolum praecepisse dominis sic quasi Deo fideliter serviendum. A ce texte librement cité de l'épître aux Éphésiens (VI, 5-7), G et S ont substitué de mémoire un passage analogue de la première épître de S. Pierre (2), mais inconséquents avec eux-mêmes, ils ont gardé le terme apostolum de H.

Pendant que Malchus pleure la perte prochaîne de la vertu à laquelle il s'était voué, il prononce quelques paroles, dont l'une est bien obscure, pour ne pas dire incohérente, en grec et en syriaque. G, p. 439, 49 : Τι ποιήσεις, ψυχή : ᾿Απώλου' εί γὰρ ἐνίκησας διὰ τῆς ὑπομονῆς, τὴν γεῖρα τοῦ Θεοῦ εἰς ἀντίληψεν ἀναμείνας ἀν ἔτχες, ῆ, πολιορκεῖσθαι μέλλεις ὑπὸ τῆς ἡμαρτίας, περέψον κατὰ τοῦ σώματός σου τὴν μάγαιραν. S, p. 455, 7 : Que feras-tu, âme perdue? Car si tu avais vaincu par la patience dans la grâce de Dieu tu aurais pu attendre le secours, ou bien [si] maintenant tu dois soutenir le siège du péché, tourne le glaive contre ton corps. Les copistes grecs ont chacun tenté, sans grand succès d'ailleurs, de corriger ce passage, et le Parisinus 1605 a même poussé l'arbitraire jusqu'à le transformer complètement. Le latin, pourtant, est des plus clairs : Quid

Employe dans le sens d'apôtre du Christ, ἀπόστολος accompagné de l'article désigne toujours l'apôtre S. Paul. Cír. E. A. Superocaes, Greek Lexicon of the roman and byzantine periods, 1888, s. v.

<sup>(2)</sup> Fait bien significatif aussi, leur citation est mèlée de deux mote qui se retrouvent dans le passage de S. Paul auquel le latin fait allusion. Ce passage, en effet, est conçu comme suit : θί δούλοι, ὑπακούετε τοῖς κατά σάρκα κυρίοις.... μετ' εὐνοίας δουλεύοντες (Eph. VI, 5, 7). Il serait difficile d'expliquer ce mélange autrement que par l'influence du latin sur les deux traductions.

agimus, anima? perimus, an vincimus? Expectamus manum Domini, an proprio mucrone confodimur? Verte in te gladium (n° 6). Les traducteurs, ignorants ou distraits, ont pris an pour ž<sub>2</sub>, d'où la construction conditionnelle et l'obscurité de leur phrase.

Combien bizarre aussi est l'expression de G, p. 440, 5: ἔχη ἡ σωφροσίνη τὸ μαρτύριον αὐτῆς τετηρημένον, et de S, p. 455, 12: qu'il soit conservé à toi le témoignage de la chasteté. Le participe devrait s'accorder avec σωφροσύνη plutôt qu'avec μαρτύριον, comme dans le latin habet et servata pudicitia suum martyrinm (n° 6). Les traducteurs ont lu habet et servat (1).

Plus loin, décrivant l'activité des fourmis, 6 débute ainsi, p. 142, 8 : όρω μυρμήκων φωλεύν και τούτων πλήθος διαφόρως μετά πολλής σπουδής έργαζόμενον, και διά τοιαύτης στενής όδου πάντας είσιόντας καὶ έξιόντας καὶ μὴ έμποδίζοντας άλλήλους. Le texte syriaque, p. 455, 7, est complètement d'accord avec la recension grecque. Et pourtant, τοιαύτης ne laisse pas que d'être assez encombrant, car il n'a ni correspondant ni conséquence dans ce passage. Le latin (nº 8) n'offre aucune difficulté de ce genre. Aspicio formicarum gregem angusto calle fervere.... in tanto agmine egrediens non obstabat intranti. G et S, que préoccupe la réunion de ces deux traits (2), assez éloignés l'un de l'autre en latin, ont fondu angusto calle et tanto agmine, sans remarquer que si le corrélatif s'expliquait dans H par le tableau qui précède, il ne venait plus à propos, une fois transporté au début de la description.

Lorsque Malchus raconte à son auditeur comment il

<sup>(1)</sup> Ils out, il est vrai, conservé la forme du participe. S'il n'y a pas coïncidence, en pourrait encore admettre qu'ils ont confondu servata et servatum, (2) Voir plus haut, p. 230.

faillit retomber, avec sa compagne, aux mains des Sarrasins qui s'apercevant de leur disparition, s'étaient lancés sur leurs traces. G et S lui font dire qu'ils découvrirent pour refuge une grotte év à návra tà éphetà sat bhais tuv tóπων έχείνων, άσπίδες καὶ έγιδναι καὶ όφεις καὶ σκορπίοι διά την του ήλίου θερμότητα συνήγοντο. Τρέμοντες ούν είσήλθομεν είς αύτό.. (1). Ils pénètrent donc dans cet antre, infesté des animaux les plus venimeux. Puis, chose curieuse, il n'est plus question de ces terribles bêtes : ce n'est pas la morsure d'une vipère ou d'un aspic, c'est la griffe d'une lionne qui débarrasse les fugitifs de leurs poursuivants, imprudemment entrés après eux dans la caverne. Est-il croyable que des animaux d'espèces aussi différentes puissent vivre côte à côte ? Après le départ de la lionne et de ses petits, les fugitifs, qui craignent leur retour, seraient-ils demeurés une journée entière dans la grotte, malgré la présence de tous ces reptiles dont nous parlent G et S ? Pourquoi, du moins, cette cruelle alternative n'est-elle pas indiquée par nos textes, si attentifs toujours à décrire les angoisses de leurs personnages ? Cette contradiction s'explique en présence du latin (nº 10) : igitur timentes venenata animalia (nam solent viperae, reguli et scorpiones, caeteraque hujuscemodi fervorem solis declinantia umbras petere) intravimus quidem speluncam. La crainte exprimée dans II est purement subjective, comme on le voit par le contexte ; les fugitifs redoutent qu'il n'y ait des animaux venimeux. Mais l'équivoque du verbe timere et la brièveté du latin ont donné aux traducteurs l'occasion de commettre un nonveau contresens.

Enfin, dans G et S, les aventures des deux personnages

<sup>(1)</sup> G p. 445, 18-445, 2; S, SACHAU, p. 108 a. 27-30.

se terminent par le retour de Malchus dans son couvent et l'entrée de sa courageuse compagne dans un monastère de vierges. Πρό δε της έπανόδου ήμων συνέβη τον άγιον άββαν ήμων κοιμηθήναι ταύτην ούν ώς συνεργόν και σύμβουλον άγαθών πράξεων γενομένην μοι είς μοναστήριον παρθένων δέδωκα, κάγω είς τό μοναστήριον πρός τούς πνευματικούς μου άδελφούς... έπανήλθον, πάντα τὰ συμβάντα μοι τη άδελφότητι έξαγορεύσας... (1). On se demande quelle relation peut exister entre où (1200) dans S) et la phrase qui précède, phrase que rien d'ailleurs ne lie au contexte. Fait surprenant, le début de G (nº l) et de S, où l'écrivain nous apprend dans quelles circonstances il alla visiter le moine Malchus à Maronia, ne dit mot de cette communauté dans laquelle, d'après ces deux rédactions, Malchus est rentré d'une manière définitive sans doute. De plus, si à Maronia, Malchus habite le monastère où il passa ses premières années de vie religieuse, se servirait-il pour le désigner de termes comme ceux-ci : εμαθον είς την μέσον Χαλκίδος και Βεροίας έρημον μοναστήριον είναι, καί... ἀπηλθον έκεί... ? (2). Mieux encore, pour celui qui ne fait que comparer les renseignements fournis par G et S, il est impossible que le monastère où serait prétendûment retourné notre moine soit situé à Maronia, car ce village est à trente milles d'Antioche (5), tandis que le couvent où s'écoula la jeunesse de Malchus est placé par G et S (4) entre Chalcis et Bérœa (5), c'est-à-

<sup>(1)</sup> G p. 448, 15-20; S, SACHAU, p. 109 a, 25-30.

<sup>(2)</sup> G p. 435, 11-13; S, SACHAU, p. 106 s. 22-24.

<sup>(3)</sup> G p. 434, 3; S, SACHAU, p. 105 b, 1.

<sup>(4)</sup> Dans le passage que nous venons de citer.

<sup>(5)</sup> A en croire G et S, ca couvent devait être três peu éloigné de Bércea, car ils font dire à Malchus au sujet de son départ du cette maison: Ταύτα οὐν λέγοντα πὐτὸν (ἀββᾶν) καταλείψας ἀπό Βεροίας εἰς "Εδεσσαν διὰ τῆς βασιλικῆς ὁδοῦ ἀπηρχόμην (var. ἀπερχόμενος). G p. 437, 8; S p. 450, 8-451, 1.

dire à une distance double de la capitale de la Syrie (1). Pour harmoniser des données aussi disparates, on peut recourir, il est vrai, à une explication désespérée : Malchus aurait quitté une seconde fois ses frères et le récit ne ferait aucune allusion à cette période de sa vie. Mais, franchement, un personnage d'humeur aussi instable ne méritait pas les honneurs d'une biographie. A la lecture du latin : Et quia jam abbas ille meus dormierat in Domino, ad haec delatus loca me monachis reddo, hanc trado virginibus, diligens eam ut sororem, non tamen ei me credens ut sorori, qui n'admettra plutôt que cette expression recherchée a été mal comprise par les traducteurs, comme elle le fut plus tard par Baillet et les Centuriateurs de Magdebourg (2)?

<sup>(1)</sup> Voir les calculs du P. De Buck dans les Actu Sanctorum, Octobris t. IX, p. 62 C et 63 A. En se basent sur les indications du latin pervent tandem ad eremum Chalcidos quae inter Immam et Beroam magis ad austrum sita est (α° 2), le P. De Buck démentre thid., p. 63 A. que le monastère en habita Malchus ne pouvait pas être situé à Maronia, puisque ces données le placent à 40 ou 45 milles d'Antioche. G et S le placent plus loin encore, en ils ont serit Chalcis pour lums : ἐμαθον τἰς τὴν μέσον Χαλκίδος καὶ Βεροία; Ισημον μοναστήριον είναι, et si Imma est distant d'Antioche de 33 milles, Chalcis est à 20 milles d'Imma à peu près dans la même direction (cf. Acta SS., t. c., p. 62 C).

<sup>(2)</sup> Cfr. Acta SS., Octobr. t. IX, p. 69 R. Les Centuriateurs, paraphrasant la Vio latine, écrivent a ce sujet : - Ad postremum autem sic ereptum miraculose, in monasterium ex quo prius exierat, rediisse : in ecque reliquae vitae spacium, uxore virgine, in ecquidem quod cum illa inierat matrimonio, mulierum contubernio tradita, solitarium exegisse. Husc in vita Malchi monachi Hieronymus - Centuria IV, Basilese, 1562, col. 1304. La même erreur a été commise par M. ZÖCKLER, Hieronymus, p. 178, et par M. GRUTZ-MACHER, Hieronymus, p. 156. Pourtant, le sens de la phrase latine est bien clair. Quoiqu'ils habitent tous deux soms le même soit, veut dire S. Jérôme, Malchus même la vie d'un moine et sa compagne celle d'une vierge. L'incidente quia jam abbas..., les verbes reddo et trado su présent, les mots déligens com...., le portrait des deux vieillards tracé au début du récit, tout cela rend toute autre interprétation inadmissible. — Il convient aussi de remarquer que la manière dont G et S ont traduit ce passage, est en corrèlation avec la suppression, au début du récit, du détail relatif à la vieille fomme

Avant de terminer cette longue et fastidieuse comparaison entre les diverses recensions de la Vie de Malchus, qu'il nous soit permis de signaler un passage de Virgile, auquel elles paraissent être toutes trois assez intimement apparentées. Il y a longtemps que Luebeck (1) a mis en lumière les points de contact qui existent entre la description d'une fourmilière qui se lit dans H au nº 8, et les vers 402 à 407 du IV livre de l'Énéide. Il y a réminiscence, emprunt de mémoire, non emprunt direct, mais la réminiscence est remarquable, car outre la similitude de la construction, certaines expressions de Virgile ont passé textuellement dans le latin de S. Jérôme (2). Il nous semble que le même rapprochement peut se faire avec G et S:

H 700 8.

Eneide, IV, 402.

U p. 442, 8,

gem angusto calle fer- micae farris acervum vere, ferre onera majora quam corpora. Aliae memores tectoque reherbarum quaedem se- ponunt : | ut nigrum mina forcipe oris tra- campis agmen prae-

aspicio formicarum gre- ac velut ingentem for-| cum populant hiemis

φοώ παδιπέχεια ασυγεόν καί τούτων πλήθος διαφόροις μετά πολλής σπουduc spyulousvov, nat dia τοιαύτης στενής όδου πάντας εξαιώντας και έξιώντας

qui habitait dans la demeure de Malchus, et avec cette addition des traducteurs αιι nº IX : αὐτή... παρεκάλει παραλαβείν καὶ αὐτήν καὶ δοῦναι εἰς μοναστήριον (p. 444, 10). C'est un procédé spécial à 6 et S que le groupement des traits similsires (cf. plus haut, p. 234-236) et la mise en œuvre d'un même détail en plusieurs endroits du récit (comparer par ex. p. 434, 15-17 à p. 448, 20 -449, 1; p. 447, 4-5 à p. 448, 2; p. 445, 11 à p. 446, 13).

(1) Hierosymus quos noverit scriptores et ex quibus hauserit, Luipzig.

1872, p. 183.

(2) Inutile de rappeler la vision dans laquelle le Souversin Juge interdit & Jérôme la lecture des auteurs païens. Voir aussi Zöcklen, Hieronymus, p. 45 sqq., 325 sqq. Quant a Virgile en particulier, citons les paroles de Luebeck, qui a réuni tous les emprunts faits par S. Jérôme aux écrivains profanes : " Nollum autem e poetis Romanorum omnibus Vergilio accuratius novit (Hieronymus), cuius carmina iam illo tempore quo grammaticis studiis operam navavit insigni studio pertractabat et partem memoria videtur tenuisse -Op. cit., p. 5. Cfr. ibid., p. 4 sqq.

humum de foveis et convectant calle anaquarum meatus aggeribus excludebant. Blae trudunt | obnixae fruventurae hiemis memores, ne madefacta humus in herbam horren gantque moras, opere verteret, illata semina omnis semita fervet. praecidebant, hae luctu celebri corpora defuncta deportabant. Quodque magis mirum est, in tanto agmine egrediens non obstabat intrunti: quin potius si quam vidissent sub fasce et onere concidisse, suppositis humeris adjuvabant.

hebant, aliae egerebant damque per herbas | gusto, pars grandia menta umeris, pars agmina cogunt | casti-

nai mi immodiforest al-Anhone, Ol mán yazo abemin σπέρματα πρός την γειμέριον αὐτών πύτάρκη τροφήν εκομέζου, άλλοι άλλα tivá tolaúta pelífora tidr sixeitar sugartur postix inductor, allow tolk meta καμάτου φέρουση έπαμύvovtes Equipois ûmotiblistes έβάσταζου, άλλοι τούς πληyévtat dopusapatives: els tov pankedu eigenegov, iteορι δε ενδοθεν τα άποτεθένta autor innomicores λεπτοτάτοις δδούσι διέχοuron higher the Arthresis xabuppavbévta xai elç χλώην μεταβληθέντα λιμώ routout diaphachest not-ATTO While YEV ROMITONTES διά τάς γειμερινάς τών ύδάτων έφόδους τάς εἰσόdoug the public distin περιέφρασσον άσφαλώς.

Est-il croyable que les hagiographes grec et syrien aient connu l'Énéide, nous ne disons pas pour la transcrire, mais au point d'en être imprégnés ? Le fait serait unique dans l'histoire littéraire. Il y a plus. Certaines expressions employées par S. Jérôme sont nettement virgiliennes. Or, elles sont non pas supprimées - cela pourrait paraître suspect, - elles sont au contraire amplifiées par les auteurs de G et de S. Ceux-ci ne peuvent donc dépendre de Virgile que par l'intermédiaire du rédacteur latin.

Il est suffisamment établi, pensons-nous, que S. Jérôme écrivit le premier la Vie de Malchus. C'est bien le grand Docteur qui pendant un séjour de cinq années en Syrie,

entre 574 et 579, visita le vieil ascète dont lui avait parlé son ami Evagrius, et qui mit brièvement par écrit, quelques années plus tard (1), le curieux récit qu'il tenait de sa bouche. La question se pose maintenant de savoir en quelle langue fut traduite d'abord la rédaction latine. Est-ce en grec ou en syriaque?

Évidemment, G et S ne sont pas des traductions indépendantes l'une de l'autre. Comme on l'a vu, toujours et dans les moindres détails, elles s'écartent simultanément du texte latin. A priori, il est extrémement probable que S dérive non pas directement du latin, mais de G. On en acquiert la certitude, lorsqu'on compare entre elles ces deux versions. S a traduit G presque mot pour mot, conservant la construction et parfois même reproduisant les termes de son modèle (2). Cà et là aussi, S est moins fidèle à II que la recension grecque (3). Celle-ci

(2) Ainsi p. 105 b, 1 Sachau, μίω = μιλίων; 106 a, 7, α ομ = ζεδέαι; 106 b, 21, των = πείσει; 108 a, 28, κικώκο το ανακ =

ασπίδες καὶ ἔχιδναι. Ci-dessue, p. 451, 21, κανακ = σχήμα; p. 455, 1, **ΚΑΟ. 1.9** = πρόσωπον. Εtc.

(3) On en a un exemple dans les deux premiers des textes cités plus haut, p. 237. Voici encore un passage du même genre.

nire concitos.

dartos vocant...

N 10: aspícimus duos P. 445, 10: δρώμεν του Sachau, p. 108 a. 17: et eamelis insidentes re- Esanory quios perà esde nous royons notre maitre отпортубрати при харт стес ин de nos compa-N. 12: vidimusque ca- μένους τίς δρομαραί- gnons d'esclavage assis melos, quoz... drome- ac napilhous, yo sur des montures et μνά τά ξίφη πρατούντας... tenant leurs épées nues...

<sup>(1)</sup> En 390 ou 391 (voir ci-dessus, p. 416). Nous ne savons pourquei M. Grützmacher (Hieronymus, p. 60 sq.) qualifie de tout-a-fait arbitraire l'opinion de Vallarsi, qui s'était prononcé pour 391, ai pourquoi il se contente (p. 101) de dater la biographie de la période 386-391. Il est certain qu'elle n'a pas été écrite avant 388 ou 389, poisqu'il est question, au nº 1, de l'évêque Evagrius (papa Ecagrius) et que celui-ci recut l'épiscopat à la fin de l'année au plus tôt, Voir TILLEMONT, Mémoires, t. X. 1705, p. 234.

est, par conséquent, la première traduction qui fut faite du texte original (1).

## 111.

## L'AUTEUR DE LA VERSION GRECQUE.

Tandis que les Latins prenaient aux Grecs une grande partie de leur littérature chrétienne et se la rendaient familière par des traductions, les Grecs étaient assez riches pour pouvoir se passer de la littérature latine chrétienne, qui n'a commencé qu'avec la fin du deuxième siècle. La réflexion est de M. Harnack (2). Si elle vise surtout la période antérieure à Constantin, elle peut s'appliquer encore, dans une très grande mesure, aux

On remarquera qu'ici encore G et S montrent leur dépendance vis-à-vis de H: ils ont réuni quatre details (S en a effacé un) relatifs aux poursuivants, qui étaient très éloignés l'un de l'autre en latin; le premier et le dernier, que nous n'avons pas cités, sont perdus dans des propositions incidentes en n° 10: Quid putas fuisse nobis animi, quid terroris, cum ante speluncam nec longe starent dominus et conservus... evaginato gladio, nostrum exspectat adventum.

(1) Rappelons que les copies de la version syriaque se divisent en deux classes, dont l'une formée par le ms. de Berlin, Sachau 302 et le ms du British Museum, Add. 12175, nous a donné le texte dont nous nous sommes servi précédemment. Comme on l'a déjà fait remarquer ci-dessus, p. 433, les le cons divergentes, peu importantes mais assez nombreuses, que présente ce texte, comparé avec les manuscrits plus récents employes par le P. Bedjan, ... Paris. syr. 317 et British Museum Add. 12174, concordent toujours avec la version grecque et indiquent par conséquent que la première famille a mieux conserve que la seconde le texte syriaque primitif. Au reste, pour établir une classification rigoureuse des manuscrits de la version syriaque, il serait peut-être nécessaire de possèder une collation nouvelle des copies sur lesquelles est basée l'édition du P. Bedjan. On peut se demander, en effet, si les variantes que fournit la publication du samut orientaliste, ne proviennent pas, au moins partiellement, de l'éditeur lui-même plutôt que des manuscrits qu'il a utilisés. - Notons également que l'auteur de la version syriaque a en sous les yeux un manuscrit grec qui devait contenir plusieurs des lecons et des fautes propres au Parisinus gr. 1605. Voir ci-dessous, p. 269.

(2) Die griechische Uebersetzung des Apologeticus Tertullian's, Texte und Untersuchungen, t. VIII, 4, 1892, p. 2.

siècles qui suivirent. Le fait qu'elle constate n'est d'ailleurs pas propre à la littérature ecclésiastique seule, il caractérise aussi la littérature profane des deux nations (1). Cette richesse des Grecs en fait de littérature chrétienne. qui tient elle-même au caractère profondément hellénique de l'Église pendant les premiers siècles de son existence et, plus généralement, à l'ancienneté, à la supériorité et à l'immense extension de leur langue et de leur civilisation (2), rend donc parfaitement compte de deux particularités qui ne laissent pas que de surprendre à première vue, lorsqu'on songe que le latin était la langue des Romains devenus les maîtres du monde et que ceux-ci, jusqu'à Justinien, s'employèrent par tous les moyens à l'imposer aux Grecs vaincus (5). Elle explique d'une part pourquoi les écrivains latins les plus considérables, comme S. Jérôme et S. Ambroise, se sont imprégnés des œuvres grecques, S. Jérôme traduisant même plusieurs d'entre elles (4), et pourquoi l'on trouve dans la littérature latine une série ininterrompue de traductions du

<sup>(1)</sup> Voir, par exemple, L. Lafoscaue, Influence du latin sur le grec, dans les Études de philologie néo-grecque publiées par Jean Psichari, Bibliotekque un l'École des Hautes Études, fasc. 92, 1892, chap. VI, Causes de la résistance du grec.

<sup>(2)</sup> Civilisation adoptée par les Romains eux-mêmes. Car « Rome n'aveit guère a son acquit que les triomphes de la force, la Grèce avait remporté cenx du génie. La nation conquérante n'avait pas d'artiste à opposer à Phidias ou à Praxitèle, et sa littérature tard venue n'était souvent qu'un reflet des chefs d'œuvre de l'esprit grec.... Triomphant en Occident grâce aux qualités qui les protégaient chex eux, les Grecs assuraient le maintien de leur langue par l'extension même qu'ils lui donnaient. Le prestige que la Grèce exerça sur l'imagination romaine fut de bonne heure énorme. Ce prestige eut sur l'extension du grec une influence positive. Tous les Romains surent cette langue ou prétendirent la savoir ». Laroscade, ep. cit., pp. 146 et 151.

<sup>(3)</sup> Cfr. ibid., p. 83-131.

<sup>(4)</sup> Voir O. Bardenhewer, Patrologia, 1894, pp. 401, 405, 407, 426, 427-28, 431-32, 435, 437, et Grützmacher, Hieronymus, § 16 et 18.

grec, depuis les anciennes versions de l'Écriture et des écrits des Pères apostoliques jusqu'à celles que nous devons à Denys le Petit, à Anastase le Bibliothécaire et à bien d'autres encore après eux (1). La richesse de la littérature chrétienne de langue grecque explique d'autre part l'exiguité du nombre d'ouvrages qui ont passé anciennement du latin en grec et justifie l'intérêt que l'on attache aujourd'hui à ces rares manifestations de l'influence du latin — influence peu profonde, mais réelle cependant — sur la langue et la littérature helléniques.

Quelques productions de la littérature ecclésiastique d'Occident, échappant à la loi commune, ont eu en effet dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, les honneurs d'une traduction en langue grecque. Sauf peut-être l'Apologeticus de Tertullien que M. Harnack conjecture avoir été traduit avant le milieu du troisième siècle (2), aucune de ces versions ne paraît être antérieure à l'avènement de Constantin. C'est que « l'influence du christianisme dans l'extension du latin s'est exercée en deux sens directement opposés, suivant l'époque où on la considère. Beaucoup plus grec que romain dans ses origines, il ne pouvait lors de son éclosion contribuer à latiniser les peuples. Bien qu'il eût son siège dans la capitale de l'empire, il restait profondément hellénique, isolé qu'il était par les persécutions des empereurs. Avec Constantin et l'édit de Milan (515), la situation se retourne : le culte persécuté se change en religion officielle ; l'église de Rome devient romaine, sa langue reconnue est désormais

(2) Op. cit., p. 31-32.

<sup>(1)</sup> Sur les traductions d'écrits de la littérature chrétienne grecque antérieurs à Constantin, voir M. Schanz, Geschichte der romischen Littératur, 2º Halfte, 3ºº Theil: Die Zeit von Hadrian bis auf Constantin, München, 1896, pp. 394-408.

la langue latine. Dès lors surgit une nouvelle classe d'hommes qui doivent la comprendre et la traduire » (1), classe n'ayant jamais constitué d'ailleurs qu'une infime minorité au milieu de la foule considérable des Latins qui connaissaient la langue grecque et en traduisirent, souvent fort bien, les principaux monuments (2).

C'est au début de cette période d'extension de la langue des Romains comme langue de l'Église et des écrivains ecclésiastiques, qu'apparaissent les premiers écrits hagiographiques en latin (3). Ici comme dans la plupart des autres genres, les commencements de la littérature chrétienne d'Occident ont été marqués par une version du grec : la plus ancienne Vie de Saint en latin est une traduction de la célèbre et si populaire biographie de S. Antoine par Athanase d'Alexandrie. Mais déjà, les biographies qui suivent ne sont plus empruntées à une

(1) LAPOSCADE, op. cit., p. 127.

(2) Les traductions de latin en grec à toutes les époques et dans tous les genres sont étudiées en détail par C. F. Weber, Dissertatio de latine scriptis quue Gracci veteres in linguam auam transtulerunt, Cassel, 1852. Des travaux récepts permettent d'allonger notablement la liste qu'a dressée cet auteur. Voir, entre autres, les articles de M. Bonner dans la Byzantinische Eeitschrift, I. III (1894), p. 458-469 et les Analecta Boilandiana, t. XIV (1895), p. 353-366.

(3) Évidemment, ceci n'est exact que si l'on met à part les ecrits de provenance africaine. Depuis la fin du second siècle, l'Église d'Afrique était latinisée : de cette époque datent, comme un sait, les Actes des martyrs Scillitains, ceux des Ster Perpétue et Félicité, et la biographie de S. Cyprien composée par son diacre Pontien (Cfr. G. Krüger, Geschichte der altehrist-lichen Litteratur, 1898, p. 175, 239, 241). En outre, il convient de remarquer qu'en re qui concerne les Vies de Saints proprement dites, les plus anciennes, tant grecques que latines, sont postérieures a la paix de l'Église (313). La littérature hagiographique antérieure ne comprend que les Actes des martyrs, ce qui s'explique sans peine par les circonstances du temps. Or, sauf les ceuvres que nous venons de citer, ces Acta martyrum sont d'original grec et à l'époque où la langue latine s'efforce d'avoir le dessus, la première Vie de saiet qu'on puisse appeler de un nom, la biographie de S. Antoine par Athanase, est encore écrite en langue grecque.

littérature étrangère ; elles représentent des travaux originaux, et le premier de la série n'est autre que la Vie de Paul de Thèbes qu'écrivit S. Jérôme, imitant encore cà et là l'œuvre de l'évêque d'Alexandrie, et incité sans doute par l'exemple et le succès de son illustre devancier. Quelques quinze ans plus tard, le même auteur rédige la Vie de Malchus et peu après celle de saint Hilarion. Consacrées à raconter certains épisodes édifiants de l'existence des saints moines, ou à célébrer avec enthousiasme leurs victoires spirituelles, leurs austérités et leurs vertus, ces pieux récits ne devaient pas être moins propres à exciter l'intérêt du public hellénique que la Vie de S. Antoine celui des chrétiens occidentaux. Et si, en effet, cet écrit rencontra de bonne heure un traducteur latin dans la personne d'Evagrius d'Antioche (avant 375), les Vies d'ascètes composées par Jérôme firent tout autant fortune en Orient. Chose bien rare, l'esprit d'indépendance des Grees vis-à-vis de la littérature latine céda devant leur curiosité, avide de connaître tout ce qui touchait à ces institutions monastiques, si florissantes dans toutes les contrées où l'on parlait leur langue. Chacune des trois biographies eut les honneurs d'une ou même de plusieurs traductions plus ou moins libres, et celles qui sont écrites en syriaque ou en copte remontent indubitablement à une version grecque que nous possédons encore. Ces versions grecques elles-mêmes ne furent pas faites toutes directement sur l'original latin. Tel fut le succès de ces récits que non sculement on les traduisit, mais qu'il se trouva des écrivains qui remanièrent la traduction primitive, sans doute pour l'harmoniser davantage avec leurs goûts personnels ou avec l'esprit et les tendances de leurs contemporains.

Quel est le lettré qui mit en grec la Vie du moine Malchus et les biographies de Paul et d'Hilarion ? A quelle époque appartient-il ? Il nous est malheureusement impossible de répondre d'une manière tout-à-fait satisfaisante à cette question. Tandis que la version latine de la Vie de S. Antoine nous est parvenue sous le nom de son auteur, Evagrius d'Antioche († 595), les traductions grecques des écrits hagiographiques de S. Jérôme sont restées anonymes et leur date approximative nous est également inconnne. Cependant, le grand Docteur a laissé lui-même une notice bien précieuse à cet égard, puisqu'elle constitue le seul témoignage précis que nous ayons sur le traducteur et sur son œuvre. Sophronius vir adprime eruditus, Laudes Bethlehem adhuc puer et nuper De subversione Serapis insignem librum composuit, « De virginitate » quoque « ad Eustochium » et « Vitam Hilarionis monachi », opuscula mea, in Graecum sermonem elegantissime transtulit, Psalterium quoque et Prophetas, quos nos de Hebraco in Latinum vertimus (1). Si ce texte pose un problème plein d'intérêt à divers points de vue, il ne peut guère servir à nous en donner la solution. Non seulement la plupart des traductions qu'il signale n'ont pas été retrouvées jusqu'ici, mais de plus, les versions conservées appartiennent à une série toute différente, à part une seule d'entre elles, la Vie d'Hilarion. Ces versions conservées seraient-elles d'un autre auteur que Sophronius? Ou bien, faut-il regarder comme incomplête la liste dressée dans le De Viris? Ou encore, certaines des traductions exécutées par Sophronius seraientelles postérieures à la composition de cet ouvrage ? Et la

<sup>(1)</sup> De viris inlustribus, cap. CXXXIV, ed. Richardson p. 55.

Vie grecque d'Hilarion que nous lisons aujourd'hui, estelle bien celle que S. Jérôme qualifiait de traduction élégante au plus haut point ? Bref, toute la question est de savoir si les traductions qui nous sont parvenues sont l'œuvre du contemporain de S. Jérôme, ou si les versions dont il est l'auteur ont disparu comme tant d'autres écrits des premiers siècles. Sans apporter d'autre preuve que le texte cité plus haut, M. Papadopoulos-Kerameus estime que la recension grecque de la Vie d'Hilarion publiée par lui, est sortie de la plume de Sophronius (t). Rosweyde (2) et le P. De Buck (3), qui ne connaissaient pas ce texte, attribuaient à Sophronius la rédaction de la Vie d'Hilarion qui fait partie du recueil de Syméon Métaphraste (4). Par contre, M. von Gebhardt refuse à cet énigmatique personnage la paternité de la version grecque du De Viris inlustribus qu'il a rééditée après Érasme, et les arguments philologiques qu'il fait valoir à l'appui de son opinion paraissent devoir être pris en sérieuse considération (3). En ce qui concerne la traduction de la Vie de Paul de Thébes, M. Bidez, qui l'a publiée récemment, se borne à poser la question (s). Malheureu-

<sup>(1) &#</sup>x27;Ανάλεκτα Ιεροσολυμιτικής σταχυολογίας, t. V. 1898, p. 82, note 1. Il est clair que la notice du De Véris n'est pas assez explicite pour trancher à elle seule la question : la traduction de Sophronius peut s'être perdue et celle que nous possédons l'avoir remplacée plus tard. Un cas analogue se présente dans l'histoire des versions latines de la Bible.

<sup>(2)</sup> Vitae Patrum, Anvers 1615, p. 86.

<sup>(3)</sup> Acta SS., Octobris I. IX. p. 17 H.

<sup>(4)</sup> Voir ci-dessous, Appendice II. La meilleure preuve qu'ils avaient tort, c'est que la recension de Métaphraste n'est qu'un remaniement de la traduction proprement dite.

<sup>(5)</sup> Von Gebeardt, Der sogenannte Sophronius, Texte und Untersuchungen, t. XIV. 1, 1896, p. VIII. Cette opinion est déjà celle de Weber et de quelques auteurs plus anciens, qui jugaient la traduction du De Virts indigne de la réputation d'élégance que fait S. Jérôme au travail de Sophronius. Voir Weber, op. cit., II, p. 15.

Deux versions grecques inédites de la Vie de Paul de Thèbes, Gand, 1900, p. VIII et XI.III.

sement, tout indice externe fait défaut pour délimiter avec certitude la propriété littéraire de Sophronius, la tradition manuscrite est muette, aucun témoignage de valeur ne se présente, à notre connaissance, dans les textes anciens. Quant à la critique interne, elle n'a guère de prise sur des écrits où le rôle de l'auteur consiste à reproduire, le plus fidèlement possible, la pensée d'autrui. La seule ressource serait de les rapprocher des ouvrages originaux de Sophronius, que S. Jérôme intitule Landes Bethlehem et De subversione Serapis, si par une autre fatalité ces écrits ne paraissaient perdus à jamais.

Cependant, le problème intéresse suffisamment l'histoire littéraire et l'étude des traductions du latin en grec pour que nous tâchions, non pas de le résoudre d'une façon complète — on voit qu'avec les ressources actuelles c'est chose impossible — mais de déterminer tout d'abord un de ses éléments les plus importants, sur lequel personne n'a porté l'attention jusqu'ici. Peut-on assigner un auteur commun aux diverses traductions qui sont arrivées jusqu'à nous? De cette question dépendent évidemment toutes les autres. La méthode pour parvenir ici à quelque résultat est tout indiquée : c'est de comparer l'une à l'autre les quatre versions dans leur manière de rendre l'original hiéronymien.

Voici tout d'abord quelques indications préliminaires sur les écrits qu'il nous fandra étudier (1).

<sup>(1)</sup> Force nous est de borner noire examen aux versions du De Viris et des Vies de Paul, Malchus et Hilarion, bien que, selon toute apparence, ce ne soient pas les seuls écrits de S. Jérôme qui aient été mis en grec. Voir, en effet, Weber, op. cit., IV, p. 62 sq., et D. G. Morix, Revue d'histoire et de littérature religieuses, t. I (1896), p. 429, note 1. C'est seulement lorsqu'elles auront été publiées qu'on pourra étudier les traductions que signalent vaguement ces travaux, et d'autres que le dépouillement des catalogues de manuscrits mettrait peut-être au jour.

1º La traduction grecque du De Viris inlustribus a été publiée pour la première fois par Érasme, d'après un manuscrit qui a été récemment retrouvé, le Codex C. 11 de la bibliothèque de la ville de Zürich, datant du XIII-XIV siècle. L'archétype de ce manuscrit était certainement écrit en onciale, car plusieurs fautes ne s'expliquent que par la confusion entre des lettres de cette forme. L'ouvrage ne saurait donc être postérieur au VIIIe siècle. Un second terminus ad quem est fourni par l'Epitome de l'Ονοματολόγος d'Hésychius, composé entre 829 et 857 et dont l'auteur a surement connu le texte grec du De Viris. Quant à l'attribution à Sophronius, elle ne repose que sur une conjecture d'Érasme, inspirée par la lecture du chapitre CXXXIV ; car le manuscrit ne cite pas le nom de l'auteur (1). Selon M. von Gebhardt qui a donné récemment une édition critique du « pseudo-Sophronius », la langue de notre auteur ne peut pas être celle d'un contemporain de S. Jérôme, ni même d'un écrivain du Ve on du VIe siècle; elle ne permettrait pas de remonter au delà du VII siècle. On peut se demander, croyons-nous, si dans l'état actuel de nos connaissances en fait d'histoire de la langue grecque, il est possible de tirer de constatations de ce genre un critère assuré pour dater à deux siècles près la traduction d'un texte latin.

2º La Vie de Paul de Thèbes a été traduite en grec à une époque certainement peu éloignée de la publication du texte original. Cette version a subi en effet un remaniement cité déjà par un auteur de la fin du VIº siècle,

<sup>(1)</sup> Voir von Germant, op. cit., p. III-VIII. Les rapports de la traduction du De Viris avec l'Epitome de l'Ovapatoλόγος d'Hésychius ont été spécialement étadies par G. Wentzel, Die griechische Uebersetzung der viri inlustres des Hieronymus, Texte und Unitersuceungen, t. XIII, 3, 1895.

et qui dérive néanmoins d'une copie très défectueuse de la traduction primitive. De plus, ce remaniement a passé de très bonne heure en syriaque, puisque nous avons conservé de la version syriaque un manuscrit qui a été exécuté au VI-VII\* siècle (1). Toutes ces données justifient la conclusion de M. Bidez, l'éditeur des deux textes grecs, sur la date de composition du plus ancien d'entre eux : « c'est peut-être du vivant de saint Jérôme déjà qu'un traducteur (Sophronios?) mit le récit en grec » (2). En tout cas, il serait malaisé de le faire descendre plus bas que la fin du V\* siècle (5).

Voir J. Biorz, op. cit., Introduction. M. Neu a signalé, de la version syriaque, un nouveau manuscrit qui daternit du VI<sup>o</sup> siècle (Analecta Bollandiana, t. XX (1901), p. 173).

<sup>(2)</sup> Op. cit., p. XLIII.

<sup>(3)</sup> La classification des différentes versions de la Vie de Paul de Thèbes, telle que nons venons de l'esquisser à grands traits, a été établie d'une facon détaillée par M. Bidez dans l'Introduction à l'opuscule cité. Dans le dernier fascicule des Analecta Bollandiana (t. XX, 1901, p. 121-157), M. Nau défend longuement une théorie tout opposée, d'après laquelle le texte lutie de S. Jérôme serait traduit librement d'une Vie grecque (b) écrite en Égypte par un contemporain de S. Athanase, tandis que a serait une révision de b faite plus tard sur le texte latin par un moine helléniste. Des recherches indépendantes de celles de ces doux savants nous avoient amené au même résultat que M. Bidez, et l'article de M. Nau n'est pas de nature à modifier l'opinion que nous émettions déjà au début de la présente étude (p. 414, note 4 : voir aussi Revue d'histoire ecclésiastique, t. Il, 1901, p. 108-110). Il démontre, au contraire, qu'il n'y a aucune bonne raison de contester la priorité de la recension latine. Quoiqu'en pense M. Nau, les analogies, fort peu importantes du reste, qu'on peut signaler entre certains passages de la Via d'Antoine et b, ainsi qu'entre celui-ci et la Bible, ne prouvent rien, sinon que le rédacteur de à connaissait la Vie d'Antoine et le texte gree de l'Ecriture ; M. N. a exagéré outre mesure la portée de ces quelques réminiscences : elles n'ont rien qui doivent étonner, quand on songe à l'énorme succès de l'écrit de S. Athanase dans les milieux monastiques, succès qu'alteste a lui seul le nombre des copies de la Vie d'Autoine qui nous sont parvenues. Non moins illusoire est le second argument qu'on apporte contre le latin : « Les passagos du texte latin personuels à S. Jérôme ne figurent pas dans é, tandis que les passages personnels à l'auteur de b figurent modifiés dans le latin ». Il serait plus exact de dire que é a supprime ou abrégé tous les détails qui ne se rapportaient pas directement au sujet principal; ces détails n'out

5° L'époque où fut traduite la Vie de Malchus reste plus indéterminée. Deux manuscrits de la version syria-

rien de bien personnel à S. Jérôme, et le seul trait qui le soit vraiment a été conservé par à : c'est la prière finale avec le nom de l'auteur : Obsecro, quieumque hace legis, ut Hieronymi peccatoris memineris, etc. M. N. ne reussit pas a faire disparattre cette difficulté, qui est capitale contre sa théorie. En réalité, il y a, dans le passage en question, accord presque parfait entre toutes les recensions (latine, grecques a et b, copte, syriaque), et il n'est pas du tout légitime de conclure, comme M. N., que les finales des mes et des versions sont indépendantes l'une de l'autre et ont du, par consequent, être ajoutées après coup. En outre, il est certain que b présente plusieurs défauts, notamment des contresens, qui ne pouvent s'expliquer que par une interprétation fautive du texte a : ainsi, p. 15, 19 Bidez, ive vexpor sign of surfout p. 19, 3-8, passage incoherent on l'auteur de b s'est complétement fourvoyé. Nous ne pouvous admettre l'explication, fort risquée, que donne M. N. de ces paroles de S. Jérôme : Igitur quia de Antonio tam graeco quam ramano stylo diligenter memoriae traditum est, pauca de Pauli principio et fine scribere disposei : magis quia res omissa erat quam fretus ingenio. Il est évident que S. Jérôme témoigne par là qu'avant lui on n'a pas encore pris soin d'écrire la Vie de Paul. Ce n'est pas ici le lieu de relever les inexactitudes et les contradictions dont fourmille l'article de M. N. L'auteur a tost, par exemple, de diminuer l'importance du codex Taurinensis, en considérant le texte qu'il contient comme un remaniement du XVIº siècle. Le Vaticanus 1638, du XIº siècle, est, en effet, très voisin de cette copie et on y trouve également l'importante leçon aux τοιγαρούν και οί μαπάριοι μαθηταί 'Αντωνίου (p. 2, l. 15 Bidez ; voir Βιυκκ, op. cit., p. XII). La difficulté qu'éprouve M. N. à admettre les intermédiaires g et e - intermédiaires qu'il appelle à tort remaniements - nous parsit provenir de ce fait qu'il ne possède pas une notion bien claire du stemma codicum qu'ent l'habitude de dresser dans une édition critique les philologues de profession: nous le renvoyons au stemma des manuscrits de la Vie de S. Théodose établi par M. Krumbacher (Sitzungsb. der phil. und hist. Classe der k, b. Ahad, der Wiss. zu München, 1892, Helt II, p. 250). Bref, les combinaisons compliquées imaginées par M. N. pour expliquer les rapports des recensions entre elles, exigeraient une démonstration sérieuse qu'on regrette de ne rencontrer nulle part au cours de sen étude. Un point, cependant, sur lequel nous nous rallions volontiers aux vues de l'auteur, c'est l'origine égyptienne de b : en 1899 dejà, nous avions communique à M. Bidez quelques observations dans le même sens. Il serait temps de donner une édition critique du texte latin de S. Jérôme, basée sur un solide classement des manuscrits qui le reproduisent. Un des résultats de ce travail sernit de nous faire connaître exactement le caractère de la copie dont s'est servi le traducteur gree : ainsi, celui-ci (p. 28, l. 19 Bidez) a certainement lu et ayo, au lieu de ergo (Miana, P. L., t. XXIII, col. 27. note e) qui, d'après le rontexte, est très probablement la bonne leçon (c'est aussi la leçon du cod. Bruxellensis 8216. de l'année 819), tandis que ego n'est qu'une errour de aubstitution qu'on ren-

que appartenant au VII-VIIIº siècle (1), tout le monde admettra que la recension grecque ne peut guère être postérieure au VI siècle. De plus, l'exemplaire grec dont s'est servi le traducteur syrien contenait déjà quelquesunes des fautes qui déparent le manuscrit B (cod. Paris. 1605) (2). Ainsi, tout au début (Sachau, p. 105 b, 7), le texte syriaque porte: wishka , warukt builihk c'est-à-dire : je brûlai du désir de le voir et d'être beni par lui, tout comme B (p. 434, 7) : ἐπεθύμησα ιδείν καὶ εύλογηθήναι παρ' αύτου. V (Vatic. 1660) dit plus brièvement : έπεθύμησα έδεῖν αὐτόν, et c'est la leçon que paraît autoriser le latin : qua cupiditate illectus (nº 4). De même, on trouve -Сэловы (Sachau, p. 106 a, 5) = Eraß(u)eviz В p. 434, 19, au lieu de Σεβενία V ou de Nisibeni lat. (nº 2) (s) ; κίδια, richesse (Sachau, p. 106 a, 16) = πλούτου B p. 435, 6. pour σέχου P(aris. 1598) V = domum lat. (n° 2) ; αδασιλο Konks, dans la grace de Dieu p. 455, 8 - the yager τού Θεού B p. 440, 1, pour την γείρα τού Θεού PV = manum Domini lat. (nº 6); all is ciss, son corps nu p. 454. 14 - τὸ έκείνης σώμα γυμνόν Β p. 441, 13, ponr έκείνης γυμνόν τό σώμα PV - illius nudum corpus lat. (nº 7). De l'existence de ces quelques erreurs communes au texte syriaque et à l'archétype de B, on peut inférer avec beaucoup de vraisemblance qu'il s'est écoulé un laps de temps assez considérable entre l'apparition du manuscrit grec original et celle de la copie fautive dont dérive la version syriaque. Par conséquent, la version grecque aura vu le jour encore avant le VI\* siècle.

contre fréquemment. Or, cette erreur, reprise dans la traduction grecque, a passé de là dans la recension δ (κάγώ, p. 29, l. 16 Bidez).

<sup>(1)</sup> Voir plus baut, p. 416-417.

<sup>(2)</sup> Voir p. 420 et 431.

<sup>(3)</sup> Sur les différentes formes de ce nom propre, cfr. ci-dessus, p. 246-248.

4º La version grecque de la Vie d'Hilarion a été publiée en 1898 par M. Papadopoulos-Kerameus (1), d'après le manuscrit 27 de Saint-Sabas de Jérusalem, du XI<sup>e</sup> siècle. L'éditeur nous apprend (2) qu'il existe encore, à la bibliothèque du monastère τοῦ Διονοσίου au mont Athos, liasse 582, un feuillet contenant un fragment de la même recension grecque, écrit en petites capitales du VIIIe ou du VII siècle (3). Mais les citations qu'ont produites de cette version divers écrivains anciens nous autorisent à la faire remonter, avec une pleine certitude, beaucoup plus haut encore. Et tout d'abord, le passage où est racontée la mort d'Hilarion (4) est reproduit en partie, d'une manière assez libre, dans la Vie de S. Jean l'Aumônier (5), composée par Léonce de Naplouse vers le milieu du VIIe siècle (6) ; les paroles d'Hilarion sont mises dans la bouche du patriarche d'Alexandrie (610-619). Le parallèle suivant montrera à l'évidence que l'auteur les a empruntées non pas au texte latin, mais à la traduction grecque, et à la traduction grecque que nous avons sous les yeux.

<sup>(1)</sup> Ανάλεκτα Ιεροσυλιμιτικής σταγυολογίας, t. V. p. 82-136.

<sup>(2)</sup> Ibid., p. 83, on note.

<sup>(3)</sup> Les quelques variantes sans importance que donne cet antique feuillet sont notées, ibid., p. 100-102, dans l'apparat critique. M. Papadopoulos signale encore, p. 82, note 1, un manuscrit sur papier appartenant au monastère de Sainte-Croix à Samos. On peut y ajouter le Parisinus 1540 et le Vaticanus 1589, tous deux du XIº siècle. Sans doute sernit-il aisé d'allonger cette liste.

<sup>(4)</sup> Texte latin dans Miers, P. L., t. XXIII, col. 52 c. (nº 45); texte gree dans Papadopoulos, op. cit., p. 135, l. 8-11. Nous avens collationné avez le ms. 1540 de Paris tous les passages cités ici de la vie greeque d'Hilarion publiée par M. Papadopoulos; les variantes que présente cette copie seront indiquées en note, chaque fois qu'elles offriront quelque intérêt. Sur le début de la pièce dans ce manuscrit, voir ci-dessous, Appendice 1.

<sup>(5)</sup> H. Gelzen, Leontios' von Neapolis Leben des Heiligen Johannes des Barmherzigen Erzbischofs von Alexandrien, 1893, p. 82, 1. 14-17.

<sup>(6)</sup> Après 642 et peut-être avant 648. Voir H. Gelzee, ibid., p. X et, du même auteur, Ein griechischer Volksschriftsteller des 7. Jahrhunderts, Historische Zeitschert, Neue Folge, t. XXV (1889), p. 2.

S. Jerrime, no 15

Jamque modieus calor tepebat in pectore, noc praeter sensum quidanam vivi hominis supererat, et tamen apertis oculis loquebatur: Egredere, quid times i egredere, anima mea, quid dubitas? Septuaginta prope annis servisti Christo, et mortem times !

Vie grecque

Milhov de inheimer ό μακάριος (1), νήφων έν σεμνή καταστάσει έλεγεν Έκπορεύου, Δυγή. Çen; Eßsourinovta itn xai 0avatov sogn; Xotστός σε καλεί πορεύου χαίρουσα πρός αύτου.

Léonce

... to too irvine Thankand home, butter uelkov toš Biou išipyssom iderliner nal fileτίφοβή: "Εξελθε τίδιστά- γεν τη ξαυτού ψυγή" "Ογδοήκοντα (2) έτη, ώ ταέδούλευσας τω Χριστώ πεινή ψυγή, έγεις δουλεύουσα τῷ Χριστῷ καὶ καὶ καὶς Echosiv : Echoc, piláv-Boumoc Early wat Eleven eauto á zatorápyne "Eáv ογδοήχοντα έτη δουλεύσας tip Xpiotin ....

Un premier résultat est donc acquis : notre traduction de la Vie d'Hilarion se lisait déjà au début du VII siècle. On peut reculer la date de sa composition de deux siècles encore et affirmer, sans crainte de se tromper, qu'elle est antérieure à l'année 444, c'est-à-dire à l'achèvement de l'Histoire ecclésiastique de Sozomène (5). En voici la preuve.

C'est un fait admis par tous les critiques (4) que

(1) Parisimus 1540; arnoc.

- (2) M. GRIZER, Leben des Heiligen Johannes, p. 148, fait au sujet de ce chiffre la remarque suivante : « Da er [Hilarion] im vorangehenden Capital de la Vie écrite par S. Jérômel ein 80 jahriger Greis genannt wird, haben die Erklürer sehr künstlich die 70 Jahre von dem Eintritt in den Mönchestand oder vom Tage der Taufe an gezählt. AA. SS. m. Oct. T. IX S. 30. Indessen aus dem Paralleltext des Leontics ergibt es sich, dass in den Worten des Hieronymus ein alter Fehler steckt ». Puisque la Vie grecque d'Hilarion est d'accord avec le texte latin, l'explication des Bollandistes nous parait préférable à la conjecture de M. Gelzer. Léonce n'ayant pas cité textuellement, on peut croire qu'ici aussi il s'est écarté de la biographie ou plutôt qu'il a voulu harmoniser le détail en question avec le début du chapitre précédent : "Νο Μ τότε ὁ άγιος όγδο ήκοντα έτων.
- (3) Voir P. Batispol, Anciennes littératures chrétiennes, La littérature grecque, 1897, p. 218. L'ouvrage de Sezomène s'arrête à 439 ; c'est pourquoi M. HARNACK le date plutôt de l'année 439 environ (Real-Encyklopadie für protest. Theol. und Kirche, 2º ed., p. 415).
- (4) M. IBBARL croit, à tort d'ailleurs, que Sozomène a emprunté tout ce qu'il dit d'Hilarion à l'écrit de S. Jérôme, en ajoutant seulement quelques

Sozomène a mis à contribution la Vie d'Hilarion écrite par S. Jérôme, pour rédiger la double notice dans laquelle il a retracé brièvement la carrière du célèbre fondateur du monachisme palestinien (Hist. eccl., III, 14 et V, 10). En même temps, on émettait l'hypothèse - le manque de matériaux interdisait de s'avancer davantage - que l'historien avait emprunté à l'hagiographe par l'intermédiaire de la traduction de Sophronius (1). Que Sozomène n'ait connu que la Vie grecque anonyme, c'est ce qui, en tout cas, paraît indubitable. Le lecteur en jugera s'il compare attentivement les trois textes en question. Nous nous contenterons de lui citer les passages les plus probants.

Jerome, nº 2

Hilarion ortus vico Tabatha, qui circiter quinque millia a Gaza urbe Palaestinae ad Austrum situs est ...

Vie greeque, nº 2

Thankou eyevenith ev nessimou never place and τής Γαζαίων πάλειος της μένη ... Παλαιστίνης πρός νότον xsīta: ...

Sozomene, III, 14

Τούτω εξ πατρίς μέν ήν κώμη Θαβαθά, ήτις Θαβαθά κώμη πρός νότον δὲ Γάξης χει-

120 3

729 3

Wid.

Audiens autem tune celebre nomen Antonii, quod per omnes Aegypti populos ferebatur, incensus visendi eius Αίγύπτου διεφημέζετα, άstudio, perrexit ad ere- vapuals of amoudy a pick

'Ακούων δέ τότε συνeyük tê övena teü iyiou 'Avturiou, ömeş dık อส์ของเขา อเมีย อิสุนเมษา อิสุน

détails imaginés par lui (Zeitschr. f. wiss. Theol., t. XXIII, p. 132-137). M. Zockler a refute cette opinion, sans contester que l'historien grec ait connu le travail de son prédécesseur : - Wir halten es zwar für möglich, ja fur warscheinlich, dass Sozomenos die Vita Hitarionis des Hieronymus bereits gekannt und benutzt hat, denn die von Sophronius gefertigte griechische Uebersetzung, deren er sich bedient haben wird, war der Abfassung des lateinischen Originals auf dem Fusse nachgefolgt und scheint viel gelesen worden zu sein . Neue Jahrb. für dautsche Theologie, L. III, p. 157. La même remarque est formulée déjà par Tillemont, Mémoires, t. VII, p. 260.

(1) TILLEMONT et ZÖCKLER, loc. cit.

vidit, mutato pristino παρηλθενείς την έρη- νίου του μεγάλου μοhabitu, duobus fere μου καὶ ίδων αὐτόν, mansit ... -

νας πλησίον αύτοῦ έμει- ως φιλοποφείν έγνω. VEY. . .

mum. Et statim ut eum to beisesber abtos, .... Kata bias 'Astuvayoù ele the Ephylov mensibus juxta eum einem tilita; ch oyi- filla xat ouggevousμα τό πρότερον, δύο μη- νος αύτῷ παραπλησί-

stantiae fratribus, purreservans ...

σύνολον όπο λειπόμε- τω ...

et parentibus jam de- καί τῶν γονέων αὐτοῦ Καταλαβών εἰ τελευfunctis, partem sub- telesthodytowy, ut- thodytactoric martipac, ρος μέν της ούσίας τοῖς εἰς τοὺς ἀδελφοὺς καὶ τοὺς tem pauperibus largitus άδελφοῖς δίδωτν, μέρος δεομένους την ο ὑ σίαν est, nihil sibi omnino δέ τοῖς πτωχοῖς διανεί- διένειμεν οὐθέν δί πανpac, oddly ławię to timen natalinie lau-

En ce qui concerne le passage qui suit, il est utile de rappeler que si Sozomène a emprunté à la biographie, il l'a d'autre part enrichie à l'aide de ses informations personnelles ; au besoin même, il l'a rectifiée (1). Habitué à combiner habilement des relations diverses (2), il a corrigé ici sa source, tout en ne laissant pas que d'en conserver cà et là les termes et l'ordonnance. Les termes et l'ordonnance du latin ? Non pas, car la construction latine diffère notablement de celle de Sozomène ; la disposition de la phrase dans la Vie grecque lui est, au contraire, tout-à-fait parallèle.

Jerôme, nº 5 Exstructa deinceps

Vie grecque, nº 9 impinate iduto

Giangia di fo a d'em brevi cellula, quae u- σκηνήν πλάτους πε- δεμάτων μικρόν .... 10sque hodie permanet, δώντεσσέρων καὶ δύους ρους τε καὶ δύους καὶ altitudine pedum quin- πηχών τοιών (3), τής ήλι- μήκους τοσούτον όσον que, hoc est statura sua κίας αύτου γαμηλοτέ- έστώτα μέν κεκυρίναι

Sozomène, III, 14

(1) Zöckurk, art. cité, p. 157-162.

(3) Parisinus 1540 : ποδών πέντε, απ lieu de πηχών τριών.

<sup>(2)</sup> Voir P. BATIFFOL, Sozomene et Sabinos, BYZANTINISCHE ZEITECHRIFT, t. VII (1898), p. 265 sqq.; HARNACK, Real-Encyklopadie für prot. Theol. 3, p. 415 sqq.

humillore, porro longitudine paulo ampliore, quam ejus corpusculum patiebatur ...

έδύνστο γωρήσαι.

ραν, του δέ μήκους (1) την κεφαλήν, κείμενον δέ όσου άν καθεύδων τούς πόδας συλλέγειν έπávayas; slvat.

71° 10

100 10

Scripturas quoque sanctas memoriter te- šuvanovsusv ... nens ...

καὶ τῶν ἀγίων Γραφιδο

καί μνήμων και έπήβοdos áxpidis sou lepou Paggar ...

24.0 46

10 46

Hesychius ... corpus ejus furatus est. Quod Majumam deferens ...

"Hodytos ... śdawien ... κλέψαι το λείψανον toū dylou kai ditevėykas, είς δόξαν της Παλαιστίνης πάσης, είς του Maisouray ...

Ππίγας... κλέψας τό λεί φανον διεχόμισεν είς Hadacetivay ...

210 37

no 37

V. 10

ibique in quodam deserio agello, lignorum quotidie fascem alligans, imponebat dorso discipuli. Quo in proxima villa venundato, et sibi alimoniam, et his qui forte ad eos veniebant, pauxillulum panis emebant.

zal za 0 ' êz dotno huépav gulleymv tula émois: poption nat amoφάρων ό μαθητής αύτοῦ En a des auto ele ta nonolov zaljenou ytopiu, názeillev ešyov tóv žotov sired us and of mpos auτούς παραγινόμενοι. Τούtop giàn sốn tộ tạ được κρύπτεν έχυτόν ... ήθε-124 ...

"Ενθα δη ξύλα συλλέy m v šx tal v špijem obav. xai ini tov dum sigwy, ev th noder deem ibher and door amothy to uτο το τρέπο τήν καθημέραν τροφάν έπορίζε-

no in

Nº 30

(Hesychius) duxit itaque eum ad Epidaurum Dalmatiae oppidum.

(Πλαρέων) άπηλθεν (Thaples) \$10ev els ini (2) the Enifaupov, Lahuarias. πόλος της Δαλματίας.

Ces rapprochements démontrent suffisamment que Sozomène a connu et utilisé la version grecque de la Vie d'Hilarion qui nous est parvenue. Cette version est donc

<sup>(1)</sup> Parisinus 1540 ; το δὲ μήκος.

<sup>(2)</sup> Parisinus 1540 : eig.

antérieure à la seconde moitié du V° siècle. D'autre part, on sait déjà que la traduction du De Viris n'a pas été faite après le VII° siècle, et que les Vies de Paul et de Malchus ont passé du latin en grec antérieurement au VI° siècle. La haute antiquité de ces diverses traductions nous autorise à poser la question de l'identité d'auteur. Comparons successivement la Vie grecque de Malchus à chacune des trois autres versions.

## 1. La Vie d'Hilarion.

Si nous nous sommes attaché à déterminer aussi exactement que possible l'époque où fut traduite la Vie d'Hilarion, c'est parce que cette question de date est d'une grande importance pour l'étude de la version grecque de la Vie de Malchus. On ne peut douter, en effet, que les deux traductions aient un auteur commun. Il est relativement facile de fournir la preuve de cette assertion.

On a va précédemment que le traducteur de la Vita Malchi s'est permis des libertés excessives vis-à-vis de l'original. Tantôt il supprime, plus souvent il amplifie, ne se souciant gnère de rendre le mot latin par le mot grec équivalent, encore moins de conserver la construction latine. Le caractère saillant de son travail, c'est l'inexactitude. Ce défaut se retrouve à un degré égal dans la Vie grecque d'Hilarion. A part les cinq premiers numéros, sur lesquels nous reviendrons, le texte grec est en désaccord perpétuel, au point de vue de la forme surtout, avec le texte latin. Or, en s'écartant ainsi de son modèle, le traducteur de la Vie de S. Hilarion s'est servi de tous les procédés qu'emploie le traducteur, non moins infidèle, de la Vie de S. Malchus.

1º Les phrases du texte latin devaient paraître souvent décousues aux yeux du rédacteur de la traduction grecque de la Vie de Malchus (que nous appellerons désormais M), puisqu'il les a reliées entre elles, ainsi que les propositions qui les composent, par le moyen d'une incidente ou même d'une phrase entière. Ainsi, p. 438, 10 hoc fruor solutio quod dominos meos et conservos rarius video. Videbar mihi aliquid habere sancti Jacob : πρός παραμυθίαν... είχον ότι της δυσσεβούς των δεσποτών μου και των συνδούλων όψεως πρός ολίγας ήμέρας ἀπηλλασσόμην. Οὐ μόνον δὲ τοῦτο τὸ μέρος πρὸς παράκλησεν είχον, άλλά καὶ τὸν ἄγιον "Αβελ καὶ τὸν πατριάρχην Ίακώβ κτλ. - 445, 1 Pulchrum mihi spectaculum dies illa praebuit. Unde recordatus Salomonis...: hu hėzua θαύματος άξιον εὐτάκτως παρά των βραχυτάτων γινόμενον, Δι' όλης ούν της ημέρας θεωρών τούτους καί τερπόμενος έχ των άναγκών μου έλεγον Καλώς δ Σολομών ατλ. - 444, 18 cumque pervenissemus ad fluvium ... : Δί όλης δὲ τῆς νοκτός δδεύσαντες, ήλθομεν έπὶ ποταμόν — 445, 3 Currimus: καί άναστάντες έκειθεν έτρέγομεν - 445, 15 offertur... specus: ἀπορούντες που φύγωμεν ... περιβλεψάμενοι έν αὐτῷ τῷ τόπῳ εῦρομεν σπήλαιον — 446, 19 Vox per antrum sonal: μή δυνάμενος ουν ίδειν ήμας, ήρξατο φωναίς καταπλήσσειν ήμας λέγων — 447, 11 a fera tenetur : Ταύτα δε αύτου λέγοντος, άναπηδήσασα ή λέαινα καὶ τούτον λαλούντα διεππάραξεν - 448, 3 Sub tali ergo terrore et illa transacta die : Έξελθούσης δε τής λεαίνης, έτι τῷ φόβφ πρατούμενοι έμείναμεν την ημέραν έκείνην έν τῷ σπηλαίῳ — 448, 11 Inde transmissi ad Sabinianum Mesopotamiae ducem camelorum pretium accepimus : Άπέστειλεν δε ήμας δ τριβούνος πρός Σαβινιανόν τον τότε δούκα της Μετοποταμίας. Κάκείνος όμοίως μαθών τὰ καθ' ήμας έλαβεν παρ' ήμων τάς καμήλους δεδωχώς ήμεν τάς τιμάς αύτων καὶ ἀπέλυσεν ἡμᾶς ἀπελθεῖν είς τὰ ίδια μετ' είρήνης. Il suffit de parcourir la traduction grecque de la Vie d'Hilarion (que nous désignerous par le sigle II), même d'une façon très superficielle, pour se convaincre que son auteur a relié de la même manière, surtout par des participes, les faits exprimés avec plus de concision par le texte latin. Quelques exemples, entre mille, suffiront à caractériser la méthode du traducteur. P. 91, 16 (1) Flebant cuncti: Λεγούσης δε αύτης ταυτα, έκλαιον πάντες — 95, 17 Cui sanctus.. inquit : '1δών δε αύτά δ μακάριος είπεν αίτι — 97, 9 Rogatus ergo a fratribus : Ακούσας δε ταύτα δ άγιος και πολλά παρά των άδελφων παρακληθείς - 99, 27 Non solum autem in Palaestina...: Ταύτα δὲ ποιούντος καὶ διδάσκοντος τοῦ δούλου τοῦ Θεού, οὐ μόνον ἐν τῆ Παλαιστίνη ατλ. — 115, 29 Porro suscepti ab alio monacho, cui Sabas vocabulum est : Meivas vov map αύτφ την ημέραν έχείνην, τη δωθεν έξελθών έπορεύετο είς το μοναστήριον του άδελφου Σιβά — 116, 8 Et sanctus.. ait : άκούσας δὲ ταῦτα ὁ ἄγιος είπεν αὐτοίς — 151, 28 fugit : άπάρας έχειθεν.. ήλθεν — 154, 53 quos omnes adjuravit : 'Ιδών δὲ ἐαυτόν ὁ άγεος καλούμενον ὑπό τοῦ Κυρίου, າ້ຽ່າເວຣະ ໝ່າວວ່ຽ. On remarquera la similitude qui existe entre certaines des locutions employées par les deux traducteurs.

2º M a une tendance marquée à donner l'explication des faits simplement énoncés par le latin. Ainsi qu'on l'a déjà fait observer plus haut (2), l'explication est souvent inutile, parce qu'elle se présente d'elle-même à l'esprit du lecteur. C'est ainsi que le traducteur rend l'incidente et per

(2) Page 226.

Ces chiffres indiquent la page et la ligne de l'édition de M. Papadopour.os-Kerameos, 'Avakerτα ispoσολυμετικής σταγυολογίας, p. 82 sqq. Nous citons la Vio latine d'Hilarion d'après Mione, P. L., t. XXIII, col. 29 54.

vastam eremum semper ruinam timentes par xal deutáto δρόμο διά της φοβεράς έρήμου πορευομένων ήμων. φοβηθέντες μη πέσωμεν άπο της καμήλου (458,1), pour expliquer la crainte des fugitifs. C'est ainsi encore qu'à ces mots : habeto me martyrem potius quam maritum, έγε με μάρτυρα μάλλον η άνδρα, le traducteur ajoute: Ίνα γάρ μη συζευχθώ γυναικί, τούς γονείς μου φυγών έγκατελειπον (440,9). La même tendance lui fait dire : συνεγώς είς τὰ όπίσω ἀποστρεφόμενοι διὰ την των διωκόντων ήμας έμφοβον προσδοχίαν η τό μη έξ έχείνων φυσθέντας τοις διμοίοις κακοίς που περιπεσείν (445,3), alors que le latin porte simplement : post tergum semper aspicimus. Pareillement, on lit, p. 446,45: gornzev éxdeyópevos huzs lva αὐτόγειο καθ' ήμων γενόμενος την θηριώδη μανίαν αὐτοῦ άναπαύση, pour nostrum exspectat adventum; p. 447,1: δρώμεν λέαιναν... αύτου... ἀποπνίξασαν ἀπενεγκεῖν είς τον φωλεον αύτης: ἢν γὰρ ἔχουτα σχύμνον έχει, ce dernier membre de phrase n'ayant pas d'équivalent en latin. Un procédé du même genre, familier à M, c'est d'exprimer les moindres circonstances de l'action, circonstances que S. Jérôme passe sous silence pour se borner aux traits principaux. Au nº 5 par exemple, on lit : incidit mihi cogitatio ut ad patriam pergerem... Clamare coepit abbas meus diaboli esse tentationem. Le rédacteur grec, après avoir traduit la première phrase, continue comme suit : Πολιορκούμενος δε τούτοις τοις λογισμοίς καθ' ἐκάστην ἡμέραν, ἡναγκάσθην τῷ πνευματικῷ πατρὶ τὴν τοιαύτην της ψυγής μου νόσον αποκαλύψαι. Άκούσας δε δ άγιος άββας ήμων λέγει μοι Τέκνον, μη άκούσης μηδέ θελήσης τούτο πράξαι 'αύτη διαβολικής κακοτεγνίας έστιν παγίς (p. 456, 3).

Il amplifie par des moyens identiques la biographie originale d'Hilarion. Il explique : ainsi, lorsqu'une femme stérile court implorer le saint, le texte latin rapporte qu'elle lui crie : Quid avertis oculos ? quid rogantem fugis ?, tandis que le texte grec, p. 89, 29, fait précéder ces mots de la remarque suivante : 6 हैंदे हिंकेश बर्जनीए हेंद्रक्ष्ट्रण बंग बर्जनीहर ούδέπω γάρ, άφ' ού ἀπετάξατο, έλαλήμει γυναικί, ή όλως έληλύθει πρός αύτὸν γυνή. Plus Ioin, S. Jérôme raconte que les moines palestiniens suivaient en foule Hilarion et visitaient avec lui les monastères, habentes viaticum suum ; la raison pour laquelle ils se munissent de vivres est facile à deviner, aussi est-elle indiquée en toutes lettres par le texte gree, p. 113, 20 : ενα μή κόπον παρέχωσι πρός ούς παραγίνονται άδελφούς, τὰς χρείας αὐτών ἀπό των μοναστηρίων ἀπεκομίζοντο. Au nº 46, il est question de la tentative hardie du disciple d'Hilarion, Hésychius, pour transporter le corps saint de Chypre en Palestine. Hésychius est forcé tout d'abord de dissimuler ses projets, ut diligentis custodiae suspicionem accolis tolleret. Seul, le texte grec indique explicitement, p. 455, 19, ce qui devait inspirer de la défiance aux habitants de l'île : τὸ δὲ λείψανον ... οἱ Κύπριοι ἐφύλασσον, δεδιότες μήπως κλέψωσιν αύτον οἱ ἀπό τῆς Παλαιστίνης παραγινόμενοι μαθηταί αύτου.

H complète l'original : les passages où il supplée au silence de son modèle, sont innombrables. Nous avous étudié une quarantaine d'additions de ce genre, qui toutes sont dans le ton des développements qu'introduit le traducteur grec de la Vie de Malchus. Pour ne pas trop allonger, nous nous contenterons de citer un seul exemple. Il est emprunté à cette histoire de la femme stérile dont il vient d'être question : le saint promet la guérison et le texte latin ajoute : euntemque (mulierem) lacrymis prosecutus, exacto anno vidit cum filio. Cette phrase devient en grec, p. 90, 9 : Υπέστρεψεν οῦν ἡ γυνὴ χαίρουσα πρὸς τὸν ἄνδρα αὐτῆς, καὶ ἐν γαστρὶ λαβοῦσα ἔτεκεν υἰόν, καὶ πληρωθέντος τοῦ ἐνιαυτοῦ ἡγαγεν αὐτὸν πρὸς τὸν ἄγιον εὐχαριστοῦσα τῷ Κυρίῳ. Ἱδῶν δὲ τὸ πασδίον ὁ ἄγιος εὐλόγησεν αὐτὸ καὶ τὸν πατέρα αὐτοῦ καὶ τὴν μητέρα,

καὶ ὑπέστρεψαν είς τὸν οἶκον αὐτῶν, εύλογοῦντες τὸν Θεόν (1). Toutes les autres ajoutes sont faites sur le même plan.

5º Dans une autre série, non moins considérable, d'additions, l'auteur de la Vie grecque d'Hilarion s'est proposé de faire mieux ressortir que le texte latin, l'importance du rôle d'Hilarion (2), son enseignement ascétique, son influence sur le peuple et les moines, son crédit auprès de Dieu. L'histoire de l'ascète palestinien a donc été développée par le traducteur dans le même sens que la Vie de Malchus (3) : on constate à la première lecture que les deux versions visent à glorifier le héros en même temps qu'à édifier le lecteur, dans une plus large mesure que le texte original. Ainsi, d'après le texte grec, Malchus et sa compagne implorent la bénédiction divine, rendent plusieurs fois graces à Dieu pour un bienfait qu'ils en ont recu (4) ; dans H, tantôt c'est Hilarion lui-même, tantôt ce sont les malheureux secourus ou les malades guéris par son intercession qui prient, qui remercient et qui louent le Seigneur (5). Là, ce sont les moines qui se réjouissent du progrès de Malchus dans la vie ascétique (6), ici c'est Hilarion qui éprouve le même sentiment à l'égard de ses disciples (7). M met en relief les obligations monastiques de pauvreté, d'obéissance et de chasteté (s), Il contient un interminable discours d'Hilarion

<sup>(1)</sup> Le Parisinus 1540 porte: ... εὐλόγησεν αὐτό καὶ τὴν μητέρα αὐτοῦ καὶ ὁπέστρεψεν εἰς τὸν οἶκον αὐτῆς εὐλογοῦσα τὸν Κύριον.

<sup>(2)</sup> On remarquera specialement les passages suivants : p. 113, 11-17; 127, 14-19; 128, 10-12; 129, 19-33; 130, 16-131. 6.

<sup>(3)</sup> Voir ci-dessus, p. 238-245.

<sup>(4)</sup> Voir p. 244.

<sup>(5)</sup> Cfr. H. p. 87, 10; 90, 8, 11. 14; 92, 1, 26-28; 94, 1-12; 95, 9-13, 15-16; 96, 10-13; 97, 26-28; 101, 16-20; 119, 30-32; 120, 7; 123, 9-14; 131, 10-17; 134, 7-9; 135, 12; 136, 5-6, etc.

<sup>(6)</sup> Voir plus haut, p. 241.

<sup>(7)</sup> H, p. 103, 9-10.

<sup>(8)</sup> Voir p. 239-245.

à ses moines sur les mêmes vertus (1), discours émaillé de nombreux passages de l'Écriture, dont trois sont précisément cités par M à l'appui d'une thèse identique (2). D'après M, les maux qu'a soufferts Malchus ont été permis par Dieu (5); selon H, le démon s'efforce de nuire à l'homme dans sa personne et ses biens, et jusque dans ses troupeaux « si le Seigneur le lui permet; car sans la permission du Seigneur, le démon n'a aucun pouvoir sur l'animal privé de raison » (4). Et ce rôle du démon, Il l'a grossi en maint endroit (5), comme nous avons vu qu'if a été grossi par l'auteur de la Vie grecque de Malchus (6).

4º Il a été constaté plus haut (7) que M substitue fréquemment le discours direct au discours indirect du texte latin, ou qu'il l'introduit là où auenn discours ne se lisait dans l'original. Ce procédé est si cher au rédacteur de H qu'il ne l'emploie pas moins de quarante fois. Particularité non moins frappante, l'auteur de H, tout comme celui de M (8), groupe volontiers les traits similaires qui sont éloignés l'un de l'autre en latin (9), et à l'imitation de M (10), il aime à rappeler au moment qui lui paraît opportun, de menus faits énoncés antérieurement (11).

<sup>(1)</sup> H, p. 103, 12-113, 7. Ce discours est certainement du même auteur que le reste de la traduction : voir ci-dessous, p. 286, note 1.

<sup>(2)</sup> M. p. 436, 12-14; 449, 6-7; 450, 2-5; H, p. 104, 23-24; 111, 19; 111, 24-29.

<sup>(3)</sup> M. p. 434, 15; 448, 21-449, 1.

<sup>(4)</sup> H, p. 102, 19-23, Cfr. aussi H, p. 99, 18-19.

<sup>(5)</sup> H, p. 94, 3-4; 94, 32-95, 3; 98, 27; 98, 6-7; 99, 17-26; 101, 26-28; 105, 2-7; 114, 22-23; 132, 24-28; 133, 5-12.

<sup>(6)</sup> Voir ci-dessus, p. 241.

<sup>(7)</sup> Pages 233-234.

<sup>(8)</sup> Voir p. 234-236.

<sup>(9)</sup> H. p. 88, 19-23; 92, 15-19; 134, 12-17.

<sup>(10)</sup> Voir p. 254, note 2.

<sup>(11)</sup> Nous ne pouvons citer tous ces textes ; que l'on veuille bien comparer

5º Les deux traducteurs sont d'égale force dans la connaissance de la langue latine. Si M a omis quelques passages dont la traduction lui était malaisée (1), H a supprimé deux ou trois phrases d'interprétation difficile pour tout autre qu'un Latin. Voici, par exemple, une allusion aux usages romains qui n'a pas d'équivalent en gree : Hoc [Circenses equos nutrire] siquidem in Romanis urbibus jam inde servabatur a Romulo, ut propter felicem Sabinarum raptum, Conso, quasi consiliorum Deo, quadrigue septeno currant circumitu (nº 20) (2). Quant aux contresens, ils sont également nombreux dans les deux versions ; parfois même, ils sont de même nature. Ainsi, Iorsque M traduit Nisibeni agelli par κώμη λεγομένη Numberia (3), il prend un adjectif pour un substantif; H commet une erreur semblable en rendant Bactrum camelum par κάμηλον λεγομένην βάκτρωνα (p. 101, 28) (4). Lorsque M considère an comme une particule conditionnelle (s), il ignore la signification d'un mot ; Il fait preuve de la même ignorance, quand il voit des noms propres

H, p. 88, 12-13 à 85, 26; 88, 19-23 à 85, 29 et 86, 17; 89, 10-11 à 85, 27-28; 113, 9-11 à 103, 7-10; 117, 31 à 118, 30; 122, 20 à 120, 14; 124, 14-16 au m<sup>2</sup> 30; 130, 27-28 à 131, 20-21, etc.

<sup>(1)</sup> Voir p. 236-238.

<sup>(2)</sup> Sont encore omis: au nº 19, Etenim littus — aspectum; au nº 21, Noluit autem sancius — fidem; au nº 22, rutilus coma — Francia vocatur; au nº 43, Nihit aeque per circumitum — desiderabat; au nº 45, jamque modicus — oculis.

<sup>(2)</sup> Voir ci-dessus, p. 246-248.

<sup>(4)</sup> Dans le Parisimus 1540, il y a : κάμηλον τῶν λεγομένων βάκτρων.

<sup>(5)</sup> Yoir p. 250-251. La conjonction an se rencontro trois fois dans la Vie d'Hilarion (nº 8, 28 et 40). Chose curieuse, H ne l'a traduite qu'une seule fois (p. 117, 11) et par el, dans une interrogation indirecte où la langue grecque admet l'emploi de ce'te particule. L'un des deux autres cas est une interrogation disjonctive: Quid enum interest virum... an (nº 40), où an ne pouvait su traduire par un simple el. Tout comme M. H paraît considérer an comme une particule qui équivandrait exactement à εl. Par contre, on ne peut contester, comme nous l'avons fuit plus haut, p. 248, note 1, que le traducteur cannaissait le sens d'ageltus, qu'il traduit par κήπος (H, p. 117, ) et par ἀγρός H, p. 120, 7).

dans les termes classem (Κλάσσαν 126, 7) (1), brevi lembo (Βρεβίλιμβον 151, 29) (2) et schedula (Σκινδουλά 115, 10).

6° Le vocabulaire des deux versions n'est pas d'une richesse extrême. Dans une seule phrase (442, 12-19), M va jusqu'à répéter quatre fois le verbe χομζω, pour traduire les mots latins trahebant, egerebant, illata; dans une seule phrase aussi (121, 17-20), H emploie quatre fois le substantif τόπος comme équivalent de strata, cubile et cellula. Les mêmes expressions reviennent fréquemment sous la plume des traducteurs, et c'est même cette ressemblance entre les deux versions au point de vue du style, qui nous fournira le plus sûr critère dans la question que nous examinons. Voici en effet une série de rapprochements qui ne laissera, croyons-nous, aucun doute sur l'identité d'auteur :

Η p. 86, 22 τη ύπερβολή των νηστειών; 89, 52 δι' ύπερβολήν θλίψεως; 90, 25 την ύπερβολήν της.. συμφοράς; 98, 8 τη ύπερβολή της.. συμμαχίας; 124, 2 καθ' ύπερβολήν τιμώντας; 127, 52 καθ' ύπερβολήν ώγκωμένος; 128, 51 καθ' ύπερβολήν.. κλαίοντα; 129, 15 καθ' ύπερβολήν μέγας: Μ p. 445, 2 άνυδρος.. καθ' ύπερβολήν; 445, 12 της ύπερβολής τοῦ φόβου: 446, 10 τῆ τοῦ φόβου ύπερβολή — Η p. 86, 29 τῶν δαιμόνων είσιν αὶ μεθοδείαι (daemonum ludibria); 87, 14 δ έχθρδς.. ἐτέραις μεθοδείαις πειράζειν αὐτὸν ἐπεχείρει; 88, 1 ταύταις ταῖς μεθοδείαις τοῦ έχθροῦ; 105, 11 τὰς.. τοῦ έχθροῦ μεθοδείας, même expression encore

<sup>(1)</sup> L'édition de M. Papadopoulos porte βλάσσαν, mais la confusion entre i et x est, comme on sait, des plus faciles et des plus fréquentes dans les manuscrits en minuscule. La version slave (voir Papadopoulos, op. cit, p. 422) et les recensions grecques dérivées ont d'ailleurs Κλάσσαν ου Κλάσαν (qui est la leçon du Coistinianus 110, f. 1027). Dans le Parisinus 1540 il y a aussi; Κλάσσαν.

<sup>(2)</sup> Parisinus 1540: Βερβίλιμπον. La recension de Métaphraste porte Berbilimnon, le panégyrique de Néophyte le Reclus: Βερβήλιμμον, le Coislimianus 110: Βερβήλιμβον. Voir Acta SS., Octobris t. IX, p. 59 A. 53 E.

p. 107, 28 et 112, 29 : M p. 436, 8 ταύτη τη μεθοδεία.. ἀπώλεσεν δ έχθρός ; 450, 5 κατά πασών τών του διαβόλου μεθοδειών — H p. 94, 29 τη του Κυρίου δυνάμει ; de même p. 150, 18 ; 131, 6 et 27 ; 155, 9 ; M p. 449, 15 τη του Κυρίου δυνάμει φυλασσόμενος — Η p. 87, 8 Κύριε βοήθει μοι ; 112, 50 διά τῆς του Κυρίου βοηθείας ; trois fois on rencontre l'expression ή βοήθεια του Θεού et une fois ή βοήθεια του Χριστού: M p. 445, 15 κατά πρόνοιαν του.. των άβοηθήτων βοηθείας Κυρίου; 446, 5 έὰν βοηθήση τη ταπεινώσει ήμων ὁ Κύριος (si juvat Dominus miseros) Η emploie très fréquemment la locution δοξάζειν τὸν Θεόν ου Κύριον; notons spécialement 92, 1 γαίροντες εδόξαζον τον Κύριον καὶ εύχαριστούντες τῷ ἀγίφ ; 95, 45 ἔχαιρεν καὶ ἔδόξαζε τον Κύριον ; 96, 11 εδόξαζον τον Θεόν έπι τοίς γενομένοις θαυμασίοις: à rapprocher de M p. 447, 6 μετά χαρᾶς πολλής τὸν Κύριον έδοξάσαμεν: 447, 20 δοξάσωμεν τον Θεόν ήμων εύχαριστούντες αύτω; 447, 12 έπὶ τούτοις τοίς.. τοῦ Κυρίου θαυμασίοις ύμνοῦντες την δόξαν αύτου — ΙΙ p. 89, 25 η έν θεφ αύτου πολετεία ; 104, 5 ή δε των μοναγών πολιτεία ; 108, 5 τούτων ούν την πολιτείαν μιμήσασθαι όφειλομεν : Μ p. 455, 14 κατά την ένθεον έκείνων πολιτείαν; p. 454, 9 περί της πολιτείας των μοναχών; 445, 17 ένα την έν ταϊς πράξεσι των άγιων μιμήσωνται πολιτείαν — Η ρ. 90, 13 ὑπέστρεψαν είς τὸν οἶκον αὐτῶν ; 94, δ ὑπέστρεψεν είς τὸν οίκον αύτου ; 90, 9 υπέστρεψεν ούν ή γυνή γαίρουσα : Μ p. 455, 20 ὑπόστρεψον είς τὸν οἰκόν σου (ut ad patriam pergerem) ; 442, 1 χαίρων ὑπέστρεφεν — Η p. 91, 2 ιδούσα δε αύτου έπεσε πρός τούς πόδας αύτου κλαίουσα και λέγουσα. Όρκίζω σε τον Κύριον ήμων Ίησούν Χριστόν καί του τίμιον και ένδοξου σταυρόν αύτου διστε... ενα... (Ad quem cum pervenisset : Precor te, ait, per Jesum clementissimum Deum nostrum : obtestor per crucem eius et sanguinem ut...): M p. 440, 11 Tooba de h youh er th austia την μάγαιραν λάμπουσαν προσέπεσεν είς τούς πόδας μου λέγουσα. 'Ορχίζω σε Ίησούν Χριστόν τον Κύριον της δόξης ένα... (Tune illa pedibus meis provoluta : Precor te, inquit, per Jesum Christum et per huius horae necessitatem adjuro ne...) - H p. 93. 1 μόνον κινουμένης της γλώστης αύτου (cum solam linguam moveret ad preces): 125, 4 μήτε τὰς γλώσσας αὐτῶν (σγύοντες χινήσαι: Μ p. 446, 8 τοιούτω φόβω συνεσχέθημεν ώς μη ίσχύειν τάς γλώσσας ήμων είς λαλιάν κινήσαι (mutire non audeo) — Η p. 100, 11 ὑπήντησαν δε αὐτῷ.. μετὰ πάσης σπουδής (cum ingenti honore et comitatu); 114, 5 μετά πολλής σπουδής.. παρεγίνετο (quantum autem fuerit in eo studii .. ); 118, 24 usrà mahans σπουδής παρεγίνουτο; 122, 12 μετά πολλής σπουδής διερευνών: Μ p. 459, 2 μετά πάσης σπουδής έφυλαττον τὰ πρόβατα ; 442, 9 μετά πολλής σπουδής έργαζόμενου (fervere) — Η p. 103, 9 έχαιρεν έπὶ τῆ έν Χριστῷ προκοπῆ αὐτῶν ; 113, 19 πάντες οὐν οἰ άδελφοί γαίροντες : M p. 435, 17 των άδελφων πάντων γαιρόντων έπὶ τῆ προκοπή τῆς σεμνῆς μου πολιτείας — Η p. 105, δ καρτέρησον διά της ύπομονης, την του Χριστού βοήθειαν άναμένων; 112, 16 την επιθυμίαν σου διά της υπομονής νίκησον: Μρ. 440, 1 εί γάρ ένίκησας διὰ τῆς ὑπομονῆς, τὴν χεῖρα τοῦ Θεοῦ εἰς ἀντίληψιν ἀναμείνας ἄν έτγες (le sens du latin a été détourné ; voir ci-dessus p. 250-251) — Η p. 107, 9 άδελφοί διὰ τῶν ἀγαθῶν πράζεων γίνεσθε : Μ p. 448, 16 σύμβουλον άγαθών πράξεων γενομένην — Η p. 107, 10 την σάρκα ύμων παρθένον, άγνην τώ.. Χριστώ φυλάσσοντες : 111, 24 ταξάμενος την έχυτου σάρχα παρθένον άγνην τηρείν τῷ Κυρίω ; 112, 22 ὁ καθαρὸν καὶ ἀμολυντον γιτώνα τῆς παρθενείας το Χριστο συλάξας : Μ p. 440, 16 την σωφροσύνην σπουδάζειν τηρείν τῷ Χριστῷ; 449, 12 δ τὴν σωφροσύνην τῆς παρθενίας άγνὴν καὶ ἄχραντον τῷ Χριστῷ ἔως τέλους φυλάξας — Η p. 107, 28 σπουδάσατε... τελειώσαι άμεμπτως την είς τον Θεόν δμολογίαν; 115, δ οἱ κατά τὰς ἐντολὰς τοῦ Θεοῦ σπουδάζοντες ἀμέμπτως.. ἀρέσκουσε τῷ Θεῷ ἐαυτοὺς φυλάσσειν: Μ p. 443, 13 τρόπον.. φυλάσσειν άμέμπτως σπουδάζουσεν ; on rencontre p. 449, 5 l'expression τῶν ἐντολῶν τοῦ Θεοῦ si fréquente dans H — H p. 115, 7

τούτοις οὐν τοῖς λόγοις τὸ πληθος τῶν ἀδελφῶν στηρίξας ὁ ἄγιος κατέπαυσε τὸν λόγον; 115, 24 τῷ λόγῳ τῆς διδασκαλίας αὐτοῦ τρεφόμενοι: Μ p. 454, 10 πάνυ δέ μου ἐπὶ τοῖς ὁσίοις λόγοις τῆς διδασκαλίας αὐτοῦ χαίροντος, ήξίουν αὐτὸν τοὐτοις τοῖς λόγοις ἐπιπλεῖον στηρίξαι με — Η p. 119, 8 συντρίβετὶ μου τὴν καρδίαν: Μ p. 444, δ συντρίψας μου τὴν καρδίαν — Η p. 150, 20 ἴσμεν τὴν κιλάνθρωπον τοῦ Θεοῦ χάριν ἐνταῦθα σε ὁδηγήσασαν: Μ p. 454, 15 διηγήσομαι τὴν φιλάνθρωπον χάριν τοῦ.. Θεοῦ — Η p. 156, 29 μετὰ ἀγῶνος καὶ φόβου πολλοῦ: Μ p. 445, 8 φόβφ δὲ πολλῷ καὶ ἀγῶνο. Il serait aisé d'allonger considérablement cette série de rapprochements.

De tout ce qui précède, il résulte à l'évidence que les traductions grecques des Vies de Malchus et d'Hilarion remontent à un seul et même auteur, qui leur a imprimé un cachet tout particulier. Les traits caractéristiques qui leur sont communs ont été relevés dans toutes les parties des deux versions (1), si l'on en excepte toutefois, avonsnous dit déjà, le début de la Vie d'Hilarion, où le texte grec suit de très près le texte latin. Pour ne pas embarrasser l'exposition par des questions secondaires, nous réserverons à un appendice l'étude des problèmes assez obscurs que soulève l'examen de cette portion de la biographie (2).

# 2. La Vie de Paul de Thèbes.

On est tout naturellement tenté d'attribuer la si ancienne version grecque de la Vie de Paul de Thèbes (5) au même

<sup>(1)</sup> Y compris le long discours qui se lit dans H, p. 103-113. En appréciant la publication de H par M. Papadopoulos, les Bollandistes ont emis l'opinion que ce hors-d'œuvre ne se trouvait pas dans l'original de la version grecque, mais avait été ajouté par quelque transcripteur (Anal. Boll., t. XVIII (1899), p. 179). Nous croyons qu'il offre trop d'analogies avec le reste de l'ouvrage pour qu'on poisse y voir une interpolation.

<sup>(2)</sup> Voir Appendice L.

<sup>(3)</sup> Éditée par J. Bibez, Deux versions grecques inédites de la Vie de Paul de Thèbes, p. 1-32.

auteur que les traductions des Vies de Malchus et d'Hilarion. L'hypothèse serait séduisante, mais une étude quelque peu attentive des particularités philologiques de ces divers textes ne permet pas de songer un seul instant à semblable trilogie. Certes, il ne faudrait pas, en guise de démonstration, s'appuyer sur ce fait que la traduction de la Vie de Paul suit le texte latin de beaucoup plus près que les deux autres versions, car le début de la Vie grecque d'Hilarion est traduit littéralement du latin (1). Mais un point important, qui fournit un argument négatif, c'est que l'auteur de la Vie grecque de Paul de Thèbes, dans les passages assez peu nombreux où il s'écarte de l'original, n'emploie aucun des procédés, aucune des locutions caractéristiques dont fait usage le traducteur des biographies de Malchus et d'Hilarion. Lorsqu'il s'éloigne du texte latin, « c'est par ignorance, par négligence, ou par maladresse » (2), jamais par tendance ou par esprit de liberté. Et de fait, il devait avoir, de la langue latine, une connaissance beaucoup plus superficielle encore que son confrère (5), car les moindres difficultés l'arrêtent : « quand la traduction demanderait, pour rester exacte, quelque effort ou quelque habileté, elle devient fautive et s'écarte du texte » (4). Tantôt, en effet, son auteur commet un contresens - et les erreurs de cette nature sont beaucoup plus nombreuses et moins excusables encore que dans les deux autres versions, - tantôt il omet simplement l'expression ou le passage difficile, et ces suppressions sont également beaucoup plus fréquentes et

(2) Binez, op. cit., p. VII.

(4) BIDEZ, loc. cit.

<sup>(1)</sup> Cfr. ci-dessous, Appendice L

<sup>(3)</sup> Voir plus haut, p. 236-238, 246-254, 282-283.

moins justifiables que dans les Vies grecques de Malchus et d'Hilarion. Le passage où S. Jérôme a dépeint la caverne qu'habitait Paul de Thèbes fournit, de ces omissions, un exemple intéressant et d'autant plus instructif, qu'une description analogue a été tracée par l'auteur latin dans la Vie d'Hilarion :

Vie de Paul, nº 5 (1)

reperit saxeum montem, ad cuius radices haud grandis spelunca laplde claudebatur. Quo remoto tut cut cupiditas hominum occulta cognoscere), avidius explorans, animadvertit intus grande vestibulum, quod aperto desuper coelo, patulis diffusa ramis vetus palma contexerat, fontem lucidissimum ostendens: cuius rivum tantummodo foras erumpentem, statim modico foramine, eadem quae genuerat, aquas terra sorbebat.

εύρεν πετρώδες όρος, εν φ σπήλαιον ην βραχυτάτφ (!) λίθην περικλειόμενον δυ άποκυλίσας κατά τὰ περίεργου τών ἀυθρώπων ἀκορέστως τὰ ἐνδατάτω περιειργάζετα. Καὶ όἡ όρα ἔνδον πηγήν καθαρωτάτην σφόδρα. Vie d'Hilarion, nº 31 (2).

Saxeus et sublimis mons per mille circiter passus, ad radices suas aquas exprimit, quarum alias arenae ebibunt, aliae ad inferiora delapsae, paulatim rivom efficiunt; super quem ex utraque ripa palmae innumerabiles multum loco et amoenitatis et commodi tribuunt.

πονταχόθευ κατασκιάζοντες πάνυ τερπανταχόθευ κατασκιάζοντες πάνυ τερκαρπόν καλόν καὶ πολύο φέροντες, καὶ βαρά, 1 μέν αὐτῶν εἰς ἄμμον λήγοντα, 1 δὲ προβαίνοντα κατά βρακό εἰς γῆν κωροῦσιν. ἡ δὲ τῶν λοιπῶν ὑδάτων κωροῦσιν. ἡ δὲ τῶν λοιπῶν ὑδάτων τωροῦσιν. ἡ δὲ τῶν λοιπῶν ὑδάτων καρπόν καλόν καὶ πολῶν φέροντες, καὶ πανταχόθευ κατασκιάζοντες πάνυ τερπονταχόθευ κατασκιάζοντες πάνυ τερπονταχόθευ κατασκιάζοντες πάνυ τερπολοικό ποιοῦσι.

<sup>(1)</sup> MIGNE, P. L., t. XXIII, col. 21; texte gree dans Bioex, op. cit., p. 8, 1, 15.

<sup>(2)</sup> Migne, P. L., t. XXIII, col. 45; texte gree dans Papadopoulos, 'Aval. lapor. σταχυολογίας, p. 120, l. 27.

<sup>(3)</sup> Υποκάτω traduit assez bien le latin ad radices: la même expression a été omise par le traducteur de la Vie de Paul de Thébes, et dans un autre passage (p. 16, l. 20 Bidez), il l'a rendue maladroitement par πρός αὐτή τῆ ἀρχή τοῦ ὄρους.

Si ces deux passages, à peu près semblables de forme et de fond, avaient été traduits par le même écrivain, il ne les eût pas rendus, semble-t-il, d'une manière aussi inégale. La même comparaison pourrait être faite entre les trois biographies tout entières; elle aboutirait au même résultat. Le traducteur de la Vie de Paul de Thèbes, qui suit le latin d'aussi près que possible, est loin de parvenir à cette perfection relative dont témoignent surtout les premiers paragraphes, traduits aussi littéralement, de la Vie grecque de S. Hilarion (1).

A cet argument, on pourrait objecter que la version de la Vie de Paul est peut-être un travail de début, et que son auteur avait acquis une connaissance plus approfondie du latin, lorsque quelques années plus tard il mit en grec les autres écrits hagiographiques de S. Jérôme. Aussi, la meilleure preuve que nous puissions apporter en faveur de la dualité, est-elle tirée du vocabulaire : les mêmes mots sont traduits différemment par P (- traduction grecque de la Vie de Paul) et M.H. P emploie, par exemple, huit fois τοιγαρούν pour rendre le latin vero, ergo. igitur, tandis que l'auteur de M H traduit ces termes par ούν, τοίνον, δέ et n'écrit τοιγαρούν qu'une seule fois (II, p. 86, 7), comme équivalent d'itaque. - Dans un texte aussi court que P, la particule té ne se rencontre pas moins de dix-huit fois : seize fois elle est employée seule, avec le sens de xzi, et huit fois même, le passage correspondant du latin porte ct ou que. M et II, dont l'étendue est sept ou huit fois plus considérable, ne font usage du même mot que quinze fois environ, et à part un seul cas (H, p. 99, 5), il est suivi de zzi, pour signifier : non seulement....

<sup>(1)</sup> Voir capendant ci-dessous, Appendice 1.

mais aussi. - P traduit arridere par yaptevellouat [p. 18, 18), H par uzwiżo (p. 94, 24), verbe dont il se sert encore trois fois pour rendre subridere et ridere (p. 96, 30; 115, 31; 152, 8). - L'expression terram fodere est traduite, dans P, par την γην δρύττειν (p. 28, 15), et un peu plus loin (p. 30, 40), on trouve de même : ένός άνθρώπου τόπον κατώρυξαν pour unius hominis capacem tocum foderunt (cod. Veron. effoderunt). H emploie une fois δρύσσω dans le sens de defodere, enfouir (p. 98, 15), tandis qu'il traduit par τὴν γῆν σκάπτειν (p. 86, 19 et 121, 16) l'expression humum ou terram fodere qui se présente deux fois dans le texte latin. - P rend manu verberare pectus par to yeight to othθος πλήστειν (p. 26, 4), Η traduit la même locution par τὸ στήθος . τύπτειν (p. 86, 11), et trois fois encore il se sert du verbe τύπτω (p. 87, 27; 95, 2; 421, 51) pour exprimer les mots latins verberare, tangere, tundere. - P emploie quatre fois le verbe ἐπείγομα: (p. 24, 4 et 16; 26, 10; 28, 17) là ou le latin porte pergere (dans le sens de retourner), regredi (deux fois) et reverti, et les verbes παραγένομαι et inavipyouas ne se rencontrent qu'une seule fois (p. 10, 15 et 52, 6) pour rendre la même signification. M et II, au contraire, qui ont à exprimer si souvent l'action de retourner, ne se servent jamais du verbe ἐπείγομαι, mais écrivent sans cesse όποστρέφω et ἐπανέργομαι, rarement έπιστρέφω et παραγένομαι. - P ne fait pas usage d'un autre terme que προστάττω pour rendre le latin jubere (p. 4; 17), praecipere (p. 6, 4), imperare (p. 52, 4), tandis que H et M, dont le vocabulaire est plus varié, se servent le plus souvent du verbe κελεύω, parfois de προστάττω, έπιτάττω, παραγγείλω. - La locution quid ageret et quo se verteret nesciebat, se présente deux fois à l'auteur de P, et celui-ci la traduit par ti éden. diampátteabas ; (p. 6, 11) et par ti déce διαπράξασθαι ένθυμούμενος (p. 16, 16): elle a été rencontrée deux fois aussi par l'auteur de M H, qui l'a rendue d'abord mot-à-mot : έδυσχέραινεν τί ποιήσει, ποῦ αὐτόν τρέψει (H, p. 86, 1), ensuite librement : ἐσκέπτετο κατὰ τὴν διάνοιαν ὁ γέρων ποίους τουούτους ἀσικήτους τόπους ἐπιτρέποντας αὐτῷ ἡσυχάζειν εὐρεῖν δύναται (H, p. 129, 28). — Enfin, dans P, gaudere est traduit par χαίρομαι (p. 14, 17), tandis que dans M H le même verbe est toujours employé à la voix active.

Nous concluons : les divergences qui existent entre M H et P au point de vue du vocabulaire, prouvent suffisamment que l'auteur de la Vie grecque de Paul de Thèbes est distinct du traducteur des Vies de Malchus et d'Hilarion (1).

# 3. Le « De viris infustribus ».

Nous ignorons si M. von Gebhardt a raison de retarder jusqu'au VII<sup>o</sup> siècle l'apparition d'une version grecque du De viris inlustribus (2). Mais, ce qui est absolument certain, c'est que l'auteur de cette version grecque ne peut pas être identifié avec le traducteur des Vies de Malchus et d'Hilarion, pas plus qu'avec celui de la Vie de Paul de

<sup>(1)</sup> Il n'y a pas lieu de songer non plus à quelque relation entre M H et le remaniement b de la traduction grecque de la Vie de Paul, publié par M. Birez, op. cit., p. 3-33. b diffère encore plus, si possible, de M H que la traduction primitive. a Celui qui fit l'édition (b) dont dérivent les vies écrites en copte et en syriaque, alla même très loin dans son travail d'adaptation, ou, si l'on veut, de vulgarisation à l'usage du public des monastères, morcelant les longues périodes en phrases courtes et faciles, multipliant le discours direct, évitant les mots pompeux et les pensées compliquées, écartant les tirades destinées à convaincre les incrédules, parce qu'elles étaient superflues pour ses lecteurs, enfin donnant à son récit par d'assez nombreux vulgarismes, la forme même d'one nerration populaire. » (Bidez, op. cit., p. XLV). A part la multiplication du discours direct, nes caractères sont tout l'opposé de ceux de M et H.

<sup>(2)</sup> Voir p. 266.

Thèbes. La preuve s'en trouve, ici encore, dans la manière très caractéristique dont cet auteur a rendu certains termes latins, traduits tout différemment par P, M et H. Voici quelques particularités de ce genre (4).

Le verbe darc se présente huit fois dans le De viris : six fois le traducteur l'a rendu par ἐπδίδωμι, et ce terme est employé encore deux fois pour traduire tradere (p. 27, 4) et porrigere (p. 55, 29). Quant à δίδωμι, il ne se rencontre que deux fois, comme équivalent de dare (p. 25, 15) et de reddere (p. 51, 29). Au contraire, H, M et P, chez qui la même action est exprimée une cinquantaine de fois, écrivent presque toujours δίδωμι, jamais ἐπιδίδωμι. - L'idée de fortune qui revient quatre fois dans le De viris, exprimée par les termes rem familiarem, substantiam, opibus, patrimonia, est rendue trois fois par le mot περιουσία (p. 35, 6; 42, 22; 47, 41), une fois par ούσία (p. 14, 15). Si odzía est employé une fois aussi dans H (p. 85, 7), περιουτία ne s'y rencontre jamais et le traducteur ne se sert que d'un seul terme, τὰ ὁπάργοντα (M p. 455, 22 et 459, 17; H p. 92, 16 et 21; 102, 21; 105, 29; 105, 1; 134, 25), pour traduire les expressions res familiaris, possessiuncula, substantia, quae ipsorum essent, divitiae, qu'il trouve dans le texte latin. - L'action d'exhorter est exprimée cinq fois dans le De viris, et par trois mots différents : hortari, cohortari et cohortatio, provocare, que le grec traduit par προτρέπω ου προτρέπομαι, et par προτροπή pour le substantif. Le vocabulaire de MH est, ici, beaucoup plus varié : συμβουλεύω est le terme que le traducteur utilise le plus fréquemment (sept fois, y compris le substantif συμβουλία et l'adjectif σύμβουλος), mais parfois aussi il

<sup>(1)</sup> Nous citons la traduction du De viris d'après l'édition de M. von GEB-HARDT, op. cit.

fait usage du verbe παρακαλέω, une fois seulement de παραινέω et de προτρέπω (H, p. 109, 26). - Huit fois sur treize, le traducteur du De viris rend d'une manière fort impropre, par ἐφίσταμαι, les verbes qui ont le sens d'aller (pergere, pervenire, peragrare, venire) et, pour adventum, il écrit intertactav (p. 54, 8). Dans les cinq cas restants, la version porte καταλαμβάνω pour pergere (p. 9, 4), άπειμι pour pergere (p. 35, 45 et 55, 5), massisyours pour pervenire (p. 51, 24 et 59, 25). P. M et H s'expriment bien différemment : dans la très longue série d'exemples qu'ils fournissent, on ne rencontre aucun des termes précédents, à l'exception de ἐπέστην (Η p. 89, 12) employé une seule fois dans le sens que lui donne souvent le Nouveau Testament : adesse subito, et d'émoragia indiquant la présence (H p. 98, 15 et 113, 28). "Εργομαι, ἀπέργομαι, παραγένομαι, рвіжь, voilà les mots que ces trois versions utilisent le plus fréquemment (1). - Les verbes redire et reverti se rencontrent neuf fois dans le De viris (reverti est employé huit fois): invariablement, ils sont traduits par avaleigrous. P, M et II, qui ont à exprimer si souvent la même action, ne font jamais usage de ce terme bizarre (2). - Enfin, M. von Gebhardt a fait remarquer qu'une particularité curieuse de la traduction du De viris, c'est « le fréquent emploi de totos et de otxeros pour remplacer le pronom personnel « (5). Il serait plus exact de dire que l'auteur grec se sert presque constamment de l'un ou l'autre de ces deux adjectifs pour traduire suus : l'adjectif latin se rencontre, en effet, quarante-trois fois dans le De viris,

Notons qu'ici encore P diffère de M H: φθάνω ne se rencontre que dans M H, tandis que l'expression την άδοιπορίαν διανύων est spéciale à P (p. 12, 4 Bidez = fre velle; p. 14, 16 = viator).

<sup>(2)</sup> Voir plus haut, p. 290.

<sup>(3)</sup> Op. cit., p. VIII, note 2.

et six fois seulement il est rendu par aito. Or, et ceci seul suffirait à démontrer notre opinion, P, M et H écrivent habituellement aito; ils n'emploient oixeos ou fois que rarement, et chaque fois qu'ils le font, c'est pour exprimer un degré de plus que le simple possessif.

Les résultats de l'étude qui précède peuvent se formuler en quelques mots :

1º Trois rédacteurs différents ont mis en grec les écrits hagiographiques de S. Jérôme et son traité des hommes illustres.

2º Les Vies de Malchus et d'Hilarion ont un traducteur commun, et il est certain que celui-ci a exécuté la version de la Vie d'Hilarion avant l'année 444.

La question posée tout-à-l'heure (1) est donc partiellement résolue : Sophronius n'est pas l'auteur de la série de traductions qui nons est parvenue, puisque celles-ci sont dues à trois écrivains différents. Peut-on, du moins, l'identifier avec l'un des traducteurs anonymes?

Les renseignements que nous possédons sur Sophronius tiennent en quelques lignes. C'était, dit S. Jérôme, un homme très instruit qui, tout jeune, composa un ouvrage où étaient célébrées les louanges de Bethléhem, et peu avant 392, un livre remarquable sur la destruction du Serapeum. Le saint Docteur nous apprend que Sophronius mit en grec trois de ses écrits : l'épitre à Eustochium sur la conservation de la virginité, la Vie d'Hilarion, et le Psautier avec les Prophètes qu'il avait traduits de l'hébreu. Ce qui caractérise, à ses yeux, les deux premières versions, c'est une grande élégance (2). Au sujet

<sup>(1)</sup> Page 265.

<sup>(2)</sup> De viris inlustribus, C. CXXXIV. Voir ci-dessus, p. 263.

de la troisième, S. Jérôme s'est expliqué plus au long dans la préface, adressée à Sophronius, de la traduction qu'il fit du livre des Psaumes d'après le texte original (t). Ce travail fut exécuté à la demande pressante de Sophronius, qui, au cours d'une discussion théologique avec un Juif, en avait appelé au témoignage des Psaumes d'après la version des Septante et s'était attiré les railleries de son contradicteur, affirmant que les passages invoqués différaient dans la version et dans le texte hébreu. En retour, Sophronius promettait à S. Jérôme de mettre sa traduction en grec, et il tint parole, puisque son œuvre est citée au chapitre CXXXIV du De viris inlustribus (2).

(1) Nous croyons utile de détacher de ce prologue les passages qui concernent Sophronius: Eusebius Hieronymus Sophronio suo, salutem ... Quia igitar amper cum Hebraco disputans, quaedam pro Domino Salvatore de Praimis testimonia protulisti, volensque ille te illudere, per sermones pene singulos asserebat, non ita haberi in Hebruco, ut tu de Septuaginta Interpretibus opponebas, studiosissime postulasti ut post Aquilam et Symmachum et Throdotionem, novam editionem latino sermone transferrem. Aiebaz enim te magis interpretum varietate turbari, et amore quo laberis, vel translatione, vel judicio meo esse contentum. Unde impulsus a te, cui et quae possum debeo et quae non potsum, rursum me obirectatorum latratibus tradidi, maluique te vires potius meas, quam voluntatem in amicitia quaerere... Quod opusculum meum, si in graecum (ut polliceris) transtuleris, žveigikoveixur voi; zazarizousty, et imperitive meae doctissimos quoque viros testes facere volueris, dicam tibi illud Horatianum : In silvam ne ligna feras, Nisi quod hoc habebo solamen, si in labore communi intelligam, mihi et laudem et vituperationem tecum esse communem. Valere te in Domino Jesu cupio, et meminisse mei. MIGNE, P. L., t. XXVIII, col. 1123-1128.

(2) Il est facile de déterminer, d'une manière approximative, la date à laquelle ont été composès les divers écrits de Sophronius, cités dans le De viris. Le terminus ad quem est 302, date de composition de ce dernier ouvrage. Le terminus a que est 1) l'année 390 environ pour le De subversions Scrapis, puisque c'est vers 390 qu'eut lieu la destruction du Serapeum d'Alexandrie (voir Ca. Da Smadt dans la Revue des questions scientifiques, t. I, 1877, p. 109 sqq.); 2) l'année 384 pour la version de la lettre a Eustochium; 3) l'année 390 environ pour la traduction de la Vie d'Hilarion; 4) l'année 390 encore, ou peu après, pour la traduction du Psautier et des Prophètes. Sur le Laudes Bethlehem par lequel a débuté Sophronius, on n'a aucune indication fournissant une date, et il faut se contenter de la note imprécise du Deviris: Sophronius adhuc puer Laudes Bethlehem composuit. On remarquera

Les traits que nous venons d'indiquer ne sont pas de ceux qui permettent de trancher avec certitude une question aussi délicate que celle de l'identité d'auteur. Il faut convenir néanmoins qu'ils s'accordent assez bien avec le caractère de l'écrivain auquel nous devons la traduction des Vies de Malchus et d'Hilarion.

Et tout d'abord, quelques-uns des passages où ce rédacteur a ajouté au texte original, fournissent la preuve qu'il devait posséder une instruction assez avancée. Ainsi, il fait usage du mot propre, σύνθεμα βερέζων (H, p. 100, 6), pour traduire le terme de droit evectio, qui désigne le diplôme impérial autorisant à se servir pour voyager, de la poste publique; pent-être s'aidait-il, il est vrai, d'un glossaire (1). Il sait que Julien, qu'il qualifie d'apostat et d'athée, a succédé à l'empereur Constance (H, p. 124, 25). Sans aller jusqu'à prétendre qu'il était versé dans la connaissance du syriaque, on peut dire qu'il a employé un mot appartenant à cette langue, car le passage de S. Jérôme : et voce syra barech, id est benedic, inclamantes, est devenu en grec : συριστί λέγοντες. Βάρεχ, μαρί (κέρ , του) δ έστι μεθερμηνευόμενον Εύλόγει, κύριε (Η, р. 114, 18). A propos du texte du Deutéronome, XXXIII, 9 « Qui dit

A propos du texte du Deutéronome, XXXIII, 9 « Qui dit à son père et à sa mère : Je ne vous connais point, et qui ne connaît point ses enfants et ses frères, a accompli le pacte et la volonté du Seigneur », il rappelle assez longuement l'histoire de sainte Thècle, abandonnant son fiancé et ses parents et souffrant le martyre pour pouvoir se consacrer au service de Dieu dans une parfaite virgi-

que dans l'enumération de ces deux series d'ouvrages, travaux personnels et traductions, S. Jérôme a suivi l'ordre chronologique.

<sup>(1)</sup> Voir, en effet, Goetz, Corpus glassariarum, t. III, 1892, p. 447, l. 3 et p. 480, l. 42.

nité (H, p. 107, 5-45); il cite même mot à mot un passage de ses Actes (1). Un autre texte hagiographique, la Vie de S. Antoine par Athanase, devait compter parmi ses lectures favorites, car il lui a emprunté plusieurs traits et en a reproduit presque textuellement certains passages (2). Enfin, lorsque S. Jérôme rapporte qu'Hilarion

(1) Η, p. 107, 18 : δισπερ γάρ καὶ τὴν ἀγίαν θέκλαν ἡ μήτηρ παρεκάλει, λέγουσα 'Επιστράφηθι πρὸς τὸν σὸν Θάμυριν καὶ αἰσχύνθητι. Les Actes grees publiés par Grube, Tischendorf et Lipsius mettent con paroles dans la bouche du fiancé Thamyris : Καὶ προσελθών Θάμυρις... εἶπεν Θέκλα ἐμοὶ μνηστευθείσα, τί τοιαύτη κάθησαι ; καὶ προϊόν σε πάθος κατέχει ἔκπληκτον ; ἐπιστράφηθι πρὸς τὸν σὸν Θάμυριν καὶ αἰσχύνθητι. Mais il est à noter que les Actes continuent comme suit : Έτι δὲ καὶ ἡ μήτηρ αὐτῆς τὰ αὐτὰ ἔλεγεν Τέχνον κτλ. (Lipsius et

BONNET, Acta apostolorum apocrypha, t. I, 1891, p. 242, l. 9-13).

(2) Comparer surtout les passages suivants : Vie d'Antoine, nº 15, l. 7-11 (MIGNE, P. G., t. XXVI, col. 865) et H. p. 103, l. 8-10; Ant., no 29 et 30 (ibid., col. 888-889) et H, p. 99, 16-26; Ant., no 50, l. 21; Eureipe, xal xar ένιαυτόν τούτο ποιών, είχεν έκείθεν τον άρτον. γαίρων, ότι μηδενί διά τούτο γενήσεται δγληρός, καὶ ότι ἐν πάσιν ἐαυτόν ἀβαρῆ φυλάττει (ibid., col. 916) et H. p. 134, 17 : Θέλων δὲ άβαρῆ ἐπυτὸν πᾶσι φυλάσσειν καὶ μηδὲ ἄρτον παρά τινος δέγεσθαι βουλόμενος, έσπειρε χριθάς καὶ έκειθεν ποιών τὸν ἄρτον τὸν ἐαυτοῦ ἔγαιρεν ; Ant., nº 50, l. 28 : Τὴν μέν οὖν ἀρχὴν τὰ ἐν τζ ἐρήμφ θηρία προφάσει τοῦ βρατος ξυλοπενα μογγακίς ξίγαμτος αρτού τος απόδος και τές λειοδίας. αύτος δέ χαριέντως χρατήσας έν των θηρίων, έλεγε τοίς πάσι' Διάτί με βλάπτετε, μηθέν έμου βλάπτοντος ύμᾶς; 'Απέλθετε, καὶ έν τῷ ἀνόματι τοῦ Κυρίου μηκέτι ἐγγίσητα τοῖς ἀιδε. Καὶ ἐξ ἐκείνου λοιπόν, ζώπαςο φοβηθέντα την παραγγελίαν, ούκ έτι τῷ τόπῳ ήγγισαν (ibid., col. 916-917) et H, p. 121, 28: Κατ' άρχάς προφάσει τῶν ὁδάτων ἤρχοντο al ἀγέλαι τῶν ὀνάγρων. καὶ ήφάνιζου του κήπου καὶ τοὺς καμάτους αὐτοῦ κατήσθιου. Έν μιζ οὖν ἡμέρς του συνήθως της αγέλης ήγούμενον κελεύσας στηναι, λαβών βάβδον ήρέμα είς τας πλευράς αύτοῦ Ετυπτε λέγων. Διατί με βλάπτετε, μηθέν μου άδικουντος ύ μας, και λυμαίνεσθε ά ούκ έκάμετε; και παραγγείλας αυτήν του μηκέτι είσελθεῖν εἰς τὸν κῆπον ἀπέλυσεν αὐτόν. 'Απ' ἐχείνης οὖν τῆς ἡμέρας τὴν παραγγελίαν τοῦ άγίου φυλάσσοντες ... ; Ant., nº 81, l. 1 : ἔφθασε δέ καὶ μέχρι βασιλίων ή περί 'Αντωνίου φήμη (ibid., cal. 956) et H, p. 99, l. 29 : έως τοῦ βασιλίως Kungtantion & mediantoù omthono anoi lobase ; Ant., nº 92, 1, 6 (ibid., col. 972) et H, p. 135, l. 13. D'autres rapprochements encore sont indiqués cidessous, Appendice I. Le cas de la Vie d'Hilarion, dont le traducteur est souvent plus pres de la Vie d'Antoine que l'auteur lui-même, qui déjà l'avait imitée à maintes reprises, est tout-à-fait analogue à celui de la Vie de Paul de Thèbes, où l'un des remanieurs (b) parait avoir emprunté également quelques expressions a l'écrit de S. Athanase, et il fait ressortir la fragilité de l'argumentation de M. Nau, qui voit dans ce fait la meilleure preuve de sa théorie (voir ci-dessus, p. 267, note 3). - P. 112, 16, H introduit une citation imitait les moines d'Égypte en fabriquant des corbeilles de jonc, le traducteur ajoute qu'il tressait des cordes en feuilles de palmier (1), ce qui était, en effet, un des travaux les plus en honneur chez les moines égyptiens, et particulièrement dans les communautés pakhômiennes (2).

A côté de cette série de passages, qui peuvent nous donner quelque idée au sujet des connaissances générales du traducteur, il s'en rencontre d'autres, plus nombreux encore, où se manifeste, de sa part, un penchant marqué vers les études scripturaires. Non seulement il cite et explique avec complaisance le texte sacré, au point de transformer, de façon assez inopportune, le paragraphe 24 en une longue mosaïque d'extraits de la Bible, mais il réfute par deux fois les opinions de certains de ses commentateurs. Ainsi, au sujet de cette parole de Jésus dans l'évangile de saint Matthieu (XIX, 29) : « Quiconque aura quitté sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme ou ses enfants ou ses champs, à cause de mon nom, recevra le centuple et possédera la vie éternelle», le traducteur (H, p. 103, 25), fait la remarque suivante : « Ce passage ne concerne pas, comme paraissent l'expliquer quelques-uns, ceux qui au temps des persécutions, ont souffert le martyre pour le nom du Seigneur. Il n'est pas dit, en effet, que ceux-là seuls posséderont la vie éternelle, qui auront livré leur corps à la mort au

dont nous n'avons pu déterminer la source : γέγραπται γάρ' Την ἐπιθυμίαν σου διά της ὑπομονης νόιησον καὶ ἔση τέλειος ἐν Χριστή.

<sup>(1) &</sup>quot;Αμα δὲ καὶ κοφίνους ἐπὸ σχοινίων ἐνυφαίνων καὶ σειρὸς βαίων ἔπλεκε, τοὺς ἐν Αἰγύπτοι μοναχούς μιμούμενος (Η, p. 86, 30). La recension δ du début de la Vie grecque d'Hilarion, recension dont nous parlerons plus loin (Appendice I), a omis les mots : ἄμα δὲ καὶ κοφίνους ἀπὸ σχοινίων ἐνυφαίνων, mais elle porte également : καὶ σειρὰς βαίων ἔπλεκε κτλ.

<sup>(2)</sup> D. Besse, Les moines d'Orient, p. 364 sqq. 371 sq.; Ladeuze, Étude sur le cémobitisme pakhomien, p. 294 sqq., 322.

temps de la persécution, mais que tout homme ayant renoncé au monde, à ses passions et à ses richesses à cause de mon nom, possédera la vie éternelle avec ceux qui ont été martyrisés pour mon nom » (1). Plus loin (H, p. 109, 1), citant divers textes de l'Écriture pour prouver que la virginité est l'état le plus parfait, il s'exprime ainsi : « Quelques-uns, dans l'intention de faire glisser insensiblement ceux qui marchent dans la bonne voie, prétendent que l'apôtre saint Paul a permis le mariage à ceux qui le désirent. Je suis aussi de cet avis : l'apôtre engage plutôt à se marier et à ne pas se livrer à la débauche. A cause de l'excellence de la virginité, il aime que nous embrassions cet état et il dit : « Il est avantageux pour l'homme de ne pas toucher la femme ». Mais à cause de la débauche, il dit : « Que chaque homme ait son épouse et que chaque femme ait son mari » etc. » (2). Et la réponse ne se termine pas là ; elle prend encore toute une page.

Voici une troisième particularité, qui n'est pas la moins remarquable. Le paragraphe 24 (5), dont nous venons

<sup>(1)</sup> Οδ γάρ, ώς τινες ταύτα έρμηνεύειο δοκούσιο, ότι περί τών έν καιρή διωγμών ύπερ του όνόματος αύτου μαρτυρησάντων είπεν ταύτα ὁ Κύριος οὐ γάρ λέγει, ότι μόνοι οἱ ὑπερ τοῦ ἀνώματος αύτοῦ ἐν καιρή διωγμών τὰ ἐαυτών σώματα εἰς ὑάνατον παραδεδωκότες ζωήν αἰώνιον κληρονομήσουσιο, ἀλλά καὶ πάντες οἱ διὰ τὸ ὄνομά μου τῷ ἐν τῷ πονηρῷ κειμένῳ κόσμῳ καὶ πάσαις ταῖς ἐπιθυμίαις αὐτοῦ καὶ πάσι τοῖς ὑπάρχουσιο αὐτοῖς ἐποταξάμενοι ζωήν αἰώνιον δηλαδή μετὰ τῶν ὑπερ τοῦ ὀνόματός μου μαρτυρησάντων κληρονομήσουσι κτλ. Le traducteur développe ensuite largement cette idée.

<sup>(2)</sup> Αλλά φασί τινες, ὑπολισθήσαι τοὺς καλῶς τρέχοντας βουλόμενοι, ἐπιτρέπειν τὸν ἀπόστολον τοὺς θίλοντας γαμεῖν σύμφημι κάγὼ τοῦτο εἰρήσθαι ὑπό τοῦ ἀποστόλου γαμεῖν μάλλον ἐπιτρέπει καὶ μὴ πορνείειν ὅτι γὰρ διὰ τὸ προλάμπειν τὰ τῆς παρθενείας προτερήματα ταύτη συνάπτειν ἡμᾶς βουλόμενος λέγει καλὸν ἡν ἀνθρώπου γυναϊκός μὴ ἄπτεοθαι διὰ Ἡ τὰς πορνείας, ρησίν, ἔκαστος τὴν ἑαυτοῦ γυναϊκα ἐγέτω καὶ ἐκάστη τὸν ἔδιον ἄνδρα ὑποτε διὰ τὴν τῆς πορνείας ἀκρασίαν τὸν γάμον μάλλον εἴρηκεν κτλ.

<sup>(3)</sup> Cette partie, qui se trouve aussi dans le Parisinus 1540, est incontestablement du même auteur que le reste de la traduction. Voir les analogies signalées plus haut, p. 284 sq.

d'analyser quelques passages, est formé presque tout entier d'un discours fort étendu, adressé par Hilarion à ses moines, et où il est question du renoncement au monde et, très largement, de la virginité. Cette digression rappelle, d'une manière assez frappante, un écrit de S. Jérôme relatif au même sujet, que nous savons avoir été traduit précisément par Sophronius : la lettre à la fille de sainte Paule, Eustochium, sur la conservation de la virginité (1). Ce n'est pas que l'auteur de la Vie grecque d'Hilarion ait reproduit servilement des passages entiers de cet opuscule. Il faut tenir compte, en effet, de la différence de situation des personnages auxquels s'adressent les deux écrivains : l'un écrit à une dame romaine pour lui signaler les nombreux écueils que rencontre une vierge dans la capitale de l'empire, l'autre parle à des moines qui vivent au milieu du désert. De plus, nous ne voudrions pas affirmer que ce dernier a eu sous les yeux le texte, grec ou latin, de la lettre à Eustochium, au moment où il mettait en grec la Vie d'Hilarion. Bien au contraire. Tout ce qu'on peut dire, c'est que, dans certains passages, il s'en est rapproché suffisamment pour qu'il soit légitime de conclure qu'il en a eu connaissance et qu'il s'en est inspiré.

A première vue, les deux morceaux présentent plus d'une analogie en ce qui concerne les thèses particulières qui y sont énoncées. L'un et l'autre traitent, bien qu'en termes différents, de la supériorité de la virginité sur l'état du mariage (2), des tentatives du démon pour détourner l'homme de la pratique de la vertu (5), du renoncement au monde pour l'amour du Seigneur (4), de la récompense

<sup>(1)</sup> Miesz, P. L., t. XXII, col. 394-425.

<sup>(2)</sup> Lettre, no 19-22; H. p. 109, 1-111, 5.

<sup>(3)</sup> Lettre, no. 3-4; H, p. 105, 2-27.

<sup>(4)</sup> Lettre, no 39-40; H, p. 103, 12 108, 12.

promise à cenx qui gardent une parfaite chasteté (1). Un second trait qu'il n'est peut-être pas inutile de signaler, c'est que, des quelque soixante-dix passages de l'Écriture cités par le traducteur de la Vie d'Hilarion, une vingtaine se rencontrent déjà dans l'épitre à Eustochium. Celle-ci fait également allusion à cette histoire de sainte Thècle (2) que nous avons vu rappelée avec complaisance par l'auteur grec (5). Enfin, il y a quelques endroits où se manifeste une assez grande ressemblance entre les deux écrits, au point de vue de la forme comme à celui du fond. Par exemple :

#### LETTRE A EUSTOCHIUM

P. L., t. XXII, col. 395: Verum non sufficit tibi exire de terra tua, nisi obliviscaris populi tui, et domus patris tui, ut carne contempta, sponsi jungaris amplexibus. - Ne respexeris, inquit, retro: nec steteris in omni circa regione, sad in monto salvum te fac, ne forte comprehendaris - (Gen. 19, 17). Non expedit apprehenso aratro, respicere post tergum, nec de agro reverti domum.

Col. 265: Stadium est hace vita mortalibus, hic contendimus, ut alibi coronemur. Nemo inter serpentes et scorpiones securus ingreditur.

#### VIE D'HILARION

P. 104, 21: Χωρίσαι γάρ βουλάμενος ήμας της έν τῷ κόσμφ ματαίας ἀναστροφής Χριστὸς λέγει Οὐδείς ἐπιβαλών τὴν χείρα αὐτοῦ ἐπ΄ ἄροτρον καὶ στραφείς εἰς τὰ ἀπίσω εὐθετός ἐστιν εἰς τὴν βασιλείαν τοῦ Θεοῦ (Joan., 3, 62) καὶ οὐδείς στρατευόμενος ἐμπλέκεται ταῖς τοῦ βίου πραγματείαις, ἔνα τῷ στρατολογήσαντι ἀρέση, Παῦλος ὁ ἀπόστολος λέγει (2 Τέm., 2, 4). Καὶ δ Κύριος λέγει 'Ότν τῷ ἀγρῷ ῶν μὴ στραφήτω εἰς τὰ ἀπίσω, ἐσπερ ἡ γυνὴ τοῦ Λώτ (Matth., 24, 18) (4).

P. 104, 5: ἡ δὲ τῶν μοναχῶν πολιτεία καθ΄ ἐκάστην ἡμέραν ἀθλοῦσα διὰ τὸν Χριστὸν μαρτυρεῖ, οὸ πρός αἴμα καὶ σάρκα παρατασσομίνη, ἀλλὰ πρός τὰς

<sup>(1)</sup> Lettre, no 40 An et 41; H, p. 110, 20-113, 7.

<sup>(2)</sup> Nº 41: Tune Thecta in tuos lasta volabit amplexus (P. L., t. XXII, col. 424).

<sup>(3)</sup> Voir plus haut, p. 296 sq.

<sup>(4)</sup> Notons cependant qu'un passage analogue se rencontre aussi dans la Vie d'Antoine, n° 20, 1. 3-9 (P. G., t. XXVI, col. 872). Les termes dont se cert notre traducteur ne permettent pas de déterminer s'il a emprunté à la lettre de S. Jérôme ou à l'écrit d'Atbanase.

2, 20).

" Et inebriatus est, inquit Dominus, gladius meus in caelo - (Isai. 34, 5) et tu pacem arbitraris in terra, quae tribulos generat, et spinas, quam serpens comedit1 . Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principatus et potestates huius mundi et rectoharum tenebrarum, adversus spiritualia nequitiae in caelestibus » (Ephes, 6, 12).

Col. 405 : " Mortificate ergo, inquit Apostolus, membra vestra quae sunt super terram - (Coloss. 3, 5) Unde et ipse postea confidenter aichat : - Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus » (Galat.

Col. 407: De virginibus, inquit Apostolus, praeceptum Domini non habeo = (f Cor., 7, 25). Cur? Quia et ipse ut esset virgo, non fuit imperii, sed propriae voluntatis. Neque enim audiendi sunt, qui eum uxorem habuisse confingunt, cum de continentia disserens et suadens perpetuam castitatem, intulerit : « Volo autem omnes esse sicut melpsum -(1 Cor., 7, 8) ..... Quare ergo non habet Domini de virginitate praeceptum i Quia majoris est mercedis, quod non cogitur, et offertur. Quia, si fuisact virginitas imperata, nuptiae videbantur ablatae, et durissimum erat contra naturam cogera, angelorumque vitam ab hominibus extorquere, et id quodam modo damnare, quod conditum est.

Col. 408: Aliis verbis idipsum Apostolus loquitur : « Existimo hoc τον γάμον ο ἀπόστολος, ούκ ἐπέτρεψεν

άρχάς, πρός τὰς έξουσίας, πρός τοὺς κοσμοκράτορας του σκότους, πρός τά πνευματικά της πονηρίας (Ephes., 6, 12), Εως έσχάτης άναπνοῆς την πάλην έγουσα, καὶ ἀθλεῖ καὶ νικῷ καὶ στεφανοῦται, τήν πανοπλίαν του Θεού έχουσα.

P. 108, 5: Tootsuv ('Imavvoo too sooyγελιστού και Παύλου του άποστολου) οδυ την πολιτείαν μεμήσασθαι όφειλομεν, των νεκρωσάντων έσυτούς τῷ κόσμω καί τῷ Κυρέρ ζώντων Ζῶ γάρ, φησίν, ολκέτι τῷ κόσμφ, άλλὰ τῷ Χριστώ, και ès àuol ζή Χριστός, Παύλος LEYEL

P. 110, 5; ἐπειδή γάρ ἐντολήν Θεοῦ ούκ είγεν (ὁ ἀπόστολος), ὡς φάσκει, ταύτην (τήν παρθενείαν) κηρύσσειν τόζ άνθριδποις, διά τό άνέφικτου καὶ ὑψηλόν ταύτης άξίωμα (άγγίλων γάρ τῶν λεκτουργούντων του Κυρώρ τούτο κλέος ίδιον), άγαθού και άφθόνου δεοπότου γάριν κηρόσσων τό κορυφαιότατον καί άριθαλές της άδιαπνεύστου παρθενείας άνθος, στέφανον άμαράντινον τη του Χριστού γάριτι πλεκόμενον ὑποδείκνυπν ήμιν, ίνα ὁ ἐφιέμενος αύτης άγωνισάμενος έγκρατής γένητας. Διά τοῦτο γνώμην δίδωσιν ήμεν, έπειδή έν Χριστή Ίησοῦ διά του Εύαγγελίου αύτος ήμας dyévonos nai Odkai mávias hjuás etvai ids mai šauvov.

P. 100, 23: Kaldy μέν γάρ εξπεν

bonum esse propter instantem necessitatem, quoniam bonum est homini sic esse n(1 Cor., 7, 25). Quae est ista necessitas, quae aufert gaudia nuptiarum t « Tempus breviatum est: Reliquum est, ut et qui habent uxores, sic sint quasi non habeant » (1 Cor., 7, 19).

Col. 424: a Regnum coelorum vim patitur, et violenti rapiunt illud - (Matth., 11, 12). Nisi vim feceris, coelorum regna non capies. Nisi pulsaveris importune, panem non accipies sacramenti. An non tibi videtur violentia, cum caro cupit eme quod Deus est: et illuc unde angeli corruerunt, angelos judicatura conscendit? Egredere quaeso paulisper de carcere, et praesentis laboris ante oculos tuos tibi pinge mercedem, quam nec oculus vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit (Cor., 2, 9).

δέ γαμείν και τό μή γαμείν όμοιως συμ βουλεύει, ούχ έπιτάσσει δέ τοῖς μή θέλουστν, άλλά τοῖς βουλομένοις ώς άγαθόν ὑποδείκνυση, προτρεπόμενος ότι διά τήν ταχυτάτην τοῦ χόσμου τούτου πάροδον καλόν ἀνθρώπιμ μή ἄπτεσθαι γυναικός και οὐ τοῦτο μόνον, άλλά χαι οἰ έχοντες γυναϊκας ϊνα ὡς μή ἔχοντες ώσι.

P. 111, 4: of the narrannobever the άναστάσεως υίοι γενέσθαι ούτε γαμούσιν, ούτε γαμίζονται, άλλ' ώς έχγελοί είσεν έν τῷ οὐρανῷ (Luc, 20, 35-30) έάν γάρ έν τῷ κόσμφ τούτφ όντες έν σαρχί, δ μέλλουσαν οι άγγελοι έν τη άναστάσει γίνεσθαι, ούτοι διά της σωφροσύνης την φύσεν νεκήσαντες της σαρκός και βιασάμενοι, προλαβόντες ήρπασαν. Βιαστών έστιν ή βασιλεία τών οδρανών και αθτοί έρπάζουσαν αθτήν (Matth., 11, 19) ὑπερφρονήσαντες γάρ της ματαίας καὶ προσκαίρου ήδονης εύηρέστησαν τῷ Κυρίφ, "Οθεν οὐ μόνον τόν της παρθενείας μισθόν παρά του σιστήρος λαμβάνουσιν, άλλά καὶ τῆ τοῦ πνεύματος πτωχείς μακαριζόμενοι, 3 ήτρίμασεν ό θεὸς άγαθά τοῖς άγαπώσιν αύτον (Cor., 2, 9) κληρονομήσουσι.

Les rapprochements que nous venons de faire entre la lettre à Eustochium et la traduction de la Vie d'Hilarion établissent, avec une assez grande probabilité, que la célèbre épitre de S. Jérôme a été entre les mains du rédacteur grec. Puisque nous savons que Sophronius a débuté, en tant que traducteur, par la version de la lettre à Eustochium (1), n'est-il pas très vraisemblable que le traducteur de la biographie, qui utilise le même écrit, n'est autre que l'ami de S. Jérôme? Cette présomption est con-

<sup>(1)</sup> Voir ci-dessus, p. 263.

firmée par les ressemblances que présente la physionomie des deux écrivains : si Sophronius nous est dépeint par S. Jérôme comme un homme instruit et spécialement versé dans la science des Écritures, la Vie grecque d'Hilarion témoigne d'une connaissance de la Bible et d'une érudition que personne ne songerait à exiger d'un simple traducteur.

Le résultat auquel on vient de parvenir, n'atteint pas les limites de la certitude, mais sculement celles de la probabilité. D'autre part, il donne prise à deux objections, auxquelles il faut que nous nous arrêtions un instant.

Si Sophronius, dira-t-on, était vraiment l'auteur des Vies grecques d'Hilarion et de Malchus qui nous sont parvenues, pourquoi S. Jérôme eût-il omis, dans la nomenclature du De viris, la seconde de ces deux traductions? La réponse est aisée : la version de la Vie de Malchus aura été exécutée postérieurement au catalogue dressé par S. Jérôme. En tenant compte de ce fait que Sophronius a écrit, de 590 à 392, un ouvrage sur la destruction du Serapeum et deux traductions, celle de la Vie d'Hilarion et celle du Psautier (1), on conçoit sans peine qu'il ait cru devoir ajourner à l'une des années suivantes la traduction d'un écrit beaucoup moins important.

Voici la seconde objection. L'un des caractères que S. Jérôme attribue à la traduction faite par Sophronius de la Vie d'Hilarion, c'est une très grande élégance : Vitam Hilarionis monachi... in graccum sermonem elegantissime transtulit. Avant d'entreprendre une étude attentive de la question d'auteur, ce trait m'avait înspiré, je l'avoue, des doutes assez sérieux au sujet des droits que

<sup>(1)</sup> Voir ci-dessus, p. 295, note 2.

pouvait revendiquer Sophronius sur nos deux traductions. Celles-ci, en effet, sont déparées, comme on l'a vu précédemment, par de nombreux défauts et, en fait d'élégance, elles ne présentent rien de spécialement remarquable. Tout bien considéré, il n'y a pas là, cependant, de motif suffisant pour refuser à Sophronius la paternité de la version grecque des Vies de Malchus et d'Hilarion. Outre que le terme elegantissime est assez peu précis et qu'il ne désigne peut-être, dans l'esprit de S. Jérôme, que l'opposé de la servilité, c'est-à-dire l'aisance avec laquelle le traducteur s'est comporté vis-à-vis de l'original, il faut convenir que le saint Docteur ne pouvait que difficilement se dispenser d'adresser au moins une épithète flatteuse au Grec qui dérogeait aux traditions littéraires de ses compatriotes en traduisant dans leur langue quelques-uns des écrits de son illustre ami. On se rappellera enfin que si les deux versions en cause présentent de multiples défants, le début de la Vie grecque d'Hilarion, qui n'est pas sans élégance, promettait davantage (1).

Nous terminerons cette étude en émettant une conjecture au sujet de la patrie du traducteur. Celui-ci paraît mieux au courant de l'histoire et de la géographie de l'Égypte que des autres régions où s'est déroulé quelque épisode de la Vie d'Hilarion. On a constaté plus baut (2) qu'un détail relatif au travail des moines égyptiens a été ajouté par lui et se trouve être parfaitement exact. Ce n'est pas le seul passage de ce genre. Alors que les localités d'autres pays que l'Égypte, citées par S. Jérôme sans indication de la région où elles sont situées, ont été mentionnées telles quelles ou même passées sous silence par

(2) Page 298.

<sup>(1)</sup> Voir cependant ci-dessous, Appendice I.

le traducteur (1), les noms de certaines villes égyptiennes sont accompagnés d'un renseignement qui en fixe la position. Ainsi, dans H, p. 98, 7, perrexit Memphim est rendu par έπορεύθη είς Μέμφαν, της Αίγύπτου πόλιν, et p. 120, 8 Babylonem pervenit par ήλθε είς Βαβυλώνα, πόλιν τῆς Αίγύπτου (2). L'auteur grec affirme aussi que le préfet (¿ππργος) d'Égypte qui se fit complice des habitants de Gaza pour poursuivre Hilarion et son disciple Hésychius, était un adepte de l'arianisme(H, p. 124, 53-125, 1) (5). Ces quelques traits sont peut-être un indice que le traducteur des Vies de Malchus et d'Hilarion appartenait à l'Égypte, et ici encore, il est intéressant d'en rapprocher cette donnée du De viris inlustribus, d'après laquelle Sophronius écrivit un ouvrage sur la destruction du Serapeum d'Alexandrie. L'ami de S. Jérôme, auteur hypothétique des deux versions, étaitil Égyptien ? Les problèmes relatifs à l'héritage littéraire de Sophronius sont encore entourés d'une trop profonde obscurité pour qu'on puisse faire autre chose que poser la question.

<sup>(1)</sup> Voir H, p. 89, 26; 92, 13; 119, 28; 125, 29; 128, 14; 131, 31; 133, 5.

<sup>(2)</sup> Il sernit intéressant d'étudier la forme des noms géographiques qui se rencontrent en avez grand nombre dans la Vie d'Hilarion. Le traducteur a-t-il reproduit l'orthographe du manuscrit latin qu'il avait entre les mains, ou bien l'a-t-il parfois modifiée d'après sa fantaisie ou ses connaissances personnelles l'C'est ce qu'on ne pourra déterminer, encore une fois, qu'à l'aide d'une édition critique des textes grec et latin. Voir, en attendant, les remarques du P. Da Buck dans les Acta Sanctorum, Octobris t. IX, n° 26, 29, 31, 33, 42 du Commentarius praevius, et p. 45, note f, p. 49, note o, p. 59, note u.

<sup>(3)</sup> Pout-être y a-t-il quelque rapport entre cette indication et l'histoire de l'arien Balacius que raconte S. Athanase dans la Vie d'Antoine (P. G., t. XXVI, col. 964). Voir Acta SS., Januarii t. II, 2º éd., p. 503, notes d et e.

### APPENDICES.

1. LES PREMIERS PARAGRAPHES DE LA TRADUCTION GRECQUE DE LA VIE D'HILABION.

Nous croyons avoir établi avec certitude que les traductions grecques des Vies de Malchus et d'Hilarion remontent à un seul et même auteur, dont la principale caractéristique est d'avoir traité l'original latin avec une excessive liberté, exception faite cependant du début de la Vie d'Hilarion, où le texte grec (que nous appellerons a) suit de très près le texte latin. Ce respect du traducteur pour son modèle, se manifestant dans les cinq premiers paragraphes de l'opuscule, contraste singulièrement avec les écarts considérables dont nous avons étudié quelques spécimens. A titre d'exemple, nous citerons le passage où le rédacteur grec abandonne visiblement le premier procédé pour suivre la méthode défectueuse qui sera la sienne jusqu'à la fin du récit :

Jerome

H

N. 5: Herbarum ergo succo et paucis caricis post triduum vel quatriduum deficientem animam sustentabat, orans frequenter et psallens, et rastro humum fodiens; ut jejuniorum laborem labor operis duplicaret. Simulque fiscellas junco texens, aemulabatur Aegyptiorum monachorum disciplinam, et Apostoll sententiam, dicentis: Oné antem non operatur, non manducet; sic attenuatus, et in tantum exeso corpore, ut ossibus vix haereret.

P. 86. 17: Τοίνον χυλή βοτανών καὶ 
δλίγοις Ισχαδίοις μετά τρείς Ι είσπαρας 
ήμέρας έκλείπουσαν την Φυχήν έβάσταζεν, εύχόμενος συνεχώς καὶ ψάλλων 
καὶ δικέλλη την γήν σκάπτων, ίνα τῶν 
νηστειῶν τὸν κάματον ὁ τοῦ ἔργου κόπος 
διπλασιάση ἄμα δὲ καὶ κοφίνος ἀπό 
σχοινών ὑυφαίνων καὶ σειράς βαΐων 
ἔπλεκε, τοὸς ἐν Αἰγύπτη μοναχοὺς μιμούμενος. Εἰς τοσοῦτον 
οῦν τῆ ὑπερβολή τῶν νηστειῶν 
ἐκυτὸν κατέτηξεν, ὡς μόλις τὰ 
ἀστὰ αὐτοῦ ὑπὸ τῆς τοῦ σώματος 
ἐπιρανείας συγκροτεῖσθαι.

Comment expliquer ce brusque changement d'allures ? Deux hypothèses se présentaient à l'esprit : ou bien deux rédacteurs avaient mis successivement la main à la traduction de la Vie d'Hilarion, et le premier avait cessé brusquement son travail - mené avec le souci d'être fidèle à l'original - au milieu de la phrase que nous venons de citer, ou bien il y avait un traducteur unique qui s'était affranchi de toutes les lois d'une traduction exacte, après avoir éprouvé les difficultés qu'offrait semblable entreprise. Tout considéré, nous penchions vers la seconde alternative, lorsque l'examen du manuscrit grec 1540 de la bibliothèque nationale de Paris vint changer complétement l'aspect de la question. Ce manuscrit (1), qui appartient au XI siècle, renferme un texte de la version grecque qui n'apporterait à l'édition de M. Papadopoulos-Kerameus que le contingent de variantes habituel, si le début n'en différait considérablement, au point de constituer des cinq premiers paragraphes (2) une recension tout-à-fait distincte (nous l'appellerons b). Chose vraiment remarquable, les deux textes s'écartent l'un de l'autre jusqu'à l'endroit précis où commence la traduction libre, c'est-àdire jusqu'aux mots soulignés dans notre citation : \*24 σειοάς βαίων επλεκε, τοὺς ἐν Αλγύπτω μοναγούς μιμούμενος. Είς τοσούτον ούν τη ύπερβολή τών νηστειών έαυτόν κατέτηξεν κτλ. (H, p. 86, I. 21), et à partir de ce passage jusqu'à la fin du récit, à part des variantes insignifiantes, ils coïncident complètement. Si a est une traduction littérale du latin, b en est une version libre, caractérisée par des remaniements et des additions qui le rendent plus long que a.

(1) Voir Catal. cod. hag. graec. bibl. nat. Parisiensis, p. 240.

<sup>(2)</sup> Bian entendu, ce sectionnement en paragraphes est tout artificiel : c'est calui qui a été adopté par Migne pour le texte latin et par M. Papadopoulos-Kerameus pour le texte grec.

En y regardant de près, il est facile de se convaincre que b présente, d'une manière indéniable, les mêmes traits que la Vie grecque de Malchus et la seconde partie de la Vie d'Hilarion : même liberté vis-à-vis de l'original, mêmes lacunes dans la connaissance du latin, même style, mêmes locutions. Voici quelques expressions communes à ces divers textes, qui démontreront que le début de la Vie d'Hilarion du manuscrit de Paris remonte au même auteur que le restant de la traduction : 516,4 📆 s αίωνίου σωτηρίας; Μ. p. 449, 5 σωτηρίαν αίώνιον — 316,4,9 et 29 τη του Kupiou γάριτι : même expression dans II, 94,5 ; 95, 49; 107, 27; 110, 40; 111, 21; 110, 47; 115, 9; 124, 21; 154, 8 — 517, 14 h māra rmudh : fréquent dans M et H, voir ci-dessus p. 285 — 347, 17 της ένθέου πολιτείας : locution identique dans M et H, voir ci-dessus p. 284 -317, 27 διά του της φιλαδελφίας θεσμόν : Μ, 449, 9 διά του της φιλαδελφίας θεσμόν — 518, 1 τον μονήρη βίον : Μ, 455, 14 του μονήρους βίου — 518, 5 πλουσίως έν πέσι : Μ, 444, 5 πλουσίως έν πέσεν - 518, 7 πολλοί ύπο διαφόρων άσθενειών και ύπο πολλών πνευμάτων άκαθάρτων όγλούμενος : Η. 117, 20 πολλοί.. ποικέλαις νόσοις άσθενούντες καὶ ὑπό πνευμάτων ἀκαθάρτων δγλούμενοι ; Γexpression ἀκάθαρτα πνεύματα se rencontre encore dans Η, 126, 17; 127, 20; 132, 24; 155, 2et 6, etc. - 518, 12 τοῦς πόνοις τῆς άσχήσεως καὶ πάσχις ταῖς τῆς θεοσεβείας άρεταῖς μέγρι τέλους έγχαρτέρησον: Μ. 455. 16 τη τοιαύτη άρετη άνεπιλήπτως έγκαρτερήσαντός μου ; Η, 103, 11 έγκαρτερείν τοῦς πάνοις τῆς ἀσκήσεως — 518,18 άπολυθείς δε παρ' αύτου δ όσιος 'Πλαρίων έπανηλθεν είς την ίδιαν πατρίδα αύτου πρό δε της έπανόδου αύτου... : Μ, 448, 14 άπελυσεν ήμας ἀπελθεῖν εἰς τὰ ίδια μετ'εἰρήνης. Πρό δὲ τῆς ἐπανόδου ἡμῶν...; Η, 101, 24 ἀπελωσεν αύτον καὶ ἐπανηλθε — 519, 20 πρὸς πάσας τάς μεθοδείας του διαβόλου : expression fréquente dans M et II. voir ci-dessus, p. 285 sq. — 519, 25 ὁ μισόκαλος διάβολος καί οθονερός: Μ. 159, 1 τον βάσκανον καὶ μισόκαλον διάβολον; Η, 124, 22 είς φθόνον καὶ μέσος (1) — 518, 25 δνα μὴ ὑπόδικον τοῦ κρίματος Άνανίου και Σαπρείρης έαυτὸν καταστήση: 11, 111, 27 ύπόδικον έαυτόν του κρίματος του άποστόλου καταστήσας — 317, 18 ώρμησε πρός αύτον είς την έρημον καί εύρων αύτον έμεινε πρός αύτον: Μ. 455, 15 ἀπηλθον έχει και προτελθών αύτοις έμεινα παρ αύτοις : Η, 125, 29 άπηλθεν είς Βρούγιον.. και εύρων έκει άδελφούς γνωρίμους έμεινε παρ' αύτοῖς. Nous avons noté encore une dizaine de rapprochements du même genre : ceux que nous venons d'indiquer ne laissent, croyons-nous, aucun doute sur l'identité d'auteur. b et la seconde partie de la version grecque de la Vie d'Hilarion forment un travail d'un seul jet, tandis que a est une pièce de rapport, conçue d'une tout autre manière et dont on voit aisément le point de suture avec le reste de l'opuscule. Le passage d'une partie à l'autre se fait d'une façon brusque, au milieu d'une phrase dont par là même la construction est devenue assez irrégulière (2). De plus, il est à remarquer que le traducteur de la Vie d'Hilarion, suivant une habitude qui fui est familière (5), rappelle dans la partie traduite librement certains faits énoncés dans les cinq premiers paragraphes : or, les termes dont il se sert à cet effet sont ceux de b, et non de a (s), preuve que la première partie de son travail était b et non pas a.

Expression empruntée peut-être-à la Vie d'Antoîne (P. G., I. XXVI, col. 845 : à δὲ μισάκαλος καὶ φθονερὸς διάβολος οὐκ ἤνεγκεν).

<sup>(2)</sup> Π faudrait en effet : Σμα δὲ καὶ κοφίνους ἀπό σχοινίων ἐνόφανεν καὶ σειρὰς βαίων ἔπλεκε, et non pas ... ἐνυφαίνων ... C'est que ce mot termine brusquement la recension α (S. Jérôme : texens).

<sup>(3)</sup> Voir plus haut, p. 254, note 2 et p. 251.

<sup>(4)</sup> Comparer H, p. 88, 12-13 au tente ci-dessous, p. 319, l. 16-17 et a H, p. 85, 26; H, p. 88, 20 au tente ci-dessous, p. 319, l. 22 et a H, p. 85, 29; H, p. 88, 21 au texte ci-dessous, p. 319, l. 31 — 320, l. 1 et a H, p. 86, 7-8; H, p. 88, 22 au texte ci-dessous, p. 320, l. 13 et a H, p. 86, 17; H, p. 89, 11-12 au texte ci-dessous, p. 319, l. 19-20 et a H, p. 85, 27-28.

Est-ce à dire que a est un travail postérieur, dù à quelque écrivain qui avait sous les yeux le texte latin et voulut en traduire les premiers paragraphes plus fidèlement que son devancier? Cette solution parait la plus naturelle, et pourtant un indice nous force à suspendre notre jugement sur ce point. Un examen attentif fait découvrir, en effet, quelques points de contact entre a et le reste de la Vie grecque d'Hilarion, jointe à la traduction de la Vita Malchi. Ainsi, d'un côté comme de l'autre, on trouve ἐπιχειρέω dans le sens d'entreprendre (ι), ύπόθεσις dans le sens de matière (2) ; d'un côté comme de l'autre, ἀναστροφή signifie genre de vie (5), ὑποβάλλω suggérer (4), βατιάζω soutenir (3); ici comme là, circus est rendu par iπποδρομία (ε), delectare par τέρπω (τ), mitti a par ἀποστελλεσθαι παρά (8). La locution ἀπέργομαι είς dont la répétition est si fréquente dans la traduction libre, se rencontre également dans a (9), alors que le latin porte ingredi ; il en est de même de l'expression exeivot oi tonot pour le latin loca (10). Les mots à τοῦ Χριστοῦ στρατιώτης (tirunculus Christi) qu'on lit au nº 5, sont employés aussi

(2) H, p. 83, 7, p. 96, 30.

<sup>(1)</sup> H, p. 83, 15, p. 87, 15, p. 98, 5 ex.

<sup>(3)</sup> H, p. 83, 6, p. 104, 22, p. 113, 6, p. 108, 25.

<sup>(4)</sup> H. p. 86, 8, p. 88, 21; M, p. 435, 19.

<sup>(5)</sup> H, p. 86, 18; M, p. 442, 15. (6) H, p. 84, 19, p. 96, 15.

<sup>(7)</sup> H, p. 84, 20, p. 133, 25.

<sup>(8)</sup> H. p. 84. 13, p. 100, 10 of 15.

 <sup>(9)</sup> H. p. 85, 14 (εἰς τὴν ἔρημον ἀπῆλθεν), p. 90, 18 (εἰς τὴν ἔρημον ἀπελθούσα).
 p. 114, 5 (ἀπεργομένου ἀπὶ τὴν ἔρημον), p. 120, 4, p. 123, 27 et 29 etc., etc.;
 M, p. 435, 7 et 10, p. 437, 8.

<sup>(10)</sup> H. p. 85, 16 (ἐκείνων τῶν τόπων), p. 89, 23, p. 120, 11, p. 121, 6, p. 122, 12, p. 123, 1, p. 127, 31, p. 129, 1, 9 et 12, p. 130, 2; p. 135, 23; M, p. 437, 10, p. 445, 18. Comparer encore H. p. 83, 11 ἀναγνώσκεται (legitur) à 125, 5 ἀναγνώστας (lectoribus); 85, 11 ἀποφάσεως à 105, 27 ἀπόφασιν; 86, 18 ἐκλείπους (deficientem) à 135, 8 ἐκλείπους.

au n° 6, lequel provient certainement de la même plume que le reste de la traduction. Nous serions donc tenté de croire que a et b représentent deux éditions différentes faites par le même auteur, et cette hypothèse aurait l'avantage d'expliquer au mieux les rapports assez compliqués qui se remarquent entre a, b, et le latin, a et b, en effet, ne sont pas indépendants l'un de l'autre ; ils se rencontrent parfois dans le choix des termes et cà et là, dans des détails insignifiants, tels que le temps d'un verbe, ils s'écartent simultanément du latin (1). Chaeun des deux rédacteurs, cependant, a connu le texte latin : si a est une traduction littérale, b dans quelques passages de peu d'importance, est plus voisin du latin que a (2). Ces deux faits sont assez difficiles à comprendre, si l'on adopte une autre hypothèse que celle de l'identité d'auteur. Au contraire, on conçoit fort bien que le rédacteur de b, reprenant son travail pour une raison quelconque, ait tenu compte de son premier essai, tout en travaillant principalement

<sup>(1)</sup> Voir, par exemple, H, p. 84, 27: mix pièv àdialeintoir fiv èv tr mportuχή, et le texte b publié ci-dessous, p. 317, 25 : πῶς ἀδιαλείπτως μέν προσηύχετο, pour le latin : quam creber in orations - H, p. 85, 13 : "Ily our tôts nevtengeδεκαέτης, ότε γυμνός ... et b, p. 318, 26 : "Ην δέ τότε ό μακάριος έτων δεκαπέντε, ote yourds ..., pour le latin : Erat gutem tune annorum quindecim. Sie mudus ... - II, p. 86, 11 : to στήθος αύτου ... έτυπτεν et b, p. 320, II : to στήθος caurou eroniev, pour le latin : et pectus ... verberans - H, p. 86, 13, les termes λακτίζειν, κριθαί, άχυρα, καθμα, ψύχος qu'emploie H. p. 🐃 13-16, pour rendre les mots latins calcitrare, hordeum, paleae, nestus et frigora, se rencontrant agalement dans b, p. 320, 7-9.

<sup>(2)</sup> Ainsi, Η, p. 84, 8: άλλά γάρ τῷ προτεθέντι λόγω άργὴν ποιήσωμεν; b, p. 316, 30 : Τούτων τοίνων τών κυνών τὰς ὑλακτούσας κατά τοῦ ἀγίου γλώσσας κατασιγάζοντες έπὶ τὸ προκείμενον ήμεν προθύμως έπανεργόμεθα ; S. Jérômo : Verum destinato operi imponam manum, et Scylleos ames obturata aure transibo — H. p. 84, 18 enisteuse; b. p. 317, 9: notebox; S. Jérôme : credons — H. p. 85, 8 diameijuac ; b, p. 318, 21 : égaplouro ; S. Jerôme : largitus est — H. p. 85, 15 : musin ; b, p. 319, 2 : uthov ; S. Jerôme : milliario - H, p. 85, 25 : άπό δορΣ: ; b, p. 319, 17 : δερμάτινον ; S. Járôme : pelliceum — H, p. 85, 27 : στρώμα; b, p. 319, 17 : σάγον (evd. σαγίν); S. Jérôme : sagum — H. p. 86, 11 : γράνθοις; δ, p. 320, 3: πυγμαίς; S. Jerôme : μιωρείε.

sur le texte latin. Nous n'insisterons pas pour le moment sur ces questions délicates : aussi bien, pour s'avancer sur ce terrain d'une manière assurée, il faudrait posséder tout d'abord une édition critique de la Vie grecque d'Hilarion et des recensions a et b (1). Notons seulement combien il devient facile d'expliquer ce fait assez étrange de l'existence de deux recensions différentes des premiers paragraphes de la Vie grecque, quand on admet que celleei a pour auteur l'ami de S. Jérôme, Sophronius. Il est à supposer que lorsque S. Jérôme reçut l'exemplaire de la version grecque exécutée par Sophronius, il ne trouva pas de son goût les remaniements, parfois bizarres, qu'avait subis son œuvre en passant du latin en grec. Dès le début, il dut être singulièrement étonné, par exemple, de voir l'historien Salluste transformé en bienheureux serviteur du Christ et en confident du biographe (p. 516, 6). Estimera-t-on chose invraisemblable qu'il ait écrit un mot de reproche à celui qui lui faisait commettre un nareil anachronisme, et que Sophronius, pour satisfaire l'illustre écrivain, ait refait de son mieux les premiers paragraphes de son travail, sans avoir le courage de poursuivre jusqu'au bout cette difficile et fastidieuse besogne?

Enfin, il est intéressant de constater que Sozomène, dans son Histoire ecclésiastique, a utilisé la recension b (2). Voici les passages qui accusent cette dépendance ; on remarquera que Sozomène et b s'éloignent à la fois du texte latin et de a :

<sup>(1)</sup> A en juger par l'incipit, le manuscrit de Samos signalé par M. Papado-poulos-Kerameus (op. cit., p. 82, note 1) renferme la recension a, tandis que le Vaticanus 1589 et le Mosquenzis 387 ont le texte b (cfr. Catal. cod. hag. grace. bibl. Vatic., p. 131; Vladinia, Catal. des mes. de la bibl. synod. de Moscou, t. I, p. 582).

<sup>(2)</sup> Voir plus baut, p. 271 sqq.

Jérôme

a

Sozoméne

N. 3: Porro frequentiam eorum qui ad eum ob varias passiones aut impetus daemonum concurrebant, ultra non ferens : nec congruum esse iv thiphuw liver ducens, pati in ôfuous molemy oeremo populos civitatum...

H. p. 84, 31: Πάλου ούν την πολοογλίαν τῶν πρός αύτον παραγένομένων διά ποικίλα πάθη καὶ όρμας δαιμόνων ού φέmoulévely ...

P. 318. 7: notarτο πολλοί ύπό diamogram astruct-किर अवो केतर्व करकोhas avenuátor àxaligotuv dylou-MENOL ENGLOVES ρων, ούδὲ πρέπον παραγένεσθαι πρός abrov. Erel obv σύκ εξωναύτον κασά γνώμην hospety ...

III. 14 : 00 yap guveympelite xa-TE YVILLEY SPEmelv, nollar or ינווי בדמדמדה דומי ώς Αντώνιον έργο-MENNY.

Ibid : reversus dam monachis ad patriam.

H. p. 85, 5 : ustwo sic the Wian maroida émémpedev.

P. 318, 18 : Èest cum quibus- τά τενων μοναζών- πανήλθεν είς την θεν είς την πατρέδα. idiay mateida abtoū.

Ibid. : imavid-

D'autre part, nous avons cité déjà (1) les passages de l'Histoire ecclésiastique où Sozomène a fait un emprunt à la recension a : les passages parallèles de b étant tout différents, la dépendance de l'historien vis-à-vis de a ne saurait être mise en doute. Bien plus, la phrase suivante de l'Histoire ecclésiastique est une combinaison de a et de b :

Jérôme

h

Sozomene

N. 3 : et parentibus jam defun- tou youlow xôtoù ctis, partem substantiae fratri- twv. uspoc usv bus, partem pau- the obside tois peribus largitus idealeous diduote. est, nihil sibi omnino reservans.

H. p.85. 6 : xxt τελευτησάν. שנים בלל דסוב חדשyou biaveiuac. obdėv beuto to

P. 318, 19 : 624hedrigan of youth מטרטט ווילער דע טיים פולער άργοντα αὐτών αὐth nataleidantes. άπερ λαβών ό άyear Dayley th pulv adelpote ivdeouevoic, tà de σύνολον ὑπολεν πτωγοῖς ἐγαρίσα- ἐαυκῦ.

III. 14 : Karaha-Bou de tekeutidaying tob; matépas, els mois adeh. poù azi toù diopenous the odslav delvermen. oblišu či mavtá-Tagi katakittay TOUSEVOS.

το, μηδέν άπ' αὐτῶν ἐαυτῷ καταλείψας.

Sozomène a-t-il comu les deux rédactions du début de la Vie grecque d'Hilarion, ou bien avait-il sous les yeux un texte déjà mêlé? L'étude des différents manuscrits de la version grecque permettrait seule de répondre à cette question, en fixant d'une manière précise le texte primitif des recensions a et b. Sans doute nous expliquerait-elle aussi certaines particularités curieuses des différentes recensions dérivées. S'il est certain, en effet, que le début du texte représenté par le Coislinianus 110, de la rédaction de Métaphraste et du panégyrique d'Hilarion par Néophyte le Reclus dépend de b, on constate d'autre part que certaines expressions de ces diverses recensions s'accordent plutôt avec a, tel du moins que nous le fait connaître le texte imprimé.

Malgré l'incertitude qui règne sur ces problèmes par suite de l'insuffisance de nos renseignements au sujet de la tradition manuscrite, nous croyons utile de donner une édition provisoire de b, d'après le Parisinus grec 1540, du XI siècle. Chacun pourra ainsi s'assurer que b est sorti de la même plume que la traduction de la Vie de Malchus et la seconde partie de la Vie d'Hilarion. Le texte du manuscrit est reproduit fidèlement, sauf la ponctuation et les fautes d'orthographe et d'accentuation; nous l'avons divisé en paragraphes correspondant à ceux de a et de la Vie latine.

Fol. 88. Βίος τοῦ όσίου πατρός ἡμῶν 'Ελαρίωνος'.

Ι. Του μακαριωτάτου και φίλου του Θεού Πλαρίωνος την πολιτείαν

I god. 'Daploves

άναγράφεσθαι μέλλων, ταις έχείνου πρεσβείαις τον Κύριον παρακαλώ ώστε διά του άγιου πνεύματος αύτου δοθήναι μοι λόγον, ένα δυνηθώ πρός άξίαν τὰς ἐκείνου άρετὰς διηγήσασθαι, καὶ κατὰ μίμησιν τοῦ άγιου βίου αύτου εύθυνόμενος τῆ του Κυρίου χάρετε τῆς αίωνίου κατα-5 ξιωθώ σωτηρίας. Τοσαύτη γάρ έστιν ή τοῦ δσίου έκείνου ἀνδρός πρός Κύριον παβρησία, καθώς δ μακάριος δούλος τού Χριστού Κρίσπος ημέν διηγήσατο, ώς πάντα λόγον και έπαινον άνθρώπων ταίς τών πράξοων αύτου άρεταις καλύπτεσθαι. "Όθεν εί και μή πρός άξίαν ταύτας άνεγραφάμεθα, άλλ' δμως έπὶ πέρας άγειν την τοιαύτην ήμων πρόθεσεν τη 10 του Κυρίου χάρετε σπουδάζομεν, τὰς πνευματικάς άρεστείας του δσίου έκείνου άνδρός ἀποκαλύπτοντες. Εί γάρ Άλέξανδρος ὁ τών Μακεδόνων βασιλεύς, ὁ ἐν τῷ ἀγίω προφήτη Δανιήλ πάντων μάλλον τῶν πρό αὐτου βασιλέων έως άκρον" της οίκουμένης μεγαλυνθείς (1), ός, φασίν, έπί τόν τάφον του Άγελλέως γενόμενος την πολεμικήν έκείνου άνδρείαν 15 θαυμάζων είπεν. Εύτυγής εί παρά πάντας τους ήρωας άνδράς, ώ νεώτερε, ότι τοιαύταις εύφημίαις λόγων καί παρ' Όμήρου καί παρά πολλών σοφών ή πολεμική σου άκαταμάγητος άνδρεία κηρύσσεται, πόσω μαλλον ήμεν πρέπον της άληθείας κήρυκας γενομένους την Fol. 88". μνήμην και έπέραστον του θεοφιλούς τούτου άνδρὸς διηγήσασθαι πολι-20 τείαν, ής καί ο άγιωτατος Έπιφάνιος έπίσκοπος Κύπρου, Ικανού γρόνου αὐτόπτης γενόμενος, πρός ὄνησιν των μανθανόντων σγεδόν πάση τή οίκουμένη ταύτην έκήρυξεν. ήνπες καί ήμεῖς παρά τῶν άγίων ἡμῶν τούτων πατέρων παραλαβόντες τοις βουλομένοις άφθόνως μεταδίδομεν<sup>8</sup>, τὰς τῶν βασκάνων καὶ ψευδαδέλφων γλώσσας πρὸς λοιδορίαν 25 του μακαρίου 'Ιλαρίωνος' όξυνομένας δίκην άράχνης διακόπτουτες. Ούτοι γάρ κατά την των Φαρισαίων ύποκρισιν ύπούλως την έν Χριστώ ελευθερίαν αύτου κατασκοπήσαντες πρός οίκειαν αίσχύνην γλευάζειν αύτην πολυτρόπως έτολμησαν, ών την αύθάδειαν ούτε ὁ τοῦ άγίου Ίωάννου τοῦ βαπτιστοῦ βίος, οὐτε ἡ τοῦ Κυρίου πλουσία γάρις παι-30 δεύει Τούτων τοίνον τών κυνών τὰς ύλακτούσας κατά του άγίου γλώσσας κατασιγάζοντες, έπι το προκείμενον ημίν προθύμως έπανεργόμεθα, την ένταύθα πατρίδα και το γένος έκείνου του άγιου άνδρος παριστώντες τῷ λόγῳ.

cod. axour cod, ustablibuser cod. Thastores (1) Cfr. Daniel, VII, 6; VIII, 5-8, 21-22; XI, 3-4.

11. Ίλαρίων τοίνου ὁ άγιος τῷ μὲν γένει ἡν Παλαιστινός (1), ἀπό κώμης Θαβαθά κειμένης ἀπό πέντε μιλίων της πόλεως Γάζης. Ήταν Fol. 89r. δε οί γονείς αύτου είδωλολάτραι: | ρόδον ώς έπος είπειν έξ άκανθών άναφυείς, άπεστάλη δε παρά των γονέων αύτου είς Άλεξάνδρειαν μαθείν γράμματα (2), κακεί διέτριβεν τη έκ φύσεως αύτου άγαθη προαιρέσει 5 διαπρέπων έν πάσιν. Τύπος τε των δμηλίκων της τοιαύτης άρχης κάλλιστος έγένετο, άγαπητικός πρός πάντας τούς όμόφρονας ϋπάρχων" δυνατός τε ήν έν συνέσει λόγων, ἀποτόμως τούς τή άληθεία άνθισταμένους έλεγγων, και το πάντων μείζου, πιστεύων τελείως είς τον Κύριον ήμων Ίησου, Χριστόν, ούγ Ιπποδρομικαίς δε μανέαις, ούδε ταίς 10 των θηριαλώτων αξμοβόροις θεωρίαις, ούδε θεάτρων αίσγροίς καί άκαθάρτοις θεάμασιν το καθαρόν της διανοίας αύτου μολύνας ποτε, άλλ' ούδε όλως των άθεσμων καί μυσαρών τούτων θεατής γενόμενος Ήν δε αύτου ή πάσα σπουδή είς την έκκλησίαν συνάγεσθαι καὶ ἀκούειν έπιμελώς των θεοπνεύστων Γραφών. 15

ΤΗ. Προκόπτων δε περί τον της θεοσεβείας ζηλον, καθ εκάστην ημέραν ήκουεν παρά πάντων περί της ένθέου πολιτείας τοῦ μακαριωτάτου Άντωνίου, καὶ ζέων τῷ πνεύματι, εὐθὺς ῶρμησε πρὸς σύτον εἰς τὴν ἔρημον, καὶ εὐρὼν αὐτόν, ἔμεινε πρὸς αὐτόν καὶ παρὶ αὐτοῦ κατήγη, καὶ τὸ σχήμα τοῦ μοναγοῦ ὁ ἄγιος Άντωνιος δέδωκεν αὐτῷ. 20 "Εμεινέ τε παρὶ αὐτοῦ ὡσεὶ μήνας δύο, καὶ κατανοήσας ἀκολούθως κοι, τὴν ἀκρίβειαν | τῆς πολιτείας αὐτοῦ καὶ τὸ σεμνὸν ἡθος αὐτοῦ καὶ τὸ ἐπιεικὲς καὶ πρῶσν τῆς καταντάσεως αὐτοῦ, καὶ πάσας τὰς ἐν Χριστῷ ἀρετὰς τοῦ ἀγίου γνησίως καταμαθών, καὶ τὴν τούτων μνήμην ἀκμάτοντι πόθῳ γυμνάζων παρὶ ἐαυτῷ. Πως ἀδιαλείπτως μὲν προσηύχετο, 25 απουδαίως δε μετὰ ἐπιεικείας καὶ πολλῆς ἀγάπης ὑπεδέγετο τοὺς παραγινομένους πρὸς αὐτόν τῆς φιλαδελφίας θεσμόν πρὸς τὸν Κύριον τοὺς παραγινομένους πρὸς αὐτόν τῶν ἀπίστων καὶ εἰς

<sup>\$</sup> cod. obabà \$ cod. elvav 7 in fine pag. praeced. scriptum erat jam

Cfr. Vit. Antonii, p. 1: 'Αντώνιος γένος μέν ἢν Αλγύπτιος. P. G., t. XXVI, col. 840.

<sup>(2)</sup> Cfr. ibid., col. 841, l. 5.

τόν μονήρη βίου τούς βουλομένους προτρέψασθαι εύμενώς της γάρ έγκρατείας αύτου την τραγύτητα ούτε μία άξρωστία σώματος ίσγυσεν λύσαι ποτε. Εἰργάζετο δε ταϊς χερσί πάντοτε και διέψαλλεν και πύχετο άδιαλείπτως (1), τύπος άγαθός πάσι τοις βουλομένοις ζηλούν αύτου την 5 πολιτείαν γενόμενος. Έπανθούσης γούν αύτῷ πλουσίως ἐν πὰσι τῆς του Χριστού γάρετος και της όσιας πολιτείας πανταγού διαβαινούσης, ήρξαντο πολλοί ύπο διαφόρων άσθενειών και ύπο πολλών πνευμάτων άκαθάρτων δηλούμενοι άκούοντες παραγένεσθαι πρός αύτόν. Έπε**l** ούν ούχ είων αύτον κατά γνώμην ήρεμείν, ήβουλήθη είς την ἐσώτεραν 10 έρημον έαυτόν μεταθείναι (2). | Καλέσας ούν τον άγιον Τλαρίωνα" καί. Fol. 90r. έξεγείρων αύτου την προθυμίαν λέγει αυτώ. Ο στρατιώτης δόκιμος του Χριστού, γενναίως τοις πόνοις της άσκήσεως και πάσαις ταις της θεοσεβείας άρεταις μέγρι τέλους έγκαρτέρησον, ένα τοις άθλοις της άρετης τὰ νικητήρια κατά τοῦ ἐγθροῦ ποιησάμενος, τὸν της ἀφθαρσίας 15 στέφανον έν τῆ τοῦ Κυρίου παβρησία άναδήση, τῆς αὐτοῦ γάριτος συνεργούσης σοι έν πάσιν. Καὶ ταύτα έπευξάμενος αύτῷ ὁ άγιος 'Αντώνιος έπετρεψεν αύτῷ μετά τινων άδελφων είς την Παλαιστίνην άπελθείν. Απολυθείς δε παρ' αύτου ὁ δσιος 'Παρίων έπανηλθεν είς την Θίαν πατρίδα αύτου. Πρό δε της έπανόδου αύτου έτελεύτησαν οἱ γονείς 20 αύτου, πάντα τὰ ὑπὰργοντα αὐτῶν αὐτῷ καταλείψαντες, ἄπερ λαβών ό άγιος Τλαρίων τὰ μεν ἀδελφοῖς ἐνδεομένοις, τὰ δε πτωγοῖς ἐγαρίσατο, μηδέν ἀπ΄ αύτων ξαυτώ καταλείψας η νοσφισάμενος τι των τω Κυρίω προσενεχθέντων, ένα μλ, υπόδικου του κρίματος Άνανίου καὶ Σαπφείρης (8) έαυτον καταστήση την γάρ άκούσας διά των εύαγγελίων 25 του Κυρίου λέγοντος (4) ότι εί τις ούκ άποτάσσεται πάσι τοῦς ὑπάργουσιν αύτω, οὐ δύναταί μου είναι μαθητής (5). Ήν δε τότε ὁ μακάριος έτων

<sup>&</sup>quot; cod. 'Dasioux P cod. xataothosi

<sup>(1)</sup> Cfr. ibid., col. 844-845 : Εἰργάζετο γοῦν ταϊ; χερσίν... Προσηύχετο δὲ συνεχώς, μαθών ότι δεί κατ' ίδιαν προσεύχευθαι άδιαλείπτως.

<sup>(2)</sup> Passage emprunte a la Vita Antonii, n. 49, P. G., t. c., col. 913 : 'Oc

δὲ είδεν ἐαυτόν οχλούμενον ὑπό πολλών καὶ μή ἀφείμενον κατά γνώμην ἀναymper, die Bouhera... Sipunger inchlein ele the Ind OnBalda... El di Céleie Gruns ήρεμεϊν, ανελθε νών είς την ένδοτέραν έρημον.

<sup>(3)</sup> Cfr. Act., V, 1-11.

<sup>(4)</sup> Cfr. Vit. Antonii, n. 2 et 3, P. G., t. c., col. 841-844.

<sup>(5)</sup> Luc., XIV, 33,

Fol. 90% δεκαπέντε, | ότε γυμνός τῆς τῶν χρημάτων ἀπάτης διὰ τὴν πρός τὸν Χριστὸν ἀγάπην ἐαυτὸν κατέστησεν εἰς τὸ ἔβδομον οὖν μιλιον ἀπὸ τοῦ Μαϊουμὰ τοῦ ἐμπορίου τῆς πόλεως Γάζης, ὡς διὰ τοῦ αἰγιαλοῦ ἀπέρχεταὶ τις εἰς Αἰγυπτον, Παρ αὐτῷ τῷ αἰγιαλῷ εὐρὼν σπήλαιον μικρόν, εἰσελθὼν ἔμεινε μόνος ἐν αὐτῷ. Ἡν ἔι τοῦτο πρότερον ληστῶν 5 οἰκητήριον, αἰμασιν όλον μεμολυσμένον τινὲς οὖν τῶν γνησίων φίλων αὐτοῦ ἔλεγον αὐτῷ διὰ τὴν τῶν ληστῶν ἐπιβουλὴν ἀποστῆναι τοῦ τόπου ἐκείνου, εἰ βούλοιτο. Εἰπεν δὲ πρὸς αὐτοῦς. Διὰ τὸ φεῦγειν ἡμᾶς τὸν έξ ἁμαρτίας τῆς ψυχῆς χαλεπόν θάνατον, τοῦ τοιούτου θανάτου ὁπωσοῦν συμβαίνοντος ἡμῖν καταφρονεῖν ὁφειλομεν, κατὰ μηδένα 10 τρόπον τῆς ψυχῆς ἡμιῶν ὑπὸ τοῦ τοιούτου θανάτου βλαπτομένης.

ΙV. Έθαύμαζον οὐν πάντες τὸ νέον τῆς ἡλίκιας αὐτοῦ καὶ τὸ στερβόν<sup>10</sup> καὶ ἀνδρεῖον τῆς ἀκαταγωνίστου ψυχῆς αὐτοῦ, ὅτι πάντων τῶν μογθηρών και έπωδύνων τούτων διά την είς Θεόν έλπίδα βοδίως ύπερεφρόνει. Και ούτε ώς παρά πλουσίων γονέων πολυτελώς έν πάση 15 άνέσει άνατραφείς και μηδεμίας κακουγίας πείραν έγων ποτε, τρίγινον μέν είγεν τον γετώνα, δερμάτενον δε τον επενδύτην και σάγον<sup>18</sup> εύτελες Fol. 9]ς καὶ πάνυ τραγύ<sup>10</sup>, ἄπερ αὐτῷ | ὁ μακάριος Αντώνιος ἐπανερχομένῳ ἐκ της έρημου έδωκεν. Άναμέσον ούν της θαλάσσης και της λίμνης έν έχείνω τω φοβερώ και δυσβάτω τόπω μόνος οίχων και πρός πάσας τάς 80 μεθοδείας του διαβόλου κατά το γεγραμμένον έχων την πάλην, ούτω καρτερικώς ήγωνίζετο ὁ άθλητής του Χριστού ώς δεκαπέντε μόνα σύκα έσθίειν αὐτὸν την ήμεραν, και τοῦτο μετά δύσιν ήλίου. 'Ο οὐν μισόκαλος διάβολος και σθονερός ὁ μεγαλαυγών del και λέγων είς τόν ούρανον άναβήσομαι και έπάνω των νεφελών τοῦ ούρανοῦ θήσω τον 25 θρόνον μου καί έσομαι δμοιος τῷ ὑψίστιμ (1), θεωρών ἐαυτόν ἡττώμενον ύπό του δαίου τούτου παιδός καὶ ταίς 15 άδιαλείπτοις αύτου νηστείαις καὶ εύγαῖς ἀσθενούντα παντελώς καὶ καταπίπτοντα, πάσαις ταῖς προσβολαίς αύτου ποικίλως αύτῷ προσελθών, ούκ ίσχυσεν αύτὸν ούδαμως άπατησαι.

Βρύχων οὖν τοὺς δδόντας κατ' αὐτοῦ ἤρξατο τοῖς ἐπ' όμφαλοῦ

<sup>10</sup> cod. στερόν 11 cod. ἐποδύνων 12 cod. σαγίν 13 cod. τραχύν 14 cod. μεθοδίας 15 cod. τὰς

<sup>(1)</sup> Is., XIV, 14.

γαστρός δπλοις αὐτοῦ (1) κεγρημένος ὑποβάλλειν λογισμούς ὑυπαρούς (ε), ών άπειρος η ήλικία αύτου έτυγγανεν. Θυμούμενος γούν καθ΄ έαυτόν έπὶ τούτοις ὁ άγιος πυγμαίς εύτόνως τὸ στήθος έαυτοῦ έτυπτεν, (να τους άτάκτους λογισμούς της καρδίας αύτου ταίς 5 αίχίαις των πληγών φυγαδεύση. Έλεγεν ούν πρός τό έαυτου σώμα: Έγω σε ως κτήνος | δαμάσω, ένα μηκέτι σκιρτάς άτάκτως καθ Fol. 917. έαυτου μηδέ λακτίζης ου ψωμίζω σε έτι κριθάς, άλλά άχυρα, καί δίψη σε καταγγονήσω κόποις σε μογθηροίς λοιπόν κατακάμψω, καύσωνι καύματός 16 σε διώξω καὶ κουμώ ψύγους σε πήξω, ένα τοῦς 10 άνεπροίς τούτοις όδυνώμενος βρώσιν μάλλον έπιθυμήσης καὶ μή άνειμένον αίσχροϊς λογισμοϊς ώδίνης. Μάλλον ούν σαλαροτέραις άγωγαϊς νηστειών ύπεπίαζε τό σώμα έαυτού και έδουλαγώγει (3), διά τριών ήμερών λοιπόν ολίγας άγρίας βοτάνας καὶ έλάττω τών δεκαπέντε συκών μετά την του ηλίου δύσιν ήσθιεν, έφαλλέν τε συνετώς και άδιαλείπτως 15 ηύγετο, και είργάζετο σκάπτων την γην έπιμελώς καί σειράς βαίων επλεκε τους εν Αίγυπτω μοναγούς μεμούμενος, ένα τῷ πόνοι τῶν νηστειών καί τῷ ἀδιαστάτῳ πόνῳ καὶ μόγθῳ τῶν σκληρῶν ἔργων καί ταῖς άμετεωρίστοις προσευγαίς τάς του σώματος δυνάμεις νικήσας, νεκρόν και άκαταγώνεστου των βυπαρών λογεσμών τούτο καταστήση. Είς 20 τοσούτον ούν τη ύπερβολή των νηστευών ξαυτόν κατέτηξεν, ώς μόλις τά όστα αύτου ύπό της του σώματος έπιρανείας συγκρατείσθαι.

### II. LES DIVERSES RECENSIONS GRECQUES DE LA VIE D'HELARION.

L'importance qui a été donnée, dans l'étude précédente, à la version grecque de la Vie d'Hilarion, nous oblige à classer, au moins sommairement, les divers textes, pour la plupart inédits, où est exposée, d'une manière plus ou moins étendue, l'histoire du célébre moine palestinien. Il est nécessaire de faire voir que tous dérivent de la Vie

<sup>16</sup> ex xapátos corr. man. sec. 17 cod. xatastífos: 🖽 cod. tosoútuv.

<sup>(1)</sup> Job, XL, 11.

<sup>(2)</sup> Cf. p. 319, l. 23 — p. 320, l. 1 avec la Vita Antonii, n. 5, P. G., t. c., col. 845-849.

<sup>(3)</sup> Vit. Antonii, n. 7. P. G., t. c., coi. 852.

latine par l'intermédiaire de la traduction grecque examinée ci-dessus et que celle-ci est, par conséquent, la version primitive, et non pas quelque remaniement d'une recension plus ancienne.

On n'a signalé jusqu'ici, que nous sachions, aucune version copte ou syriaque de la Vie d'Hilarion. Toutes les rédactions conservées sont écrites en grec.

L'un des hagiographes qui reprirent en sous-œuvre la Vie de S. Hilarion, n'est autre que Syméon Métaphraste, ou du moins l'un des collaborateurs au recueil qui porte son nom (1). La recension de Métaphraste, sans différer de la Vie latine ni pour l'ordre des événements ni pour le fond, s'en écarte beaucoup plus, au point de vue de la forme. que la traduction H. Ce n'est guère qu'un résumé, où sont omis le prologue et un grand nombre des développements du texte latin et de la traduction H. L'auteur a ajouté, de-ci de-là, des réflexions de son propre crà. Comme on pouvait s'y attendre, c'est la recension H qui lui a fourni la matière de cet abrégé. Lorsque H s'écarte du texte latin, la rédaction métaphrastique s'en éloigne de la même manière (2), et notamment, elle reproduit les contresens de la première version. Un exemple suffira pour le but que nous nous proposons.

<sup>(1)</sup> Une traduction latine de la recension de Métaphraste a été publice par Lipomani, Tomus sextus vitarum sanctorum patrum, Romae, 1558, fol. 360 sqq. Le texte groc, encore înédit, est représenté par des manuscrits très nombreux; les récentes recherches sur l'œuvre de Métaphraste ont établi avec cartitude qu'il fait partie de la célèbre compilation. Voir A. Errhard, Die Legendensammlung des Symeon Metaphrastes, Festschehft des deutschen Campo Santo in Rom, 1896, p. 53; [H. Delenaye], Les ménologes grecs, Anal. Bolland, 1. XVI (1897), p. 319.

<sup>(2)</sup> Notons cependant qu'il y a parfois des divergences insignifiantes, où la recension de Métaphraste est plus près du texte de S. Jerôme que H. Peutetre faut-il les attribuer à l'auteur de la version latine, qui paralt avoir eu seus les yeux l'écrit de S. Jérôme en composant en traduction i Voir Acta SS., Octobris t. IX, p. 49, note q.

S. JEROME

N. 41: Mirabatur omnis civitas, et magnitudo signi Salonis quoque percrebuerat, Quod intelligens senex, in brevi lembo clam nocte fugit, et inventa post biduum oneraria navi, perrexit Cyprum. Cumque inter Maleam et Cytheram piratae derelicta classe in littore, quae non antemna, sed conto regitur, duobus haud parvis myoparonibus occurrissent, et denuo hinc inde fluctus occurrerent, remiges omnes qui lu navi crant trepidare, flere, discurrere, praeparare contos, et quasi non sufficeret unus nuntius. certatim seni phatas adesse dicebant. Quos ille procul intuens subrisit. Et conservus ad discipulos dixit : Modicae, inquit, fidel, quare trepidatis? Numquid plares sunt hi quam Pharaonis exercitus ! tamen omnes Deo volente submersi sunt. Loquebatur his, et nihilominus suumantibus rostris hostiles carinae imminebent, jactu tantum lapidis medio. Stetit ergo in prora navis, et porrecta contra venientes manu: hucusque, ait, venisse sufficiat.

H

P. 431, 27 : T4; 32 παραδόξου ταύτης τοδ Kuciou dunáment máyet Yahabang xal èméxetua xaουσσομένης, ά άγιος άπάpas excides did the voκτός ήλθεν είς Βρεβίλιμβον, έμποριον της Δαλuzviac, xai supiuv čxci πλοίον είς Κύπρον πλέον ένέβη είς αύτό. Πλεάντων δέ αὐτών και περί τον aiyakên tel Maksel plaodvomy, úpáhou zak ots-שהב בהל במים האסימים הימשמים σεως οδισης, μή δυνάμενοι χώπαις γρήσασθαι, ήναγνοϊούτο το εξατνοχ στνοζέκ διωθούμενοι μετά πολλού Beaus the tomor Burniyes obac nesparat de ovrec έκει και προσιβόντες αύtook ipyopivous influen αύτοξς έγένετα δέ θόρυ-Bot in the mindle, and alaioves of valitar hoξαντο κατά τὸ εἰωθός αὐtols Étomáčny šautoše הפסב פֿירוֹפרפסיי לטירנויי. Επτάποβοι Εί γενόμενοι oi mathatai autou, elizov τω μακαρίω περί αύτων. 'Ιδών δὲ αὐτούς ὁ άγιος épadiare, xai espapeiç léger toit lautou madinrais' Ti booustiste, ohiyourston; my resussitepor obtal slaw the tol Φαραίο στρατιάς, οίτινες th too Rusion durants natemostlebuors. Advorto: de autou tauta, éxelvon durivet nat povender METAPHRASTE

Lipomani, t. VI, f. 367: Deinde cum noctu illine solvisset, appellit Berbilimnon emporium Dalmatiae: ubi consecutus navigium, quod tendebat in Cyprum, ad eam navigavit.

Cum autem fulssent circa Maleam,

ii qui crant in navigio senserunt piratarum adventum;

statimque timidi sanctum confugiunt. Statim enim prac \*\* ferebat vel ex solo aspectu, qualem apud se celaret gratiam boni spiritus. Accurrunt ergo, et beatos illius pedes tangunt. quaerentes viam of rationem, per quam ipsi possent effugere periculum. Ille autem placide et hilariter subridens: Num hi sunt, 西亚南州湖北。

όρμη ίχωρουν κατ' αὐ- inquit, plures exercitu τῶν λαβών δὲ ὁ ἄγιος Pharaonis, qui solo hillow xxi usbov tou xi- divino nutu fuit obruτών πλοίου και τών πει- tus? Nondum designat ρατών είς την θάλατσαν loqui, et illi quidem bibac inertunous abroic enedem spirantes invakiywe 'Ixavoordee bure serunt : hie autem lapipáyor robrou állovras dem accepit e navigio. et jecit inter navem et praedones; et eis lupis existit instar muri et arcet illorum irruptionem.

La Vie grecque d'Hilarion, qui fait partie du recueil de Métaphraste, partagea la fortune du célèbre ménologe. Les exemplaires s'en multiplièrent au détriment de la traduction primitive, et le rédacteur auquel on doit une recension nouvelle de la biographie, l'eut seule à sa disposition. C'est un écrivain chypriote aussi fécond que peu connu jusqu'ici, Néophyte le Reclus (1154 - après 1214) (1). Parmi les écrits de tous genres qu'il nous a laissés, on compte une série de trente panégyriques, tous encore inédits et tous réunis en un manuscrit unique, le Parisinus grec 1189, de différentes mains du XIIIº et du XIVe siècles (2). Cette collection, que personne n'a étudiée jusqu'ici, comprend quelques compositions oratoires qui sont peut-être originales, et un nombre plus considérable de pièces qu'il faut considérer comme des remaniements de Vies et de Passions plus anciennes. C'est à la seconde catégorie qu'appartient le discours intitulé : Νεοφύτου πρε-

<sup>1)</sup> Sur Néophyte le Reclus, voir A. Ehrhard, dans Krumbacher, Geschichte der byzantinischen Litteratur", p. 286, et aurtout L. Perit, Vie et ouerages de Néophyte le Reclus, Échos d'Orient, t. II (1899), p. 257-268, 372.

<sup>(2)</sup> Cutal. codd. hag. gruce. bibl. nat. Parisiensis, p. 86 sqq. L'authenticité de ces trente discours ne peut être mise en doute ; voir L. Pevrr, art, cité, p. 263.

σβυτέρου μοναχού καὶ έγκλείστου εἰς τὸν δσιον καὶ θεοφόρον πατέρα ἡμῶν καὶ θαυματουργόν Ἰλαρίωνα έγκωμιον διὰ βραχέων καὶ ἐκ τῶν θαυμάτων αὐτοῦ συνοπτική καὶ μερική ἐκλογή (ms. de Paris 1189, fol. 105°-114°). Comme le titre l'indique, on se trouve en présence d'un extrait, précédé d'un exorde et suivi d'une longue et pompeuse péroraison. Le parallèle suivant démontrera à l'évidence que Néophyte n'a eu sous les yeux que le texte de Métaphraste.

H

P. 96, 6: Ζανάνους δέ τις δνόματι ἀπό τοῦ Μαΐουμα, πλησίον τοῦ μοναστηρίου τοῦ ἀγίου λατομῶν 
λίθους, ἐξαίρνης παραλυτικός γάγονε. Βαστάξαντες 
οῦν αὐτόν οἱ συνεργάται αὐτοῦ ἄνεγκαν πρὸς αὐτόν, 
καὶ ἐπιθέντος αὐτῷ τὰς 
χεῖρας καὶ προσυζαμένου 
εὐθέως ὑγιὸς γέγονεν ὁ ἄνὑριωπος καὶ ἀπηλθέν εἰς 
τὸ ἔργον αὐτοῦ.

METAPHILASTE

Lipomani, t. VI. f. 363 : Talia expertus est miracula Latomus quoque, nomine Gazanus, qui cum prope monasterium sancti lapides excideret, fuerunt eius membra rcpente dissoluta. Deinde non suis pedibus, sed aliorum manibus duetus ad magnum Hilarionem, et Illius manuum impositione (o miraculum) sola cum precibus dignatus, sanus redditur, et ad demum propriam nullius auxillo indigens revertitur; et sman artem, sicut prius, exercet citra ullum Impedimentum.

NEOFHYTE

Cod. Paris. 1189, f. 1080 : Eliza wal tu hatenot Zaviung of the nakerperot Et Athotopalv, 4-Ορόσυ(1) παρείθη (2) τὰ μέ-An definored namouplies (3). Porte no more bline and έτέρων χερσίν άγεται πρός ton Sonov. Kai yelpac autop pera soxis indeis, έββωμένου του παρειμέvon (4) súllúc ámedsíkvusv nat els tou olinou autho EBARGE underes xphicus(5) Bondisias, xal the televine sai savaloùs ar syls carun τό πρότερον.

Il nous reste à classer la recension également inédite,

<sup>(</sup>I) Cod, 20pmov.

<sup>(2)</sup> Cod. magri0e:..

<sup>(3)</sup> Cod. nanopysia.

<sup>(4)</sup> Cod. παρημένον.

<sup>(5)</sup> Cod. xpitur.

que renferme le Coistinianus 110, du XI siècle, fol. 94-104 (1). Elle commence par les mots : Τλαμίωνος του θευμασίου δ βίος ὑπόθεσις ἡμίν ἄλλη βίου καὶ γραφής ἐγγράφου τύπος καὶ προτροπή και διήγησις άναδείκνυται. Πατρίς μέν γάρ τούτω ήν τω μεγάλω καὶ θεοφόρω πατρὶ ἡ Παλαιστίνη ἀπέχουσα Γάζης σταδίους πεντήκοντα, δεόντων τεσσάρων κτλ. Ce texte, dont l'auteur a gardé l'anonymat, est très voisin du remaniement de Métaphraste, comme chacun pourra s'en convaincre par le rapprochement que voici :

P. 128, 6 : Tob obv pa-

zapuotátou Bagimos iv

#### th Yearlig dutor, & tob Χριστού δούλος Πσύχιος, d padythe abtou, mepihyeu ele méure rómon (mródu nursiv, richie ou sie avuncimyone remout floct for: top YÉPOVII ROUTTEIV ÉQUIOV ... Mara our tria ity hours τινος Ίουδαίου έμπόρου λέγοντος Προφήτης μέγας tien abitatanien en th Esnelie egóve, nollá zal peraka Caupiana monin... ..... Extens one wal ishes τόν μακάριον έπεσεν είς τούς πόδας αύτου, καταφιkiör nai rois dångumr hodyar zórość .... Metá či toeic hudoac auto kal to

Ζαζάνω ώμιλησεν ο γέρων makes hirow unxite di-

vardat aútov év toře tómote

excisors dedyers, ded thy moddin dydnow adda del.

angiv, imalifety autor i-

actives els the you took box-

METAPHRASTE

Lipomani, t. VI, f. 367: Discipulus autem eius Hesychius (jam est ad en, quae sequuntur in narratione), diu quidem quaesivit filarionem.

Cum tres autem anni nit quidam mercator Judaeus, aignificans magnum Prophetam Christianorum venisse in Siciliam. Hesychius vero cum id accepit, recta venit in Siciliam, et sanctum illic inve-

rursus molestiam divi- [f. 103] wirdy. oum afficiebat Hilariomem.

Coistinianus 110

Fot. 102" : '0 & uabqthe Mady soe makin moves eig the Tpeway autou xxenim nobis redeundum zašaków zai ugóży sięców,

ustá tpistáry loudalou jam effluxissent, ve- two two turbour unviσαντος ώς προφήτης μέγας The protestive in Yearlie ipava, mapayivetas iv tauth wai polic ivauplikes the Syson.

Sed multitudo co- Emildi málos al tos mporrum, qui accedebant, κόντων όχλήσεις έλύπουν

<sup>(1)</sup> Voir Catal. cod. hag. grave. bibl. nat. Partsiensis, p. 293.

βάρων, όπου οὐδεὶς ούτε είδεν αύτον, ούτε ήχουσε Osley Excides per miras

ἀπηλθεν έπὶ τὴν Επίθαυ- cipulis enavigavit in λεν. ρον, πόλεν τῆς Δαλματίας. Epidaurum Dalmatiae.

Fecil Itaque sicut látopa petá táv dio patrmapi zóvob. Kai hádog igek- prius, et turbas fu- vov ámonhai sig the Entgiens, cum duobus dis- δαυρον της Δαλματίας πό-

Nous ne pouvons dire, pour le moment, si le texte du Coislinianus est un simple dérivé de la recension de Métaphraste, ou s'il ne constitue pas plutôt un abrégé de H, dont dépendrait Métaphraste et par conséquent, Néophyte le Reclus. Le cas est trop compliqué pour que nous osions rien affirmer sur ce point. Tour à tour, en effet, le Coislinianus et Métaphraste se rapprochent davantage de la traduction H, sans jamais cesser, cependant, d'être très étroitement apparentés l'un à l'autre. Peut-être le texte du Coislinianus n'est-il que l'exemplaire écourté et défectueux d'un abrégé de H, abrégé qu'aurait retravaillé Métaphraste, lei encore, une édition critique de la recension de Métaphraste et de celle représentée par le Coislinianus, aiderait sans doute à élucider ce problème. Pour nous, il suffit maintenant d'avoir montré que ces divers remaniements dérivent tous de la traduction grecque de la Vie d'Hilarion.

P. VAN DEN VEN.

# DU VERBE PRÉPOSITIONNEL.

#### CHAPITRE II.

FONCTION GRAMMATICALE DU VERBE PRÉPOSITIONNEL.

Nous avons vu que dans le conglomérat dénommé verbe prépositionnel, la préposition a tantôt un sens de préposition, tantôt un sens adverbial; nous avons même discuté l'antériorité respective de ces deux sens. Le sens prépositionnel a un rôle restreint, il rattache seulement au verbe un mot qui adhérait au substantif, il n'a aucun développement sémantique, ni aucun usage grammatical particulier. Au contraire, avec la signification adverbiale le sens évolue, et la signification de la racine verbale est profondément modifiée. Il suffit de consulter le dictionnaire d'une langue quelconque possédant le verbe prépositionnel, on verra combien cette adjonction la multiplie; les nuances sémantiques les plus délicates deviennent possibles ; le verbe avec telle préposition traduit une idée toute différente de celle qu'il représente avec telle autre ; la racine est identique, l'idée n'a plus rien de commun quelquefois. D'un coup, d'ailleurs, le vocabulaire se trouve décuplé ; la richesse du grec, du sanscrit, du latin, de l'allemand, du russe devient immense. Mais aussi pour

celui qui veut apprendre ces langues, la difficulté s'accroit avec cette souplesse même, on connaît tous les mots de la langue, mais on se trouve fort embarrassé en face d'un texte, le contexte peut seul diminuer cet embarras. To under-stand, je traduis : se tenir dessous. Erreur profunde! le sens est : comprendre. Über-setzen, je traduis : placer sur. Erreur! le sens est : traduire. Interire, aller parmi. Erreur! cela signifie périr. Em.-Ballo, jeter sur. Erreur! c'est ajouter. Do-dawac, donner sur, devient aussi ajouter. A chaque instant, sans que les mots changent, le sens tourne, s'élève, s'abaisse. La mémoire du lexique est impuissante, l'exercice seul peut guider dans ce dédale. A ce point de vue, les langues plus frustes s'apprennent plus vite. Mais aussi quelle puissance d'analogie, de figuration, d'abstraction! Quelle échappée sur l'infini des idées et de leurs expressions! La langue rigide a pris toute l'élasticité de la pensée elle-même.

Nous venons de citer quelques exemples qui prouvent toute la force sémantique du verbe prépositionnel. Mais ce n'est pas de cette vertu que nous nous occupons dans le présent chapitre. La préposition, ou périverbe, ou préverbe, n'agit pas sur le verbe seulement pour modifier son sens lexicologique, elle agit d'abord, pour ainsi dire, sur elle-même pour transformer son sens propre en un sens grammatical. Avant de remplir une fonction lexicologique, c'est une fonction grammaticale qu'elle remplit.

Cette fonction grammaticale a trait à la catégorie du temps. Le temps est de deux sortes : absolu ou relatif.

Le temps relatif le mieux connu est celui qui se rapporte à la personne qui parle et au moment où elle parle, c'est le présent, le futur, le passé. Le temps peut être doublement relatif, c'est quand il se rapporte à la fois au moment où l'on parle et à celui d'une autre action : « je sortais lorsque vous êtes entré » ; il s'agit de l'imparfait, du plus-que-parfait, du futur antérieur.

Le temps absolu est tout autre, il indique le degré d'accomplissement de l'action : je mange en ce moment, je commence à manger, je continue de manger, je cesse de manger, j'ai mangé complètement, je recommence à manger, je mange ordinairement, je suis capable de manger. Trois de ces degrés sont surtout pris en considération : l'aoriste ou momentané, le duratif et le parfait.

Ces deux sortes de temps ne sont pas sans corrélation entre elles. C'est d'ailleurs le temps absolu qui est à la base du temps relatif. Le parfait fait très souvent fonction de passé; l'aoriste fait fonction de futur et le duratif fonction de présent.

Le temps absolu et le temps relatif s'expriment par différents moyens dont il n'y a pas lieu de s'occuper ici. Mais ces moyens peuvent être remplacés par l'emploi du verbe prépositionnel.

Ce verbe marque le degré d'accomplissement de l'action par ses diverses prépositions ; quelquefois même il peut marquer le temps relatif. Nous distinguerons ces deux cas.

## a) fonction de temps absolu.

Ce sont les langues slaves qui sont le type de l'emploi du verbe prépositionnel en fonction de temps absolu, comme l'allemand moderne est le type de la distribution en préverbe et postverbe, en sens prépositionnel et sens adverbial. Cette fonction est tellement marquée que, comme nous le verrons un peu plus loin, le temps relatif est quelquefois exprimé ainsi. En russe, en polonais, les temps absolus se croisent en tous sens avec les temps relatifs et prennent le nom d'aspects.

Voici le sens des diverses prépositions dans cette

langue:

do, jusqu'à, exprime l'accomplissement de l'action jusqu'au bout : czytat, lire, do-czytat, lire jusqu'au bout ; dovarit, achever de cuire ; do-viazanni, entièrement attaché ; do-garat, brûler entièrement ; do-dirat, déchirer entièrement ; do-jinat achever de moissonner ; do-kryvat, couvrir entièrement.

Na, sur, exprime la grande quantité, l'action intensive : jigat, chauffer ; na-jigat, chauffer fortement ; legat, être couché ; na-legat, s'appuyer sur ; na-kritchat, crier beaucoup ; na-poit, abreuver, saturer ; na-nosit, amonceler, au lieu de porter sur ; na-taplivat, chauffer beaucoup.

pod, dessous, exprime que l'action est faible ; pod-matchivat, mouiller un peu ; pod-myvat, laver un peu.

s indique que l'action est totalement remplie ; dielat, faire ; s-dielat, faire complètement.

En polonais, cette fonction est plus fréquente.

do : dobic, donner le coup de grâce ; do-czytac, lire jusqu'au bout.

na : na-kupic, acheter beaucoup ; na-jesc-sie, manger son saoùl ; na-pisat, finir d'écrire.

pod : pod-leciec, voler un peu au-dessus de la terre ; podsluchovac, être aux écoutes.

z pour s : robic, faire ; z-robic, faire entièrement ;

nad marque l'excès : nad-dac, donner trop, ou l'évèuement imprévu ; isc, aller, nad-ejsc, survenir à l'improviste, ou le commencement de l'action psuc, gâter ; nadpsuc, gâter un peu.

 exprime l'accomplissement d'une action autour d'un objet : o-golie, raser autour. od indique qu'on défait l'action : od-krye, découvrir ; ou la réciprocité : od-placie, payer de retour, ou le renouvellement : od-budovac, démolir.

po indique que l'action s'exerce successivement sur plusieurs objets : po-zamykac okna, fermer les fenêtres, ou qu'elle dure peu de temps ; po-czekac, attendre un moment, ou qu'elle est entièrement accomplie ; po-dziekovac, remercier.

prze marque l'action de passer son temps à... spac, dormir, prze-spac, passer son temps à dormir; de dépenser son argent à... prze-grac, perdre au jeu; de changer de place ou de forme : prze-kszalcic, transformer, et enfin la supériorité, l'excès : prze-placic, payer trop, ou l'omission : prze-milezec, passer sous silence.

przy, marque que l'action se fait en commun : przy spiewiwat, accompagner en chantant, ou que l'action diminue : przy-smic, diminuer l'éclat.

u marque la diminution : byc, être, u-byvat diminuer ; u-skodzic, nuire un peu ; la capacité de faire l'action : uniese, pouvoir porter ; l'accomplissement : u-topic, noyer ; la satieté : u-smiec sic, rire aux éclats.

wy marque l'effet obtenu : wy-prosic, obtenir par la prière, ou l'action accomplie sur tous les objets : wy-mordowac, massacrer tous ; la satiété : wy-spac-sie, dormir son saoûl.

za marque 1º le commencement de l'action : za-grac, commencer à jouer ; 2º l'action d'enfermer de toute part : za-malowac, couvrir de peintures ; 5º l'effet obtenu par le verbe : za-robic, gagner par le travail.

Il en est de même dans les autres langues slaves et en lithnanien.

Mais les degrés de l'action qu'il faut surtout retenir et qui expriment vraiment les temps absolus sont : za, qui marque le commencement ; pq, l'accomplissement partiel ; do, l'achèvement ; ot, la cessation ; pro, la continuation ; s, u, za, ni, l'accomplissement et la simultanéité ; vy, iz, ob, pri, pere, la totalité.

za-govorit, commencer à parler; po-govorit, parler un peu; do-govorit, achever de parler; ot-govorit, cesser de parler; pro-govorit, parler tout le temps: s-dielat, avoir fait; u-krast, avoir volé; za-smeiat-sa, avoir ri; pri-iest, avoir tout mangé; pere-dielat, avoir fait.

Nous verrons comment cet emploi a conduit à l'expression du temps relatif.

En outre, la préposition a une influence générale indépendante de l'emploi de telle ou telle préposition sur lé temps objectif, dominant toute la conjugaison, c'est-àdire, sur l'aspect. Nous ne pourrions exposer ici en détail les aspects du verbe en russe.

Les trois principaux aspects sont l'aspect imparfait, correspondant à l'aoriste, l'aspect itératif, correspondant au continu, et l'aspect parfait, correspondant au parfait. Hé bien! l'addition d'une préposition a le résultat de convertir l'aspect imparfait en aspect parfait et l'aspect itératif en aspect imparfait; quant à l'aspect parfait, il n'est pas transformé. Ainsi dvigat, mouvoir, est imparfait, tandis que v-dvigat est parfait; dvigivat est duratif, tandis que v-dvigivat est imparfait.

En latin les degrés de l'action sont aussi exprimés au moyen des prépositions et dans une langue où tout autre mode de rendre le temps absolu a disparu sous l'action des temps relatifs ce moyen est précieux.

per signifie la perfection de l'action : per-scriptus, écrit entièrement ; per-solvo, délier entièrement, mettre sens dessus dessous ; per-tero, concasser. pro indique l'abondance de l'action : pro-fluo, couler abondamment ; pro-fugio, se réfugier : pro-nuntio, prononcer à haute voix.

re marque la répétition de l'action : red-eo, revenir ; red-imo, racheter.

sub indique la diminution de l'action : sub-monstro, faire entrevoir ; sub-rideo, sourire.

super marque une action plus forte : super-fio, être.

En grec υπο signifie : faire un peu l'action ; υπο-γελαω, sourire.

επι, l'action supplémentaire ; επι-βαλλω, ajouter ; la persistance : επι-ζαω, survivre.

υπερ, l'action en excès ; υπερ μαραινω, flétrir entièrement, ou la négation : υπερ-τυκγανω, ne pas obtenir.

εκ, entièrement ; εξ-ολλυμι, perdre entièrement.

κατα, l'accomplissement réussi ; κατα-φαγω, dévorer entièrement ; παρα, l'action en excès : παρα-τρεφω, nourrir de surcroit ; παρα-χραωμι, abuser.

προς, l'addition d'action ; προσ-γραφω, ajouter en écri-

En français, l'une des langues romanes que nous prenons pour exemple, non-sculement les verbes prépositionnels latins ont été admis de toutes pièces, cas que nous n'avons pas à examiner, mais de nouveaux se sont formés avec des prépositions vivantes, en marquant le degré d'accomplissement de l'action.

en, a le sens inchoatif ; en-dormir, s'endormir, s'envoler, s'en aller, s'enraciner, s'enrichir, s'enrouer, s'entêter.

entre, marque le réciproque : s'entre-tuer, ou le demi accomplissement de l'action : entrouvrir.

par, indiquait en vieux français la perfection de l'action : par-achever. sous, sou, marque la diminution : sou-rire.
sur, l'exagération : sur-chauffer.

En outre, les prépositions latines devenues préfixes per, re, in, con, impriment une signification du même ordre.

En allemand, on trouve dans cette fonction des prépositions cristallisées devenues préfixes et des prépositions vivantes. Parmi les premières, il faut signaler ga, analogue au cum latin, qui marque l'action en commun : ga-timran, construire ; ga-niman, concevoir ; ga-haitan, convoquer ; er, venant de ur ; and, ant, emp, ent marquant la réciprocité ou la continuité, analogue à zva ; be dérivé de bei.. créant des verbes causatifs : ver, analogue au latin per, ayant un sens péjoratif ou intensif : ver-brauchen, mésuser ; fr-essen, manger beaucoup.

Les prépositions vivantes jouent dans ce sens un rôle aussi important.

durch signifie la perfection de l'action : durch-streichen, rayer entièrement.

über signifie l'action en excès : über-fressen, manger trop ; über-füllen, trop verser ; über-treiben, surmener.

um signifie le renversement de l'action : um-hilden, réformer ; um-wandeln, transformer.

unter indique la continuité : unter-weisen, instruire ; unter-fangen, entreprendre.

aus indique la perfection de l'action : aus-kauen, mâcher complétement ; aus-schiessen, emporter d'un coup de fusil ; aus-saufen, boire tout.

Il signifie aussi cesser l'action : aus-herschen, cesser de gouverner.

an a le sens inchoatif : an-setzen, mettre la main à la plume, à un instrument ; an-sprechen, adresser la parole ; an-laufen, prendre l'élan. auf est inchoatif et marque aussi l'action subite : aufstellen, lever ; auf-treten, entrer en scène.

vor signifie : faire l'action rapidement : vor-schiessen,

couler rapidement.

zu, marque l'addition : zu-geben, ajouter : zu-machen, fermer (rapprocher la porte).

Il en est de même en anglais.

up signifie le commencement de l'action : to break up, se dissoudre ; bring up, faire avancer ; button up, boutonner.

on indique la continuation ; to carry on, continuer.

off la cessation.

out la perfection de l'action.

about la continuation.

Dans les langues celtiques, les prépositions impriment au verbe l'expression du degré de l'action à peu près de la même manière ; mais c'est surtout par l'emploi de trois d'entre elles qui d'ailleurs ont perdu leur sens primitif que les degrés principaux sont marqués en vieil irlandais.

ro exprime une action entièrement accomplie et précède le verbe simple; dans le verbe composé, il s'intercale entre la préposition et le verbe, et s'il y a deux prépositions, entre la première et la seconde; no et do marquent l'action inachevée.

Le sanscrit suivait déjà le même système. Les distinctions qu'il faisait sont analogues à celles que nous venons de signaler dans les autres langues de la même famille.

Il est plus curieux de constater l'application du même système dans des langues anaryennes, par exemple, en hongrois.

ki correspond à ex des latins ; il signifie aussi la perfection, la cessation de l'action : ki-arnyal-ni, bien ombrer, achever d'ombrer ; ki-allunni, s'éteindre ; ki-abranduni, détromper, quelquefois le commencement : ki-csiruzni, commencer à germer, ou l'obtention par l'action exprimée par le verbe ki-cskedelni, obtenir par des supplications ; mais le sens principal est la perfection : ki-gyogyitni, guérir radicalement.

Cependant le sens reste bien plus souvent matériel et le degré de l'action n'est plus exprimé que par exception.

Comment le préverbe a-t-il passé de son sens matériel soit de préposition, soit d'adverbe, à cette signification du degré de l'action verbale ? Il faut qu'il y ait en une transition. Nous l'avons déjà observée dans les verbes prépositionnels allemands; über, par exemple, signifie au-dessus; il tournera bientôt au sens de davantage : je suis bon au-dessus de lui, davantage que lui, et ensuite au sens de trop, lorsque davantage après un sens relatif prend un sens absolu ; de même durch signifie d'abord au travers de, parmi, puis, au travers, de part en part; percer une planche de part en part, étudier une leçon de part en part, c'est-à-dire complétement, de là la perfection de l'action ; unter signifie au-dessous, et bientôt faire l'action au-dessous de l'action, la faire diminuée, insuffisante ; aus signifie hors de, faire l'action hors de, c'est en sortir, l'avoir terminée ; de même um signifie autour d'un objet, puis autour de soi-même ; de là, la transformation, le mouvement intérieur, le changement d'action et le contraire de l'action première ; an désigne le mouvement vers une chose ou une personne, aussi vers une action, le mouvement vers une action, c'est son commencement; em signifie sur, sur un objet, mais aussi sur une action; une action sur une autre est une action ajoutée, maoz c'est à côté, faire une action à côté, la mal faire, ou la faire à contretemps ; aç c'est sortir de l'action, par conséquent, l'avoir finie.

La genèse est donc simple et claire, on n'applique plus la préposition à une personne ou à une chose, mais à une action. La préposition, ou plus exactement l'adverbe du verbe prépositionnel, finit par régir ce verbe.

Aînsi ex signifie : en dehors de tel objet ou de telle personne, ou tout simplement en dehors, suivant qu'on le considère comme une préposition ou comme un adverbe ; dans le premier cas il régit un substantif.

Mais il finit par régir le verbe lui-même, et alors il signifie : hors de telle action ; être hors de telle action, c'est-à-dire l'avoir finie.

De même, über die erde leben, signifie: vivre sur la terre, mais über leben, c'est vivre au-delà, survivre.

De même, sub mensa monstro signifie je montre sous la table; mais submonstro signifie: je suis au dessous de l'action de montrer, je fais entrevoir seulement.

Cette remarque est essentielle ; il y a virement dans le complément ; le préverbe n'est plus un mot sans liaison, ni un mot qui gouverne un substantif, mais un mot qui gouverne un verbe.

# b) Expression du temps relatif.

Le préverbe ne sert, en qualité d'auxiliaire, à marquer le temps relatif que dans les langues slaves, et là-même, c'est tout-à-fait à titre exceptionnel. On n'en peut citer qu'un seul cas.

Nous avons vu que l'introduction d'une préposition, par exemple, de s, convertit l'aspect imparfait en aspect parfait, par conséquent, désigne l'action complètement accomplie. S-dielat signifie: faire complètement, mais si du verbe infini on passe au verbe fini, c'est-à-dire de l'in-finitif ou du participe à l'indicatif, s-dielaio signifiera: je fais entièrement; cependant cela est impossible, l'action que je fais en ce moment ne peut être terminée; une action terminée ou conçue comme telle, ne peut être située que dans le passé où dans l'avenir. S-dielaio signifiera donc: j'ai fait complètement ou je ferai complètement.

Mais il ne peut signifier le premier, car it faudrait alors la terminaison du passé s-dielal: au contraire, il pourra signifier le futur, car le futur n'a pas d'indice suffixal en russe et s'exprime périphrastiquement au moyen d'un auxiliaire; s-dielaio signifiera donc: je ferai, je ferai com-

plètement.

# e) Expression de la voix.

Dans des cas très rares, la préposition du verbe prépositionnel exprime la voix factitive.

Par exemple, en russe, spat, dormir, et pro-spat, faire dormir; plakat, pleurer, et vy-plakat, obtenir par des

pleurs.

Tel est le rôle grammatical de la préposition dans le verbe prépositionnel. On voit qu'il est considérable. Nous n'avons fait que l'esquisser.

#### CHAPITRE III.

### FONCTION LEXICOLOGIQUE ET SÉMANTIQUE DU VERBE PRÉPOSITIONNEL.

C'est cette fonction qui est la plus importante et qui mériterait une étude très détaillée : une grande partie de la sémantique repose sur le verbe prépositionnel. Il suffit d'ouvrir un dictionnaire pour s'en convaincre. Chaque verbe simple est un tronc duquel montent dans tous les sens des verbes prépositionnels qui forment ses rameaux touffus et dans lesquels le sens primitif se différenciera jusqu'à parvenir au sens contraire.

Voici, par exemple, le verbe anglais to get, arriver, survenir. Il produit to get away, s'échapper; to get above, s'élever; to get off, descendre; to get on, réussir; to get before, dépasser; to get near, s'approcher; to get between, s'insinuer; to get into, entrer; to get over, franchir; to get up, se lever; to get loose, se relâcher; to get to, aborder.

To give, donner, produire: to give back, rendre; to give forth, publier; to give out, montrer; to give over, abandonner; to give into, adopter; to give off, cesser; to give out, publier.

to bear, porter, produit: to bear with, supporter; to bear away, emporter; to bear up, avoir du courage; to bear off, pousser au large; to bear up, arriver; to bear down, arriver vent en arrière.

to blow, souffler, produit : to blow out, éteindre ; to blow

up, faire sauter, to blow down, renverser; to blow off, emporter; to blow over, dissiper.

to bring, apporter, produit; to bring up, élever; to bring about, parvenir; to bring upon, attirer sur; to bring away, emporter; to bring forth, produire; to bring under, soumettre; to bring over, attirer; to bring up, introduire: to bring down, humilier.

to call, appeler, produit: to call in, faire entrer; to call off, détourner; to call out, faire sortir, appeler en duel; to call upon, passer chez; to call upon, s'en remettre à; to call for, prendre en chemin; to call down, faire descendre; to call up, faire monter; to call over; faire un appel.

to help, aider, produit: to help down, aider à descendre, to help up, aider à monter; to help on, faire avancer; to help out, aider à se retirer; to help over, aider à passer; to help to, servir à.

Ce qui est très remarquable ici, c'est que la préposition seule suffit à exprimer un verbe sous-entendu. Nous reviendrons sur ce point.

to lay, placer; to lay down, mettre bas; to lay by, sevrer; to lay out, dépenser; to lay in, faire provision; to lay about, frapper de tous côtés; to lay on, battre.

to make, faire, produit des composés à sens plus dissidents : to make up, composer ; to make off, se sauver ; to make out, débrouiller ; to make out, rédiger ; to make over, donner par acte.

to hold, tenir, produit : to hold up, lever ; to hold out, résister ; to hold forth, prêcher.

to fall, tomber, produit: to fall to, commencer; to fall off, diminuer; to fall on, attaquer; to fall in with, rencontrer.

to come, venir, produit : to come in, entrer ; to come

away, quitter; to come out, sortir; to come off, se retirer de; to come by, obtenir; to come upon, tomber sur; to come on, avancer; to come short of, manquer.

Nous avons donné cette nomenclature, parce que l'anglais met bien en relief cette riche dérivation du verbe prépositionnel. Si elle ne consistait qu'en addition d'adverbes de lieu, elle serait peu intéressante; mais on voit combien le sens du verbe lui-même se trouve modifié, tantôt au figuré, tantôt au propre.

Il en est de même dans les autres langues, par exemple, en russe. Voici les dérivés de nimat, prendre : v-nimat, écouter ; vozd-imat, exhausser ; vos-pr-inimat, recevoir ; vy-nimat, tirer dehors ; do-nimat, des arrérages percevoir ; za-nimat, emprunter ; iz-nimat, tirer de ; na-nimat, louer ; ob-nimat, embrasser ; ot-nimat, ôter ; pere-nimat, intercepter ; po-nimat, comprendre ; pro-imat, attraper ; pod-nimat, soulever ; pred-pri-nimat, entreprendre ; pri-nimat, accepter ; pro-nimat, percer ; raz-nimat, séparer ; s-nimat, ôter d'en haut ; u-nimat, arrêter.

De même, en latin, on peut citer :

les prépositionnels de ire, aller :

ad-ire, rencontrer; per-ire, aller parmi périr; sub-ire, subir; ex-ire, sortir; ab-ire, s'en aller; red-ire, revenir; in-ire, entrer; co-ire, s'unir;

ceux de legere, cueillir :

intel-ligere, comprendre : e-ligere, choisir ; se-ligere, séliger ; col-ligere, rassembler.

Cette fécondité est très riche et bien connue ; il est donc inutile d'insister.

Ce qui est utile, c'est de classer les transformations du sens dans les différentes catégories auxquelles elles appartiennent. Nous avons déjà observé que le sens adverbial et local des divers périverbes a déjà subi des transformations qui lui ont donné un rôle prépositionnel ou qui lui ont fait exprimer les degrés d'accomplissement de l'action et par là le temps absolu et quelquefois même le temps relatif et même la voix. Jei, il s'agit de transformations du sens même de la racine verbale.

Ces tranformations sont de quatre sortes : tantôt le sens exprimé par la préposition et imprimé par elle au verbe reste local et matériel ; seulement, il devient indirect (nous expliquerons cette expression) ; tantôt le sens reste matériel et local, mais il devient figuré ; tantôt il devient immatériel et exprime un acte invisible ; tantôt enfin, le verbe uni à la préposition a la force d'exprimer deux actions, l'une exprimée par la racine verbale, l'autre par la préposition elle-même.

## 1º Déviation simple du sens.

Les verbes prépositionnels allemands, tantôt séparables, tantôt inséparables, dans les exemples que nous avons déjà fournis, prouvent cette première transformation sémantique.

Par exemple, durch signifie prépositionnellement par, et le sens adverbial qui lui correspond exactement serait au travers, çà et là ; hé bien! lorsqu'il est séparable, le sens en est tout autre, il signifie : de part en part, dans le sens de l'épaisseur, c'est-à-dire dans le sens intérieur et vertical, tandis que durch inséparable est dans le sens de la superficie et de l'horizontale.

De même über signifie prépositionnellement sur et ad-

verbialement en dessus, en haut ; inséparable, il signifiera : par dessus les limites, la rivière qui déborde, la mer qu'on franchit ; c'est la direction horizontale, tandis que séparable il aura le sens d'en haut ; c'est la direction verticale.

Cette sémantique est plus remarquable encore pour um. Il signifie directement, soit autour de soi, soit alentour, suivant qu'on le prend comme préposition ou comme adverbe ; mais, séparable, il signifie de haut en bas et de bas en haut, en tournant sur soi-même dans le sens vertical ; il signifie aussi horizontalement : faire des détours, mais encore plus : aller autour de.

De même, le préfixe adverbial re, en latin et en français, signifie directement de nouveau, mais indirectement en arrière : redeo, recedo, revenir, reculer.

Nach signifie: après, locativement, puis, temporalement, ensuite, une seconde fois: nachdrucken, réimprimer; nach-rechnen, combiner une seconde fois; nachwachsen, croître de nouveau.

# 2º Sens passant de l'espace du temps.

Ici il y a peu de remarques à faire, car l'adverbe est à la fois local et temporal ; cependant son point de départ est local et lorsqu'il exprime le temps, il y a déjà une transformation du sens.

Une des prépositions qui subit le plus naturellement cette transformation, c'est nach; il signifie après; puis il signifie : cusuite; il prend alors, comme nous l'avons déjà remarqué, le sens de une seconde fois : nach-messen, mesurer une seconde fois, c'est-à-dire, ensuite d'une première action de mesurage : nach-richten, exécuter après la sentence (ici le sens est purement temporal ; nachholen, aller chercher une seconde fois.

De même vor signifie devant, mais aussi avant : vorbedenken, réfléchir d'avance, et non pas devant quelqu'un ; vor-geben, donner d'avance ; vor-kommen, venir avant quelqu'un.

De même, en latin, præ signifie devant, mais aussi auparavant : prævenire, venir avant quelqu'un ; præ-morior, mourir le premier ; præmoneo, avertir d'avance.

### 5º Sens particularisé.

Le sens reste matériel, s'explique encore parfaitement, mais on ne l'eût pas deviné. C'est l'action restreinte réduite à une situation particulière, et d'abstraite et générale devenue particulière.

Par exemple, dans les dérivés du verbe russe nimat, dont nous avons donné la liste, on peut relever ob-nimat, embrasser; pod-nimat, soulever; pro-nimat, percer; u-nimat, arrêter; raz-nimat, séparer, qui sont diverses manières de prendre, mais qui ne se comprendront pas d'elles-mêmes, tandis que les verbes iz-nimat, tirer de; ot-nimat, ôter; perc-nimat, intercepter, ont conservé le sens propre. Po-nimat, entendre, ne pourrait se traduire non plus avec la simple connaissance d'imat.

De même, en latin, concipere, concevoir ; il n'a pas un sens figuré, car concevoir est bien prendre, mais prendre, recevoir d'une manière toute particulière ; il en est de même de co-ire, qui est bien aller avec, mais dans des circonstances spéciales. En allemand, on peut citer aus-kommen, éclore, sens beaucoup plus restreint que celui de sortir de.

## Aº Sens figurė.

lci nous nous avançons dans le sémantique. Le procédé est fréquent et c'est celui qui conduit peu à peu au sens immatériel.

En latin perire, interficere, occidere rentrent dans ce sens figuré. Per-ire signifie aller par, occidere, faire tomber; de là le sens est loin de celui de périr, tuer, et cependant on y est conduit par une déviation d'idées qui n'aboutit cependant pas au-delà d'un sens matériel. En faisant tomber un ennemi dans la lutte, on le faisait souvent périr; aller par, signifie faire le grand passage. Les mots allemands sont analogues: untergehen, aller au dessous, signifie périr; um-kommen, venir autour, puis venir se renversant sur soi-même, devient mourir; unter bringen, apporter dessous, reproduit l'image d'interficere et d'occidere.

De même, um, après bien des mutations de sens, signifie autrement; um-laden, charger autrement; on est passé à ce sens par celui de : en sens contraire, de nouveau.

ûber signifie plus qu'un autre, après avoir signifié audessus, mais ici le sens passe à l'immatériel; unterbrechen, interrompre, suit la même marche.

#### 5° Sens immatérialisé.

Il suffit d'appliquer aux opérations intellectuelles ou au monde idéal, ce qui s'appliquait aux choses visibles ou matérielles, sans autre changement. Il y a plutôt là, application nouvelle que changement de sens ; aussi nous n'en parlons ici que pour ordre.

Par exemple, unterwerfen, jeter sous, jeter sous soi, signifie ensuite intellectuellement, soumettre; unterstützen, appayer avec le bras, devient: appuyer de son secours; vorbringen, présenter des objets, devient: présenter des idées; vorgreifen, enjamber, deviendra: anticiper; vorkommen, comparaître, deviendra: le développement du survenir.

# 6º Sens à la fois figuré et immatérialisé.

lei le seus est infini : c'est le summum de la sémantique. On peut assister aux sériations d'idées les plus curieuses.

Voici d'abord des exemples pris à l'allemand :

Unter-weisen, enseigner ; l'acte est intellectuel et son expression empruntée à l'acte matériel de montrer. Le tout réuni offre un sens différent de celui des composantes : enseigner.

Il en est de même de unter-richten qui a le même sens. De même unter-lassen, omettre, bien différent de : laisser venir dessous ; unter-halten, entretenir, à côté de tenir dessous ; unter-geben, confier ; unter-fangen, entreprendre ; unter-bleiben, ne pas avoir lieu ; unter-drücken, supprimer ; unter-nehmen, entreprendre ; unter-reden, persuader ; unter-sagen, interdire ; unter-stehen, oser.

um-schaffen, transformer ; um-schreiben, transcrire ; um-wandeln, changer.

über-gehen, déserter; über-lassen, abandonner; übernehmen, se charger de; über-sehen, ne pas s'apercevoir; über-setzen, traduire; über-tragen, endosser. En russe:

v-nimat, écouter ; littér. prendre en soi ; vos-pri-nimat, percevoir ; za-nimat, emprunter ; na-nimat, louer ; ponimat, comprendre.

Après xodit, aller : po-xodit, ressembler ; na-xodit,

trouver; sniz-xodit, condescendre.

pre-zriet, mépriser ; pro-zvolit, permettre ; za-byt, oublier (byt — être) ; do-stat, procurer.

En latio.

intel-ligere, comprendre (au lieu de cueillir-entre), insisto, insister (s'appuyer sur); in-spiro, inspirer (souffler dans); in-structus, instruit (bien rangé); inter-cedo, intercéder (venir entre); inter-dico, interdire (dire entre deux personnes); inter-venio, intervenir (venir entre); ob-tineo, tenir matériellement, puis obtenir.

Il est inutile de multiplier les citations. En particulier, toutes les opérations de l'esprit s'expriment de cette manière.

# 7º Sens exprimant à la fois deux actions.

Ce processus, que nous avons déjà entrevu, est très carieux.

En anglais, to help signifie aider; to help up, non pas aider en haut, mais aider à monter; to help down, aider à descendre; to help out, aider à sortir; to help over, aider à passer; to help on, aider à avancer. En réalité, la préposition fait iei fonction d'un second verbe; elle n'indique pas le lieu où se fait l'action, mais celui vers lequel cette action se dirige; ainsi que son résultat. La préposition est fonction du verbe.

L'allemand donne des exemples analogues : ein-reiben,

faire entrer en frottant; ein-reden, faire entrer (dans la volonté), en parlant; auf-klopfen, ouvrir en frappant; auf-hacken, ouvrir en becquettant; auf-knöpfen, ouvrir avec le bouton; auf-hauen, ouvrir en hachant; auf-brechen, ouvrir en brisant; auf-drängen, ouvrir en pressant; auf-drehen, ouvrir en tournant; aus-sägen, enlever en sciant; aus-schiessen, enlever d'un coup de fusil.

L'allemand obient ainsi des expressions encore plus énergiques : en ajoutant le pronom réfléchi : sich aus-betteln, gagner sa vie à mendier, littéralement se tirer (sich aus) en mendiant.

De même, en latin :

ex-cudo, faire sortir en frappant; ex-oro, faire sortir (obtenir) en priant; ex-pio, faire sortir (obtenir) en sacrifiant.

De même, en russe.

vy-katchivat, faire sortir en roulant; vy-katchivat, faire sortir en crachant, expectorer; vy-kusivat, faire sortir en mordant; vy-malivat, obtenir en priant; vy-rebotat, gagner par son travail.

C'est ici la préposition qui domine le verbe, plus encore qu'à l'ordinaire. Celui-ci, au point de vue sémantique, devient une sorte d'instrumental, le vrai verbe est la préposition dont le sens et le rôle grammatical monteront jusque-là.

8º Absorption du verbe simple par le verbe prépositionnel.

Nous avons assisté à l'influence de plus en plus grande que prend la préposition sur le verbe ; elle finit par le réduire au rôle de complément instrumental et devient verbe elle-même, au moins sémantiquement : elle peut le devenir lexicologiquement, en ce sens que le verbe simple va disparaitre et que le verbe prépositionnel restera seul usité.

En Russe, la liste des verbes dont la forme simple n'existe plus et a disparu, quoique peu nombreuse, est instructive sous ce rapport. Voici les verbes prépositionnels dont les simples ont disparu.

o-pravdat, justifier (on ne dit pas : pravdat) ; za-ticiat, machiner ; o-doliet, surmonter ; u-korenit, enraciner ; ù-dvorit, établir ; raz-orit, détruire ; ù-darit, frapper ; po-vto-rit, répéter ; is-trebit, détruire ; o-duchevit, animer ; nado-umit, faire observer ; pri-lojit, ajouter ; u-nitchijit, humi-lier ; vo-orujit, armer ; v-nûchit, inspirer ; v-rutchit, remettre ; is-tochtchit, épuiser ; pobiedit, vaincre ; pro-nzit, percer ; ob-idiet, offenser ; v-strictit, rencontrer ; vos-kresit, ressusciter ; po-sietit, visiter ; u-krotit, apaiser ; na-sytit, rassasier ; u-chibit, offenser ; za-mknut, fermer ; ob-ut, chausser ; ras-piat, crucifier ; na-tchat, commencer ; ot-niat, ôter ; s-tchest, compter ; za-priatch, atteler, etc.

Il faut rattacher à cette catégorie celle des verbes français où le verbe simple n'existe pas non plus : envenimer, en l'absence du verbe venimer.

# 9º Préposition inusitée en dehors du verbe prépositionnel.

Si quelquefois le verbe n'est plus usité à l'état de verbe simple, quelquefois aussi la préposition ne l'est plus à l'état de préposition détachée, et par conséquent, l'union est plus intime, c'est le cas en français ; la préposition isolée étant connue seulement en latin, c'est ce qui a lieu pour les verbes prépositionnels commençant par con : comprendre ; le verbe prendre est usité, mais la préposition con ne l'est pas. De même en allemand ver correspondant à per latin. Il en est de même de tous les préfixes de dérivation qui ont pour origine une préposition.

L'union entre les deux mots est encore plus intime et le sens séparé n'existe plus que pour l'étymologiste. C'est ce qui a lieu en français pour concevoir; on ne trouve plus séparément ni con ni cevoir; le mot est dérivé de toutes pièces de con-cipere.

Nous avons voulu dans ce chapitre tracer seulement les linéaments de la sémantique du verbe prépositionnel, de sa sémantique propre, car il va de soi, qu'il suit, en outre, les transformations de sens du verbe simple.

Cette sémantique suit une gradation. Nous pensons qu'elle a pour point de départ le périverbe aussi bien dans sa fonction prépositionnelle que dans sa fonction adverbiale, quoiqu'on soit à priori tenté de penser que c'est pour cette dernière seulement que le sens a pu évoluer. Il suffit, pour se convaincre du contraire, de constater qu'en allemand moderne c'est *über* inséparable qui est passé du sens de par à celui de trop, plus que, par un artifice, il est vrai, en sous-entendant sich dans le premier cas, un autre accusatif dans le second. Le point de départ est donc double, quoique celui de la fonction adverbiale soit plus fréquent.

Ces deux points de départ ainsi fixés, l'évolution sémantique commence. Le verbe prépositionnel indique d'abord le degré d'accomplissement de l'action et par là-même, le temps absolu, quelquefois le temps relatif et la voix. La transition est facile à apercevoir ; le périverbe ne se rapporte plus alors à l'objet, comme dans son rôle prépositionnel, ou au verbe avec dépendance envers celui-ci, comme dans son rôle adverbial, mais au verbe pour le dominer à son tour : über-füttern, exagérer l'action de nourrir ; durch-kochen, achever de cuire. Ce même système est bientôt suivi, même quand îl ne s'agit plus de marquer le temps absolu, mais lorsque le périverbe devient lui-même une sorte de verbe dominant le verbe lui-même : ex-cudo, faire sortir en frappant ; ein-reiben, faire entrer en frottant. Ce procédé, quoique ayant des effets sémantiques importants, est cependant au fond encore mécanique : le périverbe de mot régi devient mot régissant : an-schlagen, frapper contre quelqu'un, tandis que an-schlagen, commencer à frapper. De même an-wachsen, croître en s'attachant à, tandis que an-wachsen, commencer à croître ; on voit que les deux sens peuvent affecter le même verbe.

A partir de ce moment, le ressort mécanique ne fonctionne plus, mais seulement le ressort sémantique. Tout d'abord, le sens reste matériel, mais dévie; par exemple, um ne signifie plus autour de, ni alentour, mais autour de soi-même avec rotation de haut en bas; de même über, signifie par dessus, en passant d'un objet à un autre, puis le sens devient figuré, sans quitter la sphère des objets matériels; il devient ensuite immatériel, puis l'immatérialisation et la figuration concourent. C'est le point culminant, contenant toute une riche gamme sémantique. Tel a été certainement à peu près le processus.

Il fant joindre à ces variations sémantiques infinies, imprimées par la préposition au verbe, celles que le verbe simple prend de lui-même, et les unes se multipliant par les autres, on arrive à une extrême richesse psychologique.

Il faut y ajouter encore les variations données par les préfixes verbaux de dérivation, soit qu'ils se composent d'anciennes prépositions cristallisées, soit qu'ils aient une autre origine.

Il serait fort intéressant, tant au point de vue théorique qu'an point de vue pratique, d'éclairer ce dédale et de construire pour chaque langue des vocabulaires où sous chaque racine verbale se trouveraient ses divers dérivés prépositionnels, où l'on indiquerait sous chaque dérivé la transformation sémantique qu'il a fait subir au verbe. Ce serait un travail considérable, mais dont les résultats ne s'éloigneraient pas sensiblement, croyons-nous, de ceux que nous venons de constater, et pourraient se ranger sous les catégories ci-dessus établies. Nous avons voulu seulement étudier d'ensemble un phénomène qui ne l'avait pas été jusqu'à présent de cette manière et tracer les grandes lignes de l'organisation, des fonctions et des directions diverses du verbe prépositionnel.

RAOUL DE LA GRASSERIE.

#### Bouddhisme - Notes et Bibliographie.

Açvaghoşa's Discourse on the Avakening of Faith in the Mahāyāna, translated for the first time from the Chinese version, by Теггако Sezuki. — Chicago, Open Court, 1900.

M. Teitaro Suzuki, moine du couvent de Kamakura, rencontra à Chicago, où il devait représenter sa secte au Congrès des Religions, le D' Paul Carus. On connaît le zèle intelligent du directeur du Monist et sa prédilection pour le Bouddhisme. Le présent livre est le fruit de la collaboration du moine japonais et du philosophe occidental : nous ne doutons pas que M. T. S. ait trouvé dans son éditeur un maître d'anglais et de philosophie : « Le traducteur [d'Açvaghoşa], lisons-nous dans la préface, doit être parfaitement instruit de la doctrine mahāyānique telle qu'elle est comprise en Orient; mais îl doit posséder aussi une connaissance adéquate de la philosophie et des modes de pensée propres à l'Occident ». Cette connaissance, M. P. Carus la possède à un haut degré.

"Il est relativement aisé . . . de faire des extraits des ouvrages philosophiques [bouddhiques écrits en chinois] ": je ne suis pas pleinement d'accord avec M. T. S.; voyez par exemple le Bouddhisme Japonais de M. Fujishima, que de passages obscurs, combien de phrases déroutantes et mai liées!; mais M. T. S. a raison de dire : "Le système du Mahāyāna est si complexe (intricate), si abstrus et déconcertant (so perplexingly abstruse) que les savants non accoutumés à cette forme de pensée et d'expression sont grandement en peine d'y trouver leur chemin ". L'embarras

n'est pas moindre de ceux qui croient comprendre cette forme de pensée, élevés dans l'école la plus raffinée qui fut jamais, quand ils s'efforcent de se faire entendre : c'est par une figure de rhétorique audaciouse que la traduction du livre d'Açvaghoşa est « dédiée au public occidental par un bouddhiste du Japon ». Le public occidental n'y comprendra rien ; mais les « scholars » en tireront largement profit, et cela vaut mieux.

L'introduction parait irréprochable. Tout ce qu'on peut demander à l'auteur, c'est de réunir et de discuter les témoignages contradictoires des traditions tibétaines et chinoises sur la date d'Açvaghosa et ses relations soit avec Pārçva, soit avec Nāgārjuna: c'est ce qu'il a fait avec beaucoup de compétence et de réserve, rénouvelant la question en ce qui regarde les sources chinoises.

La liste des œuvres d'Açvaghosa, si on la compare à celle de Nanjio, s'est enrichie de deux non; « un sutra sur la théorie du non-moi, en réponse à un Nirgrantha », « un sutra sur la transmigration dans les dix voies ». — On ne voit pas comment peut se justifier la traduction proposée pour le titre du Nanjio 1299. (Mahā - . . . . - bhūmi-guhya-mūla-çāstra; peut-être faut-il proposer » gotra » pour « tsun » ?); d'autre part, pour le 1182, la lecture « Sūtrālamkāraçāstra » est certaine.

M. T. S. semble ignorer les renseignements de M. Fujishima, p. 61, sur la secte Ke-gon-shu, à laquelle appartiendraient outre notre livre, un Mahācintyaçāstra (?) et le Dacabhūmivibhāṣā-çāstra (Nanjio 1180) de Nāgārjuna. — Toujours est-il que Beal et Wassilieff se sont mépris sur les tendances d'Açvaghoṣa (1). — Le traducteur aurait pu mentionner la Vajrasūci, attribuée à notre auteur, les remarques de Burnouf (Intr. p. 215), le travail de Weber (Abhandlungen de l'Acad. de Berlin, 1859) et la liste des œuvres d'Açvaghoṣa qui y figure (2).

<sup>(1)</sup> Wassilieff doute de l'authenticité de plusieurs livres : « D'ailleurs il est très douteux qu'Açvaghoşa connut le Mahāyāna, car vraisemblablement le Mahāyāna ne fit son apparition qu'avec Asanga » (Tar. 312). Pauvre Asanga ! quelle gloire et quelle responsabilité!

<sup>(2)</sup> Il est peut-être utile de reproduire cette liste que je n'ai pas trouvée ailleurs. Weber la donne d'aprés une communication de Schiefner. —

Le " discours d'Açvagheşa » comprend une introduction [but, prayojana, et objet, abhidheya — I. Introductory, II. General statement]; et deux parties, l'exposé de la théorie [III. The explanation] et de la pratique [IV. The practice of faith]. Le chapitre V [Benefits derived therefrom] constitue la conclusion.

Combien ce livre est précieux, fortement conçu et sagement écrit, combien estimable est la traduction, on s'en rendra compte sans peine en lisant le chapitre IV, qui traite d'un sujet devenu familier aux orientalistes par le Bodhicaryāvatāra et le Çikṣāsamuccaya. C'est un magistral résumé de la carrière (caryā) du Bodhisattva. Le § 3 du chapitre III (Ways of practising the right path) est un exposé doctrinal de la pratique.

Beaucoup plus complexes les discussions sur la bhūtatathatā ou « suchness », qui remplissent la majeure partie du traité : elles sont très précieuses si on considère notre pénurie en renseignements exacts sur cette ontologie idéaliste (voyez cependant Wassilieff et Fujishima, p. 76 et suiv.); elles n'acquerront toute teur valeur que le jour où elles seront, pour l'essentiel, traduites en sanscrit et mises en rapport avec les sūtras dont elles dérivent.

Je n'essaierai pas de résumer ce système philosophique, beaucoup plus serré que la lecture de la Prajñā, du Saddharmapundarīka ou du Lankāvatāra ne permet de le soupçonner. Disons en un mot que la thèse est essentiellement celle des Vijnānavādins: le samkleça (obscurcissement) et le vyavadāna (purification) de la pensée pure et vide. Le texte de M. Teitaro Suzuki doit être médité, cela va sans dire; mais le lecteur est payé de ses peines.

(N'oublions pas que les Tibétains connaissent un Açvaghoşa le jeune, Tär. p. 102) :

- Çatapançüçatika nāma stotra. Tār. p. 91, 312, Tandjour, Bstodthsogs, I. (Feer, p. 357, nº 37) et Mdo I.
  - 2. Gantistotragatha (Ghantie f)
- Çrimahākālatantrarudrakalpamahāçmaçānanāmaţikā gurupañcāçatika (cf. Nanjio 1080 f)
  - Samvṛtibodhicittabhāvanopadeçavarņasarhgralm.
  - 5. Paramärthas,
  - Baçakuçalakarmapaţānirdeça (Sic. Cf. Nanjio 1379).
  - 7. Çokavinodana aşţākşanakatā (Sic).
  - Buddhacaritamahākāvya (Tandjour, Mdo, XCIV. Tār. p. 312).

Ajoutons quelques remarques de détail.

La plus importante vise " les cinq noms différents donnés au moi » (p.76). Cette énumération nous est fournie par le Laûkävatāra p 43 (Buddhist Text Soc.). Il faut effacer le point d'interrogation, de demie incrédulité, qui suit le terme " karmavijāāna »; " pravṛttiv" » est exact; par " representation-consciousness », il faut entendre le " khyātiv" »; la " particularisation-consciousness » est le " vastuprativikalpav" »; la " succession-consciousness » s'appelle, je crois, de son vrai nom " jātiv" ».

Les 4 miroirs (pp. 69, 70) rappellent l'adarça[na]jaana de Fujishima p. 95, et le VII ens chap. de la Namasangīti.

- pp. 49, 114. samyaktvaniyatarāçi, mithyātvaniyata<sup>o</sup>, aniyata<sup>o</sup>, M. Vyut 95. cf. aniyatagotra; M. Vyut. 61 (Çikṣās. 8. s. Lahkāvat. 68. Bodhic. p. 1, s, III, m etc).
- pp. 78 et suiv. A l'expression « perfuming » correspond le sanscrit « vāsanā ».
- pp. 64. 94. "Bodhisattvas who have just entered their course ", novice Bodhisattvas " = ādikarmikabodhisattva.
- 56. M. Teitaro Suzuki traduit le mot nien (gnien), p. 153, par smṛti (= subjectivity, subjective state). Il est bien douteux que l'original ait porté smṛti. Peut être vāsanā; voyez p. 66 et la phrase connue : anādir aviechinnapravāhā bhedavāsanā...; wang-nien = mithyāvāsanā, nien hsin (sin) = nien.
- p. 53. (61). La bhūtatathatā (nirvāņa, dbarmakāya, paramārtha, tattva) n'est pas distincte du sainsāra; voyez Laukāv. 48. s.
- 62. Le commentateur du Bodhicaryāv. (ad I, i) propose notamment pour Dharmakāya l'explication : canon de la loi, ensemble des sūtras. Kāya signifie en effet collection (balakāya). Par le fait, la loi et la bhūtatathatā sont connexes sinon identiques.
- 64. L'expression « Bodhisattvas of the Dharmakāya » est, du moins pour moi, nouvelle.
- 66 et suiv. Il est bien difficile de distinguer cette doctrine de la thèse védantique. La remarque, faite souvent, s'impose ici avec une nouvelle force. Nous ne devinons pas les termes sanscrits qui correspondent à ces expressions « enlightement a priori, a posteriori ». La conjecture buddhi, p. 152, parait

peu heureuse, — (tcheng-chiao = bodhi, Eitel, s. voc.), — peut-être, tout simplement, jūāna et ajūāna.

- 71. Les trois aspects du « non-enlightement » (ou sainkleça) sont, je crois, la connaissance (sainvitti), le sujet (grāhaka) et l'objet (grāhya) de la connaissance. Voyez Sarvadarç., 1858, p. 16 in fine. Je crois qu'il faut entendre dans le sens d'un procès purement idéaliste ce que M. T. Suzuki appelle « ignorant action », cette action consistant dans cette « ideation » inconsciente qu'il faut bien placer à l'origine (voyez, p. 76, Karmavijñāna).
- 72-73. L'énumération des six états de connaissance ou d'activité (sensation, memory, clinging, . . .) est nouvelle.
- p. 77. ad finem. Je lirais volontiers : sarvasattva-avidyāvāsanāvaçāt . . . ; mais voyez p. 78. 15.
- 78 1. 2. 4 disturbed = sainklista, quieted = vyavadāta.
- 6 through their succession-consciousness: vijñānapravāhavaçāt? — Mais voyez ci-dessus p. 356, l. 8.
- 80. La définition des deux espèces de souillure (kleça, rañjana?), fournie en note, est parfaite. Reste à déterminer la traduction sanscrite. La théorie des Bhūmis qui marquent le dégagement progressif des deux souillures, est aussi très intéressante : mais les termes techniques nous échappent.
- 84 et suiv. Analyse très fine du graud problème métaphysique.

  L'avidyã étant posée (comment? n'attendons pas qu'Açvaghoşa nous l'explique) quels rapports existent entre la Bhūtatathatā et l'Avidyā, entre l'intelligence active, c'est-àdire, la pensée inconsciente ou « l'ideation » à son stage rudimentaire (karmavijñāna) et le monde extérieur créé par cette pensée? Ces rapports expliquent le procès du sainsāra et de l'illumination, ils justifient les affirmations antithètiques de l'école : l'identité et la non identité de la Bhūtatathatā et du Sainsāra, des êtres quelconques et des Bouddhas.
- 90. La distinction du hetu et des pratyayas est précieuse. Le rôle attribué aux Bouddhas, dont l'intervention est un des pratyayas « du salut (cf. p. 127), s'accorde avec la mention, relevée par M. T.S., des doctrines de la Terre pure (Sukhāvatī).
  Il importe de signaler un grand nombre de notes ou de passages

intéressants. Citons notamment : tathāgata (54, 65), les deux espèces de " phala » (101), sāçrava, anāçrava (74, 88), cittotpāda (89, 91, 113, 127), les Bouddhas en tant que kalyāṇamitras, quelque fois parents, amis, quelquefois ennemis (92), sukhāvatī (50), samādhi (" mental equilibrium » ?, p. 135), dhāraṇī (p. 136, " any epigrammatic proposition which will serve as a key to the deep significance of the Doctrine »; cf. Fujishima 59, 64 et la Vajramaṇḍadhāraṇī, etc.), citta, vijōāna (75), sarvākārajāntā (125), la perfection atteinte au bout de trois asaṃkhyeyakalpas (124), — même donnée daus Takakusu, I-tsing 197; la huitième bhūmi (120, note), — ākāça (107), nņus et kṣaṇas (105).

Les index donnent une idée suffisante de la richesse du texte ; ils sont commodes et, peu s'en faut, complets.

L'exécution matérielle de l'ouvrage mérite des éloges presque sans réserve. On est d'autant plus surpris de cet avertissement : « C et Ç ont été employées indiscriminately. » Pourquoi? Les brèves sont quelques fois marquées longues ; samvittisatyà est une lecture incorrecte (p. 38). Dans l'index, lisez açubhasamjăn, kṛtsnāyatana.

. .

Si-do-in-dzou: Gestes de l'officiant dans les cérémonies mystiques des sectes Tendaï et Singon (Bouddhisme Japonais). D'après le commentaire de M. Horiou Toki supérieur du temple de Mitani-dji; traduit du japonais sous sa direction par S. Kawamoura; avec introduction et annotations par L. de Millour, conservateur du Musée Guimet. — Bibliothèque d'Études du Musée Guimet, vol. VIII. p. xix, 254.

Nous aimons à rendre hommage au zèle et à l'érudition avec lesquelles M. de Milloué a poursuivi la difficile publication de co précieux volume, et arraché à la piété inquiète des prêtres japonais un commentaire très intéressant, contribution capitale à l'histoire de la liturgie bouddhique. Il n'entre pas dans notre pensée d'en esquisser la description: M. de Milloué la fournit en termes excellents; et d'ailleurs, trop évidemment, l'heure n'est pas venue où l'on pourra, sans excessive témérité, le comprendre dans toutes ses parties et l'expliquer.

Signalons seulement quelques rapprochements, évidents ou vraisemblables, entre cette liturgie japonaise et les données indiennes, ... et qu'on nous permette aussi quelques critiques (1).

- p. IV, l. 5. 4 .... l'on n'a que des données fort incomplètes sur les sutras tantriques, très rares dans nos bibliothèques, dont il n'a été traduit que quelques fragments ». Les tantras abondent dans nos bibliothèques, notamment dans celle de Paris; les grands recueils tibétains en sont pleins.
- p. VI, l. 4. On peut suggérer l'expression krama comme à peu près équivalente à « Dô » = « étage, classe, degré, chemin, rite » = chinois Tao (2). Le mot rite, et c'est bien de rites qu'il s'agit ici, est mieux traduit par kriyā ou par vidhi; mais chacun des Dôs comporte plusieurs vidhis.
- p. IX, 1. 3. « .... contrairement à ce qui se passe dans les rîtes du kālacakra népalais et tibétain et dans ceux du tântrisme brâhmanique qui visent principalement à l'obtention d'avantages matériels et personnels, la magie du tântrisme japonais est d'une
- (1) Le document original comprend 5 volumes; les 4 premiers traitent in extenso de chaeun des 4 rites; le dernier est une sorte de table des matières : il est reproduit dans le présent livre. — L'éditeur ne nous dit pas si le commentaire fourni par M. Horiou Toki s'appuie sur les explications des 4 premiers volumes. On peut le supposer. — Mais pourquoi négliger les fragments exégétiques qui précédent dans notre texte chaeun des quatre Dôs ?

Dans le corps de l'ouvrage le nom chinois de la mudra est reproduit d'après la photographie : d'où des lectures incorrectes dont M. Maurice Courant a rectifié quelques-unes. Un détail curieux : en tête de chacune de ces annotations figure un n° d'ordre ; il y a quatre sèries 1 167, 1-136, 1-11, 1-74. L'éditeur a étabil une numérotation continue en chiffres arabes : d'où une bizarre contradiction depuis le n° 168. — Le chiffre chinois devait être supprime puisqu'on ne tenait pas compte de sa valeur ; — les quatre parties, les quatre rites sont indépendants.

Soyons indulgents aux fautes d'impression ; mais vinayāka pour vināyaka (pp. 10 et 222), sabta — çabda ? (70 et 221) sont regrettables ; \*vijāya — \*vijaya (p. XIV), Māyāyana — Mahāyāna, etc.

(2) Le caractère correspondant se lit dans la reproduction photographique, assez mai formé, à droite de la mudră dite nº 317: nature remarquablement pure et élevée dans ses aspirations, marquée au coin de l'altruisme le plus absolu ». Dieu me garde de dire du mal du tantrisme japonais! — Mais encore faut-il noter le que l'altruisme mystique est mental par définition. [M. Waddell four-nit un spécimen des « horse-papers » que les Lamas abandonnent à l'ouragan pour venir en aide aux voyageurs : leur hospitalité n'est pas en général très appréciée], 2° que les tantras népalais pensent à la grande affaire qui est la « Buddhification ». Les Tibétains n'ont, je crois, rien inventé dans cet ordre d'idée, ni non plus les Japonais : du moins ça en a bien l'air.

- p. XIII, n. 1. La hiérarchie des Dhyānibuddhas et de leurs Bodhisattvas, est une donnée bien connue du Bouddhisme indien ; de même la répartition des points cardinaux entre les Bouddhas.
- p. XIV. 1. 5... « Il parait probable que ces Bodhisattvas féminins sont en réalité des Apsaras » : ce sont les quatre Bodhisattvas « de joie ou de musique, de guirlandes ou de fleurs, de chant et de danse, chargés de récréer les Bouddhas ». (Voyez nº 256 et suiv.) Cp. peut-ètre les déesses dont parle Waddell, Lamaïsm. p. 366 dénommées gitā, puspa, etc.
- 1. 15. Acala peut sans doute être indentifié à Hayagrīva; mais il ne semble pas que Waddell établisse cette équivalence (Lamaïsm, p. 364; voyez Grünwedel, Mythologie p. 165).
- p. XVI, l. 11. Sur le mot samaya, voyez une autre transcription, Eitel, s. voc.; — le mot signifie bien : école ; samvara (cf. « vœu fondamental ») a des emplois très analogues à celui que supposent les expressions « samaya de colère », etc. ; par exemple : crīcakrasamvara (Grünwedel. Myth. p. 107, fine).
- p. XVIII, l. 15. L'école du Kālacakra n'est qu'une des branches du tantrisme.
- page 1. Sur l'école Shin-gon-shû, voyez Fujishima, Bouddh. japonais, p. 96; sur l'école Ke-gon, ibid. p. 59-69; sur l'école Ten-dai, p. 69-81.
- p. 2. notes 4 et 5. Les termes « petit véhicule », « grand véhicule » proposés comme traductions des expressions « Kengniö »
   » Mikió » doivent être compris dans un sens spécial, voyez Fujishima, p. 85 (avec les lectures Ken-kyo, Mitsou-kyo).
- p. 3, l. 7 : Mystères du corps de la parole et de la pensée, Fujishima, pp. 96-97 ; Études et Mat. pp. 146 et suiv...

p. 3. 1. 18; « Les actes par lesquels le prêtre devient une incarnation de Bouddha consistent donc à accomplir ces trois mystères : mais nous ne nous occuperons ici que du troisième, celui des Sceaux ». L'expression : « devenir une incarnation de Bouddha », est inexacte ; Fujishima dit très bien (p. 97) : « la nature des mystères des êtres vivants n'est pas originellement différente de celle des mystères de Bouddha ». (Voyez d'ailleurs p. 91 du présent livre).

p. 7. l. 1. Taidzôkaï (plus haut, p. 2. z : Taïdzo-kaï) = monde de la forme (?) = garbhadhātu, c'est-à-dire les 5 premiers éléments, terre, eau, feu, air, éther, cf. Fujishima p. 94.

La trad. Kongokaï = Monde de la loi, est à écarter : car kongo = vajra et non pas = dharma. — Le vajradhātu est le sixième élément, connaissance, sagesse (Fujishima 94, 98) = prajñā. Mais il ne faut pas oublier que le vajradhātu = le garbhadhātu : la connaissance se divise en cinq sciences auxquelles correspondent les cinq éléments (Fujishima, p. 95).

Le Dharmadhātu est autre chose en apparence (cf. Fujishima p. 96): à savoir la triple équivalence du corps, de la voix et de la pensée: mais cet aspect des choses est provisoire comme les deux autres, la vérité étant dans la synthèse.

Nº 5. Cp. Pañcakrama, I, 10 : anena krodbarūpeņa ākṛṣyaivam vināyakān/kīlayed vidhivat sarvān.....

N° 8. Le Fo-kiao-tse-tien (cité par Chavannes, La première inscription chinoise de Bodh-Gayā, p. 10) donne une explication très satisfaisante des termes ich'an hoei : « Le mot sanscrit est tch'anmo (kṣamā); cela signifie : se repentir de ses fautes. Le sanscrit et le chinois sont mis en œuvre simultanément, et c'est pourquoi l'on dit tch'an hoei »

Nº 9. Voyez Eitel, s. voc trividhadvāra. — M. Chavannes me fait part de la référence : trad. d'I-tsing, p. 171, n. 2.

Nºº 22-30. Ces neuf mudrās accompagnent et rendent féconds une série d'actes pieux qui nous sont familiers : les actes qui ouvrent la carrière du Bodhisattva et que le fidèle doit répéter tous les jeurs. On peut traduire, sans trop se hasarder : vandanā (22), pāpadeçanā (23), çaraņagamana (24), ātmabhāvaniryātanā (25), bodhicitotpāda (26), anumodanā (27), yācanā, adhyeṣaṇā (28, 29), parinamana (30). Les termes chinois sont peur les nº 27, 28 et 30 identiques à ceux qu'a expliqués M. Chavannes, respectivement nº 3, 2 et 4 de l'article sur la première Inscription de Bodh-Gaya. L'équivalence sanscrite résulte dans certains cas non seulement du commentaire mais encore du sens immédiat des mets : soei-hi — anu-modana.

Notons d'après une communication que veut bien me faire M. Ch. qu'au n° 24, le mot koei est le terme qu'on emploie dans la formule des trois refuges; pour le mot yi, voyez trad. d'I-tsing p. 1°4, n. 5; pour l'ensemble de l'expression, Eitel, s. voc. triçarana. — Ad n° 26, nous avons bodhihrdaya. — L'équivalent sanscrit de Yang-pien (procédé) est upāya, du moins dans l'expression upāyakauçalya (Açvaghoṣa, Teitaro Suzuki, p. 152).

Nº 42. La traduction cakra est justifiée par l'expression kāyacakra (Pañcakrama, I, 37), mais nous avons kāyamaṇḍala, 1, 69. Voyez ibid. (I, 19-22) les maṇḍalas des cinq éléments (voir infra, note ad 54); ceux-ci correspondent aux skandhas, aux indriyas et aux jūānas (I, 39-42; Fujishima 95; Nāmasaṇṇāti). Voyez le skandhanyāsa I. 55 et suiv.: rūpa (terre): mūrdhani; saṇṇñā (feu): mukhe; vedanā (eau): nābhau; saṃskārāḥ (vent): pādadvaye; vijūāna (prabhāsvara — espace): bṛdaye. La concordance est loin d'être parfaite.

Nº 48. • Il a procédé en détail à la purification de cinq parties déterminées de son corps ; il lui reste encore à faire la même opération pour douze autres parties. • Cela n'est pas exact : les mudras 43-47 purifient les éléments qui constituent le corps et non des parties déterminées : le nombril, la poitrine etc., points d'application des mudras 43-47 sont repris dans l'énumération 48.

Nº 49. Faut-il entendre le bija: A, symbole du vide (Pañca-krama, II, 42, Lalitavistara 145.6; Et. et Matériaux, 90, n. 3 Nāmasaingīti, Vajradhātumahāmaṇḍala, stance 1)? — Quant aux cinq rayons, qui constituent un arc en ciel (çakracāpavat) et correspondent aux cinq Bouddhas, nous les convaissons: voir not. Pañcakr. II, 16, V, 32.

Nº 54-59. C'est bien, et dans l'ordre, l'énumération des mandalas du Pancakr. I, 19-22.

Nº 60 Cp. Pañcakr. I, 72 et suiv. (il faut lire : tanmadhye'dhi-

patim cinted ātmānam cu puraḥsthitam/dvātrimcallakṣaṇadharam vyanjanāçītibhūṣitam.

Nº 64. Cf. Pancakr. I, 223: kanthe çankham vicintya....

Nº 65. Cf. Pancakr. ibid. ; padmam astadalam cinted...

Nº 71. Charité de la destruction de la peur = abhayadana. La référence au Lotus, p. 402, est hors de place.

Nº 75. Cf. Pañcakr. I 84-89: vinyasya bidaye mantri çaçibimbam samujjvalam/.... humkāram pancaraçmikam. — Sin = citta mais cf. nº 86.

Nº 88. Nous avons Samantabhadra; quant à jou-yi-tchou, c'est peut-être simplement mani; voyez Eitel, sub. voc. — (communiqué par M. Chavannes).

Nº 96, 241. Tao-tchhang - Bodhimanda (Chavannes).

Nº 105 (cf. uº 36, 51, p. 137 in fine), note : \* Ra, mot sanscrit, qui signifie \* chaleur, combustion \*, ce qui explique comment le bouddhisme mystique a pu le prendre pour équivalent et symbole d'Agni ou du feu ».

Si ra existe dans la langue, ce qui est au moins douteux, il a été un bija avant d'être un mot. Voyez Ramatapaniya Up. Weber, pp. 290, 293, 318 : ra = vahni, agni, krodbini, jyotis, tojas. anala. Paŭcarātra 2, 5, 47 = vahni ; ram = tejas ; étym. de Randalā (Cat. Aufrecht). Aux au res a consonnes liquides a correspondent les antres éléments : y = vāyu, l = bhū, v = ambhas. Voyez aussi les spéculations sur le rakāra dans les sources étudiées par Anfrecht, -- Que le Bouddhisme tantrique a adopté ces bijas, la chose est prouvée par les lexiques cités dans P. Wort. - Voyez les bijas, yam, yā, ya, yāh, ram etc., employes dans l'offrande de l'univers (Et. et Matériaux pp. 224-225) ; le mandala qui procède de rain est triangulaire ; il est assez bizarre que nous ayons ; lain = bhū, mº = toya, yº = agni, bhām = cala ; peut-être le texte est-il corrompu. Les yoginis qui correspondent à ces bijas et à ces éléments, peuvent être identifiées aux décsses Pandara, Locana, Māmakī, et Tārā (Pancakr. p. 25, l. 94) = feu, terre, ean et vent.

Nº 125, tch'eng = siddha.

Nº 159 — utsarjana?

Nº 195. Lisez " vainqueur des trois mondes ".

Nº 202, 203. Ta-yu, Ta-lo. Le commentaire porte à faux. L' " a-

vidité « dont il s'agit est l'amour sexuel et tantrique ; le « grand bonheur » ne peut ètre que le « mahāsukha ». Voyez Couvreur, p. 257 ». — On peut proposer l'équivalent sanscrit : ārāgaņa, anurāgaņa. — A ces rites d'amour l'ascète procède « vajrasattvapade sthitaḥ ».

Nº 231 cf. Pancakr., I, Comm. 1. 6.

Nº 244 cf. ibid. I, 24 : kūṭāgārain caturaçram, caturdvāram.

Nº 260 et suiv. Cf. Bodhicaryav. II.

Nº 264. Les quatre nourritures, cf. Dharmasaingraha, § 70.

Page 137, homakarman, Pañcakr., I 225, II 60. — Le Ms. Or. 144 de la collection de M. Bendall: Homapañjika, représente une tradition apparentée à celle du Si-do-in-dzou. (Comm. par M. B.)

N° 306. = karmanātha (Paŭcakr. p. 23, 26). — « karmavajrasamādbisthah ».

Page 147. Sur les trois classes de Bouddha, de Vajra, de Padma, voyez Fujishima, p. 93.

Nº 334. çāsanasya cirasthitih.

Nº 354. = vajrajāla.

. .

Dictionnaire thibétain-latin-français, par les Missionnaires catholiques du Tibet. Hong-Kong, Imprimerie de la Société des Missions Étrangères, 1899, pp. xu-1087.

Les défauts, ou pour mieux dire les lacunes de ce Dictionnaire, sont trop visibles : les auteurs en sont à peine responsables, car la littérature tibétaine, si riche en œuvres d'un capital intérêt, nous demeure à peu près inconnue. Les travaux de Foucaux n'ont eu aucune influence sur le développement de la lexicographie : n'est-il pas manifeste que le seul texte du Lalitavistara pourrait nous munir d'un vocabulaire tibétain-sanscrit presque complet ? De même sont restées stériles les autres traductions. Les missionnaires du Tibet, et leurs collègues MM. Desgodins et Giraudeau qui ont coordonné les données accumulées par un long labeur anonyme, se sont placés à un point de vue pratique : les écritures bouddhiques les préoccupent moins que le tibétain usuel et vraiment vivant de la langue parlée et de la littérature profane. Ils n'en ont pas moins

tenu à honneur, non seulement de reprendre les résultats classés par leurs devanciers, mais encore de dépouiller plusieurs lexiques inutilisés jusqu'ici. La contribution qu'ils apportent à notre connaissance du panthéon bouddhique n'est pas négligeable; plus important le travail qu'ils ont accompli pour le Folk-lore.

" Nous ne savons pas le sanscrit ; nous l'avouons humblement ». Le plus modeste « sanscritiste » aurait été un collaborateur précieux. Prouvons par quelques exemples la nécessité de la connaissance du sanscrit. Nous lisons s. voc. skye-mched : a animus et 5 sensus (??). Sed sic describuntur a Lex. 1° nam-[m]kha-mtha-yas... caeli, aeris immensitas, 2º ... entium immensitas, 3º ... vacui universalis immensitas, 4º hdus-çes-med-sre-gzugs-skye-mched : materiale chié-kié, i. e. chaos. - Mu-bài : isti sunt 4 fines (c.-à-d. probablement : tels sont les 4 objets sur lesquels s'exercent l'âme et les ciaq sens \*. - Posons l'équivalence skye-mched = ayatana, et tout devient clair. La définition : a animus et 5 sensus » est excellente : caksuh-crotra-ghrāna-jihvā-kāya-mana-āyatanāni (Dharma-S. XXIV); et l'énumération des quatre ayatanas est non moins classique; soit avec quelques variantes les avatanas dont parle Wassilief, Bouddh. p. 240. Wassilief fournit un moyen de contrôle : le nº 2 est certainement incorrect ; il faut lire rnam-[çes] mtha-yas, ce qui donne : vijñānānantyāystanam āyatana des granzenlosen Wissens); le nº 4 parait compromis sans espoir, mais les premiers mots nous donnent samjña (hdu-çes) et la négation med (keine Vorstellung) nous fait retrouver le a nevasaññānāsaññāyatanam - dont parle Childers p. 265, en nous renvoyant au mot arupabrahmaloko a où nos quatre ayatanas sont énumérés dans l'ordre.

Nous lisons, p. 1014° in fine cet épithète de Bouddha: " pharol-phyin beu hehan-ba « avec la traduction : " 10 alterius vitae aditus tenens, i. e. decies incarnatus et liberatus ». Le chiffre 10 mettra immédiatement l'indianiste sur la voie de la solution ; et s'il a sous la main le dict. de Schmidt, il trouvera l'équivalence : pha-rol-tu-phyin — pāramita (sic). — De même les autres épithètes ; " qui fuit victor » — bhagavat ; ran-sans-rgyas-pa signifie, non pas " Per se Buddha, Bouddha par soi, par nature », mais bien « Pratyekabuddha ».

Sur la foi de Schlagintweit, les douze nidānas (p. 420): « les douze preuves du système appelé petit véhicule »; « Phyags-pathog-med — fundamentum systematis rnam-hbyor spyod-pa circa 150 post X<sup>m</sup>, principe d'un système philosophique » Lisez : « bphags-pa thogs-med » et rnal-hbyor spyod-pa : Il s'agit d'Asanga et des Yogācāras. La date est fantaisiste.

Ces observations faites par acquit de conscience, (elles se raménent toutes à ce principe que les termes techniques du bouddhisme tibétain sont inintelligibles sans le secours du sanscrit, et aboutissent à cette conclusion que le lexique de Schmidt est à certains égards supérieur à celui de Jäschke), il nous reste, tâche beaucoup plus agréable, à faire l'éloge du nouveau dictionnaire. Le lexique est largement enrichi ; les mots sont traduits avec précision ; les formes grammaticales sont clairement ordonnées, et pour ce qui regarde le Bouddhisme, l'analyse des composés est poussée si loin par le seul secours du tibétain que l'indianiste pourra aisément ou corriger on compléter la traduction. Prenez par exemple l'admirable étude sur les prépositions sanscrites qui constitue le VII<sup>ns</sup> Appendice à la Grammaire de Foucaux (1858 ; bien supérieure à celle de Jäschke 1865-1883) ; et faites la contre épreuve au moyen du présent dictionnaire : vous serez surpris de voir combien le déchet est mince. Les mots, qui apparaissent comme figés dans leur adaptation étroite au but poursuivi par les traducteurs bouddhistes, reprennent dans ce Dictionnaire une existence propre ; et c'est de la plus haute importance,

Le présent livre n'est pas, au point de vue des orientalistes, le lexique définitif; mais je ne doute pas qu'il soit, à meilleur titre que sen devanciers, désigué pour servir de base au travail qui s'impose désormais : le dépouillement des glossaires bilingues, la lecture de quelques textes tibétains à la lumière des originaux sanscrits et chinois; — de telle sorte qu'on puisse arriver dans quelque cinquante ans à la constitution d'un thesaurus sanscrittibétain-chinois, qui permette enfin la lecture féconde et rapide du Tripitaka du Nord. Le dictionnaire des Missionnaires catholiques du Tibet ne sera, je crois, ni corrigé, ni refait avant que cette tâche soit achevée ou sérieusement amorcée.

. .

Der Frühlingsmythus der Kesarsage, Ein Beitrag zur Kenntnis der vorbuddhistischen Religion Tibet's, par H. Franke, Missionnaire de la « Brüdergemeinde » à Khalatse (Ladak), Mémoires de la Société Finnoougrienne, XV, Helsingsfors, 1900. — vi, 2, 34, 31.

Ce volume comprend le texte et la traduction d'une légende recueîllie par l'auteur d'après une double tradition orale dans cette partie du Tibet qui jouit de la paix britannique. Cette légende est une des nombreuses histoires que le peuple raconte sur Késar, dans lequel l'auteur reconnaît avec ses sources anonymes une personnification du printemps. Késar est encore bien d'autres choses. Les éléments du récit sont surtout mythologiques : il fournit matière à de nombreuses et curieuses remarques sur le monde des dieux, le monde des eaux et le monde terrestre.

Rien de bouddhique assurément dans la trame du récit, rien même qui paraisse hindou ; encore que des affirmations de ce genre soient dangereuses. L'hostilité au bouddhisme est manifeste : Quand le Dieu va s'incarner, (ou plutôt prendre la forme humaine, car ces dieux boivent du thé et de la bière), son père lui recommande d'acquérir un cheval prompt à la fuite, une flèche qui revienne à l'arc, et un couteau contre les méchants et contre Bouddha. [D'autres passages relevés par M. F., p. 30, sont démonstratifs] -Ces instruments de prix, le Dieu en fait l'acquisition sans peine : il se laisse manger par un ogre et obtient aisément, hôte incommode dans l'estomac de . Za . (mangeur), tout ce qu'il lui faut : pour sa peine, il donne à l'ogre la lune et le soleil comme nourriture pendant un an. - Il serait long de raconter ses aventures jusqu'à l'époque de son mariage qui clôt le récit. Sa fiancée se nomme · hbru-gu-ma · ce qui veut dire · la petite semence ». Plusieurs fois l'amant se dérobe : ainsi fait le printemps tibétain, comme le remarque M. Franke.

Plusieurs noms sont d'aspect bouddhique; non seulement Cho-rol (chos sgrol?) qui fait penser au Dharma et à Tārā, mais aussi Dongrub, le dieu incarné en Késar, qui rappelle siddhārtha (Grubdon); mais ce sont là de très légères indications; tandis que les élèments non-bouddhiques ou prébouddhiques dominent et le récit et les épisodes. — La rédaction actuelle cache, la chose est certaine, un folk-lore très archaïque, une religion naturaliste et primitive. L'influence exercée par ce milieu sur le Bouddisme local peut être affirmée a priori : il y aurait d'ailleurs mauvaise grâce à contester à M. F., sinon l'absolue sécurité de ses observations sur ce point, du moins feur singulière utilité.

Le texte (pp. 1-22) constitue un des rares spécimens que nous possédions du dialecte du Ladak. On sait que les renseignements fournis par Jäschke ont été, en ce qui concerne cette langue, completés par M. Franke lui même dans au Ladakhi-Grammar.

Suivent un index des noms propres (pp. 23-28) et un répertoire des mots et des formes rares (pp. 29-34). A propos du mot gliù, l'auteur remarque « Signifie dans la langue contemporaine contiment. Ce sens a dù se développer peu à peu...; doit être traduit dans la légende de Késar par terre ». — La signification continent dérive manifestement de l'identification bien connue avec dvīpa. Les expressions gliù-yul-la, lha-yul-nas, sont une preuve de l'influence indienne; on les dirait traduites : pṛthivîviṣaye, devaviṣayāt. — Remarquons l'explication du terme rgyal-lham — roi des dieux; M. F. veut que ce mot n'apparaisso régulièrement que dans un complexe où il est suivi de Ke-sar — roi des dieux ou Késar; la syntaxe, en tout cas, est indépendante de la règle classique.

La traduction (pp. 1-18) serait plus intelligible si le texte allemand (il a été imprimé à Darjeeling!) était plus correct.

Suivent des extraits complémentaires, empruntés à d'autres sources orales et une série d'études (pp. 21-31) sur la Mythologie : le mythe du printemps, le mythe de l'automne, les périodes du monde, le schamanisme, la renaissance (transmigration), les rapports avec le folk-lore indo-européen, l'origine pré-bouddhique de la légende. — Nous en avons dit plus haut l'intérêt. — Je note p. 27 une référence à Nala et Damayautī : je ne demande pas mieux que de reconnaître en eux le printemps et la terre.

## LES MYSTÈRES

DES

## LETTRES GRECQUES

d'après un manuscrit copte-arabe

DE LA BIBLIOTHÈQUE BODLÉIENNE D'OXFORD.

(Fin.)

(-00-) имератоот итомос.

## QUATRIÈME PARTIE.

On démontre que non seulement le mystère du Christ est figuré par la forme de ces lettres de l'alphabet, mais que la même chose est proclamée par le nom dont on les appelle. миесьчи ми тесмоьфи чам исе одмиос евоу ичумс, свофи мичт чам итолегие ебоди миданос инеми боумс едреддатимов, егде свой, чам исекм ебрет иде иголом, егде дмои биилмои, егде дие, егде инеб. егде инеми игм, чи сдауи игм, и егие игм едо ибасои еигсмод имо, егде ибисторга идалимие, женее блими имодать ерод ерод ерод ерод егде инфиме измирафос же ми одмомос денод ми одмомос темод ми одмомос темод и одмомос денод и одмомос темод ми одмомос темод и одмомос его и одмомос темод ми одмомос темод и одмомос его и одмомос его и и исекм его 
мисти, еле почие плалятие евоубил инолле би ело пбити одт илиос одт песхимо инебриде мичуфорило иленкога еббог ичутс ми неднебои тте пом бот пбити ми уморфи иленесбог

(n) Sic. pour zátic.

C'est une loi et une règle bonne, établie pour tout dessinateur ou tout peintre d'histoire (1), qu'il s'agisse d'une image, d'une statue, d'une représentation figurative quelconque, soit d'un roi, soit d'un grand prêtre, soit d'une ville, soit d'un être vivant d'entre les vivants, soit du ciel, soit de la terre, soit de tout autre objet, de faire figurer sur ce dessin et de tracer à la fois l'image et le nom qui désigne clairement l'objet représenté (2).

Il nous faut également proposer les images et les formes des lettres de l'alphabet en même temps que leurs noms, images (5) et types et figures des œuvres de la création pro-

<sup>(1)</sup> Litt. - la nature des dessinateurs et figurateurs des histoires. -

<sup>(2)</sup> Passage très embroullé à raison de l'abus du piéonasme et du synonyme. Litt. « qu'ils représentent sur lui et qu'ils placent sur ce tracé et qu'ils imitent, dans le type, l'image et son nom et » forme afin qu'elle apparaisse clairement ».

<sup>(3)</sup> Grammaticalement cette locution evé arrace peut se rapporter soit aux noms des lettres, soit aux noms et aux caractères à la fois. L'auteur vise ici spécialement la confirmation de sa théorie par l'expli-

жісур $\Delta$  едве неподжуї, ненос <u>1</u>с не $\Delta$ с. оденн есжосе иді инделибіон минодде пуосос идайде $\Delta$ чивь (-и-)  $_{[n]}$ , удм едибилод он едмій ероу би

ммос. ежос евод же муст, тегое сар он егмоль енмоол сон, егмоль неши илегое би госие инстрос, и илод ели елина біжи ммоол, ейте дрездруи евод же им ууфу мен нело илено мисину миноль нут

би сесие естичал. при испос сер иссодновае икаб при он от сесие семости ин инене. еще естепфон ин инене. еще естепфон инене. еще естепфон инене.

(a) En tête de la page (v) n ic Xe n

80 Jésus Christ 7

(b) En tête de la page (v): •  $\tau c$  • c no.

8 fils de Dieu 81.

duites par Dieu dans l'hexaémeron. Et, de nouveau, on y proclame hautement le mystère de Dieu le Verbe qui s'est incarné pour notre salut, N. S. Jésus-Christ.

L'alpha, figure de l'esprit de Dieu qui allait et venait au dessus de l'eau (1), ils devaient l'appeler sôk, nom qui désigne l'esprit dans la langue des Syriens; ou bien mai, car c'est ainsi qu'ils appellent l'eau.

De même, ils appellent bêta cette lettre qui donne le type de l'abime et des ténèbres; il nous faut l'appeler tham, car c'est le nom de la terre, dans cette langue.

cation des noms. Il va reprendre sa thèse bien connue sur l'ignorance des Grecs et croit en trouver une nouvelle preuve dans les noms qu'ils ont donnés aux lettres.

(1) Voir plus haut. — L'auteur s'écarte, dans toute cette partie, du but de son traité, qui est de nous expliquer le mystère des lettres grecques. Dans la suite, il essaiera de montrer que les noms actuels des premières lettres de l'alphabet sémitique, tels qu'ils existent de fait, ne laissent pas que de renfermer quelque mystère élevé.

ebod need nowoein, du esche neuerdoc.

nemme ue efbau ebod ze mb. est est es ecorfbau nemme ue efbau ebod ze mb. est est es ecorfbau neuerdoc. et ou neesorutad wwar wullioc noroein neide cab erwolle elle wwoc du facue norme nued natual ebod. Mille hau ou efbau ebod ze cawo, nos ou uzeyza not esq uchuwa neue nuulie wullie wu mwool. Mille ou ewolle ebod ze abc. ele not ne ukab.

newwa ze ômod ou elerwane wurd elumb ou

(a) Les lettres 7, a. e et : sont inscrites en marge.

Le gamma, également, qui signifie la terre surgissant des eaux, il fallait l'appeler ares du nom de la terre. De même, le delta qui est la figure du ciel des cieux et de la terre invisible, il lui faut donner le nom de sama; car c'est ainsi qu'on désigne le ciel dans cette langue propre aux Syriens. Ei qui est figuratif de la lumière, il fallait l'appeler or; c'est le nom qu'on donne à la lumière dans la langue des Syriens.

Et pour que nous ne devions pas allonger le discours, considère attentivement, ô toi, l'amateur d'écriture, et tu ne trouveras pas une seule lettre de l'alphabet répondant (par son nom) à la chose dont elle est l'image : le zéta, qui est l'image du firmament, ils (les Grecs) ne l'appellent pas stéréôma, dans cette langue ; le hêta, qui nous figure les deux eaux, ne porte pas le nom des eaux dans

ммух мибоф есогтом над понюм, болумс ехоос. же ного ного исе игобот нат мисах пото им понта, ого опох он онго ми ром и не понюмос понта.

евоу мимастивном идономому миехс. песбот сесамоме пом иге нед (sic) схимо пиемоми исом же недобебодом би дме. боне мен евоуби

unter, diren hix adauthd use nicori.

unter, diren hix adauthd use adjushoc escodia ethennin muod unterdori mun muod unterpolon muex chesarane muod un (-up-) dong epoy. He hidan on use nescori mun under un under un udequoc diorcou. The second municipal municipal enecut uter descriptions of the property of the propert

cette langue; de même le théta ne donne pas le nom de la mer ou de l'océan, pas plus que iôta ne répond au nom des plantes. En un mot, aucune de ces lettres ne répond (par son nom) à la chose dont elle est l'image.

Quant à nous, nous avons établi en vérité que quelques unes des lettres symbolisent par leur forme les œuvres créées ; d'autres nous annoncent manifestement le mystère de l'économie du Christ.

Par la volonté de Dieu, nous allons démolir la folle science (\*) des juifs et des gentils en même temps ; nous allous montrer que les noms de leurs propres lettres symbolisent le mystère du Christ ; de Celui qui a créé l'univers et a manifesté par le caractère de ces lettres la sagesse qu'elles récélent (2).

<sup>11</sup> Litt. - la folie -.

<sup>(2)</sup> Litt. = et a symbolisé la sagesse qui est en elles, par les caractères de ces lettres. =

сютем прецесью итогнотмени. віжоммос тепот енмитетасос (sic) пе пманаргос, ми эгонистос патеофія етом ми вівріпнагос пепіснопос пуотитопот (sic), ми вифанию па титпрос, пат етсооти етаспе пиберрагос ми ребминга панарус, ми стмахос (sic), ми веохотично (sic) нат италівногос питенунстве пиберрагос ми тапос (sic) нат италівногос вистанос (sic) на италівного панарубія, ато нат матиос (sic) на пталівногос емате оп тріном би пжоюме ингоду пат италевнененомод патост пиберуннос ете пат не типтолевнененомод паспе ниберуннос ете пат не типтолевнененомод паспе пиберуннос ете пат не типтолевнененомод паспе пиберуннос ете пат не типтолевнененомод паспе пиберуннос ете пат не типтолевнененомод патост пиберуннос ете пат не типтолевнения (віс), ми веохотивнос (sic) на пидеофія етом од патост протого патост патос

(a) TARTOTECIONE GENERA dérivée du grec lovic; voir plus loin p. 44 \*\*
ntache nochhac eté torecienin 2.e. Cl. Jo. XIX, 20 (Edition Wilkins).
mmergespecc' maetpomeoc' maetoresnin

Ecoutez les docteurs de la terre entière, je veux dire les mystagogues de l'Eglise sainte : le bienheureux Clément ; Denys dont grande est la sagesse ; Irénée l'évêque de Lyon ; Epiphane de Chypre, connaissant en perfection la langue des hébreux et la langue des syriens et en outre ce qu'on appelle les hexaples, et les versions d'Aquila et de Symmachus et de Théodotion, ces hommes qui se sont beaucoup appliqués à la lecture des lettres (1) juives pour les traduire dans la langue des grecs, c'est-à-dire en langue ionique. Tous s'accordent pour interpréter de cette manière les 22 lettres de l'alphabet, suivant l'ordre symbolique (2) que nous allons décrire. En l'examinant, nous

<sup>(1)</sup> Litt. : - des paroles ».

<sup>(2)</sup> Litt. - la figure de la règle ».

теннатие оп отопо евой мимустирион етони пте n e Xc uvi hladzood ze, vhoh he vy.bv. vhoh he o. тат те трерминете пепран надфавита пте прев-

bytoc.

eyed ete not ne ntwot wu tente. bed ete nai ne nai самеу ете пат не едмер евоуби несхосе. Дайев ете пат пе еттиципе минсонт. ег ете пы пе печепонте (sic). otat ete nai ne nmaein' tal ete nai ne nono. но ете пал не ефино. тно ете на пе ппетнаноту 1002 ete nai ne naceic noe on niao. каф ете пат (sic) пениднегастие-Lames ete usi ne hatmor.

retrouverons avec évidence le mystère caché du Christ qui a dit : Je snis l'alpha, je suis l'oméga.

Voici l'interprétation des noms de l'alphabet des

hébreux (1).

Aleph signific la convenance (2) et le fondement ; beth, la maison ; gamel, rempli de choses élevées ; daleth, l'existence de la création ; ci, celui qui est en elle (5) ; waw, le signe ; zai, la vie ; êth, vivant ; têth, le bien ; iod, le seigneur ou Jéhova (1) ; kaph, l'ecclésiaste ; lameth,

<sup>(1)</sup> Cette interprétation ne peut se justifier que pour un certain nombre de lettres.

<sup>(2)</sup> twat convenance, accord, peut être pour signifier la cohésion des parties.

<sup>(3)</sup> nonve fém. : grammaticalement le mot devrait se rapporter à ouwore existence. (4) Copte; ικώ, Jahvé; arabe: iod, c'est le seigneur du tout.

ear ele usi ne uxon epoy hodan lolanseyir.

cen ele usi ne uzincolm hog nenloyn.

hog ele usi ne nlosem ellaxbh.

ceyyy ele usi ne ulmoem ellaxbh.

ceyyy ele usi ne ulmo quodan mumaxe.

(-uy-) en ele usi ne upay mu laciacmoc.

chwx ele usi ne uleyy mu laciacmoc.

chwx ele usi ne uleyy mu laciacmoc.

nolu ele usi ne ulmo eneo.

mim ele usi ne eòbri exod alm epoy diloold.

телитогнать пои ебрат би оденстичет ната издиос нови бюми чиом иех выстанос, точе ибефотос, чен им им инфактимом инфакти

(а) фтеоти роше потноп.

l'immortel; mim, sur lui et par lui; noun, l'éternel; sêmech, la force et le secours; en, l'œil et la source; phé, la bouche, l'image de la parole; sadda, la vérité et la sainteté; koph, la vocation assurée (1); ris, la tête et le commencement; sen, l'obéissance aux commandements; thau, l'achèvement ou la consommation.

En effet, cette divine (2) et merveilleuse interprétation de l'énoncé des noms de chacune des lettres de l'alphabeth, — que les maîtres (5) anciens des hébreux, et aussi nos maîtres à nous chrétiens, se sont évertués à nos proposer clairement, selon les figures (4) que nous en avons

<sup>(1)</sup> Peut être par allusion à Il Petr. I, 10.

<sup>(2)</sup> Litt. - de la sagesse divine -.

<sup>(3)</sup> Nous traduisons d'après l'arabe. Le copte donne recoa, les lettres (!).

<sup>(4)</sup> Litt. - la figure -.

едомийя(-<u>ue</u>-)ммод. дод едве ие<u>Хс</u> ядю иестропе ингодуют иги итие имастивной мимастивной мимбуродой едбии ибиное подфуумос, опос би одойо евру иденегие моод, удю итеибодной мен недебид омовичатой <sub>(п)</sub> инеидисбуют дам унберминеде поду поду м-

ми ъбуга, одм есмій ероу илегое же ифиф чи Жюн елби горжи, еле ууфу ис. чи рига, чи сачна, сжичнос ои илі тобьчнину елби индлоод ислог-

(a) Pour specomacon.

tracées et expliquées l'une après l'autre, — (cette interprétation est telle que) si nous les rapprochons (ces lettres et leurs dénominations) les unes des autres, comme dans un rythme (1), alors manifestement nous connaissons (2) le mystère du mystère étonnant qu'elles renferment relativement au Christ, et les Juifs seront couverts de l'opprobre qu'ils méritent.

Voici ce que nous dit l'interprétation, pour les quatre premières lettres, alpha, hetha, gamma, delta; elle dit : « la cohésion et le fondement » — « la maison » — « rempli de choses élevées » ; ce par quoi il (5) entend :

(1) Litt. « si nous les adaptons les unes aux autres ensemble à la manière d'un chant ».

Cet endroit est fort obscus et diffus. Voici, à notre sens, la pensée de l'auteur : le symbolisme des lettres ne se révèle pas seulement dans chacune d'elles prise séparément, mais il apparait également si, tenant compte de la signification des noms, on les distribue en groupes, comme dans les compositions rythmées.

- (2) Litt. : « afin que manifestement nous connaissons. L'arabe traduit : « alors en verité sera comm ». Tout « passage parait n'être que la protase de ce qui va suivre : « Voici ce que nous dit de nouveau l'Interprétation » etc.
  - (31) Litt. ce qui est ce qu'il dit .. L'auteur de cette explication n'est

eddyn noute eimyze leinemnt wuroewoe.

wu needyl wu nemut ele noulol, nyl elolidou indoludulol nel leinemne wuroewoe weu neelolyfou, ele nyl ne wylerthdion neuoldynion elecynd egoy wuri. Lollectin nuoewoe ludd edwed egoydu nelzoce, ele nyl ne eledzowydd. Ze leinmone nezyd nicenie

инд мениса им, же имиб иеденбида, одм иедонб же одай мине не негмаети им, ажм дожн инеддодмодде врод же одад, одм додмиб имос ими евоу Хлон им иде несбяз дин ебряз ид одмаети еде неодмод он би дедноссте еде ддинм ебряз же инедог-

l'existence, dit-il, du fondement de cette maison ou du monde entier rempli de choses élevées, à savoir les mystères célestes dont est remplie l'existence du monde, et les éléments, et les lettres et les créaturesqui s'y trouvent (1), toutes choses qui sont en elle, c'est-à-dire, dans la création du monde.

Et de nouveau, dans l'énumération successive (2) des éléments de ces lettres, il se présente un signe qu'ils appellent waw; il (5) nous manifeste de quelle nature est ce signe, disant aussitôt ce qui suit : « La vie qui est en lui » — « il est le vivant » — « il est le sei-

pas autrement désigné ici, non plus que dans les passages suivants. Nous croyons qu'il faut sousentendre le mystagogue mentionné précèdemment.

<sup>(1)</sup> Litt. « qui se trouvent en cuz » ; le pronom peut se rapporter soit aux éléments, soit aux lettres. L'auteur fait probablement allusion aux choses renfermées symboliquement dans les lettres. On constate que la répétition des incidentes rend re passage à peine intelligible. L'auteur veut prouver par le rapprochement des lettres que leurs dénominations juxtaposées nous aunoncent déjà les mystères élevés contenus dans l'œuvre de la création ou « le fondement de la maison remplie de choses élevées. »

<sup>(2)</sup> Litt. - dans la synthèse et la proposition -.

<sup>(3)</sup> Voir note (3) p. préc.

пе. ото пос не. ото непунстастис (sic) не. ото потмот не.

(a) Pour oqueiov; (b) pour ixpifsez.

gneur » — « il est l'ecclésiaste » — « il est l'immortel ». (1)

Sache, du reste, que sur ce signe est manifestement basé le symbole du mystère du Christ (2); en d'autres termes, apprends et sache bien ceci, au sujet de cette lettre appelée signe: « Il est le seigneur et l'éternel » — « la force et le secours » — « l'œil, qui est la lumière » — « la bouche, ce qui veut dire qu'il est le verbe » — « il est la vérité et la sainteté » — « il est la vocation assurée » — « il est la sécurité » — « il est le commencement et le chef » — « il est le premier dans les commandements, c'est-à-dire le législateur » — « il est la consommation. »

<sup>(1)</sup> D'après l'explication donnée plus haut, le toate est le signé par excellence. Les lettres suivantes nous enseignent par leur nom quelle est la , nature de ce signe, quels sont les attributs du Christ.

<sup>(2)</sup> Il faut vraisembiablement entendre par la que ce signe par excellence résume en quelque sorte tout le mystère du Christ, réprésenté par les lettres suivantes dont le sens ent : « le Seigneur et l'éternel » etc.

ижовие от петенжаммоц анзапрафеі (sic) ата анфтинос нан епетехнма инстефаі наг ите адфабита: же ето немот писант етом пносмос наг етнабай ебой нестано ата исенарасе пое потраївес.

еле ичи ие иеличлию иле толует, иленжоос вьой же орнае ие нос о птолжи. и илой чт ие исформации, от има вероу бы исфил и бы иестолхтои чи иесено ичи вобыт леном инелжт вобым влотиономия, от ижовис, иту внеб иелой, чам вы принци он тольство и истольство и истольств

Seigneur, que nous dis-tu en traçant et en nous donnant comme symboles la figure de ces lettres de l'alphabet ? Qu'elles sont l'image des créatures de ce monde, de ces créatures qui seront un jour livrées à la dissolution pour périr et passer comme une ombre.

Mais, non content de nous proposer celles qui par leur forme et leur appellation représentent des choses corporelles, n'est-ce pas aussi toi même que tu nous révéles par elles, — à nous qui sommes entrés dans l'économie (du salut), — « o Seigneur », « l'éternel », « le vivant », « en qui est la vie » ? (1) Quelle est la créature, quel est l'élément, quelle est la chose qui soit « le seigneur », ò Juif ? Quel être matériel, destiné à périr, est « l'incor-

<sup>(1)</sup> Nous avons traduit un peu librement ce passage, dont voici le sens littéral; « Et comment tu se nous les proposes pas ainsi jusqu'à ce qui leur convient sculement corporellement dans leur forme et leur appellation; mais nussi au sujet de toi, de nouveau, o Seigneur, l'éternel, le vivant, en qui est la vie, elles nous sont maintenant proposées, à nous qui sommes entrés dans l'économie du salut ».

(a) Pour Çopesée, sombre.

ruptible » dont nous puissions dire qu'il est « la vie et l'auteur de la vie » (1)? Et quelle est, en outre, la créature périssable et vouée à la mort, qu'on puisse appeler » l'ecclésiaste ou l'immortel, ou l'éternel, ou la force et le secours »? O Juif, quel élément de la création est appelé « la vérité et la sainteté » ? Diras-tu, ô Juif, que c'est l'eau, qui doit périr, ou la terre, qui doit passer, ou le ciel, qui sera livré à la dissolution, ou les plantes et les arbres, qui disparaîtront et dessécheront ? En est-il une seule parmi ces choses qui soit « le vivant » et « l'éternel » et « la force et le secours » ? Diras-tu, ô misérable, que par « la vérité » et « la sainteté » et « la force » et « l'éternel », il faut entendre ces sombres ténèbres qui étaient au-dessus de l'abime et que Dieu a dissipées ?

<sup>(1)</sup> Nouvelle allusion à l'interprétation des noms de l'alphabet.

под не имио, и идой ежоос же идоод он не ижоеге, под ми ненунстветие (vic), одм доне мидиой, и же иим он. же истод идие, истедия, же идоод не инедивичтон, же истод идие, истедия, ми вые вынужое.

non nuechone, or niory or edolu eyast, orte non nuechone, or niory or needs of eyast, orte of our needs of the niory or needs of our needs of the niory of nieros 
вивисому вамилоду, ими идудьтрив толь ботод Хлон. же буше ие би оун инводовтт недбоди удо ваот вроу би одечн вежосе вбруг би ивеслогистолхлон ибила, идод ивледивофилель би од бош, мивисому вледруством, вле ими ив же оди адоод удуч инодле изосос ивидавься будо удооди

O qu'elle est grande ta folie et tou aberration! Diras-tu des astres du ciel, qui tomberont comme des feuilles pour être anéantis, (diras-tu) qu'ils sont « le bien, l'ecclésiaste, le chef de l'univers », ou qu'ils sont « la vie » ou même qu'ils sont « le seigneur »?

A Dicu ne plaise (1), ô Juif! rien de semblable n'existe ni dans ces choses, ni dans ce qui leur appartient, ni dans ce qu'elles renferment (2).

Mais c'est Dieu le verbe incarné, qui s'est approprié (3) notre corps composé de quatre éléments ; c'est lui qui a prédit dans un mystère et a proclamé bien haut par les lettres (4) qu'à la fin des temps, il devait prendre notre

<sup>(1)</sup> Litt. . Que cela ne soit pas ; absit ».

<sup>(2)</sup> Litt. \* ainsi ne sont pas ces choses, et elles ne recoivent rien es ne renferment rien. \*

<sup>(3)</sup> Litt. « adapté » ; aliusion à Héb. 5, corpus autem aptasti mihi.

<sup>(4)</sup> croncion mot qui désigne à la fois les éléments de la création et les éléments de l'alphabet, comme nous l'avons noté plus haut. Ici l'auteur l'emploie pour désigner les caractères. Dans le passage suivant le seus précis du mot croncion est plus difficile à définir.

тефахи изосини. тоатести евозби ичнь. чи иноб. чи ичоод. чи нов инестоїхной (ио) ич евозби стоод истоїхной.

mone eddy nonth, ynon he egogdh z netolxion, unorte nyoloc, edhydcydd du hectolxion, yrm hedtolxion hy ntehecdyl, ediffedhramo mmon ntod nhorte nyoloc, ydnydd eddyl yrm ydonor, du hechen nyddol y helen nyd, ntod ne nwrchion mu hendocrodiy ethden nyd, ntod ne ethe nyi mu my mu mae nwa men yn men yn men yn men yn men yn men yn men nod ne nwa mae nwa men yn men yn men yn men yn men ar mae nwa men ar mae ned ar mae nwa men ar mae ned ar mae

митодительс ммал. чууч біден (гіс) би нооде он моод. чам од монон же сво нчителос вичт. игі неде «до вебоун біден одминійе иді исооди инеденжем». феоди сяб же сво нійниве чам себосе вумуде

corps dans une unité ; celui qui s'est fait ami (sic), subsiste lui aussi, à l'instar de ces éléments (sic), en quatre éléments, c'est-à-dire l'air, la terre, l'eau et l'âme raisonnable.

Voilà pourquoi, dès le commencement, dès le temps d'Adam et d'Hénoch, celui à qui appartiennent en propre le mystère et les dénominations qui lui conviennent, Dieu le verbe, l'a proposé (le mystère) et les a comptées (les dénominations) dans ces éléments des lettres, nous montrant déjà, lui Dieu le verbe, qu'il allait s'incarner dans les éléments et habiter parmi nous qui sommes de quatre éléments.

Je sais qu'on s'étonne et qu'on se donne beaucoup de peine, et que la doctrine que nous enseignons en vexe (1) un grand nombre et qu'elle est rejetée non seulement par ceux qui n'ont pas de foi, mais aussi par d'autres qui croient.

<sup>(1)</sup> oan, litt. a contracter, courber -. "

евод, чам чт с финожегіс суі смім. Побого чам еснеб неоод би пійчже есения фин Одноди мувенеї сенод ежи одупожегіс есодмід

имерсоот сар истогуюн ите адфавита паг бири выпрусы жине тархи мируфавита паг ищанмоте ерод же отат ете паг пе и (sic) ща терод надме емпрусы мион бен исплания расе ибитот атеритством атеритством и пал пе и сапаснате и паг от и паг

Jam cad whoe coumm. Wherearth his upont mor-

(a) En tôte de la page (r) q ic ic 6 : 90 Jésus-Christ 9

(b) A remarquer la forme memphétique eparcrarowm et la forme hybride epoepamere; dans le reste du traité l'auteur suit généralement les règles du dialecte thébain pour l'emploi des verbes grecs.

Arrivons donc à une démonstration tout à fait décisive (1) et triomphante (2) par ce que nous allons établir. Ecoutez cette démonstration.

Le sixième caractère de l'alphabet, que nous appeions waw et qu'on interprête signe, celui dont l'explication mystique nous a été donnée par tout ce que nous avons déjà exposé, on nous oblige à l'expliquer de nouveau clairement, en remontant au commencement de l'alphabet, comme nous l'avons déjà fait brièvement.

En effet, le juif impie proclame bien haut sans le voutoir que (les lettres) aleph, beth, gamel, daleth. ei, ou (sic),

<sup>(1)</sup> Litt. - pénétrante -.

<sup>(2)</sup> Litt. - une démonstration plein de gloire ». Cette démonstration se ramène à la preuve bien connue, tirée du toque.

sont interprétées (1) « le fondement de la maison remplie de choses élevées ; dans laquelle il y aura un signe », c'est-à-dire la sixième lettre appelée waw. Cela veut dire que, dans le fondement et dans la création de cette maison constituée des éléments de ce monde et dans l'existence de ces lettres (2), est renfermé le signe et le mystère caché depuis la création du monde. C'est lui qui est prédit par Isaïe, lorsque parlant du Christ, il dit au roi Achaz (3) : « Je t'ai donné un signe, soit dans les profondeurs, soit dans les hauteurs. Quant à lui, il répondit : Je ne tenterai pas le Seigneur mon Dieu. Et dit Isaïe aux fils d'Israĕl : Pour cela, le Seigneur vous donne un signe. Voici que la

<sup>(</sup>a) En tête de la page (r) 1 vc ec qa 10 fils de Dieu 21

<sup>(</sup>b) Sic, abrev. pour napeenoc.

<sup>(1)</sup> Voir plus haut l'interprétation des noms de ces six premières lettres.

<sup>(2)</sup> Considérées dans lour sens mystique.

<sup>(3)</sup> Isate VII, 10: \* demande toi un signe \*.

межной иги мировенос, имой не иновле би одме, итрагодобмей же иновле неммои, модлести нентинье, исемовле внейвои же умоновну, еле пот не

стре вроодну же ині миновле, чам самодну ещалтберминія же он ину же инодле, ное сжежин ежоос емма сар же днемман, оебминія сар цод же илодсар над ежоос (-dp-) не же илод не инодле еднемман, ини же, миодеранбівис елексми иле исодчес, нейійе уюн нодод не, миенсмі идасце носудує еле долесівняї адсабд ине евоуби игоджи идажі врицісма би миедерасседіон елодавр, идесце ммилоєрьеос, адм миедерасседіон стодавр, идесце минаберьеос, адм адмій ероу ммос илі наибівис носьминедис, маалойі ероу ммос илі наибівис носьминедис, ма-

Vierge enfantera un fils et on l'appellera Emmanuel ; » ce qu'on interprète Dieu avec nous. Cela veut dire : celui qui est enfanté par la Vierge est Dieu en vérité.

C'est ainsi que le mot a été traduit et proclamé par des interprètes autorisés. En effet, Mathieu, le bienheureux évangéliste, écrivit son saint évangile en langue hébraïque. Il l'écrivit pour ceux d'entre les Juifs qui reçurent le baptême à Jérusalem. Ceux-ci traduisirent ensuite cet évangile primitif (?) (1) en grec, ou en langue ionienne, mais rendirent inexactement cette parole d'Isaïe. Il leur fallait dire en effet : « il est Dieu avec nous » (2) ; car emma signifie « qui est avec nous » ; ou signifie « lui » et el « Dieu ». De même que Bathouel signifie « la maison de Dieu », et

<sup>(1)</sup> Litt. - celui-la qui est l'évangile unique.

<sup>(?)</sup> Il ue fallait pas conserver le mot Emmanuel, mais traduire simplement « Dieu avec nous. »

мичнольну долдести же инолде имичи. В берминеле миой же данастаск минолде, идеюе он

бебтинеле пол о же илод ие.

там одног ноферја нат ветом севтом имог продавис примосе сар же фичнан или иновае поручние же иновае би однажбо пентасжной или дичовенос. предостава под тупором и фредус то есженнос.

тупижоос же же итод не иногле едимман фолмсмого поит бем паран. Дтоои неммат он телмите.

que Gamuel est interprété « l'anastase de Dieu », ainsi Emmanuel veut dire « Dieu avec nous ».

En outre, dans la langue des syriens et des hébreux, ou, ō (1) est interprété lui.

D'autre part, l'Eglise reçoit une confirmation inattendue par la leçon différente de l'Écriture qui dit : « c'est le Dieu de force qu'enfanta la vierge (2) » ; car la mention « Dieu avec nous » se rencontre plus d'une fois dans la suite de ce discours (3).

C'est ainsi également qu'il dit : « l'endroit où deux ou trois personnes sont quelque part réunies en mon nom, j'y serai avec elles, dans leur milieu (4) ». La parole « il est

<sup>(</sup>I) C'-à-d, le 10010 hébreu en tant que caractéristique de la 3º pers. masc.

<sup>(2)</sup> L'anteur paraît faire allusion à une variante qui aurait porté : c'est le Dieu de force qu'enfanta la vierge ; il y voit une nouvelle preuve en faveur de l'Église, étant donné que l'autre leçon - Dieu avec nous » se retrouve déjà en d'autres endroits de l'Écriture. Peut-être aussi fait-il allusion à Isale IX, « « et vocabitur nomen ejus ... Deus, fortis, »

<sup>(3)</sup> Notamment, Is. VIII, 8, 10. L'auteur fait également allusion aux passages de l'Évangile où le Christ a promis de démeurer avec ses disciples.

<sup>(4)</sup> Matth. XVIII, 20.

owne. (-da-) hentegwhod ho! Luwbo  $_{00}$ , ele hlod he hholle ön h $\delta$  (sic) epoy. We mareine ebod from holle of exy hence

те, сторовать подмитерры встосе бу исвиос неиботира не би телопиономия, что супито нитой итефатира пред телопиономия и пред телопиономи.

ие<u>хс</u> егре же одимод инодде ие удм миедьмио идиедьмио чи ие, удм егре им одмуети едодмад не егодуур егои друрдуми едуберудод ибидс удм ие, одмуети ои ие дебьм исуде митомид итньетим едича епругос едмодо би одимод удм недьмио чи одмуети сур бомод не иеидуттимие би модсис

(a) Pour napoenoc.

Dieu avec nous » se manifeste comme désignant pour nous le Christ (t) enfanté par la vierge, lui qui est véritablement Dieu.

Il est en outre appelé le signe, parce que son économie n'est qu'un miracle par lequel il a renouvelé et élevé le genre humain au-dessus des lois de la nature (2).

C'est également un signe (3), ce qui arriva à Moïse, lorsqu'il vit le buisson ardent qui ne se consumait pas ; c'est encore un signe que la fournaise ardente dans laquelle se trouvaient les trois saints jeunes hommes de Babylone, sans être atteints par le feu. Voilà pourquoi le Christ est un signe par excellence ; étant le feu divin,

<sup>(1)</sup> Litt - manifeste qu'on la connaît et que nous la disons au sujet du Christ -

<sup>(2)</sup> Litt. • parce qu'un miracle entier est dans son économie et que, au-dessus des lois de la nature, il opérait une innovation élevée dans le genre humain. »

<sup>(3)</sup> Dans le sens scripturistique de • miracle •.

 $(4z^{-})$  же одмусти едоплетути (sic) свод. пот одфон свод бомд идт самеми нбууо слодовр ими одбореб следмора ссо миово (a), одм сдре сперму инстоиб дивод, одм он же идоджиод би сперму ивоме би имидо идтесье инбоме моууои мисдио исма имидае, одм ои же оджиор ужи мисдио исма имидае, одм ои же оджиор уби дие

nivort, upi eledihoou upu oleha nei umpase, mpue muexe du oleho, vle upi cepuliyeel ebod uli ule necopi, upi elolmolle ebod as umpeiu upi elelud upu epoy upyee muicopi upi elden necloixion eleduhle olu lenol nelleluludul muppasolou ole-

ната техаспе ммін ммоох.

(a) Four napoenoc.

il laisse intacte sa mère selon la matière; descendant du ciel, il ne quitte pas les cieux; sans le concours de l'homme, il prend la chair dans sa mère qui est la fille des hommes ou plutôt la mère de tous les vivants; enfanté par sa mère, il lui conserve sa virginité. Voilà pourquoi le saint vieillard Siméon, lui aussi, l'appela un signe de contradiction.

Voilà autant de preuves étonnantes qui mettent en évidence celle d'entre les lettres (1) qu'on appelle le signe, le symbole manifeste du Christ, nié par les impies que nous combattons.

Il nous faut, en effet, recommencer (la série des lettres), depuis alpha, d'après leur propre langue.

<sup>1)</sup> Litt. - cette lettre des étéments des lettres -. . . .

Leimonle høche høt øyed he olido. Undledenø se øyed ele høt he olido ø. olholh du Høbøgoc emplédymhhele muvi ølm heefbon edod om øyed, oned du limiteldoc, men limitdegdøtoc, mu

апачни ероп пе догноп етрепасы оп мивата (sic) ната фанодотога потыт тоттести ромогыс оп ната наг птегметие.

HQI HeXC. Has the mino howing the heiging adebowe explicitly and the eloquate edge of the motion of the property of the prope

se elpe or antban eayba se eyeb. Ele usi ne orelle emmue ensulyide, m usont hiolyst, skie usi

Aleph, en syriaque, en hébreu et en arabe, ils l'interprètent et le prononcent aleph, ce qui veut dire un millier  $\overline{\lambda}$  (i); donc, dans ces trois langues, aleph représente un millier.

Il nous faut, en outre, mentionner dans l'ordre les lettres bèta, gamma, delta et ei, pour lesquelles existe la même concordance (2).

Vient ensuite cette lettre qui est la sixième et qu'on appelle signe. C'est, en effet, dans le sixième millier d'années de cet âge que le Christ s'est fait homme (3).

Si tu contredis, à Juif impie, dis donc pourquoi tu as donné à alpha le nom de aleph, répondant à un millier ;

<sup>(1)</sup> Signe dont la valeur numérique est mille.

<sup>(2)</sup> Litt. - Il nous faut au reste redire bêta solon la suite véritable, c'est-à-dire de même aussi gamma, delta et el s'accordant également solon ces choses de cette manière. »

<sup>(8)</sup> Le aigne E équivant à six.

ммедсоод, имебсой, чууч един еброг махача имедсоод, и мебсой, чууч един еброг махача и мебсой, ми пединд масти истори, имебсича, иммебіномиц (sic), мируує " же едре од истори едодмодде ебод же и мимоод ми пеция ичт интапівнують ужи ичт мимоод ми пеция ичт интапівнують едедмоне ичт

то проток в развительной в развите

or, dans son type et dans sa forme, il nous représente l'eau et l'esprit, comme nous l'avons déjà exposé. Dis, 
ò aveugle, pourquoi cette lettre appelée le signe n'est ni 
la première, ni la seconde, ni la troisième, ni la quatrième, ni la cinquième, ni la septième, ni aucune de 
celles qui suivent la septième, mais est placée précisément la sixième.

Comment, parmi ces lettres, n'ont-ils pas donné aussi bien à gamma le nom de signe et l'ont-ils appelé gamel, c'est-à-dire rempli de choses élevées (1), à savoir les mystères indicibles de choses célestes. a est appelé du nom de daleth, c'est-à-dire génése ou devenir. Car toutes choses sont (2) par lui et en lui; et, sans lui, rien n'a été fait.

<sup>(1)</sup> Litt. - mais un signe seulement ils l'ont appelé, celui qui vient par gamel : rempli de choses élevées. -

<sup>(</sup>T) iyivato.

мос. подоени жие, пот вдеродоени ероме ини вдина циосмистоот или еде ддинио (a) ди боон инеодоет иле одо пендойтове идод не имеети иде пет сдогото

emen dan nenenoc p neuen an. The state of those emen dan nenenoc p neuen an. The simple of the set 
нат, ната пентаншрижоот. на жен сар стравн мимает сежоммос сроот

ещине же етщантран епмерсоот исраг же пма-

(a) Sic. Un petit espace sépare les mots τσιπλης τη et Quen. Nous pensons qu'au lieu de σιπλης, qui ne donne aucun sens, il faut lire σιηχης, génération, naissance. Cf. Ps. 109, 3: « Ex utero ante lucifeferum genui to ». L'arabe traduit : « indiquant une incarnation avant les siècles ».

(b) Pour ainswée, élevé.

Et celui qui fut, est le signe, répondant au caractère de cette lettre (1), qui marque la génération, avant les temps, de la lumière véritable, celle qui illumine tout homme venant en ce monde.

Je vais exposer de nouveau cette chose importante, à savoir, de quelle manière les cinq lettres qui précèdent celle-ci, c'est-à-dire le signe, n'ont pas de nom élevé, tandis que celles qui suivent sont remplies de choses élevées.

En effet, celles qui précèdent, on les interprète le fondement et la maison, et ainsi de suite, conformément à ce que nous avons déjà dit.

L'appellation de signe, donnée à la sixième lettre, impli-

(1) Le waw appelé signe, symbole du Christ.

иненданжоод соон мен деланоуодого. мод, ми ийтел инединд мениса игг. нада дучется истепатого, инедина (sic) нода, нос. неннунстасдис, истепатого инесбат би деябермнига, доддести истепатого (-42-) еги йгалебиюй дужи несстания минестания и 
ег те енсооти вуумс би одинстіс епетенжюммоод. егеничестве он мисмот нодот, етбен изсбяг ичт би

ад Манледмоне ид подоени, что де ве ессно, же исти чиносчос миодфан вугал исти же напоеле ичтени ие. Асама, не нодбан ненеммен. би идби негия саб елено нестоготон бави мигмеосоод

que déjà la louange de chacune des lettres suivantes dans son interprétation (1), à savoir : la vie, le vivant, le bien, le seigneur, l'ecclésiaste, l'immortel, d'après l'explication suivie que nous avons donnée plus haut.

Si tu tiens lidèlement ce que nous disons, tu trouveras de nouveau la figure vraie de ces lettres (2) dans le récit de Moïse sur l'origine des éléments du monde.

C'est dans cet endroit, en effet, que sont manifestées les lettres qui précèdent la sixième ou le signe représentant un nom de louange (5). Dans la création du monde, on n'appelle bonne aucune créature, jusqu'à l'existence

<sup>(1)</sup> Litt - Que si l'on appelle la sixième lettre le signe, on a déjà fait aussitôt la louange du reste de chacune des lettres, dans son interprétation: - Voir ce que l'auteur dit plus loin du nom de louange attribué au toato.

<sup>(2)</sup> Comme on le voit par la suite, il s'agit lei des lettres qui précèdent le 16410.

<sup>(3)</sup> Puisqu'il signifie le Christ.

ероу итогнономіч тирс, міч пивіхс. от итреджісььй иді инодде уджон изо пиводо, чи одиучни тицитираль, бот и итогодо, изо питобої едочни штовін, удо нот идегтіне, ейесці изо инісорі едочни штовін, удо нот идегтіне, ейесці изо инісорі едочни штовін, удо нот идегтіне, ейесці иноден едиторі, пироді, про пироді, недо де изороді, пироді пироді, пероді пероді, изороді пироді, изороді пироді, изороді пироді, изороді пироді, изороді пироді, изороді пироді пероді пероді пероді изороді пироді пероді пероді пероді пероді изороді пироді пероді пероді пероді пероді изороді пероді пероді пероді пероді пероді пероді изороді пероді пероді пероді пероді пероді пероді изороді пероді пероді пероді пероді пероді пероді пероді пероді изороді пероді пероді пероді пероді пероді пероді пероді пероді изороді пероді 
аты пое птентнее тире же аттарое ератне оп

(a) Cf. fol. px: aerequanox rues unnocuec. — L'arabe, dans tout en passage s'écarte, sensiblement de notre texte : « Jusqu'à ce que se leva la lumière véritable ; et elle est le Christ et il a brillé pour nous dans la lumière de la foi. « Traduction de M. Forget.

de la lumière ; selon la formule (1) « et Dieu vit que la lumière était bonne ». En effet, cette lumière et cette lettre qui est le signe représentent le Christ (2). Et puisque, parmi toutes les choses qui furent avant la lumière, aucune n'est appelée bonne, non plus que les lettres qui précèdent le signe (5), et qu'il en est ainsi, il y a lieu de dire que la création du monde tout entière gisait dans le mal et l'erreur et l'athéïsme, avant que le Christ fût venu et que le Dieu incarné eût achevé l'économie tout entière du salut (4).

Et de même que la création entière fut terminée (5) en

<sup>1)</sup> Litt. - conformément à ce qui est écrit. -

<sup>2)</sup> D'après l'interprétation donnée plus haut, le mot ware signifie lumière.

<sup>(3)</sup> Litt. - à la manière des lettres qui sont avant le signe » lequel signe ou wave apparaît le premier comme un nom de louange, ainsi que l'auteur vient de le déclarer.

<sup>(4)</sup> Litt. « avant la venue du Christ, dans l'incarnation de Dieu achevant l'économie tout entière. »

<sup>(5)</sup> Litt. - constituée -

enectoixion thoop. Utanoc munoate uyoroc, tabxu enectoixion thoop. Utanoc munoate uyoroc, tabxu usi eag utanoc muexc, ayda men ueto umobu etou thue muicood umo, ele nei ne ayed mu e, alm ele usi do ud umedicood umo udomue ule usi sion ele nei do ud umedicood umo udomue ule usi sion ele nei do celdan edod du umedicood ucou, ele uditood neloixion, dlood lad mu char malabe cood, umbx, ele nei ne unoale uyoroc, ledaxh uyorium amulood, ele nei ne unoale uyoroc, ledaxh uyorium ermulood, ulfoe domu uexc eucou umedoc yalesod udood, ulfoe domu uexc eucou upbbe adei

six jours, ainsi le Christ, dans la création nouvelle, est venu, selon une unité ineffable, en six parties non séparées à savoir, Dieu le Verbe, l'âme raisonnable et pensante, et le corps qu'il a assumé, composé de quatre éléments(1); en effet, quatre et deux font six. Voilà pourquoi on le désigne par la sixième lettre; voilà pourquoi c'est au sixième millier d'années de cet âge, qu'il a pris la chair; voilà pourquoi, également, dans le nombre six mille il y a deux voyelles seulement, aleph et épisimon (2), celles qui sont figuratives du Christ. Alpha est la première par rapport à toutes les lettres, la figure de Dieu le Verbe, le commencement existant avant tous les éléments (5).

<sup>(1)</sup> Plus haut, p. nn \* l'auteur énumérait comme suit les éléments assumés par le Verbe : l'air, la terre, l'eau et l'âme raisonnable.

<sup>(2)</sup>  $\tilde{\mathbf{A}} = 1000$ ;  $\tilde{\mathbf{E}} = 6$ .

<sup>(3)</sup> L'auteur fait de nouveau allusion au double sens du mot ετοιχιοπ élément : l'alpha est le premier par rapport aux éléments (de l'alphabet) ; Dieu le Verbe existe avant tous les éléments (de la création). L'alpha représente donc le Christ, de même que le wate.

пиолле пуосос да одмилода палмаже евос. Хи евоубим инодле, адм он вибан наг абжилод иги сар ислогжной иле ивистма астроне изи или тефижин едо илдиос иле том мфджи, минса инфлоод (-да-) вивити бот единд мениса педлоод ислог-

имод именторуни. постоя имод чи би исторфарита пат идетистие, исесбат имод чи би исторфарита перод имате одо сътран евод же имаети поруни, же ими пое пебат ими имеосоод би исущими исторфарита исе объе од пат имеосоод би ису

може вбоод би табхи, инсбот всодмодье вбой же бомогос ибон вседоме имитайте исбот ичи идин-

Celui-là aussi (l'épisimon) vient après ces quatre éléments, en figure de notre âme. En effet, c'est après les quatre éléments de notre corps, que l'âme lui est arrivée par l'intervention de Dieu (1). Enfin, toutes ces choses. Dieu le Verbe les a assumées dans une unité ineffable.

Je demanderai donc de nouveau, à propos de ce caractère (2) écarté par les Grees, comment cette lettre, la sixième dans l'alphabet des Hébreux, des Syriens et des Arabes, si clairement manifestée et appelée le signe, comment ils ne l'écrivent pas dans leur propre alphabet de la langue greeque.

De même, quant aux noms propres des quatorze lettres dont nous avons parlé au commencement (5), cette lettre

<sup>(</sup>Il Litt. - lui est devenue par Dieu ». — Quatre lettres séparent & de a.

<sup>(2)</sup> Litt. - du côté de cette autre chose. -

<sup>(3)</sup> Les quatorze premières lettres. Cette lettre dont ils tiennent compte dans la numération, ils l'omettent non seulement dans l'écriture alphabétique, mais aussi dans la série des nome propres des lettres.

ии то побухни би иенсбог посухнитной. пробрам в би типе. снеть урод сболи

or muexcorrenore ucori ndeyyhninon uta unordor muexcorrenore ucori ndeyyhninon uta unorditen metolxion enar ute zi mu Al nai uta tethoraneduratu nzone an ne du yarr. cedmulde nai muri paputa (-b-) , emmancori muri utemeine. Oli gab ze tab netenuafoce muod du tanoyorfia muenay-

пред (-ba-) (1) соит мисол. вроу же итенсанеля оні чи нестоїх іон ите нісові вроу же итенсанеля оні чи нестоїх іон ите нісові при одноги едмеєле илі пиодде бодено нівеоюр нен

етве на ры аткы ден нісдаї пистрос ми не еводоп

(a) En tête de la page (v): 
$$\overrightarrow{p}$$
  $\overrightarrow{lc}$   $\overrightarrow{\chi c}$  1

100 Jésus Christ 10

(b) En tête de la page (v):  $\overrightarrow{la}$   $\overrightarrow{rc}$   $\overrightarrow{ec}$   $\overrightarrow{pa}$ 

11 Fils de Dieu 101

appelée le signe, la sixième dans la numération, tu ne l'introduis pas, ô Grec, dans tes lettres grecques.

Et quel tort aurais-tu fais à la série de ton alphabet, si tu l'y avais inscrite? Elle ne t'aurait causé aucun dommage; témoin les deux lettres ksi et psi que vous (sic) avez ajoutées aux vingt deux lettres grecques que Dieu a tracées (t).

Dieu n'a-t-il donc pas voulu nous montrer également que nous sommes en désaccord avec les éléments de ces lettres qui sont la figure de toutes les créatures et la figure du Christ qui en est l'auteur?

En effet, dans les lettres des Syriens et celles qui existaient

<sup>(1)</sup> Puisque les Grees ont cru pouvoir ajouter deux lettres aux caractères primitifs, ils ne devaient pas craindre d'en allonger la série par le maintien du 100 m.

пран мининаталь исбат или ибеууни, ната ве итанисми, ем же сеслуфоны чен ислос бу чени, ало ич илегчены, небо чи иллиос пучал би прабам минарантир минсбат, елоднолле евод же

уедіс тирол. соти одине, одо ненфотин енейму етоп не (sic)

поуфорния ном истрос ми нобууни "басамфоны

итанос, уни, егре же до подпорте вие $\Sigma_c$  ног вледо под петодмовле воод же мови, миедіплодод под повуда, є ел доздестін ві. є одод доздестін пісом под сломеу доздестін домму, у учуво доздестін учура, є рео доздесті и видо.

depuis Abraham, se trouve ce caractère appelé signe, ne répondant à aucune des créatures. Or les Grecs, comme nous l'avons dit, sont d'accord avec les Syriens, pour le nom de ces quatorze lettres (1).

Ecoute, en vérité, et fais attention à ce qui est dans tous les lexiques (2).

L'alphabet selon les Syriens et celui des Grecs correspondent l'un à l'autre.

Aleph équivant à alpha. Beth équivant à bêta, Gamel équivant à gamma. Daleth équivant à delta. Ei équivant à ei. Waw équivant à cette lettre qu'ils appellent signe, le Grec étant incapable de l'énoncer, parce qu'il ne croit pas au Christ dont elle est la figure. Zai équivant à zéta. Hêth

<sup>(1)</sup> Ils sont d'accord, avec cette restriction qu'au nom propre du sease sémitique, les Grees ont substitué le nom générique de signe, comme l'auteur s'évertue à le montrer dans le passage suivant.

<sup>(2)</sup> Luge.

даі тоттестін датда. « мім тоттестін ме поти тоттестін пе тоттестін імта наф тоттестін наппа. тоттестін не тоттестін на тоттестін не тоттестін на тоттестін не тоттестін на тоттестін не т

пар не имаети. од одми не пран мнедмиял, доддести одяд, одяд едодмодде ебой же моети, од не пран многода птомр ейни ебом біден побудни натярую митсом

етре на ровето инберуни одност неистрос. Ми инферрогос ин не ероуби исенос несмону быс же енчеберогости и предостава и просостава и предостава и пр

équivaut à hètha. Tèth équivaut à thèta. Iôd équivaut à iôda (sic). Kaph équivaut à kappa. Lameth équivaut à laula. Mim équivaut à me. Noun équivaut à nc.

Cette chose que les Grecs proposent à la place de cette lettre et qu'ils appellent signe, quel est donc son nom et quelle est la valeur (1) du nom de cette lettre, à savoir le waw? Car waw est le signe.

Elle est la sixième parmi les lettres des Syriens et des Hébreux et des descendants d'Ismaël, symbolisant l'économie du salut de Dieu le Verbe. Dans les lettres grecques, au contraire, ils l'ont transférée, de manière à en faire la quinzième dans la série des lettres, et, dès lors.

(1) Litt. \* quelle partie est le nom de cette lettre ? •

L'auteur veut confondre définitivement les Grecs impies, en les harcelant de questions. Quei est le nom propre de cette lettre qu'ils appellent signe l'Que'le réalité correspond à ce signe l'Pourquoi ent-ils essayé de donner le change, en la rejetant vers la fin de leur alphabet, c'est à-dire, en attribuant la valeur phonétique de waw à la quinzième lettre, la tettre o l'Pourquoi, enfin, en ont-ils altère la prononciation, en changeant le nom de waw en su (prononciation donnée par l'auteur pour la lettre o) l' ом инейтиоди же од исбат единд мениса итасбм инейтиоди же од исбат единд мениса итасбм инейтиоди же од исбат единд мениса итасдіж, тападасбат ифбе. [ин]едбомоуолет миендаседжюмнос, же иедебатичне минодде ом ичт од од еджюмнос, же иедебатичне минодде ом ичт од од еджюмнос, же иедебатичне минод небизтюче од.

сти уошон же нет ное есина иге получи ное

ils ne l'appellent plus waw, comme dans les autres langues, mais ils l'ont appelée ou, espérant par là et déclarant détruire ce qu'elle signifie (1), à savoir l'économie de Dieu le Verbe. Mais, de diverses manières et contre leur volonté, la sagesse de Dieu l'a emporté sur eux, si bien qu'ils en sont arrivés, dans leur écriture, à confesser ce qui était bien loin d'eux, à savoir l'économie par excellence, et cela, dans les huit lettres qui viennent après le mystère qu'elles caractérisent (2).

Ecoutez du reste de quelle manière le Juif se dérobe (5) comme un incroyant idolâtre et, comment (néanmoins),

<sup>11)</sup> Litt. « espérant par là et disant que ce qu'elle signifie ne sera pas.

<sup>(2)</sup> Litt - Mais dans une variété et en dehors de leur volonté, la sagesse divine l'a emporté sur eux, jusqu'à ce qu'ils écrivent de telle manière qu'ils confessent ce qui est loin d'eux, je veux dire l'économie unique, dans les huit lettres aussi qui viennent après ce mystère qu'elles caractérisent.

Ce sont les huit dernières lettres, figuratives du mystère du Christ.

<sup>(3)</sup> Litt. « s'encourt », pour échapper au mystère dont il est obligé cependant d'admettre le symbole dans la lettre wave « dans les autres lettres.

самоне миод. моги исбот, оден бу ибенти инскира миехс негоддодет едсамфенет ми инесебие иносиб. бушкет-

пійнови исбат ибан иле ауфавита пенбеууни

n ete nai ne caaai; p ete nai ne en; c ete nai ne фи; t ete nai ne caaai; v ete nai ne noф; ф ete nai ne puc; x ete nai ne oav.

тенот он а нібор одоно нан евоу, же оди одиде-

en dehors de sa volonté (1), il est d'accord avec les autres langues en ce qui concerne également les huit lettres, ainsi que l'objet et l'image du Christ qu'elles représentent (2).

Ils n'ont même pas su échapper à cette lettre appelée signe, les Syriens et les Hébreux, comme nous l'avons dit une multitude de fois.

Ces huit dernières lettres de l'alphabet grec s'appellent comme suit et sont celles-ci d'après les Syriens :

n, ce qui est samech; p, ce qui est en; c, ce qui est phê; τ, ce qui est saddi; τ, ce qui est koph; Φ, ce qui est rès; χ, ce qui est sen; ω, ce qui est thau.

A présent, il nous apparaît de nouveau qu'il y a un mystère dans l'alphabet; (sinon) l'alphabet grec et hébreu,

Litt. - au dessus de au volonté »; malgré lui, il est, non moins que les palens, obligé d'admettro les lettres symboliques du mystère chrétien (les huit dernières).

<sup>(2)</sup> Chose qu'ils sont obligés d'admettre par voie de conséquence.

иеХарандир ми пран. читеринуал ебраг. елелуфонет ми нелебил би чуфация ибеуунитион ми по пбербтион, ного неих-

битой, вята тепрофила исамети. би очи инеодовій, ядт идод не имувін едодиціувы васдмуне би оддужьо миедейнучнох дмегминосмос идопономіч миехс, удендод вбоди мибун. (-bx) ня идон, же вдре од муурои нісбуї тий жи ивдевттине x в вид имистос удт надміні жи ивде-

петотыщ же еершинр епеспанжалоп пепоелупи.

comme nous venons de le montrer, ne se préteraient pas à un accord réciproque en ce qui concerne les caractères et les noms (1).

Que si tu es incroyant et rebelle, dis donc pourquoi plutôt, ces lettres s'accordent ensemble; en d'autres termes, pourquoi ces huit lettres (2) figuratives de l'économic du Christ sont placées à la fiu, symbolisant avec certitude celui qui viendra dans le monde à la fin des temps. C'est lui qui est le signe de contradiction, selon la prophétic de Siméon.

Celui qui veut s'associer au scandale des Grecs, qu'il

<sup>(1)</sup> Litt. - Maintenant de nouveau cette chose nous apparait qu'un mystère est dans l'alphabet; n'auraient pas contribué l'alphabet grac et l'hébreu, selon ce que nous avons exposé, pour s'accorder entre eux dans les caractères et les noms «. Arabe : « Il est évident que s'il n'y arait pas pour l'économie du Messie, un mystère contenu dans l'alphabet, ne s'alderaient pas mutuellement etc... » ce qui fait supposer une lacune dans la transcription du texte copte. L'auteur ne parait pus s'inquièter du désaccord des dernières lettres, à moins qu'on n'y voie une allusion dans le « signe de contradiction. »

<sup>(2)</sup> Le texte porte la huitième lettre. La suite indique qu'il faut lire les huit lettres, conformément à l'arabe.

наяс (sig).

еняетродогос етжабем, ми настрономос итсофія имоод еже нагифа, алм миодійстом еталь нагуоне миодія темпод тахи пробрас не адух мен дом боди едімиру ебон ноєбминія нияг, теннабомонобяг, тоддести ні бю сдима дах д фі Хі ю, адм едре няг марейжю ебог итберминія едре ніймоди

маети пенестиом (sic).

постоями не маутста есре пот есептиже вы верод же сооди, не маутста есре пот есептиже вы вы пистомован вы миносте миности вободи вибит интесторы соры стре

мпаг отъе мпоталипе ммод отти пете под мвав-

me donne l'explication de ces huit lettres, pi, ro, summa, tau, u phi, chi, ô. S'ils nous en donnent l'interprétation, nous leur accorderons aussitôt qu'ils sont des sages. Mais il ne leur est pas possible de nous dire des choses de ce geure; ils ne sont pas capables de les proférer et ne les connaissent pas, ces sages d'autrefois, je veux dire les astrologues profanes et les astronomes de la sagesse antique (1).

Car la sagesse de Dieu n'est pas entrée dans le cœur de ces insensés, surtout au sujet de ce que nous avons dit de cet élément des lettres qu'ils appellent signe, épisimon.

Tu as vu maintenant, en effet, que les Grecs ne le possèdent pas et ne le comptent pas dans l'ordre voulu (2).

<sup>(1)</sup> Si la lecture naac était correcte, il faudrait traduire la sagesse d'opprobre ; mais il est plus naturel de supposer que naac en écrit fautivement pour nac ancien. Arabe : - antique -.

<sup>(2)</sup> Litt. « pe le possèdent pas et ne le comptent pas par le degré qui lui appartient. -

тирод его игоу ися неверия. истрос Мяигеи сама соод ие, яго Мяиги исамон от гита митичени исемени от ната ве егодсооди иги же фод не, яго емоне едемсбан гахи бавн еи бан болчи едманиюржа ероу чиоод сехончос еен мос. егре ичи сехнолу иги нестопхнои дибод чен нес-

иеленодод (sig) трофтос евоубит иподде, под иесбот иде чуфорито, еттопе едтопсботсод би едстра чат сектой, од пор иелодичевующи ттой под ненесттои иде иехс бен белжгосу не, одт ти идистс иги, едтоон ебоод од ингосот тигмости же профинт, ти итстс ибто, ти игре иги едоиб. еддстро тикостос бит игблиодиту при игодде.

- (a) No pour summeron signe,
- (b) Sic pour backeyes.

C'est pourquoi tous leurs caractères et toutes leurs lettres sont mensongers, paisque, en procédant à leur distribution, ils disent que ei équivaut à cinq; et, comme ils n'écrivent pas le signe symbolique immédiatement avant le zêta, conformément à la science des Syriens, tu trouves que six égale sept et que tous les signes l'un après l'autre sont menteurs (1).

Dien, par ce signe, a appris au monde que toute écriture, et tout homme fidèle, et tout esprit vivant et toute créature, qui n'a pas les lettres de ce signe *episimon* du Christ, est menteur et est dans l'erreur et la vanité.

En effet, en quoi ces lettres de l'alphabet nuiront-elles, si on les écrit dans l'ordre qui vient par Dieu.

<sup>(1)</sup> Les Grecs ont conservé à l'épisimon la valeur numérique de six ; en le retranchant de l'alphabet, ils out fait en sorte que l'ordre des chiffres ne correspond pins à celul des lettres, la sixième lettre, zéta, ayant la valeur de sept, et ainsi de suite, pour le reste de la série,

ммоод дргадион. Миданос идоблу дргос, песбот он иде  $\hat{\mathbf{b}}_{(0)}$  (- $\hat{\mathbf{b}}\hat{\mathbf{c}}_{-}$ ) Помид исдох дон не еджине соод би дине. Тууо он ми неф водо исдос  $\hat{\mathbf{d}}$  не. Ми оден песбот модоод он иде имобраности.

же тельічс помоодсюс од чесопіс же. Хіон пауфарита наі едо иддиос пенсфид чи доіножо пят пфитие чие пиодде сбягод бен нестог-

(a) Voir planche III et la note (1) ci-dessous.

Et non seulement cette lettre du signe, qui équivant au nombre six, mais aussi le koph, selon les Syriens, qui est le signe 90, et la lettre du nombre 900, sont trois caractères dont la valeur numérique est basée sur le nombre trois (1), en figure de la Trinité sainte.

Et celles-là, Dieu ne les a pas écrites parmi les caractères de l'alphabet qui sont figuratifs des créatures et de l'économie du salut de Dieu le Verbe, pour montrer que la Trinité consubstantielle (2) est incréée.

<sup>(1)</sup> Litt. - sont trois éléments comptés d'après le nombre trois -; 6, 90 et 900 étant divisibles par trois. On sait que les signes authentiques des nombres 90 et 900 n'étaient ni le q ni le p, mais des caractères spéciaux qui ressemblaient à ces lettres. Le nombre 90 était marqué par le koppa, répondant effectivement, en tant que signe alphabétique, au Q latin et au hoph sémitique. Le nombre 900 était représenté sous des formes diverses rappelant la lettre p. Notre pl. III reproduit la page du Ms. où se rencontrent ces caractères (l. E1 et 22). N'ayant pas à notre disposition ces caractères spéciaux, nous avons conservé les signes q et p employés dans les anciennes éditions coptes. Dans res éditions, le p désignait donc à la fois le nombre 100 et 900 et le q répondait à 90, valeur qu'il a conservée. Voir ce qu'écrivait déjà à ce sujet Peyron Grammatica linguae copticae 1841, p. 5. Stern. Koptische Grammatik 1880, se contente de donner les formes du signe 900 qp. 133. Steindorff, Koptische Grammatik 1894, ne mentioune aucun des deux signes.

<sup>(2)</sup> όμοονσιος

нан миот. би имебійноги те тапастасіс миех.с. (-b2-) пісбат те миебійноги еффорог, ефстичне

Puisqu'il en est ainsi, écoutez attentivement.

Le signe episimon, qui est le sixième, figure le sixième millier d'années, je veux parler de la lettre qui est le symbole du Christ. Il est suivi d'une lettre non-voyelle, le zéta, représentant la consommation qui arrivera au septième âge ou septième millier d'années. Elle est une chose sans voix et indicible, la consommation du monde, puisque ce jour et cette heure, personne ne les connaît (1), pas même un ange, mais Dieu seul. Voilà pourquoi cette lettre septième n'est pas une voyelle (2).

La huitième lettre est une voyelle ; elle nous représente reci : dans le huitième (âge) a lieu l'anastase du Christ (s) ;

<sup>(1)</sup> Litt. - au sujet de ce jour et de cette heure personne ne connaît -.

<sup>(2)</sup> Litt. - est same volx -.

<sup>(3)</sup> Nous avons conservé le mot unastase anacracic du texte copte. On se peut pas supposer, en effet, que l'auteur ait voulu placer la résur-rection du Christ au huitième âge. Il faut entendre ici par l'anastase du Christ soit la réapparition du Christ, soit, plutôt, la résurrection de ceux qui ressusciteront par le Christ. Le texte de l'épitre aux Thessaloniciens auquel il est fait allusion dans la suite, permet l'une et l'autre interprétation, (I Thess. IV, 15.)

едре на еснайтье би одсти набхасседос ти од-

етве нагонта  $\bar{H}$  ми  $\bar{\omega}$  нетотыно птанастасис евох. сежиммос ероот оготсон же сефороот.

ne, edwenney ust on.

ou cod must e ne edfodoor, only y ou ordedfodoor of (sig) enecost neuecimon ule ums , ein, ele e ue, os-co-einoue neuext ucost udedfodoor elo use nolomenimus neuext su uneluxommoor, saic edot ulon

ому мен такгента минся z агоол, не ому минся преафорог исе ни чи вобяг ися нелебил, чууч иматтымие би теми минолле, од в исята небяг сута сута преам преафорог не, сута он пому

celle-ci, en cffet, aura lieu à la voix de l'archange et de la trompette divine.

C'est pourquoi le hêta et l'oméga, qui annoncent l'anastase, on les appelle l'un et l'autre des voyelles.

Si tu n'acceptes pas ce que j'avance, d'is-moi toi-même pourquoi ces deux voyelles (1) servent comme de rempart à la lettre episimon du signe, à savoir E; car il est précédé de e, une voyelle, et suivi de hêta, une autre voyelle.

Il y a sept lettres voyelles ; il y a également sept œuvres qui ont surgi à la voix de Dieu. Or ces sept voyelles ne se présentent pas à nous les unes après les autres ; mais l'une tu la trouves après quatre (2), une antre après trois,

Epsilon et héta: l'épisimon est placé entre ces deux voyelles, comme entre deux remparts

<sup>(?)</sup> Dans et passage, comme dans plusieurs autres endroits, le nem de nombre est accompagné de son équivalent alphabétique a., v. ß, a etc. Çâ et là, on croit reconnaître dans l'emploi de ces signes une allusion à leur interprétation symbolique; ailleurs, ils paraissent simplement employés par redondance.

Lowboc ebood.

Low oc. use dood unectoixion natabood, not use used unectoixion natabood, not used of the use o

минолле ми несто біли чуфа, ня пластоне би идіж чучи, ня еленб біли чуфа, ня пластона проби на пе

ебрет он би ичебточих ито ибочие голлести ичед, оли точих устрой почих устрой и подрось чинся суфа.

une autre après deux, une autre après une (1) : c'est ainsi que les signes et les miracles produits par la voix de Dieu n'arrivèrent pas en une fois les uns après les autres. mais d'après une succession de temps et d'époques. Il en est de même des lettres (2) sans voix auxquelles nous avons assigné une époque.

La première voyelle est la figure d'alpha ; elle représente Adam, dont le nom s'écrit par alpha et qui reçut l'existence par les mains de Dieu et par sa parole.

Trois lettres non-voyelles viennent après alpha ; de nouveau, dans le troisième millier d'années, c'est-à-dire,

<sup>(1)</sup> Pour le moment, l'auteur ne s'explique pas davantage à ce sujet; il paraît vouloir montrer simplement que voyelles et consonnes ne se suivent pas dans un ordre déterminé; de fait, α est séparé de « par trois lettres; « de », par une, ou par deux si l'on compte l'épisimon : π de », par une seule; ι de « par cinq. ou par quatre si l'on supprime le χ, conformément à la théorie de l'anteur; « de », par quatre : π de ω, par trois, ou par deux si l'on écarte le ψ — Voir les explications données à la fin du traité.

<sup>(2)</sup> Litt. • les éléments • creixies ; nous croyons qu'il s'agit lei des lettres en tant qu'elles symbolisent les créatures produites à divers intervalles.

фоле иле питачулстос. Поше били пеброод чиновис иги иног ибоф ибедсиял ито чи сиял ите бче чи сенте ибочие, ад-

частире.

ны несбят ичтороод имистьхос ионтя, едодено ми-

après deux mille deux cent quarante deux années (1), arriva, à la voix de Dieu, le grand événement retentissant du déluge.

Et de nouveau, Dieu promulgua la loi à Moïse et à ses enfants.

Puis, par sept lettres non-voyelles, après ces trois voyelles (2), nous connaissons la figure de la division des langues qui se produisit par la voix de Dieu, lors de la construction de la tour; la langue unique des hommes s'étant divisée en une multitude de langues (3).

Après la troisième voyelle, vient la lettre non-voyelle de l'élément (4) thèta ; elle montre que, par l'intervention

<sup>(1)</sup> Conformément à la chronologie de Septante.

<sup>(2)</sup> Nous ignorons quelles sont les sept consonnes visées par l'auteur. Plus loin, il affirme qu'alpha vient après trois consonnes. On se rappelle que, dans l'interprétation des lettres grecques, il a débuté par della pour remonter jusqu'à alpha, en passant par gamma et béta. Cf. Muséon, Vol. 1, n° 2, p. 128 suiv. Le lien logique de tout cet exposé est difficile à saisir, bien que le sens littéral du texte soit généralement assez clair.

<sup>(3)</sup> Litt. « était aux hommes une laugue unique et celle-lá s'est divisée en une multitude de langues ».

<sup>(4)</sup> crixoc employé dans le sens de crotxion.

егден непучт. имоот білм имні итяже нитнье мину евоубен инте бави ельей помож білм имні птяже бор егдення помож

иос мичит имаже миночос, чил сер ие юта.

ниомос. бм неброод минодде од фининд ийгоже едбипот диба одиние бм неддоод ийго ибомие минос-

инали. члебсиям ибтр не нег евоу изессом ийные

(a) L'erreur déjà signalée pour les feuillets € et 3, se reproduit également ici, le verso de la page pi ayant au substitué au recto:

de Dieu, arriva la sortie de l'Egypte des enfants d'Israël, avant qu'Il leur donnât la loi et qu'Il légiférât pour eux, par les dix paroles inscrites dans les tables.

Iota est une voyelle ; il signifie les dix paroles de la loi ; car iota a la valeur de dix.

Tout cela arriva dans les quatre mille ans du monde, par la voix de Dieu qui a donné les dix paroles de la loi.

La deuxième chose est ce qui arriva sous Josué (1), fils de Nave.

(i) Litt. « est celle (venant) de Josué ». — Le Ms. ne mentionne pas explicitement le premier fait. Abstraction faite des points obscurs que nous signators, il semble que l'exposé de l'autour puisse se ramener à ce qui suit : la première voyelle » représente Adam; puis viennent trois consonnes (», », »); puis les lettres (», », » » symboliques du déluge, de la promulgation de la loi, de la dispersion des langues; puis le théta représentant la sortie d'Egypte; puis le fota, la quatrième voyelle, figure des dix paroles de la loi; puis les consonnes séparant « de », c'est à dire », », », », » répondant à quatre faits (dont les 3 derniers seuls sent clairement désignés : Josué, Chanann, les Juges); vient ensuite, la cinquième voyelle, », symbole de l'édification du temple; puis quatre consonnes (», », «, ») figurant les quatre campements d'Israéi; ce qui nous mêne au

нов иханови.

имебу потр не невытис.

ebood nonth.

the control of the con

пое оп мениса стоот и нетогулоп натороот тотт-

(a) En tête de la page (v) : pt tc Xc is

Le troisième élément (1) est l'héritage de la terre de Chanaan.

La quatrième chose, ce sont les Juges.

En effet (sic), le cinquième millier d'années, Dieu l'a marqué et nous l'a signifié par sa voix et par lui-même et son commandement. La cinquième voyelle (2) est le temple bâti par Salomon. Alors Dieu y parla et îls L'entendirent par les prophètes, et ils célébrèrent la gloire par laquelle Il s'était révélé à eux.

De même, après quatre lettres non-voyelles, à savoir pi, ro, summa, tau, se présente la sixième lettre u ; c'est

commencement des soixante-dix semaines qui se termineront au Christ, figure de la sixième voyelle  $\tau$ . Celle-ci est séparée par deux consonnes  $(\Phi, \chi)$  de la septième voyelle,  $\omega$  symbole de la consommation.

Sic: etixos paraît être employé de nouveau comme synonyme de evoixion, élément ou lettre il s'agit de l'élément en tant qu'il représente un fait.

<sup>(2)</sup> Litt. - la rinquième (lettere) donnant un son. -

маумска миучос и тогомы и изойты мину.

нирьмог миучнос (sig) мину и торть мирие с техмирие у адгоод пому негодсямане ммоод у гмитеро
измеброд исбот и реафороод, его и диод и изинет
изиторт сур истолхной натороод, на егменися

менись на би темве нбевующее или иелжов мя

(b) evecie pour olagois, manafones.

ainsi que, — après les quatre campements des enfants d'Israël et la construction du temple — au sixième jour de cet âge, le sixième millier d'années, le Christ notre Dieu, la grande voix et la parole de Dieu le Père, devint semblable à nous.

En effet, les quatre lettres non-voyelles qui viennent après la cinquième voyelle, symbole de l'édification du temple, 1) signifient quatre choses, 2) le règne des rois du peuple d'Israël, la destruction du temple, 5) la servitude du peuple, 4) la dispersion d'Israël (1).

Après cela, (nous arrivons) dans les soixante-dix semaines qui, selon la parole de Daniël, se termineront

<sup>(1)</sup> Nous avons maintenu les chiffres à la place qu'ils occupent dans le Ms. : il est vraisemblable que, dans la pensée de l'auteur, ils devaient marquer les quatre événements mentionnés dans le texte et qu'une négligence du scribe les aura déplacés.

нендантрыхоод.

utor e. iimeócañid se nai ero urruoc urcrutegia munca droor, arm imeócoor ucóai natóboor óitormá óboor, menuca (a) segra s. omoime (vie) umeótor óitormá óitormá ete umeómomutue e ne ora se óitormá natucóai natóboor ele uñiobu ne g. ora se meu orcóai ucóai urropada ele uñiobu ne g. ora se meu orcóai eleunr nea nesebur, ayya ora meu munca ñomut édun urmumoc, se elbe or aba nicañid ucóai ubedóan urromanoc, edormí arm nedormí au, tenusóita en un se ero ucabainoc, arm etantigem orge neren an se ero ucabainoc, arm etantigem orge neren a

(a) pour menneme.

au Christ, figure de la sixième voyelle, conformément à ce que nous avons dit (1). Celui qui est charnel et qui contredit ce que nous avançons, bon gré malgré (2), nous le condamnerons en lui demandant pourquoi ces sept voyelles ne se présentent pas ensemble dans l'alphabet, les unes après les autres ; mais l'une vient après trois lettres non-voyelles, à savoir la première &, puis vient une lettre non voyelle &, qui est la seconde ; la lettre voisine est la troisième c; une autre non-voyelle, suit immédiatement après, delta > ; puis vient la cinquième, après quatre lettres ; puis la sixième est une non voyelle, voisine de la cinquième e; la septième voyelle, celle qui

<sup>(1)</sup> La phrase est incomplète : en voici le sens littéral : « Après ces choses, dans les soixante-dix semaines au sujet desquelles a dit David, que sera leur consommation jusqu'au Christ, figure de cette sixième voyelle, conformément à ce que nous avons dit. - L'arabe traduit ; « après cela suivent les soixante dix semaines » La consommation, l'auteur le déclare a la fin, répond à  $\omega$ , la septième voyelle.

<sup>(2)</sup> Litt. - volens nolens -.

ьес сод 12 мичтонс, форм. Бергод свето имевеодения. Та внеб нечеб. бемин, сеугод свето имеминосмос, водеоод миетод, ми итные, мен нешич миносмос, водеоод миетод, ми итные, мен нешич сета, еспета изг идетеовт миедессетую, едо сета, еспета би иметод иметод и сиед идех семос (вус) иноди би имебсоод ито в иромие, мен имебесо миебсета есе от ветод би сиед идех семос ми имебсоод исбет иреффроод, едопетина.

figure la consommation, arrive après deux consonnes qui la séparent de la sixième voyelle (1). Cette lettre est la septième, à savoir ω; si elle est composée de deux éléments (2), c'est que, au sixième millier d'années et au septième, a eu lieu la prédication de l'Évangile et qu'à la suite de ce septième, arrivera la consommation du monde. A la gloire du Père et du Fils et du Saint Esprit.

J'ai fini d'écrire, le quatorzième jour du mois de Paschons, année 1109 (5).

A. HEBBELYNCK.

<sup>(1)</sup> Le φ et le χ, qui séparent τ de ω; le ψ est écarté.

<sup>(2)</sup> ττχιεκός (3); d'après l'arabe, il faut lire eτοιχιοα, élément. Il s'agit des deux demi cercles de la lettre ω.

<sup>(3)</sup> De l'ère des Martyrs, équivalant à l'année 1393 de l'ère chrotienne. Ici se termine notre texte copte. Les six derniers feuillets (en partie détériorés) du Ms. sont exclusivement arabes et n'appartiennent plus au livre de l'Apa Seba. On lit en effet, presque au début de cet appendice (après un hommage au Christ, suivi d'une doxologie) : « Est fini le livre qu'a composé le moine Apa Seba sur le mystère caché dans les lettres de l'Alphabet »... Dans ce qui suit, certaines idées nouvelles se font jour à côté d'explications déjà données. Notons spécialement : l'extension du symbolisme christologique à chacune des premières lettres de l'Alphabet ; les spéculations sur les trois phases religieuses de l'humanité : hanétisme, judaïsme, christianisme; l'adhèsion à la doctrine monophysite dont on ne trouve pas de trace dans le traité copte-arabe ; les considérations sur la nature de l'Esprit de Dieu. D'après une traduction de M, Forget.)

## ERRATA.

Vol.	1	nage	14	ligne	95	crat d	len de		tire	16.
*	I	in Taxable	15	aid aid				deux autres		trois autres
	1	190	15	195-	7			E et Az		E, Ay et pu.
	1	ļu.		dern	. Ligne		ga .	tau, khi.	-	tau, phi, khi.
	1	-			du cop			(b) (a) (b)	-9	(a) (b) (c)
-	1	100	190	ligne	9		er	RATA	-	MATA
-	1	-	133	4	10			резевн		пежад
	T	-	131	note	(1)		-	k"an	ч	La
*	1		131	ligne	11		-	REMAG	9	режен
-	1	-	135	-	L		77	ne gas	-	ncove
170	11	-	12	-	165			risième tome.		oisième partie.
56	11	-	341	note	CAL STAR	Lagran	de (A	faston 1900, j	p. 20	) lire (Muséon
	1	900 p.	122	h.					-9	Rian applies accounted

Vol. II p. 31 note (1) au lieu de voir aussi p. 125 suiv., lire voir aussi (Museon 190), p. 20 suiv.).

Vol. II p. 398 note (2) au lieu de leize lire lezie

Un certain nombre de traits surmontant les lettres coptes, se sont brisés gendant l'impression.

L'accentuation de quelques mots grecs devrait être corrigée comme suit :

```
Vol. I page 25 note (2) γενόμενος

" II " 107 note (2) στοιχείον

" II " 111 note (3) βλύπρος

" II " 120 note (1) Ι. 1 τον

" " " Ι. Ε συνδεδεμένον

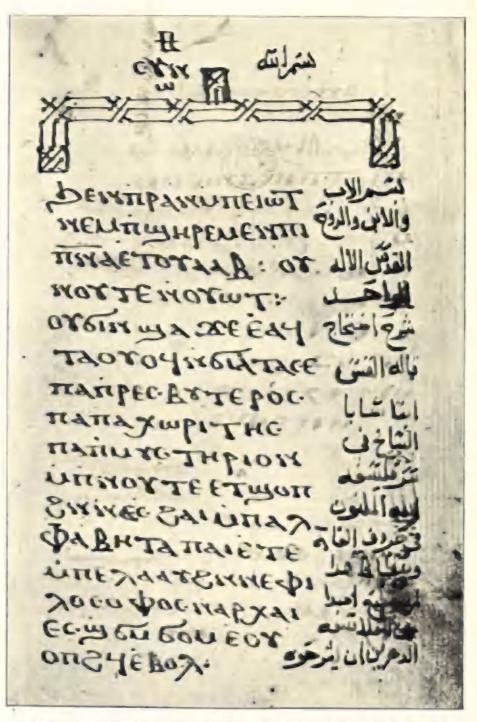
" " " Ι. Α δείπν

" " " Ι. Ο πάσα
```





Manuscrit 593 du fonds Huntington de la Bibliothèque bodlèienne d'Oxford
PREMIER FEUILLET (Voir introduction p. 14)





PATHINIU UNDICLIC NPWUE UNNIBENILLE TONS · UNICTHICICN ETWOOTEPOOYAN N MICSTILLITATIVE NETTECHUNNITETEX SENDEAXIQUME AMEACMEDIAAMCE EWWIII WANCZAICOYZNA NOYOYUBAHUDCI ETOUUFS.COO



## TU-PI-LAK. (1)

## HI.

Les deux premières syllabes du mot tupilak (prononcez toupilak) ont déjà reçu une explication étymologique.

En toute briéveté je rappellerai seulement au souvenir du lecteur que le plus sage est de les dériver du verbe esquimau-alascien « tuppi » (revenir) opposé aux verbes groënlandais qui nous sont plus familiers : tupipoq et tupinarpoq qui signifient, comme nous le savons déjà, étouffément, et au propre et au figuré, comme par exemple : l'effroi que l'on sent à l'apparition d'une vision terrible et inattendue. Je crois en effet que ces derniers mots se sont peut-être formés plus tard d'après le premier : tuppi (revenir).

Il s'agit donc ici essentiellement de la troisième syllabe du mot, laquelle, je le crois, doit avoir une origine très intéressante et jusqu'ici inconnue. Quant à l'affixe « lak » remarquons qu'en Groënland il ne vaut plus que comme un signe ou une terminaison tout-à-fait grammaticale,

<sup>(1)</sup> Voir Musson, t. XVII, p. 407 et t. XVIII p. 37.

e'est-à-dire comme la marque d'un substantif, synonyme aux terminaisons françaises : « tion », « isme », « ité », etc., soit que la dernière lettre de la syllabe finisse en « k » dur, soit en « k » doux, que nous représenterons

par la lettre « q ».

Mais ce nivellement des deux lettres : « k » et « q » est-il bien conforme à la vérité? Je crois que « lak » et « laq » ont, d'abord, eu une signification toute différente. Cette question n'a jamais été discutée, et on n'y a pas fait la moindre allusion dans aucune des grammaires groënlandaises, (ni dans celle de M. Kleinschmidt, en allemand, ni dans l'édition abrégée par M. Chr. Rasmussen, en danois). Je vais donc communiquer à ce sujet mes propres impressions, en tâchant de les vérifier de mon mieux.

D'abord il me semble que de toutes les terminaisons « lak » en « k » dur, on peut presque toujours dériver l'idée de quelque chose de mauvais, d'une anomalie ou d'une împerfection; tandis que le laq (lak doux) ne présente jamais que le caractère grammatical suivant : la marque d'un substantif, étant pour ainsi dire d'une qualité plus neutre que « lak » (k dur). Aussi les mots en « laq » sont-ils en majorité, tandis que les « lak » se restreignent au petit nombre d'exemples que je vais citer.

(Il faut mentionner d'abord que « lak » et « laq » prennent aussi la forme « dlak » et « dlaq », selon les circonstances).

LAK - DEAK EN " K " DUR.

1. kulak - laid, lourd, hideux.

2. kilak gale.

aterdiak habit de plongeur (soit une façon d'habit anormal).

1. qajorddlak fondrilles ou sédiment médiocre.

 kaŭjatdlak « eau de vie » (littéralement ce qui fait les gens chanceler par ivresse.

6. magdlak un filou.

 pûgdlak poisson de l'espèce dont la bouche est trop petite.

8. pupigdlak rousseur.

9. milakulak lentille (litt. vilaine tache).

sérdiak égratignure.

qanagdlak algue, varech (espèce particulièrement anormale).

12. tupilak revenant ou moustre.

45. sordiak bulbe ou racine de plante — méprisé parce que l'âme d'un mort s'y cache.

Les exemples ci-dessus, sont, je ne le nierai point, un peu recherchés, car, je tiens à le dire, j'ai cherché minutieusement un peu partout les arguments de ma théorie, jamais, il est vrai, aux dépens de la vérité ou de ma conviction.

Quant aux mots en « lak » doux, voir : Le dictionnaire groënlandais.

Pour la terminaison lak — dlak, notre célèbre Kleinschmidt est évidemment anxieux. Dans les listes d'affixes de son Dictionnaire groënl. il dit seulement que c'est un affixe » qui se trouve dans des mots tels que : « iterdlak » (creux anormal, qui se trouve parfois dans certains plateaux de montagnes), dans « qanagdlak — varech. » et, peut-être aussi dans le mot « sondlak ». Mais il ne formule pas l'explication de la syllabe « dlak » en elle-même. Pour moi, je crois après des années d'études minutieuses pouvoir dire que l'affixe, considéré d'ordinaire comme adjectif, est un affixe substantif signifiant « racine de plante » et particulièrement un « bulbe ». Ceci se confirme suffisamment dans les noms de plantes susnommés : le « qanagdlak et le « sordlak ».

Je suis arrivée à ce point de vue, en voyant par les glossaires et des descriptions ethnographiques que l'expression des Esquimaux d'Amérique pour les herbes et les racines (lagat) semble être tout à fait synonyme au « lak » ou « dlak » des Esquimaux de Groenland.

Je citerai comme argument : Native Races, p. 79 (d'après le journal de Sagoskin). « Die Eskimoen auf Kadjak essen ihre Wurzeln (layat) sowohl roh als gekocht ».

C'est qu'en qualité de Groënlandais on comprend facilement a) que lagat doit être le pluriel d'un singulier lagak; et b) que ces deux mots ne doivent pas être prononcés avec le « g » doux des Danois, mais avec le « k » dur comme lagkak et lagkat. Je suis persuadée que le « lak » groënl, et le lagak kadjak ne sont que des formes variées du même mot.

Par cette nouvelle explication du sens de l'affixe « lak » — dlak, le lecteur croira peut-être que je change d'avis, quant à ma première supposition qu'il signifie « laid », anormal ou même méchant. Il n'en est rien, au contraire ; les deux expressions s'accordent. Je vais bientôt y revenir.

Plus loin, vers le sud jusqu'à l'ile Kadjak et les autres Aléoutes on n'a jamais rien su de bien précis sur l'existence de la race esquimaude, quoique certains auteurs prétendent qu'elle provient de ces contrées méridionales. Il en est pourtant, nous le savons, qui ont là-dessus un avis tout opposé. Quant à moi j'adopte la première supposition en raison de la ressemblance singulière des mœurs, des traditions et même de la langue.

Si ce peuple, qui reçut plus tard le nom d'Esquimaux d'une tribu de l'Amérique du Nord, est vraiment venu jusqu'à la région qu'il occupe aujourd'hui en suivant les côtes de l'Amérique et de l'Asie orientale, il va sans dire qu'il a pu laisser là-bas des traces de sa langue ou qu'il a pu adopter partiellement les langues des peuples parmi lesquels il a peut-être séjourné pendant des centaines d'années. On trouve par exemple les expressions kadja-kiennes et groënlandaises pour racine et bulbe rendues d'une manière aussi approchée que possible chez un peuple de l'Asie méridionale, les Karines : lok, lok-mai, lakul.

C'est àc et accord remarquable des mots que je dois l'observation faite plus haut, que l'affixe groënlandais lak (comme du reste le mot entier tupilak) devait avoir une origine très intéressante. Quant à moi qui suis absolument convaincue qu'un grand nombre des Esquimaux groënlandais sont venus de la mer du Sud je trouve l'accord tout naturel.

Revenons au sujet que nous avons quitté un instant et demandons-nous : Quel rapport y a-t-îl entre un bulbe et « laîdeur » au figuré comme p. ex. un mauvais esprit ? Tout simplement celui-ci, qu'on se figurait que le bulbe contenaît l'âme des morts, surtout celle des personnes méchantes ou des fainéants.

On retrouve encore cette même idée chez les peuples barbares. Et — chose remarquable — nous autres Danois disons d'un fainéant ou vaurien, qu'il est un « Rod » (racine) ou « Knold » (bulbe), et nous voyons la même chose dans notre nom vulgaire pour la dent-de-lion (taraxacum) c'est-à-dire « Fandens Melkebotte » le » pot au lait du diable », le « sordlak » des Groenlandais.

L'origine du mot sordiak est obscure, à moins qu'on puisse le dériver du petit mot « so », = « qu'est-ce que c'est que cela? » ici avec un peu d'ironie dans la question, comme par exemple : quel est ce bonhomme-là (dans le bulbe)? : car, quoique le sordlak soit le nom commun pour la racine de toutes sortes de plantes, il est en même temps le nom propre de la dent-de-lion groënlandaise ou du « pot au lait du diable » des Danois. D'après cela il paraît que notre analyse est assez bien fondée.

Après être arrivée à la conviction que lak (= dlak) des Groënlandais avait dû signifier dans sa première acception » bulbe », et avait été conservé au sens propre dans les noms des plantes sordiak et qanagdlak (1), je crois qu'il faut analyser et traduire le mot tupilak, non pas : le « mauvais esprit dont la seule vue effraie les hommes jusqu'à les faire étouffer » (2) ; mais d'après le verbe alascien tuppi (revenir). C'est donc le bulbe qui revient parce qu'il recèle un mauvais esprit ou l'âme d'un mort qui possède un corps humain.

Nous croyons avoir démontré que la syllabe groënlandaise lak-dlak peut exprimer les deux idées bulbe, laideur et même méchanceté. Et nulle part cette double signification n'est plus manifeste que dans le mot Tupilak.

Nous aurons l'occasion de poursuivre cette analyse.

Si quelque jour il était prouvé que mes théories n'ont pour base que des rencontres de hasard on ne pourrait

<sup>(1)</sup> qanaglak ou « racine montant de tente, » est une espèce d'algue mangeable qui consiste en de longues tiges que les indigênes comparent aux montants qui servent d'appui à leurs tentes.

<sup>(2)</sup> On ne peut pas rattacher le mot tupitak au verbe groënlandais tuppipoq (étouffer),

nier au moins que les apparences leur sont favorables. Et si je n'obtiens par cette recherche qu'un seul des buts de toutes mes études sur ces problèmes, c'est-à-dire de provoquer la discussion entre les Américanistes et les Orientalistes, il me semblerait avoir gagné un grand avantage. Dans ce cas, je me consolerai avec les paroles de Darwin : Les théories en elles-mêmes sont bonnes, car elles mènent aux faits.

S. RINK.

## DIODORE DE TARSE ET SON ROLE DOCTRINAL®

C'est une figure intéressante que celle de Diodore de Tarse. Par le poste qu'il occupa dans la hiérarchie ecclésiastique, le rôle qu'il joua dans certaines circonstances, et notamment les influences doctrinales qu'il aurait exercées dans un certain milieu, l'évêque de Tarse occupe une place à part dans l'histoire de l'Eglise au IV siècle. Cependant cette figure est restée jusqu'à un certain point dans l'ombre, et toutes les recherches qu'on a faites à ce sujet ne semblent pas en avoir nettement fixé les traits. Ne l'aurait-on même pas quelque peu altérée ? C'est une question que l'on peut se poser dans l'état actuel de nos connaissances. Je voudrais étudier d'une manière sommaire la vie et les gestes de ce personnage célèbre. Diodore de Tarse appartient à la fois à l'histoire et à la patrologie, deux sciences qui ont leur place toute marquée dans notre Reme.

<sup>(1)</sup> I. Sources: P. G., t. XXXIII; Mai. Nova Patrum Bibliotheca, t. VI, 2. p. 240-258; Pitra. Spicilegium solesmense. t. I. p. 260-275; outre sources historiques citées au cours de cette étude: — II. Travaux: Kihn. Ueber θπορία und αλληγορία, dans la Theot. Quartalschrift, t. LXII. (1880), p. 531-582; Bardenhewer. Patrologie, 1894, p. 7:9-301; Katherot. Anc. litter. chrét., 1897, p. 293-295; — III. Traductions. Fragments dogmatiques traduits en syriaque dans P. de Lagarde, Analecta syriaça, Leipzig et Londres, 1858, p. 91-100.

1.

On ne possède aucune donnée précise sur la date de la naissance de Diodore de Tarse, ni sur les vicissitudes de son enfance et de sa jeunesse. Il faut donc renoncer, du moins provisoirement, à éclairer son berceau et les premières années de sa vie, et se contenter de le saisir au moment où il entre sur la scène des événements. Nous savons pourtant qu'il était né à Antioche, ville qu'il illustrera plus tard par son enseignement, son action et ses luttes ; il appartenait à une famille très honorable et très considérée dans la ville. Doué de talents extraordinaires, qu'il favorisait du reste par une constante et infatigable application, il alla, vers le même temps que saint Basile (ca. 550), étudier à Athènes qui était alors, comme tout le monde le sait, le centre de la belle culture intellectuelle et le rendez-vous de tous les esprits distingués. Là, à l'aide d'un travail continuel, il acquit une assez vaste connaissance de toutes les sciences divines et humaines. Cependant cette formation purement scientifique ne suffisait pas à son âme. Son esprit, fortement pénétré des principes chrétiens, cherchaît un genre de vie plus élevé et plus pur qui lui permit d'atteindre, autant qu'il le pourrait, à l'idéal de la perfection chrétienne qu'il entrevoyait déjà. C'est précisément ce qu'il s'efforca de réaliser. Nous savons par Socrate (1) et Sozomène (2) que,

<sup>(1)</sup> En nous parlant de saint Jean Chrysostôme, Socrate nous dit, comme nous le verrons plus loin, qu'il fut disciple de Diodore et qu'il se forma sous sa direction avec Théodore de Mopsueste et Maximus qui devint plus turd évêque de Séleucie en Isaurie: Τηνικάτα ούν ούτοι (saint Jean Chrysostôme, Théodore de Mopsueste et Maximus) σπουδαίοι περί την έρετην γενόμενοι, μαθητεύουπν είς τὰ ἀπκητικά Διοδώρφ καὶ Καρτερίφ, οίτινες τότε μὸν ἀπκητιρίφ προίσταντο. (Η. Ε., VI, 3).

<sup>(2)</sup> Sozomène raconte la même chose en substance : Tauras de tas quae-

de retour dans son pays, de concert avec un certain Carterius archimandrite, il fut mis à la tête d'une communauté monastique (ἀσκητέρων) dans Antioche même ou dans ses environs.

Dans cette retraite Diodore ne resta pas inactif. Tout autour de lui on pe tarda pas à sentir son action salutaire. Son assertious devint le foyer de l'esprit nicéen et le centre de la résistance à l'arianisme dans la ville d'Antioche. C'est de ce milieu que vont partir tous les efforts pour arrêter les progrès de l'hérèsie arienne vaincue à Nicée. Pour bien comprendre et suivre les phases de l'attitude de Diodore contre l'hérésie agressive il faut se rappeler quelle était à cette époque la situation d'Antioche au point de vue religieux ou plutôt théologique. Deux partis opposés, orthodoxes et ariens, nicéens et antinicéens, se faisaient dans la capitale de la Syrie une guerre acharnée. Les hérétiques, adversaires du consubstantialisme proclamé à Nicée, avaient une grande confiance parce qu'ils comptaient beaucoup sur les faveurs et la protection des empereurs Constance (557-564) et Valens (564-578). Diodore se posa en champion fidèle et énergique de l'horthodoxie nicéenne et fit une guerre sans trève ni merci aux doctrines ariennes. Ce n'était pas du reste là sa première entrée en campagne. Déjà il s'était exercé à la lutte en défendant la bonne cause. Au temps de l'évêque arien Léonce († ca. 357), et encore plus pendant l'exil du patriarche Mélèce (560-578), Diodore et son ami Flavien, qui succéda à Mélèce en 581, défendirent l'orthodoxie des communautés chrétiennes de la métropole syrienne au milieu de toute sorte de dangers. Théodoret

σοφίας διδασχάλους έσχε (saint Jean Chrysostôme) τούς τότε προεστώτας τών τηθε περιφανών άσχητηρίων Καρτέρίον τε καλ Διόδωρον τον ήγησάμενον της έν Ταρσώ Έκκλησίας, (H. E., VIII, 2).

nous dit que, dans cette circonstance, Diodore et Flavien restérent comme deux rocs immuables contre lesquels venaient se briser tous les flots de cette redoutable tempéte (1). Le très sage et très fort Diodore, semblable à un fleuve grand et limpide, arrosait les siens et dissolvait les blasphèmes des adversaires ; il ne faisait aucun cas de la noblesse de sa condition, mais supportait toutes les épreuves pour la foi (2). Quant à Flavien, il oignait le grand Diodore comme un athlète (5).

Julien l'apostat, lors de son expédition contre les Perses, passa l'hiver à Antioche. Pendant ce temps il mit tout en œuvre pour donner une nouvelle vitalité au culte des divinités païennes, qui était en pleine décadence. Dans cette tentative il se heurta à l'opposition et à l'énergie de Diodore chez qui il rencontra un adversaire aussi habile que résolu. Dès ce moment Julien lui voua une haine implacable. A cette haine contre le lutteur nicéen il donna un libre cours dans une lettre, inspirée par la colère, adressée à un certain Photin, que nous a conservée Facundus évêque d'Hermiane dans son ouvrage intitulé : Pro defensione trium capitulorum (4). Diodore s'était servi

Φλαβιάνος δέ καὶ Διόδωρος, καθώπερ τινές προβόλοι, τὰ προσβάλλοντα διέλωον κύματα, (Η. Ε., IV, 22).

<sup>(2)</sup> Διόδωρος μέν ὁ σοφώτατος τε καὶ ἀνδρειότατος, οἰα τις ποταμός διειδής τε καὶ μέγας, τοῖς μέν οἰκείοις τὴν ἀρδείαν προσέφερε, τὰς δὲ τῶν ἐναντίων βλασφημίας ἐπίκλυζε. (Ibid.)

<sup>(3)</sup> τον μέγαν Διόδωρον καθαπερ τινά πένταθλον ήλειρεν άθλητήν. (Ibid.)

<sup>(4)</sup> Voici les principaux passages de cette lettre : - Tu quidem, o Photine, verisimilis videris, et proximus salvare, benefaciens nequaquam in utero inducere quem credidisti Deum. Diodorus autem Nazaraei magus, ejus pigmentalibus manganes acuens irrationabilitatem, acutus apparuit sophista religionis agrestis....... Quod si nobis opitulati fuerint dii et dece, et musae omnes, et fortuna ; ostendemus infirmum et corruptorem legum, et rationum, et mysteriorum paganorum, et deorum infernorum : et illum novum ejus Deum Galilaeum, quem aeternum fabulose praedicat, indigna morte et sepultura, denudatum confictae a Diodoro deitatis.....

des armes empruntées à la sagesse athénienne pour percer la langue de Julien.

En 572, Diodore, étant en fuite, séjourna quelque temps chez Mélèce en Arménie ; c'est là qu'il noua des relations avec saint Rasile le Grand. Il nous reste des traces de cette liaison d'amitié. Une lettre de Basile (1) est adressée à Diodore pour lui rendre compte des écrits que ce dernier lui avait envoyés. D'après l'inscription de cette lettre, Diodore n'était alors que simple prêtre. Après son retour d'exil, Mélèce, pour le récompenser de son zèle et de son courage à défendre en toutes circonstances la foi de Nicée, l'éleva à l'évêché de Tarse. Selon toutes les apparences et les inductions historiques, c'est en 578 que Diodore devint évêque de Tarse. Sa nouvelle charge lui imposait de nouveaux devoirs ; il n'y manqua pas ; c'est en cette qualité qu'il assista au deuxième concile œcuménique (Constantinople 381). Là il dut jouer un rôle assez important, car le décret de l'empereur Théodore, en date du 30 juillet 581, qui approuve le synode, fait mention de Pélage de Laodicée et de Diodore de Tarse, comme des juges et des arbitres de l'orthodoxie en Orient.

Iste enim malo communis utilitatis Athenas navigans, et philosophans imprudenter, musicorum participatus est rationem, et rhetoris confectionibus odibilem adarmavit linguam adversus coelestes doos, usque adeo ignorans imbibens, ut aiunt, degenerum et imperitorum ejus theologorum piscatorum errorem. Propter quod jam diu est quod ab ipsis punitur dlis. Jam enim per multos annos in periculum conversus, et in corruptionem thoracis incidens, ad summum pervenit supplicium. Omne ejus corpus consumptum est: nam malae ejus conciderunt, rugae vero in altitudinem corporis descenderunt: quod non est philosophicae conversationis indicio, sicut videri vult a se deceptis, sed justitiae pro certo, deorumque poenae, qua percutitur competenti ratione, usque ad novissimum vitae suae finem asperam et amaram vitam vivens, et faciem pallore confectam. « (P. L., LXVII, 621).

<sup>(1)</sup> La 135º (P. G., XXXIII, 572-573).

Les témoignages et les marques les plus flatteurs ne devaient pas faire défaut à Diodore. A son passage à Antioche, probablement en 586, il entendit son propre panégyrique de la bouche de son ancien disciple Jean Chrysostôme. Enfin après avoir rempli sa vie d'une féconde activité littéraire et joui de la plus grande autorité, ce qui en fit le chef de la « Nouvelle École d'Antioche » dont l'exégèse jeta un si vif éclat, il mourut avant 594. Il est impossible de préciser l'année et encore moins le jour de sa mort. Le berceau et le tombeau de cet homme sont enveloppés d'ombre. Une chose pourtant est à retenir comme couronnement de cette vie : c'est que Diodore restera à jamais célèbre pour avoir jeté les fondements de cette école d'Antioche dont sortirent deux hommes de premier ordre : Théodore de Mopsueste, exégète de grand mérite, quoique avec des tendances rationalistes, et Jean Chrysostôme, celui de tous les Pères grecs qui a su le mieux expliquer et interpréter la sainte Écriture. C'est là à coup sûr un tître de gloire que l'histoire, même au milieu des plus amères critiques, ne manquera jamais d'accorder à Diodore.

II.

L'œuvre littéraire de Diodore fut très vaste si l'on en juge par les indications éparses dans différents auteurs. Malheureusement de ces trésors littéraires il ne nous reste que quelques fragments. Dans certaines Chaines scripturaires on rencontre un bon nombre de scolies sons le nom de Diodore. Pour dresser un catalogue des écrits de l'illustre antiochien nous n'avons donc pas la ressource de recourir à ses œuvres elles-mêmes. Nous sommes réduits

à recueillir les indications de seconde main que nous ont laissées d'autres auteurs. C'est Suidas surtout qui va nous guider. En effet Suidas nous a conservé un catalogue assez étendu, quoique incomplet, des écrits de Diodore. Ce catalogue est emprunté à l'Histoire ecclésiastique de Théodore le Lecteur (1).

L'œuvre littéraire de Diodore se divise en deux parties :

1°. - Écrits dogmatiques, polémiques et apologétiques.

Sous ce titre nous groupons :

Is Un traité sur le Destin (llepi eluzopisme) (2). Aristote avait composé un ouvrage portant le même titre. Les théories de certains philosophes grecs relatives aux grands problèmes de la Providence, de la liberté et du mal avaient en un contre-coup un peu partout et notamment dans les contrées syriennes. On sentit le besoin de leur opposer une solide réfutation. C'est ce que fit Diodore. Photius (Cod. 225) (3) donne une analyse assez étendue de cet ouvrage. Cette analyse de Photius nous permet de nous faire une idée de l'érudition de l'évêque de Tarse. L'ouvrage embrassait huit Livres et cinquante-trois chapitres. Nous y reviendrons plus tard;

2º Suidas eite un traité sur un seul Dieu en trois Person-

<sup>(1)</sup> Cf. Suidas, Lex., sub. v. Diodore, Rec. Bernhardy, I, 1, 1379.

<sup>(2)</sup> Certains auteurs donnent pour titre: κατὰ εἰμαρμένης. Ce titre doit être plus exact car l'ouvrage, d'après l'analyse que nous en donne Photius, était une longue réfutation du Destin. — Dans Suidas l'ouvrage porte pour titre: Contre les astronomes, les astrologues et le Destin (κατὰ ἀστρονόμων καὶ ἀστρολόγων καὶ εἰμαρμίνης). Je ne sais pas si le titre de Suidas est exact. En tout cas Diodore dans cet ouvrage traitait d'une masse de choses comme nous aurons plus loin l'occasion de nous en convaincre: Il y a bien des données astronomiques et astrologiques.

<sup>(3)</sup> P. G., CII, 829-877.

nes (Περί τοῦ εἰς Θεὸς ἐν Τριἐδι) (1). Ce traité devait réfuter probablement des erreurs trinitaires ;

3º Suidas cite un autre traité contre les Melchisedechiens (Κατὰ Μελχισεδεκιτών);

4º Un truité contre les Juifs (Κατὰ Ἰουδαίων), également mentionné par Ebedjesn :

5° Un traité sur la résurrection des morts (Περί νεκρών άναστάσεως);

6° Un traité sur l'âme contre les différentes hérésies à son sujet (Περί ψυχῆς κατά διαφόρων περί αύτῆς αίρεσεων) (2) :

7º Un traité sur la Providence (Ilest aporoias) :

8° Des chapitres à Gratien (Πρός Γρατιανόν κεφάλαια). — Sujet inconnu :

9° Un traité contre Platon sur Dieu et les dieux (Κατὰ Πλάτωνος περί Θεοῦ καὶ θεῶν). Il est visible que c'est cet ouvrage que vise d'une manière si acerbe et haineuse la lettre de Julien l'apostat rapportée plus haut ;

10° Un traité sur la nature et la matière (Περὶ μόσεως καὶ σλης). — C'est un ouvrage par demandes et réponses, dédié à un philosophe nommé Euphronius;

11° Un traité contre Aristote sur le corps céleste (Κατὰ Αριστοτέλους περί σώματος ούρανίου). — Il s'attache à démontrer que le ciel n'est pas un animal, visant sans doute certaines fausses conceptions de l'époque :

12º Un traité sur les sacrifices contre le paien Porphyre :

15° Photius (Cod. 85) lui attribue un traité contre les Manichéens en vingt-cinq Livres (5);

(2) a Probablement contre Origéne ». (BATIPFOL, Anc. Litt. chret., p. 291).

<sup>(1)</sup> Mentionné aussi par Ebedjesu [Ebed Jesu] est un écrivain syriaque. Il a dressé un catalogue qui nous a été conservé par J. S. Asse-MANI (Bibl. orient., III, pars. I).

<sup>(3)</sup> Καὶ τὸν Διόδωρον, ἐν κ' καὶ ε' βιδλίοις τὸν κατά Μανιγαίων ἀγώνα ἀγωνισάμεναν, κ. τ. λ. (P. G., CII, 288).

14° Le même Photius (Cod. 102) signale aussi Différents arguments sur le Saint-Esprit (Περί τοῦ ἀγιου Πνεύματος διάφορα

έπυγειρήματα);

15° Léonce de Byzance dans son ouvrage Adversus Incorrupticolas et Nestorianos, N° XLIII, emprunte plusieurs citations à un ouvrage contre les Apollinaristes (Κατὰ συνουσιαστών) (1). Cet ouvrage est également mentionné par Ebedjesn. Il en existe plusieurs fragments en grec et en latin. C'est l'œuvre théologique par excellence de Diodore. L'apollinarisme avait fait trop de bruit pour ne pas éveiller l'attention et stimuler le zèle des défenseurs de l'orthodoxie:

16° Suidas mentionne aussi une Chronique (Xpowsóv), dans laquelle Diodore s'attache à corriger l'erreur d'Eu-

sèbe Pamphile sur les temps ;

17° Ebedjesu signale un écrit intitulé Adversus contentiosum et un autre intitulé Politicorum dont les sujets sont restés inconnus :

18° Enfin Théodoret (2) fait écrire Diodore « contre Photin, Paul de Samosate, Sabellius et Marcel d'Ancyve ».

## 2. - Écrits exégétiques.

Léonce de Byzance affirme que Diodore de Tarse et Théodore de Mopsueste combattirent contre les Ariens, Macédonius et Apollinaire, et firent des commentaires sur toute l'Écriture (3). Suidas répète la même chose en spé-

(2) Baer, fab. II, D. P. G., LXXXIII, 397.

<sup>(1)</sup> P. G., LXXXVI, 1385-1388.

<sup>(3)</sup> Περί δε τους χρόνους έπείνους έγένετο δύο άνδρες μεγάλοι. Διόδωρος ό Ταραού επίσκοπος, καὶ Θεόδωρος ὁ Μοψουεστίας οίτινες άντηγωνίσαντο προς Αριανούς καὶ Μακεδόνιον καὶ "Απολινάρων, καὶ τὴν άλλην Γραφήν ὑπεμνημάτισαν. (De Sectio, Act. IV, 3, P. G., LXXXVI, 1221).

cifiant davantage. D'après cet auteur, les commentaires exégétiques de Diodore portaient notamment sur la Genèse, l'Exode et la suite, les Psaumes, les quatre Livres des Rois, les Paralipomènes, les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques. — Pour le Nouveau Testament, il aurait commenté les quatre Évangiles, les Actes des Apôtres, l'Épitre [laquelle ?] de Jean l'Évangéliste. A tous ces commentaires Suidas joint aussi un traité sur la différence entre le sens spirituel et le sens allégorique (Tis diapopà lempias azi àllapopias). Ce sujet était très familier aux maîtres de l'école d'Antioche. Il s'agissait de prendre position entre deux tendances exègétiques contraires, et l'on sait quel fut le caractère de l'école d'Antioche en cette matière (1).

## Ш.

Avant de chercher à savoir quelle fut au juste la doctrine du fondateur de la « seconde école d'Antioche », il est bon de se demander quelle fut sa méthode exégétique. Or il n'y a aucun doute à ce sujet : Diodore se pose en adversaire résolu de l'école d'Alexandrie et crée un mouvement tout contraire : il prend tout à fait le contre-pied. L'école d'Alexandrie, inféodée à Origène, se perdait un peu trop, sinon exclusivement, dans les interprétations allégoriques. L'imagination jouait le principal rôle dans

<sup>(1)</sup> Les fragments exégétiques qui nous restent de Diodore sont insérés dans Munns, P. G., XXXIII. (Fragments recueillis par Mai, Nova Patrum Bibl., t. VI. 2, p. 240-258). — Cf. Pitra, Spicileg. solem., I, p. 269. — Sur le traité Τίς διαγορά θεωρίας καὶ ἀλληγορίας, ΚΙΙΝ. professeur à l'Université de Wurzbourg, a écrit un article dans la Theol. quart., t. LXII (1880), p. 531-582. — Des fragments dogmatiques en syriaque ont été recueillis par P. de Lagarde dans les Analecta syriaça, p. 91-100, Leipzig et Londres 1858.

son exégèse. Cette méthode était et sera toujours vicieuse, car elle substitue des vues subjectives à la réalité objective ; elle plie la Bible aux fantaisies de chaque individu, et remplace le texte par des conceptions dont rien ne garantit la justesse. A ce compte tout le monde peut être exégète et assez bon exégète. D'autre part cette méthode est on ne peut plus dangereuse car elle ouvre la porte à tontes les rêveries. Il pourra y avoir sur le même texte, sur le même passage, sur les mêmes mots, autant d'interprétations qu'il y a de manières de voir différentes. Or cette exégèse régnait presque exclusivement à l'époque de Diodore. Celui-ci en sentit à la fois le danger et l'arbitraire. Aussi à l'exégèse allégorico-mystique de l'école d'Alexandrie substitua-t-il une exégèse plus solide, plus rationnelle et plus naturelle : l'exègèse historico-grammaticale. On pourra critiquer Diodore sur d'autres points, comme on l'a fait en effet, et sans doute avec raison ; on ne pourra jamais lui refuser le mérite d'avoir inauguré l'exégèse vraiment scientifique, vraiment critique, à laquelle on revient aujourd'hui de toutes parts. Là est son principal titre de gloire. Si l'école d'Antioche surpassa celle d'Alexandrie, e'est grâce à son fondateur qui lui inculqua les vraies méthodes. C'est aux leçons de Diodore que Théodore de Mopsueste et Chrysostôme apprirent ces règles qu'ils appliqueront d'une manière si admirable à l'interprétation des saintes Écritures. Nous aurions pu certainement nous faire une idée bien plus nette de sa méthode exégétique si nous possédions son traité sur la Différence entre la théorie et l'allégorie. Malheureusement de ce traité il ne nous reste que le titre dans Suidas. Il est probable que l'évêque de Tarse posait dans cet écrit les principes fondamentaux de son exégèse.

Il n'est nullement téméraire, je pense, de hasarder une conjecture en s'appuyant sur le titre même de l'ouvrage. Tout porte à croire qu'il s'élevait contre l'interprétation purement allégorique (άλληγορία) des origénistes, laquelle ne tenait aucun compte du sens littéral, et qu'il préconisait en même temps une interprétation prophético-typique (θεωρία), laquelle suppose toujours le sens littéral et des bases historiques.

Une autre question préalable qu'il faut examiner c'est de savoir si Diodore est le premier auteur chrétien qui ait subi d'une façon appréciable l'influence d'Aristote. Ad. Harnack le prétend (1). - Il est certain que l'on rencontre dans les ouvrages de Diodore maintes spéculations cosmologiques d'origine aristotélicienne. A cet effet il est important de jeter un coup d'œil sur le résumé de son traité contre le Destin tel que nous le présente Photius (2). Dans les deux premiers livres de l'ouvrage, Diodore s'élève vivement contre ceux qui soutiennent que le monde n'a pas eu de commencement, et établit que toutes les choses de ce monde ont en un commencement. Comment le prouve-t-il ? Par les changements qu'elles subissent. Nous rencontrons les idées et même la terminologie d'Aristote. Tous les hommes sans exception sont soumis à la corruption et à la génération (5). De même le monde a eu un commencement, parce que les éléments qui le composent, le feu, l'eau, la terre et l'air ont commencé; la raison c'est qu'ils se corrompent et sont

<sup>(1) -</sup> Finfluss des Aristoteles zuerst dentlich bei Diodor von Tarsus... (DG., If, p. 116).

<sup>(2)</sup> Supra.

<sup>(3)</sup> Έπεὶ τῶν κατά μέρος ἀνθρώπων Εκαστος φθαρτός ἐστι καὶ γενητός, ὅηλον ὡς καὶ ἡ τούτων ρόσις εἰς τὴν ὁμοίαν ἄγεται, κ. τ. λ.

engendrés (1). Les éléments out commencé parce qu'ils se soutiennent mutuellement, tandis que ce qui n'a pas commencé est immuable et n'a besoin de rien. Or les éléments ont besoin les uns des autres et pour se conserver et pour conserver les animaux qu'ils contiennent (2). Egalement les astres et les étoiles ne peuvent pas être éternels. Car quelle est l'origine des éléments ? Qui, leur créateur ? Se seraient-ils faits eux-mêmes ? Mais ce qui n'a pas de commencement est incapable de changement (5).

Dans le livre troisième il réfute ceux qui enseignent la forme sphérique du ciel ; il rapporte aussi les théories des astrologues sur le ciel et les astres. — Dans le livre quatrième il s'appuie pour reponsser le Destin sur la différence entre l'univers habité et l'univers non habité, et sur les divers climats. Pourquoi, se demande-t-il, une partie de la terre est-elle inhabitable par suite de l'excès de froid et l'autre par suite de l'excès de chaleur? (4). Mention des zodiaques et des volcans de la Sicile (Σωελίας), de la Gaule (Γελλίας | = Ἰτελίας ?]), et de la Lycie (Λυκίας). Le livre cinquième est rempli de subtiles considérations sur la génération des hommes par leurs parents et sur les vicissitudes auxquelles est soumis tout ce qui est sur la terre, dans l'air et la mer. Le livre sixième développe un argument par lequel on réfute même aujour-

<sup>(1) &</sup>quot;Θει δὲ ὁ κόσμος γενητός, δήλον ἐξ ὡν καὶ τὰ ἐν αὐτῷ γενητά, πῦρ καὶ θόωρ καὶ γῆ καὶ ἄήρ' καὶ γὰρ ταῦτα παρὰ μέρος καθ' ἐκάστην ρθείρεται καὶ γίνεται.

<sup>(2)</sup> Γενητά δὲ τὰ στοιχεῖα καὶ ἐξ ὧν ἀρᾶται καθ' ἐκάστην ἀλλήλων δεόμενα, τὸ γὰρ ἀγένητον καὶ ἀτρεπτον καὶ ἀνενδεές. Δεῖται δὲ τὰ στοιχεῖα ἀλλήλων καὶ εἰς τὸ σώζειθαι καὶ εἰς τὸ σώζειν τὰ ἐν αὐτοῖς ζῶα.

<sup>(3)</sup> Τίς δὲ ὁ τὰ στοιχεῖα δημιουργήσας : "Η ἔτερος μέν οὐδεἰς, αὐτά δὲ ἐαυτα ; Τὸ δὲ ἀγένητον οὖτε τροπὴν αυθαίρετον ἄν ὑποσταίη.

<sup>(4)</sup> την μέν ἀσίχητον είναι δι ' ὑπερδολήν ψύχους, την δί δι ' ὑπερβολήν καύματος, κ. τ. λ.

d'hui les partisans de la génération spontanée. Si le cours de la génération, dit-il, a produit de la terre les hommes et les bêtes, pourquoi présentement sans union ni aucun homme ni aucun animal n'est produit ? (1). Il est vrai que quelques animaux, par exemple les vers, sont produits ainsi même maintenant (2). - De plus, si les hommes ont été produits par l'influence des astres, pourquoi n'ont-ils pas été produits dès le début ? Le livre septième roule sur l'origine du mal. Si le monde, disaient les astrologues, n'est pas l'œuvre du Destin, d'où vient le mal moral ? Objection qu'on répétera toujours. La réponse de Diodore est la même que celle qu'on donne aujourd'hui. Certains maux, c'est nous qui nous les causons mutuellement ; d'autres, nous les subissons involontairement (5), et cela parce que nous avons complètement vicié notre vie (4); voilà pourquoi nous faisons ce que Dieu hait et a en horreur (3). Du reste, si Dieu nous force par le Destin à faire le mal, pourquoi nous punit-il ? (8). Ici distinction théologique, qu'on retrouve chez les scolastiques, entre la volonté permissive et la volonté efficace de Dieu pour le mal (7). Au livre huitième, distinction de deux cieux créés : l'un

<sup>(1)</sup> Ελ της γενέσεως ό δρόμος έπό γης τον άνθρωπον καὶ τὰ άλλα τῶν ζώω ἀπετέλεσε, πῶς νυνὶ χωρὶς γάμου οὕτε ἄνθρωπων οὕτε τὰ μυρία εἴδη τῶν ζώων οὐδαμῶς προάγουσα δείκνυται;

<sup>(2)</sup> Théorie d'Aristote reprise par saint Thomas.

<sup>(3)</sup> πάτχομεν έχοντες.

<sup>(4)</sup> Έθολώσαμεν παντοδαπής κακίας θυέλλη τον βίον.

<sup>(5)</sup> πράττομεν ἄ μισεί και ἀποτρέπει Θεός.

<sup>(6)</sup> Εἰ δὲ πράττειν τὰ ἄτοπα δια τῆς εἰμαρμένης ὁ Θεὸς ἡμῶς κατηνάγκαζε, πῶς πάλιν κολάζει ὡς πταίσαντας;

<sup>(7)</sup> Ετερον δε έστιν τὸ συγχωρεῖν χράσθαι τῷ αὐτεξουσίῳ καὶ αἰρεῖσθαι Εκαστον δ βουλέται, καὶ τὸ καταναγκάζειν πράτεειν τὰ άτοπα.

an-dessus du ciel visible, l'autre celui que nous voyous (1). Le ciel n'a pas une forme sphérique, mais celle d'une tente (2). Enfin l'ouvrage se termine par la réfutation de Bardesanes et de certains autres hérétiques qui déclaraient, à cause de l'étoile des mages, que la naissance de Jésus-Christ lui-même était un effet de cette génération universelle.

Par ce court et substantiel exposé, il est aisé de voir que Diodore était pénétré d'idées aristotéliciennes.

Nous arrivons à l'examen même de sa doctrine. En général les historiens et les critiques ne sont guère tendres pour Diodore ; ils sont très portés à le charger et à le regarder presque comme le patriarche d'une foule d'erreurs postérieures. Il est vrai qu'il n'aurait posé que des prémisses dont d'autres auraient tiré les conséquences. Il n'y a aucun doute, assure-t-on, que la doctrine de Diodore ne cache le germe des erreurs que son disciple Théodore de Mopsueste développera plus tard et qui seront condamnées dans la suite par l'Eglise sous la forme du nestorianisme (5). Faut-il s'incliner devant ce jugement ? Il est difficile de se prononcer avec exactitude à la distance où nous sommes de Diodore, et quand il nous est impossible de nous former une opinion vraiment personnelle et critique par la lecture de ses écrits. Nous sommes dès

δύο μέν ούρανούς ..... Ενα μέν τοῦ όρωμένου ἀνώτερον ..... θάτερον ἢέ τὸν ὁρώμενον.

<sup>(2)</sup> σκηνής καὶ καμάρας.

<sup>(3) -</sup> Es lässt sich auch nicht bezweifeln, dass Diodors Lehre die Keime jener Errthümer in sich barg, welche sein Schüler Theodor weiter ausbildete und entwickelte, und welche bald nachher in der Form des Nestorianismus von der Kirche verworfen wurden ». (BARDENHEWER, Patrologie, p. 300).

lors dans la nécessité de le juger ou du moins de l'apprécier par ce que nous en disent les autres, c'est-à-dire d'asseoir nos conclusions sur des travaux de seconde main, ce qui en critique historique est toujours plus ou moins sujet à caution. En tout cas, notre devoir est de prêter une oreille impartiale à tous ces échos, et d'essayer de nous orienter au milieu de bruits parfois discordants.

Tout permet de supposer — disons-le préalablement — que Diodore fut dans une certaine mesure victime du sort auquel sont exposés presque tous les hommes qui ont un nom, et qui s'était déjà abattu sur Origène. Estimés et honorés pendant leur vie, ils sont assez vivement critiqués après leur mort, quand ils ont disparu de la scène où ils jetaient un certain éclat; et dans cette critique, peut-être ne garde-t-on pas toujours le calme et la mesure; peut-être tombe-t-on dans des exagérations soit en altérant soit en défigurant la pensée de l'homme qui est sur la sellette. Il est si difficile d'être bon critique. Quelque chose de semblable ne se serait-il pas produit à l'égard de Diodore?

Un texte de Léonce de Byzance, dont nous avons déjà apporté le commencement, peut servir à nous mettre sur la voie. On verra quel fut le changement de front. Diodore de Tarse et Théodore de Mopsueste, nous dit Léonce, étaient très honorés durant leur vie, et moururent en emportant l'estime de tout le monde ; durant leur vie personne n'osait reprendre aucune de leurs paroles ; bien plus, plusieurs les louaient par leurs écrits ; ainsi firent Basile et Jean Chrysostòme. Mais, après l'apparition du nestorianisme, Cyrille (d'Alexandrie), qui auparavant les avait loués, fut obligé d'écrire contre eux ; la raison c'est que Nestorius s'appuyait sur leurs écrits pour soutenir

ses opinions. En effet, dans leurs commentaires sur la sainte Écriture, ils ne surent pas se renfermer dans de justes limites; mais, voulant rapporter certaines expressions de l'Écriture à la divinité, d'autres à l'humanité, ils introduisirent, comme on le constata, dans le Christ deux hypostases et une certaine division. C'est pourquoi Cyrille fut forcé d'écrire contre eux, parce que Nestorius appuyait sur eux ses théories. Si pendant leur vie personne n'osa les contredire, c'est parce que la nécessité où l'on était de combattre des hérésies plus grandes faisait perdre de vue de pareilles doctrines (1).

Et maintenant entrons dans quelques détails.

Photius ne le ménage nullement ; il le juge très sévèrement en maint endroit de ses écrits. — Tout d'abord il lui reproche, au seul point de vue des idées et de la méthode, de manquer de logique, et de réfuter ses adversaires par des raisonnements qui n'ont aucune valeur. En même temps, dit-il, qu'il apporte d'assez bons arguments contre les défenseurs du Destin, il réfute aussi dans certains cas ses adversaires d'une façon insuffisante et négligée ; il lui arrive en effet quelquefois de se battre contre des apparences. Il suit de là que, assez souvent,

<sup>(1)</sup> έν τιμή όντες μεγάλη, ἀπέθανον καὶ οδόεις ἐν τή ζωή αὐτῶν ἐπελαβετό τινος αὐτῶν ἀλλὶ ἐγκῶμια ἔγραψαν εἰς αὐτοὺς πολλοί. Καὶ Βασίλειος γὰρ αὐτοὺς ἐγκωμιάζει, καὶ Ἰωάννης ὁ Χρυσόστομος "ἔστερον δὲ, κινουμένου τοῦ Νεστοριανοῦ δύγματος, ἡναγκάσθη Κύριλλος, ὁ πρώην αὐτοὺς ἐπαινῶν, κατὰ τῶν συγραμμάτων αὐτῶν γράψαν ἐπειδή ἀπ αὐτῶν ἰσχυρίζετυ τὸ δόγμα αὐτοῦ ὁ Νεστόριος. Ὑπομνηματίσαντες γὰρ οῦτοι τὴν ἀγίαν Γραφήν, οὐκ ἔστησαν ἄχρι τοῦ δέοντος, ἀλλὰ βουληθέντες μερίσαι τὰς ἐν τῆ ἀγίαν Γραφή φωνάς, τὰς μέν τῆ θεότητι, τὰς δὲ τἢ ἀνθρωπότητι, εὐρέθησαν δύο ὑποστάσεις του Χρίστου καὶ ἀκαίρεσιν εἰσάγοντες. Καὶ δὶ αὐτὸ ἡναγκάσθη ὁ Κύριλλος κατ' αὐτῶν γράψαι, ἐπεὶ ἀπ' αὐτῶν ἰσχυρίζετο τὸ δόγμα αὐτοῦ ὁ Νεστόριος. Διὰ τοῦτο δὲ ἐν τῆ ζωή αὐτῶν οὐδείς αὐτοῖς ἀντεῖπεν, ἐπειδή τὸ μάγκοθαι πρὸς τὰς μείζους αἰρίσεις, ἔσκεπε τὰ τοιαῦτα ἀόγματα. (Ibid.).

il combat non les adversaires qu'il a en vue, mais d'autres (1). Il est vrai qu'immédiatement après Photius attenue la sévérité de son jugement, en priant le juge impartial et bienveillant de ne pas trop faire attention à ses défauts, mais de considérer que quelquefois il s'acquitte de sa tâche avec éloge (2). - Le patriarche de Constantinople revient au même reproche; il accuse Diodore de réfuter ceux qui enseignent la sphéricité du ciel par des arguments qui n'ont pas de force démonstrative (5). Dans les chapitres vingt-cinquième et vingtsixième de son ouvrage il apporte des raisons pieuses, mais qui n'ont pas une très grande force démonstrative (1). Dans le chapitre vingt-septième ni il n'expose exactement les opinions qu'il attribue aux astrologues, ni il n'emploie des arguments démonstratifs (a). Le chapitre trente-deuxième ne contient rien de vrai pour la réfutation des adversaires ni rien de vraisemblable; mais autant Diodore est pieux, autant il est faible dans la réfutation de l'erreur (6). Même ses citations de l'Écri-

<sup>(</sup>Cod. CCXXIII, P. G., CII, 529).

<sup>(2)</sup> Πλήν δ γε εθγεώμων κριτήν ούς όπερ ών ούκ εὐστόχως ένισχοῦ φέρεται μωμήσαιτο ἄν ὑπέρ ών δὲ σπουδάζει την της εἰμαρμένης πλάνην κατενεγκείν, καὶ ώς ούκ ἐν ὅλίγοις κατ' αὐτης εὐδοκιμεῖ, τὸν ἄνδρα τιμής καὶ χάριτος ἄξιον ἀνομολογεῖν ἐστι δίκαιος. (Ibid.).

<sup>(3)</sup> οὐ μέντοι γε διά τῶν ἰσχύν ἐχόντων οἱ ἐλεγχοι πρόεισι. (11/1/1., ..... ΚΠ).

<sup>(4)</sup> Τὰ δὲ κε' και ς' κεφάλαιον εὐσεβεῖς μέν προδάλλεται λόγους, πρός ἐλεγχο. δὲ τῆς προκειμένης ὑποθέσεως τὴν ἐσχύν οὐ λίαν ἐπιδειχνομένους. (Ibid.).

<sup>(5) &#</sup>x27;Εν δὲ τῷ κζ' ὀάξας προθέμενος περί τε οὐρανοῦ καὶ τῶν ἐν αὐτῷ ἀστέρων, ἄς λέγει τῶν ἀστρολογούντων είναι, οὕτε ταύτας ἀκιδοήλως προάγει, καὶ τὰς κατ ἀὐτῶν ἐπεχειρήσεις οὕτε ἀποδεικτικὰς, ἀλλ 'οὐδὲ διὰ τοῦ πιθανοῦ δείκνυση προϊουθας. (Ibid.).

<sup>(8)</sup> Το δέ λβ΄ οὐδέν τῶν ἀληθῶν πρός ἀνατροπήν, οὐδ΄ θσον εἰς το φαινόμενον.

ture sont défectueuses (1). Il est vrai qu'il a une élocution claire et distinguée (2).

Ce n'est là qu'un défaut qui ne tire pas à conséquence; et si Diodore n'était repréhensible qu'au point de vue logique, sa réputation serait indemne. Mais une accusation plus grave pèse sur sa mémoire. On lui reproche d'avoir posé les bases de l'hérèsie et préparé les voies au nestorianisme. On assure qu'en combattant les ariens et les apollinaristes il ne sut pas éviter le danger de réduire à une simple habitation l'union du Verbe avec la nature humaine (3); on ajoute qu'il admettait deux hypostases en Jésus-Christ (4). Consultons les témoignages anciens.

Photius ne paraît pas, de prime abord, être conséquent avec lui-même, ce qui diminue peut-être l'importance de son appréciation. D'un côté il déclare que Diodore dans ses Différents arguments sur l'Esprit-saint se montre déjà atteint de la maladie de Nestorius (5) ; de l'autre côté il nous apprend que dans son traité contre ou sur le Destin

άναγράφει άλλ' όσου δράται κάνταύθα τοὺς λογισμούς εὐστβών ὁ ἀνῆρ, τοσούτον Εχει τὸ ἄτονου, ὧαπ γε πρὸς τὴν ἄνασκευὴν τῆς πλάνης. (Ηνίελ., .... 841).

<sup>(1)</sup> Έξ ού εὐσεβουντα μέν τὸν ἄνδρα, οῖς πέχρηται, θείη ἄν τις, ἀκριβεία Η λογισμῶν τὴν τῶν Γραφικῶν μαρτυρίαν προτείνειν οὐκέτι ὁμοίως φήσειεν. (Ibid., ..... 872).

<sup>(2) &</sup>quot;Εστι δὲ τὴν φράσεν καθαρός τε καὶ εὐκρενὸς ὁ ἀνὴρ. (Ibid., ..... 877).

<sup>(3) -</sup> In dem Bestreben, den Arisnern gegenüber die wahre Gottheit und den Apollinaristen gegenüber die vollkommene Menscheit Jesu Christ zur Anerkennung zu bringen, entging Diodor nicht der Gefahr, die Verbindung des Gottlichen und des Menschlichen zu einem blossen Innewohnen (ἐνοίκησις) des Logos in einem Menschen herabzudrücken ». (Bardenhewer. op. cit., p. 300-30).

<sup>(4) -</sup> so steht doch fest, dass er eine doppelte hypostase in Christus lehrte ». (Ibid).

<sup>(5)</sup> Έμπεριείχετο δὶ τῆ δέλτιμ καὶ Διοδώρου Ταρσοῦ « Περὶ τοῦ ἀγίου Ηνεύματος διάτρος ἐπιχειρήματα «, ἐν οῖς τὴν Νεστορίου νόσον αὐτὸς ἐπιδείκνυται προηφφωστηκώς. (Cod. CII, Ibid., 372).

Diodore se montre très pieux et ne verse nullement dans l'opinion de l'impie Nestorius par rapport au Fils de Dieu (t). Il est vrai qu'il faudrait savoir à quelle époque précise il composa ces deux ouvrages ; car rien ne s'oppose à ce qu'il ait eu des idées successives. Au moment où il composa le II pi ou Karà equaphéras, Diodore pouvait être parfaitement orthodoxe, tandis qu'il est possible que, au moment où il écrivit le II pl àriou IDeoparos, il fût îmbu d'idées nestoriennes. En tout cas, nous devions enregistrer ce jugement de Photius.

Cyrille d'Alexandrie écrivit tout un ouvrage contre Théodore de Mopsueste et Diodore de Tarse. De cet ouvrage il ne nous reste que de courts fragments en latin (2). Or, voici les erreurs que Cyrille reproche à Diodore de Tarse : il l'accuse d'avoir enseigné qu'il y eut un temps où la chaîr de la sainte Vierge était comme celle des autres hommes, c'est-à-dire non sanctifiée, et non la chaîr du Verbe (3); il l'accuse d'admettre en Jésus-Christ deux fils, c'est-à-dire deux personnes (4); enfin il lui reproche d'avoir accusé Cyrille d'avoir admis en Notre Seigneur une dualité (5). — Le même Cyrille, dans sa lettre à

<sup>(1) &</sup>quot;Εστι μέν ούν ἐν τούτοις εὐσεβών ὁ ἀνήρ, καὶ οὐδὲ περὶ τὴν δόξαν τοῦ Υἰοῦ τοῦ Θεοῦ, ἦν ἡ τοῦ Νεστορίου λύσσα διασπαράτται, σφαλλόμενος. (Cod. CCXXIII, Ibid., 829).

<sup>(2)</sup> P. G., LXXVI, 1437-1450.

<sup>(</sup>b) Nemo vel tenuem concedit temporis fuisse articulum, quo illa communis coeterisque carnibus similis fuerit, ut a te dictum est, et non potius Verbi caro. (Ibid... 1450).

<sup>(4)</sup> Tu ergo dum ejus tantummodo transmutationem admittis in carnem inanimam intellectuque carentem, unicum illum in duos dividis filios, veritatem hanc quod unus sit Filius impie respuens (Ibid.).

<sup>(5)</sup> Saepe jam diximus, quo tempore capitulorum omnium apologiam quodammodo fecimus, non propterea quod naturae ad adunationem accesserunt, ideiros dualitatem (in Christo) esse admittendam (*Poid*).

Acacius, évêque de Mélitène, accuse aussi gravement Théodore de Mopsueste et Diodore (1).

Quant à Léonce de Byzance, il déclare ouvertement que Diodore fut le chef et le père des maux et de l'impiété de Nestorius (2).

En face de toutes ces affirmations il est difficile d'admettre que Diodore de Tarse ait toujours formulé une
doctrine orthodoxe. Consciemment ou non il posa des
principes dont Nestorius ne manqua pas de se servir
pour tirer les plus funestes conclusions. Mais quelle
qu'ait été l'imprudence de Diodore, on serait injuste de
le regarder comme hérétique et de suspecter la pureté de
ses intentions (5). On est si exposé à se tromper et surtout
dans des matières si obscures, que Diodore avec la meilleure volonté du monde et l'intention la plus pure a pu
glisser dans l'erreur et poser de faux principes théologiques. L'historien a le devoir de mettre en lumière les
défaillances doctrinales et en même temps de tenir compte
des services rendus à la science et à l'orthodoxie par
l'évêque de Tarse.

D'autre part Photius tombe dans l'excès et commet une erreur historique quand il affirme (4) que Diodore fut condamné comme herétique par le cinquième concile œcuménique (Constantinople, 555). Le cinquième concile

<sup>1)</sup> Inspectis Theodori ac Diodori libris, quos scripserunt non de Incarnatione Unigeniti, sed magis contra fucarmationem, posui aliqua ex capátulis, et quo potui modo contradixi eis, declarans abominatione prorsus plenam esse scatentiam ipsorum (Epist, 40, Ibid., note 2).

<sup>(2)</sup> του κακού αύτο και της άσεβείας άρχηγέτης γενόμενης και πατής Διόδουτος, κ. τ. λ. (Adv. Incorrup. et Nestor., III, 9, P. G., LXXXVI, 1969).

<sup>(3)</sup> ein Ergebniss, welches freilich keine Berechtigung gibt ihm als formellen Härctiker zu bezeichnen (Hardennewer, Op. cit., p. 301)

<sup>(4)</sup> Cod, XVIII : τὰ περί Διοδώρου Ταρσού καὶ Θεοδώρου τοῦ Μοψουεστίας, καὶ αὐτοὶ διιδίως ἀνεθεματίαθησαν, (Ibid., 57).

n'eut guère à s'occuper de l'évêque de Tarse : il condamna uniquement les Trois-Chapitres, c'est-à-dire les écrits de Théodore de Mopsueste, les écrits de Théodoret de Cyr contre Cyrille et le concile d'Ephèse, et la lettre d'Ibas d'Édesse au persan Maris. Les Actes du Concile sont là pour en faire foi. Les condamnations les plus importantes se trouvent dans les quatre derniers canons (XI, XII, XIII, XIV). Or dans aucun de ces canons le nom de Diodore n'est prononcé. Le canon XI anathématise Arius, Eunomius, Macedonius, Apollinaire, Nestorius, Eutychès et Origène et d'autres impies (t). Le canon XII est uniquement dirigé contre Théodore de Mopsueste (2). Le canon XIII condamne Théodoret de Cyr (5). Enfin le canon XIV frappe d'anathème la lettre d'Ibas et ses défenseurs (4). Nulle part il n'est fait mention du nom de Diodore. Cela prouve qu'il fant toujours examiner avec la plus grande attention les affirmations de Photius. Sans doute le patriarche de Constantinople était une intelligence de premier ordre; son érudition était très vaste. Malheureusement quelquefois il semble dominé par une certaine passion ou succomber à un certain parti pris.

Nous avons à peine effleuré la figure de Diodore de Tarse. Nous ne pouvons pas donner à notre sujet de plus longs développements parce que les documents

Είτις μη άναθεματίζει "Αρειον, Εύνόμιον, Μακεδόνιον, Απολινάριον, Νεστόριον, Εύτυχία και 'Ωριγένην ......... ὁ τοιούτος ἀνάθεμα ἔστιμ.

<sup>(2)</sup> Εξ τις άντιποιείται Θεοδώρου του άσεβους, του Μοψουιστίας ...... άνάθεμα

 <sup>(3)</sup> Εἴ τις ἀντιποιεῖται τῶν ἀσεβῶν συγγραμμάτων Θεοδωρίτου ...., ὁ τοιούτος ἀνάθεμα ἐστω.

<sup>(4)</sup> Εἴ τις αντιποιείται τῆς ἐπιστολῆς τῆς λεγομένης παρὰ "Ιβα γεγράφθαι πρὸς Μάρην τὸν πέρσην ..... ὁ τοιοῦτος ἀνάθεμα ἔστω.

historiques nous font défaut. Quelle conclusion générale tirer? - Diodore de Tarse fut un esprit hardi, un novateur en fait de méthodes, un remueur d'idées. Épris du désir de savoir et de connaître, il chercha avec une ardeur infatigable à résoudre les problèmes que se posait son esprit. Malheureusement, comme tous les esprits hardis et originaux, qui créent un mouvement et donnent une vigoureuse impulsion, il versa dans de déplorables excès qui l'ont déconsidéré devant la postérité. Le degré de son orthodoxie, que nous pe connaissons que par des rapports empruntés à autrui, est certainement très faible, même insuffisant dans les questions qu'on agitait alors. Est-ce à dire qu'il faille lui jeter tropfacilement la pierre? L'histoire froide et impartiale doit faire la part des circonstances. Diodore voulut tracer un nouveau sillon dans le champ des recherches et des discussions doctrinales toujours délicates et passionnantes. et dans cette tentative il n'eut pas assez de discernement et de sens dogmatique pour éviter les dangers qui se dressaient sur son chemin. On devint dans la suite d'autant plus susceptible à son égard qu'il avait été le maître de Théodore de Mopsueste et que Nestorius ne se faisait pas scrupule de s'appuyer sur lui pour défendre sa conception christologique. Il est regrettable que son autre disciple, le grave saint Jean Chrysostôme, ne nous ait laissé aucun renseignement sur sa doctrine.

Paris.

V. ERMONI.

## TOBIE ET AKHIAKAR.

Pendant de longs siècles, le livre de Tobie fut considéré d'un accord unanime au sein du christianisme comme un livre strictement historique. Son historicité n'a commencé à y être mise en doute, puis nice qu'à partir du XVP siècle par le Protestantisme.

Depais cette époque, quelques rares écrivains catholiques isolés, tels que Jahn et Movers dans la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle et, en ces derniers temps, le professeur Scholz de Wuerzbourg, ont contesté, à leur tour, le caractère historique à ce livre.

Tout récemment, l'historicité du fivre de Tobie a subi un nouvel assaut de la part d'un autre savant catholique, folkloriste distingué, à savoir de la part de M. Cosquin (1). Ce savant infère de la mention faite en quatre endroits différents du livre de Tobie de certains faits afférents à un personnage désigné sous le nom d'Acmacharos ou d'Akhiakar. (2) en transcription bébraïque, que le livre de Tobie a ses racines dans un roman très ancien, dont le

<sup>(1)</sup> Voir Revue biblique, pages 50-82 et pages 510-531, année 1829.

<sup>(2)</sup> C'est là un surnom, donné par Tobie à Anaël, son neveu, probablement à l'occasion des secours qu'il reçut de lui à l'époque de son indigence. Ce surnom peut s'enoncer aussi AKHUAKAR et il signifie alors « mon précieux parent. »

héros est un personnage du nom d'Amkan, qu'on identifie avec Achiacharos du livre de Tobie.

On prétend en outre retrouver dans ce livre d'autres données afférentes à la conduite indigne d'un fils adoptif d'Achiacharos à l'égard de ce dernier, qui ne seraient également que l'écho de certaines données concernant un tel personnage mis en scène dans le roman d'Ahikar. On infère de là que tout le livre de Tobie n'est qu'un pur roman.

La perte du texte original du livre de Tobie, qui fut sans doute héhreu, ainsi que la défectuosité actuelle des diverses Versions de ce livre n'ont pas peu contribué à rendre son historicité suspecte. Une exégèse erronée, ayant sa source dans cette défectuosité, a donné naissance à une quantité d'interprétations impliquant des erreurs historiques flagrantes faussement imputées à l'auteur du livre.

Avant d'aborder l'examen du problème Toniz et Akui-KAR, passons sommairement en revue les principales objections historiques soulevées contre l'historicité du livre de Tobie, et montrons que les prétendues erreurs historiques qu'on lui impute tombent d'elles-mêmes devant la légitime exégèse de son contenu mise en regard des faits de l'histoire. (1)

1.

Commençons par examiner la prétendue erreur à la fois chronologique et historique imputée au passage, l, 24-22, texte gree, du livre de Tobie.

<sup>(1)</sup> Voir notre travail sur le livre de Tobie dans la REVUE DES QUESrions RISTORIQUES, livraison de Janvier 1866.

On prétend que, contrairement au contenu de ce passage, Sennachérib, de retour de sa-désastreuse expédition de l'an 701 contre la Palestine, survécut à cette expédition, non pas cinquante cinq jours, comme le porte le passage, 1, 21°, mais onze ans, à savoir jusqu'au 20 tébet 681, c'est-à-dire jusqu'au commencement de Janvier 680,

Ce qui a fourni à certains interprétes l'occasion d'endosser au livre de Tobie cette grossière erreur, c'est la place actuellement occupée par ce passage dans les Versions. En vertu de la place qu'il y occupe, ce passage semble avoir une liaison intime avec le fait y mentionné immédiatement avant, à savoir avec le fait de la première persécution subie par Tobie de la part de Sennachérib, récemment retourné à Ninive de sa malheureuse expédition en Palestine de l'année 701.

Mais il est à remarquer que le passage en question, I. 21-22. — II. I°, est une sorte de petit bloc erratique, arrache à sa place originaire, qui est venu s'échouer à l'endroit qu'il occupe actuellement dans le livre. Sa place originaire était après le chapitre XIII, où il faisait suite au récit contenu dans les chapitres, I. 4-20 et II-XIII, c'est à dire au récit de toute une série d'évènements postérieurs à la première persécution subie par Tobie en 704 de la part de Sennachérib.

Dans le passage, I, 24-22-II, I\*, il s'agit donc d'une seconde persécution à laquelle Tobie fut en butte à la fin du règne de Sennachérib. (1) Exaspéré par les mauvaises nouvelles qui lui venaient de la Palestine, le monarque

<sup>(1)</sup> Cela résulte déjà du fait que, lors de la première persécution, Tobie s'enfuit avec sa femme et son fils (I, 20), par contre, lors de la seconde persécution, il s'enfuit tout seul, car, après qu'il eut été gracié par Asarhaddon sa femme et son fils lui furent rendus, II, 1s.

assyrien se vengea de ses déboires sur les Juifs captifs à Ninive qu'il fit massacrer, défendant en même temps d'ensevelir les cadavres de ses victimes. Tobie contrevint de rechef à cet arrêt du tyran en donnant secrètement la sépulture aux corps de ses compatriotes mis à mort. Le fait fut éventé comme jadis, et Tobie fut contraint de s'enfuir de sa maison et de se tenir caché pour échapper à la mort. Sa maison et ses autres biens furent mis sous séquestre et sa femme et son fils retenus comme otages. Sara, sa belle-fille, avait été sans doute mise préalablement en lieu sûr.

L'identité pour ainsi dire absolue de ces faits avec ceux de la première persécution subie par Tobie aura été cause que ce second récit, qui faisait suite au chapitre XIII, fut considéré comme un pur doublet du récit, I, 19-21, et le passage, I, 216-22, comme devant être transposé à la suite de ce récit. De là la suppression du commencement du récit de la seconde persécution et le déplacement du passage, I, 216-22, de sa place originaire immédiatement après le chapitre XIII à la place indue qu'il occupe actuellement dans les Versions du livre de Tobie, où il bouleverse l'économie historique et chronologique du livre.

Une fois le passage en question rétabli à sa place originaire, à savoir après le récit, supprimé après le chapitre XIII, de la seconde persécution subie par Tobie de la part de Sennachérib sur la fin de son règne, tout rentre dans l'ordre tant au point de vue chronologique qu'au point de vue historique, et il n'y a plus rien dans son contenu qui prête le flanc à quelque difficulté.

Il résulte alors de ce passage que Sennachérib fut assassiné par deux de ses fils cinquante-cinq jours, suivant le texte grec, quarante-cinq jours, suivant la Vulgate, I, 24, après qu'il fit rechercher Tobie une seconde fois pour le mettre à mort.

A ce tyran succéda sur le trône un autre de ses fils, Asabhaddon, désigné par le texte grec sous le nom de Sacherdon. Le crédit, dont jouissait auprès du nouveau monarque un neveu de Tobie, Asaèl de son nom de famille, doté par Tobie du surnom d'Arman ou de a parent précieux, » à cause des bons services reçus de la part de ce parent, eut pour résultat que l'intercession d'Anaël auprès du souverain en faveur de Tobie en obtint la grâce pleine et entière de son oncle fugitif. Celui-ci fut autorisé, ainsi qu'il est dit dans le passage, 1, 25, (Vulgate) et II, 1ª, (T. G.,) à rentrer dans sa maison et à y rejoindre sa femme et son fils, qui y avaient été sans doute retenus en guise d'otages dans l'espoir de parvenir à mettre la main sur le fugitif au cas où il se basarderait à venir les voir furtivement.

De l'exposé qui précède il résulte que du moment qu'on replace le petit bloc erratique, I, 21°-22, II, 4°, à sa place originaire l'objection, qu'on a prétendu en tirer contre la véracité historique du livre de Tobie, tombe d'elle-même.

Une autre objection soulevée contre l'historicité du livre de Tobie est basée sur le nom d'Exemessan donné dans le passage, I, 15, (T. G.,) au père de Sennachérib, alors que l'histoire atteste que le dernier était le fils et le successeur de Sangon. Aujourd'hui il est généralement

<sup>(1)</sup> La Vulgate omet toute la partie du récit concernant l'avenement d'Assarbaddon au trône d'Assyrie après la mort de Sennachérib ainsi que de l'élévation d'Achiacharos au rang de premier ministre de ce monarque et des services rendus par ce personnage à Tobie, son oncle, faits mentionnés par les textes grecs et l'Itala dans le passage, I, 21-22.

reconnu que le nom Enemessan n'est qu'une transcription viciense du nom de Salmanassan, sous lequel la Vulgate désigne le père de Sennachérib. Or, tel fut effectivement le nom de règne pris d'abord par Sargon au moment de son avènement au trône et il était connu sous le nom de Salmanassan (V.) et pas sous le nom de Sargon, à Tyr, (1) c'est à dire dans le voisinage de la tribu de Nephtali, à laquelle appartenait Tobie. Dès lors, rien d'étonnant à ce que Tobie, qui n'a certes point ignoré la proclamation de Sargon comme roi d'Assyrie avant la prise de Samarie par qui îl fut déporté à Nînive après la chute de cette ville, ait désigné ce monarque dans son « Journal » sous le nom de Salmanassan, son premier nom de règne, et pas sous celui de Sannu-Kenu on de Sargon, qu'il prit plus tard. Ainsi tombe l'objection précitée.

On objecte encore contre la véracité historique du livre de Tobie la mention qui y est faite de compatriotes de Tobie déportés en Médie. Or, c'est là, prétend-t-on, un flagrant anachronisme attendu que la Médie était encore indépendante de l'Assyrie à l'époque du commencement du règne de Sargon.

Cette difficulté est plus apparente que réelle. En effet, pour la résoudre il suffit de tenir compte du fait mentionné par M. Vigouroux, (2) à savoir que « les Mèdes avaient envahi les pays situés à l'ouest de Rhagae et s'y étaient solidement établis dans les temps qui précédèrent

<sup>(1)</sup> En elfet, voici ce que nous lisons à la fin d'un extrait de Ménandre mséré par Flavius Josephe dans ses Antiquités juives, livre IX, chapitre XIV: Et hace quidem sunt quae in Tyriorum Annalibus de Salmanassare, ussyrio rege, scripta inveniuntur. C'est Sargon qui est désigné iel sous le nom de Salmanassar. — Voir Thele, Babylonisch-Assyrische Geschichte, page 260.

<sup>(2)</sup> La Bible et les découvertes modernes, 1. IV, pages 168-169.

l'avènement de Téglathpalassar III, l'avant-dernier prédécesseur de Sargon. Ce voisinage inquiéta les Assyriens. Téglathpalassar porta ses armes dans la direction du Zagros dès la seconde année de son règne; il parcourut victorieusement la Médie dans toute son étendue et ses succès furent tels qu'il n'ent pas besoin d'y recommencer ses expéditions pendant tout le reste de son règne. » Rien dans l'histoire d'Assyrie ne révèle que soit Salmanassar IV, son successeur, soit Sargon aient eu à s'occuper de la Médie avant 716, date de la première campagne de Sargon contre ce pays.

D'ailleurs, il importe de remarquer qu'il semble résulter du contexte du passage, I, 13-18, que Tobie entra en faveur auprès de Sargon dans les dernières années du règne de ce monarque et se rendait parfois en Médie déjà assujettie alors par Sargon à l'Assyrie. (1) Or, ce n'est certes pas une hypothèse improbable que de supposer que, après avoir conquis la Médie, Sargon ait, suivant la coutume des monarques assyriens, transplanté la population de certains cantons mèdes en Assyrie et l'y ait remplacée par des captifs juifs déportés antérieurement en Assyrie.

Il résulte de là qu'on ne saurait pas tirer légitimement un argument contre la véracité historique du livre de Tobie du fait de la mention de l'existence en Médie de captifs juifs relevant de l'Assyrie à l'époque en question.

En ce qui concerne l'intervention d'agents surnaturels dans le livre de Tobie, nous avons montré dans notre travail déjà cité sur le livre de Tobie qu'il n'y a lieu de

<sup>(1)</sup> Voir notre travail : La dynastie Déjocide dans le Musson de Louvain, Mars, 1899, page 8, et page 4 du tirage à part.

tenir compte de ce qu'on prétend déduire de la contre l'historicité du livre. (1)

H.

Abordons maintenant l'examen du problème Tome ce Akbikar, ou, en d'autres termes, examinons si, en présence de ce que raconte le livre de Tobie concernant Acmachanos et du contenu du roman d'Abikar, on est autorisé à dire que les données concernant Achiacharos et d'autres données encore ont été empruntées à ce roman et que cela prouve que l'auteur du livre de Tobie a voulu nous donner dans ce livre non pas un récit historique, mais un pur roman. Dans le but de faciliter l'intelligence de ce qui suit nous mettons sous les yeux du lecteur les passages en question du livre de Tobie.

Codex sinuttiens,

I. 21 ... zai i jasiksuser Saysodovės vide autoo (Semmulierili) jast autoo kai štažen Ayseyapon tin too adaksoo autoo o'est le vieux Tobie qui parle) ini nasau thu sakoyustiav the Basikiese autoo, kai autoe siysu thu ššoosiau ini nasau thu šisoosiau ini nasau thu šisoosiau ini nasau thu šisoosiau

22. Τότε ήξίωσεν 'Αχέιχαρος περί έμου, καί κατήλθον είς την Νινευή, 'Α- Coder vaticanas.

Λ. 27 ... καὶ ἐβασίλευσεν Σαγερδονός υἰός αὐτοῦ ἀντ' αὐτοῦ, καὶ ἔτάξεν Αγείχαρον τὸν 'Αναὴλ, υἰόν τοῦ ἀδελροῦ μου, ἐπὶ πάσαν τὴν ἔκλογιστίαν τῆς βασιλείας ἀυτοῦ, καὶ ἐπὶ πάσαν τὴν διοίκησιν.

22. Καὶ ἡξίωσεν 'Αχιάχαρος περὶ έμπο, καὶ ήλθον εἰς τὰν Νονινή, 'ΑχιάVetus Itala.

Et regnavit post cum Sennacherim Archedonassar filius ejus pro eo, et constituit Achienrum, filium fratris mei Annanihel, super omnem curam regni, et ipse labebat potestatem super omnem regionem.

Tum petiit Achicarus regem pro me : crat cnim consobrinus meus ;

(1) Au sujet de l'identification du démon Asmodée du livre de Tolie avec l'Assemodativa avestique, voir dans le Dictionnaire apologétique de l'abbé Jaugey l'article Anniman de Mgr de Harlez, et aussi ce que dit à ce sujet M. Halevy dans la Revue mimitique, livraison de Janvier 1900, page 43. νοχόος και έπι του δακτυλίου και διοικητής και εκλογιατής έπι Σενναχηρείν βασιλέως 'Ασσυρίων, και κατέστησε αύτόυ Σαη έξαδελρός μου και έκ της συγγενίας μον.

 11. 10. (Après que le vieux Tobie est devenu avengle).

Καί Αχειάχαρος έτρεφεν με έτη δύο πρό του αύτον βαδίσαι είς την Έλυμαίδα.

ΧΙ. 17. Έν τη ἡμέρα ταυτή έγενετο χαρά πάτω τοὺς Ἰουδαίοις τοὺς οὐστο ἐυ Νινενή. Καὶ παρέγενουτο ᾿Αγεικάρ καὶ Ναβάδ οἱ εξάδελροι αὐτοῦ χαίροντες ποὸς Τωβειν.

XIV. 10. "lde. wardiov. Son Nasias imeigrav Ayerniou to inhabita abtou, soyl Con extracty be sic the year and includes 4 Ochs the atunian math πρόσωπον φύτου και έξηλ-Bev sic to par 'Aximagoc. uni Nudál elválüss el, tó σχότος του πλώνος έτι έξή-Three amountaines Ayadxapov. Ev po mostrat per Chequesians iffiliar in the maribos too barriou ήν έπηξεν αλτή. Ναδαβ. nal Nadia income six the napot de ño d oboxéot, nal ini coú dantoliou, nai dioentro, nalénhoro othe, nal matéathoro abtio Yaxepdovie en deutipar, ño el éfédelpot pou.

 10. 'Αχίπχαρος δὶ ἐτρεψεν με ἴως οὐ ἐπορεόθην εἰς τὴν Ἑλυμαίδα.

ΧΙ, 17. Καὶ ἐγένετο χαρὰ πῶπ τοῖς ἐν Νίνευἡ ἀδελροῖς αὐτοῦ. Καὶ παρεγένετο 'Αχιάχαρος καὶ Νασβῶς, ὁ ἐξάδελρος αἰκτοῦ. Καὶ ῆχθη ὁ γάμος Τουβεία μετ' ἐυρροσύνης ἡμέρας ἔπτα.

ΧΙΥ, 10 Τίκνον, ίδε τὶ ἐποίησεν Αδαμ 'Αχιακέοψ τῷ θρέψαντ: αυτόν, 
ὡς ἐκ τοῦ φωτός ἤγαγεν 
αὐτονεἰς τὰ σκότας καὶ ὅσα 
ἐνταπίδωκεν αὐτῷ καὶ 
'Αχιάκαρον μεν ἔσωσεν, 
ἐκέινψ δὲ τὸ ανταποδομα 
ἀπεδόθη, καὶ αὐτὸς κατέβη εἰς τὸ σκότος: Μανασσῆς ἐποίησεν ἐλεημοσύνην, καὶ ἐσώθη ἐκ παγίδος 
θανάτου ῆς επηξεν αὐτῷ' 'Αδάμ δὲ ἐνίπεσεν εἰς τὴν 
παγίδα καὶ ἀπώλετο.

et descendi lu Ninive in domum meam, et reddita est milii uxoc mea Anna et flius meus Thobias.

Achicarus autem pussebat me annis duobus priusquam iret in Limaidam.

In illa die erat gandium magnam omnibus Judaeis qui erant in Ninivo. Et venit Achicarus et Nabal, avunculus illius, gaudentes ad Thobin. Et consummatae sunt nuptiae cum gaudio septem diebus et data sunt ei munera multa.

Nunc ergo, fili, ext à Ninive et noli manere hic : sed quacumque die sepelieris matrem tunm circa me, câdem die noli manere in fluibus eius : video enim quià multa iniquitas est in illa et fictio multa perficitur, et non confundantur. Ecce filius Nabad quid fecit Achicare qui eum nutrivit, quem vivum deduxit in terram deorsum, sed reddidit Deus malitiam παγίδα του θανάτου καὶ άπωλευεν αυτον. Καὶ νῦν, παιδία, ίδετε τὶ ποιεὶ έλεημοσύνη καὶ τὶ ποιεὶ άδικία, ότι άποκτέινει. illius ante faciem ipsius: et Achicar exiit ad lucem, Nabad autem intravit in tenebras aeternas, quia quaesivit Nabad Achicarum occidere.

Après qu'il a été établi plus haut que les objections faites contre l'historicité du livre de Tobie ne tiennent pas debout, nous aurions le droit d'opposer à l'objection déduite des passages allégués une fin de non-recevoir, une sorte de question préalable. Nous pourrions prétendre que les données concernant Achiacharos contenues dans le livre de Tobie sont strictement historiques à l'égal des autres et que c'est l'auteur du roman d'Ahikar qui a tablé sur ces données et sur d'autres encore du même livre et qu'il en a tiré les matériaux avec lesquels il a construit son roman. Cependant, afin de convaincre le lecteur du bien-fondé de cette dernière assertion étayons-la de quelques preuves.

Voici notre raisonnement. Du fait, que dans le cours presque tout entier du livre Tobie parle constamment à la première personne, (1) il résulte que c'est Tobie luimème qui raconte sa propre histoire, que c'est lui, par conséquent, qui est l'auteur de la majeure partie du livre qui porte son nom. En ce cas, eu égard aux données du livre, ce récit date, quant à sa première partie, de la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, et, quant à sa partie finale, du commencement du VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

<sup>(1)</sup> Nous inférons cela des passages, l. 21-22 (Codex sinaitieus), qui doit être transposé après le chapitre XIII, et XI. 17 (ibidem), qui est à transposer après le passage, l. 21-22, car le fait y mentionné est certainement postérieur à celui dont il s'agit dans celui-là.

En effet, une fois qu'il est établi que les données principales du livre sont strictement historiques, — et la chose est établie, — la susdite déduction en ce qui concerne la date du récit devient incontestable.

Oscrait-on prétendre que la composition du roman d'Ahikar est antérieure aux dates précitées? Sans doute, non! En ce cas, ne s'ensuit-il pas, d'une part, que les faits concernant le personnage Achiacharos, relatés dans le livre de Tobie ont le même caractère historique que le reste du livre, et, d'autre part, que l'auteur postérieur du roman d'Ahikar a puisé dans ce livre les données fondamentales de son roman?

Ou bien, osera-t-on prétendre que les données du livre de Tobie concernant Achiacharos ne cadrent pas avec le reste de ce livre ? Cette dernière assertion est manifestement fausse. En effet, ces données s'harmonisent parfaitement avec le reste du contenu du livre, chacune d'elles, mise à sa due place, y apparaît comme réclamée par le contexte. On peut dire que quelques unes d'entre elles sont indispensables pour pouvoir rendre compte d'autres faits, et des plus importants, consignés dans le livre. Telles sont les données suivantes, à savoir, d'abord celleci, II, 10, qu'Achiacharos, neveu de Tobie, secourut son oncle dans son état d'indigence auquel l'avait réduit la première persécution à laquelle il fut en butte de la part de Sennachérib en 701, puis cette autre, 1, 22, à savoir qu'Achiacharos, devenu le vizir du roi Asarbaddon, fils et successeur de Sennachérib, obtint de son royal maître la grâce de Tobie, qui avait été en butte à une nouvelle persécution de la part de Sennachérib moins de deux mois avant la fin tragique da son persécuteur.

Remarquons, en ce qui concerne la première donnée,

que le texte du Codex sinaîticus porte ceci : Et Achiacharos me nourrit deux ans avant qu'il s'en alla dans l'Elymaîde, (καὶ ἀχειάκαρος ἔτρερεν με ἔτη δύο πρὸ τοῦ αὐτὸν βαδίσαι εἰς τὴν Ἑλυμαίδα). Dans ce départ d'Achiacharos pour l'Elymaîde (1) il faut voir, nous semble-t-il, la fuite de ce personnage hors de l'empire d'Assyrie, sans doute parce qu'il avait appris qu'on l'avait dénoncé à Sennachérib comme ayant procuré à Tobie, son oncle, que le tyran recherchait en vain, une sûre cachette.

Il n'est plus fait mention d'Achiacharos qu'après la mort de Sennachérib et l'avènement d'Asarhaddon, son fils et son successeur, et cela en qualité de premier ministre du dernier. Ce n'est pas, nous semble-t-il, une conjecture improbable que de croire que, quelque temps après sa fuite en Élymaïde, Achiacharos se transporta de là à la résidence inconnue d'Asarhaddon hors de Ninive, où celui-ci, déjà associé au trône dans les dernières années du règne de son père, veillait à la sûreté de l'empire avec une partie de l'armée assyrienne, probablement, à l'époque en question, dans le voisinage de l'Élymaïde, contre laquelle avait guerroyé son père en 695 sans parvenir à s'en rendre maître. Achiacharos parvint à attirer sur sa personne l'attention d'Asarhaddon et à gagner sa faveur à ce point que celui-ci le créa son premier ministre après son avènement au trône en 680.

De cette manière les deux susdits faits concernant Achiacharos, relatés l'un, chapitre II, 10, malgré qu'il soit le premier dans l'ordre chronologique, l'autre, chapitre I, 22, s'enchainent naturellement l'un à l'autre.

<sup>(1)</sup> S. Jérôme ne reproduit pas ce passage dans la Vulgate, mais celuici se lit aussi dans le Codex Vaticanus ainsi que dans l'Itala, laquelle porte également : priusquam man in Limaidam.

Nous avons montré plus haut que le passage, 1, 21-22, (Codex sinaîticus), se trouvait placé originairement après le chapitre XIII. Nous considérons également les passages, XI, 17-18, 20-21, comme transposés hors de leur place originaire, car, à notre avis, ces passages doivent faire suite au passage. 1, 21-22. En effet, voici ce que porte selon le texte grec le passage, 1, 21<sup>a</sup>. Il ne se passa point cinquante jours jusqu'à ce que ses fils l'assassinèrent, à savoir Sennacherib, et ils s'enfuirent dans les monts Ararat. Et Sacherdon, son fils, régna à sa place et il confia à Achiacharos Axiet, fils de mon frère, la gestion des finances de l'empire et toute son administration. Et Achiacharos intercèda en ma faveur et je vins à Ninive.

Ce qui suit, v. 21<sup>b</sup>, semble représenter une autre leçon du texte original conçue dans les termes suivants et insérée dans sa Version par le traducteur grec à la suite de la première leçon : Et Achiarus était échanson et il avait la garde du sceau royal, il était en outre administrateur de l'empire et préposé aux finances.

Et Sacherdon l'établit second après lui, et il était le fils de mon frère.

Comme suite à ce qui est dit à la fin du v. 22, (Itala) à savoir, et je vins à Ninive, le récit poursuit alors en ces termes : Quand je rentrai dans ma maison, Anna, mu femme, et Tobie, mon fils, me furent rendus. (Vaticanus, II, 1.)

A ce passage fait honne suite la fin du passage, XI, 17, dans le texte grec conçue en ces termes: Et il y cut une grande joie parmi tous ses parents établis à Ninive, et à ce dernier le passage, XI, 20-21, (Vulgate), dont voici la teneur: et Achior [Achiacar] et Nabath, cousins de Tobie, vinrent pleins de joie chaz Tobie le félicitant de tous les biens

dont Dieu s'était plu de le gratifier. Et tous firent festin durant sept jours avec de grandes réjouissances.

A mon avis, les divers passages que nous venons de citer forment ensemble un petit bloc détaché de sa place originaire après la fin du chapitre XIII et indûment disloqué et transposé aux endroits où nous trouvons les épaves.

Eu égard à ce qui a été dit plus haut concernant Achiacar, neveu de Tobie, ce personnage ne rentra à Ninive qu'après l'avènement au trône d'Asarhaddon, en 680, d'où il suit que le récit, XI, 20-21, et une partie du contenu des vv. 17 et 19 n'ont rien de commun avec l'évènement du retour de Tobie le jeune de son voyage en Médie auprès de ses parents à Ninive en 691, c'est-à-dire onze ans avant l'avènement d'Asarhaddon.

Quand on considère attentivement la teneur actuelle du chapitre XI, on constate aisément que, à partir des vv. 10-11, son texte a été bouleversé. Voici comment, suivant notre sentiment, le texte était agencé originairement. Ayant appris l'arrivée de son fils, Tobie sortit de la porte de sa maison, mais il tomba à terre, et son fils, courant vers lui, saisit son père, vv. 10-11, puis, après avoir rendu la vue à son père, vv. 45-15°, son fils entra plein de joie dans la maison et il raconta à son père les grandes choses qui lui étaient arrivées en Médic, v. 15°.

A ce dernier passage fait très naturellement suite le récit contenu dans les vv. 16-17, dans le v. 18 (Vulgate) et dans le v. 19 T. G., mais, ainsi qu'il a été dit plus baut, il faut détacher de ce récit la fin du v. 17, et le v. 18, qui figure d'une manière plus complète dans la Vulgate, v. 20. A ce récit ainsi reconstitué font bonne suite les chapitres XII-XIII.

Suivant notre sentiment déjà exprimé plus haut, après le chapitre XIII suivait dans le texte primitif le récit, maintenant disparu en partie, d'une seconde persécution à laquelle Tobie fut en butte de la part de Sennachérib quarante-cinq ou cinquante-cinq jours avant le trépas de ce dernier. De ce récit il n'a été conservé que quelques fragments, à savoir dans le passage, I, 21-22, — II, 1°, et dans les passages allégués du chapitre XI, la fin du v. 17 et le v. 18.

Ce qu'un remanieur peu intelligent du livre de Tobie a supprimé, c'est le début du récit de cette seconde persécution, considéré par lui comme un doublet du récit de la première persécution, subie par Tobie, à cause de l'identité du fait qui la provoqua, à savoir la sépulture donnée clandestimement par Tobie à ses compatriotes mis à mort, dont Sennachérib avait défendu d'ensevelir les cadavres. Ce remanieur ne remarqua point que l'époque à laquelle nous transporte le passage, 1, 21-22, — II, 1, rattaché par lui au récit de la première persécution, est postérieure d'une vingtaine d'années à celle-là, qui date de l'an 701.

#### III.

Dans les pages qui précèdent nous croyons avoir montré suffisamment la cohésion intime avec le reste du contenu du livre de Tobie des passages, II, 10, (Codex Sinaîticus), I, 21-22, et de certains fragments du chapitre XI. Dans ces passages il est fait mention du personnage Anael Achiacharos, que d'aucuns prétendent identifier avec Ahikar, le héros d'un roman qui porte son nom, et, dans les passages, XI, 20 et XIV, 10b, d'un second personnage, désigné dans le Codex Sinaîticus sous le nom de Nabab et de Nabab, et dans la Vulgate sous celui de Nabath, un neveu d'Achiacharos, devenu son fils adoptif. La dernière qualité est mentionnée par le Codex sinaïticus.

On ne viendra point prétendre, je suppose, que la mention du dernier personnage n'a pas de raison d'être, supposé le livre de Tobie un livre historique, surtout dans un discours tenu aux siens par Tobie pen de temps avant sa mort.

C'est là une assertion qui ne tient pas debout, d'abord eu égard aux liens de parenté qui liaient Achiacharos à Tobie ainsi qu'aux services qu'il rendit à ce dernier, puis, d'autre part, eu égard aux liens de parenté qui liaient Nadab à la fois à Achiacharos et à Tobie, dont le premier était l'arrière-neveu.

Et qu'ou ne dise pas que le langage de Tobie dans le passage, XIV, 10, est trop laconique et trop obscur pour qu'il ait pu être compris par ceux à qui il s'adressait. Remarquons, en effet, que Tobie tint ce discours devant son fils et les membres les plus proches de sa parenté. Or, peut-on supposer raisonnablement que ceux-ci aient ignoré les évènements importants de la vie d'un proche parent élevé à la plus haute dignité de l'empire et l'ancien bienfaiteur insigne du chef de la famille? Tobie avait-il besoin pour se faire comprendre d'eux d'entrer dans les détails de l'acte d'ingratitude commis par Nadab envers Achiacharos, son père adoptif, ainsi que du châtiment que le premier encourut de ce chef? Evidemment, non.

Peut-être prétendra-t-on soutenir que l'énoncé même du passage en question, en tant qu'inintelligible pour nous, du moins en ce qui concerne le véritable caractère de l'événement mentionné, révèle que l'auteur du livre de Tobie a pris ce fait dans un autre récit où il était raconté avec tous ses détails et qu'il plaça la mention de ce fait dans la bouche de Tobie sous sa forme raccourcie actuelle qui suffisait à soa but, qui était d'inspirer à sa postérité l'horreur de l'ingratitude.

Le contexte de tout le livre de Tobie proteste contre cette supposition par le fait même qu'il désigne les deux personnages en question comme de proches parents de Tobie et mentionne leurs relations avec le dernier. Celui-ci, n'avait donc guère besoin d'aller chercher ailleurs que dans ses propres souvenirs le fait qu'il mentionne. Quant à l'absence de la mention des détails de ce fait, celle-ci s'explique aisément. En effet, il suffit de se rappeler que le livre de Tobie fut rédigé par les deux Tobie en guise d'un Journal familial. Or, de même que les auditeurs du discours de Tobie, les premiers lecteurs du livre de Tobie, contemporains de l'évènement, ou à peu près, comprenaient à demî-mot. Puis, ils donnérent à teur postérité respective l'explication du fait.

D'ailleurs, il n'était que naturel et dans l'ordre que dans le dernier discours avant sa mort Tobie manifestat sa joie et fit mention de l'heureuse issue finale pour Achiacharos du complot tramé contre lui par son ingrat neveu et fils adoptif Nadab. C'est là une nouvelle preuve de la cohésion intime de ce que relate le livre de Tobie concernant ces deux personnages avec le reste du livre.

Puis, l'historicité du récit, aussi en ce qui concerne ces déroiers, se trouvant établie par là même, c'était, d'autre part, une chose manifestement en harmonie avec le caractère de tout le récit que Tobie mit cet évènement familial devant les yeux de sa postérité en guise d'un préservatif contre le vice d'ingratitude, à savoir en leur montrant l'ingrat Nadab périssant dans le piège tendu par lui à Achiacharos, son insigne bienfaiteur.

Enfin le passage en question, tel que nous le lisons dans le Codex sinaîticus, est suffisamment clair, même pour nous, bien entendu au point de vue de son but parénetique, à savoir en tant qu'il nous montre l'ingratitude envers son bienfaiteur châtiée exemplairement dans la personne de l'ingrat Nadab.

Après ce qui a été établi dans les pages qui précèdent concernant ce que le livre de Tobie relate au sujet du personnage Achiacharos, nous nous croyons autorisé à dire que c'est sur ces données qu'a brodé l'auteur du roman d'Ahikar.

Plus tard, d'autres auront puisé dans ce roman la matière d'autres contes similaires.

Déjà en 1880, M. George Hoffmann exprimait au sujet de l'antériorité du livre de Tobie par rapport au roman d'Abikar, dont il paraît n'avoir connu qu'un fragment, et de la dépendance du second par rapport au premier le même sentiment que nous.

En 1890, dix ans après l'écrit de M. Hoffmann, dit M. Cosquin, (1) un prêtre catholique, M. G. Bickell, aujourd'hui professeur à l'université de Vienne, a posé la question sur son vrai terrain dans une lettre à l'Athenaeum de Londres. (2)

Après avoir indiqué les différents passages du Livre de Tobie, où il est fait mention d'Abikar, il ajoute : « L'his-

<sup>(</sup>I) Revue biblique, pages 57-58 année 1899.

<sup>(2)</sup> Année 1890, II, page 170.

toire d'Achiqar doit nécessairement avoir été connue de l'auteur de Tome. Quant à cette hypothèse qu'une main, qui n'aurait pas eu grand'chose à faire, aurait fabriqué cette histoire avec les quatre allusions à Achiacharos dans Tome, on ne peut s'y arrêter un seul instant. En effet, pas une seule mention de Tobie, lequel, d'après le livre biblique, était l'oncle d'Achiacharos, ne se rencontre dans tout le livre d'Achiacharos, ne se rencontre dans tout le livre d'Achiacharos.

Il y a plus : Achiqar est présenté (dans son histoire) comme un païen qui, dans la suite, acquiert une connaissance quelque peu incertaine du vrai Dieu. Le diapason religieux du livre est assez peu élevé, et peut-être même ne date-t-il que d'une époque postérieure à la rédaction primitive. »

Dans ces réflexions finales ajoute M. Cosquin, M. Bickell avait comme pressenti, — ce qu'il ne pouvait connatre à l'époque où il écrivait, — la vieille version arménienne avec son introduction uettement polytheiste, qui nous paraît refléter la forme primitive.

La conclusion de M. Bickell, c'est que « la provenance originelle du livre demeure un problème, »

M. Cosquin partage entièrement le sentiment de M. Bickell, à savoir que « l'histoire d'Achiqar doit nécessairement avoir été connue de l'auteur de Tobre, » et que, par conséquent, l'histoire du sage Ahikar est plus ancienne que le livre de Tobie.

ω Si cette autorité est une fois bien établie, dit M. Cosquin, (1) il en résultera d'une façon certaine que des allusions ont été faites par l'auteur de Tobic à un ouvrage que personne assurément ne peut considérer comme his-

<sup>1)</sup> Recue citée, page 79 et suivante.

torique; il en résultera qu'il a introduit dans son récit des personnages d'un conte oriental, et l'on sera forcément amené à se demander si le LIVRE DE TOBIE est réellement un ouvrage historique, ou s'il ne serait pas une longue parabole, remplie sans doute d'excellents enseignements, mais toute d'imagination.

Examinons donc les prétendues preuves alléguées à l'appui de ce sentiment nouveau et de quel poids elles pèsent mises en regard des preuves que nous avons alléguées plus haut pour établir le caractère strictement historique du livre de Tobie.

### IV.

Commençons par examiner la preuve déduite, en faveur de l'antériorité du roman d'Ahikar par rapport au livre de Tobie, du « diapason religieux peu élevé » de cette œuvre, voire de la physionomie polythéiste ou païenne sous laquelle y apparaît son béros, notamment dans la Version arménienne considérée comme la version primitive. Tout autre aurait été, prétend-t-on, l'accent de cette œuvre au point de vue religieux, si son auteur en avait puisé les éléments fondamentaux dans le livre de Tobie, dont le ton monothéiste est fortement tranché d'un bout à l'autre du livre.

Ce raisonnement, impressionnant à première vue, a le tort de reposer sur une équivoque créée par le fait qu'on néglige de tenir compte d'un passage digne de remarque, qui se lit au début même du livre de Tobie, à savoir du passage, I, 4-6, dont voici le teneur selon l'Itala:

Lorsque je demeurais encore dans mon pays, dans le pays d'Israël, lorsque j'étais encore jeune, — c'est Tobie qui parle, — toute la Tribu de Nephtali, mon ancêtre, avait renoncé à la Maison sacrée de Jérusalem.... et toutes les tribus apostates offraient des sacrifices à Baal, au veau (d'or de Béthel et de Dan), ainsi que la maison de Nephtali, mon ancêtre; moi seul, je me rendais à Jérusalem à l'occasion des fêtes, etc.

A la suite de cette citation, M. Halévy (1) s'exprime comme il suit : « Tout s'explique maintenant. Akhiakar appartenait aux Israélites schismatiques qui, ayant abandonné le culte de Jérusalem, étaient tombés dans l'idolâtrie depuis la scission de Jéroboam. Ayant été transportés en Assyrie, ils continuaient sans scrupule leur culte idolátrique : Akhiakar ne faisait pas exception. » En effet, où trouve-t-on dans les quatre passages relatifs à Achiachoras le moindre indice d'où on puisse inférer que ce personnage était animé, au point de vue religieux, d'autres sentiments que le reste de ses compatriotes apostats de la tribu de Nephtali ? N'est-il pas, au contraire, plutôt insinué au moyen de la mention faite dans le passage, 1, 24, des hautes dignités auxquelles fut élevé Achiacharos par le monarque assyrien Asarhaddon que, loin d'être un vrai monothéiste intransigeant, Achiacharos ne se faisait aucun scrupule de prendre part, en sa qualité de premier ministre, aux actes d'idolâtrie pratiqués par son royal maître dans des circonstances solennelles ?

Loin donc d'infirmer notre thèse de l'antériorité du livre de Tolbie, par rapport au roman d'Abikar, la physionomie polythéiste, sous laquelle Abikar y est représenté, la confirme en ce sens que c'est là encore une donnée

<sup>(1)</sup> Voir l'article : Tobie et Akhiakar dans la Revue sémilique, année 1900, livraison de Janvier, page 45.

clairement suggérée par le passage précité du livre de Tobie, auquel l'auteur de ce roman a emprunté également le personnage Sennachérib.

Remarquons ici que, si la dette de reconnaissance, contractée par Tobie envers Achiacharos depuis le commencement de ses épreuves ; le retint de stigmatiser nominativement ce sien neveu du chef de son infidélité envers le Dieu de ses ancêtres, il l'engloba, cependant, avec le reste de ses compatriotes apostats dans le blâme qu'il leur décoche dès les premières lignes de son Journal, puis, itérativement, dans le passage, 1, 12.

Pour établir que l'auteur du roman d'Ahikar u'a pas emprunté les données principales de son récit au livre de Tobie, on allègue encore le fait de l'absence d'une mention quelconque du personnage Tobie dans cette œuvre, ce qui est, prétend-t-on, absolument inexplicable dans la supposition de la dépendance de cette œuvre du livre de Tobie.

Cet argument à silentio ne tient pas debout : voici pour quel motif. Nous avons montré tout à l'heure que l'auteur du roman d'Ahikar a emprunté son personnage principal au livre de Tobie et tel que ce personnage y est représenté, au moins implicitement, à savoir comme un polythéiste.

Or, supposé que l'auteur cut introduit également le personnage Tobie dans son récit, il l'eut sans doute mis en scène tel que le dépeint le livre de Tobie. Il eut créé ainsi un parallèle entre Ahikar, son héros principal, d'une part, et Tobie, d'autre part.

Or, en suite de ce parallèle, le premier se fut présenté au lecteur sous la physionomie d'un apostat, d'un rénégat de la foi de ses ancêtres, c'est à dire sous la physionomie d'un personnage méprisable. C'est ce qu'a compris l'auteur du roman et c'est ce qu'il a eu soin d'éviter en passant entièrement sous silence le pieux Tobie, l'oncle de son héros apostat Ahikar. Loin donc d'être une preuve en faveur de l'indépendance de cet auteur vis à vis du livre de Tobie, son silence à l'endroit du personnage principal de ce livre est plutôt une preuve nouvelle qu'il a connu parfaitement bien le contenu du livre de Tobie et qu'il en a utilisé les données d'une façon intelligente.

Au nombre des emprunts faits au livre de Tobie, par l'auteur du roman d'Ahikar il faut mettre également, outre ceux qu'il fit aux quatre passages connus, l'emprunt du personnage Sennachérib qui joue dans le livre de Tobie un grand rôle en qualité d'artisan principal des infortunes de Tobie.

En intervertissant l'ordre chronologique, à savoir en faisant d'Ahikar le premier ministre de Sennachérib au lieu d'Asarbaddon, son fils et successeur, contrairement à ce que porte le livre de Tobie conformément à la vérité historique, l'auteur du roman signifie clairement son intention de passer sous silence les relations qui existèrent, selon le livre de Tobie, entre Ahikar et Tobie, certes pour un bon motif, ainsi que nous l'avons déjà dit.

C'est donc intentionnellement et par calcul et pas par suite d'une grossière méprise chronologique que cet auteur a agi ainsi. Et qu'on ne nous objecte pas qu'il s'est trompé également en faisant de Sennachérib le fils d'Asarhaddon, car on peut, à bon droit, voir avec M. Halévy (1) dans le nom Sacherdon une substitution inintelligente de la part d'un copiste de ce nom, connu de lui par le livre de Tobie, au nom de Sargon ignoré de lui, que portait son texte.

<sup>(1)</sup> Voir art. cité, page 61.

Le dernier nom ne figure qu'une seule fois dans la Bible, à savoir dans le passage, Isaïé, XX, 1.

Tout en soutenant que le roman d'Ahikar repose, quant à ses données fondamentales, sur un fond historique et que son auteur a emprunté celles-ci au livre de Tobie, mais en les remaniant suivant les exigences de son œuvre, nous concédons à M. Cosquin que les ultérieures amplifications ajoutées aux susdites données ne contiennent pas un brin de vérité historique. Cependant, on n'a pas pour cela le droit d'étendre ce jugement à tout le conteau du roman d'Ahikar. Nous pensons avoir établi suffisamment le contraire.

#### V.

Pour M. Halévy comme pour M. Cosquin le livre de Tobie est une œuvre dépourvne de tout caractère historique, une œuvre de pure imagination, une simple parabole. (1) Suivant le même savant, (2) le livre de Tobie a emprunté au roman d'Ahikar les quatre passages dans lesquels il est fait mention d'Achiachoras. A son avis, le roman et le livre en question sont tous les deux les produits d'un seul et même auteur, d'un Juif syrien qui vivait dans la seconde moitié du deuxième siècle avant notre ère et qui écrivit le livre de Tebie tout entier en hébreu et le roman d'Ahikar, partie en hébreu, partie en araméen, à l'instar du livre de Daniël. (5)-L'original du roman fut donc un original hébréo-araméen et nullement un original grec. (4)

<sup>(1)</sup> Article cité, page 55.

<sup>(2)</sup> Ibidem, page 47.

<sup>(3)</sup> Ibidem, pages 47, 49, 58, 61.

<sup>(4)</sup> Ibidem, page 50. " L'auteur de Tobie, a. dit-il page 49, tiré la sub-

L'auteur de ces deux œuvres était versé dans la connaissance des divines écritures. (1) De la date même assignée à la composition de ces deux écrits M. Halévy înfère que Néhémie est une sorte de prototype d'Achiacharos, et Esther, la fille adoptive de Mardochée, des deux neveux adoptés successivement par Achiacharos, à savoir de Nadan, selon son nom civil, ou Nadal, c'està-dire le pervers, selon son nom hébreu, et de Nadal, le dévoué, avec cette différence qu'Esther fut reconnaissante tandis que Nabal paya les bienfaits de son père adoptif de la plus noire ingratitude.

Il paraîtra sans donte fort étrange à maint lecteur qu'un même auteur juif, sans doute monothéiste, ait composé deux ouvrages, dépendants l'un de l'autre, si foncièrement différents l'un de l'autre au point de vue religieux, à savoir l'un exclusivement et strictement monothéiste, l'autre fortement teinté de polythéisme ou tout au moins d'un indifférentisme religieux très prononcé.

En présence de l'antériorité supposée du roman d'Ahikar par rapport au livre de Tobie, devient surtout incompréhensible le fait de l'introduction dans ce dernier d'un personnage tel qu'Achiacharos, c'est-à-dire d'un rénégat de la foi de ses pères. Il en est tout autrement du moment qu'on considère ce qui y est dit d'Achiachoras comme des faits historiques et Achiachoras lui-même comme un personnage historique. Dès lors, ces faits ne présentent plus rien de choquant au milieu des autres faits histo-

stance de son récit d'une série abondante d'étymologies hébraïques, et comme ces paronomasies ne péuvent produire leur effet que sur des lecteurs hébreux, il faut admettre qu'il a rédigé ce livre en hébreu et qu'il était un Juif instruit de la Palestine.

<sup>(1)</sup> Ibidem, page 61.

riques qui les encadrent eu égard à la manière dont ces faits y sont relatés. En effet, Achiacharos y apparait sous la physionomie d'un proche parent de Tobie orné de l'auréole du plus pur amour familial, comme un généreux bienfaiteur, ce qui est manifestement en parfaite harmonie avec le ton parénétique du livre qui exalte constamment la bienfaisance et met en relief que Dieu finit toujours par la récompenser au moven des plus insignes faveurs. Quant à la tare de polythéisme dont Achiacharos apparait infecté dans le roman, elle n'y est pas signalée et elle pouvait être passée sous silence eu égard au fait du retour d'Achiacharos à la foi de ses pères. D'ailleurs, dans une œuvre d'un ton monothéiste aussi tranché que le livre de Tobie, la mention de cette tare eut détonné en regard de l'éloge de la bienfaisance du personnage et de la mention dans le deroier discours de Tobie du péril auquel elle l'avait fait échapper.

Mais, du moment qu'on rattache le livre de Tobie au roman d'Ahikar et qu'on l'en fait tributaire, cette tare se révèle d'elle-même dans le personnage et rend peuton dire inexplicable la mise en scène d'un tel personnage dans le livre de Tobie avec la caractérisque élogieuse qui lui y est attribuée,

Suivant ce qui a été dit plus haut, M. Halévy admet qu'Achiacharos adopta successivement deux de ses neveux à savoir d'abord Nadan-Nabal, puis, après la fin tragique de celui-ci, Nadab, un autre de ses neveux. A notre avis, le livre de Tobie ne mentionne qu'un seul neveu adopté par Achiacharos, à savoir celui qui paya son bienfaiteur de la plus noire ingratitude, car il provoqua contre lui un arrêt de mort en le faisant passer aux yeux du monarque assyrien pour un traître. Quelque temps après, Achiacharos, à l'intention duquel Tobie avait pratiqué l'aumône afin que Dieu fit éclater son innocence, fut reconnu innocent et tiré du trou où il avait été tenu caché; par contre, son ingrat neveu passa, en punition de sa dénonciation calomnieuse, dans les ténèbres éternelles, dans le Shéol (Job. X; 22, είς γῆν σκότους κλονίους, LXX,) c'est-à-dire qu'il paya de la vie son forfait. (1)

Des deux passages, où, à côté d'Achiacharos, est mentionné un de ses neveux, il me semble résulter qu'il s'agit d'un seul et même personnage, dont les copistes ont altéré le nom dans les diverses Versions, Dans le passage, XI, 17, la Vulgate l'appelle uniformément Nabath, l'Itala Nabab et Nabal, le Codex Vaticanus Nasbas et le Codex sinaîticus Nabab.

'Dans le passage, XIV, 10, omis dans la Vulgate, le Codex sinaîticus l'appelle Nabad, l'Itala Nabad, et le Codex Vaticanus Adam ou Aman.

En présence, d'une part, du contenu du dernier passage, qui nous montre le neveu ingrat d'Achiacharos périssant lui-même victime de son acte de noire ingratitude envers son insigne bienfaiteur, puis, en présence, d'autre part, des diverses dénominations, telles que Nadab et Nabad, (Sinaîticus,) Nabatu, (Vulgate) Nasbas (Vaticanus) et Nabad, (Itala,) le dernier nom me paraît avoir pour lui le plus de chance d'être le véritable nom du personnage en question, nom omineux fatal, à l'instar de celui du mari d'Abigaïl, le brutal Nabad. I Samuel, XXV.

Du fait que Tobie prononça le discours contenu dans le chapitre XIV peu de temps avant sa mort arrivée en

<sup>(1)</sup> Voir le texte du passage, XIV, 10, du Codex sinaltiens cité plus haut,

649 et que l'évènement mentionné, v. 10, est certainement postérieur à l'avènement d'Asarhaddon en 680, date vers laquelle Achiacharos avait adopté Nabal avec lequel il alla féliciter Tobie, (XI, 47,) amnistié par ce monarque, (I, 22,) puis, de cet autre fait, à savoir que Tobie semble alléguer l'évènement en question comme relativement récent, nous inférons que cet évènement ressortit au règne d'Ashourbanipal, (669-625.) On comprend ainsi aisément que la calomnie de Nabal ait trouvé d'abord de l'écho auprès de ce monarque qui ne connaissait pas si intimement Achiacharos que l'avait connu son père et prédécesseur.

De tout ce qui précède il résulte que les quatre passages afférents à Achiacharos s'harmonisent parfaitement avec les autres données du livre de Tobie et qu'ils n'impliquent rien de romanesque ou de non-historique. Ils nous donnent un aperçu sommaire complet de l'histoire d'Achiacharos, proche parent et insigne bienfaiteur du héros du livre de Tobie. On ne saurait pas en distraire ces passages sans y créer une véritable lacune, et, partant, cette partie du récit a les mêmes titres à l'historicité que le reste du livre.

Nous ne saurions donc admettre avec M. Halévy que le livre de Tobie est une œuvre artificielle construite sur la base de l'étymologie des noms propres qui y figurent, une œuvre de pure fiction, en un mot un simple roman.

Nous ne saurions admettre non plus que les quatre passages afférents à Achiacharos aient été empruntés par l'auteur du tivre au roman d'Ahikar, ni que, par conséquent, le second, dont, selon M. Halévy, la date ne remonte pas plus haut que jusqu'à la seconde moitié du deuxième siècle avant notre ère, soit plus ancien en date que le premier.

Nous croyons avoir établi que le livre de Tobie est d'un bout à l'autre un récit historique strictement dit. Quiconque lui dénie ce caractère ne saurait à fortiori voir dans les œuvres historiques, que nous a léguées l'antiquité, que des récits romanesques du genre de la Cyropédie de Xénophon.

Considéré comme un récit strictement historique, le livre de Tobie, écrit en guise d'un journal familial, date en partie de la fin du VIII<sup>a</sup> siècle. Cependant, il ne fut achevé, tel qu'il nous est parvenu, qu'après la chute de Ninive en 608, eu égard aux additions y faites successivement par Tobie le jeune, et, après la mort de celui-ci, par un de ses fils.

De ces dates, confrontées avec la date alléguée par M. Halévy comme date probable de la composition du roman d'Ahikar, il résulte que le livre de Tobie ne saurait pas avoir fait d'emprunts à celui-là, puis, ultérieurement, que les deux œuvres ne sauraient point être les produits d'un seul et même auteur. Dès lors, continue à demeurer debout notre sentiment, à savoir que c'est l'auteur du roman qui a puisé dans le livre de Tobie les éléments fondamentaux de son œuvre.

# VI.

Maintenant il nous reste à examiner quel fut le lieu d'origine et le caractère primitif du roman d'Akhikar.

Dans une étude récente, (1) dont M. Halévy nous donne un résumé substantiel, (2) que nous reproduisons partiel-

Ce travail a pour titre: Un conte babylonien dans la littérature juive, le Roman d'Akhikhar, Paris, 1899.

Art. cité, pages 39 41.

lement, M. Théodore Reinach exprime son sentiment comme il suit : « L'histoire d'Akhiakar et de Nadah (ou Nadan) est un très vieux conte babylonien, postulat d'un mythe solaire..... Le soleil, chassé par la lune, plonge dans la nuit et réapparait bientôt pour y plonger la lune à son tour : tel Akhiakar, enseveli vivant par Nadan, ressuscite vainqueur et lui inflige le supplice même auquel il vient d'échapper.

Quand le sens du divin et le goût des mythes physiques commencèrent à se perdre, la légende sacrée descendit sur la terre. Akhiakar ne fut plus qu'un lumineux ministre de Sennachérib, Nadan un intrigant ténébreux..... L'abime de la nuit, où plongent successivement les deux astres rivaux, devient un prosaïque sépulcre ou une « fosse » creusée sous le palais d'Akhiakar. Tout le reste, — maximes de sagesse, devinettes, épreuves pratiques, — est accessoire, broderie, remplissage. Le défi d'énigmes, qui se trouve aussi ailleurs, a été utilisé de bonne heure dans l'histoire d'Akhiakar, et, dans la première version purement humaine de ce conte, il ne comportait qu'une seule épreuve, celle du château aérien. Les devinettes sont venues ensuite s'y greffer par surcroit. »

Ainsi donc, suivant M. Reinach, vers le milieu du V° siècle avant J.-Ch. il y eut, dit M. Halévy, à Borsippa de Babylonie deux écrits relatifs à Akhiakar: 4° un conte d'origine mythique qui incarnait la révolution quotidienne du soleil et de la lune dans la rivalité de deux personnages haut placés, le sage et illustre Akhiakar et le méchant et ténébreux Nadan; 2° une stèle contenant des préceptes moraux attribués au même Akhiakar, représentant l'astre lumineux. Démocrite se les appropria en mettant son nom en tête du recueil et ne fut démasqué

que par les Babyloniens hellénisants après les conquêtes d'Alexandre.

Ces deux opuscules furent ensuite réunis ensemble et augmentés de devinettes, d'épreuves pratiques, compilation qui contribua à faire considérer Akhiakar comme un devin hors ligne aux yeux des informateurs de Posidonius.

Cet archétype babylonien fut traduit en araméen par un païen, traduction qui servit à son tour de modèle aux versions grecque et syriaque et peut-être aussi judéoaraméenne ou hébraïque.

C'est que, selon M. Reinach, « à leur tour les Juifs firent connaissance avec ce livre populaire, (à preuve le livre de Tobie,) et peut-être le traduisirent-ils dans leur langue.

La seule mention de l'Akhiakar (dans le livre de Tobie) était primitivement contenue dans le passage, XIV, 10 : l'auteur y voyait un exemple célèbre destiné à illustrer la justice divine, qui fait tomber le crime dans les pièges et les abimes qu'il a lui-même creusés. Plus tard, un remanieur du livre de Tobie, craignant que cette citation ex abrupto ne parût choquante, voulut, par un lien artificiel, rattacher Akhiakar à la famille de Tobie. Il sema dans le cours du récit diverses allusions à cette parenté : Akhiakar, fils d'Anaël et neveu de Tobie, est un prototype de Néhémie; il est l'échanson et l'intendant du roi Asarhaddon, (I, 21-22;) après l'accident arrivé à Tobie, il pourvoit à l'entretien de son parent jusqu'à son propre départ pour l'Élymaïde (II, 10 ;) lors de la guérison du vieillard, il est invité avec son neveu Nadab au repas de noces de Tobie le fifs. (II, 18.) Tous ces passages, par leur inutilité absolue, le dernier même par son ineptie, trahissent clairement leur caractère d'additions tardives. »

M. Halévy fait suivre les déclarations de M. Reinach de cette remarque : « Quant au livre de Tobie, on ne nous dit pas de quelle catégorie de mythe il est tiré ; on se contente de lui assigner une origine également babylonienne. » (t)

Après cela, le même savant se met à démolir la thése de l'origine mythique et babylonienne du roman d'Ahikar et du livre de Tobie. Nous renvoyons le lecteur à cette démonstration. (2)

Quant à nons, nous tenons à relever la dernière allégation de M. Reinach suivant laquelle les trois autres passages concernant Achiacharos, contenus dans le livre de Tobie, en dehors du passage, XIV, 10, seraient à considérer comme des additions tardives au livre. Cela résulte, d'après lui, de leur inutilité absolue, voire même de l'ineptie du passage, II, 18 (17.) La dernière assertion, alléguée en guise de preuve de la précédente allégation, est absolument dénuée de fondement. En effet, nous avons montré plus haut que la cohésion des passages en question avec le récit qui les encadre est tellement intime que le récit présenterait une lacune tangible si on les supprimait. La chose devient manifeste du moment qu'on assigne à ces passages, indûment transposés, leur place originaire.

Sans doute, M. Reinach aurait-il jugé tout autrement au sujet du dernier passage s'il l'avait considéré ainsi qu'il doit l'être, à savoir comme énonçant le fait de félicitations apportées par Achiacharos à Tobie, son oncle, récemment amnistié et rentré en possession de sa femme, de son fils et de ses biens, grâce à l'intercession du pre-

<sup>(1)</sup> Art. citc. page 41.

<sup>(2)</sup> Art. cité, pages 41 et survantes.

mier en sa faveur auprés d'Asarbaddon, son royal maître.

Dans deux études consacrées au Roman d'Ahikar (1) M. Cosquin attribue à cette œuvre une origine folkloriste. Incertain est, selon lui, le lieu d'origine du conte primitif dont le roman d'Ahrikar n'est qu'un dérivé : incertaine est également la date de l'éclosion de ce rejeton. Cependant, il croit que le livre de Tobie, apparenté à ce dernier, lui est postérieur en date, attendu qu'il lui a fait des emprunts. Le conte du Mort reconnaissant est, selon le même savant, parmi les multiples contes similaires rencontrés dans les contrées les plus diverses qui forment ensemble un seul et même bloc et dont fait partie le roman d'Ahikar, le conte le plus primitif.

M. Halévy s'est attaché à démolir également la thèse de M. Cosquin et à établir que ni le roman d'Ahikar, ni le livre de Tobie n'entrent dans l'engrenage folkloriste tel que M. Cosquin s'est efforcé de le constituer. Il considére ces deux écrits comme les produits d'un seul et même auteur, probablement d'un Juif syrien qui vécut dans la seconde moitié du deuxième siècle avant J.-C. Cependant, ce savant admet avec M. Cosquin que dans le livre de Tobie il est fait des allusions au roman d'Ahikar, d'où suit l'antériorité en fait de date du premier, laquelle ne saurait être, cependant, qu'insignifiante, attendu que, selon lui, les deux écrits sont les produits d'un seul et même auteur.

Nous avons déjà montré plus haut que c'est le roman d'Ahikar qui a fait des emprunts au Livre de Tobie et que, pour ce motif, il est à considérer comme postérieur en date par rapport à celui-là.

Il nous reste encore à exprimer notre sentiment con-

<sup>(1)</sup> Voir Revue biblique, vol. IX, pages 50-82, et pages 510-513.

cernant l'auteur du roman d'Ahikar ainsi que concernant la date à assigner à cette œuvre. Mais, avant d'ahorder ces questions, il sera, croyons-nous, utile de mettre sous les yeux du lecteur un résumé succint de cette œuvre.

Voici ce résumé emprunté à l'article de M. Halévy, (1) qui l'a emprunté lui-même à M. Reinach : « Akhiakar, vizir du roi d'Assyrie Senuachérib et réputé pour sa sagesse aussi bien que pour son immense fortune, n'a jamais pu avoir des fils (malgré ses soixante femmes.) Las d'importuner les dieux de ses prières, il finit par adopter son neveu Naban. Il l'instruit dans sa science, le présente au roi comme son successeur et lui abandonne même la gestion de ses biens. Nadan en abuse avec tant de scandale, montre tant de folie et de dissipation que le vieillard est obligé de le chasser de chez lui. Là-dessus Nadan, pour se venger, recourt à un moyen qui n'a jamais cessé d'être à la mode. Il contrefait une correspondance censément échangée entre Akhiakar et deux vois rivaux de Sennachérib et s'arrange de manière qu'elle tombe entre les mains du roi. Les lettres portent le sceau d'Akhiakar, elles révèlent les plus noires trahisons. (2) Sennachérib, sans vouloir rien entendre. ordonne qu'on coupe le cou au vizir félon. Heureusement Akhiakar avait jadis sauvé la vie à l'officier chargé de cette pénible mission. Un bienfait n'est jamais perdu. A la place du vizir, l'officier fait décapiter un esclave criminel (5) et cache le vieillard dans un trou creusé sous

<sup>(</sup>I) Art. cité, pages 30-32.

<sup>(2)</sup> Les éléments fondamentaux de co qui est relaté jusqu'ici concernant Akhiakar et Nadan, noms et faits, constituent des emprunts faits aux passages suivants, 1, 24, 11, 17 et XIV, 10, du livre de Tobie.

<sup>(3)</sup> De même Tobie fait des aumônes atin que Dieu sauve son ancien bieufaiteur (XIV, 10, Cod, Sin.)

son propre palais ; de là il a la mortification d'entendre Nadan, entré en possession de son héritage et de ses honneurs, faire nuit et jour bombance au-dessus de sa tête.

Cependant, le roi d'Égypte, ayant appris la mort du sage vizir de Sennachérib, adresse un cartel au roi d'Assur : si Sennachérib lui envoie un architecte capable de lui bâtir un château entre la terre et le ciel et eu même temps de répondre à toutes ses questions, (t) à lui les tributs d'Égypte pendant trois ans ; sinon, il devra pendant le même laps de temps payer au Pharaon les tributs de l'Assyrie. Naturellement, Sennachérib, sot comme un roi d'opérette, et Nadan, aussi obtus qu'ingrat, ne voient goutte au problème proposé par le Pharaon.

Sennachérib se lamente, il déplore le supplice, peutêtre immérité, qui l'a privé d'un conseiller aussi sage qu'Akhiakar. (2)

A ce moment, l'officier chargé des hautes œuvres rentre en scène ; il se jette aux pieds du roi et lui révèle l'existence et la retraite de l'ex-vizir. Akhiakar sort de la tombe, où il a été enseveli vivant, « avec des cheveux trainant jusqu'à terre et des ongles crochus comme les griffes d'un aigle. » (3) Le roi, bientôt persuadé de son innocence, le rétablit dans ses dignités (4) et l'envoie, sous un faux nom, comme ambassadeur en Égypte pour accomplir les épreuves et deviner les énigmes du Pharaon. Bien entendu, Akhiakar s'acquitte brillamment de sa mission et revient chargé des présents du Pharaon et des tributs de l'Égypte.

Écho du récit de Flavius Joséphe, premier siècle de notre ère, dans ses Antiquités juives, VIII, 5.

<sup>(2)</sup> Echo du livre de Daniel, VI, 20.

<sup>(3)</sup> Echo du livre de Daniël, IV, 30.

<sup>(4)</sup> Écho du livre de Daniel, VI, 23, 28.

A son retour, il obtient de Sennachérib que son neveu Nadan soit livré à sa merci.

Il le met aux fers, l'enferme à son tour dans un sombre cachot et lui adresse un très long sermon de morale assaisonné d'effroyables menaces. (1) Mais le ciel lui épargne le désagrément de se souiller du sang de son neveu : en entendant ses reproches, le corps de Nadan se met à gonfler, gonfler comme une ontre... et finit par crever.

A la différence de l'histoire de Tobie qui forme une masse compacte, malgré les prières et les sermons qui s'interposent dans un but parénétique, le récit d'Akhiakar présente un cadre plus élastique, surtout dans sa dernière partie, composée d'une foule d'épreuves pratiques, de proverbes et de devinettes qui peuvent subir des additions ou des suppressions, voire être partiellement détachés pour former une petite collection de maximes à part. La version éthiopienne, bien qu'elle émane d'un texte arabe qui contenait le récit tout entier, a pris le dernier parti et s'est bornée à reproduire les maximes seules. L'histoire fondamentale, à l'abri de pareilles mutilations, voit néanmoins disparaltre dans la version indienne l'épisode relatif à la punition du traître, et, au moyen du facile changement de noms propres, la scène est transportée dans l'Inde.

Les vicissitudes de ce conte chez les Grecs sont des plus curieuses. La version grecque, du moins la seule qui nous soit parvenue, met l'aventure sur le compte d'Esope. Depuis longtemps nos lecteurs ont reconnu, en effet,

Ce sermon peut être considéré comme une imitation du dernier discours de Tobie et notamment comme une amplification du passage XIV, 10 (Cod. Sin.).

dans l'histoire d'Akhiakar et de Nadan un épisode célèbre et facile à détacher de l'amusant roman qui a figuré pendant plusieurs siècles en tête de toutes les éditions des Fables ésopiques et qu'a traduit le bonhomme La Fontaine. L'auteur alexandrin ou gréco-romain, quel qu'il soit, auquel nons devons le roman d'Esope, s'accorde sur toutes les circonstances essentielles du récit avec les versions arabe, syriaque, arménienne, slave du conte d'Akhiakar ; même les préceptes moraux placés dans la bouche du héros et les énigmes proposées par le pharaon sont de part et d'autre à peu près identiques. Seuls les noms différent : Akhiakar s'appelle Esope, son fils adoptif Ennos, le roi de Babylone, (et non de Ninive.) Lykéros, le bourreau Hermippos, le roi d'Égypte Nectanébo. Telles sont, du moins, les formes données par le texte dit de Planude : mais dans la version plus ancienne, publiée par Westermann, le roi de Babylone porte le nom purement grec de Lycurgue et le fils adoptif d'Esope le nom transparent d'Aixos, c'est-à-dire « fable » en grec, dont Exxos n'est qu'une corruption. Le rédacteur a même, par înadvertance, laissé subsister un passage qui prouve que, dans une des formes du roman, Lycurgue était roi en Grèce et non à Babylone. »

Dans le résumé, que nous venons de mettre sons les yeux du lecteur, nous avons signalé certains points de contact entre le récit concernant Akhiakar et son ingrat neveu Nadan ou Nabal et certains faits relatés soit dans le livre de Daniël, soit dans les Antiquités juives de Flavius Josèphe. D'autres ont relevé également des points de contact entre le contenu du roman et certains passages bibliques du Nouveau Testament, entre autres ceux relatifs au Mauvais serviteur et à l'Enfant prodigue, voire aussi ceux relatifs au traître Judas et à sa fin tragique.

M. Cosquin a essayé d'établir l'inexistence de ces points de contact : par contre, M. Halévy s'efforce de les démontrer, à l'exception, cependant, du récit concernant le traître Judas. De ces points de contact M. Halévy déduit que le divin Maître a emprunté le fond des deux susdites paraboles au roman d'Akhiakar, dont la composition remonte, selon lui, à environ un siècle et demi avant l'ère chrétienne.

Mais M. Halévy a compris que le caractère strictement historique de l'épisode biblique relatif au traître Judas et à sa fin tragique est trop bien établi pour qu'on puisse songer à faire passer les ressemblances entre cet épisode et celui de la fin tragique du traître Nadan dans le roman d'Akhiakar pour des emprunts faits par les écrivains du N. T. à ce roman, car c'est précisément le contraire qui résulte de ce fait. Dés lors aussi tombe d'elle-même la thèse de l'éclosion de cette œuvre à une époque antérieure à fère chrétienne, sa composition ne saurait être que postérieure à notre ère, et on est autorisé à considérer cette œuvre comme faisant partie du bloc des multiples élucubrations romanesques construites sur la base de quelques données bibliques qui vinrent au jour au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne.

M. Cosquin essaie également d'écarter le point de contact, cependant manifeste, entre le fait de devinettes proposées à résoudre à Sennachérib par le pharaon et le fait similaire mentionné comme ayant eu lieu également entre Salomon d'Israël et Hiram, roi de Tyr, par l'historien juif Flavius Josèphe sur la foi de Menandre, qui avait puisé son récit aux archives de Tyr, Il s'agit donc ici d'une donnée historique mentionnant un fait historique antérieur de plus de trois siècles au règne de Senrique antérieur de plus de trois siècles au règne de Senrique antérieur de plus de trois siècles au règne de Senrique antérieur de plus de trois siècles au règne de Senrique antérieur de plus de trois siècles au règne de Senrique au le contra de la c

nachérib. Il suit de là que l'emprunt est ici du côté de l'auteur du roman d'Ahikar.

Ce qui corrobore notre assertion à cet égard, c'est que nous avons déjà constaté antérieurement des emprunts faits par cet anteur au livre de Tobie et au livre de Daniël ce qui fournit une présomption fondée en faveur du fait qu'il chercha également des éléments pour la construction de son roman dans une œuvre telle que les Antiquités juives, œuvre apparentée d'assez près aux écrits bibliques.

Le fait de l'emprant de l'idée de pareils défis entre rois de la part de l'auteur du roman d'Ahîkar au dit ouvrage renverse la thèse de M. Cosquin concernant la haute antiquité du roman. En effet, celui-ci ne peut avoir vu le jour au plus tôt qu'à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne attendu que Flavius Joséphe vécut jusqu'en l'an 95 de notre ère.

Ce n'est pas seulement aux écrits de l'Ancien Testament qu'a fait des emprants l'auteur du roman, il en a fait également aux écrits du Nouveau Testament. Et d'abord, il a emprunté à la parabole évangélique du Mauvais serviteur les principaux traits de la caractéristique de son personnage Nadan à qui Akhiakar avait confié l'administration de sa fortune. A l'instar du Mauvais serviteur du récit évangélique, (Matth. XXIV, 48-51, Luc, XII, 45-46,) Nadan se met à battre serviteurs et servantes, à manger, à boire et à s'enivrer, (Luc, V, 25,) avec des ivrognes, (Matth. V. 49.) Surpris en flagrant délit par son maître, le Mauvais serviteur reçoit, selon le récit évangélique, un double châtiment, l'un ici-bas, où il est déchiré de coups, l'autre dans l'au-delà, où il partage le sort des réprouvés dans le lieu où « il y aura pleurs et grincements de dents. » Il en va de même avec Nadau, sauf quelques additions empruntées aux récits bibliques concernant le traitre Judas au moyen desquelles le romancier a modifié quelque peu les données du précédent récit évangélique. Cependant, les traits principaux sont restés.

Ainsi Nadan est également châtié doublement, à savoir d'abord en cette vie, pais, aussi dans l'au-delà. D'abord, la gestion des biens d'Akhiakar lui est enlevée : rentré ensuite en possession de ces biens au moyen d'un acte de lâche trahison, il est livré par Sennachérib à Akhiakar, dont l'innocence a été établie. Akhiakar surprend le traitre au milieu des orgies nouvelles auxquelles il s'est livré croyant mort son père adoptif ; il le fait déchirer de coups et il en appelle finalement contre lui au jugement de Dieu. Au même moment, le coupable gonfle comme une outre et crève, manifestation évidente de la divine vindicte, qui l'envoie, ainsi marqué du sceau des réprouvés, dans l'au-delà pour y recevoir un châtiment éternel.

De telles ressemblances ne sauraient pas être taxées légitimement, ainsi que le fait M. Cosquin, de « ressemblances accidentelles et toutes de surface. »

Il faut en juger de même des points de contact que présente le dernier méfait de Nadan avec le fait de la trahison de Judas.

Pour perdre leur maître, les deux personnages ont recours à un acte de lâche trahison. L'un, Nadan, împrime sur des pièces fausses, destinées à perdre son insigne bienfaiteur, le propre sceau de ce dernier; l'antre, Judas, imprime sur la face de son divin bienfaiteur le sceau d'un perfide baiser au moyen duquel il le fait reconnaître par ses ennemis qui veulent le faire périr.

Dans l'un et dans l'autre cas l'acte de trahison semble

avoir atteint son but. Akhiakar et Jésus sont condamnés à mort : au premier abord, l'un et l'autre semblent avoir disparu à tout jamais de la scène de ce monde. Mais l'un et l'autre y réapparaissent ensuite vivants et dans des conditions meilleures qu'auparavant. Quant aux deux traitres, ils subissent un sort final, au fond identique. Judas se pend, tombe du gibet sur le sol, son corps crève et ses entrailles se répandent sur la terre, S. Matthieu, XXVII, 5, et Actes des Apôtres, 1, 48.

Nous avons vu plus haut que Nadau périt également en crevant comme une outre.

On peut relever encore d'autres points de contact entre l'histoire des deux personnages en question. Ainsi à Judas le divin Maître avait commis l'administration des aumônes qui lui étaient faites tout comme Akhiakar avait confié à Nadan l'administration de ses biens.

L'un et l'autre abusérent de la confiance de leur mandant. Judas encourut même de ce chef l'épithète infâmante de voleur, Évangile S. Jean, XII, 6.

Enfin, de même que Nadan pour se venger de son bienfaiteur qui l'avait, à bon droit, disqualifié en lui retirant la gestion de ses hiens et en même temps pour rentrer dans la jouissance de ces biens, commit son acte de trahison, ainsi agit également Judas, déjà disqualifié, en vue d'un gain pécuniaire comme prix de sa trahison.

Nous nous croyons autorisé par ce qui précède à affirmer que l'auteur du roman d'Akhiakar a amalgamé ensemble les données de la parabole évangélique du Mauvais serviteur et les données bibliques concernant le traitre Judas et que, au moyen de ces données, il a forgé la caractéristique de son personnage Nadan ainsi que de la fin tragique de ce dernier. Ces récits respectifs présentent des points de contact si multiples et si intimes qu'on n'a guère le droit de les considérer, ainsi que le fait M. Cosquin, comme des « ressemblances accidentelles et toutes de surface. »

De ce qui a été établi jusqu'ici nous pouvons, nous parait-il, tirer cette conclusion, à savoir que le roman d'Akhiakar n'a vu le jour que postérieurement au premier siècle de notre ère et qu'il est l'œuvre d'un Juif converti au christianisme. A l'instar des Apocryphes d'origine chrétienne, éclos à une époque postérieure au premier siècle, ce roman a des attaches bien marquées avec des écrits canoniques de l'Ancien et du Nouveau Testament : son auteur y a puisé les données fondamentales de son œuvre, mais, comme de juste, il les a accommodées au caractère propre de cette œuvre et au but qu'il avait en vue.

Supposé, ce qui nous semble très probable, que cette œuvre ait été composée dans un but de prosélytisme, à savoir dans le but d'attirer les Gentils au christianisme, on comprend très bien que son auteur Judéo-chrétien ait mis en évidence ce que le livre de Tobie a discrétement voilé, à savoir le fait du polythéisme de son héros. On comprend également qu'il nous le dépeint d'abord élevé au faite de la fortune et des honneurs, puis, tombé de là dans de suprêmes infortunes, implorant dans sa détresse, d'abord, mais en vain, le secours de ses dieux pour en sortir, et se mettant enfin à implorer le vrai Dieu, qui exauce sa prière et le tire du piège fatal dans lequel avait espéré le faire périr son ingrat neveu Nadan, qui périt lui-même victime de son acte de trahison.

Du moment qu'on se place au point de vue de la susdite hypothèse en ce qui concerne la personne et la qualité de l'auteur du roman d'Ahikar ainsi que de l'époque de la composition de cette œuvre, on comprend aisément les emprunts faits par cet auteur aux écrits bibliques et aux Antiquités juives de Flavius Josèphe, ouvrage apparenté de près à ces écrits.

On comprend également que, en sa qualité de Juif probablement converti récemment au christianisme, il n'était pas parvenu déjà à se dégager totalement des enseignements des Docteurs de son époque, notamment de celui-ci mentionné par le divin Maître dans l'Évangile selon S. Matthieu, V, 43, en ces termes : Vous avez entendu qu'il a été dit : « Tu aimeras ton prochain et tu hairas ton ennemi. . C'est là, en effet, la maxime qu'il fait mettre en pratique par Akiakar, le héros de son livre à l'égard du traitre Nadan, son ingrat neveu, qu'il fait jeter en prison, puis flageller, et sur la tête duquel il invoque la vindicte divine jusqu'au moment où le coupable succombe sous ses yeux, sans avoir égard ui à l'aveu repentant que celui-ei fait de ses crimes, ni à ses appels désespérés à sa bonté, à sa pitié et au souvenir de la miséricorde de Dieu à l'égard du pécheur repentant.

Dès lors, le châtiment infligé à Nadan par Akhiakar revêt manifestement le caractère d'une vengeance personnelle en opposition avec l'enseignement formel du divin Maître, qui proteste, vv. 44-45, contre la fausse maxime énoncée dans le passage précité de S. Matthieu en ces termes : Mais moi je vous dis : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants et pleuvoir sur les justes et les injustes. »

La conduite du héros du roman à l'égard de son neveu compable est exactement le contrepied de l'enseignement du divin Maître tel que nous venous de l'entendre énoncer et tel aussi qu'il résulte de la parabole de l'Enfant prodigue. En effet, ce dernier, aussitôt qu'il manifeste son repentir devant son père, est reçu en grâce par ce dernier : par contre, Akhiakar reste inexorable à l'égard de son neveu, son fils adoptif. D'où il résulte que l'auteur du roman ne fait point état de l'enseignement donné par cette parabole et que, par conséquent, celle-ci n'a rien à faire avec son œuvre, et que, bien moins encore, elle peut être considérée comme un emprunt fait à cette dernière.

Résumons maintenant en quelques mots ce que nous croyons avoir établi dans les pages qui précèdent.

Le livre de Tobie est un récit historique strictement dit, contemporain des événements y relatés et composé par des contemporains de ces événements. Ce journal de famille embrasse une période de temps d'environ un siècle et demi, car les premiers faits qu'il mentionne sont antérieurs de plusieurs années à l'an 721, date de la chute de Samarie et de la fin du royaume des dix tribus, et les derniers postérieurs à l'an 608, date de la chute de Ninive et de la fin de l'empire d'Assyrie.

Aucune des objections soulevées contre l'historicité du tivre ne tient debout. De là il résulte déjà que ce qu'il relate au sujet d'Akhiakar et de son neveu est à considérer également comme strictement historique attendu que l'histoire du premier est indissolublement liée à celle de Tobie, voire à ce point que sa suppression créerait une lacune réelle dans l'histoire du dernier. Il suit ultérieurement de là que les passages en question ne sauraient être des emprunts faits à une œuvre d'imagination telle que le roman d'Akhiakar, d'ailleurs postérieure de plus de six siècles à l'achèvement du livre de Tobie. C'est, au contraire, le romancier qui a pris dans ce fivre les deux personnages principaux de son récit ainsi que les éléments fondamentaux de leur caractéristique.

Le même auteur a fait entrer dans la construction de son œuvre d'autres éléments encore empruntés les uns au livre de Daniel, d'autres aux écrits du N. T. voire même aux Antiquités juives de Flavius Joséphe.

Du fait de ces derniers emprunts il suit que cet auteur vivait sous l'ère chrétienne, postérieurement au premier siècle, qu'il était probablement un Juif récemment converti au christianisme qui écrivit sou œuvre dans un but de prosélytisme parmi les païens, mais qui n'était pas encore parvenu à ce moment à s'élever à la hauteur de l'idéal de la pratique chrétienne de la vertu de charité tel que le divin Maître l'avait inculquée par son exemple et par sa doctrine, à preuve la vengeance personnelle et inexorable qu'il laisse tirer par le héros du récit de son coupable neveu.

Le roman d'Akhiakar peut douc être classé à bon droit parmi les multiples écrits d'origine judéo-chrétienne éclos depuis le premier siècle de notre ère au sein du Christianisme.

FL. DE MOOR.

# COMPTE-RENDU.

Allymeine Geschichte der Philosophie, mit besonderer Berucksichtigung der Religionen, von Dr Paul Deussen, Professor an der Universitzet Kiel. Erster Band. 1. Abtheilung. Allgemeine Einleitung und Philosophie des Veda bis auf die Upanishad's. 2. Abth. Die Philosophie der Upanishad's. 1890. 2 vol. in-8 de XVI-336 et XII-368 pp. Leipzig. Libruirie de F. A. Brockhaus.

L'ouvrage que nous présentons ici à nos lecteurs est d'une réelle importance pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la pensée hindouc. Si le Dr Paul Deussen s'occupait uniquement de spéculations philosophiques, nous laisserions a d'autres le soin d'étudier ses livres : il est un disciple fervent de Schopenhauer, et nous animes loin de partager cet enthousiasme. Mus le savant professeur de l'Université de Kiel, en se proposant d'ecrire une histoire générale de lu philosophie, a fait dans son plan une très large place à la philosophie hindoue : c'est à cause de cela que son ouvrage éveille notre intérêt, et qu'une recension de cette œuvre entre parfaitement dans le cadre de cette revue.

M. Paul Deussen estime que les anciens savaient mieux et pénétraient d'un regard plus perçant des idées mal élocidées, même de nos jours, et ce qu'il appelle « les ablmes de notre propre intérieur ». La raison en est, selon lui, qu'ils « habitaient plus près des dieux », comme dit Ploton, et qu'ils n'étajent pas empêtrés dans le chaos des traditions. Nous ne sommes pas de l'avis du savant professour : si certains philosophes primitifs avaient une puissance de pensée qui justifie jusqu'à un certain point le mot de Platon, leur science philosophique était très incomplète et beaucoup plus insuffisante que la nôtre. Et, en ce qui concerne la tradition, il faut ajouter qu'elle peut transmettre des vérités aussi bien que des erreurs : c'est grâce aux enseignements de nos devanciera que nous possedons un ensomble si merveilleus de varités philosophiques acquises pour tonjours. Dans tous les cas, si nous avons peu de lumières qui nous viennent de la pensée hindoue, nous devons toutefois l'interroger, ne serait-ce que pour connaître tout ce que peut réver l'esprit humain livré à ses propres forces. Au surplus, M. P. Deussen, mieux que personne, nous retrace les évolutions de cette pensée, et nous sert de

guide dans le dédale des systèmes philosophico-religieux des Hindous. Notons bien que, avec bénucoup de raison, il examine en même temps et échire t'une par l'autre la religion et la philosophie : comment agir autrement, quand il s'agit de l'Inde ! Dans ce pays, où la notion de la divinité est presque toujours si confuse, la religion n'est-elle pas souvent un pur système philosophique ! Voyez plutôt le bouddhisme !

Dans tous les cas, ç'a été pour nous un vrai plaisir de lire les deux premières parties de cette histoire de la philosophie indienne. Pour nous la raconter savamment, il fallait un esprit apte aux grandes généralisations. Et pour nous en montrer l'enchaînement, il était nécessaire qu'il sut analyser la pensée dans ce qu'elle a de plus ténu. M. Paul Deussen possède ces qualités, et c'est pourquoi il a mis dans son livre tout l'ordre et toute la clarté possibles. Prenons un manuel d'indianisme, celui de M. Leopold von Schröder, par exemple. Nous y verrans sans doute que la philosophie hindoue est pleine d'incohérences, muis nous n'en connsitrons pas la raison. M. P. Deussen nous donne, au contraire, l'enchaînement logique des systèmes, et la lecture de son livre nous laisse l'esprit satisfait. Nous ne prétendons pas, il est vrai, qu'il est toujours tombé juste, et que les choses se sont passées comme il le dit : mais il est vraisemblable qu'elles su sont passées ainst. Quand il s'agit de l'Inde, c'est un résultat déjà tres satisfaisant.

Au surplus, si quelqu'un nous objectait que certaines explications données par le savant professeur ont été trouvées par d'autres, il reste toujours qu'il a su les élucider et les coerdenner dans un exposé à la fois très complet et très méthodique. Nous renvoyons particulierement aux chapitres où il racante l'histoire de Brahman et celle des idées eschafologiques dans l'Inde. C'est en étudiant celles-ci, dans leur évolution, que l'on peut au rendre compte du nirvana bouddhique.

Cette première partie, conserve à la philosophie indienne, comporte ellemême trois divisions, correspondant à trois périodes bien determinées :

La période des hymnes, su mement où le pensée hindoue commençait à se produire sous une forme proprement religieuse, quand les Aryas habitaient encore le Penjab.

La période des Brahmanes, quand cette pensée se développait dans un seus philosophique et aboutissait aux doctrines expliquées dans les Upanishad's. Les Arvas étaient d'ores et déjá maltres de la vallée du Gange.

Enfin, la période où ils avaient conquis l'Inde toute entière et possèdaient une civilisation puissante. Alors les doctrines des Upanishad's s'épanouissent en systèmes philosophiques, soit orthodoxes, soit hétérodoxes, parmi lesquels il faut placer le bouddhiame.

Dans les deux volumes que nous avons sous la main, le Dr P. Deussen n'a étudié que les deux premières périodes. Nous attendons impatiemment la dernière partie de son œuvre, et nous lirons avec un intérêt tout particulier co qu'il nous dira du bouddhisme et de l'originalité de cette prétendue religion.

A. Leparas.

# ANNÉE 1901.

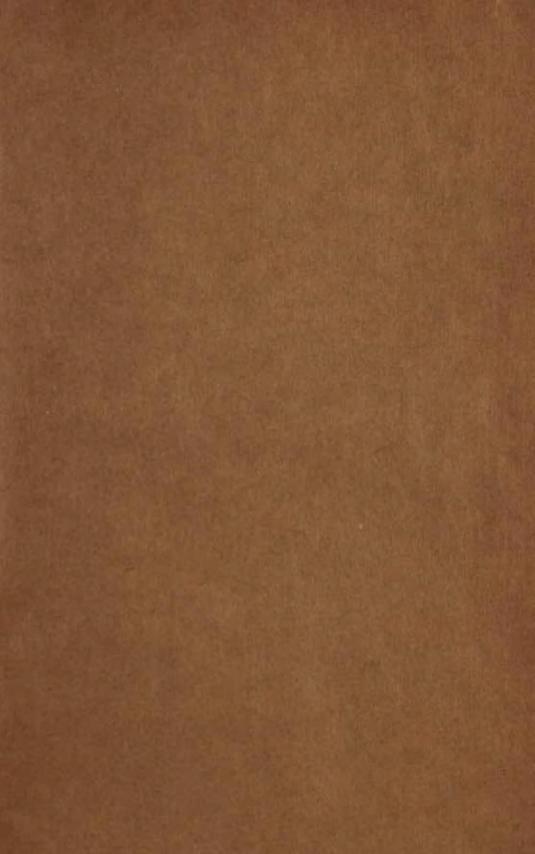
A. CARNOY. Le Latin d'Espagne d'après les inscriptions		-	-	74.	129
R. DE LA GRASSERIE. Du verbe prépositionnel.			-		327
L. DE LA VALLÉE POUSSIN. Sarvadarçanasamgraha.				52.	
FL. DE Moor. Tobie et Akhiakar.					445
V. ERMONT. Diodore de Tarse et son rôle dostrinal			1 (8)		422
A. Hebbelynck. Les Mystères des Lettres grecques				-	369
S. Rink, Tu-pi-lak.		1		el.	
ETIENNE Soubre. La tribu des Soleib.			*		415
			F. 10		34
P. van den Ven. S. Jérôme et la Vie du moine Malchus	10	Capt	II.		208
				8	
Mélanges.			- 3		
H. E. MEDLYCOTT, Le Premier Livre imprimé dans l'Inde	0.				117
L. V. P. Bouddhisme. — Notes et Bibliographie.		-			353
					Mark

# COMPTE-RENDU.

Dr Paul Deussen. Allgemeine Geschichte der Philosophie, mit besonderer Berücksichtigung der Religionen. — A. Leptree.

CHRONIQUE.

I, 120.





"A book that is shut is but a block"

"A book that to

NEW DELHI.

"A book that to

RCHAEOLOGICAL

RCHAE

Please help us to keep the book clean and moving.

5. S. 148. N. DELHI.